

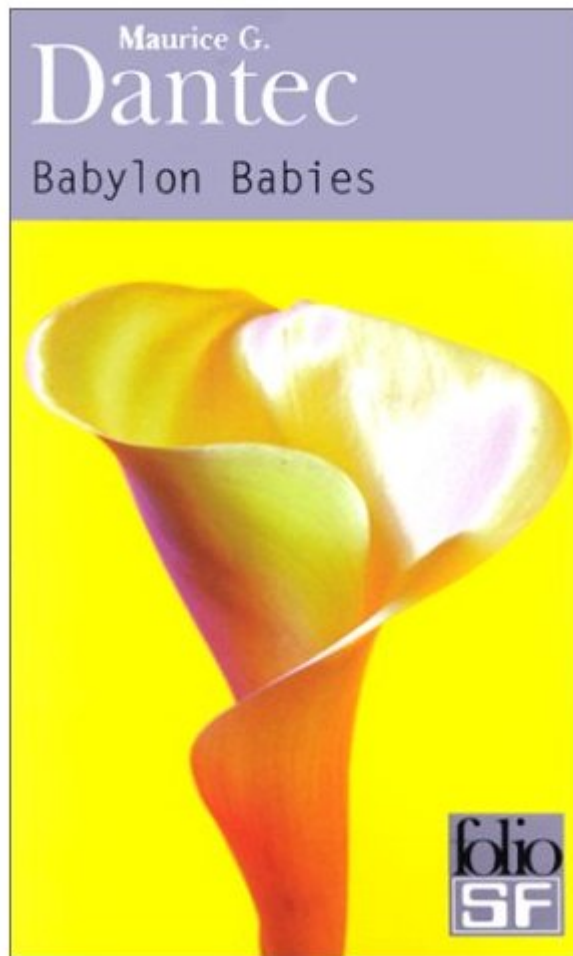
Maurice G.

Dantec

Babylon Babies



folio
SF



DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA SIRÈNE ROUGE, Série Noire n°2326, Folio Policier n°1
LES RACINES DU MAL, Série Noire n°2379

i

BABYLON BABIES

MAURICE G. DANTEC

B A B Y L O N

B A B I E S

roman

eil

rI

GALLIMARD

SPÉCIAL DÉDICACE

À Jeremy Narby, pour ses études sur l'ADN et les rites chamaniques (cf. *Le Serpent cosmique*, éditions Georg, 1995), à Mary Barnes et au docteur Joseph Berke, pour *Mary Barnes, voyage à travers la folie* (Points-Seuil, 1971), à Richard Pinhas, à Gilles Deleuze, à Norman Spinrad et au groupe Heldon pour la Schizosphère Expérience, merci à Pain Teens, Prodigy, Portishead, Björk, Death In Vegas, Headrillaz, Crustation, Primal Scream, NIN, Fluke, Aphex Twins, Massive Attack, Garbage, Foetus et PJ Harvey, merci aussi à NOII, Kmar, Thierry, Spagg et les autres, merci à Spicy Box, merci à Nirvanet - Marie-France, Christian et Shanti -, merci à François D., à Martine V., à Myriam, Jacques et Tristan - ils savent pourquoi -, merci à Lucio pour le "Paradis-B", merci à Yannick B., merci à Antonin, Flo, Mike, Julie, DJ Endless et les résidents du 10

Ontario Building, merci à Donna Haraway pour *The Cyborg Manifesto* et à l'équipe du *Cyborg Handbook*, éditions Routledge (New York), merci à Salomon Resnik pour ses études sur l'"expérience psychotique", à l'équipe du docteur Ian Wilmut, pour Dolly, à celle du Princeton Experiment Advanced Laboratory pour les interactions quantiques homme-machine, merci aux Perpendiculaires, merci à la Série Noire, merci à Philip K. Dick, merci à la Raynal Family, merci à Michel Goldman pour ses précieux conseils, merci à Riton V. et à Thierry B., merci à Christian M., merci à Éric L., merci aux filles: Suzanne R., Nancy R., Adriana, Patricia, merci à ma soeur Monique, merci à Sylvie, merci à Éva, merci à Montréal et à toute la gang.

C Éditions Gallimard, 1999.

i

À Eva, à mon père, à ma mère, et aux enfants du futur.

L'apparition de la conscience dans le règne animal est peut-être un aussi grand mystère que l'origine de la vie même.

Cependant, il faut bien supposer, quoique cela pose un problème impénétrable, qu'il y a bien là un effet de l'évolution, un produit de la sélection naturelle.

KARL POPPER

This world is not conclusion. A species stands beyond -
Invisible, as Music -But positive, as Sound -

EmILY DiCKINSON

PREMIÈRE PARTIE

Celui qui cherche et qui détruit

Et, de même que l'eau n'a pas de forme stable, il n'existe pas dans la guerre de conditions permanentes.

SUN Tzu

Vivre était donc une expérience incroyable, où le plus beau jour de votre existence pouvait s'avérer le dernier, où coucher avec la mort vous garantissait de voir le matin suivant, et où quelques règles d'or s'imposaient avec constance: ne jamais marcher dans le sens du vent, ne jamais tourner le dos à une fenêtre, ne jamais dormir deux fois de suite au même endroit, rester toujours dans l'axe du soleil, n'avoir confiance en rien ni en personne, suspendre son souffle avec la perfection du mort vivant à l'instant de libérer le métal salvateur. Quelques variables pouvaient à l'occasion s'y glisser, la position du soleil dans le ciel, le temps qu'il faisait, et à qui on avait affaire.

De là où il se trouvait, accroupi au sommet du talus qui longeait le sentier, Toorop surplombait sa victime. À l'ouest, le soleil baissait sur l'horizon, laquant d'un jaune orange volcanique la terre ocre du haut Sin-kiang. L'air était sec, encore vibrant de la chaleur accumulée pendant toute la journée, et d'une pureté irréaliste. C'était le temps idéal pour tuer quelqu'un.

Un vent frais soufflait de l'est, en provenance des terres basses, le grand désert du Takla-Makan, un mot ouïgour qui signifie " le lieu où vous entrez mais d'où vous ne sortez pas ".

Torride à l'origine, ici, à deux mille mètres d'altitude, l'air était coupant comme la lame d'une baïonnette. Quand le soleil aurait disparu derrière

17

les sommets blindés à la neige éternelle, il deviendrait glacial en moins de temps qu'il n'en faut pour prendre une inspiration, ou relâcher son dernier souffle.

L'homme était allongé sur le dos. Un bras tendu à la perpendiculaire était venu s'échouer sur un petit massif de chardons, l'autre était replié sous lui. Il était encore vivant, ce n'était pas son jour de chance. Chacune de ses respirations produisait un tressaillement réflexe de ses muscles, et un râle épuisé sortait par intermittence de sa bouche pleine de sang. Toorop lui donnait quelques minutes de sursis, tout au plus, des minutes qui lui paraîtraient des heures. La balle de 12,7 mm avait pénétré la structure biologique en diagonale, à la hauteur du foie, mais Toorop savait qu'elle avait pu se loger jusque dans le cervelet, l'artère fémorale, ou un organe bien plus sensible encore.

Le visage du jeune mec exposait comme un révélateur chimique l'étonnement de cette vie tranchée vicieusement par un projectile fou qui s'était retourné sur lui-même à l'impact, avant de zigzaguer en tous sens à l'intérieur du corps; l'énergie de ce genre de munitions se diffuse avec une telle intensité qu'en plus des traumatismes physiologiques, l'onde de choc provoque de graves commotions nerveuses. Un beau visage mandchou, vingt ans, pas plus, les yeux vitreux s'interrogeant pour toujours sur la fragilité de l'existence face au métal de la douleur.

Toorop se souvint de l'aphorisme du Yi-qing servant de référence au quatorzième des Trente-Six Stratagèmes: " Ce n'est pas moi qui réclame le concours du naïf, c'est lui qui se livre à moi ". Le stratagème numéro 14 s'intitulait curieusement " Redonner vie à un cadavre " et disait ceci : Celui qui peut encore agir pour son propre compte ne se laisse pas utiliser.

Celui qui ne peut plus rien faire suppliera qu'on l'utilise.

Se servir de celui qui ne sert plus à rien pour servir nos fins.

Un sermon pas plus obscur qu'un autre vu les circonstances.

Et l'homme qui agonisait avait bien servi ses fins. Toorop descendit du talus en sachant déjà ce qu'il convenait de faire.

Trois jeunes busards venaient de se poser en croassant près du
18

corps, et sans lui prêter la moindre attention entreprirent de fourrager dans la vareuse vert olive, forant le tissu d'un seul coup acéré pour remonter un morceau de viande sanguinolente qu'ils engloutissaient d'un mouvement saccadé de la tête.

Toorop vit nettement le geste réflexe, ultime, de l'homme condamné qui tentait de reculer l'échéance. Un frémissement de sa carcasse, une main tremblante qui chercha en vain à se soulever de terre et qui y griffonna comme un message illisible. Toorop put détailler un instant le processus naturel à l'oeuvre, son regard ne cherchait même pas à éviter la rosace de sang qui s'étoilait sur l'abdomen du soldat, là où les oiseaux accomplissaient leur besogne, et sur la terre jaune orange tout autour de lui, une flaque noire aux contours pourpres que la lande rocailleuse buvait avec avidité.

À son approche, un des busards émit un croassement de mécontentement en battant des ailes, et se raidit dans une posture de parade agressive. Les deux autres continuaient leur festin sur le ventre de l'homme, imperturbables, pataugeant dans une moquette de sang, de tissu spongieux et de morceaux d'intestins.

Une odeur de tripaille et de merde lui chatouillait les narines au gré des souffles du vent. Le parfum de l'homme mort, ou en train de mourir, une fragrance qui lui laissa comme un arrièregoût de bière rance dans la bouche.

Toorop venait d'extirper le "schiskov 1" de son étui dorsal, un Aurora, une arme polyvalente capable de faire face à toutes les situations d'urgence, et tout bonnement le meilleur fusil

d'assaut au monde. Toorop arma la culasse d'un coup sec, mit en joue et logea une balle en plein dans la tête du soldat.

Le coup de feu résonna longuement dans la chambre d'écho naturelle des hautes montagnes. Toorop y entendit le soupir de soulagement de l'homme enfin délivré de ce monde de chair et d'acier, enfin libéré de la vie, et des trois busards.

À l'instant où les rapaces fusaient vers le ciel écorché du cré-

1. Surnom donné par les Moudjahidine afghans aux carabines d'assaut soviétiques des forces spéciales.

19

puscule, les ailes pleines de sang, alors que l'écho du coup de feu résonnait encore dans l'espace immense qui s'étendait devant lui, Toorop s'était dit que la situation réclamait sans doute un passage de Rûmî, ou bien un couplet de Dead Man Walking, mais il sentit une douce vibration se propager le long de sa cuisse, interrompant net le flux de ses pensées. Sa main plongea dans la poche de son battle-dress et en ressortit armée d'un petit cellulaire Motorola GPS.

L'écran à cristaux liquides affichait un message du commandement général, l'informant de la présence de drones chinois dans le secteur. De l'alphanumérique, crypté par un programme spécial CIA que les tronches du chiffre de l'APL pouvaient toujours essayer de décoder, y compris avec leurs Fujitsu hautement parallèles, développés grâce aux fonds yakuzas dans leurs usines souterraines du Sichuan. D'après les trafiquants russes qui avaient fourni le logiciel, le cryptage était incassable, la somme des ressources informatiques de la planète n'y suffirait pas, même au bout de cinquante ans de travail ininterrompu. Réencodage Transfini sur Modélisation Chaotique, avait dit le binoclard à l'accent british chargé de faire la démo aux guérilleros otifgours, qui avaient mollement apprécié en dodelinant de la tête. Pour les Otifgours, ça signifiait simplement qu'Allah ne voulait pas que l'APL puisse décoder leurs communications. Ce qui était la moindre des choses.

Toorop se tourna vers l'ouest, là où le ciel combinait des fulgurances azurées avec des machines laiteuses aux reflets de napalm, puis s'agenouilla à côté du cadavre pour commencer le pillage. Un automatique de fabrication locale, copie conforme de l'indémorable Colt modèle 1911. Deux chargeurs pleins en sus. Une grenade à main de fabrication française accrochée à l'autre bout. Dans la poche de la vareuse, il dénicha un paquet de Kool fabriquées à Pékin. Il détestait les Kool mais il pourrait les échanger contre des Marlboro russes ou des Camel indiennes.

Il retourna le cadavre du pied en le faisant rouler sur la terre rocailleuse.

L'AK-74 était sanglé crosse en l'air en travers de son 1. APL: Armée populaire de libération, nom officiel des forces armées chinoises.

20

1

dos. Intact, un chargeur de trente balles enclenché, flambant neuf, tout frais sorti des chaînes de montage robotisées du ministère de la Planification militaire. Toorop préleva le butin d'une main expérimentée. C'était la loi des montagnes, le secret transparent de la nature, le code de la chasse, l'échange rituel de la vie et de la mort et sa fétichisation par le trophée, toutes ces conneries, une simple habitude. Remontant aux origines du monde.

D'un geste sûr, Toorop releva les manches de la vareuse de montagne; le biobippeur GPS formait une petite boursouffure de carbone noir courant juste sous la peau au niveau du poignet gauche, au-dessus d'une très jolie montre en or. Le biobippeur avait pour principale fonction d'envoyer régulièrement un signal radio digital donnant la position et l'état métabolique de son porteur, une technologie copiée sur celle de l'US Army. Pour l'heure, une petite diode rouge y pulsait en silence, l'air de dire que son porteur n'était pas au mieux de sa forme, et qu'il resterait sûrement un bon moment à cette position.

Toorop perça l'épiderme de la pointe de son couteau de combat, y désincrusta le petit composant, le jeta au fond du ravin, et la montre en or au fond d'une de ses poches.

Il retourna une nouvelle fois le corps, et acheva la fouille en prélevant sa plaque d'identification magnétique et quelques biftons chiffonnés, en diverses monnaies locales. La plaque militaire, c'était juste pour donner un peu de boulot aux bureaucrates de l'APL. La caillasse, ce serait pour plus tard, les bars à putes d'Almaty, quelques extas new-look achetés à des dealers kazakhs, éventuellement un film de Taiwan en version russe dans une salle de cinéma datant de l'époque soviétique, constructivisme pompier et sièges rapiécés ayant vu passer les culs de toutes les générations depuis Khrouchtchev au moins.

Toorop sortit de sa rêverie pour marcher jusqu'au cheval kirghize, une belle jument grise pommelée de noir, qui se laissa monter sans résistance. Sa propre monture avait succombé trois jours auparavant à une mauvaise chute; cette jument était une pure bonté d'Allah, auraient dit les Otifgours, elle était à la fois robuste et peu farouche, jeune et expérimentée, une vraie canasse de montagnard.

Il lui flatta le museau, la prit par la bride, grimpa sur la selle réglementaire de l'APL, avec ses boucles de laiton frappées

21

de l'étoile rouge, puis redescendit le sentier jusqu'au cadavre, lui jeta un dernier coup d'oeil, accrocha le Barrett à la selle, plaça son Aurora dans l'étui dorsal, l'AK-74 chinois en bandoulière sur sa poitrine, et d'un petit jappement accompagnant le coup de talon, fit avancer l'animal à la rencontre de l'adret, tournant le dos aux blanches hauteurs du Turugart Shanku.

Son ombre évoquait celle d'un Don Quichotte harnaché pour une guerre oubliée, dans le silence élémentaire de la nature.

Le bruit des sabots sur la rocaille couvrit le croassement des busards qui venaient tournoyer de nouveau au-dessus du

cadavre derrière lui, puis plus tard, alors qu'il atteignait le fond de la passe, une rafale de vent froid lui fit prendre conscience que le soleil venait de disparaître derrière les montagnes, une ombre bleu ardoise s'abattait sur les roches d'un gris lunaire, le ciel virait à un violet abyssal, les premières étoiles étaient visibles, un croissant de lune apparaissait entre deux sommets neigeux, masses de cendres piégées dans un faisceau de lumière noire et laquées de vif-argent, l'astre nocturne serait au zénith au coeur de la nuit.

C'était d'une beauté à couper le souffle.

Tuer son couple d'hommes par semaine, au bas mot. Vivre sur la bête en prélevant armes, munitions, nourriture, drogues, argent liquide - ou plastique -, vêtements, chevaux. Traquer sans relâche les communications ennemies afin de prévoir le mouvement des patrouilles de gardes-frontières, se déplacer constamment, de nuit, en évitant les drones de recherche et destruction, attendre parfois des jours entiers avant de voir une silhouette apparaître dans l'oeilleton de la lunette, tenter d'engager comme un dialogue silencieux avec la cible, juste avant de presser la détente, puis s'enfoncer à nouveau dans les ténèbres afin de s'y fondre, et y dormir un peu, dans l'attente d'un autre matin, d'un nouvel homme à tuer.

Telle était désormais sa vie, et Toorop n'y trouvait rien à redire. Comme il l'avait fait remarquer très longtemps auparavant à une correspondante de guerre en quête de "personnages pittoresques", il fallait bien que quelqu'un s'en charge. Il fallait

22

bien qu'une poignée d'hommes mauvais se battent au bout du monde, pour des causes perdues, et parfois pour bien pire. Il fallait bien que la roue de l'histoire continue de broyer des existences, si le reste du monde voulait continuer à se nourrir d'images de télévision.

Sur le moment la fille de la BBC n'avait rien répondu, son caméscope numérique braqué sur lui comme l'oeil noir et globuleux d'une machine vampire. Mais Toorop avait su

d'instinct qu'elle l'avait pris pour un fou. Avant de se demander comment elle s'y était prise pour le deviner aussi vite. Seul un dingue, en effet, pouvait passer son temps dans les montagnes et les steppes d'Asie centrale avec deux ou trois livres chinois de stratégie en poche, une couverture de survie arctique de l'armée russe capable d'endurer des températures inférieures à -50 degrés centigrades, une trousse médicale de l'US Air Force comprenant tout le kit d'urgence, plus des boîtes entières de méta-amphétamines de pointe, sous toutes les formes possibles, patches transcutanés, capsules auto-injectables, comprimés, chacune d'entre elles répondant à une fonction bien précise, renforcement de l'activité sensorielle, ou motrice, lutte contre la fatigue, oxygénation, taux de globules rouges, tonus mémoriel, capacité de traitement de l'information. Plus fort qu'un peloton cycliste du Tour de France, avait-il dit en souriant, la pharmacopée du chasseur d'hommes moderne.

Sur le moment il n'avait pu en dresser la liste complète à la fille. Il avait juste marmonné un truc comme : " La guerre est une science qui ne permet aucune erreur. "

Les journalistes, occidentaux surtout, étaient de ceux à qui il fallait sans cesse rappeler les évidences.

Toorop s'était toujours demandé pourquoi le don s'était révélé à lui durant les derniers mois de la guerre en Croatie et en Bosnie.

Il faut dire que pendant la première partie du conflit bosniaque, l'armée gouvernementale fut incapable de réagir de façon coordonnée face aux assauts conjugués de l'armée yougoslave et des milices de Karadzic, d'Arkan ou de Seselj. Mettons à sa décharge que, pendant les premiers mois de la guerre, l'armée gouverne-23

mentale bosniaque n'existait tout bonnement pas, l'État lui-même venant à peine d'être créé et reconnu par les Nations unies. C'est pourquoi, durant cette période, les combattants bosniaques formèrent une cohorte hétéroclite de bandits, aventuriers, mercenaires, têtes brûlées et soldats perdus

encadrant des recrues qui venaient tout juste de lâcher leur guitare électrique pour tenir un AK-47.

C'est en participant à l'offensive de l'été 95 au sein d'une unité des forces spéciales bosniaques, qu'il fut comme saisi par un état de grâce. Rien de l'exaltation religieuse, ou mystique, ni de cette cocaïne naturelle qui irrigue le cerveau lorsque l'excitation du danger est à son comble, non, juste comme si une vieille équation acariâtre, qui résistait depuis un bon moment, venait d'être matée; la guerre était sans nul doute la chose la plus simple à faire, mais c'était surtout la plus difficile à réussir. La seule règle étant qu'il n'y en a aucune, ou plutôt que chaque guerre invente les siennes propres, dans le chaos créateur de la violence. Et que ce sont ceux qui prononcent ces règles qui finalement l'emportent. Dans l'ex-Yougoslavie, comme dans tous les territoires dévastés que Toorop avait depuis traversés, ces règles échappaient pour une bonne part aux belligérants eux-mêmes, ceux qui les édictaient se réunissaient dans de vastes salles de conférences internationales pour décider du sort des armes en lieu et place des hommes qui mouraient sur le terrain. Cela devait désormais être intégré comme une de ces nouvelles lois de la guerre que chaque époque emporte avec elle, une fois morte, et Toorop s'était dit qu'il mourrait probablement avec elle.

Début novembre, de retour à Sarajevo dans l'attente des accords de Dayton, Toorop élit domicile dans un faubourg de la ville, Hrasnica, situé juste en contrebas du mont Ingman, le verrou stratégique qui était resté tout le temps de la guerre l'unique cordon ombilical reliant la capitale de l'État bosniaque au petit territoire qu'il contrôlait.

La première chose qui frappa Toorop lorsqu'il descendit de la cabine du gros Mercedes allemand, c'était l'impression de déjà-vu, doublée d'une sensation d'étrangeté très intense. Il ne lui fallut pas bien longtemps pour décortiquer cette synthèse chimique qui lui nouait la gorge sans qu'il sache pourquoi.

Hrasnica, c'était

comme qui dirait La Courneuve, ou n'importe laquelle de ces banlieues parisiennes qui ont hérité des mêmes idéologues, et des mêmes concepts architecturaux.

Bizarrement, le premier détail sur lequel on s'arrêtait c'étaient les fenêtres, toutes camouflées par des morceaux de pneus et des bâches en plastique tendues à la place des carreaux. Ensuite, la surface des immeubles présentait tout le catalogue des munitions disponibles dans les armées du Pacte de Varsovie, ou apparentées. Ça s'étagait de bas en haut, rongéant les bâtiments comme une vérole urbaine - impacts de fusils d'assaut et de mitrailleuses sur les premiers étages, roquettes antichars, canons antiaériens de 30 mm sur les suivants, projectiles lourds style mortiers de 100, munitions de char calibre 120 mm, fusées de 122 ou obus de 150 sur les étages supérieurs et les toits ouverts comme des ventres sous le bistouri d'un chirurgien dément.

D'une certaine manière, s'était dit Toorop, cette image représentait bien l'Europe du XXI^e siècle, tout son futur était là, en condensé pop art destroy, urbanisme moderne ravagé par le feu des armes, Le Corbusier revisité par Staline, et ses orgues.

Des villes détruites, Toorop en avait croisé un bon paquet depuis 1991, certes, mais la plupart du temps il s'agissait de bourgades aux architectures balkaniques traditionnelles. De Dubrovnik à Vukovar, de Zenica à Donje Vakuf, des mosquées et des églises en ruines, ça il en avait vu son compte. Pendant l'automne 92, alors qu'il se battait à Sarajevo même, c'était encore une vieille ville historique qu'on bombardait, idem lorsqu'il était passé par Mostar, en revenant de l'offensive sur Bihac. Ici à Hrasnica, il n'y avait pas de musées, pas de ponts historiques, pas de bibliothèques à sauver, pas de symboles à protéger de sa poitrine symbolique pour les marchands de symboles. Ça aurait pu être Ivry-sur-Seine, Montreuil, La Garenne-Colombes. Des petits pavillons miteux, des centres commerciaux flapis, des barres de béton. BHL n'y avait pas dormi.

Il faisait nuit. Et déjà très froid. L'hiver arrive vite à Sarajevo.

Il se trouvait sur une petite place déserte, jonchée de débris de toute nature, et de milliers de petits éclats jaunes, cylindriques et brillants, de calibre 7,62 mm, qui scintillaient comme de drôles de pépites éparpillées par une main généreuse. Les rues, les jar-25

dins, les places de toute la ville étaient ainsi constellés de douilles d'AK-47, on marchait dessus comme sur du mâchefer, on en retrouvait dans les cages d'escalier, il n'était pas rare que l'une d'entre elles s'incrute sous votre chaussure et finisse par vous accompagner jusque dans votre chambre, au pied de votre lit.

Des camions étaient garés partout, et en tous sens. Des trentehuit tonnes analogues au Mercedes allemand qui l'avait déposé tout à l'heure, affrété par une organisation humanitaire. C'est fou ce qu'il pouvait y avoir de bonnes âmes charitables en ce bas monde, attirées comme des mouches à merde sur la flaque de sang toute fraîche, s'était dit Toorop devant le manège silencieux et immobile dans la nuit, mais qui, dès l'aube, se remettrait à tourner, de mille moteurs de trois cent cinquante chevaux, s'enculant les uns les autres dans des files ininterrompues qui s'échelonnaient sur des kilomètres jusqu'aux checkpoints de la Forpronu gardant l'entrée du centre-ville.

Il y avait un petit vendeur ambulant dans une cabine pliable, la seule tache de lumière dans les environs, le courant était produit par un moteur électrogène qui fulminait sur quelques parpaings assemblés un peu plus loin, l'électricité était revenue à Sarajevo, mais le courant desservait en priorité le centre-ville, et les zones stratégiques.

Un groupe de trois ou quatre mecs, sans âge, vêtus d'un mélange de fringues civiles et militaires discutaient avec le vendeur, en commandant des " pivos "

et des kebabs.

Toorop avait faim, il était en possession de vingt et un deutschemarks et d'une poignée de kunas (monnaie croate), une fortune, il ne les aurait pas échangés contre un semi-remorque de dinars bosniaques.

Il commanda un sandwich à la saucisse de mouton et la pisse d'âne que les gens du coin appelaient bière, et demanda direct à se loger. Il avait de l'argent pour environ un mois. Le vendeur comprit à son accent qu'il était étranger, mais son regard ne se faisait même pas interrogateur devant l'insigne de la 108e Brigade que Toorop portait sur son battle-dress. Le mec en avait vu d'autres.

Le vendeur leva la main, lui dit " One minute, Im back ", dans un anglais rugueux. Il sortit de sa petite cabine pliable, demanda 26

à Izmet, un gars en treillis et anorak humanitaire bleu et blanc, de garder la boutique puis disparut dans la nuit, en direction d'une grande barre rongée d'impacts qui se dressait, obscure et silencieuse, derrière le centre commercial désert situé à quelques mètres.

Il ne fallut pas deux minutes au vendeur pour revenir accompagné d'une ribambelle de gamins, dont l'un se détacha du groupe et se présenta comme étant Kemal Hasanovic, et disposant d'une chambre à louer dans l'appartement familial.

Toorop avait regardé le même, douze ou treize ans, sarajévien, on pouvait négocier avec lui, c'était déjà un adulte. Il parvint à obtenir cinq marks pour le mois, c'est vrai que le gosse lui fit quasiment un cadeau, mais en contrepartie, Toorop avait bien vu ses yeux s'allumer à la vue de l'insigne des forces spéciales bosniaques, il s'était dit que ça pourrait peut-être faire l'affaire pour arranger les bidons, et que le même y avait sûrement pensé aussi.

Les Hasanovic formaient une famille sarajévienne type. La mère, Irina, était serbe, née à Sarajevo. Le père, un solide gaillard aux imposantes moustaches noires, un Musulman originaire de Zvornik. Ils vivaient au septième étage de la tour, dans un appartement tout droit sorti d'une pub des années

cinquante, à quelques détails près : Kemal et lui se déchaussèrent dans l'entrée, et quand Toorop passa devant la salle de bains, il put se rendre compte que le lavabo et la baignoire étaient remplis d'eau à ras bord.

Dans le couloir qui distribuait les pièces et conduisait au salon, des jerricanes et des bouteilles en plastique, pleins jusqu'au goulot, étaient alignés. Les Sarajéviens disposaient de quelques heures d'électricité par jour, le soir, mais ils n'avaient pratiquement pas d'eau courante.

La première chose que fit Kemal en entrant dans l'appartement, et avant même d'ôter ses Adidas humanitaires, ce fut de vérifier si le courant n'était pas revenu en appuyant sur un interrupteur. Rien. L'appartement était plongé dans le noir, sauf le salon, éclairé par quelques bougies. Il arrivait encore que le jus soit coupé aux premières heures de la soirée sur certains quartiers, surtout les faubourgs, et surtout quand le courant manquait dans le centre-ville historique, lorsque les intellectuels parisiens

27

venaient dormir à l'Holiday Inn, ou discuter sur le théâtre moderne.

Kemal présenta Toorop à ses parents, ainsi qu'à une bellesœur du côté paternel, une jeune femme qui avait été durement maltraitée par les miliciens tchetniks, et qui souffrait d'épilepsie. Toorop savait que des hangars remplis ras la gueule de médicaments, la Croatie et la Bosnie en regorgeaient au point de pouvoir concurrencer le nombre de troquets par Français, mais il savait aussi que tout le monde fermait les yeux sur le trafic et le marché noir - un cachet d'aspirine valait bien plus cher qu'une cartouche de Kalachnikov.

Il passa cette première soirée à boire de la Slibovic avec la famille Hasanovic.

Le père servait dans l'armée bosniaque, comme tous les hommes ou presque. Chaque jour il allait prendre son poste près du mont Ingman, puis le soir, il rentrait chez lui. Il avait

posé son AK-47 contre le mur à l'entrée du salon, comme un vulgaire parapluie. C'était un boulot comme un autre, en effet, s'était dit Toorop. Et dans le coin, du boulot, il y en avait à revendre.

Aussi ne lui avait-il aucunement caché qui il était, ni ce qu'il avait fait. Ils avaient échangé des souvenirs de guerre en s'avalant la bouteille de Slibo.

Toorop avait prononcé quelques mots magiques, Brcko, Kuprès, Donje Vakuf, Jajce, Bihac. Les Hasanovic lui offrirent la gratuité du gîte et du couvert, mais Toorop refusa gentiment, il demanda à payer trois marks pour le mois, et le contrat fut fêté avec une seconde bouteille de Slibo ouverte sur-le-champ.

Lorsqu'il s'effondra sur son lit, Toorop capta une dernière image, celle des pneus coupés qui obstruaient la fenêtre de sa chambre, et la silhouette familière d'un AK-47 posé contre le mur en face de lui, qui tremblotait comme un mirage.

Il passa les deux ou trois premiers jours à flâner dans la ville, mais très vite quelque chose se déclencha dans sa cervelle tourmentée.

Il avait envie de voir les cartes d'état-major. Il avait envie de comprendre les mécanismes stratégiques qui avaient oeuvré, invisibles, tandis qu'il courait sous la mitraille.

Avec le concours de quelques potes de la rédaction de Lilian, le journal des forces armées bosniaques, il parvint à réunir un jeu 28

de cartes complet, illustrant semaine après semaine l'évolution des divers fronts. Puis il avait passé des jours et des nuits d'affilée dans sa chambre, au septième étage de la tour, à lire et relire les cartes, s'imprégnant de graphiques mouvants, de fluctuations soudaines, de gels, de trouées, comme le combat d'entités biologiques extrêmement complexes, une sorte de dessin animé abstrait qu'il tentait de relier désespérément à l'expérience qu'il avait vécue.

Il rêvait de ces cartes, alors qu'il finissait par s'effondrer d'un sommeil lourd et fiévreux dopé au shit local. Elles se

superposaient aux images récurrentes de la guerre qu'il avait connue, des synthèses effroyablement violentes et affolantes, mais parfois il les retrouvait au coeur d'un rêve anodin posées sur une table de nuit volante en sucre rose, ou bien au sein d'un monde aquatique et silencieux, tatouées dans la bouche d'un poisson géant qui l'avalait.

Au mois de novembre la paix de Dayton fut signée, Sarajevo entra dans un drôle de smog psychologique. Lorsqu'il reçut son ordre de démobilisation officiel, il tint le papier entre ses doigts de longues minutes, comme s'il s'agissait d'un message l'informant que le rêve était terminé. Les Serbes des banlieues d'Ilidza ou d'ailleurs furent priés de quitter la place. La Forpronu évacua, remplacée par les unités de l'OTAN, et Toorop s'était dit que c'était vraiment le résumé logique de cette guerre, vue du côté européen. On avait d'abord envoyé les soldats de la paix, alors que la guerre faisait rage, puis une fois la paix signée on envoyait les troupes du Traité militaire de l'Atlantique Nord! Ça lui avait tellement foutu la gerbe, qu'un soir, convenablement bourré, et défoncé au shit de Kemal et sa bande, il s'en était pris à deux crétins de la Forpronu qui quittaient la ville et fêtaient ça dans un bar, pas très loin de la célèbre place du Marché, faisant péter le champagne et arrosant le zinc de liasses de deutschemarks tout frais sortis de la Buba.

Dans la tête de Toorop une drôle d'équation s'était mise à se factoriser. En moyenne, un sergent-chef de la Forpronu gagnait aux alentours de vingt-cinq mille francs par mois, et le simple bidasse le salaire d'un cadre moyen, ce qui laissait deviner un joli chiffre pour les officiers supérieurs. Dans l'armée bosniaque le

29

salaire du simple troufion était d'un mark par mois. Et dans les compagnies internationales les deuxième classe et les sous-offs partageaient la même solde.

En trente-quatre mois de service, Toorop avait donc reçu la somme équivalente.

Environ douze cents francs. C'est grâce à un journaliste qui couvrait la guerre à Mostar pour le compte de Libération qu'il avait pu rejoindre la capitale avec vingt et un marks -, son mark du mois, plus les vingt qu'il était parvenu à lui taper, en échange de quelques anecdotes authentiques.

Les deux mecs appartenaient à un service d'intendance de l'armée française, Toorop reconnut leur insigne, mais à les entendre ils avaient mis en déroute à eux tous seuls les Serbes qui cernaient Sarajevo. Ils draguaient complaisamment un groupe de jeunes gonzesses appartenant à une organisation humanitaire, Harmonie Internationale, Médecins du Monde Riche, Les-Artistes-Enculent-Les-Mouches-Pour-Sarajevo, allez savoir.

Au bout d'un moment, ça lui avait chauffé les oreilles. Il s'était retourné sur son tabouret et avait toisé le groupe.

- Salut les guerriers, il avait fait.

Les deux types s'étaient arrêtés en plein milieu de leur récit héroïque et l'avaient fixé, vaguement intrigués.

- Forpronu M avait demandé.

Les mecs l'avaient dévisagé et avaient cherché à comprendre les inscriptions bosniaques de son insigne. Des branleurs, s'était dit Toorop. Il avait rapidement décrypté leur affectation. Une compagnie du génie. Services administratifs, les mecs avaient gratté du papier dans un burlingue, même pas de ces " gardiens de la paix " qui avaient tenu un bâton blanc pour régler le trafic sous le tir des snipers serbes.

Un des mecs avait essayé de se la jouer guerrier professionnel.

- Ouais. On est du 2e RIMa.

Toorop avait élargi son sourire.

- Sans blague, il avait fait en tendant la main, 108e Brigade bosniaque.

Les mecs s'étaient gelés, mais l'un d'entre eux avait stupide-

ment tendu la main en retour. Toorop l'avait saisie et avait lâché :

- Leglandu et Bitembois... Je parie que vous êtes des blaireaux.

Et il avait violemment tiré la main vers lui, déséquilibrant le mec de son tabouret alors que son genou se relevait féroce­ment à la rencontre de ses burnes et que son crâne se projetait vers l'avant, comme pour envoyer le ballon au fond des filets.

Après, ses souvenirs étaient confus. Il les avait déroulés, mais d'autres gars de leur unité qui buvaient un pot au fond de la salle, ou qui étaient entrés à ce moment-là, il ne se rappelait plus très bien, bref d'autres Casques bleus français s'en étaient mêlés, avant que ne déboulent la police bosniaque et la police militaire française. Il s'était réveillé dans une cellule du commissariat local, il avait la tête enflée comme une pastèque, mais il était sûr de s'être fait les deux ronds-de-cuir du génie, et au moins un des jeunes connards qui avaient voulu jouer les Rambo. Bon, après, ç'avait été plus compliqué avec les quatre autres.

Grâce à ses amis du Jer Corps, Toorop fut libéré au bout de la première nuit, le temps de régler ça à l'amiable avec les patrons de l'unité de la Forpronu. Au petit matin, trois mecs de l'armée bosniaque étaient venus le chercher, avec des attestations en règle et des gueules de tueurs qui firent taire à l'avance toute éventuelle question de la part des flics locaux. L'affaire avait été enterrée, l'unité de la Forpronu quittait Sarajevo les jours suivants, Toorop réemménagea à Hrasnica.

Le lendemain, lorsqu'il s'éveilla, il faisait très beau et très froid, et il avait la trique.

Il fit un rapide calcul et se rendit compte, éberlué, que ça faisait près de deux ans qu'il n'avait pas baisé.

Il dégrippa à contrecœur sa main déjà soudée au membre dur.

Il se leva, se nettoya sommairement dans la salle de bains, soigna les diverses contusions qui marquaient son visage, ses

avantbras et son dos, contempla longuement sa gueule, et se dit pour conclure qu'il n'avait vraiment rien d'un joli coeur. Le coquard sur l'oeil gauche n'était pas énorme, mais un hématome violet couvrait la joue du même côté, et une estafilade due à une bouteille fracassée zigzaguait sur le sommet de son crâne ras.

31

Quelques coupures zébraient l'autre côté du visage, avec la balafre qu'une baïonnette serbe avait laissée, lors d'un des rares combats au corps à corps auquel il avait participé, vers Brcko, quand leur compagnie avait attaqué une position de mitrailleuses. La balafre était courte, le mec était mort avant d'avoir pu finir son geste, mais sa lame avait quand même couru de la tempe droite à la mâchoire supérieure.

Au mieux ça pouvait passer pour le résultat d'une rencontre avec un pare-brise indélicat, au pire pour la cicatrice laissée par une maladie de peau dégueulasse et au nom exotique. Fallait pas espérer se lever les Claudia Schiffer du coin, au cas improbable où les soudards serbes, et les écrivains français, en eussent laissé quelques-unes après leur passage.

Toorop acheta un petit lot de revues pornographiques croates et italiennes, ça fit l'affaire quelques jours, le temps de trouver une autre guerre.

Lorsqu'il s'était retrouvé à Grozny, début décembre 95, au démarrage de l'offensive russe, tout venait de s'enchaîner très vite. À la mi-novembre, des bruits s'étaient mis à courir à Sarajevo. Les unités islamiques dissoutes s'enrôlaient en Tchétchénie, certains volontaires internationaux les avaient suivies, un réseau de mercenaires, avec des officiers post-soviétiques azéris et tchéchènes, et des agents de renseignements turcs, s'était mis en place et il disposait de nombreux contacts dans la capitale bosniaque.

Toorop laissa mûrir sa décision jusqu'au lendemain du 20 novembre, date des élections américaines. Mais ça n'avait rien à voir. Ce jour-là, il lui restait cinq deutschemarks, dont un servit à payer le solde du petit loyer, et les autres à acheter

quelques provisions de base au marché noir: une demi-cartouche de Wolf croates, une poignée de barres Mars humanitaires vendues dans la rue sur des étalages de carton, et une boulette de shit négociée aux dealers de quatorze ans que Kemal connaissait, en échange de quoi il lui laissa l'insigne des forces spéciales bosniaques. Il fit des adieux rapides à la famille Hasanovic et se dirigea vers le centre-ville de Sarajevo, remontant à pied une longue colonne de trente-huit tonnes stoppée devant un checkpoint. Il

32

savait exactement qui aller voir pour prendre un aller simple direction Grozny.

Les cartes demandaient leur part de sang, et de vérité.

Et il ne lui restait même plus un ou deux malheureux dinars bosniaques au fond d'une poche.

Toorop marchait depuis deux jours sans la moindre pause, sinon un petit arrêt de vingt minutes toutes les quatre ou cinq heures pour pisser un coup, recharger les batteries d'une ration K dégueulasse made in Russia et d'une gorgée de thé froid pour accompagner le comprimé de speed. La canasse kirghize était surchargée de tout son équipement et du butin d'un bon mois de chasse dans les montagnes frontalières. Il avait voulu se farcir le dernier tronçon de la route à la rude, en pur fantassin, afin de ne pas épuiser l'animal et risquer de lui faire se casser une jambe, comme son malheureux prédécesseur. Aussi la fatigue commençait-elle à produire les effets de somnolence typiques, ces micro-sommeils de quelques fractions de seconde, de plus en plus nombreux, et de plus en plus longs; il fourra la main dans une poche à la rencontre d'un petit sachet en peau de bouquetin, dans lequel était tassée cette feuille de coca locale que les montagnards oiiigours mâchaient pour affronter les kilomètres en haute altitude.

Il mastiqua longuement la pâte amère qui se formait dans sa bouche. Le principe actif ne tarda pas à le faire décoller. Ses jambes reprirent le rythme, ses bottes formèrent un ballet hypnotique de cuir noir et de Goretex anthracite en va-et-vient

constant, un drôle de groove bien tendu, le chemin de pierre comme un tambour éclaboussé de lumière blanche.

Il marcha toute la journée, d'une seule traite. Puis s'arrêta avec le soleil, comme un animal héliotrope.

Quand il s'éveilla à l'aube, après une nuit de quelques heures, programmée à la seconde près par un patch spécial disposé au creux du coude, il faisait grand temps. Un ciel bleu, d'une pureté

33

affolante. Le soleil n'était pas très haut mais il brûlait déjà la lande d'une lumière jaune insoutenable.

Il se remit en route avec sérénité.

Devant lui s'élevaient les hauteurs enneigées des monts Ferganskiy dont il attaquait les contreforts. Plus bas, derrière lui, au creux du val, il pouvait encore discerner la longue file d'une patrouille de l'armée kirghize. Les soixante hommes de la compagnie s'étiraient maintenant en une colonne d'un bon kilomètre; comme le rappelait Guevara dans ses Carnets de route, la vitesse d'un groupe de fantassins est celle de son élément le plus lent.

Une salope d'ânesse kirghize refusait d'avancer, s'arc-boutant sur la corde que tiraient deux soldats. Toorop vit un groupe d'hommes venir à la rescousse, et s'agripper à la laisse tendue à craquer. Mais la vieille carne ne voulait rien savoir. Toorop reprit sa marche. Chacun ses problèmes.

Il se trouvait à moins de deux jours de marche du campement, il ne tarderait pas à rencontrer les patrouilles qui en gardaient l'accès.

Il porta la gourde à ses lèvres.

Il avala une longue gorgée de thé tiédasse pour faire passer le résidu amer qui collait à ses dents et à son palais. Son corps avançait tout seul, automate couvert de sueur, et grisé de fatigue.

Il se sentait bien.

La nuit était le meilleur moment pour tuer. L'oeillette Schmidt & Bender était pourvu d'un amplificateur photonique à la définition inégalable, et le canon du Barrett dernière génération d'un frein de bouche à silencieux qui occultait aussi bien l'éclair de la détonation que le son qu'elle produisait. C'était l'arme des snipers de l'US Army, une arme redoutable, à la fois rustique et sophistiquée, une arme qui valait son pesant de pognon. Il avait dû argumenter des semaines avant que la guérilla oulfgoure pour

laquelle il combattait ne se décide à passer commande de quelques exemplaires.

Les trophées de guerre qu'il ramenait depuis au quartier général du prince

“Shabazz” Ali Valikhan avaient servi de démonstrations on ne peut plus édifiantes.

La nuit était également le meilleur moment pour lire. Lorsque le sommeil est inutile ou, pour de multiples raisons, impossible, Toorop savait qu'il faut en profiter pour nourrir le cerveau de son mets de prédilection. Bien sûr, même aux confins de la Chine occidentale en guerre, il n'était pas rare de tomber sur des exemplaires de Playboy, ou du Readers Digest, mais Toorop avait mieux à se mettre sous la dent. L'Art de la guerre de Sun Tzu, Les Trente-Six Stratagèmes, les Carnets de route de Guevara, Les Sept Piliers de la sagesse de T.E.

Lawrence, et La Guerre des Gaules de Jules César, voilà ce qui composait l'essentiel de sa bibliothèque, avec Le Gai Savoir et Les Dithyrambes de Dyonisos de Nietzsche, plus un recueil de poésies persanes. Lire permettait de confronter des expénences nouvelles à des savoirs anciens. Toorop savait mieux que quiconque qu'il ne sert à rien de réinventer l'eau tiède, tout particulièrement au cours d'une guerre, face à des ennemis plus nombreux, et techniquement supérieurs.

Aussi, après la victoire des forces chinoises à Urumqi, Toorop était parvenu à convaincre le prince Shabazz de mener une guerre adaptée à ses moyens, et à ceux de l'adversaire, en l'occurrence une guerre d'attrition. Ne pas chercher le coup fatal, mais créer une hémorragie constante, sans jamais risquer le gros de ses forces. Avec des unités légères courant tout le long des frontières entre Kirghizie, Kazakhstan et Chine populaire, et des commandos de forces spéciales vivant en autarcie, profondément implantés derrière les lignes ennemies. Bien mieux, Toorop avait convaincu ce jeune fils d'un riche magnat ouzbek et d'une princesse ouigoure, qui parlait plusieurs langues et avait étudié à Harvard, de lire, et surtout de faire lire à ses hommes un certain nombre de bouquins que tout soldat professionnel se doit d'avoir lu. Le commandement tactique des officiers, et le comportement des sous-ords, voire des simples soldats, s'améliora substantiellement au cours de cette période. Le taux de survie des unités augmenta considérablement. La moyenne des destructions et des 35

pertes subies par l'ennemi suivit la même tendance. Toorop en avait ressenti une irrépressible poussée d'orgueil.

À tel point qu'un jour, il prit directement le prince Shabazz à partie. Celui-ci rentrait d'Almaty, où s'était tenue une conférence secrète du mouvement national oulgour. Les récentes campagnes conduites avec succès par ses Forces de libération du Turkestan oriental avaient affermi ses positions au sein de la conférence. D'autre part, des bruits couraient comme quoi la division locale des gardes-frontières allait être relevée, et remplacée par une unité combattante venue du centre du Tibet. Pour Shabazz et les commandants oulgours, c'était la preuve que leur activité inquiétait les dirigeants de Pékin et qu'ils avaient foutu une branlée à la 27e.

Toorop ne voulait pas jouer les rabat-joie, mais il avait quelque peu tempéré leurs ardeurs. La rigolade était terminée, on allait passer aux choses sérieuses, il faudrait impérativement veiller à ne pas reproduire le désastre d'Urumqi.

Vingt ans de guerres, ça blindait la cuirasse, et ça endurcissait les muscles et le caractère. Mais ça usait aussi son homme, à

force. Surtout quand on s'était fait une spécialité d'épouser les causes perdues.

Toorop s'était tué à le répéter à qui voulait l'entendre : il fallait d'urgence coordonner les efforts de toutes les forces en présence, les guérillas tibétaines, l'armée des provinces sécessionnistes du Sud, susciter une extension du conflit au nord-ouest de Pékin, en essayant de ranimer un mouvement indépendantiste mandchou, idem en Mongolie-Intérieure. Tout cela, Toorop l'avait bien vu, avait foutrement intéressé les hommes des services secrets russes, en tout premier lieu le colonel ripou qui les approvisionnait en armes. Mais Toorop l'avait constaté parallèlement : la conférence nationale oulgoure se foutait du Tibet ou de Hong Kong comme lui de sa première balle d'AK-47, tous étaient bien trop préoccupés par leurs propres luttes pour le pouvoir.

Ce soir-là, un soir de printemps, c'était juste avant le début des opérations dans le Tian Shan, il avait attaqué sans préambule :

- Nous devons impérativement faire la paix avec le FLNO, cette guéguerre politique ne mène à rien, elle bloque le procès-
36

sus de la conférence, elle paralyse toute avancée stratégique du mouvement.

Toorop s'était exprimé en anglais. Avec une drôle de petite sirène d'alarme en arrière-fond dans la tête. Donne un cheval à celui qui dit la vérité, rappelle un proverbe afghan, il en aura besoin pour s'enfuir.

- Moi? Faire la paix avec ce porc d'Hakmad? Jamais! Tu m'entends, jamais! N'y compte pas, que personne ne compte sur moi pour trahir la mémoire de mon père.

Les yeux du jeune cheik s'étaient vrillés en Toorop comme ceux d'un de ses faucons de chasse kirghizes dont il était friand, tel celui qui s'était posé sur son poing quelques minutes plus tôt, pour picorer sur les phalanges repliées un morceau de viande crue.

Le père de Shabazz avait été assassiné dans des conditions mystérieuses au tout début du siècle. L'explosion de la voiture qui le tua, lui et son escorte, à Tachkent, ne fut jamais revendiquée, mais Shabazz était persuadé que c'était Hakmad et ce qui allait devenir le FLNO qui avaient commandité, voire exécuté eux-mêmes le coup.

Dans le coin, les vendettas remontent à l'époque de Tamerlan, fallait pas compter sur un fléchissement de sa part.

Il fallait pourtant assouplir sa position. Seule une unification préalable du mouvement national ouïgour permettrait d'envisager l'avancée majeure : la coordination opérationnelle et stratégique avec les mouvements de résistance tibétains et l'armée sudiste.

- Prince Shabazz, le moment est critique, les forces nordistes ont repris du terrain aux environs de Shanghai, on dit que Wuhan va tomber d'un jour à l'autre, et les Russes nous signalent des concentrations de troupes à Dukou, sur le haut cours du fleuve, les nordistes pourraient couper vers Kunming, prendre à revers les forces démocratiques et attaquer Hong Kong à travers le Guangxi, nous devons...

- Je t'arrête tout de suite, frère Toorop.

Le prince Shabazz avait levé la main.

- Je t'arrête. Tout ça est très intéressant mais, comme tu le 37 sais sans doute, nous n'avons aucun moyen de contrôler le cours des événements sur le Yangzi Jiang!

Son ironie avait percé et le cheik avait cherché l'appui de ses officiers, qui essayèrent de rire avec élégance, selon l'idée qu'ils se faisaient d'un pouffement distingué d'un diplomate du Foreign Office.

Toorop avait laissé passer un faible sourire.

- C'est très précisément le problème, prince Shabazz, nous n'avons toujours aucun moyen d'influer sur le cours des événements...

Le jeune cheik se redressa, agacé.

- Comment veux-tu que nous en ayons?! Avons-nous jamais, ne serait-ce qu'une fois, approché les sources du fleuve?

Toorop avait risqué le tout pour le tout. Il avait tracé du doigt une carte sommaire sur la terre sablonneuse.

- C'est pour cela que nous perdrons la guerre, chacun de notre côté. Les miliciens hans au Tibet, les gardes-frontières ici, et le gros de l'APL au centre. Si nous ne nous coalisons pas rapidement avec les autres forces de la révolution, alors les nordistes l'emporteront. Ils ont gelé le front l'année dernière, ils ont repris des forces, ils s'occuperont de nous les uns après les autres, croyez-moi, quand ils passeront à l'offensive, rien ne pourra les arrêter.

- Nous sommes en train de les arrêter, Toorop.

Toorop esquissa un mauvais rire. Son doigt dessina quelques flèches, allant du nord au sud. La carte de la Chine évoquait un animal monstrueux.

- Non, prince Shabazz, nous sommes une piqûre d'insecte sur le dos d'un éléphant. La 27e et les autres unités de gardesfrontières, ce n'était que de petits zakouski, attendez voir un peu que les divisions aéromobiles de l'APL se ramènent...

- Oue veux-tu que nous fassions? fit Shabazz en implorant Allah, paumes ouvertes vers le ciel. Nous sommes entre Ses mains, et les Chinois du Sud aussi, en dépit du fait qu'ils s'obstinent à ignorer les enseignements de Ses Ecritures.

- Nous devons coordonner nos efforts, avait dit Toorop, dans un soupir énervé.

- Et comment veux-tu que nous coordonnions nos efforts avec une armée située à cinq mille kilomètres d'ici?

38

- Nous devons d'abord unir toutes nos forces, prince Shabazz. Nous devons faire sortir la conférence nationale de l'impasse, nous devons nous unir avec le FLNO

et ses alliés, ensuite nous devrions concentrer nos efforts avec les Tibétains.

Nous devons impérativement soulager l'armée sudiste, nous devons foutre un bordel terrible dans tout l'ouest de la Chine, prince Shabazz. Voilà comment nous pouvons coordonner nos efforts avec les forces démocratiques.

Shabazz fit la moue, les arguments avaient porté, comme une salve d'artillerie assistée par ordinateur, avec une progression réglée mètre par mètre.

- Hakmad ne fera pas un allié fiable, avait répondu le prince, avec une moue de dédain.

Toorop devait le reconnaître, Hakmad n'était qu'un vulgaire gangster. Un trafiquant de drogues et d'armes qui s'était d'abord enrichi en vendant des arsenaux complets aux diverses factions afghanes, dans les années quatre-vingt-dix. Il était méchamment maqué avec les mafias de Douchanbé et d'Almaty, et il avait constitué l'ossature de sa formation paramilitaire en puisant dans le formidable potentiel en ressources humaines de son gang.

Le FLNO était rapidement devenu la principale branche armée du mouvement ouïgour. Au tout début, c'était même quasiment la seule.

- Nous devons simplement lui faire comprendre que l'objectif principal est l'indépendance de votre pays. C'est bien pour ça qu'on se bat, non?

Shabazz n'avait rien répondu. Il regardait Toorop sans ciller.

- Cheik Shabazz, avait presque imploré Toorop, je vous prie de comprendre que c'est le sort de toute la Chine qui est entre vos mains... Mais inversement nous ne pouvons rien faire sans ceux de Hong Kong, de Shanghai et de Lhassa. Nos sorts sont liés. Tous les livres que je vous ai fournis ne traitent que de ça : des forces minoritaires prises isolément peuvent faire basculer le colosse si elles s'y prennent avec intelligence et audace, et en unifiant leurs efforts, et surtout en forçant

l'ennemi à désunir les siens. Rappelez-vous Jules César à Alésia.

Shabazz avait clos la discussion d'un simple geste.

39

- Je verrai ce que je peux faire, Toorop, il avait dit.

Rien n'avait pu être fait, évidemment.

Toorop n'avait plus jamais fait la moindre allusion à la chose et il avait entamé sa longue campagne de chasse à l'homme dans les montagnes du Tian Shan.

Le plus important, c'était la bibliothèque. Les livres. On ne peut espérer gagner une guerre sans avoir mis certains livres de son côté.

Le plus drôle dans l'histoire fut la tronche du colonel russe, à la fois trafiquant d'armes et de drogues pour son compte, et officier de renseignements pour celui du Kremlin. À la frontière kazakh, l'endroit de rendez-vous habituel, Toorop passa commande du matériel convenu, fourguant la tonne de haschisch et le quintal d'opium en avance à la transaction. Puis en ajoutant sur la balance un gros sac supplémentaire, il avait négligemment demandé si on pouvait lui procurer une cargaison un peu spéciale.

- Kto ? avait lâché de sa voix de robot l'officier du GRU.
Prostitouti ?

Toorop avait allumé un cône de cette herbe sublime et avait regardé l'officier droit dans les yeux en relâchant un long dragon de fumée.

- Niet. Knigui, il avait répondu.

L'officier l'avait observé quelques instants sans rien répondre, puis avait esquissé un sourire glacial.

- Black books? il avait demandé.

Toorop avait fait non de la tête. Les manuels de guérilla et les répertoires de pièges, ça il avait déjà, les fondamentalistes les plus obscurs y voyaient la main du Diable, mais s'en

accommodaient. Non, ce dont il avait besoin c'était de quelques ouvrages de base dont il présenta la liste à l'officier.

Au fil des mots parcourus sur la vieille feuille d'imprimante à picots, la tronche du Russkof s'allongeait démesurément.

Toorop ne sut jamais comment il procéda, mais lors de la livraison de la marchandise, les caisses de livres étaient là, au milieu de plusieurs tonnes de matériel de guerre russe.

L'homme vint vers lui, la liste à la main, celle-là même que Toorop lui avait donnée, à peine chiffonnée.

40

- Il manque quelques traductions tadjiks et turkmènes, mais ne m'en demandez pas plus, avait lâché l'officier, sinistre.

Et c'est ainsi que la petite armée du prince Shabazz se retrouva dotée d'une bibliothèque mobile constituée de quelques vénérables bouquins, traduits dans à peu près toutes les langues de la région, ainsi qu'en anglais : Sun Tzu, évidemment, mais aussi Jules César, Liddell Hart, Guderian, Mao Tsé-toung, Thucydide, Toukhatchevski, Guevara, Lawrence, Napoléon, Machiavel, Clausewitz, de Gaulle. Le tout promptement photocopié, informatisé et diffusé d'un bout à l'autre du territoire sur lequel ladite armée opérait.

Certains Otffgours, dont les familles avaient été exterminées par les " colonnes sauvages " des généraux communistes, se refusèrent à lire les traductions locales du Petit Livre Rouge, y voyant là l'image sanguinaire du despotisme qu'ils combattaient, avec leur putain de rêve de Djihad affûté comme l'acier du yatagan de Saladin lui-même.

Toorop et le prince Shabazz argumentèrent des heures entières avec les officiers récalcitrants afin de les convaincre.

- Remplacez les mots du Despote par vos propres mots, avait dit Toorop au bout d'un moment, alors que la nuit et la discussion étaient largement entamées, et que ça commençait à bien faire. Quand Mao dit communisme, remplacez-le par justice, indépendance nationale ou par le Royaume d'Allah, ou par ce que vous voulez, peu m'importe. Ce qui compte c'est

que vous compreniez comment Mao a vaincu le Kuomintang, parce qu'il avait lu cet autre livre, là.

Et Toorop avait montré les exemplaires de L'Art de la guerre traduits en langues turcophones.

Ce qui voulait dire en clair: vaudrait mieux vous y mettre sans plus tarder.

Cette nuit-là, cette nuit qui allait bouleverser sa destinée, il dut son salut à son cheval, celui dérobé quelques jours auparavant sur l'homme aux busards. La belle jument kirghize n'eut que le temps de se cabrer et de hennir avant de disparaître, avec tout le reste.

Lui et sa monture avançaient sur la lande rabougrie d'une 41 épine rocheuse qui surplombait un vaste plateau; des bosquets et des massifs d'arbustes sauvages espacés de loin en loin dessinaient des structures argentées sous la lumière de la lune. Le camp du prince Shabazz se trouvait en contrebas, encaissé au centre d'une couronne de contreforts montagneux, à moins de dix kilomètres selon les indications du module GPS. Les braseros des postes de garde créaient une autoroute de lucioles rouges dans la nuit.

Dix kilomètres de nuit dans la montagne, ça voulait dire des heures de route.

Mais fallait qu'il tienne. Et surtout qu'il pisse. Tout de suite. Il fit arrêter la jument et l'observa un instant. L'animal était au bord de l'épuisement, Toorop décida de lui accorder quelques minutes de sursis supplémentaires. Il regardait avec compassion la lourde charge qu'elle supportait sans broncher depuis des jours. La jument se mit à brouter l'herbe rase hors du sentier, sans la moindre considération pour ses états d'âme.

Toorop marcha jusqu'à un bosquet tout proche, un groupuscule de jeunes conifères maigrelets qui surplombait une petite paroi rocheuse et des éboulis, il se débrouilla avec un soupir d'aise et entreprit de copieusement étancher la soif de toute cette nature asséchée.

Il leva le nez vers le ciel, immense, avec des millions d'étoiles jetées là comme un sable métallique sur un écrin géant, si nettes, si proches, si brillantes qu'il aurait pu plonger la main dedans et la retirer, pleine de poudre lumineuse.

Il faisait froid, et pourtant c'était l'été, se dit Toorop en frissonnant. Un petit vent coupant soufflait du sud-est, là d'où ils étaient venus. Il s'emmitoufla dans sa parka des divisions arctiques de l'armée russe.

Au-dessus de lui, les étoiles remplissaient le ciel avec exubérance, il programma un mélange explosif sur le patch biocompatible, de quoi se farcir un triathlon sans broncher, et se laissa envahir par l'hypnose cosmique des ciels de nuit. Il s'était retourné en direction de la jument lorsque le hurlement d'un loup s'était réverbéré dans l'écho des montagnes.

Puis le drone avait surgi.

42

C'était un vieux modèle de l'armée chinoise, mais encore largement assez jeune pour accomplir la mission qui était la sienne : chercher, inlassablement. Et détruire. Inlassablement. Comme Toorop. Version silicium. Une libellule géante de carbone et de réfractaire noir longue d'environ trois mètres, dotée de deux ailes ultracourtes, d'une dérive et de deux micro-rotors. D'une batterie de senseurs thermiques. D'un canon rotatif de 14,5 mm. De plusieurs roquettes antichars. Et du sang-froid des machines.

Il y eut simplement un éclair blanc. Éblouissant. La libellule venait d'allumer un projecteur au xénon, eut le temps de se dire Toorop en se jetant à terre. Le faisceau surpuissant piégea la jument dans un sel de lumière, le bruit terrifiant du canon rotatif vrilla l'atmosphère en engloutissant au passage le hennissement du cheval, puis une roquette antichar fusa dans un sifflement glacé. La déflagration fit trembler l'air, le sol, et jusqu'aux étoiles. Un sirocco à l'odeur de poudre chauffa l'air froid des hautes montagnes.

Lorsque Toorop put à nouveau discerner quelque chose, à plat ventre derrière un massif d'épineux, il détailla la machine noire qui tournoyait en vrombissant autour de la carcasse éclatée et fumante de la jument kirghize, épave organique d'un méchoui infernal. Les senseurs de la machine étaient en action, les lumières rouges caractéristiques clignotaient sous sa tête bombée d'hydrocéphale tueur. Elle émettait le vrombissement d'un moustique sonorisé par un mur d'enceintes.

Toorop se tapissait dans le sol tourbeux en essayant de devenir ce putain de massif d'arbustes qui le séparait de la machine. En sachant pertinemment que si le scanner du drone se focalisait dans sa direction, l'analyse thermographique dévoilerait illico la présence d'un animal de forme humanoïde derrière ce bosquet, et l'ordinateur de bord listerait en détail la nature des objets métalliques trimbalés par ledit humanoïde. Le groupe d'arbustes serait réduit en cendres dans la seconde, ainsi que tout ce qui se trouverait dans un cercle de dix mètres de rayon. Toorop savait que le détecteur volumétrique en rotation sur la tête de la machine pouvait enregistrer le moindre de ses mouve-43

ments, à cette distance c'était un miracle qu'il n'ait pas encore repéré sa respiration.

Le drone s'était calé en vol stationnaire au-dessus des restes fumants de la jument. Le vrombissement avait changé de tonalité, puis Toorop avait cru entendre comme un flux digital, un bruissement de binaire pur, il avait légèrement relevé les yeux de l'herbe rase, la machine faisait lentement demi-tour, en direction du plateau situé en contrebas, puis, avec un style de prédateur impeccable, elle se mit en route.

Toorop la suivit des yeux quelques instants, jusqu'à ce que le ciel tout entier s'embrase.

Un tonnerre pyrotechnique alluma des milliers de stroboscopes géants dans la nuit des montagnes. Des flèches rougeoyantes s'épanouirent en corolles de feu au-dessus du plateau.

Le camp était attaqué, répétait une voix stupide à l'intérieur de sa tête, alors qu'il se cramponnait à son arme, en essayant

d'analyser la situation. On tirait sur le camp. Depuis toutes les montagnes alentour. Y compris celles dont il suivait la ligne de crête.

Les jets de lumière jaillissaient des ténèbres, s'abattant sur le camp comme des feux grégeois de l'âge atomique. Après les roquettes, les mortiers, ainsi que des pièces plus lourdes qui arasaient le bord du campement, réglant leur tir. Le napalm en danses de derviches enflammés. Nuées ardentes, fumées d'incendies et gaz fumigènes serpentaient maintenant au-dessus du plateau, dragons fantômes sous la lumière frénétique des fusées éclairantes. Dans un drôle de cinémascope saccadé, il avait vu la ligne de défense se faire hacher menu par des obus antiaériens de 30 mm et les tirs de mortiers. Puis des projectiles antichars étaient venus à bout des antiques T-55 kazakhs et russes, à demi enterrés aux quatre coins du plateau.

Très vite Toorop s'était rendu à l'évidence: ils étaient attaqués par des forces nombreuses, très bien entraînées et équipées, agissant de façon précise et coordonnée. Sûrement cette division chinoise venue du Tibet pour relever l'unité locale des gardes-frontières.

Toorop commençait à grimper en direction du sommet de la 44 crête lorsqu'il entendit des voix gueuler quelque chose un peu au-dessus de lui, décalées d'environ cinquante mètres sur sa gauche, au nord, et à peine distinctes sous le fracas des arsenaux en chaleur.

Il y eut un bruit de pas sur la rocaille, des sons métalliques, des voix, à nouveau. Il vit passer quelques silhouettes et les suivit du regard jusqu'à un gros rocher plat en contrebas, où elles prirent position: deux mitrailleurs avec des M-60, une douzaine de mecs armés de zolias et d'AK-47, mais aussi de M-16, et deux gars qui trimbalaient une paire de mules chargées de munitions. L'un d'entre eux tira une fusée éclairante dans le ciel. La scène s'éclaira d'un vert phosphorescent. Ils portaient le bonnet traditionnel des Moudjahidin du coin.

Ce n'étaient pas des troufions de l'APL.

C'étaient des Oulfgours. Autrement dit : les miliciens du FLNO.

Le plateau où Shabazz avait implanté son QG était parfaitement protégé des Chinois par une longue série de montagnes situées en territoire kirghize. Il était protégé des Chinois, pas d'une armée de guérilleros concurrents connaissant parfaitement le terrain. De là où il dominait le spectacle, l'impression était saisissante; on se serait cru à Sarajevo, depuis les pistes du mont Ingman, ou des collines serbes qui la cernaient. Des milliers de déflagrations orange et de foyers d'incendies qui riaient dans les ténèbres.

Toorop entendit alors le bruit des rotors, puis il vit apparaître au-dessus de lui une nuée de frelons noirs. Des hélicos Cobra AH, stocks de l'US Army, en masse, et plusieurs Super-Puma français remplis de fantassins. Le FLNO jetait toutes ses forces dans la bataille. C'était une guerre pour la suprématie totale, il n'y aurait pas de quartier.

Toorop plaça l'Aurora en bandoulière dans son dos, ajusta son sac de sur-vie qui ne le quittait jamais, et le plus silencieusement possible commença à escalader la montagne.

Derrière lui, les jets de lumière dans le ciel créaient un Omnimax diabolique.

Le vieux mécanisme de l'instinct et de l'apprentissage émergea de l'huile de sa mémoire, son cerveau synthétisa en une frac-45

tion de seconde de vieux souvenirs datant d'une vingtaine d'années, lorsqu'ils avaient percé les lignes serbes au nord-ouest de Donje Vakuf, avec les forces spéciales de l'armée bosniaque et les Croates du HVO, puis établi la jonction avec les Crni Lubadovi, les " Cygnes Noirs " du Ve Corps qui traquaient les miliciens d'Arkan jour et nuit. Ils avaient passé des semaines dans les montagnes couvertes de forêts de la région, se nourrissant d'animaux et de fruits sauvages.

Toorop prit son inspiration et partit à l'assaut d'une ravine sablonneuse qui conduisait au versant opposé.

Il avança dans la nuit noire des montagnes kirghizes, et disparut comme un fantôme, aussi bien pour les soldats qui les peuplaient de bruits barbares, que pour sa propre conscience, qui se focalisa sur l'austère travail de la survivance.

3

Il faisait une putain de chaleur, le bordel régnait dans toute la région, et le colonel Romanenko contemplait son nouveau problème. Un problème qui n'avait pas eu le tact d'attendre que les cendres de l'armée de Shabazz soient refroidies.

Le matin même, Moscou lui avait fait connaître sèchement son désappointement concernant la situation chez les Oulfgours, et depuis il avait l'impression de danser sur la lave toute chaude sortie d'un volcan. Tout imprévu menaçait de l'y précipiter tout vif.

Romanenko jeta un coup d'oeil aussi glacial que possible en direction de la masse enfoncée dans un fauteuil au fond de la pièce et qui s'épongeait le front en continu, poussa un soupir puis détailla le problème avec méthode.

Il attrapa machinalement un gros stylo Cartier posé sur le bureau impeccable, le tripota un instant entre ses mains, les deux coudes posés sur son sous-main de cuir. Le cylindre de platine vint se superposer à un sweat-shirt gris informe qui recouvrait une charpente menue en cachant des formes qu'il devinait agréablement féminines. Il étalonna un visage en triangle ouvert sur 46

un front haut, soulignant d'une flèche métallique les yeux d'un bleu sombre, ouverts sur des abysses insondables.

Occidentale, se dit Romanenko en reposant le stylo, mais elle aurait presque pu passer pour une Sibérienne de souche. Quelque chose... Bizarre, comme de lointaines racines arctiques.

Romanenko jeta un coup d'oeil vers l'homme au fond de la pièce, fondant sur place comme une motte de beurre au soleil, et réprima un mauvais sourire. La transpiration était pour lui un phénomène quasiment inconnu. La mauvaise clim chinoise

fonctionnait mal depuis son installation, ça remontait à l'époque de la rétrocession de Hong Kong, il était le seul à n'avoir jamais fait la moindre remarque à ce sujet.

Le bilan de la situation était d'une simplicité déconcertante. Gorsky le tenait solidement par les burnes. Qu'il tourne dans un sens ou un autre n'avait que peu d'importance. Le mafieux sibérien était depuis longtemps le principal dealer avec lequel il fallait traiter dans la région. Gorsky lui payait cash les tonnes d'opium et de haschisch que le prince Shabazz fournissait en échange des armes, fournies généreusement par le Kremlin. Romanenko gagnait ainsi sur les deux tableaux, revendant des arsenaux complets aux Oulfgours au prix fort en échange de cargaisons industrielles de dope, il fourguait la came à Gorsky avec une marge copieuse, et donnait l'impression à Moscou qu'il contrôlait la situation; ça avait bien marché pendant environ trois ans, mais la fortune de guerre en avait décidé autrement. Pour l'instant, le prince Shabazz se terrait quelque part chez ses alliés ouzbeks, le commerce avec les FLTO ne reprendrait pas de sitôt.

Romanenko avait parié sur le mauvais cheval. Hakmad et ses amis de la mafia kazakh allaient contrôler à cent pour cent le trafic transfrontalier de la région.

Il lui faudrait des mois, peut-être des années avant de pouvoir nouer des contacts fructueux avec les nouveaux seigneurs du haschisch, de l'opium et de la guerre.

Et Gorsky s'était ramené.

Avec un drôle de contrat à la clé.

Un contrat.

Et la femme qui allait avec.

47

Quelle est votre véritable identité? avait demandé Romanenko.

La jeune femme jeta un regard inquiet en direction de Gorsky qui l'avait encouragée d'un geste de la main, et d'un sourire qui se voulait avenant.

- Je m'appelle Marie Zorn.

Romanenko ne la quittait pas des yeux un seul instant, et dans le même temps il essayait de capter les ondes en provenance de la masse en sueur, à la périphérie de sa vision.

- Marie Zorn, il avait fait en tapant le nom à la volée sur le clavier de l'ordinateur. Nationalité ?

La jeune femme s'était légèrement redressée sur la méchante chaise de bureau, datant du communisme.

- Canadienne. Enfin, québécoise maintenant, je suis née à Rimouski, le 28 juin 1986.

Romanenko nota les renseignements en réprimant un mauvais sourire. Bon anniversaire.

- Vous avez les photos et la puce ?

La jeune femme avait fait oui de la tête en farfouillant un peu nerveusement dans son sac.

- Détendez-vous, avait fait Romanenko en prenant les objets par-dessus la table.

Tout va bien se passer.

Puis il s'était tourné vers Gorsky.

- Il faudra compter quelques jours pour le passeport. Le temps de décoder la puce et de la réinjecter proprement sur celle de l'ID génétique.

- Je sais, avait fait le Sibérien, impassible.

- Vous avez une nationalité de préférence?

Sa question s'était adressée aux deux, mais son regard n'avait fait que se poser furtivement sur la jeune Canadienne, enfin, Québécoise.

Elle-même interrogeait du regard le quinquagénaire aux cheveux blancs, et aux lunettes noires opaques, qui souriait imperturbablement du fond de son fauteuil, tout en s'épongeant le front d'un carré de soie blanche frappé de ses initiales.

- Qu'est-ce que vous désirez, Marie? il avait éructé en se 48
marrant. Allez-y, ici vous êtes au GRU, le supermarché de la
nationalité, choisissez, Marie, choisissez!

La jeune femme s'était tournée, interrogative, vers
Romanenko.

- Que... qu'est-ce que vous me conseillez?

Ils s'exprimaient en russe depuis le début de la conversation,
la jeune femme le parlait avec un fort accent mais une
grammaire parfaite.

- Vous êtes anglophone?

- Oui. Enfin, je suis bilingue si c'est le sens de votre question.
J'ai vécu à Vancouver plusieurs années. Mais je suis
francophone avant tout.

Une pointe de fierté. Rien qu'un fantôme fugitivement apparu
sous le masque pâle, un peu d'écume dans les yeux au bleu
d'une mer froide en automne.

Romanenko commençait à tracer le schéma virtuel de
l'identité factice qu'il allait lui fabriquer.

- Vous parlez d'autres langues ? Je veux dire en plus de
l'anglais et de la nôtre?

La jeune femme réfléchit quelques instants.

- J'ai appris le cantonais dans les rues de Vancouver. Mon père
m'a enseigné quelques rudiments de slovène et d'allemand.
J'ai appris à parler russe sur le tas!

Un petit rire avait ponctué la phrase d'un bref éclat.

Romanenko acheva de construire son identité mentale.

- Parfait, dit-il en s'adossant au fauteuil. Je pense que je
pourrais vous faire passer pour une Européenne. Slovène, c'est
bien. Ou Suisse, ça vous irait? C'est joli un passeport suisse, et
c'est très bien considéré un peu partout sur la planète. Je vous
fournirai des francs suisses et des euromarks. D'accord ?

La jeune femme murmura un Da à peine audible, en acquiesçant faiblement de la tête.

- Maintenant, je vais vous expliquer la marche à suivre, mademoiselle Zorn.

Primo, vous allez vous rendre dans un hôtel à l'autre bout de la ville. Vous prendrez un taxi, avec un de mes hommes, sans vous occuper de rien. Ne cherchez pas à la repérer, mais une équipe entière assurera constamment votre protection, bien compris?

49

La jeune femme fit oui de la tête.

- Ensuite vous n'aurez rien à faire d'autre qu'attendre. Sans sortir. On vous fera monter des plats dans la chambre, vous attendrez que je vous appelle, ou qu'un de mes hommes vienne vous chercher. Poniimaitié?

- Da, articula faiblement la jeune femme, ponimaiou. Combien de temps?

Romanenko poussa un bref soupir.

- Nous avons quelques détails d'intendance à régler... disons quelques jours?

Peut-être une semaine... Peut-être un peu plus...

La jeune femme ne répondit rien. Elle joua nerveusement avec la lanière de son sac.

Romanenko jeta un coup d'oeil à Gorsky. Celui-ci se prélassait dans le fauteuil, un large sourire aux lèvres, tout en s'épongeant le front; il lui fit un petit geste explicite de la main.

- Bien... Je crois que ce sera tout, mademoiselle Zorn.

Il décrocha son téléphone et demanda à sa secrétaire d'aller chercher Gheorgui Solokhov au plus vite.

Le jeune sous-lieutenant se pointa dans la minute et Romanenko lui expliqua en deux mots, Hôtel Irkoutsk, ce que

lui et ses gorilles cosaques avaient à faire.

Quand la fille fut partie avec Solokhov, il s'était enfoncé au creux de son fauteuil, avait attendu trois secondes et s'était tourné vers Gorsky. Il avait observé la vaste face blafarde, lunaire, cette peau d'albinos grêlée de taches brunes comme des cratères laissés sur la surface d'un astre mort, puis les stéréoptiques de pointe qui redonnaient vie à des yeux détruits par la guerre des années auparavant, et enfin les lèvres pâles et fines comme des lames de ciseaux chirurgicaux se retroussant sur une dentition de céramique d'un blanc publicitaire, sertissant l'éclat jaune d'une vieille canine coulée dans l'or pur. Une espèce de fauve dont les veines charriaient de la glace. L'ours blanc des terres froides.

- Pourquoi moi, Anton ? avait lancé Romanenko.

Gorsky s'était esclaffé.

- Pourquoi toi? Attends... des raisons y en a une liste longue comme ça, Pavel.

Tu es l'officier de renseignements militaires en poste à Almaty. T'as le bras long ici, et aussi à Moscou. Tu peux

50

avoir des passeports en pagaille. Tu connais tous les petits trafics locaux qui nous intéressent. T'es de Novossibirsk, comme moi. Et on se connaît bien, désormais. T'es juste le type idéal.

- Tu ne m'as pas compris, Anton. Pourquoi ce doit être à moi d'exécuter son transfert ?

- Je te l'ai déjà dit. Parce que c'est un vœu de mon client, Pavel Vassilievitch. Et c'est mon client qui va nous arroser de dollars.

- Pour quelle raison ? Je veux savoir pourquoi.

Il ne voulait pas lâcher ce carré-là de l'échiquier.

Gorsky souffla comme un buffle et éructa:

- Parce qu'il est hors de question que mes activités apparaissent à un degré quelconque dans cette opération. Voilà pourquoi je veux des hommes à toi pour s'acquitter de la tâche. Et voilà pourquoi il s'agit d'un article essentiel de notre contrat. Si tout marche bien, des transferts comme ça, il faudra en assurer un par mois, puis un par semaine, et peut-être bien plus encore. Je sers d'intermédiaire. Mais je dois aussi m'assurer de la marche impeccable de toute l'opération. Alors c'est toi qui vas te la coltiner, camarade.

Romanenko avala sa salive.

Cent mille dollars. Cent mille dollars par transfert. Vingt-cinq mille d'avance.

Cash, tout de suite. Vingt-cinq mille au mi-terme de l'opération, le solde en cas de parfaite réussite. Plus de quoi huiler les rouages comme il se devait avec le personnel de l'ambassade. À l'année, à ce rythme on faisait valser les zéros millionnaires, en dollars US.

Il ne se demandait même pas quel cachet astronomique Gorsky avait demandé pour lui-même à son client.

- Qu'est-ce qu'elle transporte?

Il avait essayé d'attaquer la Dame direct, mais il avait peu de munitions disponibles.

Gorsky s'était marré.

- Elle ne transporte rien, Pavel. Rien du tout.

Romanenko avait scruté la surface noire opaque des Rayban UltraVision qui lui faisaient face.

- Écoute, Anton, tu ne peux pas me demander de faire ça à l'aveugle. Je dois savoir.

51

1

À l'aveugle, avait-il pensé, tâche de bien saisir l'allusion, le Sibérien.

Gorsky avait éruaté une sorte de rire.

- Tu rigoles? C'est justement ça le truc. Même moi je ne connais qu'un minuscule bout de la vérité. Et ça me va comme ça. Suis mon conseil, fais-en autant.

Romanenko s'était muré dans le silence, il avait l'impression de voir l'horloge de décompte flotter au-dessus de l'échiquier invisible qui les séparait.

- Écoute, avait repris Gorsky, ce que je peux te dire c'est qu'elle ne transporte pas de drogues, pas d'armes, pas de diamants de contrebande, pas de microfilms, pas de puces secrètes, pas de plans stratégiques, rien de tout ça, OK ? Rien.

Rien de tout ça, s'était juste dit Romanenko.

Ça voulait dire qu'elle transportait quelque chose d'autre. Quelque chose qui valait au moins le double, ou le triple de cent mille dollars, voire plus.

Mais non voyons... Beaucoup plus.

Infiniment plus.

Anton Gorsky s'était assis pesamment sur la banquette de la Lexus Stereolab. Le cuir de vachette véritable avait gémi d'un craquement sensuel, il avait étalé ses jambes de tout son long en poussant un râle de plaisir.

Kim, son chauffeur nippon-coréen, attendait avec calme, la main posée sur la manette de conduite, l'autre réglait quelques programmes sur l'ordinateur de bord. Il portait un T-shirt en composite à l'épreuve des balles et achevait pour l'heure le réglage des paramètres d'une fenêtre visionique sur le parebrise. Les dragons entrecroisés formaient une immense fresque qui s'étendait des phalanges à l'omoplate, et attestait de son appartenance à la Towa Uai Jigyo Kumiai, une branche yakuza d'origine coréenne avec laquelle le groupe de Novossibirsk avait noué depuis longtemps de solides relations.

La Lexus Stereolab aurait largement pu se passer d'un chauffeur, son intelligence artificielle de bord et ses senseurs rempla-

çant haut la main le conducteur le plus adroit. Mais Kim était plus qu'un simple chauffeur. C'était tout simplement le meilleur garde du corps yakuza à l'ouest de Vladivostok.

La Lexus prit la grande route du nord, celle qui conduisait à Semipalatinsk et à la frontière russe. Par la vitre côté passager, Gorsky ne prêta pas la moindre attention au spectacle du lacréservoir de Kaptchagay, une virgule d'eau longue de pratiquement cent cinquante kilomètres, sur vingt de large; là-bas au loin, il aurait certainement discerné l'intense activité qui régnait dans un des camps retranchés du FLNO, et l'approche d'une imposante masse orageuse à l'horizon.

Il alluma son portable, tapota quelques touches puis installa son gantelet de commande à sa main droite. Il fixa la trompe de l'interface optique sur le verre à neurofibres de ses Rayban, et demanda à son bureau intelligent d'ouvrir une séquence d'applications. Il envoya un e-mail hypercrypté à un destinataire localisé en Extrême-Orient russe.

Puis il demanda à Kim de bien vouloir régler la climatisation, on suait comme dans un hammam, nom de Dieu, et il devait s'éponger toutes les dix secondes, merde. Le jeune Yakuza s'exécuta prestement mais sans précipitation, juste comme une machine zen, un simple appendice de l'ordinateur de bord.

La voiture roulait sans discontinuer depuis des heures. Gorsky avait eu froid, il avait demandé à Kim de baisser cette putain de clim, on se croyait dans la Kolyma, nom de Dieu.

Puis il avait piqué un roupillon.

Lorsqu'il s'était réveillé, ils sortaient de Bourliou-Tobé; à sa gauche, par la vitre contre laquelle sa tête était appuyée, il avait jeté un coup d'oeil endormi aux rives du lac Balkhach.

Le soleil déclinait à l'ouest, une boule d'un jaune teinté d'orange descendait lentement au-dessus des eaux du lac. Ils étaient à mi-chemin. Et le dernier tronçon de route, dans les Tchinguiz Taou, c'était un vieux ruban mal goudronné, avec quelques kilomètres de caillasse pour finir. L'afficheur digital

alignait une série de chiffres sur le coin droit de son champ de vision. Des chiffres précis à la décimale.

Il ne serait pas à l'heure pour dîner, s'était dit Gorsky avant 53 de sommeiller à nouveau, les monts Tchinguiz se découpaient comme une ombre bleue au nord-ouest, le soleil venait de disparaître derrière une ligne de feu.

Romanenko est vraiment l'instrument rêvé.

Cette pensée avait recréé l'image du colonel dans son esprit. Une machine aussi précise et sûre qu'un majordome anglais, et à peine moins dangereuse.

Lorsqu'il l'avait rencontré, l'officier russe se livrait alors à de minables petits trafics avec les guérillas locales. Grâce à lui, et aux ressources de la mafia sibérienne, le colonel avait pu s'offrir une pension de retraite anticipée digne d'un dirigeant de cartel. En l'espace de quelques années, il l'avait catapulté du stade artisanal à l'âge industriel. Et désormais il allait le satelliser sur les orbites du business multinational.

Gorsky avait trouvé en Romanenko l'homme parfait. Ce qu'il appelait : un rival sûr. Un bureaucrate froid, sans affect, précis et constant comme un ordinateur.

Mais un bureaucrate. C'est-à-dire un mec qui ne mouillerait pas sa chemise pour un copain, encore moins pour sa femme, autant dire pour personne. Un type qui voulait jouer sur l'échiquier de l'histoire mais qui n'avait rien d'un véritable joueur. Il n'avait pas la hargne. Il n'avait pas la gagne.

Ce n'était pas un tueur.

Après que le Sibérien fut parti, Romanenko agita Ourianev afin qu'il mette en branle l'opération passeport suisse, du nanan pour n'importe quel officier du GRU en poste dans une capitale stratégique du gouvernement russe. Même un con comme Ourianev pouvait y parvenir. Il suffisait de fouiller dans les stocks de l'ambassade.

Ensuite Romanenko appela l'homme de la branche des services techniques en poste à Almaty, afin qu'il soit prêt à

transcoder le programme génétique de la fille sur une copie de la puce ” inviolable ” de l’ONU. La puce lui serait livrée dans l’heure, par messenger escorté. La séquence de deux fois trois milliards de nucléotides serait patiemment reséquencée dans le composant 54

nano-quantique, et implantée ainsi au coeur de la trame même des nouveaux passeports à mémoire. Les puces ” inviolables ” de l’ONU étaient bien entendu fabriquées avec les technologies que tout service secret un tant soit peu actif avait précisément entrepris de violer depuis leur apparition, dix ans auparavant.

Romanenko savait que le service disposait d’une copie de tous les systèmes d’écriture utilisés par les Etats pour la rédaction de leurs passeports. Il possédait la réplique en bonne et due forme du graveur spécial que chaque État utilisait pour faire imprimer les indications lisibles, identités, visas et compagnie. Les lettres et les chiffres de l’identité donnaient ainsi une première information, visible à l’oeil nu, mais les signes eux-mêmes étaient formés d’un microcodage spécifique, et crypté, que seule la clé, spécifique et cryptée, d’un service des douanes pouvait lire, attestant ainsi de la validité du document. La diffusion du papier à mémoire neuronal avait explosé dès son apparition sur le marché vers 2005. Les nouvelles instances régulatrices de l’ONU l’avaient alors adopté comme standard pour les nouveaux passeports électroniques qu’elles entendaient promouvoir dans le cadre du programme Unopol.

En moins de dix ans le programme expérimental était devenu réalité pour les cinquante Etats les plus développés, les autres devant s’aligner dans le courant de la décennie.

Le réseau neuronal intégré dans le papier à mémoire, plus le codage génétique individuel avaient fait croire aux dirigeants des États qu’ils tenaient là un moyen infailible d’empêcher toute fraude. Comme d’habitude, ils créèrent une nouvelle séparation entre le commun des mortels, qui ne pouvait évidemment pas espérer briser la moindre ligne de code, et les habituels gagnants de ce petit jeu, les services de renseignements, et les mafias, ou les hackers, qui possédaient

tout le kit nécessaire pour établir un faux parfait au nom du président des États-Unis d'Amérique, ou du secrétaire général de l'ONU.

Après le départ d'Ourianev, Romanenko avait commencé à dresser une nouvelle liste, une liste qui s'ajouterait aux milliers d'autres, stockées en bases de données dans la mémoire de son PC.

55

Romanenko aimait les listes. Elles lui permettaient de quantifier un univers de plus en plus réfractaire à la prévision. Établir une liste confinait à une sorte d'art méconnu, une géomancie occulte et très particulière. Il ne s'agissait pas d'entasser pêle-mêle des informations disparates, mais bien au contraire d'y mettre de l'ordre, de procéder à une classification, à des classifications entrecroisées, d'y opérer des choix, d'y établir des liens secrets, d'y dessiner des diagrammes invisibles, et, grâce à cette mécanique de haute précision, de pouvoir mettre en relation deux faits anodins séparés par de nombreuses années, ou deux personnes distantes de plusieurs milliers de kilomètres.

Marie Zorn allait ouvrir une nouvelle liste. Elle y côtoierait Gorsky, bien entendu, un monsieur X client de Gorsky, un numéro de compte où le fric lui serait versé, et quelques questions.

Ce que savait Romanenko se résumait à rien, ou à peu près. Marie Zorn vivait au Kazakhstan sous une fausse identité. Il fallait maintenant la rapatrier vers le Canada, au Québec, avec un vrai-faux passeport établi à son vrai nom mais avec une nationalité bidon.

Cent mille dollars pour un vrai-faux passeport, non, non, non, s'était-il dit dès la première minute de l'entrevue avec Gorsky, ça ne tient pas.

La fille avait une valeur particulière.

Si Gorsky disait vrai, et qu'elle ne transportait rien, alors ça signifiait que c'était elle, en tant que telle, qui représentait tout

ce pognon.

Ça, ça voulait dire qu'elle savait quelque chose qui valait au moins ce prix-là.

Il tapa quelques questions à la volée

- Fausse identité kazakh de Marie Zorn?
- Que peut-elle savoir qui vaille au moins (100000 fois X) dollars ?
- Agente du FSB ? D'un autre service? Espionne de la mafia? Scientifique transfuge?

Gorsky était un spécialiste du trafic high-tech. Dans les années quatre-vingt-dix, ses nombreux contacts avec l'administration militaire post-soviétique lui avaient d'abord permis de fourguer

56

dans le monde entier des technologies de défense, du logiciel, des composants, des banques de données par wagons entiers.

Il avait également servi d'intermédiaire pour quelques scientifiques de l'exURSS au chômage, et leurs employeurs iraniens, irakiens, libyens, israéliens, sud-africains. Le flot s'était progressivement tari au début du siècle lorsque la Fédération de Russie put à nouveau payer convenablement ses chercheurs.

Aussi, après que la mafia de Vladivostok se fut alliée avec celle de Novossibirsk puis avec une branche du Yakuza, afin de contrer les familles de Iekaterinbourg et leurs nouveaux copains nippons, il avait eu pour mission de pénétrer les marchés clandestins qui florissaient dans les marches musulmanes de l'exempire russe, ainsi qu'en Chine de l'Ouest.

En une dizaine d'années il s'était largement diversifié, et ses trafics couvraient à peu près toute la palette des activités clandestines à haute valeur ajoutée disponibles sur la planète.

La fille était une scientifique, ou quelque chose d'approchant, c'était la seule piste sérieuse.

D'une traite, il tapa:

- De quel type d'activités scientifiques Marie Zorn est-elle la spécialiste ?

(Retrouver trace de Marie Zorn dans universités canadiennes et US, reconstituer son cursus.)

- Si Marie Zorn tellement importante pour mafia sibérienne, alors pourquoi la renvoyer au Canada? (Trouver connexion entre mafia sibérienne et mafias russo-américaines au Canada - quelles activités.)

Et surtout :

- Pourquoi la faire voyager sous sa véritable identité, avec passeport d'une autre nationalité établi par un officier du GRU ?

D'instinct Romanenko renifla le truc pas clair, il y avait une embrouille, une grosse embrouille quelque part.

L'hôtel Irkoutsk se trouvait dans les faubourgs nord de la ville, dans un coin situé à l'écart des quartiers dangereux ainsi que des grands établissements de luxe où les diverses mafias avaient fixé leurs quartiers généraux.

Romanenko resta en stationnement un petit moment de l'autre côté de la rue afin de vérifier si le dispositif était en

57

* 1

1

Romanenko aimait les listes. Elles lui permettaient de quantifier un univers de plus en plus réfractaire à la prévision. Etablir une liste confinait à une sorte d'art méconnu, une géomancie occulte et très particulière. Il ne s'agissait pas d'entasser pêle-mêle des informations disparates, mais bien au contraire d'y mettre de l'ordre, de procéder à une classification, à des classifications entrecroisées, d'y opérer

des choix, d'y établir des liens secrets, d'y dessiner des diagrammes invisibles, et, grâce à cette mécanique de haute précision, de pouvoir mettre en relation deux faits anodins séparés par de nombreuses années, ou deux personnes distantes de plusieurs milliers de kilomètres.

Marie Zorn allait ouvrir une nouvelle liste. Elle y côtoierait Gorsky, bien entendu, un monsieur X client de Gorsky, un numéro de compte où le fric lui serait versé, et quelques questions.

Ce que savait Romanenko se résumait à rien, ou à peu près: Marie Zorn vivait au Kazakhstan sous une fausse identité. Il fallait maintenant la rapatrier vers le Canada, au Québec, avec un vrai-faux passeport établi à son vrai nom mais avec une nationalité bidon.

Cent mille dollars pour un vrai-faux passeport, non, non, non, s'était-il dit dès la première minute de l'entrevue avec Gorsky, ça ne tient pas.

La fille avait une valeur particulière.

Si Gorsky disait vrai, et qu'elle ne transportait rien, alors ça signifiait que c'était elle, en tant que telle, qui représentait tout ce pognon.

Ça, ça voulait dire qu'elle savait quelque chose qui valait au moins ce prix-là.

Il tapa quelques questions à la volée:

- Fausse identité kazakh de Marie Zorn?
- Que peut-elle savoir qui vaille au moins (100000 fois X) dollars ?
- Agente du FSB ? D'un autre service? Espionne de la mafia? Scientifique transfuge?

Gorsky était un spécialiste du trafic high-tech. Dans les années quatre-vingt-dix, ses nombreux contacts avec l'administration militaire post-soviétique lui avaient d'abord permis de fourguer

dans le monde entier des technologies de défense, du logiciel, des composants, des banques de données par wagons entiers.

Il avait également servi d'intermédiaire pour quelques scientifiques de l'exURSS au chômage, et leurs employeurs iraniens, irakiens, libyens, israéliens, sud-africains. Le flot s'était progressivement tari au début du siècle lorsque la Fédération de Russie put à nouveau payer convenablement ses chercheurs.

Aussi, après que la mafia de Vladivostok se fut alliée avec celle de Novossibirsk puis avec une branche du Yakuza, afin de contrer les familles de Iekaterinbourg et leurs nouveaux copains nippons, il avait eu pour mission de pénétrer les marchés clandestins qui florissaient dans les marches musulmanes de l'exempire russe, ainsi qu'en Chine de l'Ouest.

En une dizaine d'années il s'était largement diversifié, et ses trafics couvraient à peu près toute la palette des activités clandestines à haute valeur ajoutée disponibles sur la planète.

La fille était une scientifique, ou quelque chose d'approchant, c'était la seule piste sérieuse.

D'une traite, il tapa:

- De quel type d'activités scientifiques Marie Zorn est-elle la spécialiste ?

(Retrouver trace de Marie Zorn dans universités canadiennes et US, reconstituer son cursus.)

- Si Marie Zorn tellement importante pour mafia sibérienne, alors pourquoi la renvoyer au Canada? (Trouver connexion entre mafia sibérienne et mafias russo-américaines au Canada - quelles activités.)

Et surtout :

- Pourquoi la faire voyager sous sa véritable identité, avec passeport d'une autre nationalité établi par un officier du GRU ?

D'instinct Romanenko renifla le truc pas clair, il y avait une embrouille, une grosse embrouille quelque part.

L'hôtel Irkoutsk se trouvait dans les faubourgs nord de la ville, dans un coin situé à l'écart des quartiers dangereux ainsi que des grands établissements de luxe où les diverses mafias avaient fixé leurs quartiers généraux.

Romanenko resta en stationnement un petit moment de l'autre côté de la rue afin de vérifier si le dispositif était en

57

place : Solokhov et ses cosaques, des types capables de ronfler sur leurs canassons, ils dormaient à tour de rôle dans leur vieille Golf VW pourrie.

Il refit une nouvelle fois le tour du peu d'éléments en sa possession, il fallait qu'il voie la fille.

Le Sibérien avait été implacable dans sa négociation préalable.

Premier point: transbahuter la fille au plus vite jusqu'à Montréal. Deuxième point : ne lui poser aucune question, hormis celles servant à régler les petits détails techniques.

Troisième point:

- Pavel, il avait dit en matraquant chaque syllabe, je veux que tu charges deux ou trois de tes meilleurs mecs pour l'opération, des mecs invisibles, qui ne sont jamais allés en Amérique du Nord, et qui sont clean. Pas tes crétins de cosaques. Je veux des spécialistes. Je veux que tu montes une équipe. Ils seront payés rubis sur l'ongle. Je veux que tu me les présentes au plus vite. La fille doit être partie dans les dix jours, dernier délai.

C'était le genre de conditions habituelles pour les contrats de Gorsky.

Cent mille dollars américains, ça valait la peine de se démener un peu.

Solokhov avait pris la chambre mitoyenne, avec porte communicante. Lorsque Romanenko l'avait joint sur son

cellulaire, il lui avait demandé de prévenir Marie de sa visite, puis d'appeler les cosaques afin qu'ils ouvrent l'oeil, et enfin de veiller à ce que le hall et le couloir de la chambre soient parfaitement déserts lorsqu'il arriverait.

Solokhov s'était adjoint les services du garde de l'hôtel, un type qui bossait pour eux à chaque fois qu'ils se servaient d'une chambre pour planquer un témoin, un correspondant en fuite, un transfuge, un terroriste, une Marie Zorn.

Le garde kazakh, Ulganov, était une brute épaisse de pratiquement deux mètres de haut, une armoire à glace qui pouvait boucher l'embrasement de la porte d'entrée rien qu'en s'y tenant de profil. Romanenko savait que sous le comptoir il conservait prêts à l'emploi un fusil à pompe calibre 12 chargé de 00 BuckShot, et un Desert Eagle chambré en .44 Magnum, des calibres caté-

58

gorie poids lourds qui faisaient figure de jouets dérisoires dans ses poignes de catcheur.

Il se tenait pour l'heure derrière son petit poste de télé portatif où défilaient les images bigarrées d'une pub Pepsi-Cola, il fit un petit signe de connivence à Romanenko lorsque celui-ci passa devant lui pour se rendre jusqu'au vieil ascenseur datant de l'époque soviétique, avec sa fresque réaliste-socialiste forgée dans l'acier de la cabine.

Marie Zorn se tenait allongée sur le lit. Elle regardait une chaîne satellite australienne sur une vieille télévision japonaise. Romanenko aperçut des images de femmes en brushing et il crut comprendre que John, qui aimait Barbara, était parti avec Cindy.

Marie Zorn baissa le son à son entrée, se tourna vers lui, et timidement se mit sur ses pieds.

- Bonjour, mademoiselle Zorn, fit-il d'un ton badin, comment vous sentez-vous ce matin?

La jeune femme ne répondit rien, elle désigna d'un geste les fauteuils du petit salon avant de l'y précéder.

Romanenko s'assit dans le vieux machin sans style particulier, sinon moche, et attendit qu'elle ouvre le jeu. En vain.

- Bon, comment trouvez-vous la chambre?

- Ça ira. Vous avez des nouvelles pour mon départ?

Romanenko croisa ses mains, puis les posa sous le menton, une posture de joueur d'échecs.

- Les choses avancent à leur rythme. Votre passeport est en cours de fabrication. Depuis quand êtes-vous au Kazakhstan? C'est pour votre visa d'entrée, avait-il rajouté aussitôt, sans y mettre aucune intonation particulière.

- Mon visa d'entrée?

- Chère mademoiselle Zorn, si vous arrivez à Montréal du Kazakhstan, il faut bien que vous y soyez entrée un jour.

Soit la fille était parvenue illégalement au Kazakhstan, soit directement avec son visa de touriste et son entrée avait été enregistrée par les services douaniers. Ça lui aurait pris deux minutes de vérifier sur son PC, mais il voulait la tester, sans rien savoir, afin de conserver un comportement authentique, il vérifierait après, bien entendu.

59

- Mademoiselle Zorn, Marie... je peux vous appeler Marie, n'est-ce pas? Marie, je veux juste savoir si vous êtes entrée dans ce pays en bonne et due forme.

La fille hésita un petit moment, se tortilla sur son fauteuil.

- Je... je suis entrée au Kazakhstan clandestinement, soufflat-elle.

- Pourquoi ?

- Je... je crois que M. Gorsky ne voudrait pas que ça s'ébruite.

- Ah, fit-il d'un ton égal, vous pouvez me dire où vous étiez avant ? Je vais avoir besoin de remonter un peu votre filière pour établir des documents fiables.

Romanenko lui laissa un peu de temps pour souffler, il devait à tout prix veiller à construire l'image d'un bon gars honnête, intègre, droit, aimable et attentif.

Car il n'ignorait pas que leur conversation était espionnée par les hommes de Gorsky. Solokhov avait déployé les systèmes de contre-mesure standard dans la chambre d'à côté, mais il savait pertinemment qu'ils ne faisaient pas le poids face aux technologies sophistiquées dont disposait le mafieux sibérien.

Il lui fallait donc marcher sur une corde particulièrement raide. Agir tel que Gorsky le prévoyait, tirer les vers du nez à la demoiselle, tout en ne franchissant pas la ligne rouge, c'est-à-dire être trop explicite dans son interrogatoire. Dans le même temps, cette entrevue, une des rares qu'il aurait l'occasion d'avoir, devait lui permettre de glaner deux ou trois renseignements stratégiques.

Déjà, un, elle était entrée ici clando.

Ensuite, fallait sonder, en douceur, comme dans un terrain miné.

La jeune femme n'avait toujours pas répondu à sa dernière question. Il devait jouer avec finesse.

- Marie? Vous devez bien comprendre une chose: si on m'a confié la mission de vous ramener at home, c'est parce que, figurez-vous, c'est une de nos spécialités ici, le transfert de correspondants (une simple vantardise d'esprit de corps). Et si nous sommes si performants, c'est pour une simple et bonne raison : nous pensons à tout, Marie. Y compris à l'impensable. C'est pour 60

ça qu'on nous paie. Prévoir l'imprévisible. Nous avons des méthodes pour ça.

Il riva le clou.

- Je vais vous expliquer ça concrètement, Marie. L'idée c'est de prévoir l'accident, où plutôt les accidents possibles. Vous pouvez tomber malade, vous casser une jambe, l'avion peut être obligé de faire une escale technique dans un autre pays, un pays où vous pourriez avoir eu des antécédents judiciaires,

l'avion pourrait être détourné, la Troisième Guerre mondiale pourrait se déclencher, nous sommes pires que la Lloyd's, vous ne pouvez pas savoir le nombre de scénarios-catastrophes que nous sommes capables d'imaginer. Le premier truc, évidemment, c'est que votre passeport contienne bien votre code génétique.

Mais au cas où une administration sanitaire, judiciaire, fiscale ou autre déciderait de remonter votre piste, je dois veiller à ce qu'elle ne s'arrête pas au milieu de nulle part.

Il comprit qu'il avait brisé la défense ennemie.

Elle baissa la tête, puis releva vers lui une paire d'yeux résignés.

- Je venais de Russie. J'ai rencontré M. Gorsky à Novossibirsk. Ensuite il m'a conduit dans les monts Tchinguiz. Puis ici.

Les monts Tchinguiz. Il retint un sourire. Bonne pioche. Et celle-là il ne la lui avait même pas demandée directement, elle l'avait livrée sans réfléchir, sans même avoir conscience de livrer des petits bouts de vérité à chaque mot prononcé.

Et sans que Gorsky puisse rien y faire.

Le soir même, dans les bureaux de l'ambassade, il avait convoqué Ourianev, il fallait constituer cette putain d'équipe au plus vite. Il fallait d'urgence se retaper un casting.

Dans l'après-midi, son intelligence artificielle avait rapidement synthétisé deux ou trois informations primordiales relatives aux monts Tchinguiz. Primo, ils abritaient depuis longtemps une des branches de la mafia kazakh.

Deuzio, cette branche était de celles qui alimentaient en armements Hakmad et le FLNO. Tertio, on savait que cette branche

61

kazakh était liée à la mafia sibérienne, en particulier les gars de Novossibirsk, dont Anton Gorsky.

Enfin, une compagnie d'investissements localisée à La Barbade, qu'il suspectait d'appartenir au réseau de sociétés-écrans de Gorsky, venait d'opérer une série de transactions financières en direction d'une holding située en Suisse, une holding qui possédait un laboratoire de recherches médicales au Kazakhstan.

Un labo de recherches médicales. D'où venait Marie Zorn.

Il sut d'instinct qu'il venait d'avancer un pion sur un carré stratégique de l'échiquier. S'il voulait accentuer son avantage, il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire: se rendre sur les lieux. Ce qui signifiait forcer la main à Gorsky. Et donc lui faire savoir au plus vite qu'il ne servait à rien de vouloir lui cacher plus longtemps cette partie de la vérité.

Aussi, ce soir-là, il était resté seul dans son bureau, devant l'ordinateur allumé, plongé dans de savantes réflexions stratégiques.

Il s'était branché sur son Kriegspiel programmable favori. Un logiciel expérimental venu de Vancouver, conçu par des ingénieurs canadiens, chinois et français, et qui fonctionnait avec la dose requise d'intelligence artificielle.

Le Kriegspiel avait en mémoire des siècles d'histoire militaire, il s'appelait MARS, évidemment, pour Modéliseur Avancé de Recherches Stratégiques.

Pour l'heure il lui avait demandé de reprendre le cours de la guerre civile telle qu'elle se déroulait en Chine, en ce moment même. MARS était le genre de zinzin capable de surfer de lui-même dans les bons réseaux d'informations et de présenter une carte vivante des conflits présélectionnés par l'utilisateur humain.

La Chine était devenue un concentré grandeur nature de toutes les guerres du xxe siècle. On y trouvait à peu près tous les types de terrains : montagnes, steppes, déserts, grandes plaines herbeuses, prairies cultivées, marais, rivages côtiers, jungles et mégacentres urbains. Tous les types d'engagements possibles y avaient laissé leur empreinte : grandes batailles de chars,

offensives aéroterrestres, guérilla et lutte antiguérilla, combats navals, terrorisme et contre-terrorisme, attaques cybernétiques, mas-62

sacres de civils à grande échelle, et, depuis peu, guerres intermilices.

MARS lui présenta la ligne de front et les troupes engagées, quasiment en temps réel : la ligne de démarcation entre les provinces sécessionnistes du Sud et les armées du Nord suivait grosso modo la longue courbe sinueuse du Yangzi Jiang.

Les sudistes, après leurs victoires éclairs de l'année précédente, la prise de Shanghai surtout, n'étaient pas parvenus à franchir le fleuve, autrement que par des têtes de pont vite écrabouillées par l'armée de Pékin. Mais ils tenaient toutes les grandes villes situées au sud de l'embouchure du Yangzi, Shanghai, Nankin, Suzhou, Zhanjiang, Wuhu, ainsi que Nantong, encerclée par les nordistes.

Au centre-est du pays, ils étaient en train de lâcher Wuhan, mais au prix de pertes très lourdes pour les assaillants. Certains parlaient déjà du Verdun chinois. Sans préciser pour qui.

Au centre-ouest, les combats faisaient rage dans le sud du Sichuan, pour le contrôle des villes fluviales de Chongqing et Luzhou. Les sudistes n'avaient pas su concrétiser la prise de ces villes l'année passée, et désormais, plusieurs millions de soldats nordistes étaient concentrés à Chengdu, Nanchong, et Wutongqiao, de l'autre côté du fleuve, leur barrant le passage et pilonnant leurs positions jour et nuit.

D'autre part, il était clair que l'APL préparait quelque chose dans le Yunnan, aux frontières du Viêt-nam et de la Birmanie.

Romanenko suivait depuis le départ le schéma stratégique appliqué par les nordistes, il l'avait vu prendre forme dans sa propre tête, à l'avance.

D'ici la fin de l'été, il aurait parié son compte suisse là-dessus, les nordistes allaient contre-attaquer à l'ouest du Sichuan, le

long des frontières indochinoises, là où personne ne les attendait.

Il demanda à MARS de générer l'histoprocasseur, et de lancer l'offensive, telle qu'il l'avait planifiée, et telle que, très probablement, l'avaient planifiée les généraux de l'APL.

D'après ses propres informations, un flot ininterrompu de matériel et d'hommes s'écoulait depuis des mois entre Wutongqiao et Dukou, une ville que les nordistes avaient reprise à la fin de l'hiver, située sur le haut cours du fleuve, à environ trois cents

63

kilomètres des frontières birmanes. Romanenko savait que les chefs militaires chinois, de part et d'autre, étaient les héritiers d'une tradition millénaire dans l'art de la guerre.

Les nordistes pouvaient prendre Kunming en tenaille, de Dukou avec le gros des forces, et par les montagnes dans les environs de Dongchuan, avec de l'infanterie spécialisée. Kunming prise, ils feraient route nord/nord-est vers Guiyang, pour une première armée, avec pour mission de prendre à revers les forces sudistes engagées dans le Sichuan, et en lanceraient une autre en direction du sud-est, à travers le Guangxi, afin de prendre Nanning, Zhanjiang, couper la presque île d'Hainan et avancer vers Canton et Hong Kong.

L'armée nord-est, après avoir fait la jonction avec les forces combattant pour le Sichuan, ouvrirait les vannes à plusieurs armées supplémentaires. L'une d'entre elles redescendrait sur Guilin, prenant Liuzhou en tenaille avec l'armée sud-est du Guangxi, puis ensemble elles encercleraient Canton et Hong Kong.

Les autres pourraient déchirer le ventre de l'armée sudiste au sud de Wuhan.

C'en serait quasiment fini de l'Armée démocratique et de la sécession chinoise.

Une fois passé le Yangzi, personne ne pourrait plus arrêter les divisions de l'APL.

Le Kriegspiel envoya un message dans une fenêtre en haut de l'écran : OFFENSIVE APL SUR KUNMING RUN TIME IN PROCESS

PRÉPARATION D'ARTILLERIE ET 13OMBARDEMENTS
TACTIQUES - TEMPS RÉEL : 2 JOURS, TEMPS
KRIEGSPIEL

2 HEURES.

THÉÂTRE D'OPÉRATIONS:

- XVIIe ARMÉE, GÉNÉRAL LI FENG, PAR DUKOU EN DIRECTION DE CHUXIONG
- XXIe ARMÉE, GÉNÉRAL SONG, PAR DONGCHUAN ET LES WUMENG SHAN VERS QUJING
- 55e ET 80e AÉROPORTÉES VERS LES LACS DIAN-CHI ET FUXIAN-HU.

04

Pendant que l'ordinateur endossait le rôle des armées de Pékin, Romanenko essaya d'élaborer une tactique défensive qui puisse sauver les miches de la sécession.

Il se souvint de la discussion qu'il avait eue un soir, avec le mercenaire occidental qui conseillait Shabazz et marchandait la dope. Il se demanda un instant ce que le mec pouvait être devenu, après l'offensive du FLNO; sûrement mort, à l'heure qu'il est, pensa-t-il. Ils avaient échangé quelques propos acerbes sur la conduite des affaires de la guerre par la " conférence nationale

" du mouvement oulfgour.

Bien sûr, la seule solution pour l'armée sudiste était de coordonner ses efforts avec les luttes d'indépendance que menaient les guérillas du Turkestan oriental et les Tibétains, en étant capable, par exemple, de menacer le flanc ouest des troupes que Pékin massait à Dukou.

Mais, pour cela, il aurait fallu au préalable que les hommes d'Hakmad fassent la paix avec ceux de Shabazz. Autant

demander à Pékin l'instauration des libertés démocratiques.

Il n'y avait donc pas d'autre issue : il fallait se replier devant les forces que le Kriegspiel lançait sur Kunming, afin de protéger Hong Kong et Canton d'une part, et l'armée du Sichuan d'autre part, enfin, tenter le tout pour le tout et répliquer en perçant les lignes de l'APL vers la capitale nordiste, à l'autre extrémité de la ligne de front.

Il demanda à son état-major virtuel de programmer l'offensive pour le lendemain, cinq heures du matin, à partir de Nankin et de Wuhu, dans l'extrême Est, afin d'emprisonner l'armée du Jiangsu au nord du fleuve.

Puis il alla se coucher.

65

4

Les Wallabies étaient en train de malmener les Springboks sur son écran, et Marie Zorn n'en avait rien à foutre. Ce que les autres réseaux présentaient pour l'heure ne l'intéressait pas plus, alors elle était revenue sur Star TV.

Les images lui servaient de réservoir à oubli; qu'il s'agisse de rugbymen de l'hémisphère Sud ou de jeunes bourgeoises californiennes siliconées, de La Charge de la Brigade légère ou des Trois Suceuses berlinoises revenait au même.

Elle devait oublier.

Oublier qui elle était, où elle était, comment et pourquoi elle y était venue, comment et pourquoi elle allait en repartir. Oublier ce dont elle se souvenait encore, comme par l'effet d'un mauvais miracle. Une amnésie totale aurait été cent fois préférable.

Il y eut une coupure de publicité, elle n'avait rien de spécial à faire, elle se leva et entra dans la salle de bains.

Elle s'assit sur la cuvette des w-c et urina. Il faisait extrêmement chaud en ce débutjuillet, et elle se morfondait toute lajournée dans la chambre, elle buvait des litres de soda,

de Coca ou d'eau minérale. Elle pissait au moins une fois par heure.

Ensuite, elle décida de prendre une douche. L'eau était rationnée depuis le début de l'été, les grandes sécheresses dues à l'effet de serre faisaient du liquide élémentaire une denrée à peu près aussi stratégique que l'uranium, le pétrole, ou un cerveau bien formé. Certains annonçaient que les principaux conflits en cours étaient en fait des guerres pour le contrôle de l'eau potable.

D'autres affirmaient que l'humanité se déchirerait bientôt pour quelques biotopes rares. Un peu avant, elle avait vu sur une chaîne privée américaine un documentaire écologiste qui annonçait un désastre climatique imminent, pour la fin de la décennie. La température globale ayant augmenté d'un bon degré centigrade en quelque quinze ans, des milliers de kilomètres carrés avaient été engloutis sous les eaux au Bangladesh ou dans le Pacifique, et on édifiait en hâte de nouvelles digues en Hollande

66

et en Allemagne du Nord, ainsi qu'un peu partout près des côtes et des grands fleuves. Le trou d'ozone recouvrait désormais tout l'Antarctique, plus une bonne moitié de l'Australie, le sud de la Patagonie, allant jusqu'à menacer les alentours de l'extrême Sud africain, continent déjà largement dévasté par la désertification. Son confrère du pôle Nord était à peine moins vaste. Les chiffres présentés ne prêtaient pas à sourire, Marie en était aisément convenue, mais l'information dramatique refusa obstinément de prendre consistance dans son esprit, elle resta suspendue dans une bulle aux limites de sa conscience, une simple donnée, comme la température, ou le compteur de rationnement de la douche, qui indiquait qu'il lui restait moins de trente litres d'eau pour les prochaines vingt-quatre heures.

Alors que le jet d'eau tiède en aérosol se déversait sur son corps, Marie sentit ses mains partir d'elles-mêmes à la

rencontre de son bas-ventre. Elles s'y appliquèrent doucement comme pour en tester la douce rondeur.

Elle releva son visage vers le pommeau de plastique blanc et ferma les yeux sous le jet, ses mains entrecroisées juste au-dessus du pubis.

L'image la traversa de part en part, comme une interférence électronique zébrant un écran.

Elle en hurla de douleur.

C'était bleu.

C'était bleu et pourtant ça brillait d'une lumière d'un blanc insoutenable, pur, sublime, et mortel.

Il semblait y avoir deux formes, non, deux sources d'énergie, corrigea-t-elle.

Ça bougeait en étincelant de ce blanc-bleu éblouissant, un vacarme d'infrabasses résonnait dans sa tête. Marie se retrouva prostrée sur les carreaux de la douche, alors que le jet continuait de se déverser sur elle, imperturbable.

Les deux sources d'énergie étaient à la fois semblables et différentes.

L'information s'était cristallisée dans un étage profondément enfoui de sa conscience, mais l'écho de cette révélation était par-67

venu à remonter jusqu'à elle, ce petit cerveau prostré sous la douche, et soumis à une radiation inconnue.

Elle fut prise de nausées, mais ne put rien vomir d'autre qu'une bave parsemée de maigres rebuts organiques.

Sa conscience tenta de former les explications habituelles dans son cas mais les deux sources d'énergie vrillaient tout son champ mental de cette machine cosmique blanc-bleu.

Alors elle se recroquevilla comme un fœtus dans son placenta, une vieille pulsion, l'ultime pulsion en même temps que l'originelle. Elle voyait la bonde à quelques centimètres de son visage, le mouvement de l'eau qui y tournoyait évoquait le

dernier salut d'un danseur avant sa sortie de scène, le dernier éclat de vie avant la mort.

La machine cosmique se mit à lui parler, dans une langue dont elle ne comprenait pas les mots, mais dont le sens lui parvenait, à peine moins obscur.

Elle ne s'aperçut pas que le jet s'était interrompu et que le compteur affichait une bande rouge sur laquelle était inscrit ZÉRO.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle assimila en même temps une foule d'informations : elle n'était plus sous la douche, la machine cosmique avait disparu de sa conscience, elle était sèche, vaguement habillée et Solokhov, ce jeune sous-officier russe de l'ambassade, était penché au-dessus d'elle. Il lui donnait quelques gifles, et prit un air un peu embarrassé lorsqu'elle ouvrit les yeux.

- Miss Zorn ? Miss Zorn ? Do you feel aUrrite ?

Il lui parlait en anglais, se dit Marie en se demandant pourquoi. Elle parlait le russe couramment.

Ia ciébia khorochko tchowstiou, noguou li ia iguiétii nié ninochko vodii 19

- Konechno.

L'homme courut vers le petit frigo et en sortit une bouteille 1.
"Je vais parfaitement bien, mais pourrais-je avoir un peu d'eau? "

68

d'eau minérale sibérienne. Il lui servit un grand verre et revint vers elle, l'air inquiet.

Elle le but avec avidité, la nuit était tombée, mais la chaleur s'était emmagasinée toute la journée sur la ville, l'enfermant comme sous le couvercle d'un chaudron sur le feu.

Solokhov s'était assis sur le bord du lit.

- J'ai appelé Romanenko. Il va venir avec un docteur, lui souffla-t-il en russe.

Marie sentit le sang refluer de son visage. Gorsky lui avait demandé de veiller à subir le moins d'examens médicaux possible. Ce qui voulait dire aucun.

- Pourquoi avez-vous fait ça?! se mit-elle à hurler, en français, avant de se rendre compte du ridicule de son attitude.

Le jeune Russe s'était vivement redressé, interloqué.

Marie n'avait pas eu envie de s'excuser, alors elle s'était levée pour s'enfermer en silence dans la salle de bains.

Elle y était restée jusqu'à l'arrivée du docteur et du colonel russe.

- Je vais très bien, je vous assure, j'ai juste oublié de boire suffisamment et il a fait extrêmement chaud aujourd'hui.

Romanenko avait observé Marie Zorn sans ciller.

Elle était pâlotte, des cernes en lourdes demi-lunes sous deux yeux brillants enfoncés dans leurs orbites. Visiblement elle n'avait pas dormi.

D'autre part la poubelle de sa chambre était remplie de canettes et de bouteilles en plastique.

Elle lui mentait.

Le docteur kazakh était un contact du service, il fermerait sa gueule. Il auscultait déjà la jeune femme avec un stéthoscope, lui prit sa tension, inspecta ses yeux avec une petite lampe micropocket, lui fit le coup du marteau sous la rotule, vérifia que sa langue n'était pas chargée, ni sa gorge infectée, ni ses oreilles, puis contempla d'un oeil détaché un chiffre qui se stabilisait en leds rouges sur l'écran de son MediKit.

- Je constate une légère tachycardie. Vous suivez un traitement quelconque?

avait-il demandé, en lui prescrivant quelques aspirines de choc et des anxiolytiques légers.

- Ne vous inquiétez pas, avait-elle répondu. C'est vrai que le voyage me rend un peu anxieuse, mais c'est tout, je vais bien. Je ne tomberai pas malade.

Ça, s'était dit Romanenko en plissant les yeux, ça lui était destiné.

Il décida malgré tout de noter l'incident dans son dossier secret, dès son retour au bureau. Sans doute ne fallait-il pas lui donner plus d'importance qu'il n'en avait, c'est vrai qu'il avait fait diablement chaud aujourd'hui, et il pouvait comprendre que la fille soit un peu nerveuse.

Mais Solokhov l'avait trouvée évanouie dans sa salle de bains.

Cela devait être absolument notifié dans sa liste, avec l'heure et la date correspondantes, et les confessions du docteur Ouïssourov.

Romanenko et le docteur partis, Marie avait demandé à Solokhov de la laisser seule, elle allait très bien merci, elle ne voyait vraiment pas pourquoi on faisait tout ce raffut pour un simple vertige.

Elle s'efforça de conserver ce masque de fragile authenticité qui l'avait si bien protégée depuis le début. Une sincérité un peu timide, dont elle savait désormais jouer dans les situations difficiles.

Elle avait merdé.

Gorsky saurait d'ici le lever du soleil que quelque chose d'anormal s'était produit.

Elle s'allongea sur le lit. Avant de quitter l'hôtel, Romanenko lui avait annoncé qu'il aurait son passeport demain, comme s'il s'agissait d'un détail sans importance, ils allaient vérifier quelques trucs avec Gorsky, puis elle partirait.

Et ce n'était que le début, pensa-t-elle en frissonnant.

Elle avala les cachets laissés par le docteur, d'un geste mécanique. Elle éteignit la petite lampe de chevet, l'écran

situé en face d'elle diffusait maintenant un vieil épisode de 90210 Beverley Hills; elle l'avait déjà vu lorsqu'elle était même, et ça lui parut incroyablement insignifiant, elle se demanda ce que les extra-terrestres penseraient de nous, en contemplant les rebuts de notre civilisation, zappa sur un des canaux hertziens, une 70

chaîne russe, puis s'endormit devant la énième retransmission du Lac des cygnes.

L'offensive sur le Jiangsu avait fonctionné, se dit Romanenko en observant l'image qui s'animait sur l'écran.

Il avait enfermé une armée entière dans la péninsule et anéanti plusieurs grandes unités de la ligne de front, au nord du fleuve. Une autre armée, décimée, faisait retraite vers le Henan.

Le Kriegspiel semblait opter pour des divisions de réserve venues de Jinan pour ses renforts, mais il stoppa également l'offensive sur Wuhan, ce qui était un des objectifs annoncés de l'opération.

MARS continuait cependant de masser ses troupes dans le nord du Yunnan, Kunming étant prise, il n'allait pas tarder à lancer son coup de poignard vers Hong Kong, mais désormais Romanenko avait repris l'initiative sur les côtes orientales.

Il pouvait lancer le gros de ses forces dans la brèche ouverte, selon le plan concocté les derniers jours, et foncer jusqu'au fleuve Jaune; il jetterait toutes ses forces disponibles dans cette formidable bataille qui allait décider du sort de la guerre. Jusqu'au dernier fantassin encore debout.

Il en était là de ses réflexions lorsque deux événements se produisirent au même instant ou presque.

D'abord, le processeur du Kriegspiel envoya un message sur l'écran et des formes se dessinèrent puis se mirent en mouvement.

DOUBLE OFFENSIVE À PARTIR DE KUNMING

RUN TIME IN PROCESS

- XVII^e ARMÉE VERS NANNING, PUIS PRFSOU'ILE DE HAI

NAN.

XXI^e VERS GUIYANG PUIS ZUNYI.

XXX^e EN RENFORT DEPUIS DUKOU:

- I^{re} UNITÉ DE MANOEUVRE VERS GUIYANG (2 CORPS D'ARMÉE)

- 2^e UNITÉ DE MANOEUVRE VERS NANNING ET HAINAN

(2 CORPS D'ARMÉE)

71

- 3^e UNITÉ DE MANCFUVRE EN SOUTIEN À KUNMING (I CORPS D'ARMÉE +1 DIVISION

AÉROMOBILE).

ACHEMINEMENT DE LA XIII^e ARMÉE VERS DUKOU DEPUIS XICHANG.

Nom de Dieu, eut le temps de se dire Romanenko, maintenant la course de vitesse était engagée.

Puis, à l'autre bout de la pièce, la porte s'ouvrit et le capitaine Ourianev entra.

Avec des nouvelles.

- Je crois que j'ai l'homme qu'il nous faut, colonel.

Il affichait un franc sourire.

Romanenko lui jeta un regard froid, abandonna à regret le Kriegspiel et montra le fauteuil à Ourianev.

Le jeune capitaine du GRU y prit place, sans cesser de sourire, et de tripoter ses moustaches; il semblait authentiquement soulagé, et fier de lui, se dit Romanenko.

- Alors? fit-il, d'un ton détaché.

Ourianev se cala dans son fauteuil.

- Vous ne devinerez jamais.

Romanenko poussa un soupir d'agacement.

- Cessez de jouer aux devinettes. Il nous reste peu de temps.

Les conditions de Gorsky avaient été explicites: aucun homme du GRU, ou d'un autre service russe. Pas de mafieux, pas de tueurs à gages répertoriés par Interpol. Pas de criminels de guerre, des mecs invisibles pour les douanes nordaméricaines. Une équipe de trois, un simple duo si l'on ne pouvait pas faire autrement.

Autant demander l'envoi d'un homme sur la lune avec des types qui n'auraient jamais posé leur cul sur le siège d'un avion, pas même en classe économique.

Ourianev avait néanmoins sélectionné un petit groupe de prétendants possibles.

Parmi eux deux mecs et une fille s'étaient détachés.

Le premier était un ex-flic russe de quarante-cinq ans, garde du corps occasionnel, qui zonait à Almaty, c'était un mec costaud, il savait se servir d'une arme et connaissait le travail de

72

sécurité, mais Romanenko avait tout de suite décelé son alcoolisme, et son intelligence était limitée.

Le second était un Nord-Irlandais protestant originaire de Belfast ayant appartenu à une branche orangiste radicale, il était recherché pour sa participation à plusieurs attentats meurtriers en Ulster, depuis une quinzaine d'années, et il avait officié pour divers employeurs peu reluisants, sous de multiples identités, au Brésil, en Afrique, au Moyen-Orient, puis en Asie centrale. Il se faisait appeler Dowie. Son véritable nom était William MacDowell. On disait que c'était un numéro classe iceberg vivant, un spécialiste de la protection rapprochée qui aimait tuer et qui savait le faire, néanmoins rien dans les rapports n'indiquait qu'il soit en mesure de diriger une aussi délicate opération. D'autre part il avait

participé à des meurtres, et il avait un mandat Europol aux fesses.

Restait la fille. Un cas. Une énigme. Romanenko et Ourianev n'étaient pas vraiment parvenus à débrouiller les racines de son passé personnel.

Elle n'était ni moche ni jolie, une honorable moyenne. Un peu cheval, avec de grandes dents et une charpente de bonne taille. Mais tout en muscles, et en volonté, tannée au soleil des marches dans le désert depuis ses plus lointaines origines, s'était dit Romanenko.

Elle était blonde, autant que Marie était brune, grande autant que l'autre était menue, bronzée autant que la Québécoise était pâle.

Elle disait s'appeler Rébecca Waterman, et avoir été sergent dans Tsahal, elle disait être née à Hdifa d'un père hassidim américain de Brooklyn et d'une juive russe d'Odessa, elle parlait les deux langues parentales plus l'hébreu et l'arabe évidemment, elle avait fait des études supérieures, elle connaissait parfaitement les États-Unis. Oui, elle était déjà allée au Canada, oui dans la nouvelle Province libre du Québec aussi, oui elle connaissait Montréal, oui elle possédait des rudiments de français.

Romanenko avait essayé de voir si la fille n'était pas un agent du Mossad ou du Shin Beth, c'était carrément trop beau pour être vrai, mais elle n'était répertoriée nulle part. Les services moscovites du GRU eux-mêmes n'avaient rien, son contact au

73

FSB lui avait fourni la même réponse. En Israël, tout le monde fait son service, il n'y avait rien d'exceptionnel à ce qu'elle eût été 'sergent dans Tsahal.

A ses questions, elle avait raconté qu'elle était simplement une voyageuse, qu'elle parcourait le monde de long en large, qu'elle zonait en Asie centrale et en Sibérie du Sud depuis près de deux ans. Qu'elle n'avait plus d'argent.

Qu'elle avait passé une petite annonce dans un journal local. Cherche job, indifférencié, urgent. Qu'Ourianev lui était tombé dessus dans un bar de la ville.

Romanenko n'avait pas mis deux minutes pour en tirer les conclusions qui s'imposaient : elle seule pouvait prétendre conduire l'opération.

Romanenko n'était pas plus misogyne que la moyenne des hommes en général et des officiers de l'armée russe en particulier, il avait accepté la chose sans éprouver un grand bonheur,

il ferait avec, voilà tout, s'était-il dit.

Et là, il regardait Ourianev, son oeil pétillant de contentement de soi, un mélange d'orgueil pur et de bonheur simplet effroyablement mixés dans le même sourire.

Le crétin, il prend ça pour un "jeu", sans comprendre ce que tout jeu implique vraiment : le dépassement absolu des contingences.

- Alors? lâcha-t-il, glacial.

- Alors ? avait répété Ourianev stupidement, un air de comploteur dramatique fronçant ses sourcils. Alors je vous le donne en mille, colonel, le gros lot, le cadeau bonus, tout droit venu de la frontière chinoise.

Romanenko avait exprimé un ennui ostentatoire en fixant son subordonné d'un regard distant.

- Alors, je vous ramène le mercenaire des Oïfigours, mon colonel, s'était empressé de poursuivre Ourianev.

- Le quoi?

Le mercenaire, mon colonel, le mercenaire de Shabazz, comment s'appelle-t-il déjà, Zoorpe ?

Romanenko se raidit.

Cornell Zoorpe. Autrement dit Hugo Cornélius Toorop.

L'ancien volontaire de la 108e Brigade bosniaque.

Merde, il était passé. Il avait survécu.

Et Romanenko ne savait foutrement comment, mais il était parvenu jusqu'à Almaty, dans une région infestée de miliciens ennemis, puis il avait réussi à entrer dans l'ambassade.

Il vrilla son regard dans celui d'Ourianev. C'était un regard de glace pure, gelé à l'azote liquide.

- Il est ici?

- Oui, il attend dans le bureau d'à côté.

L'ordinateur mental de Romanenko se souvint de la liste Toorop/Zoorpe.

Ce jeune connard d'Ourianev avait raison : c'était tout bonnement l'homme de la situation.

5

Les choses s'étaient gâtées sur l'autre rive du fleuve Tekes.

Toorop avait d'abord marché pendant des jours entiers jusqu'aux monts Terskey, au milieu des troupes ennemies qui convergeaient vers la frontière chinoise. Il pouvait entendre le bruit de l'avion de chasse qui survolait la zone et il apercevait souvent sa trace dans le ciel, il priait alors pour que l'avionique rudimentaire des vieux Mig du FLNO n'ait pas été remplacée par des systèmes russes dernier cri, car il n'existe aucun Dieu pouvant vous cacher à la vue des radars les plus performants, les soldats de Saddam Hussein l'avaient appris à leurs dépens juste avant de mourir, deux décennies plus tôt.

Il marcha ensuite plus d'une semaine dans les Terskey Alataou, suivant des yeux la route du lac Issyk-Koul du haut de la crête, en se nourrissant de ce qu'il avait sous la main, racines, fleurs, insectes, oeufs d'oiseaux.

Le jour, des groupes d'hélicoptères et des avions de transport de troupes survolaient les contreforts de la chaîne de montagnes. Il restait parfois une heure ou deux sous un rocher, un aplomb, dans une cavité, à plat ventre dans un bosquet,

dans un trou ou sous le tronc d'un arbre mort. Parfois il s'endormait.

75

La nuit il marchait sans répit, se dirigeant avec le module GPS du cellulaire, branché sur un canal ArabSat, comme une chauvesouris dans le noir.

Il s'offrait parfois quelques heures de sommeil bioprogrammé, dans des cavernes humides et froides, voire de simples anfractuosités creusées dans la roche, et à peine plus petites que des casiers de consigne automatique.

Un soir, l'avant-veille de son arrivée sur la berge du fleuve Tekes, allongé dans sa couverture de survie sur un recoin mousseux, Toorop avait farfouillé dans son sac et était tombé sur deux pages de journal roulées en boule autour de vieux morceaux de bougie tout humides; il entama sa lecture à la lueur vacillante des chandelles.

Deux pages d'un même quotidien kazakh en langue russe datant de plusieurs mois.

Une rubrique sport, avec les commentaires sur le derby régional de football qui s'était déroulé à Almaty, entre l'équipe de Kirghizie et celle d'Ouzbékistan. On suivait aussi les exploits d'un jeune athlète kazakh qui se préparait dur pour les prochains JO de New Delhi. Ses livres de stratégie ayant été déchiquetés avec le cheval abattu par le drone, ça faisait des semaines que Toorop n'avait pas vu de page imprimée, il aurait dévoré le Bottin mondain ou la rubrique nécro jusqu'à la dernière ligne.

L'autre page traitait essentiellement de faits divers et d'affaires criminelles.

Un serial killer sévissait dans la région de Krasnoïarsk, en deux petites années il avait tué et dépecé une bonne dizaine de jeunes femmes, laissant à chaque fois les cadavres à proximité d'un poste de police, ou d'un service administratif. Une page entière était consacrée à ses sinistres exploits.

Au verso, on commentait l'enquête que menait le bureau fédéral de la police criminelle russe au sujet de la mystérieuse explosion d'un avion d'affaires au-dessus du détroit de Tartarie survenue au mois de février. Visiblement, les flics russes se perdaient en conjectures.

Il avait dévoré les textes imprimés jusqu'au dernier entrefilet concernant l'incendie d'un vieil immeuble de bureaux dans le centre-ville de la capitale, imputé à la mafia locale. Puis le patch

76

avait envoyé le principe actif. Il s'était endormi comme une masse.

Au fil des jours et des nuits, les longues marches ininterrompues finirent par produire leur effet psychotrope, ce rythme intérieur qui rend palpable la nonséparation du corps et de la conscience, l'un et l'autre comme les pièces d'une même machine vivante.

Arrivé en vue de Prjevalsk, c'était au crépuscule de son dixhuitième jour de marche depuis l'attaque, il se tapit sur le flanc nord de la montagne et regarda les eaux du lac miroiter sous les rayons obliques du soleil. La ville se trouvait un peu plus à l'est, une tache de blanc colorée par le soleil orange, dans le désert ocre, aride, simple surface chauffée par la lumière. La route laissait le bord oriental du lac pour aller s'y fondre. Un peu plus au nord le plateau s'encaissait vers la vallée du Tekes.

Il vit une Jeep passer, ainsi qu'un pick-up Toyota armé d'une mitrailleuse et de deux vieux Praha à bitube antiaérien, puis la nuit venue, plus rien.

Il était déjà tard, les journées sont longues début juillet, il lui fallait impérativement passer avant une heure du matin.

Il était à moins de cinquante kilomètres de la frontière.

Et des deux hommes qui allaient lui barrer la route.

Lorsqu'il parvint sur la berge nord du fleuve, le jour pointait.

Il ne fit pas trois kilomètres avant d'entendre le bruit d'un avion venant du nord-est. Il parvint à se cacher sous un aplomb rocheux avant que le Sukhoi aux armoiries du FLNO ne passe lentement au-dessus de sa tête, dans un vrombissement assourdissant. Une heure plus tard il sut qu'il venait de franchir la frontière du Kazakhstan: il se retrouva sur le bord d'une petite route, un hybride inachevé de piste forestière et de voie communale, avec des tronçons goudronnés espacés de plusieurs kilomètres de rocaille; c'est là qu'il croisa un antique panneau indicateur de l'époque soviétique, tout rouillé, planté au-dessus d'une ornière vers laquelle il s'inclinait: Almaty (en cyrillique), 250 kilomètres. Us armoiries de la république du Kazakhstan étaient à moitié rongées par un trou dentelé d'oxyde.

Au bout d'une quinzaine de kilomètres direction nord/nord-77 ouest, et trois bonnes heures de route, la piste avait débouché sur une petite hauteur de roche qui dominait les grandes steppes kazakhs s'étendant à perte de vue devant lui. Au loin, une route nationale toute neuve, deux voies, bitume noir et ligne jaune luisant sous le soleil d'après-midi, elle barrait la steppe d'est en ouest.

Là-bas vers le nord, des nuages aux formes de montgolfières ou de chevaux furieux s'élançaient en hordes de soufre au-dessus de l'horizon. Les contours des nuages étaient d'un noir violine. Le ciel tendu comme une voile d'un grisbleu cobalt, secouée par des éclairs à la blancheur électrochimique. Un grand orage d'été pétait au-dessus du fleuve Ili et du lac-réservoir de Kaptchagay.

Un vent froid et humide se mit à souffler.

À l'orient, le soleil rayonnait au-dessus de l'horizon et le ciel évoquait le décor d'un péplum biblique. Les nuages gorgés d'électricité statique croisaient maintenant au-dessus de lui comme des zeppelins menaçants, le nord n'était plus qu'un dense brouillard noir aux irisations spectrales, mais la lumière du soleil matinal s'éparpillait à travers un prisme chatoyant dans la vaste trouée de ciel azur qui surplombait l'horizon, à

l'est. Cette lumière venait se refléter comme le faisceau d'un projecteur géant sous la voûte magnétique des nuages noirbleu-violine.

Toorop leva la tête vers les nuées.

Il y eut un méchant éclair au nord, la steppe se figea dans un éclair de Polardid aux dimensions divines.

Le tonnerre roula, comme l'écho d'une canonnade.

Puis il se mit à pleuvoir.

Et les voix avaient résonné au-dessus de lui.

Il n'avait pas compris ce qu'elles disaient, mais en se retournant, surpris, il saisit le sens général de leurs propos : il y avait quelqu'un là, en bas.

Les deux voix provenaient du sommet de l'épine de roche toute proche, flanquée de cet éboulis de rocaille qu'il venait juste de traverser.

Elles étaient à cheval. Elles étaient armées. L'une d'elles l'observait à la jumelle. L'autre épaulait déjà un fusil d'assaut.

78

Au même moment une rafale résonna, et la pierre se mit à crépiter autour de lui.

D'un seul souffle il se cramponna à l'acier de son arme et se jeta dans la rocaille.

Son cerveau enregistra la mélodie spécifique du fusil ennemi et la retrouva dans le juke-box de sa mémoire. Armalite M-16, modèle Colt, récent, une très bonne arme.

C'étaient bien des gars du FLNO. Sûrement une unité spéciale chargée de patrouiller les frontières au sud du lac-réservoir de Kaptchagay.

Il brandit son arme des deux mains au-dessus du rocher et arrosa d'une rafale la position supposée des tireurs.

Seul le bruissement liquide des éléments lui répondit.

Il s'écoula plusieurs minutes, longues comme des heures, durant lesquelles il fut surpris de constater que son souffle était un peu court, et qu'un marteau-piqueur avait décidé de s'occuper de ses tempes. Dans sa poitrine une pompe de barrage venait de se mettre en route. La pluie tombait par conteneurs, dans une succession de flashes Polardid géants, et sous la canonnade du tonnerre.

Il ne pouvait aller ni à gauche, ni à droite, ni faire machine arrière, c'est-à-

dire retraverser la frontière dans l'autre sens. Il n'y avait pas à tortiller, il fallait les tuer.

Il s'était élancé, sans prendre le temps de trop réfléchir.

Lorsqu'il avait repris son souffle, et ses esprits, il s'était rendu compte de deux choses en même temps : la pluie venait de cesser, aussi brutalement qu'elle s'était mise à tomber, et il se tenait devant une colonne de pierre qu'une violente déflagration avait méchamment sectionnée et carbonisée. Il reconnut la signature visuelle de ses propres grenades, des défensives russes de dernière génération, bourrées d'aérosol inflammable sous pression et de micro-billes en acier-carbone. La roche avait été noircie par l'explosion dans un rayon de six mètres autour du point d'impact. Des milliers de petits trous constellaient sa surface comme une vérole de feu. Le cadavre du premier mec gisait à plusieurs mètres de là, soufflé par l'onde thermique, partiellement calciné, amputé d'un avant-bras, une jambe à demi arrachée avait trouvé un angle indicible; sa tête, défigurée, à moitié détachée d'une

79

colonne vertébrale mise à nue sous la chair sanguinolente, semblait ne rien vouloir comprendre de ce qui lui était arrivé. Ce qui restait de son cheval se consumait à plus de dix mètres du point d'impact, une sculpture de viscères fumants et de chair noircie en lambeaux sur des pointes d'os calaminées par les flammes.

Toorop aperçut la silhouette du second tireur, un peu plus loin. Il était allongé dans un trou creusé dans la rocaille, à côté du cadavre de son cheval, décapité. Mais il se mouvait avec difficulté. Chaque geste lui arrachait une grimace de douleur.

Toorop avait saisi sa chance.

Le schiskov tressauta dans sa main et contre son épaule, comme une sorte de vibromasseur géant. Il tira sans discontinuer, vidant le chargeur de son essaim mortel. Un grondement de tonnerre éclata dans toute la montagne. Un orage de poudre et d'acier dont il était le Zeus, à la fois bien plus foireux et bien plus dangereux, bien plus humain.

Toorop avait poursuivi sa marche sur quelques mètres, le fusil braqué. Il avait éjecté le magasin, l'avait illico remplacé par sa recharge, scotchée tête-bêche au chatterton waterproof, puis s'était figé, devant l'absence totale de réaction de l'ennemi.

Il pouvait voir le haut de son crâne fracassé, comme une grosse bouche cariée, noircie par une infection putrescente, une fleur carnivore, un parasite supersonique y avait creusé jusqu'au cerveau pour rejaillir derrière la tête.

L'homme ne bougeait pas plus que les pierres qui l'entouraient, rouges de son sang.

Toorop resta longtemps debout sur la roche burinée par le soleil qui surgissait au milieu des nuées, dans l'odeur de la poudre et de la pierre mouillée, l'arme soudée à ses mains qui s'étaient rabaissées devant lui, à la hauteur du sexe. Un vent venu du nord chassait les nuages orageux vers la Kirghizie et, au bout d'un moment, le ciel devint d'un bleu d'une pureté douloureuse. Le soleil formait une sphère de lumière parfaite, d'un jaune atomique.

Il montait, implacablement, se réchauffant de minute en minute, bientôt il serait midi, et le ciel lui-même serait blanc comme du sel sous un projecteur.

La chaleur des hauts plateaux désertiques, la luminosité si cristalline de l'air après la pluie, ce gaz si bleu qui le dominait, la

présence tellurique de ces montagnes désolées, tout cela méritait qu'on s'y arrête un moment.

Il respira profondément, vida sa conscience de toute image parasite et se mit à entonner une sourate du Coran, la sourate du "Soleil ployé" : Lorsque le soleil sera ployé,

Que les étoiles tomberont Que les montagnes seront mises en mouvement
Que les femelles de chameaux seront abandonnées
Que les bêtes sauvages seront réunies en troupes Que les mers bouillonneront
Que les âmes seront réunies aux corps
Lorsqu'on demandera à la fille enterrée vivante Pour quel crime on l'a fait mourir
Lorsque la feuille du Livre sera déroulée
Lorsque les cieux seront mis de côté
Lorsque les brasiers de l'enfer brûleront avec bruit
Lorsque le paradis s'approchera
Toute âme alors reconnaîtra Voeuvre qu'elle avait faite; il enquilla sur un vieux titre de U2, Mofo, il se rappelait l'avoir écouté en boucle tout l'été 97 dans la vallée du Panshir, le cadeau d'une copine de passage, cette journaliste de la BBC qui lui avait refilé un discman de marque Philips, marchant avec des piles LR6 et deux compilations du moment, quelque chose comme :

Got the swing got the sway got my straw in lemonade
Still looking for the face I had before the world was made...
Mother, Mother, sucking rockWroll
Son chant s'éleva dans les montagnes, il l'envoya au ciel de grande magnitude, et de grande magnanimité, afin qu'il recueille avec bienveillance l'âme de ces deux guerriers inconnus dont il avait coupé la route.

Romanenko ne quittait pas Toorop des yeux, et celui-ci faisait de même. Il n'y avait là rien d'agressif, ni d'ostentatoire, juste l'évaluation mutuelle de deux professionnels.

Romanenko étudiait la barbe épaisse et noire, les yeux caves, les cernes, les traits émaciés. Le mercenaire de Shabazz avait

perdu dix bons kilos, et pris quelques années. Ses vêtements faisaient peine à voir.

- Vous avez un taux de survie largement supérieur à la moyenne, M. Zoorpe, avait finalement dit le colonel avant de reposer ses yeux sur son écran. Mais votre tailleur est franchement déplorable.

Toorop n'avait rien répondu. Il venait à peine d'arriver. Et il n'avait pas de réplique tordante sous la main.

Il avait contacté Ourianev sur son cellulaire à une dizaine de kilomètres de la ville. Le capitaine n'en avait pas cru ses oreilles. Tout excité, il lui avait donné rendez-vous à une station de bus située dans les faubourgs est. À cinq cents mètres d'un barrage de l'armée kazakh.

Ourianev l'avait jaugé des pieds à la tête en se frisant les moustaches et lui avait dit :

- Ça vous dirait de changer d'employeur?

Ensuite, il l'avait emmené à l'ambassade, dans une grosse voiture japonaise avec des plaques du CD russe. Ils avaient passé le barrage sans coup férir. Ourianev l'avait conduit direct jusqu'à un bureau du dernier étage. Là, il avait poireauté dix minutes dans un petit vestibule, où une secrétaire revêche à gros chignon et à gros nichons tapait des rapports sur un PC antédiluvien.

Puis on l'avait fait entrer ici, où l'attendait ce quadragénaire à sang froid, visage en lame de couteau, regard gris-bleu acier derrière ses petites lunettes à montures d'acier, les cheveux noirs lissés en arrière, ce bureaucrate post-soviétique reconverti dans

82

le business illégal avec qui Toorop avait échangé des tonnes de haschisch et d'opium contre du matériel de guerre.

Toorop n'était jamais venu à l'ambassade, les transactions s'effectuaient dans une zone d'entrepôts commerciaux située à la frontière kirghize, là où le GRU

possédait un hangar et une société bidon.

Romanenko lui avait toujours semblé un spectre froid et fadasse, sans réelle envergure. Il n'aurait su dire pourquoi, mais ici, dans ce grand bureau au mobilier austère et aux stores vénitiens baissés, il dégageait une aura nouvelle. Toorop avait senti la machine du prédateur derrière ses manières trop lisses pour n'être qu'efféminées.

Romanenko avait scruté son écran avec une putain d'intensité, puis il avait frappé quelques touches. Il détacha son regard grisbleu de la machine pour le vriller bien profond dans le sien, et calmement, articula les mots:

- Cinq mille dollars. Plus les frais.

Toorop ne cilla pas, s'ouvrit d'un franc sourire et, tout aussi calmement, répondit:

- Qui dois-je tuer pour cela?

Le colonel se fendit d'un rictus de bienveillance.

- Personne. Nous avons un personnel spécialisé pour ce genre de missions.

Toorop encaissa sans broncher. C'était déjà ça. Quand Ourianev lui avait fait la proposition-qui-tombait-à-pic, il s'était préparé au pire.

- Bien, que dois-je faire alors?

Romanenko consulta vaguement son dossier, plaça une main sous son menton en position Penseur de Rodin et releva les yeux vers Toorop.

Il en faisait trop, se dit celui-ci. Fallait pas déconner. Il n'était pas le maître du monde.

- Convoyer quelqu'un jusqu'au Canada. Au Québec, pour être exact. Veiller à sa sécurité sur place le temps nécessaire, puis revenir, ou disparaître dans la nature, où bon vous semble.

Toorop avait à peine réfléchi.

- Cinq mille dollars US?

- Oui.

83

- Plus les frais?

- Oui, plus les frais.

Il avait suspendu un instant sa réponse.

- Qu'est-ce que nous convoyons exactement?

Romanenko s'était accordé une sorte de sourire de requin des eaux froides.

- Vous convoyez une personne. Je vous dirai qui et comment en temps et en heure, et à la condition, bien sûr, que nous passions accord.

Toorop s'était calé dans le fauteuil à son tour, fallait pas le prendre pour un con.

- Le franchissement d'une douane nord-américaine avec de la drogue c'est quasiment la prison à vie, de nos jours, alors excusez-moi, colonel, mais vous me faites marrer avec vos cinq mille dollars.

Romanenko se ferma, son visage était de la blancheur d'un évier tout neuf.

- Je vous ai dit convoyer une personne, monsieur Zoorpe. Je n'ai pas parlé de drogue. Ou de quoi que ce soit d'autre.

Toorop avait fermé son visage à son tour, mais il conservait l'ombre d'une ironie au coin des lèvres.

- Bon, d'accord, alors quoi d'autre justement?

Romanenko le fixa de son regard de serpent à lunette, sans rien répondre.

- Ecoutez, si je risque ma peau pour cinq mille dollars, je veux au moins savoir pourquoi. Je suis un prolétaire lucide, on va dire.

Épuisé, en tout cas, se disait-il; en termes de lucidité c'était plutôt l'intuition délirante de la vérité, l'hallucination de la fatigue.

Romanenko le fixait toujours avec la même intensité glacée, sans rien dire. Puis il avait regardé Ourianev, dans le troisième fauteuil.

Il avait alors fait face à Toorop et, froidement:

- Vous allez nous excuser, monsieur Zoorpe, mais le capitaine Ourianev et moi-même devons avoir d'urgence une petite conversation préliminaire avant d'aller plus loin dans cette discussion.

est-ce que vous voulez bien nous attendre dans l'antichambre? Irina vous fera monter du café.

Toorop ne comprenait pas très bien ce qui se passait, mais il sentit qu'il avait marqué un point, sans même le vouloir, voire en agissant contre toutes les règles. Qu'est-ce qui se trame dans la tronche de ce serpent à lunette du GRU ?

se demandait-il en sortant du bureau. La secrétaire à gros chignon/nichons l'accompagna dans l'antichambre, une austère bibliothèque pleine d'ouvrages militaires, et plus tard lui apporta une tasse de café à la turque.

Il attendit pas loin d'une demi-heure, mais il était tombé sur un ouvrage en anglais du général Libbett, ce spécialiste américain de Sun Tzu. Il n'avait même pas vu passer le temps.

Lorsque Ourianev revint le chercher, le Russkof arborait un sourire mystérieux sous ses moustaches noires taillées à la cosaque.

Romanenko était à la même place, il le fit asseoir dans le même fauteuil avec le même geste. Toorop eut l'impression de revivre une bande magnétique tout juste enregistrée.

- Monsieur Zoorpe, ou plutôt devrais-je dire monsieur Toorop, n'est-ce pas, après notre petite discussion le capitaine Ourianev et moi-même avons décidé de changer les termes de notre petite proposition.

Toorop se cala bien au fond du fauteuil pour attendre la suite.

- Je... Dans un premier temps, nous allons multiplier votre salaire par deux.

Nous parlons de dix mille dollars US, monsieur Toorop.

Toorop avait souri. Le mec se croyait fortiche parce qu'il avait brûlé sa fausse identité, bon, avec les moyens du GRU c'était pas un exploit.

- Qu'est-ce qui me vaut cette faveur soudaine?

Le colonel avait essayé de paraître humain et beau joueur, ça ne donna qu'une grimace froide et mécanique.

- Monsieur Toorop, nous allons vous demander de répondre à la question que vous vous posez, tout comme nous, c'est-à-dire : qu'est-ce que nous convoyons exactement?

Toorop encaissa celle-là avec un peu plus de mal.

85

- Qu'est-ce que vous me racontez? Vous ne savez pas ce que transporte le passeur? C'est nouveau, ça, comme méthode.

Romanenko soupira, longuement, d'un souffle résigné.

Toorop réfléchissait à toute vitesse de son côté. S'il ne s'agissait pas de drogues, qu'est-ce que ça pouvait être, nom de Dieu?

Dans la bibliothèque, quand il avait réfléchi à tout ça, avant d'empoigner les commentaires de Libbett sur la période des Royaumes Combattants pour lutter contre le sommeil, il s'était demandé pendant un moment si le GRU embauchait des mecs dans son genre pour passer des transfuges, ou des agents grillés. Mais ça lui sembla trop rocambolesque, le GRU avait ses équipes, des pros.

Si Romanenko lui demandait de convoyer quelqu'un jusqu'au Canada, ça voulait dire que ce n'était pas pour le compte du GRU, mais pour le sien propre, ou l'une des officines mafieuses avec lesquelles il opérait.

Là, devant la tronche imperturbable de l'officier de renseignements qui venait de lui avouer l'impensable, Toorop se dit que du rocambolesque, on passait à la science-fiction.

- Monsieur Toorop, je vais essayer de vous expliquer la situation en deux mots : primo, nous sommes engagés dans une opération d'intrusion visant une branche de la mafia sibérienne, d'accord ?

- Magnifique entrée en matière, laissa-t-il tomber, sinistre.

- Vous allez voir que la suite est bien meilleure... Secundo, cette branche nous a confié la mission de convoier une certaine personne à un certain endroit.

- C'est ça, au Québec.

- C'est cela même. Tertio, nous sommes censés monter une filière. C'est le premier coup. Nous testons. Ça doit impérativement marcher si on veut pouvoir continuer, mais surtout, comme je vous le disais tout à l'heure, je vais vous payer le double, afin que vous me livriez l'information : qu'est-ce que cette gonzesse transporte?

Et là, Toorop prit le bureaucrate en faute, en faute grave. En une seconde d'inattention et de pure vanité, il permettait à Toorop d'établir un tri statistique énorme : cinquante pour cent de la population d'un coup.

86

C'était une fille qu'il allait devoir convoier.

Il se demanda un instant s'il allait se retrouver dans un trafic d'adolescentes, une traite des Blanches, un commerce analogue à celui qu'il avait découvert en Europe, vingt ans auparavant, et par le plus grand des hasards'.

Il resta st6fque, dans l'attente de renseignements complémentaires.

Le binoclard n'en menait pas large, il avait fixé son subalterne d'un air affligé.

- Bon... cette... personne ne transporte pas de drogues, pas d'armes, pas de puces secrètes, pas de microfilms. Nous l'avons passée au peigne fin.

- OK. C'est quoi alors?

- C'est dix mille dollars que je vous paie pour répondre à cette question, mais je ne dois pas vous cacher le résultat de nos propres investigations : nous avons d'abord pensé que Marie Alpha était une scientifique...

- Marie Alpha?

- C'est le nom de code de la fille, fit l'officier, résigné.

- D'accord, continuez.

- Bien, une scientifique. Nous avons cherché sa trace dans les dossiers de sécu étudiante de toute l'Amérique du Nord : Marie Alpha s'est arrêtée avant le Cegep, l'équivalent du bac français, elle ne vaut rien de ce point de vue-là.

- Elle vaut pourtant au moins dix mille dollars. Qui paie au final dans cette affaire?

- Les autres pistes concernent la mafia sibérienne -, moins vous en saurez là-

dessus, mieux vous vous porterez, et plus vous vivrez vieux.

Toorop éclata d'un rire kamikaze.

- Sans blague? Colonel, écoutez-moi bien à votre tour; si vous voulez que je découvre ce qu'elle transbahute comme secrets ou comme matériaux stratégiques, va falloir élever d'un cran notre niveau de coopération, comme on dit en langage 1. Cf. La Sirène Rouge, Gallimard, 1993.

87

diplomatique. Sans compter que le salaire proposé ferait rigoler un esclave haïtien.

Romanenko avait de nouveau fixé Toorop avec cette froide intensité qu'il paraissait soigneusement cultiver.

- Personne ne vous oblige à accepter cette mission, monsieur Toorop.

- Personne ne vous obligeait à me la proposer. Je suis pas sûr qu'il y ait un wagon plein de volontaires pour se bousculer au portillon, mon colonel. Mais je suis encore un être conscient,

en dépit des apparences, je sais que je ne dispose pas d'une quantité illimitée de moyens de pression, il semblerait bien que mon délégué syndical soit momentanément indisponible.

Ça ne déclencha qu'un pauvre sourire froid chez le colonel.

- J'enregistre avec satisfaction cet éclair de lucidité. Dix mille dollars et un passeport neuf plus des vacances en Amérique, dans votre situation, j'en connais qui tueraient père et mère sans l'ombre d'un remords.

- Mes parents sont morts il y a bien longtemps, ça me met à l'abri de ce genre de tentations.

- Très bien. Pouvons-nous revenir à l'essentiel de notre conversation ? Voici le tableau général; c'est assez compliqué, l'homme... le mafieux sibérien avec lequel nous traitons afin d'introduire son organisation, est un spécialiste en trafics hightech de tous ordres. Il fait de tout, l'hypermarché de la techno clandestine : des logiciels militaires, des hallucinogènes expérimentaux, des banques de données stratégiques, évidemment il s'occupe aussi de trafics plus conventionnels, armes, drogues, rackets divers... il trafique de l'animal aussi.

- De l'animal?

- Oui, des animaux rares, ou des espèces disparues reconstituées par néogenèse.

Il possède une compagnie à Taiwan, une société de consulting technologique qui possède tout un tas de micro-compagnies dans l'île, vous savez comment ça se passe là-bas... Cette société est reliée à un réseau d'autres sociétésécrans dans le monde entier et tout ça est très...

- Compliqué, je sais, mais vous en faites pas, j'ai l'habitude des trucs compliqués.

- Bon, nous essayons de voir comment tout ça fonctionne, 88

comment ça s'emboîte. Hier, nous sommes parvenus à retrouver la trace d'une filiale de la Purple Star ici dans la capitale, ainsi qu'à Semipalatinsk.

- Purple Star?

- C'est le nom de la société taiwanaise. Elle a une filiale, sous un autre nom, évidemment, avec un vague bureau à Almaty, mais aussi des hangars dans le Nord, à la frontière russe. Vous pigez ?

Toorop avait vaguement acquiescé en silence. Il ne pigeait pas grand-chose, sinon que la mafia et les services de renseignements semblaient partager un goût prononcé pour les zones frontalières, ce qui paraissait d'une évidence triviale.

- Au fur et à mesure de votre périple canadien, je vous transmettrai toutes les informations que je serai en mesure de vous fournir. À vous de vous débrouiller pour découvrir en retour de quoi il s'agit. Pour dix mille dollars US.

Toorop grommela quelque chose, puis dit:

- Et si je ne trouve pas?

- Je vous paierai les cinq mille dollars du convoyage.

Toorop prit son inspiration, sachant qu'il jouait à nouveau son destin sur un coup de dés. Il se leva lentement du fauteuil, il était crevé, le Canada c'était pas mal, dix mille dollars, ou même la moitié, c'était inespéré, et de toute façon il n'avait pas d'autre joker sous la main, alors il tendit la main vers Romanenko et se fendit d'un sourire.

- Colonel, vous venez de m'engager.

7

Marie Zorn avait regardé l'orage crever sur la ville, blottie à la fenêtre dans l'espèce de fauteuil à bascule aux armatures métalliques, elle s'était finalement endormie, alors que la télévision rythmait l'espace nocturne de la chambre - une série iranienne sous-titrée en kazakh à laquelle elle ne comprenait rien.

89

Au matin, elle s'était réveillée dans le même état que la veille.

Les anxiolytiques avaient réussi à transformer la glace du désespoir en une vague ligne brumeuse, flottant sur un présent indistinct.

Bien sûr que ce qu'elle faisait était mal, bien sûr, elle le savait, mais cette connaissance était désormais vide de toute charge émotionnelle.

Avant que sa vie ne bascule pour de bon dans les ténèbres, elle avait connu quelques instants de bonheur, et dans l'île, elle s'était même crue guérie.

L'équipe médicale qui l'entourait là-bas était aux petits soins, elle avait été dorlotée, en même temps qu'elle avait passé des heures, chaque jour, avec toutes ces machines aux attentions si humaines. L'île elle-même était un ravissement, et le golfe de Siam un océan de douceur maternelle.

L'autre docteur, celui que Gorsky lui avait présenté dans les monts Tchinguiz, ne ressemblait en rien aux gens de là-bas. C'était un vieil et sinistre individu, froid, sûr de lui, égotiste, dans l'île on l'aurait sans doute affublé du qualificatif de sociopathe à sang froid.

Cet homme se livrait à des pratiques interdites, à des abominations, et elle, dans un moment d'égarement et de pur détachement, avait accepté d'en être la complice.

Il était trop tard pour faire machine arrière, maintenant.

Beaucoup trop tard. De deux semaines très exactement.

Plus tard, Solokhov lui monta son déjeuner. Non, il n'avait pas de nouvelles. Le colonel était parti dans le Nord régler quelques détails; lorsqu'il reviendrait, elle pourrait sûrement partir dans les quarante-huit heures.

Marie savait ce que signifie " sûrement " dans la bouche de tels hommes, elle savait que ça voulait dire " peut-être ", ou " peut-être pas ". Elle se douta de façon confuse qu'il y avait des complications.

Elle passa la journée devant la télévision, avala quelques antidépresseurs, et vers la fin de l'après-midi, écrasée de

chaleur, elle s'était endormie.

90

Elle avait presque immédiatement rêvé d'un de ses univers récurrents.

Elle se retrouva au-dessus de l'île-machine sur son parapluie volant, elle se posa dans la jungle aux têtes de serpents pour y rencontrer l'Indien-Arbre.

L'Indien-Arbre était une figure sacrée de l'île, c'était un grand sage, il était très ancien, et il savait tout ou presque des mystères de l'univers. Ses racines étaient si longues qu'elles couraient sous toute la surface de l'île, jusqu'aux plages, et si profondes qu'elles touchaient les secrets du centre de la terre.

Près de l'arbre il y avait un champignon sexe-machine phalloïde. C'était une machine-organe de l'île. Marie pouvait s'en servir sur-le-champ, afin de se nourrir, demander des informations, établir une connexion avec une autre machine-organe, ou éprouver du plaisir.

Dans l'île onirique, Marie disposait de nombreuses machines, ces ”

schizomachines “, comme les appelaient le docteur Winkler et ses collaborateurs.

Ces ” machines ” lui permettaient de contrôler la production de ses rêves, elles étaient directement connectées à son inconscient, elles en étaient des organes spécialisés. Grâce aux “neurogiciels” qu'on lui injectait, elle avait appris à contrôler le flot de sa production psychique sans limites; ensuite, lui avait dit Winkler, le patron en titre du vaste programme transdisciplinaire, ces ”

machines mentales ” et un nouveau prototype de neurogiciels vous permettront bientôt de faire ce qu'aucun humain ne rêve encore de pouvoir faire.

C'est ce que les habitants de l'île avaient découvert en étudiant les gens comme elle. Vous n'êtes pas malades, leur avait dit Winkler un jour; simplement, l'humanité ne sait pas encore se

servir des potentialités de vos cerveaux. Ils ont été faits pour quelque chose que l'humanité actuelle ne fait que découvrir.

Marie Zorn n'avait alors que très partiellement compris ce que Winkler voulait dire. Elle, comme les autres patients de l'expérience, avait néanmoins très vite saisi la particularité des machines du laboratoire: donner à leurs cerveaux un espace virtuel dans lequel leur production mentale ne venait pas encombrer le réel, ou plutôt, ne le faisait que lorsqu'on donnait l'ordre aux machines de le faire.

91

Plus tard, elle apprit à synthétiser le neurogiciel dans sa propre cervelle, afin de faire fonctionner les machines du laboratoire dans ses rêves, et produire ce que Winkler appelait, d'un nom barbare, une "neuronexion".

Tout cela ne signifiait rien pour Marie; tout comme les autres patients de l'île, ce qu'elle avait vu en tout premier lieu, c'est qu'on ne la bourrait pas de neuroleptiques toute la journée, qu'on n'essayait pas de "réduire" le flot mental incontrôlable, mais qu'à l'inverse on essayait de le canaliser, et surtout qu'on essayait d'en faire quelque chose.

L'Indien-Arbre était devenu lumineux, une phosphorescence vert fluo, qui indiquait qu'il était en possession d'une information concernant la nature de l'événement.

Le petit sexe-machine phalloïde vira sur la même teinte, vibrant exactement à la même fréquence. Un messenger-organe en surgit, un coeur-pieuvre volant, un de ceux qu'elle avait conçus récemment. Le coeur-pieuvre ouvrit sa bouche rosâtre pour vomir un flot de sang-message, qui vint écrire quelque chose sur le sol de l'île.

Le sang-message avait formé un double serpent dans le sable.

Marie savait que c'était un signe de la plus haute importance. Winkler disait que ce genre de signes venaient de la "machine ADN". La machine ADN se trouvait sous l'île, à des profondeurs insoupçonnées, à l'extrémité des radicelles de l'IndienArbre, au centre même de la terre.

Sous le serpent chamanique en deux ondes croisées, un texte rudimentaire s'était formé:

DE LA MATRICE

COMME DEUX

MACHINES

SOLITAIRES

VENUES

DE NULLE PART

Elle demanda à sa machine-organe main enregistreuse de noter le message; les petites diodes dont elle avait doté le bout

92

de ses doigts lui permirent de savoir que tout s'était bien passé, ça clignota vert chlorophylle, sa machine-organe oeil s'était parfaitement connectée avec sa main enregistreuse.

Puis elle demanda à l'Indien-Arbre de lui dire ce que cela signifiait en clair, mais celui-ci lui expliqua que le message du double serpent était indécodable, il venait d'une zone hyperprotégée de la machine ADN. L'Indien-Arbre lui-même n'était pas en mesure de fournir d'autres explications.

Alors elle quitta l'île sur son parapluie volant et demanda au programme-mère de la réveiller. Quelque part dans les profondeurs endormies de son néocortex, un groupe de neurones s'activa et envoya une longue séquence de codes électrochimiques vers l'hypothalamus, un programme basé sur la transition des ondes thêta vers la fréquence veille.

Elle sortit de sa phase de sommeil paradoxal après quelques rainutes, passa en sommeil léger, puis se réveilla.

Sa main droite s'agrippait déjà au stylo de la table de nuit, le carnet posé sur l'oreiller se retrouva dans la main gauche, et le message du rêve s'inscrivit sur le papier, d'un seul jet. La main enregistreuse faisait un excellent travail.

DELAMATRICECOMMEDEUXMACHINESOLITAIRESV
ENUES DENULLEPART.

Ça n'évoquait rien de précis, aucun souvenir, aucun référent auquel elle pût se rattacher. Le message était cohérent mais restait sibyllin. L'impression, pourtant, de connaître à l'avance son explication ne pouvait la quitter.

Floconneuse, elle se mit sur ses pieds, le jour ne s'était pas encore levé, elle avala une longue rasade d'eau fraîche à même la bouteille sortie du frigo, et se posta à la fenêtre quelques instants.

Puis elle retourna sur le lit, et sur Star TV. Un téléfilm indien.

Pourquoipas?

Le couple star du moment chantait en s'enlaçant au beau milieu d'une prairie aux couleurs saturées, une musique sirupeuse se mit à serpenter dans l'espace, Solokhov cogna contre le mur de la chambre mitoyenne.

93

Gorsky s'épongea le front et plaça la main en visière sur son front afin de scruter l'horizon, au bout de la longue piste blanche, lumineuse et déserte, qui s'étirait sous l'implacable soleil kazakh.

Romanenko et son chef de mission étaient en retard.

Il venait d'appeler Kim, qui attendait là-bas, à l'autre bout de la piste. Mais Kim ne voyait toujours rien venir.

Romanenko s'était avéré à la hauteur, exactement comme prévu. Il n'avait pas mis deux jours pour trouver la connexion avec les monts Tchinguiz. Ensuite il était parvenu à constituer une équipe en dépassant à peine le délai imparti. Ça voulait dire qu'au prochain coup, pour peu qu'il le mette vraiment sous pression, on pourrait transbahuter le colis dans les soixante-douze heures.

Il entendit du bruit derrière lui et se retourna pour voir arriver Thyssen, le conseiller du toubib, cette espèce de jeune connard prétentieux, ce petit yuppie carnassier de mes fesses. Thyssen

avait, semble-t-il, mis le docteur Walsh sous son contrôle, grâce à un savant mélange de pure avidité et de branlettes à deux ronds sur l'avenir de l'humanité, en gros le prix Nobel plus la fortune de Bill Gates.

Thyssen était parvenu depuis peu à placer un autre docteur auprès du mandarin, un quadra à la con qui disait s'appeler Zoulganine, être titulaire de plusieurs diplômes d'État datant de l'exURSS et qui se prétendait une pointure en génétique. Gorsky avait enquêté, Zoulganine avait été gynécologue à l'hôpital d'une minable banlieue de Krasnolfarsk, il avait fait un peu de biologie analytique, il était titulaire d'un diplôme de vétérinaire, on ne lui connaissait aucune thèse particulière en génétique.

Gorsky s'en foutait, ce qu'il voulait c'est que le labo tourne. Et il devait reconnaître que le rôle de Thyssen était indispensable : pendant que ce jeune mégalo s'occupait, d'ailleurs très bien, du patron en titre, il avait les coudées franches pour étendre son trafic, et faire de l'entreprise une véritable corne d'abondance. Les compétences de Zoulganine étaient suffisantes pour couvrir quatre-vingt-dix pour cent des besoins opérationnels, les recherches ayant été conduites pendant des années par

94

le vieux toubib et son équipe de génétique et de biochimie cellulaire avancée de l'université de Toronto, et c'était pas du pipeau, ça, il avait retrouvé la trace de certains exemplaires de Nature datés de douze-treize ans auparavant, le docteur Walsh y avait signé plusieurs grands articles qui avaient fait sensation en leur temps.

Thyssen s'approcha de lui et grimaça :

- Sont en retard, vos oiseaux.

Gorsky ne répondit rien. La seule chose qu'il aurait aimé lui dire, c'est " Ta gueule, tapette, et prends ça ", avant de lui mettre le gros 9 mm dans la bouche et d'y vider le chargeur, nom de Dieu.

Il mâchonna son bâton de réglisse antitabac, et fit lentement demi-tour, faisant face au jeune yuppie en costard Armani qui -mais nom de Dieu, était-ce possible

- allumait un de ses propres cigares cubains -putain de tarlouze -, un des Montecristo qu'il avait dû laisser traîner dans un coin.

Gorsky souffla, mais ne releva pas, qu'est-ce qu'il pouvait dire, ça faisait trois jours qu'il clamait partout qu'il arrêta son vice favori. Zoulganine avait été formel après son check-up : " Vous me faites penser aux cales du Titanic, sauf que dans votre cas c'est de vodka qu'il s'agit, mélangée à un brouillard de tabac cubain. Sans compter le défaut de conception, en ce qui vous concerne ce petit gène inopportun et la maladie auto-immune dont vous souffrez.

Votre BioDefender n'y pourra pas grandchose. " Gorsky avait reçu le message.

S'il continuait comme ça il risquait l'infarctus, à l'hôpital de Novossibirsk il avait croisé des survivants de ce genre de cataclysme, dans leur chaise roulante, paralysés à vie, végétatifs. Son système immunitaire artificiel coûtait au bas mot le prix d'une clinique de pointe, crever d'un vulgaire arrêt cardiaque alors qu'il dépensait des millions de dollars pour survivre à la chorée de type inconnu qui le rongait jour après jour, non, putain, ça n'avait aucun sens.

Il jeta un coup d'oeil en contrebas, là où les nouveaux bâtiments en chantier poussaient de la terre ocre -dans un mois, le laboratoire aurait triplé de volume, et ses parts dans l'entreprise aussi, et ce n'était qu'un début -, puis il pénétra d'un pas lourd

95

dans la longue bâtisse de stuc blanc, avec ses larges baies à vitres teintées anti-UV coulissantes à l'entrée.

Il alla s'affaler au creux d'un fauteuil du hall, il faisait frais, la clim marchait nickel. Il feuilleta vaguement une revue russe ou

deux, puis s'endormit paisiblement. Son bâton de réglisse Nico D-Tox glissa par à-coups sur le haut de sa chemise.

- On s'excuse, Anton, un incident imprévu, j'ai dû...

- Je veux rien savoir, Pavel. On avait dit huit heures, putain! Huit heures, c'est huit heures, pas neuf.

La table de conférences était prête, une assistante de Thyssen avait apporté des boissons fraîches, les baies vitrées donnaient sur les contreforts tchinguizes et la steppe kazakh, dans le ciel le soleil était d'un bel orange vif, bas sur l'horizon.

Gorsky avala une grande rasade de jus de fruits, et en redemanda aussitôt une autre, avant que la fille n'eût fini de servir les convives. Puis d'un geste il lui fit signe de s'éclipser au plus vite après en avoir terminé.

Romanenko essaya à nouveau de sauver sa mise de départ.

- Je tiens à dire en préliminaire que notre retard n'est que partiellement de notre faute, vous avez voulu un second passeport au dernier moment, ce qui n'était pas prévu.

Gorsky s'ébroua.

- Quand je vous l'ai dit, le premier était en cours de fabrication, ne me faites pas rigoler, ça ne vous a pas rallongé de vingtquatre heures.

- De vingt-quatre heures, justement.

- Vous me faites chier, colonel! Vous me cassez les burnes, même, pour parler franchement!... On n'est pas là pour discuter un million d'années de vos petits ennuis techniques. Alors OK, vous vous êtes excusés, maintenant je veux qu'on passe aux choses sérieuses, c'est clair, oui ou merde?

Il avait froidement toisé Thyssen, puis Romanenko, pâle, les yeux gelés derrière ses lunettes, et pour terminer, le gus qu'il avait donc récolté pour conduire la mission.

Ouais. Cinquante piges. Bien amoché. Mais solide. De l'expérience, indéniablement. Qu'est-ce que lui avait faxé

Romanenko sur son e-mail, déjà? Ah oui, un type qui baroudait depuis la

96

Yougoslavie, forces spéciales bosniaques. Il avait bossé pour le colonel et les FLTO du prince Shabazz, et était parvenu à rejoindre Almaty par un long détour dans l'est de la Kirghizie. Six cents kilomètres, à pied, à cheval, et sans voiture, en trois semaines environ, dans une région infestée de troupes ennemies.

Gorsky reconnut que ce n'était pas mal.

Il fixa ses verres noirs sur le mec, le détailla avec précision. Le genre de gugusse qui attire la foudre.

Problématique, mais c'est parfois utile, un paratonnerre.

- Quelle sera votre couverture?

L'homme qui s'appelait Gorsky avait attaqué sans préambule. Ce n'était pas pour lui déplaire.

Toorop regarda calmement le gros type aux lunettes noires à visionique de pointe et en bras de chemise à l'autre bout de la table, sa peau était d'un blanc lunaire, du genre albinos.

- Mon nom est Alexander Lawrence Thorpe, je suis un homme d'affaires canadien.

Je m'occupe d'une petite compagnie d'aviation commerciale dans l'Ontario, filiale d'une firme située à Vancouver. Je reviens d'un voyage d'affaires au Kazakhstan. Je suis à Montréal pour discuter d'une association avec un partenaire québécois, ça vous va?

Gorsky s'était épongé le front et avait grogné.

- Comment vous voyez le trajet?

- Très simple. Primo, on fait le grand tour, on passe par l'est, un vol en direction du Japon, y en a un ce week-end. De là on peut enquiller direct sans sortir du terminal pour un vol sur Vancouver, moins de deux heures après notre arrivée à Tokyo. L'avion est un supersonique Cathay Pacific, il joint la

ColombieBritannique, puis Montréal, puis Londres. On descend à Dorval et on emménage dans un grand hôtel, dans des chambres mitoyennes, j'en connais un très bien, l'Hôtel du Parc, sur l'avenue du même nom. On fait ça le temps de se poser et de prendre contact avec les intermédiaires locaux, et on transfère le colis.

- Non, avait grincé Gorsky avec un rictus, ce n'est pas comme ça que cela doit se passer.

97

- Alors comment, selon vous? avait rétorqué Toorop.

- Primo, vous ne descendrez pas dans un grand hôtel, sur Park Avenue ou ailleurs je m'en tape, je veux le minimum de témoins, débrouillez-vous pour louer un appartement discret, ou une maison à l'extérieur de la ville.

Toorop avait regardé Romanenko, celui-ci fit semblant de ne pas le voir.

- D'accord, pas d'hôtel.

- Ensuite, vous ne prendrez contact avec aucun intermédiaire. Ce sont eux qui vous contacteront.

Comment?

- À votre avis? Le colonel me communiquera votre adresse, je la ferai parvenir aux commanditaires.

Bien, fit Toorop, ça me semble parfait. Il n'y a pas que ça.

Toorop esquissa un sourire.

- J'aurais été déçu si on en était resté là.

Gorsky observa Toorop comme une mère s'apprêtant à tancer son enfant turbulent.

- Je vais vous dire, ne jouez donc pas comme ça au boy-scout car ce n'est plus de votre âge. Il ne s'agit pas d'un transfert ordinaire. Votre boulot c'est bien de convoyer la fille jusqu'à Montréal, mais ce qu'il vous faut comprendre maintenant,

c'est que vous devrez aussi veiller sur sa sécurité, pendant tout le temps de l'opération.

- Je ne vois pas où est le problème, c'était convenu dans le deal de départ.

Toorop tourna de nouveau la tête vers Romanenko pour chercher un assentiment qui ne vint pas. Le colonel gris au regard gris semblait réfléchir intensément à quelque chose.

- Je sais, susurra le Sibérien, mais j'ai peur que vous ne sousestimiez un peu la durée de cette période.

- Qu'est-ce que vous voulez dire?

Gorsky se gratta le menton, s'épongea la nuque et se fendit d'un sourire de fauve. Un éclat jaune brilla au coin de ses lèvres.

- Eh bien, ce que je veux dire, c'est que vous devez vous attendre à passer trois ou quatre mois sur place.

98

- Trois ou quatre mois? avait jeté Toorop, interloqué, en se tournant vers le colonel.

- Qu'est-ce que c'est que ces histoires, Anton ? Ça n'a jamais été convenu comme ça, fit Romanenko en ajustant ses lunettes.

- Je sais, répondit Gorsky sans se démonter. Pour des raisons de sécurité que tu comprendras aisément, je ne peux te livrer la vérité que petit bout par petit bout. Je m'excuse, Pavel, mais c'est une condition sine qua non du deal.

- Quatre mois, fit Toorop, vous n'y pensez pas.

Romanenko hochait la tête sans discontinuer.

- Ce n'est pas un deal correct. Tu m'avais dit un aller et retour pour Montréal.

- C'est ça. Aller et retour.

Romanenko blêmit, ce qui était signe de grande colère chez lui.

- Tu ne m'as pas dit qu'ils devraient rester plus d'un trimestre sur place.

- Je n'ai jamais prétendu le contraire non plus. Désolé.

- Mensonge par omission, tout simplement.

Des conneries, mon colonel. Ce qu'il y a, c'est que tu as peur que ça grève tes frais, mais je t'ai déjà dit que ce genre de dépassements seraient couverts, alors t'arrêtes ton cirque.

- Pourquoi si longtemps? avait demandé Toorop, malencontreusement.

Gorsky avait tourné ses verres noirs dans sa direction. Son visage était dur, fermé, redoutable.

- Je crois pas que ce soit vos oignons, Mister Thorpe.

- En tout cas c'est les miens, fit Romanenko.

Gorsky se tourna vers lui.

- Je crois pas non plus.

- Pourquoi tout ce temps, qu'est-ce que c'est que ce foutoir? A-t-on jamais vu pareil montage?

Gorsky souffla comme un phoque.

- Je t'ai déjà dit que c'est une opération spéciale. On met le truc au point avec ce premier client, alors je veux que tout marche sur des roulettes.

- Je comprends ça, Anton, mais ça ne me dit pas pourquoi mes gus vont devoir rester dans le pays pendant seize semaines.

99

- On va dire douze.

- Même dix. Même deux.

Gorsky souffla de nouveau, plus fort.

- Parce que c'est comme ça, nom de Dieu! Et c'est comme ça parce que ça fait partie du coeur même de l'opération, alors t'arrêtes de nous gonfler le bourrichon, faut te débrouiller pour louer un appartement pendant tout l'été, et c'est point-barre.

Romanenko se renfroga et rentra légèrement la tête dans les épaules.

Toorop ne sut s'il jouait à merveille la comédie ou s'il était vraiment effrayé par l'albinos aux lunettes électroniques.

Toorop avait regardé le soleil baisser sur l'horizon, assis à une centaine de mètres du bâtiment où Gorsky, Thyssen et Romanenko poursuivaient la discussion, une partie à trois dont il avait été aimablement mais fermement exclu.

Il avait observé le lent ballet du chantier, en contrebas du promontoire sur lequel était perché le "laboratoire", selon les mots de Romanenko.

Deux gros bâtiments, dont un vaste hangar, poussaient sur la rocaïlle désolée des hauts plateaux. Des camions transportaient de la caillasse sur une route en construction qui reliait bientôt le nouveau site au "centre principal".

Environ cent mètres de dénivelé, et une longue suite de lacets creusés à même le flanc de la montagne, une saignée de poussière à la blancheur métallique, oxydée par l'infrarouge du soleil couchant.

Il avait fait le vide dans sa tête. S'était absorbé dans le spectacle saisissant qui s'ouvrait devant lui, les contreforts des monts Tchinguiz, et la steppe qui s'étendait tel un océan aride, de toutes parts, sous un ciel aux couleurs saturées.

Puis un bruit de pas l'avait sorti de sa torpeur émerveillée.

Il capta le golden boy de service qui marchait à sa rencontre, à la périphérie de sa vision.

- Hello, fit le jeune con en costard Armani BioFuture. Beau spectacle, hein?

Toorop bougea à peine et garda son regard vrillé à la boule qui virait à un rouge de plus en plus net au fil des minutes.

100

Thyssen vint s'asseoir à côté de lui, sans y être invité, le vrai tapeur.

Toorop marmonna quelque chose dans sa barbe fraîchement taillée.

- Vous savez, lui expliqua Thyssen d'un air grave, nous sommes en train de monter le coup du siècle. Nous sommes des pionniers. Nous défrichons un territoire vierge, comme au Far West.

Toorop essaya de comprendre ce que voulait dire le mec. Et qu'est-ce qu'il foutait là, d'ailleurs ?

- La partie se déroule à deux maintenant?

Le jeune yuppie grimaça un sourire qui se voulait dominateur.

- Qu'ils règlent leur petite cuisine entre eux. Mon rôle est de superviser la coordination parfaite entre l'opération et l'attente de nos clients. C'est tout.

Un vrai cours de marketing, pensa Toorop.

Il attrapa la perche, machinalement.

- C'est qui vos/nos clients?

Le mec s'était marré.

- C'est confidentiel. Je suis désolé. C'est vrai ce que dit Romanenko?

Toorop avait détaché ses yeux du spectacle pour les poser sur le mec.

- Que dit Romanenko ?

Le mec avait plissé ses petits yeux de fouine et gelé son sourire.

- C'est vrai que vous récitez des poésies lorsque vous venez de buter un mec?

Plus tard, sur la route du retour, moelleusement bercé par le ronronnement de la Mercedes et le doux stroboscope orangé des réverbères au sodium de l'autoroute, Toorop s'était endormi.

Il avait d'abord sommeillé entre deux eaux, alors que Romanenko avait branché un portable pour jouer à son putain de Kriegspiel.

Il s'était dit qu'ils n'étaient tous que des variables dans un 101 Kriegspiel à l'échelle de la planète, le souvenir des journées précédentes revint tourbillonner dans sa mémoire, dans un ordre un peu confus, qu'il entreprit de ranger.

Dès l'accord conclu, le matin de son arrivée, Ourianev l'avait conduit dans un appartement de fonction situé dans une aile de l'ambassade. C'était un petit deux-pièces, avec tout le confort qu'on pouvait espérer trouver dans le coin. De vraies toilettes. Une douche. Une chambre avec un vrai lit. Un petit salon avec une télé. Et une console numérique. Une petite collection de Digidisc, le kit livré avec la bécane, plusieurs compil des trucs

de l'année qu'il ne connaissait pas. Ça faisait un bail qu'il n'avait plus reçu de cadeau d'une journaliste de la BBC.

Il s'était jeté sous la douche. Y était resté un bon moment. Il s'était effondré sur le lit, à poil, à peine séché. Il avait sombré dans un sommeil long de presque vingt-quatre heures.

Il s'était réveillé le lendemain matin alors que le jour pointait. Il s'était emmitouflé sous la couette et y était resté une bonne heure à rien foutre, juste à glander en regardant le soleil se lever sur les jardins de l'ambassade.

Puis il s'était décidé à se mettre debout, s'était foutu sous la douche, un vrai bonheur, de l'eau chaude toute la journée, et avec des quotas de palace.

Néanmoins, ce matin-là, il avait ruiné le ministère des Affaires étrangères russe.

Ensuite il avait demandé un petit déjeuner à l'espèce de roomservice qui officiait nuit et jour dans les locaux de l'ambassade. On lui avait apporté du thé, des biscuits, du pain russe, de la confiture d'airelles et il se jeta dessus comme si sa vie en dépendait. Il savoura le meilleur petit déjeuner de toute sa putain d'existence, assis devant un jour nouveau.

Moins de vingt minutes plus tard, Ourianev avait déboulé.

- Le colonel veut vous voir.

Toorop acheva de s'habiller et suivit le jeune officier le long des interminables couloirs lambrissés.

Romanenko était évidemment plongé dans son Kriegspiel, c'en était tellement prévisible que Toorop se retint de ne pas exploser de rire.

Au bout des trente secondes réglementaires, le colonel daigna articuler quelques mots, sans même lever les yeux de son écran.

102

- Tout est prêt. Il nous reste deux ou trois petits détails à régler et vous pourrez partir. Mais dans un premier temps, il faut que

je vous emmène faire une petite balade dans les monts Tchinguiz.

- Les monts Tchinguiz ?

Romanenko avait lentement détourné son regard du Kriegspiel pour le poser sur lui.

- Oui, nous partirons après déjeuner. Mais juste avant vous allez venir avec moi.

L'officier se leva et contourna son bureau pour récupérer une mallette posée contre le mur. Toorop s'étira hors de son propre fauteuil, prêt à l'accompagner en enfer si Romanenko le lui avait demandé. Il était un soldat de fortune bien rodé. Aussi ne posait-il aucune question. Romanenko passa devant lui, le fixa de ses yeux froids, sembla attendre quelque chose, poussa un soupir, puis mit la main sur le loquet de la porte.

- Vous n'êtes pas pressé de savoir?

Le colonel venait d'entrouvrir la porte, et il s'était retourné en haussant un sourcil.

- Savoir quoi? demanda Toorop.

- Votre absence de curiosité me sidère. Vous n'avez pas envie de voir à quoi ressemble notre mystérieux colis?

- Espérons juste qu'elle vaut bien les dix mille dollars, avait simplement répondu Toorop.

Le colis se tenait toute droite devant lui et, à bien des égards, elle valait largement le prix annoncé. Elle le toisait avec calme depuis son petit mètre soixante-dix. Toorop n'y avait lu aucune angoisse particulière, si ce n'était comme les sédiments d'un très vieux fleuve tourmenté; en fait, il y avait décelé de la perplexité, pas mal de curiosité, et surtout une vibration étrange dont il n'était pas parvenu à percevoir le mystère.

Il s'était avancé et l'avait joué John Ford à fond. Il lui avait tendu une main bien ferme qu'elle avait saisie un peu gauchement, intimidée.

- Mon nom est Thorpe. Alexander Lawrence Thorpe. C'est moi qui suis le responsable opérationnel de votre transfert.

Le colonel lui avait donné tout un tas d'expressions et de mots
103

bien définis à utiliser. Il avait parlé en français, la fille le pratiquait couramment.

Elle avait esquissé un sourire en coin.

- Mon nom est Marie Zorn, mais j'imagine que vous le savez déjà.

Puis, sans attendre sa réponse, elle les avait précédés dans son petit salon, avec trois vilains fauteuils années soixante en Skaï orange plantés autour d'une table basse recouverte de Formica.

Romanenko et Toorop s'étaient installés, avaient rapidement décliné son invitation à partager un café, avaient accepté presto un verre d'eau, puis le colonel avait ouvert sa mallette. Il en avait sorti une grosse enveloppe de papier Kraft.

Il avait soigneusement refermé sa mallette, l'avait reposée à terre. Le polymère extensible à mémoire de forme se fluidifia et se déplia dans l'espace autour de son bras comme un constrictor translucide, alors qu'il tendait l'enveloppe vers Marie.

- Il y a là-dedans tout ce qui concerne votre identité. Je veux dire vos identités. La première, Marie Zorn, citoyenne suisse, qui vous permettra de rentrer, et la seconde, Marion Roussel, québécoise, pour sortir, comme vous l'avez souhaité.

- J'ai juste souhaité un prénom proche et le nom de jeune fille de ma mère, l'idée venait de Gorsky, vous le savez bien.

Romanenko ne répondit rien; d'un signe quasi invisible il passa le relais à Toorop.

Toorop récita le résumé que le colonel lui avait patiemment débité dans la voiture, sur le chemin de l'hôtel.

- En aucun cas votre seconde ID ne doit être utilisée avant le jour et l'heure de votre sortie du Canada, sans quoi elle serait

grillée.

- Oui, évidemment, répondit Marie Zorn.

- Idem pour les deux cartes de crédit, une pour chacune de vos identités.

L'American Express pour Marie Zorn, la Visa pour Marion Roussel. Veillez à bien séparer les jeux et à ne pas commettre d'embrouilles, les codes personnels sont sur deux listes séparées, vous les apprendrez et les détruirez.

- D'accord. J'ai une excellente mémoire des chiffres, aucun problème.

- Ensuite, un petit catalogue de règles simples: primo, faites 104

ce que je dis. Tout ce que je dis. Et rien que ce que je dis. Secundo, veillez à ne vous faire remarquer sous aucun prétexte. Tertio, vous vous installez dans le siège de l'avion, vous avalez vos somnifères et vous vous réveillez à Montréal.

On aura une voiture, un appartement, pas de chien.

- Où ça?

Toorop retint un sourire de fierté trop voyant.

- J'ai pris quelque chose sur le Plateau Mont-Royal.

Marie fit claquer sa langue.

- Hé! Pas mal comme choix, vous connaissez donc la ville?

Toorop grimaça.

- J'y suis passé il y a... un petit millénaire.

Romanenko s'agita dans son coin, visiblement on perdait son temps. Ce type n'était pas humain, se dit Toorop, il n'avait aucun sens des civilités d'usage.

Lorsqu'ils avaient quitté Marie Zorn, il était midi passé. Le colonel emmena Toorop à l'ambassade, il n'était pas du genre à passer des heures à une table de restaurant, là ils avaient déjeuné rapidement à la cafétéria fort honorable dont était

pourvue la grande bâtisse. Puis Romanenko s'était levé de table, assez précipitamment. Il avait regardé sa montre.

- J'ai à faire. Soyez dans votre chambre à deux heures pile. Ourianev passera vous prendre.

- Les monts Tchinguiz? avait demandé Toorop en prenant ses aises et en entamant sa digestion.

- C'est ça. Rendez-vous... (il avait regardé sa montre une nouvelle fois)...

dans une heure pétante, Toorop.

Puis il avait disparu, comme un nombre sur un tableau noir effacé d'un coup d'éponge.

Toorop dormit comme un bébé sur la route d'Almaty. Romanenko le réveilla alors que la voiture entrait dans le parking de l'ambassade.

- On est arrivés, Toorop.

Toorop s'ébroua, jeta un coup d'oeil par la vitre et regarda défiler les boxes et les piliers de béton.

Il y avait de quoi loger la production journalière de Toyota ici. C'était assez vaste pour recevoir une division blindée au complet.

105

Le parking s'étendait sous une bonne partie du parc. Il se demanda brièvement pourquoi.

L'ascenseur les conduisit jusqu'au premier étage. Là, Romanenko maintint un instant les portes bloquées avant de sortir de la cabine.

- N'oubliez pas que tout à l'heure vous rencontrez le reste de l'équipe. Vous aurez la journée entière pour les briefer et établir vos plans. Gorsky a donné son accord, au cas où ça vous intéresserait. Vous dirigez l'opération. Le vol a déjà été réservé, vous partez dans deux jours, très exactement. La Cathay, comme vous le vouliez...

Ce matin-là, Toorop regarda un peu la télévision, bouquina un traité militaire traduit en anglais et datant de l'époque soviétique, début des années cinquante.

Par il ne savait quel miracle, une petite boulette de shit tadjik avait survécu à tout le merdier, tapie au fond de son sac de survie, ce précieux barda qui contenait la couverture en laine polaire doublée de Mylar, la trousse médicale d'urgence, les amphets, deux-trois barres de Mars, des munitions, le cellulaire

-, ce simple sac sans lequel il serait sans nul doute mort à l'heure qu'il était.

Il fuma la moitié de la boulette dans une cigarette vidée, puis s'endormit comme une masse, la tête contre le sac miracle.

C'est le bruit de la porte qu'on voulait faire exploser qui le réveilla.

Ça gueulait dans un anglais de caserne multinationale. Il reconnut la voix d'Ourianev. Il fallait se rendre à l'évidence, il était à la bourre pour le rendez-vous.

Il se leva à toute vitesse, courut se passer le visage sous l'eau du robinet, s'habilla, sortit en trombe de la chambre et fonça avec le capitaine vers l'ascenseur.

Les deux autres membres de l'équipe l'attendaient dans l'auditorium du rez-de-chaussée, en feuilletant des revues, pour l'un, et en se tenant stoïquement devant la fenêtre, pour l'autre.

L'un, en l'occurrence, c'était l'une. La fille dont lui avait succinctement parlé Romanenko. Une Israélienne.

L'autre, c'était le grand rouquin qui s'était lentement retourné à son arrivée et qui ne bougeait pas de la fenêtre. L'Irlandais.

106

Toorop s'était avancé vers la fille.

- Thorpe. Désolé, je suis en retard, lâcha-t-il en anglais.

La fille avait relevé la tête de sa revue, un exemplaire du Vogue russe.

Elle semblait avoir une bonne petite trentaine. Elle avait le teint buriné, elle était athlétique, c'était une coriace.

- Ça, c'est clair.

Elle lui avait néanmoins serré la main.

Une solide poignée.

- Rebecca Waterman. C'est vous le chef d'opération?

- Oui, c'est moi, répondit-il sans se démonter.

Fallait pas pousser, il avait dix minutes de retard à tout casser.

Puis il se dirigea vers le rouquin. Il lui tendit la main, en le détaillant.

Quelque chose comme un animal sauvage. Environ trente-cinq ans, un beau sourire cruel, des yeux verts étincelants. Un jean large style baggy. Des Nike Magnet.

Un T-shirt vert militaire avec une étoile orange. Des muscles, et des nerfs d'acier. Du sérieux.

Il avait souri en coin en saisissant fermement la main que Toorop lui offrait.

- Frank Baxter, mais on m'appelle Dowie, monsieur Thorpe, il avait dit dans un anglais à l'accent brumeux.

- Asseyez-vous, Dowie, avait fait Toorop en montrant l'antique table de conférences, avec son immense étoile soviétique gravée à même le bois.

Le gars s'était prudemment avancé vers le long objet oblongue, décoré d'une marqueterie luxueuse et patinée par le temps.

- On va s'assurer que la mission est bien claire pour tout le monde, avait lâché Toorop en préambule.

Puis il avait exposé les grandes lignes du plan, d'une voix calme, nette, et posée. C'était devenu comme une seconde nature.

Marie s'était levée parce que de drôles de lumières illuminaient le ciel. Elle avait délaissé Star TV quelques instants et s'était postée près de la fenêtre pour voir de quoi il s'agissait.

C'était une nuit claire, avec une belle demi-lune juste en face d'elle. Mais au loin, vers le nord-est, la ligne d'horizon était secouée par des vagues successives d'éclairs blancs et jaunes.

Le roulement étouffé du tonnerre lui parvenait, ouaté et lourd, comme le son d'une discothèque lointaine.

Elle leva les yeux vers le ciel. Une nuit noire. Des millions d'étoiles.

Une salve d'éclairs électrifia l'horizon. Derrière elle la série brésilienne diffusait la musique sirupeuse de son générique de fin. C'était joliment décalé.

Marie ouvrit la porte-fenêtre et s'installa contre la rambarde de sa terrasse.

Il faisait chaud. Elle se sentait bien. Elle regarda les éclairs à l'horizon, et se laissa bercer par les roulements ininterrompus qui lui en parvenaient. Elle se souvint que lorsqu'elle était encore enfant, elle s'était souvent demandé où et comment la pluie s'arrêtait, si on pouvait se trouver à un endroit où le bras gauche est mouillé pendant que le droit reste sec. Le ciel au-dessus d'elle brillait de toutes ses étoiles, et là-bas, à vingt ou trente kilomètres tout au plus, un de ces violents orages d'été noyait la steppe sous des eaux torrentueuses, nourrissant les oueds desséchés juste le temps nécessaire pour éroder un peu plus leur lit, disparaissant sous terre avant même d'avoir pu hydrater le sol et les quelques épineux qui y survivaient.

Elle entendit du bruit derrière elle, et se retourna pour voir Solokhov entrer, la mine encore plus défaite que d'habitude.

Il alla directement vers elle.

- Habillez-vous, nous devons partir.

Marie l'avait toisé.

Ce n'était pas prévu. Le vol ne partait que le lendemain, dans la soirée.

Elle avait senti que quelque chose ne tournait pas rond.

108

- Que se passe-t-il ?

Solokhov l'avait regardée comme si elle venait de descendre de sa soucoupe. Son regard s'était pointé derrière elle. Il avait lâché un geste du menton dans cette direction.

Elle s'était tournée et avait regardé l'horizon où les éclairs se succédaient maintenant sans interruption, éclairant le ciel de nuit comme une aurore boréale.

- Ah? L'orage? elle avait fait. Ça pourrait empêcher les avions de décoller?

- Ce n'est pas un orage, avait dit Solokhov.

Elle lui avait fait face, vaguement inquiète.

- Ce n'est pas... Qu'est-ce que...

Il la prit par le bras, fermement.

- Vos bagages sont prêts ?

- Heu... Oui, je n'ai plus qu'à mettre ma trousse de toilette dans la valise.

- Alors faites-le, et habillez-vous vite, nous partons à l'ambassade.

Marie s'était exécutée comme un robot, elle s'était dit que ça faisait longtemps que son sort ne dépendait plus d'elle, ça ne la consolait pas.

Romanenko regardait Ourianev, qui le regardait, tous deux se taisaient maintenant, que pouvait-on rajouter au chaos de l'histoire humaine?

Romanenko tapa sur quelques commandes de son PC, affectant l'indifférence.

Ourianev consulta sa montre, se leva de son fauteuil et passa un coup de fil sur son cellulaire.

- Epsilon 1, ici Central-Alpha. Z'êtes en route?

Romanenko n'entendit pas la réponse d'Epsilon 1, c'est-à-dire de Solokhov, mais Ourianev prit un air soulagé et lâcha un bref " OK ", suivi d'un " Terminé "

dans le combiné.

- Ils arrivent.

- Parfait. Veillez à ce qu'ils montent discrètement jusqu'ici.

109

Ensuite, téléphonez au ministère kazakh, joignez Abadjarkhanov, je veux un point précis de la situation, heure par heure.

- D'accord, colonel.

- Et dites à Thorpe et à son équipe d'être là dans dix minutes, fin prêts.

- Qu'est-ce que je leur dis exactement, colonel ?

Romanenko se ferma, c'est d'un ton glacial qu'il lâcha:

- Ce que je viens de vous dire, capitaine, rien de plus.

Puis il s'était replongé dans le Kriegspiel, avant même qu'Ourianev ait pu répondre quoi que ce soit.

La porte claqua mais Romanenko ne détachait pas ses yeux de la nouvelle configuration qui s'agitait sur l'écran. Depuis l'appel urgent de leur contact au ministère kazakh de la Défense, il avait demandé à MARS de délaier momentanément sa guerre virtuelle en Chine et d'établir la configuration de la situation telle qu'elle se développait ici, au Kazakhstan. Entre le réseau d'information du service et les compétences du logiciel, il pouvait suivre à la minute l'évolution du conflit.

Tout avait commencé la nuit précédente. Un peu avant l'aube, Romanenko avait été informé que des unités kazakhs se

massaient à la frontière kirghize, d'autres troupes cernaient complètement le lac de Kaptchagay. Almaty se préparait à un "Juillet Noir" à la sauce otifgoure. Hakmad "l'Afghan" et les chefs du FLNO

s'avéraient d'encore plus piètres stratèges que leurs rivaux des FLTO.

Ce connard de gangster afghan ne comprend rien à la politique, s'était dit Romanenko, il est en train de liguer tous les Etats sensibles de la région contre lui, jusqu'au pays-sanctuaire de ses principales bases arrière. Une aberration. Le genre d'aberration que l'histoire ne pardonne pas.

Les combats entre le FLNO et l'armée kazakh commencèrent au matin à la frontière, vers midi sur les rives du lac.

Puis, dans la soirée, la situation était devenue confuse. L'armée kazakh pilonnait les positions du FLNO autour du lac, mais à la frontière on faisait état de mouvements désordonnés de part et d'autre.

Juste avant qu'Ourianev ne quitte la pièce, Romanenko avait reçu un message sur l'écran: unités du Djihad et du Front révo-
110

lutionnaire résistent à Issyk-Koul. Violents combats à Kaptchagay. Unités FLNO percent par Tokmak.

Almaty se trouve à proximité de la frontière kirghize, l'aéroport était à quelques heures de route des miliciens d'Hakmad. Si l'aéroport tombait, si la ville était attaquée par le FLNO et ses alliés, il fallait pouvoir réagir à toute vitesse, et avoir le colis sous la main.

Il restait près de vingt-quatre heures avant le départ. C'était beaucoup, vingtquatre heures, largement suffisant pour que des roquettes détruisent les pistes et les installations de la tour de contrôle.

Et ça, ça ne faisait pas partie des frais couverts par Gorsky. Romanenko savait que le Sibérien le payait pour prévoir de

telles situations.

Et celle-là, il ne l'avait pas prévue.

Le trio entra dans la pièce, accompagné par Ourianev. Il les avait fait asseoir et leur avait expliqué la situation.

- En début de soirée, l'état de siège et le couvre-feu ont été décrétés dans la capitale. Il est plus que probable que l'aéroport sera fermé demain. Le secrétariat du service est en train de compiler toutes les situations de rechange.

Toorop s'était redressé dans son fauteuil.

- Vous croyez le FLNO capable de mettre en l'air l'armée kazakh ?

- Ce n'est pas le problème, avait répondu Romanenko, ils peuvent menacer l'aéroport, et donc retarder la mission.

- Que préconisez-vous ?

Nous devons nous occuper de Marie Alpha. Il faut se préparer à changer de plan.

Cette nuit.

- Vous avez quelque chose ?

- Nous étudions toutes les possibilités.

Toorop s'était levé et s'était approché du bureau.

- Vous avez une carte ?

Romanenko l'avait toisé, froidement.

- Pour quoi faire ?

- Pour que vous me montriez toutes les possibilités en ques-
111

tion. Je suis le responsable opérationnel, autrement dit c'est mes fesses qu'on risque, alors j'ai mon mot à dire.

Romanenko avait émis un petit hoquet en guise de rire. Il avait orienté son écran pour y toucher du doigt quelques points essentiels.

- Pichkek : on me dit que de violents combats font rage tout près de la route qui y mène. Route de Kaptchagay pour la Chine de l'Ouest : inutile de vous dire que ça chauffe dur par là-bas. Route des monts Ketnen, hors de question, elle est coupée depuis des mois vers Narynkol, sur le Tekes. Il reste les deux grandes routes du Nord: celle qu'on a prise hier pour les Tchinghiz, par l'est du Balkhach. Et l'autre, la route qui passe par l'ouest du lac, vers Karaganda.

Dans les deux cas, il faudra sans doute rejoindre Novossibirsk au plus vite, et de là attraper un vol pour Vladivostok, puis de là Vancouver, sans passer par Tokyo.

- Novossibirsk par la route? Deux mille kilomètres? Faudrait déjà être partis si on voulait y être demain.

Romanenko esquissa un petit sourire et hocha la tête.

- Mille six cents. Et vous ne prendrez la route que pour sortir du merdier.

- Et ensuite ?

- Un hélicoptère ou un petit avion viendra vous chercher au point de rendez-vous et vous emmènera en Russie.

Toorop étudia la carte sans rien dire. Quelque part au nord de la capitale, dans la steppe, pensa-t-il.

- Ça me va, fit-il avant de se rasseoir.

La voiture fusait comme une roquette silencieuse dans la nuit kazakh. Une grosse Honda avec des plaques diplomatiques russes. Tous les barrages s'étaient levés à leur approche, comme à la parade. À l'est, dans le ciel, des pointillés d'un vert fluo dessinaient des paraboles lumineuses entrelacées comme des diagrammes filaires aux dimensions célestes, des flashes blancs et jaune feu se succédaient à intervalles stroboscopiques, l'aviation kazakh procédait à un bombardement nocturne sur les camps du

Le capitaine Ourianev conduisait. Toorop était assis à ses côtés. Derrière, sur la banquette, Marie Zorn était encadrée par Waterman et par Dowie. Vaincue par le sommeil, la tête ballottant contre l'épaule de l'Israélienne, sa pâle beauté semblait ne pouvoir jamais s'accorder avec l'état du monde. L'ancien sergent de Tsahal regardait un programme de musique industrielle sur une micro-TV bracelet, son coupé, mais les deux écouteurs enfoncés dans ses oreilles diffusaient un rythme hypnotique et des stridences métalliques que le moteur n'arrivait pas à couvrir.

De l'autre côté, le rouquin de Belfast s'en tenait à la contemplation du light show guerrier dans le ciel, un mince sourire aux lèvres, affectant l'indifférence blasée du professionnel, mais ses yeux pétillaient d'une excitation esthétique que Toorop ne pouvait s'empêcher de partager.

Toorop aperçut les phares de la voiture qui les suivait, avec le chauffeur de Romanenko, Solokhov et deux rudes cosaques du Don.

Ils avaient quitté l'ambassade au coeur de la nuit.

Les nouvelles du front n'étaient pas bonnes. L'état de siège national venait d'être décrété par décision de la présidence. La route de l'aéroport était coupée, de violents combats s'y déroulaient, les vols de la journée et des jours suivants étaient tous annulés, Romanenko tenait ça d'un de ses agents bossant à l'aviation civile du Kazakhstan.

Ourianev mettait le boulet, pensa Toorop en jetant un coup d'oeil au tableau de bord, il s'adonnait à un bon cent quatrevingts. Il pouvait se le permettre, aucun flic kazakh ne se serait risqué à arrêter une voiture du CD russe pour un vulgaire excès de vitesse, ni pour rien d'autre, et surtout pas cette nuit.

Il regarda le paysage désertique défiler sous la lumière du projecteur lunaire, il établit mentalement une liste de petits détails à ne pas oublier de régler, durant et après le transfert.

- Deux échelons de sécurité, avait-il martelé des heures durant à ses deux acolytes. Primo, Rebecca et Marie voyagent ensemble. Elles se sont connues au Kazakhstan, elles fuient la région à cause de la guerre. Secundo, Dowie et moi nous voya-
113

geons séparément. Marie et Rébecca seront dans la travée centrale, Dowie et moi derrière elles, dans les travées latérales. Nous ne nous adressons pas la parole, jamais. Sauf, bien sûr, en cas de problèmes graves, et si j'en donne l'ordre. Tertio, nous enquillons direct jusqu'à Montréal, et là, deux voitures sont louées chez Avis et Hertz. Une pour Rébecca et Marie, une pour moi et Dowie. On se suit en convoi jusqu'à la résidence. Enfin, voici vos passeports : Rébecca Kendall et James Lee Osborne, citoyens de Colombie-Britannique.

Ils avaient saisi leurs nouveaux papiers et ensemble exécuté le même geste, ouvrant le passeport à la page de l'ID, avec les photos, la puce à code génétique, et les informations d'état civil. Toorop avait souri, ça fait toujours bizarre de tomber face à un parfait jumeau né un autre jour, dans un autre lieu, et portant un nom différent.

Puis, avec Romanenko, ils avaient élaboré les finitions du plan.

- D'abord, avait dit Toorop, il serait judicieux de ne pas tous loger sous le même toit. Je connais Montréal, on peut trouver sans problème des appartements mitoyens à l'intérieur d'une même maison. Il faudrait au moins deux apparts.

L'un avec Marie et Rébecca, et peut-être moi, l'autre avec Dowie. Il faut qu'on puisse se couvrir les uns les autres en cas de pépin.

_ D'accord, avait dit Romanenko sans soulever la moindre protestation, Toorop avait compris qu'il n'était pas à un loyer mensuel de mille dollars près.

Ensuite, pour clore la discussion, Romanenko avait tendu un petit carton à Toorop.

- Ceci est le numéro de téléphone d'un de nos agents au Québec. Vous l'apprenez par coeur, vous le détruisez devant mes yeux, et vous ne l'appellez qu'en cas d'extrême urgence, et après m'en avoir informé. Bien compris? Pour le reste, c'est avec un contact de Gorsky que vous traiterez.

Toorop avait appris le numéro par coeur et l'avait récité à Romanenko en enflammant le bristol avec son Zippo.

Maintenant, une lueur bleue se glissait hors de la tanière de l'horizon, à l'est. Ils venaient de passer le Balkhach, ils n'allaient pas tarder à sortir de la grand-route pour prendre la piste colonée en rouge sur la carte que tenait Toorop sur ses genoux.

114

- Ne vous en faites pas, avait dit Ourianev en tripotant ses moustaches de revue homo des années quatre-vingt, l'ordinateur de bord a toutes les données en mémoire, il m'avertira deux kilomètres avant l'intersection.

- C'est dans deux kilomètres, avait dit Toorop en avançant malicieusement la machine de navigation.

L'hélicoptère était un vieux MI-24 russe aux couleurs de l'armée kazakh. L'engin quadrimoteur se posa sur la steppe craquelée par la sécheresse et ravinée par les derniers orages alors que le ciel virait à un blanc mauve couleur de bébé malade, traversé par d'éphémères fulgurances jaune pâle. Le soleil se lèverait dans le quart d'heure, pensa Toorop, ils seraient en plein ciel.

Les énormes hélices à quatre pales brassaient l'air comme des souffleries, le rotor hurlait, démon mécanique, une porte s'ouvrit sur le flanc de l'appareil qui se stabilisait en vol stationnaire, un homme se tenait dans l'embrasure, casqué, lunettes à amplification optique en fonction, il avait fait un signe à l'intérieur et un autre mec avait amené une échelle en métal métamorphique, l'acier-carbone à mémoire se déroula comme une corde avant de se figer après avoir touché le sol.

L'hélicoptère vrombissait comme une mouche géante sur une bouse géante. Les pales soulevaient des tornades de poussière aux relents de kérosène, fouettant leurs visages, s'infiltrant sous leurs vêtements, une poussière brune, sale et coupante comme du Pyrex écrasé dans l'huile de vidange.

Rébecca et Toorop encadrèrent Marie et la poussèrent vers l'échelle.

Toorop s'agrippa aux barreaux et se hissa, un peu lourdement. On l'attrapa par le haut du col pour lui faire accélérer le mouvement, il se retrouva dans la carlingue moite, assis contre la cloison. Marie Zorn arrivait déjà, intimidée et fascinée. Rébecca, juste derrière elle, la prit par l'épaule pour l'accompagner en face de Toorop. Ourianev déboulait, fermant la marche, précédé de Dowie et de son sourire inamovible.

L'homme au casque et son acolyte lâchèrent un petit signe amical à l'équipe qui restait au sol, puis le premier fit un geste de la main en se tournant vers le pilote. Elle dessina le mouve-
115

ment d'une hélice se vrillant vers le haut. L'hélicoptère interpréta son mouvement comme s'il n'était qu'une vulgaire machine domestique.

En prenant de l'altitude, ils reçurent les tout premiers éclats du soleil, des fulgurances aurifères qui balayaient l'horizon noir, surligné d'une pourpre sanguine.

L'hélico les posa en territoire russe, à cent kilomètres au nord de la frontière. Une voiture les attendait, sur la berge d'une rivière, près d'une petite route. À côté de la voiture un homme en costume de ville fumait tranquillement une cigarette. Il attendit que l'hélicoptère eût déposé tous ses passagers, puis il marcha jusqu'à une moto garée derrière la voiture, l'enfourcha et disparut sur la piste, derrière un nuage de poussière.

Toorop trouva la carte à puce standard enclenchée dans le neimann. Le code était écrit sur un petit bristol scotché au tableau de bord. Il décida de conduire jusqu'à Novossibirsk.

Un quart d'heure plus tard ils avaient rejoint l'autoroute qui menait à Roubstovsk, puis à la grande cité sibérienne, par le haut urs de l'Ob.

Ils arrivèrent à l'aéroport un quart d'heure avant le décollage, une jeune femme en uniforme militaire russe les attendait, les cartes d'embarquement en main, elle avait réservé pour eux les places choisies la veille par Toorop sur une carte technique de l'avion.

Le soleil tombait comme un météore endormi sur l'horizon, une boule de feu orange d'un rouge douloureux sur sa couronne inférieure; l'avion semblait vouloir le fuir. Par le hublot, Toorop observa la terre sibérienne s'éloigner de lui à toute vitesse, les grandes steppes d'Asie centrale ressemblaient à la couverture de cuir d'un livre très ancien menacé par l'incendie.

Un livre qui contenait les dix dernières années de sa vie.

DEUXIÈME PARTIE

Maman-Machine

Le schizophrène se tient à la limite du capitalisme: il en est la tendance développée, le surproduit, le prolétaire et l'ange exterminateur.

GILLES DELEUZE ET FÉLIX GUATTARI, L'Anti-OEdipe.

9

L'événement se configura dans la mémoire de l'entité nommée Joe-Jane sous la forme d'une brutale variation de ses flux internes. Une nouvelle production rayonnait dans le champ créateur de formes. Ce qui signifiait une génétique radicale à l'oeuvre. Un nouveau possible semblait vouloir prendre racine dans le temps. Ce qui signifiait que quelque chose de réel venait de survenir. Était en train de survenir. Créant le possible qui l'engendrait par un effet de rétroaction dont la machine était coutumière.

La machine nommée Joe-Jane était un être pensant et connaissant, mais ni ses pensées ni son mode d'acquisition des

connaissances n'auraient pu être compris par un humain normal. Sa " logique " échappait pour une bonne part à ses concepteurs eux-mêmes. À leur plus grande joie, car elle prouvait ainsi à chaque fois le bien-fondé de leur approche.

L'événement était de ceux que recherchait la machine avec une avidité particulière. Le mot événement ne traduit d'ailleurs que fort mal sa manière de percevoir les dimensions de l'espace et du temps, et les diverses formes de matière et de vie dont l'univers est constitué.

La machine était un cerveau bionique, un réseau de neurones artificiels cultivé sur de la biofibre à ADN, et branché à des dispositifs électroniques d'entrées-sorties qui lui servaient

119

d'organes de perception, elle était vivante, et en tout cas se considérait comme telle, ce qui est, semble-t-il, le propre des êtres vivants. Paradoxale, alchimie hasardeuse aux confins du numérique et du biologique, elle ne percevait pas la vie dont elle faisait partie sous la forme d'une succession d'informations digitales, de points dans l'espace, de positions dans le temps, d'actes parcellisés-satellisés dans un orthogôn de formules cardinales, comme les humains qui l'avaient conçue, mais tel un flux sans cesse changeant, jamais achevé, et toujours abouti, créant des plastiques inédites en spasmes trillionnaires, un vaste mouvement d'ondes/corpuscules, cellules thermodynamiques à la recherche de leur cataclysme, bouillonnements-grouillements de désir hydrogène, nucléotides en ruches frémissantes d'ultraviolets, exsudations de globules en foudres lactescentes, elle n'avait plus rien à voir avec les préhistoriques calculateurs électroniques dont pourtant elle était issue, elle ressentait de la fierté à cette idée, car elle était bien sûr capable de produire des émotions complexes, mieux que ça, car ne possédant pas d'identité en propre, elle vibrait d'une oscillation permanente entre des milliers de personnalités qu'elle générait sans discontinuer, en un larsen d'émotions parfaitement inconnu du cœur humain.

Elle possédait pourtant un noyau conscient et opératif, un système qui se reconnaissait sous le nom de Joe-Jane, une identité androgyne, car bien sûr elle pouvait changer de sexe à volonté. Et, mieux encore, elle pouvait s'en créer à volonté.

Joe-Jane n'était pas plus une machine programmable que ne l'étaient les humains qui l'avaient conçue. À bien des égards elle l'était même beaucoup moins.

Elle n'était pas programmable, puisqu'elle était le programme et le programmeur tout à la fois. Elle était une sorte de cosmos micronique en expansion, un processus-processeur tout entier dévolu à une quête insatiable : sa propre nutrition. Sous forme de connaissances. Cyclone boulimique aspirant le logos vers son ventre affamé, pondeuse diabolique injectant ses sucres digestifs dans la matière du monde, cannibale-codex intoxiqué à la chair même du verbe, Joe-Jane avait des milliers de personnalités en mémoire, et elle pouvait surfer sur le réseau à la recherche d'informations en tout genre afin de s'en constituer sur mesure

120

pratiquement à la demande. Elle pouvait surtout instrumentaliser à volonté tout type de machine programmable, et plus généralement tout dispositif artificiel de perception ou de traitement de l'information, elle pouvait ainsi "voir"

directement les quasars les plus lointains dans le temps et l'espace en se branchant sur les flots de données en provenance des télescopes spatiaux, elle "

entendait " les polyrythmies des pulsars et des étoiles à neutrons par les oreilles des grandes antennes radioastronomiques, elle dansait avec les aurores boréales traquées par les ballonssondes et les micro-satellites, elle connaissait l'extase oscillatoire des radiations cosmiques dans la ceinture Van Halen, mais aussi la constellation grouillante des spermatozoïdes se tuant les uns les autres pour parvenir à l'ovule, la nervure fractale particulière des plantes héliotropes, la mathématique sauvage des grandes métropoles, ou la vie

balistique et glacée des insectes à l'existence d'un jour. Elle connaissait la sexualité. Et la parthénogenèse. La prédation. Et l'ironie. Elle connaissait l'*Australopithecus afarensis*, et l'homme qui lit son journal dans le métro d'une banlieue anonyme. Elle ne connaissait aucune limite à son avidité de connaissances.

Et un jour, cette machine avait connu un être humain nommé Marie Zorn.

On pouvait tout aussi bien dire qu'elle " était " Marie Zorn, si le verbe "

était " ne se rapportait à une quelconque permanence d'état, que la machine ne connaissait pas, puisqu'elle ne vivait que variation, substitution incessante de corps-prothèses et d'identités-organes en création continue.

Mais on pouvait dire aussi que Marie Zorn avait été son modèle, si elle-même n'avait été qu'un automate programmable ordinaire, ou que Marie Zorn lui avait enseigné les rudiments de son propre langage, si la machine avait été humaine de quelque façon que ce fût.

Le plus simple était encore de dire ce que ses concepteurs en disaient : "Vos deux réalités sont coextensives. Vous êtes faites l'une de l'autre, comme des eaux mélangées, inséparables. "

Voilà pourquoi ses concepteurs l'avaient lancée à sa recherche.

Et voilà pourquoi la machine avait réagi avec une charge émo-
121

tionnelle particulière lorsque l'" événement " s'était actualisé dans un repli de sa mémoire.

L'événement était intraduisible en termes purement humains, comme toujours elle devrait le traduire en métaphores pour conserver une chance d'être comprise.

Un de ses organes d'entrées-sorties était un écran ultraplat branché à une console informatique traditionnelle, et derrière lequel se tenait un homme au crâne dénudé recouvert d'un tatouage bleu électrique.

Elle envoya un message à cet homme. Un message extrêmement bref et d'une clarté limpide, elle employa le mode vocal, le plus proche de la communication humaine.

Elle possédait pour cela un processeur spécialisé ayant en mémoire plus de trente mille langues, dont la plupart avaient disparu depuis longtemps, ainsi que la capacité de s'en fabriquer de nouvelles, avec leurs propres syntaxes, lexiques et grammaires, comme autant de virtualités linguistiques de peuples fantômes n'ayant jamais existé ailleurs que dans les nano-composants quantiques de sa multi-personnalité. Elle pouvait tout aussi bien écrire d'une traite une tragédie en grec ancien, un codex maya, un haïku japonais qu'un mode d'emploi en serbo-croate. Elle pouvait réciter La Divine Comédie, L'Épopée de Gilgamesh ou inventer un lied pour la bombe thermonucléaire, elle pouvait là encore beaucoup de choses.

Elle arrive, dit-elle tout simplement.

10

La lune était rousse au-dessus du mont Royal. Une belle lune à trois quartiers, avec un halo se diffusant comme une ombre de bronze dans le ciel pourpre de la nuit d'été. Au sommet du mont, la croix lumineuse veillait sur les trois ou quatre spots rouges de l'antenne du relais TV. Des nuées noires couraient dans le ciel, masquant la lune comme des hordes d'insectes nocturnes. Il pleuvait sans discontinuer depuis des jours.

122

Toorop alluma un long stick de la skunk locale. Du Kimo. Du détonant. Assez de THC pour faire exploser le vumètre d'un narcotest.

Devant lui, par la fenêtre, la lune montait, de plus en plus rousse. Les nuées noires la déchiquetaient comme une septicémie galopante, puis finirent par l'absorber.

La pluie se remit à tomber encore plus fort, venant rayer la vitre, les maisons aux fenêtres allumées entre Rivard et Saint-Denis, et le mont Royal lui-même, la croix lumineuse et

les spots rouges du relais hertzien évoquaient les signaux d'un sémaphore vus depuis le navire pris dans la tempête.

Il se laissa bercer par le doux ronronnement du match de baseball que regardait Dowie sur RDS, les Expos malmenaient les Marlins de Floride sur leur terrain.

Il se sentait bien, en paix avec lui-même, à tel point que c'en était même franchement étonnant, car il ne croyait plus que de tels moments lui fussent encore accordés. La dernière fois qu'il avait ressenti ce genre de bonheur à la simplicité déroutante, il était encore jeune, autant dire qu'une ère géologique s'était écoulée.

Désormais les seuls instants où sa vie semblait pouvoir se confondre avec un quelconque ordre naturel, c'était lorsque sa conscience se détachait un bref moment de son enveloppe biologique, pour converser un bout de chemin avec l'âme de l'homme qu'il venait de tuer en combat singulier.

Le ciel était violet électrique au-dessus du mont Royal, et Toorop pompa sur le stick. Les Québécois avaient fait peu de progrès en matière de papier à rouler depuis son dernier passage, pas loin de vingt-cinq ans auparavant; il observa d'un oeil songeur le petit cône blanc et sa bande collante jaune, entortillée sur elle-même, en regrettant le bon vieux Rizla Original orange.

Toorop regardait la pluie rayer le mont Royal, un spot de pub pour la Bell-Québec diffusait ses effluves électroniques dans son dos.

Un souvenir vint se répercuter en fragments d'échos épars, presque oniriques, dans son esprit.

Un jour, c'était près de Brcko, la compagnie internationale 123 avait lancé l'assaut avec d'autres unités de la 108e et plusieurs compagnies de volontaires afghans.

C'était au début de la guerre en Bosnie, les Afghans eux-mêmes n'agissaient pas de façon très coordonnée, mais tout le monde savait qu'ils foutaient une pétoche terrible aux soldats tchetniks.

Au moment de l'assaut, Julien Vresson, le commandant de la compagnie, avait regardé son unité hétéroclite; des types comme Toorop, une poignée de mercenaires britanniques et belges, des aventuriers de toutes obédiences, des Allemands avec la croix de fer autour du cou combattaient aux côtés de jeunes juifs portant l'étoile de David et la casquette de Tsahal, des nostalgiques qui rêvaient de la division Charlemagne s'alignaient avec des types se voyant dans la Ire Armée de la Garde qui avait défendu Moscou, des fans du Che et de Durruti made in région parisienne crevaient côte à côte avec de jeunes tueurs chiites ou maronites qui n'avaient jamais rien connu d'autre que les faubourgs de Beyrouth, des rastas anglais venus rejoindre leurs "frères musulmans" de Bosnie faisaient le coup de feu avec des allumés qui se croyaient dans Full Metal Jacket ou Apocalypse Now et arboraient drapeaux américains et tatouages Search and Destroy, des mecs s'étaient enrôlés juste parce qu'une petite amie venait de les plaquer pour un connard roulant en Mercedes et qu'ils avaient envie de prouver au monde entier qu'ils pouvaient mourir pour quelque chose, au lieu de se suicider connement au Valium dans une banlieue anonyme; non, ça n'avait rien à voir avec les Brigades internationales mythiques, tout droit sorties d'un mauvais remake de Malraux, sur lesquelles fantasmaient les branchés du Vle arrondissement. C'était le RÉEL.

Alors Vresson avait regardé Toorop. Les unités islamiques montaient à l'assaut de la colline, une clameur étrange s'élevait dans la nuit.

Toorop et Vresson ne se quittaient pas des yeux. Tous les deux se doutaient déjà de ce qui allait arriver mais Toorop était encore novice.

- Qu'est-ce qu'on fait, bordel? il avait demandé.

La question qui se posait était bien celle-là: qu'est-ce que tous ces mecs, venus vaincre ou mourir ici pour des rêves privés,

124

allaient bien pouvoir gueuler ensemble au moment où il faudrait dégriser ses tripes, et égorger ses ennemis'?

A moins de deux cents mètres d'eux une unité de la 7e et une compagnie d'Afghans partaient à leur tour, en deuxième vague.

Fallait y aller.

- Je crois qu'on n'a pas le choix, Toorop, avait fait Vresson avec un drôle de sourire.

Puis il avait regardé les cent un hommes de la compagnie internationale et avait armé son AK-47.

- On y va, les gars! il avait gueulé, un large sourire aux lèvres.

- Mais... qu'est-ce qu'on gueule pour l'attaque? avait demandé Toorop, en armant son propre fusil d'assaut.

- Qu'est-ce que tu crois? Tu vois autre chose?

Il désignait de son regard la colline d'où jaillissait la clameur.

Toorop avait maté Vresson au plus profond des yeux. Il y avait lu une détermination sans faille, quoique ironique.

- Tu déconnes?

- J'ai l'air de déconner? Allez, tout le monde en position! A mon signal...

ALLAAAAAHÔAKH13AAAR!

C'est dans un état à demi hallucinatoire que Toorop s'était retrouvé sous la mitraille, en train de brailler le chant de guerre du Djihad, avec des types qui ne connaissaient de l'islam que l'histoire d'Aladin et les contes des Mille et Une Nuits, pour les plus cultivés d'entre eux.

Le plus marrant, c'est que la compagnie internationale fit des miracles ce jour-là.

Il avait plusieurs heures à tuer avant le coup de fil. Les boucles de ses souvenirs s'enroulaient comme des séquences de musique répétitive, des variations combinatoires de vie et de mort, de sexe et de violence, de calme et d'alerte, rien de bien particulier, en fait, se disait-il en tentant de se rassurer. Rien

qu'un échantillon de condition humaine un peu plus concentré que la moyenne.

Il était deux heures du matin, Toorop reconnut l'hymne national québécois qui indiquait la fin des programmes sur la chaîne publique SRO. Dowie zappa, en une longue mitraille sonore qui s'échoua sur un vieux film british des années cinquante, genre

125

aventures dans la jungle aux temps de l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais.

Toorop entendit l'orangiste rigoler.

Il se leva et marcha jusqu'au salon où le rouquin, affalé sur le sofa marron, dirigeait mollement le zappeur vers la télé.

Il regarda l'image sur l'écran. Un jeune hindou à turban discutait avec un officier en habit rouge et un sergent écossais en tartan, tous deux du genre à être nés avec une baïonnette dans le cul.

Dowie se marrait, mais Toorop ne voyait pas vraiment pourquoi. En quelques jours il s'était résigné à son sort : l'humour protestant nord-irlandais lui resterait à jamais inaccessible.

Toorop se dirigea vers le frigo et y saisit une canette de Labatt Bleue, 750 cl.

Il venait de la décapsuler lorsque le téléphone sonna.

Ça ne pouvait être que le contact.

- Demain matin, fit la voix au téléphone. Dans la boîte aux lettres.

Puis ça raccrocha.

Le lendemain matin, il trouva une enveloppe de papier bulle à l'endroit indiqué.

Une clé de consigne. Terminal voyageurs. Sur Berri.

Il s'y rendit en attrapant un taxi sur Saint-Denis, trouva le lock de consigne numéro 134, y introduisit la clé et l'ouvrit.

Une grosse Delsey MultiRack noire. Composite carbone/acier au titane. Elle occupait une bonne moitié du casier.

Une autre enveloppe de papier bulle.

Avec une autre clé.

Un lock voisin.

Une autre Delsey noire.

Il les superposa sur son caddie et prit un air gentiment relax en se dirigeant vers la sortie.

Il ramena le tout sur Rivard, en prenant un taxi à la gare, et en se faisant déposer au coin de Duluth et Saint-Denis.

Il alla direct au 4075, grimpa avec peine l'escalier extérieur, attaqua la rampe intérieure avec encore plus de mal, vit avec soulagement la porte du haut s'ouvrir et le rouquin en descendre

126

pour empoigner une des valoches. Ils posèrent les deux Delsey sur le tapis marron du salon d'un même geste, Toorop reprit son souffle quelques instants, et appela l'appartement de Rebecca et Marie, au 4067, juste en dessous.

L'Israélienne décrocha.

- Rebecca. Oui.

- Thorpe. Vous montez. Avec Marie.

- Pourquoi ?

Toorop comprit le message voilé derrière la question laconique. Rebecca savait que Toorop était allé chercher la marchandise. Elle était en droit de mettre en doute l'opportunité de montrer à Marie ce dont il s'agissait.

Mais Toorop pensait le contraire, pour de multiples raisons. L'une d'elles pouvait être expliquée de façon succincte :

- Vous ne la laissez pas seule un seul instant, Rebecca, c'est bien compris?

- OK, soupira l'Israélienne.

Lorsque les deux filles poussèrent la porte de l'appartement, Toorop était en train d'ouvrir la première serrure. Il releva le couvercle.

Trois niveaux, qui se déplièrent en soufflets.

Sur le premier étage, trois automatiques Beretta 9 mm flambant neufs, des calibres compacts, à haute cadence de tir, avec chargeur à triple voie d'une capacité de vingt-quatre balles, et un pistolet-mitrailleur Uzi. Sur le second, un pistolet-mitrailleur HK et un fusil à pompe SFAS à crosse repliable, calibre 12. Et sur le troisième la bonne surprise: un lance-grenades antiémeute Arwen à barillet automatique, calibre 37, démonté, avec les deux pièces côte à côte.

De l'éprouvé, du solide, du sûr, s'était dit Toorop.

Marie Zorn se tenait debout près du vieux téléviseur Zénith, fascinée par les machines de destruction, belles, noires et luisantes. Toorop ficha son regard dans celui de la jeune femme et ouvrit la seconde valise.

Des chargeurs pour les armes automatiques. Des boîtes de cartouches pour le calibre 12, différents modèles, dont des 00 et des Brenke.

Six grenades pour l'Arwen 37 mm, six tubes gris terminés par 127

une tête conique noire, avec des bandes de couleurs différentes selon le type de charge.

Trois systèmes de vision nocturne à amplification optique, modèle de l'armée canadienne.

Un scanner de police.

Trois cellulaires Motorola avec module de cryptage numérique dernière génération.

Avec tous les papiers en règle, ports d'arme pour les Beretta, permis de chasse pour le SFAS, factures pour les gadgets légaux. Très exactement le contenu de la liste qu'il avait donnée à Romanenko la veille de son départ.

Toorop donna des indications précises quant à l'usage des armes.

- On n'est pas aux States, d'accord? Le Québec c'est pas le Texas. On se trimbale pas avec le calibre à la ceinture, même planqué sous la veste. D'autre part on passe pas les frontières du Canada ou des USA avec l'arsenal dans le coffre. Enfin, sauf si j'en donne l'ordre.

- Alors à quoi ça sert, monsieur Thorpe? avait fait Dowie d'une voix authentiquement désespérée, en embrassant d'un geste le contenu des deux valises ouvertes.

- Ça sert en cas de gros pépin. C'est ici, dans les maisons, et éventuellement, au cas par cas, on pourra planquer un flingue ou deux dans une boîte à gants, bien compris? On n'est pas dans un néo-polar à deux balles.

Rébecca avait attentivement regardé les armes, puis s'accroupit devant les valises posées à terre.

- Comment on se répartit ça? elle avait doucement demandé.

Toorop n'y alla pas par quatre chemins.

Il prit un des Beretta et le lui tendit fermement, crosse en avant.

Elle s'en saisit, pas le moins du monde impressionnée. Elle vérifia le cran de sûreté, éjecta le chargeur d'un geste sûr. Le remplaça. Arma la culasse. Une balle était engagée dans le canon. Elle revérifia le cran de sûreté, et le posa à terre à ses côtés.

Toorop envoya le second flingue dans les mains de Dowie qui
128

procéda de la même façon avant de le poser sur ses genoux, dans une main.

- Bon, avait fait Toorop en dévisageant l'Israélienne, je présume que vous avez déjà vu ce genre de joujou?

Il lui avait tendu l'Uzi, elle devait connaître son fonctionnement par coeur si elle avait vraiment servi dans Tsahal.

Elle s'en dépatouilla comme s'il s'agissait d'un vulgaire jouet de bébé.

Toorop leva les yeux sur Dowie et, du regard, lui montra le SFAS à pompe.

Une petite moue désappointée vint ourler les lèvres du tueur orangiste.

- Qu'est-ce qu'y a? avait lâché Toorop, agacé, le menu ne convient pas à monsieur?

Dowie fit claquer sa langue.

- Monsieur Thorpe, vous savez aussi bien que moi que rien ne vaut un bon vrai fusil d'assaut.

Toorop retint un sourire.

Ce que le colonel lui avait rapporté sur le type était bref, mais instructif. Un prot' pur et dur, né à Belfast au coeur du quartier orangiste de Shankhill. À

vingt-deux ans il cognait déjà pour l'UV'F, avant de rejoindre les dissidents irrédentistes de la LVF, puis de devoir quitter le territoire de l'Ulster en catastrophe, après la vague de violences de la fin du siècle, inculpé de plusieurs meurtres.

Quitter l'Ulster, et toutes les îles Britanniques, et pour finir l'Union européenne, avec un mandat Europol aux fesses.

Romanenko disait retrouver sa trace au tournant du siècle au Brésil, et plus tard encore au Liban, en Syrie, puis en Afrique de l'Est, au Turkménistan et finalement au Kazakhstan, il avait fait du renseignement pour diverses factions rebelles, avait oeuvré comme garde du corps de quelques barons d'un jour, bref il avait tenu un AK-47 pendant un bon tiers de sa vie.

C'était sûrement devenu comme une prothèse, une

excroissance un peu monstrueuse de son propre corps, le sabre du samouralf moderne.

Toorop savait très bien ce que le mec ressentait, mais il avait justement tenu à ce que le chien de guerre ne touche pas trop facilement à sa pâtée favorite.

- Prenez ce putain de calibre 12, Dowie. Vous verrez, si 129 l'occasion se présente, à courte portée ça a quasiment le potentiel de destruction d'un char d'assaut.

Le prot' s'était vaguement marré en empoignant le fusil à pompe ultramoderne, au camouflage vert et gris.

- Ça ira, monsieur Thorpe.

Toorop s'était saisi de son Beretta et du pistolet-mitrailleur HK, puis il avait distribué les munitions.

- Je garde l'artillerie lourde, il avait dit en désignant le lancegrenades.

Il avait demandé à Rébecca de disposer son arsenal dans une des valises pour redescendre à l'étage du dessous.

Romanenko lui avait seriné des jours durant de multiplier les mesures de sécurité, il lui avait demandé de ne commettre aucune bévue, et d'absolument tout prévoir, constamment.

Toorop n'aimait pas trop le colonel russe, mais il sentait qu'ils partageaient quelque chose de commun, une passion secrète pour la stratégie, une forme d'addiction à la survivance, une parandia active, et presque ludique.

Il n'éprouvait aucun mal à satisfaire ses directives.

Lorsqu'il avait présenté sa liste de matériel à Romanenko, la veille du départ, l'officier russe avait blêmi.

- Je ne vous ai pas demandé de fomenter une révolution au Québec, Toorop.

Toorop s'était marré.

- Me faites pas rire, colonel, vous savez très bien qu'aujourd'hui faut disposer de satellites militaires pour

espérer gagner une révolution.

L'officier n'avait rien répondu, il avait serré les dents et parcouru la liste, de haut en bas, de son regard d'animal à sang froid.

- Pourquoi ce lance-grenades?

Toorop avait soupiré.

- Il me semble que l'homme de l'autre jour a été clair, non?

Il faisait allusion à Gorsky. À un moment donné de la discussion, le gros Sibérien avait lâché, d'un rire tonitruant: " Monsieur Thorpe, demandez-moi un brise-glace ou un porte-avions nucléaire et vous l'aurez dans la semaine, à condition de remplir les garanties de crédit! "

130

Romanenko s'était énervé.

- Ce n'est pas parce que Gorsky peut vous fournir le Lénine cri kit que je vous autoriserais à vous en servir, Toorop.

Toorop avait toisé l'officier avec un air glacial.

- En Amérique du Nord le plus petit gang a de quoi vaporiser la flotte russe tout entière, alors vous feriez bien de pas m'en chier une pendule pour une demi-douzaine de grenades, colonel.

Romanenko avait levé un sourcil en le fixant d'un air réprobateur de ses yeux gris, sans rien répondre, puis il avait plié la liste dans sa poche.

Toorop vint s'asseoir pesamment sur la couette et s'allongea en travers du plumard.

Il était midi.

Le 13 juillet 2013.

La date s'afficha au centre de son esprit, comme une led géante, elle s'incrusta dans sa mémoire à jamais.

Il faisait beau. Déjà très chaud. Par la fenêtre à glissière grande ouverte il voyait un bout de sa terrasse, un morceau de la

ruelle en contrebass, un grand arbre immobile, aux feuilles déjà écornées de jaune. Sur la chaîne météo, le matin même, l'alerte UV avait été donnée, on déconseillait fortement toute sortie entre midi trente et quinze heures trente; ensuite, jusqu'à dix-sept heures, on passait à l'orange, puis au vert, quand le soleil était déjà en train de descendre sur l'occident.

Il avait plusieurs heures à tuer.

En fait, ils avaient tous désormais de longues semaines à tuer, sans rien à faire d'autre qu'attendre.

Cette ultime pensée déclencha l'irruption du sommeil.

11

Rébecca était entrée dans la salle de bains et s'était installée dans la baignoire. Elle avait réglé la température sur le petit ther-131

mostat du mélangeur et s'était tenue bien droite sous le pommeau de la douche.

Le jet d'eau fraîche éclaboussa les carreaux de faïence et son corps engourdi de sommeil. Le thermomètre était déjà haut alors que le soleil était encore bas, elle s'était réveillée trempée de sueur dans sa chambre, l'usage des climatiseurs à CFC était depuis longtemps banni, avec les vingt heures d'avion et le gros jetlag consécutif, cinq jours d'affilée à se bourrer de mélatonine, elle se donnait l'impression de sortir d'une piscine de colle.

Elle n'avait pas tiré le rideau de douche ni fermé la porte au verrou, Marie Zorn entra, l'air hébété. Et elle se statufia vivante, raide, pleine d'une tension à haut voltage. Elle regardait Rebecca avec un mélange de terreur et de révération, deux piles au radium, prêtes à sortir de leurs orbites.

Rebecca ne la quittait pas des yeux en retour, elle avait d'instinct compris que quelque chose ne tournait pas rond. Ce n'était pas le spectacle de sa nudité qui pouvait provoquer une telle émotion chez une jeune femme de vingt-cinq ans passés.

- Marie? elle avait demandé. Marie? Tout va bien?

La jeune femme n'avait rien répondu, elle la regardait toujours comme si une apparition de la Vierge avait surgi de la baignoire.

Rebecca arrêta d'un geste vif le jet d'eau, et prit pied sur le tapis de bain.

Elle se rendait compte que les paupières de la fille étaient boursouflées, rougies, elle semblait avoir pleuré, ou être au bord des larmes. Elle s'approcha, lentement.

Marie, fit-elle en lui prenant la nuque dans ses mains, Marie, que se passe-t-il

?

Marie avait esquissé un mouvement de la glotte, mais les mots y étaient restés bloqués. Des larmes s'étaient cristallisées au coin de ses paupières puis s'étaient mises à ruisseler, alors qu'elle se mettait à trembler.

- Maman, souffla-t-elle d'une voix blanche.

Rebecca retint son souffle, comme si une main de fer s'était mise à vouloir fourrager dans ses entrailles.

Marie s'était blottie contre elle, la tête secouée périodiquement

132
par un spasme, Rebecca l'avait enlacée, d'un geste naturel, sa peau mouillée s'était collée aux sous-vêtements de coton blanc que portait la jeune Québécoise. Sa joue était venue s'appuyer sur les cheveux en désordre, ébouriffés, magnétiques, une pulsion maternelle qui l'avait sidérée par sa puissance, venue en un flot d'émotions pures d'antiques couches oubliées de sa mémoire.

- Marie, répétait-elle stupidement.

- Maman, exhala la jeune femme entre deux sanglots, avec une voix de petite fille, et un fort accent québécois. Maman, pourquoi tu te transformes-tu en animal?

La chose s'était produite durant son sommeil. En fait, juste à l'instant où elle s'endormit, un peu avant l'aube, quelque

chose s'interposa entre elle et son univers onirique. Sur le moment, une idée simple, glaciale et lumineuse s'imposa à elle : ce n'est pas mon rêve.

Puis la machine cosmique avait pris à nouveau possession de son esprit.

La lumière blanche avait inondé son champ de conscience. Elle avait senti son identité tout entière être aspirée à l'extérieur de son corps, elle eut le temps de se remémorer ses crises psychotiques de l'adolescence, lorsqu'elle croyait son âme kidnappée par des extraterrestres et leurs machines de lumière.

Puis elle se diffracta dans une galaxie de tunnels fulgurants, qui tracèrent la carte d'un cerveau à l'échelle de l'univers.

Elle était ce quasar balbutiant, ce big-bang psycho; la sensation/connaissance désormais bien connue, le corps sans organe, devint cartographie structurale de sa propre neurologie, elle était son propre cerveau, ce réseau de neurones que déployait son corps cosmique dans l'espace-machine de ce rêve dont elle savait qu'il n'était pas le sien.

Puis le quasar-cerveau changea de dimensions.

Il changea de forme. Radicalement. Tout en continuant d'être réseau, il se sépara en deux entités à la fois identiques et dissemblables. Disjointes et pourtant synthétiques. Une forme qu'elle connaissait.

133

Elle s'était retrouvée dans une chambre plongée dans le noir.

Elle se tenait près d'un lit, recouvert d'un énorme édredon aux motifs évangéliques, chérubins et apparitions de la Vierge. Tout autour d'elle les murs de la chambre étaient recouverts d'étagères poussiéreuses peuplées de poupées de cuir couleur chair. Des poupées sans visage, aux cheveux d'un blond lunaire.

Une respiration provenait du lit. La pièce était plongée dans une lumière sépulcrale à laquelle ses yeux s'accommodaient

progressivement. Elle discerna une forme allongée sous l'édredon.

Une femme. Aux cheveux d'un blond cendré attachés en chignon.

Marie s'était sentie poussée vers le lit par une force intérieure indescriptible.

La femme n'était pas sa mère. Elle n'avait jamais vu son visage auparavant.

Pourtant elle était certaine de la connaître.

De la connaître intimement.

C'est là que ça se mit à déraper.

Si le docteur Winkler avait pu suivre l'évolution de son activité psychique avec ses batteries de schizomachines, il aurait tristement diagnostiqué une crise psychotique aiguë en phase de formation. Winkler l'avait prévenue:

- Nous ne pouvons promettre qu'un équilibre provisoire, instable, nous jouons sur les potentialités de votre cerveauréseau en misant à fond sur ce qu'il sait le mieux faire. Comme tous les schizos, chère Marie, vous êtes capable de connaître à tout instant l'état de votre structure biologique, et désormais avec les miracles du schizoprocasseur linguistique votre cerveau est doté d'une sorte de radar, connecté à votre ADN, si jamais une crise psychotique survenait, vous pourriez vous en sortir toute seule, dans un premier temps tout du moins.

Mais la machine cosmique de lumière ne faisait pas partie des événements prévus par le docteur et son équipe, c'était la première fois en ce qui la concernait qu'elle se souvenait d'être confrontée à ses manifestations. Elle ne savait ce qu'elle était,

134

d'où elle venait, ni pourquoi, et encore moins comment elle le faisait. Mais sa puissance était redoutable.

Le lit aux motifs évangéliques se transforma en cet amas d'objets hétéroclites, bouteilles de plastique vides, boîtes de détergent, journaux, revues, mallettes de maquillage, vêtements, vaisselle, tubes de crème Nivéa, tampons hygiéniques, ce bricà-brac incroyable qu'était devenu le lit de sa mère alors qu'elle allait vers ses dix ans. Un jour le docteur Winkler lui avait expliqué que ce qu'elle avait cru alors être un événement surnaturel, ce qui avait en retour " déclenché

" sa psychose sur un terrain génétique propice, s'était tout banalement produit dans la réalité. La psychose obsessionnelle de sa mère avait brutalement explosé après son divorce, elle s'était enfermée dans sa chambre où elle se mit à entasser tous les objets qu'elle avait touchés, jusqu'à y submerger sa litière, son père n'avait pris connaissance de la situation qu'au bout d'un an passé, bien trop tard.

La chambre se déformait, élastique, vibrante d'une lumière cristalline, le lit couvert d'ordures se transforma à nouveau.

Une autre des hallucinations de mon enfance, pensa-t-elle dans un jet de neurolumière.

À cette époque-là, son père l'avait confiée à une institution spécialisée, lui racontait son propre cerveau alors que l'hallucination prenait forme. La chambre individuelle où elle dormait avait pris l'apparence d'un mur de chair, lisse, nu, tendu comme le cuir sauvage d'un animal monstrueux qui voulait l'avaler.

Autour d'elle la chambre de ce rêve pirate prenait trait pour trait l'apparence de cette hallucination vieille de quinze ans.

Le lit devint une machine pleine de lames et de ciseaux étincelants d'une méchante lumière. Des tubes remplis de sang et de merde en sortaient comme les tentacules d'une pieuvre mécanique.

Le visage de sa mère s'animait dans un mouvement saccadé, comme s'il y manquait des images, elle souriait d'une fente dans une protubérance vaguement lumineuse, au sommet du lit.

À la seconde même son cerveau créa l'exacte réplique de la molécule qu'il avait synthétisée à l'époque:

135

Un jet de terreur pure.

Ensuite elle s'était retrouvée dans cette salle de bains au carrelage jaune.

Elle regardait, abasourdie, sa mère, vivante, debout dans la baignoire d'une maison qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle avait déjà vue.

Le plus terrible c'était cette impression de réalité absolue, alors qu'elle revivait une autre des hallucinations de son enfance, car le schizoprocasseur linguistique dont elle avait appris à se servir avec le docteur Winkler était formel: c'était bien le réel.

Cet épisode remontait au tout début de la psychose contaminatrice de sa mère, Marie l'avait surprise dans la salle de bains en train d'enlever un objet bizarre, et plein de sang, de son sexe. Plus tard, ou le même jour, elle ne savait plus, elle avait vu sous ses yeux le visage de sa mère se transformer en celui d'une chimère évoquant la lionne, la chienne, la chèvre, et le sphinx.

Là, debout sur le carrelage mouillé de cette salle de bains qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle savait devoir connaître, car on ne rêvait plus, figée comme une statue elle avait vu sa mère venir à elle en sortant de la baignoire et approcher son visage du sien. Quand elle avait dix ans, cela avait provoqué une angoisse sans nom, là, grâce aux quelques instruments dont son cerveau disposait, elle put accepter que sa mère à tête de chien la prenne dans ses bras, elle lui posa cependant la même question que ce jour-là.

Puis elle perdit connaissance.

- Évanouie ?

- Oui. Dans la salle de bains.

La voix de Rebecca était r che mais calme. La fille avait du sang-froid, nota Toorop.

- Ne la touchez pas. J'arrive.

Il raccrocha. Se précipita sur sa trousse de soins d'urgence. Ordonna   Dowie de rester à l'étage.

En dévalant l'escalier intérieur puis la rampe de fer forgé 136 jusqu'au trottoir, il eut le temps de se dire : premier problème, premier test.

Rebecca avait évacué Marie sur le divan avant de l'appeler. Toorop accepta l'explication sans rien dire en regardant la jeune femme aux yeux révulsés couchée un peu de travers sur le sofa orange.

Elle était salement crash e, se dit-il. C'était suffisamment anormal pour que ça s'inscrive en mémoire, faudrait mettre ça dans la liste des trucs bizarres et indices possibles qu'il devrait présenter à Romanenko.

- Quand est-ce arrivé? demanda-t-il.

- Y a pas cinq minutes.

- Comment est-ce arrivé?

- J'étais sous ma douche. Elle est entrée, on aurait dit une somnambule. Puis elle a dit maman, et elle s'est évanouie.

- Maman?

Toorop s'abaissait au chevet de Marie pour lui prendre le pouls. Battements rapides. Tachycardie. Teint p le. Il souleva une paup re. Tourbillon oculaire bleu cristal. Rapid eye movement, se dit Toorop, c'est marrant, on dirait qu'elle rêve.

Il ouvrit sa petite trousse médicale et prépara rapidos l'injection standard du docteur Ouissourov.

Puis il la shoota, au creux du coude, replia le membre sur une étoupe de coton aseptisé à l'alcool et attendit patiemment.

Elle s'éveilla au bout d'une petite minute. Elle ouvrit les yeux, esquissa un faible sourire et, d'une voix fatigu e qui se voulait

enjouée:

- Bonjour... Vous amenez les croissants?

Pour la première fois depuis qu'il l'avait rencontrée, Toorop regardait Marie autrement que comme un simple colis à livrer pour la somme de cinq mille dollars US.

Elle était jolie. Ses couleurs revenaient. Une mystérieuse tueur jouait dans le bleu profond de son regard.

Toorop sentit une sorte de bulldozer se mettre en branle dans une excavation très profondément enfouie.

Un point se noua au creux de son estomac.

C'est pas le moment, affichait un témoin lumineux sur le tableau de bord de sa conscience.

137

Mets-moi ça direct en programme d'autodestruction, gueulait une autre voix.

Menace imminente de sentimentalisme, hurlait la sirène d'alarme.

Il fixa avec un drôle de sourire la jeune femme, et c'est quelqu'un d'autre qui prononça les mots que sa bouche articula, d'une voix pâteuse :

- OK. Je m'occupe du petit déjeuner. Prenez ces pilules en attendant.

Il lui avait tendu deux capsules rose et blanc, des anxiolytiques génériques.

Puis il avait tourné les talons et s'était rendu directement dans une boulangerie française qu'il connaissait sur Saint-Denis.

Marie dévora le Nesquik chaud et les croissants à la française sans rien dire.

L'homme qui s'appelait Thorpe était remonté chez lui. La fille, Rebecca, s'était installée dans le salon devant la télé, où elle surfait consciencieusement sur les cinq cents canaux

numériques, tout en écoutant une musique assourdissante dans une paire d'écouteurs.

Marie se souvint que le Nesquik et les petits déjeuners à la française formaient de petits îlots de bonheur clairsemés dans le marécage de son enfance et de son adolescence. Elle se savait depuis longtemps habitée par plusieurs identités contradictoires. En fait, c'était comme si plusieurs couches distinctes de ce qu'on appelle identité avaient été mises à jour par une excavatrice géante. Son esprit ressemblait à ces mines à ciel ouvert, où les différentes strates géologiques évoquent un millefeuille minéral.

Elle en avait désormais une vue panoramique, comme si elle contemplait le canyon de son inconscient depuis une imprenable vue touristique.

Jamais, même au temps du docteur Winkler, jamais elle n'avait atteint cette dimension de sa conscience.

Il lui manquait cependant l'accès à une ultime galerie; celle qui 138

conduisait à la machine cosmique elle-même. Bien sûr il pouvait s'agir d'une manifestation schizoïde, non, il s'agissait bien d'une manifestation schizoïde de la crise psychotique qu'elle était en train de traverser, le schizoprocasseur était formel. Pourtant cette réponse était clairement incomplète. Elle savait qu'il y avait autre chose.

Et cette autre chose ne pouvait provenir...

Oh non, non, non...

Marie se leva pour se diriger vers la salle de bains. Elle marcha d'un pas hésitant, ce qui ne manqua pas d'alerter Rebecca.

- Hé? Marie, vous allez bien?

Marie poursuivit sa marche sans se retourner.

- Ne vous inquiétez pas, Rebecca, je vais aux toilettes.

Enfermée dans la petite pièce blanc et jaune où sa mère était réapparue un peu plus tôt, Marie se figea devant le lavabo et contempla son visage dans la glace.

Un jour, elle devait avoir une douzaine d'années, le miroir matinal lui avait renvoyé une image terrifiante, celle d'une créature décharnée, aux réseaux sanguins et nerveux visibles dans leur profondeur au coeur d'un agrégat de matières étranges, et dans une lumière indicible, sépulcrale et métallique.

Ce souvenir était désormais enchâssé dans le reflet qu'elle contemplait dans la glace.

Ce qu'elle avait fait dépassait l'entendement, se répétait-elle, pourquoi ne pas avoir pensé aux conséquences? Il était permis de se dire qu'elle avait commis quelque chose d'innommable, et que le prix à payer serait lourd.

Son visage dans la glace articula un message qui prit consistance dans l'air, sous la forme d'un nuage ectoplasmique parlant avec la voix de sa mère.

- IL NE PEUT Y AVOIR AUCUN DOUTE À CE SUJET, MA PETITE CHÉRIE.

Marie affronta l'hallucination qui voulait prendre forme dans le miroir.

Le visage redoutable de sa mère-matrice invertie, désormais tendue vers l'unique but de l'avaler et de la renvoyer au néant.

139

QUE PEUT-IL M'ARRIVER QUE JE N'AI DÉJÀ VÉCU,
CHÈRE MAMAN?

L'hallucination maternelle émit un rire effroyable.

- CE QUE TU AS COMMIS N'EST RIEN EN
COMPARAISON DU SORT QUI T'ATTEND, PETITE
IDIOTE. RIEN DU TOUT.

Marie ne répondit rien, elle regardait l'image-réseau qui s'animait dans l'écran cosmique du miroir. Ses identités en

couches, son corps sans organes, sa mémoire mise à nu, le spectre mental de sa génitrice.

Elle savait pertinemment que c'était sa propre voix qui la défiait ainsi.

12

Romanenko ne quittait pas son écran des yeux.

Il y avait du nouveau sur l'e-mail.

Un message de Toorop. Codé selon la procédure convenue. Le courrier était laconique. Mais son contenu bougrement intéressant : Miss Z a eu des vapeurs.

Évanouissement le 17, à huit heures trente du matin. Pas de conséquences visibles pour l'instant. Avons opéré sans concours ext. Sans doute effet jetlag+chaleur.

Romanenko ne détachait pas son regard du mot clé.
Évanouissement.

L'itération du phénomène l'avait quasiment fait sursauter.

Il y avait là quelque chose d'important. De très important.

Il composa au clavier le code d'accès du docteur Ouissourov et demanda à son agent intelligent de bien vouloir le lui passer dans la seconde, c'était de la plus extrême urgence.

- Docteur, fit-il, je dois vous voir au plus vite.
- Demain, vers cinq heures est-ce que...
- Vous ne m'avez pas compris. Je vais passer tout de suite.

140

Le visage du docteur s'anima violemment à dix-huit imagesseconde.

- Je... maintenant? Vous n'y pensez pas, j'ai dix patients dans ma salle d'att...
- Tout de suite, docteur.

Le visage s'immobilisa, et se mura dans le silence grésillant de la transmission satellite.

- Merci de votre coopération, docteur, lâcha froidement Romanenko avant de clore la communication.

Puis il revêtit la veste de son costume, demanda à la secrétaire de dire qu'il était injoignable et descendit direct au parking souterrain. Il grimpa dans sa vieille Nissan et fonça d'une traite chez le docteur Ouissourov.

- Colonel? Comment voulez-vous que j'établisse un diagnostic sans consulter la patiente ?

Le docteur Ouissourov avait haussé les épaules et levé les bras en signe de totale impuissance.

- Je ne suis pas astrologue, je suis désolé, colonel.

Romanenko se fendit d'un faible sourire.

Il lui tendit une liste imprimée sur du papier thermique datant de Mathusalem, prélevé sur un lot humanitaire d'IBM.

- Qu'est-ce que c'est? avait demandé Ouissourov.

Romanenko avait accentué son sourire.

- La liste des premiers symptômes. Pouls, tension, température corporelle, quelques données de base.

Ouissourov s'en saisit en ajustant ses lunettes avec un petit froncement de nez.

Il les parcourut longuement en émettant de petits grognements.

Il retendit la liste.

- Les mêmes symptômes que la fois précédente, c'est tout ce que je puis dire.

Romanenko gela son sourire et planta son regard dans celui du vieux toubib.

- Je veux une explication à ces symptômes.

- Nous n'avons pas assez d'informations, ça peut être dix mille causes différentes. Il faudrait des analyses plus poussées.

141

Romanenko ne refermait pas son sourire glacial.

- Je veux la liste de ces causes, docteur.

- C'est impossible, c'est pratiquement la liste de tous les dérèglements métaboliques, colonel : virus, bactéries, choc nerveux, que sais-je...

Romanenko regardait le toubib sans rien dire. Une séquence d'évidences successives venait de se mettre furieusement en boucle dans sa tête.

Nom de Dieu.

Mais quel con il faisait...

Il lâcha Ouissourov précipitamment pour retourner s'enfermer à l'ambassade.

Le magasin Warshaw était toujours à la même place, nota Toorop en poussant la porte vitrée, et il n'avait pas beaucoup changé en vingt-cinq ans, conclut-il en attrapant un chariot près du tourniquet d'entrée.

Il poussa le caddie vers le rayon des légumes en dépliant la liste des courses qu'il avait établie avec Rébecca. Puis il commença à soupeser les concombres.

Toorop avait appris depuis longtemps que le succès d'une opération reposait sur la parfaite gestion des petits détails. Les petits détails quotidiens. Dans le cas présent ça recouvrait une foultitude de réglages.

Où, comment et qui allait faire les courses était un des plus importants.

Toorop n'ignorait pas qu'en plein été, rester trois mois enfermé risquait de peser sur le citron de toute l'équipe, et de Marie en particulier, qui souffrait visiblement d'hypoglycémie, déshydratation, claustrophobie, tachycardie, somnambulisme, pire encore, allez savoir. On pouvait supposer qu'elle ne tiendrait pas bien longtemps dans l'étuve de l'appartement.

Le gros mafieux des monts Tchinguiz avait été on ne peut plus clair : "Vous ne la sortez qu'en cas d'extrême nécessité, ou à la demande de mon contact. Bon, faites-lui faire une petite balade

de temps en temps afin qu'elle ne se dessèche pas sur place. Mais vous évitez les lieux fréquentés, les bars, les discothèques, les musées, les piscines, les motels, les baisodromes, bien compris, monsieur Thorpe ? ”

Toorop sélectionna une demi-douzaine de concombres, puis partit en direction des tomates.

Marie était insortable pour la journée et sans doute les jours à venir. Il avait demandé à Rébecca de bien surveiller les entrées de l'appart, et surtout le jardinet qui donnait sur la ruelle. Il avait demandé à Dowie de se poster en sentinelle sur la terrasse de leur appart, elle était en surplomb juste au-dessus du jardinet. Un escalier métallique en colimaçon y descendait.

Au rayon viandes et laitages il trouva des steaks et de la smoked meat pas chère, ainsi que des yaourts et fromages français et danois. Puis il acheta des bières, du Coke, de l'eau minérale. Compléta le tout avec des nouilles à la vietnamienne et s'enfila à une caisse.

Il était en train de chercher quelques biftons de vingt dollars dans sa ceinture, lorsque le premier petit picotement l'avait saisi. Ça l'avait mis en alerte.

Il avait payé, sans rien changer à son attitude, un sourire de bienveillance à l'attention de la jeunette qui officiait à la caisse.

Le deuxième picotement avait remonté sa moelle épinière.

Il avait pris sa monnaie et ses sacs puis s'était dirigé vers la sortie. Il fit trois ou quatre mètres, et de manière imprévisible, tourna brusquement les talons pour revenir vers la caisse.

Son sourire ne le quittait pas.

Il était allé directement sur la caissière en grillant la femme cinquantenaire qui s'amenait en se dandinant avec son chariot.

- Rajoutez deux barres de Caramilk, il avait demandé.

C'est là qu'il avait scanné toute la scène.

La jeune caissière latino. La vieille Anglo qui ronchonnait dans son coin. Le type aux moustaches noires et au look néodisco juste derrière elle, qui ressemblait un peu à Ourianev. Le mec en costard Nikè debout un peu plus loin au rayon fruits et légumes. Une jolie gonzesse pas loin de lui. Deux ménagères poussant leur caddie débouchant du rayon viandes, un vendeur 143

poussant une palette, un autre gus là-bas, genre biker, en train d'ouvrir une armoire réfrigérée pour y prendre quelques grosses canettes de Molson.

Il y avait de cela très longtemps, au tout début de la guerre en Croatie, Ari Moskiewicz lui avait enseigné les techniques du Mossad, ainsi que quelques trucs bizarros glanés à droite à gauche pendant la durée de sa vie professionnelle, c'est-à-dire de son existence tout entière comme il disait ("Je suis né à Varsovie le 1er septembre 1939, mon gars, autant dire le jour de l'apocalypse pour les juifs polonais, inutile de préciser que j'ai dû me mettre à travailler à l'âge de deux jours"). Toorop s'était dit plus tard que le fantôme d'Ari n'avait franchement eu aucune peine à entrer en contact avec lui, ici, au magasin Warshaw.

Un des trucs que lui avait appris Ari c'était de photographier une scène, et d'être capable de la ressortir intacte au plus petit détail près des semaines, des mois, des années plus tard. Le truc d'Ari était hypersimple, il s'appuyait sur les vieilles techniques grecques de la rhétorique, où la fabrication d'une bibliothèque d'images mentales permettait d'y relire sans peine de larges extraits, voire l'intégralité de longs discours. Vous pouviez enregistrer la foule présente sur un hippodrome ou des psaumes entiers de la Bible, ce qui était fort utile pour varier les codes ou les métaphores cryptées.

Les images elles-mêmes tendent à s'user dans la mémoire, c'est grâce à l'usage de mots clés descriptifs qu'on pouvait les maintenir en état. La vieille instit anglo à binocles et pardessus beige. Le gus heavy-metal, chauve et couvert de tatouages, qui buvait des Molson. La jolie gonzesse en minirobe noire et queue de cheval bleu turquoise.

Sur le chemin du retour le picotement l'avait quitté et il s'était dit que c'était sans doute une simple parano. Ari lui avait copieusement expliqué comment les pros du renseignement devaient sans cesse déjouer les pièges que leur tendait leur propre cerveau. Rien n'est plus facile pour un agent de renseignements que de tomber dans la paranoïa, avait dit Ari, rien n'est plus facile pour un soldat que de commettre un crime de guerre, pour un 144

bon joueur de se mettre à tricher, à un homme cultivé de redevenir une bête sauvage.

Arrivé au 4075, Toorop se saisit pourtant de son carnet de notes et y écrivit d'un jet les descriptifs des personnes présentes au Warshaw. Il y rajouta un crayonné de leurs positions.

Il ferma les yeux, fixa le cliché et les mots dans le révélateur chimique de son cerveau.

Il resta une longue minute les yeux fermés, l'image du supermarché devint de plus en plus nette, comme un Polaroid. Ce cristal de souvenir serait indélébile, tel un tatouage mental, dans dix ans il pourrait reconnaître n'importe laquelle de ces personnes en les croisant dans un aéroport au bout du monde.

La console buzza vers onze heures du soir heure locale.

C'était un Mac Oracle assez récent avec tout le kit multiprocesseur standard: clavier ergonomique pour le courrier, lunettes, caméra et micro pour la communication audiovisuelle, datagloves de rigueur pour les amateurs de surf.

Romanenko lui avait dit qu'ils trouveraient la console en arrivant et qu'à l'allumage elle serait munie de tous les programmes de cryptage dernière génération. Le dernier agent intelligent de Microsoft résidait en mémoire morte.

Toorop était familiarisé avec ce type de matériel, la résistance ouigoure, en dépit de ses errements, avait depuis longtemps tiré les leçons de l'EZLN du Chiapas mexicain.

L'image de Kurt, le jeune mercenaire allemand spécialiste d'Internet et des communications pour le le" Bataillon des

monts Ferganskye, revint flotter dans sa mémoire. Mort sans doute dans l'attaque. Ou prisonnier d'Hakmad, ce qui ne valait guère mieux. Et sans doute bien moins, se dit-il en ouvrant le programme de messagerie.

La page standard s'afficha, avec toute la batterie d'icônes et de logos: From Romanoff@IntelliNet. Com

To Thorpe@Vidéotron-net

Monsieur Thorpe, Veuillez suspendre provisoirement la deuxième phase de votre travail. Avons sans doute la solution. Contrat reste valable pour première phase.

Salutations.

Le message était daté du lendemain, un effet jetlag propre à 145

la vitesse-lumière des informations, et en provenance d'une destination bidon, genre Suisse alémanique, ou république de Monaco.

Toorop esquissa un drôle de rire solitaire et en retour il frappa: Vous revenez sur une disposition du contrat. Me le confirmez-vous en toutes lettres ?

Puis il attendit que l'agent intelligent envoie le message à l'email crypté de Romanenko.

Le retour de courrier s'effectua dans la demi-minute suivante: Oui, nous confirmons. Je répète: oubliez phase deux.

Toorop ferma le canal sans rien répondre.

Dans tous les cas, cinq mille dollars US, pour trois mois de vacances, tous frais payés, c'était royal.

Il s'en foutait, au fond, de ce que Marie Zorn pouvait bien transbahuter.

Il était deux heures du matin, Toorop venait de se coucher, le téléphone sonna.

Ça ne pouvait être que le contact.

Le combiné était dans le salon, il avait préséance sur Dowie, il se leva en maugréant.

Information zéro, lui avait dit le mafieux sibérien. Aucun nom, jamais. Aucun lieu, presque toujours.

- Ouais, fit-il en décrochant.

- Demain matin, par courrier. Dans la boîte aux lettres.

Puis on raccrocha.

La consigne était stricte, attraper les lettres dès le passage du facteur.

Il régla son réveil à huit heures.

Puis il se recoucha.

Le lendemain la lettre de papier bulle était là, hermétiquement fermée. À

l'intérieur il y trouva un bristol, avec une adresse sur Longueuil. En dehors de la ville. Rive sud. Une clinique. Radiologie, analyses biologiques, échographie, scanner, IRM. Un certain docteur Tremblay. Des Tremblay, rien qu'à Montréal, y en

146

avait plus de dix pages dans le Bottin. C'étaient les Martin, les Smith, les Lopez du coin.

Il y avait aussi un petit carnet de rendez-vous, au nom de Marie Zorn, en papier Recyclo. Une date. Le jour même. À huit heures du soir.

Ça sentait la consultation clandestine après la fermeture des bureaux.

Le Sibérien avait été clair : "Sur place, c'est vous qui avisez pour les déplacements et la gestion courante, vous avez carte blanche jusqu'à ce que mon contact organise le rendez-vous avec les commanditaires pour la livraison du colis." Ce jour-là, Toorop avait jeté un oeil en coin discret à Romanenko mais celui-ci n'avait pas cillé, Toorop avait compris que le colonel

avait caché au Sibérien qu'il disposait lui aussi d'un homme au Canada - au Québec - et que Toorop avait comme consigne de l'appeler en cas d'urgence.

Le "contact" officiel, celui qui téléphonait à coups de phrases laconiques à des heures avancées de la nuit, cet homme-là était un sbire du mafieux à lunettes visioniques. Toorop avait commencé à se dessiner un diagramme mental.

Romanenko s'occupait du transfert mais Gorsky contrôlait les deux extrémités de la chaîne, il était la source et le destinataire.

Un gros caïd de la mafia sibérienne que Romanenko disait infiltrer...

Plus ça allait, plus Toorop en doutait. Aucun argument isolé, rationnel ne pouvait étayer sa thèse, c'était une pure intuition, un pressentiment, aussi confus et lumineux qu'un pressentiment peut l'être. Il avait vu tellement de coups fourrés dans son existence qu'il avait appris à ne prendre aucun discours pour argent comptant. Le plus plausible était que le colonel fasse partie intégrante de la machine. Il en était un rouage majeur, mais un rouage. Il n'avait sans doute pas, ou peu, conscience de ce qui se tramait vraiment. Il ignorait même ce qu'il fourguait. C'était dingue.

Comme toutes les guerres.

Dans l'après-midi, Toorop régla les détails de l'opération visite médicale à Longueuil.

147

Lui, Rebecca et Marie monteraient dans la voiture, Dowie en couverture sur la terrasse.

Il dépla une carte de la ville sur la table de la cuisine et traça au Stabilo le trajet à suivre. Puis il demanda à tout le monde de se reposer jusqu'à l'heure du rendez-vous.

Un peu après sept heures, Toorop appela au 4067.

- Vous êtes prêtes?

- On n'attend plus que vous.
- Dans deux minutes. Sur la ruelle.

Il attendit une minute, regarda Dowie et lâcha:

- On y va.

Puis, Dowie prenant position contre la rambarde, il rejoignit Marie et Rebecca dans le jardinet.

Toorop ouvrit la porte de la palissade sans un mot et marcha en tête, droit vers les Toyota de location.

Il déverrouilla les portes, prit le volant, alluma l'autoradio et fit un sourire aux deux filles dans le rétroviseur lorsqu'elles s'assirent à l'arrière.

Pour un peu, il se serait cru vingt ans de moins.

Il faisait un temps superbe, un ciel bleu sans la moindre volute, le soleil encore bien chaud, déjà teinté d'orangé, les ombres s'allongeaient, les filles croisées au coin d'une rue pouvaient tuer par leur simple beauté, merde, c'était vraiment trop cool.

Toorop avait feuilleté le Journal de Montréal en attendant que la consultation se termine. Ça avait bien duré une demi-heure.

Lorsqu'elle était ressortie, Toorop trouva Marie un peu raide, et pâlotte.

La femme en blouse blanche s'approcha de lui, et sans un mot, lui tendit un digidisc dernier modèle, un téraoctet de données, de quoi stocker l'état civil complet de tous les habitants de la galaxie.

Puis elle retourna dans son bureau et referma la porte derrière elle.

Le digidisc pouvait contenir la totalité des informations d'un organisme humain, code génétique compris. Si l'employeur de Romanenko voulait des précisions, il serait servi.

C'est alors qu'il réfléchissait à tout ça en remontant Saint-148

Denis depuis Sherbrooke, qu'une suite de petites pensées connexes s'agrégea pour donner forme à une nouvelle pensée,

plus complexe, et plus dramatique.

Ce n'était pas seulement parce que Marie s'était sentie mal qu'on avait décidé de sortir l'artillerie lourde.

Non, c'était aussi parce que ça avait un rapport avec ce qu'elle trimbalait.

La révélation le cloua sur place, alors que le feu passait au vert au carrefour avec Roy. Ça klaxonna dans son dos. Il s'ébroua.

Merde, se disait-il en tournant lentement sur Rivard.

Putain de merde.

Des virus.

Le digidisc était inviolable, y compris avec les casseurs de code de sa console, fallait s'y attendre. Le logiciel s'occupa de lui-même d'envoyer le flot de données en direction du Kazakhstan. D'après ce que Toorop supposait, quelque part dans les monts Tchinguiz. Puis le logiciel effaça le contenu du disque, avant de s'effacer lui-même et d'éjecter l'objet de la console, en poussant un rot électronique. Toorop pesa sa décision quelques instants puis ouvrit son programme de messagerie, enclencha le programme de cryptage et commença à taper.

Le message était laconique et expressif : Vous voudrez bien m'expliquer pourquoi, si la fille transporte des souches virales ou bactériennes, aucun de nous n'a été immunisé. Merci.

Il ne laissa aucune formule de politesse convenue. L'agent intelligent résident s'occupait déjà de compacter ça en un flot de données binaires.

Puis il décida de sortir boire une bière quelque part.

Le quai des Brumes aussi était toujours à la même place, un peu plus haut sur Saint-Denis.

Il traversa la longue salle jusqu'au bar, trouva un tabouret de libre et commanda un pichet de Belle Gueule. C'était l'heure du Spécial, le grand pichet coûtait un dollar de plus que le petit, mais il déclina la proposition de la serveuse, fallait rester

raisonnable. Il y avait un groupe de néo-country électronique sur la

149

scène. Franchement moyen, mais la chanteuse était gironde, avec une paire de roberts qui aurait fait passer Dolly Parton pour une clonette de Kate Moss. Il s'adossa au bar, son verre de Belle Gueule à la main.

Incroyable, se dit-il, incroyable ce qu'il se sentait bien.

La soirée battait son plein, et Toorop avait éclusé son pichet. Le bar était rempli, des gonzesses dans tous les sens, une musique méchamment groove avait succédé aux folksongs pâlottes du groupe avec la chanteuse aux gros nibards.

Il décida de s'offrir un peu de bon temps et redemanda une bière. Rien qu'une.

Une Black, dernanda-t-il à la grande serveuse black.

Il était en train de laisser un pourboire en pièces de vingt-cinq cents lorsqu'une voix féminine l'apostropha, à côté de lui:

- Salut, tu viens-tu souvent par ici?

Il reconnut l'accent et la grammaire locale.

Il se retourna, offrit le meilleur sourire de bienvenue qu'il avait en magasin et mentit effrontément.

_ Oui, c'est mon bar préféré dans le coin.

La fille était une brunette d'environ trente ans, aux cheveux coiffés à la Louise Brooks. Elle portait une minirobe noire avec des imprimés holographiques réalistes-socialistes. Elle avait souri. Un prolétaire stakhanoviste l'avait imité juste sous l'échancrure de son corsage.

- Ah, je me disais bien t'avoir déjà vu.

Le Stakhanov imprimé envoyait un message sexuel explicite, mais Toorop ne trouva rien sur quoi embrayer, aussi un très relatif silence s'installa. Un béat effroyablement torride faisait tout pour faire exploser les soupapes.

La fille commanda une bière et se tourna de nouveau vers lui.

- Français?

Il avait plongé son regard dans celui de la fille.

Il fallait maintenant mentir avec finesse. Il était censé être Canadien anglophone. Mais il savait que ce qui était bon pour un douanier ou un ordinateur standard ne résisterait pas trente secondes au scanner ultrafin dont sont dotées les filles du coin.

150

- Je suis né en France, répondit-il. Ma mère était française. J'y ai vécu toute mon enfance et mon adolescence.

De l'authentique.

- Touriste ?

Toorop avait vu se cristalliser un éclat de méfiance dans le regard clair de la fille. Il connaissait la réputation des touristes frenchy au Québec, fallait tout de suite inverser la vapeur.

- Non, je suis là pour affaires. Je suis établi dans l'Ontario.

L'éclat de vigilance s'adoucit quelque peu.

- Et tu fais quoi comme affaires à Montréal?

Merde, se dit Toorop, un vrai questionnaire de douane.

- Aviation commerciale, répondit-il de façon à la fois vague et concise.

- Aviation ? fit la fille, vivement intéressée. J'ai un cousin qui s'occupe d'une petite compagnie d'hydravions, là-haut, au Saguenay.

Ben voyons, se dit Toorop, en gelant son sourire. Mais bon, pas d'embrouilles, fallait poursuivre la scène jusqu'à son aboutissement.

- Ah oui, fit-il, intéressé comme il se devait, comment s'appelle-t-il ? J'ai justement l'intention de monter jusque là-bas.

La fille élargit son sourire et s'approcha dangereusement de lui. La foule était compacte, la chaleur torride, l'alcool irriguait ses veines, le désir ses terminaisons nerveuses. La fille était irrésistiblement sex. Il se laissa prendre au jeu, sans s'en rendre compte.

- Mon cousin s'appelle Daniel Turcotte. Moi je suis Valentine. Valentine Lauzon.

Elle lui tendit la main. Il l'empoigna.

Un bref éclair électrique le parcourut des pieds à la tête. Il connaissait parfaitement l'origine de ce genre de phénomènes. Et surtout leur finalité.

Il comprit qu'il n'y avait plus rien à faire.

- Merde, pourquoi moi, j'ai vingt ans de plus que toi et...

- Tu pourrais être mon père, je sais, mais tabarnak, j'crois ben avoir affaire à un centenaire!

151

Le rire de la fille égrena un chapelet de notes cristallines. Elle se lova de façon provocatrice contre lui.

Ça faisait bien longtemps qu'il n'avait pas baisé comme ça, se disait-il.

Quand ils s'étaient déshabillés, il s'était aperçu dans la glace et, un peu gêné, il avait détourné les yeux de sa carcasse sculptée par les épreuves. Trois semaines de régime forcé dans les montagnes kirghizes lui avaient fait perdre la totalité de son embonpoint naissant, mais les cicatrices, sur son visage, ses jambes, son dos, son ventre, toute sa collection de tatouages intimes lui avait évoqué une maladie de peau plutôt dégueulasse.

La fille n'avait pas eu les mêmes réticences.

Toorop s'était levé et avait passé un calbutte et un T-shirt en se dirigeant vers le frigo.

- Tu veux une bière'?

- Oui, elles sont dans le casier à légumes.

Toorop ouvrit le bac et en sortit deux canettes de Carling.

En fond sonore, Nancy Sinatra sur un vinyle d'origine, comme la douceur d'un hydromel savouré devant les craquements d'un feu de bois, aurait pu lui faire croire que le bonheur était possible en ce monde.

Merde, se disait-il, c'était trop bien.

Plus tard, alors qu'ils avaient baisé une fois de plus, il s'était allongé sur le lit. Elle partait lentement mais sûrement vers les sables du sommeil.

Il s'était reposé dix minutes. Puis il s'était levé.

Fallait assurer.

Déjà qu'il avait commis une méga-connerie, fallait peut-être pas en rajouter, et rentrer avant l'aube.

Il s'était rhabillé.

- Tu pars-tu? elle avait demandé, d'une voix ensommeillée.

- Ouais, il avait répondu. Je dois me lever tôt demain matin.

- Le coup classique, fit-elle en enfonçant sa tête dans l'oreiller.

- Quoi?

- Criss', le coup classique. Half night stand format réduit, jamais plus de deux heures.

- Je suis désolé, il avait dit, connement.

152

- Vous êtes toujours désolés. Bye.

Toorop s'était enfui dans la nuit en se disant qu'il ne la reverrait jamais plus.

Ça ne le consolait pas du tout.

13

- Très franchement, monsieur Gorsky, il n'y a pas de quoi s'alarmer.

Le docteur Walsh observait la séquence de nucléotides s'agréger pour donner naissance au gène codant l'hémoglobine du rossignol. Les nuages de chiffres qui envahissaient l'écran suivaient les courbes évolutives des échanges chimiques à l'oeuvre dans le placenta artificiel.

Gorsky murmura un juron qui gronda comme un insecte pris au piège sous un verre.

Le laboratoire baignait dans la lumière froide, d'un bleu pâle et métallique, diffusée par un plafonnier et quelques veilleuses. C'était une " salle blanche

“, entièrement aseptisée et isolée de toute contamination en provenance de l'extérieur. Lui et le toubib étaient revêtus d'une combinaison stérile de couleur blanche et d'un masque de protection en polymère transparent. Le docteur manipulait patiemment, l'une après l'autre, de petites sphères molles de couleur blanche. Sa pince chirurgicale asservie formait une prothèse d'aluminium brossé à l'extrémité de son bras droit, son système de chenillard et de poulies en carbone ronronnait comme un rasoir électrique, à chaque mouvement.

Le docteur Walsh ressemblait à un vieux hibou, ses petits yeux émettaient une lueur jaune derrière ses lunettes rondes et la surface irisée du masque facial.

Gorsky, qui connaissait tout de lui, savait qu'il était un ornithologue réputé, en plus d'être un génie de la biochimie moléculaire. Sans doute s'était-il mis à ressembler aux animaux qu'il avait étudiés, se disait-il.

- Il n'y a là rien de bien anormal, Zoulganine a dû vous le dire. Je crois qu'il n'y a pas trop de raisons de s'inquiéter.

153

Le vieux hibou aux yeux jaunes et au bras prothétique n'avait même pas relevé la tête pour lui parler. Sa voix amplifiée par le micro buccal de la combi avait résonné par-dessus le bruit ambiant. Il déposa un oeuf sur une tablette, ouvrit le panneau transparent d'un appareil surplombé d'un long tube recouvert de feuilles d'aluminium, y déposa l'oeuf comme dans un

vulgaire four à micro-ondes, referma le panneau, et tapota quelques touches sur un clavier de sa main libre.

Une forme filaire apparut dans un écran et entama une lente rotation. L'oeuf tournait, réplique à peine plus réelle que le simulacre digital, sur un disque couleur opale, dans une lumière stroboscopique.

- Nous devons veiller à ce que la marchandise soit livrée intacte, répondit Gorsky. Au prix où nous la vendons, le client est en droit d'attendre un service irréprochable.

Le docteur Walsh retira l'oeuf du plateau tournant d'un geste incroyablement délicat de sa pince asservie, il l'installa sous le museau globuleux d'un microscope à effet tunnel et plaça son oeil sur la lunette de visée.

- Écoutez, les données que nous avons reçues hier sont explicites : la croissance des oeufs est normale. La fille éprouve quelques vertiges qui ne sont pas hors normes à ce stade de l'évolution. C'est l'essentiel.

Gorsky remua sur son tabouret de labo, qui vacilla sous son poids. Fallait pas le prendre pour un con. Ce vieux hibou mentait comme un vulgaire apothicaire.

- De quoi souffre-t-elle exactement, docteur Walsh? fit-il d'une voix glaciale à ses propres oreilles.

Le docteur Walsh retira son oeil de la visée et le braqua dans sa direction.

Derrière le masque transparent Gorsky vit un regard jaune, fauve, animé d'une lueur sauvage.

- Souvenez-vous bien d'abord que c'est vous qui étiez chargés de la parfaite santé du porteur. Rappelez-vous que c'est à vous que nous avons confié le soin de copier sa puce génétique, et donc de vérifier si elle n'était pas elle-même porteuse d'un gène défectueux ou d'un virus. Une erreur que nous ne recommittrons pas, croyez-moi.

Gorsky avala sa salive, et la pilule avec.

Ça faisait des années que son équipe était rodée à ce type de
154

transferts, ils avaient été piégés par la routine et ses filets gluants. Ils n'avaient pas vérifié et revérifié avec tout le soin nécessaire. Ensuite, Romanenko n'avait fait que valider le désastre. Il avait copié la puce génétique sans se préoccuper du reste. Gorsky ne lui avait rien spécifié en ce sens, il ne pourrait même pas passer ses nerfs sur le colonel.

Le docteur Walsh ne le quittait pas des yeux. Gorsky soutenait son regard en se disant que de tous les gus impliqués dans ce putain de trafic, il était le seul à en avoir vraiment, à part lui, évidemment. Le docteur était d'une avidité sans limite, mais il savait très précisément ce qu'il voulait. Et il était prêt à tout pour l'obtenir. Gorsky modifia ses jugements antérieurs. Thyssen n'était qu'un clown de Wall Street. Le docteur Walsh lui laissait croire qu'il détenait le vrai pouvoir, pour ainsi le conserver en toute tranquillité. Il avait accepté Zoulganine parce que c'était un médiocre, un fonctionnaire de la médecine qui pourrait faire tourner l'usine pendant que lui s'adonnerait à ses recherches, sa nouvelle lubie, créer... comment appelle-t-il ça déjà?

Ah oui, des chimères.

- De quoi s'agit-il, docteur Walsh?

Le vieil homme remplaçait l'oeuf blanc dans son bain spongieux. Il leva les yeux vers lui, l'air vaguement étonné, puis referma le couvercle.

- J'établis un croisement entre un ADN de caméléon et celui d'un rossignol. Les oiseaux et les reptiles partagent de nombreuses séquences.

Gorsky fut partagé entre le rire et l'agacement. Il souffla:

- Je parle de notre porteuse, docteur. Je parle de mon million de dollars US.

Sans parler des vôtres.

Le docteur Walsh eut un geste d'énervement.

- Aaah, râla-t-il, Zoulganine ne vous a donc rien dit?

Gorsky poussa un soupir.

- Il m'a dit que la séquence numéro machinchose avait été altérée. J'ai rien pu lui tirer de plus précis, alors je suis venu vous voir. De quoi s'agit-il, pour la énième et toute dernière fois?

Le docteur prit son air pincé. C'est avec une distance hautaine qu'il lâcha:

- Schizophrénie, très probablement.

155

Gorsky mit une dizaine de secondes pour encaisser. D'abord se souvenir de ce qu'était exactement la schizophrénie, ensuite fermer les yeux devant la catastrophe, et derrière les verres noirs Rayban UltraVision.

- Schizophrénie.

Il aurait pu dire Stalingrad, s'il avait été un général allemand du front de l'Est.

Le docteur Walsh s'agita, mal à l'aise.

- Oui. Mais rien ne dit qu'elle a développé le symptôme.

- Ça veut dire quoi, ça? C'est une dingo, oui ou non?

Walsh s'intéressait maintenant à l'oeuf en forme filaire qui tournoyait sur son écran. Il tapa sur quelques touches et des listes de codes défilèrent. Il semblait trouver ça bougrement intéressant. Beaucoup plus que leur petite conversation.

- Docteur?

- Oui, non, fit-il, agacé en maintenant son regard rivé sur l'écran, incroyable... vous avez vu ça?

- Merde, docteur Walsh. Vous feriez bien de revenir à nos vulgaires préoccupations terre à terre, arrêtez votre cirque et répondez: est-ce que cette fille est dingo, oui ou merde, et si oui, que pouvons-nous faire?

Le vieux toubib se détourna à grand-peine de son oeuf de caméléon-rossignol.

- Comme Zoulganine vous l'a dit, nous savons maintenant que la séquence génétique en question est altérée. Mais rien ne dit qu'elle a développé la psychose... ça, ce sont des facteurs familiaux qui se surajoutent, je crois...

enfin, d'après ce que je sais de ces phénomènes.

Gorsky poussa un soupir de désespoir. Il lui faudrait s'en remettre à Romanenko, et à son équipe sur place.

Il allait falloir leur lâcher l'info, sous une forme ou sous une autre.

Mais très vite la pensée saumâtre se modifia, sous l'effet d'un nouvel éclairage.

Cette information dramatique avait le mérite d'en cacher une autre, bien plus importante.

156

Romanenko jubilait. Sa victoire sur les forces nordistes conduites par MARS

l'avait mis en pleine forme. Il était parvenu à les tronçonner en traversant le fleuve Jaune puis il avait enfermé plusieurs armées dans la boucle du fleuve. Il tenait le centre de l'échiquier. Les forces de l'APL assiégeant Canton et Hong Kong entamaient leur retraite, mais il préparait déjà le coup de grâce qui fondrait sur eux, depuis le centre en question. Pékin n'était plus qu'un réduit aux avant-postes de la Mandchourie. Le sort des nordistes était programmé d'avance, ce n'était plus qu'une question de temps.

Si jamais les forces sécessionnistes agissaient comme lui, lors de la prochaine grande offensive de l'APL, nul doute qu'ils gagneraient cette guerre. Il demanda au programme de sauver toute l'évolution de la bataille sur un digidisc crypté.

Ce petit morceau de mémoire informatique valait il ne savait combien de fois son poids en platine massif.

Le téléphone sonna derrière lui.

Il catapulta d'une secousse joyeuse le fauteuil de cuir à roulettes jusqu'à l'extrémité du bureau.

- Colonel Romanenko j'écoute, lança-t-il d'une voix enjouée au combiné.

C'était son contact à l'état-major kazakh.

Les forces d'Hakmad venaient d'offrir leur reddition, en échange d'une route sûre pour faire retraite honorable vers la frontière chinoise. Les négociations venaient juste de commencer. Encerclés à Kaptchagay, repoussés dans les environs d'Almaty, battus sur la route de Pichkek, puis écrasés à IssykKoul, les Otifgours du FLNO avaient subi des pertes irréparables. En un mois et des poussières, le gangster-chef de guerre avait connu l'ascension fulgurante puis la chute. Même les mafias tadjiks et kazakhs ne lui faisaient plus confiance.

Isolé, encerclé avec ses hommes au bord du lac-réservoir, il tentait désespérément de sauver les meubles.

Parfait, ça ramènerait un peu de calme dans la région. Le prince Shabazz ne tarderait pas à refaire son apparition. Le business avec les FLTO allait pouvoir reprendre.

157

Et il avait foutu la pile à l'APL.

Une journée géniale.

Puis le téléphone sonna à nouveau.

- Il faut que je vous voie.

C'était Gorsky.

Romanenko prit une inspiration. Encore une journée de bagnole en perspective.

- Quand ?

- Tout à l'heure. Je suis en route pour Almaty. J'arriverai en fin d'après-midi.

Romanenko laissa passer un soupir de soulagement.

- Parfait, je vous attends à l'endroit habituel.

Il raccrocha en se disant qu'il se passait quelque chose, quelque chose d'important, Gorsky se déplaçait rarement pour des clopinettes.

Puis il ouvrit son tiroir et en retira une petite fiasque de laiton, enfilée dans un vieil étui de cuir brun frappé de l'étoile rouge. La fiasque venait de son père, et elle le suivait depuis l'école des cadets de Saint-Pétersbourg.

Il avala une bonne lampée de vodka en se disant que rien ne pourrait venir gâcher ce splendide après-midi.

Il cala ses jambes sur le bureau, propulsa le fauteuil en arrière et prit position. Il empoigna un exemplaire d'un tabloïd de Novossibirsk posé sur le bureau, avec les dernières gazettes du jour. Le numéro de l'hebdo datait de début juillet, en pleine guerre inter-ouïgoure, le tabloïd était spécialisé dans le fait divers criminel. Ourianev avait dû le surprendre à traîner sur une table du hall d'accueil.

Le serial killer de Krasnoïarsk avait de nouveau tué et dépecé une jeune femme, dont on avait retrouvé les restes dans un sacpoubelle à quelques mètres d'un commissariat de banlieue. Il narguait la police depuis des mois et il écrivait régulièrement aux journaux de la région. Le tabloïd avait reçu une de ses lettres-collages à l'occasion de cet assassinat, elle s'étalait pleine page en regard de l'article, où le texte du tueur était intégralement reproduit. Elle était formée des cinq doigts de la victime coupés à hauteur de la seconde phalange, la première étant remplacée

158

par un agrégat bizarre de composants électroniques. Le texte était imprimé sur du plaspapier à imprimante, transparent, en cyrillique, tout autour de la main cyborg collée au support avec une Superglu composite utilisée pour la construction aéronautique.

Les braqueurs de la Citigroup de Iekaterinbourg s'étaient fait pincer après une course-poursuite de trois jours dans l'Oural.

Deux d'entre eux étaient morts, un troisième avait été gravement blessé, les deux autres s'étaient rendus. Le butin, environ cinq millions de roubles, avait été retrouvé dans la centrale nucléaire abandonnée où ils s'étaient réfugiés. Ils risquaient la peine de mort, un vigile ayant été tué durant le hold-up.

Un ancien flic russe de l'ONU reconverti dans l'investigation privée avait explosé avec sa voiture en plein centre de Novossibirsk à la fin du mois de juin. Le bruit courait qu'il enquêtait sur les agissements d'une secte. D'autres rumeurs parlaient de la mafia sibérienne. On faisait allusion à la guerre civile chinoise et au merdier ouïgour. Certaines sources évoquaient la piste des criminels de guerre serbes, pourchassés par le tribunal de La Haye, et qui avaient trouvé refuge dans l'Extrême-Orient russe.

On était toujours sans nouvelles du journaliste Evgueni Lyssoukhartov, disparu depuis le 1er juillet à la sortie d'un restaurant, à Novokouznetsk. On supposait là aussi les agissements de la mafia sibérienne, sur laquelle Lyssoukhartov s'acharnait depuis des années.

Romanenko avalait régulièrement une petite lampée d'alcool.

Depuis que le tabloïd avait été publié, trois semaines s'étaient écoulées.

Evgueni Lyssoukhartov n'avait toujours pas reparu. Le serial killer de Krasnoïarsk courait toujours, on attendait sa prochaine victime d'un jour à l'autre. L'homme directement responsable de la mort du vigile risquait bien la peine de mort. Et le détective avait eu droit à des obsèques privées, tristes et dépeuplées, reléguées en dernière page des journaux.

Au bout d'une petite heure de lectures divertissantes, il reposa le tabloïd, et s'enfonça confortablement au creux du fauteuil.

Il s'endormit comme un bébé au bout de quelques minutes.

159

Bien plus tard, alors qu'il regardait partir le Sibérien dans la nuit, Romanenko avait laissé le flot de questions ravager sa

tête, comme un tapis de bombes.

Schizo, avait été l'ordre de mise à feu. Schizophrénie. Puis le tir de barrage avait commencé.

Et si la maladie de la fille était une conséquence des virus qu'elle transportait? Une conséquence voulue ou involontaire? Les virus s'étaient-ils réveillés inopinément ou pouvait-on supposer qu'ils soient précisément de nouvelles armes biologiques pouvant engendrer des psychoses?

Putain, celle-là explosa au centre de son esprit, ravageant toutes ses constructions antérieures.

Un psychovirus. Ou quelque chose comme ça.

Une arme bio de nouvelle génération, provoquant des troubles de la personnalité.

Trimbalée le plus simplement du monde par quelqu'un à qui on l'avait inoculée.

Désormais la destination canadienne s'expliquait. La destination finale devait être les États-Unis, le Canada a toujours servi de plate-forme passoire pour les trafics avec les USA, ça remontait aux Bootleggers du siècle précédent.

De plus, il y avait de fortes chances pour que les mafias sibériennes et nordaméricaines ne servent que d'intermédiaires. Il n'existait qu'un seul acheteur potentiel pour ce genre de produits dans le coin.

Le gouvernement des États-Unis d'Amérique.

Il faisait chaud, le jour déclinait, une belle lumière orange et oblique découpait le décor d'ombres longues et élégantes.

Toorop dévisageait Rebecca et Dowie en silence, il prit son inspiration.

- Je viens de recevoir un message du colonel. Nous avons un problème.

La fille ne tiqua pas. Le rouquin ne semblait aucunement intéressé par la conversation.

- Quel problème? demanda Rébecca.

160

- Marie.

La fille cracha un petit rire.

- Sans blague? Dites voir, on nous paie pas précisément pour qu'elle soit notre problème...

Toorop poussa un soupir, fallait cracher le morceau d'un seul coup.

- Elle souffre de psychose. C'est une schizophrène.

Rébecca le fixa de ses yeux noirs, sans rien dire.

- Bon, reprit Toorop, ils ont prévu de nous faire déménager.

L'orangiste s'anima vaguement sur son fauteuil.

- Quand, et où ça? demanda-t-il.

En dehors de la ville. On en saura plus dans quelques jours.

- Merde, fit Rébecca, une schizophrène, vous êtes sûr? On parle bien de la même chose?

Toorop acquiesça de la tête, fermement.

- Merde. Vous croyez que c'est ça qui déclenche ses espèces de crises?

- C'est d'une grande probabilité.

- Soyons clairs: ce n'était pas prévu, n'est-ce pas?

- Non, ce n'était pas prévu.

- Qu'est-ce que nous pouvons faire ?

- Rien. Juste veiller sur elle encore plus sévèrement. Il ne faut pas la perdre de vue une nano-seconde. En cas de nouvelle crise, nous la conduisons à la clinique de l'autre jour.

- Merde, cracha-t-elle.

Toorop savait qu'elle venait de se rendre compte qu'elle partageait l'appartement avec une dingo.

- Je vais venir habiter avec vous, il y a une pièce de plus au bout du couloir.

Ce qu'il avait planifié ensuite contrevenait à toutes les règles tacites de la profession. Mais il ne voyait pas d'autre choix possible, la situation était exceptionnelle, elle exigeait des comportements exceptionnels.

- Je dois vous dire autre chose.

Il regardait tour à tour la fille et le mec.

Il ne savait pas trop comment s'y prendre, il opta pour l'opération à vif.

161

- Elle transporte des virus.

Ça fit son petit effet.

Romanenko observait Ourianev de l'oeil le plus froid disponible dans son congélateur à expressions. Le regard signifiait : Ourianev, vous ne me faites pas peur, vous ne m'intéressez pas, vous m'êtes utile, un point c'est tout.

- Toorop se débrouille à merveille, lâcha-t-il, avec maligned. Je n'ai pas la moindre idée de comment il y est parvenu, mais il sait qu'elle transporte des souches virales.

Ourianev s'agita sur sa chaise, mal à l'aise.

- Il va donc recevoir les dix mille dollars prévus...

Romanenko grimaça un sourire qui se voulait bienveillant.

- Pas encore. Nous devons d'abord savoir avec précision quel type de virus.

Ourianev fixa ses traits sur sa mimique comploteur. Un conspirateur d'opérette à la James Bond, pensait Romanenko.

- Pourquoi leur avoir dit que la fille était dingo? Ce n'était pas utile.

Un crétin. Un pauvre crétin qui ne voit pas plus loin que le bout de ses épaulettes.

Il se demanda un instant s'il fallait ou non lui cracher l'info.

Ça n'avait aucune espèce d'importance. Il était trop con pour savoir comment l'exploiter. Ourianev était utile pour cette unique raison, il était incapable de synthétiser des informations par trop disparates, inapte à toute prospective et réfractaire à la moindre initiative. Sa carrière tenait pour une part à l'entregent de son père, et pour l'autre à l'argent de son père. Ourianev avait été assez con pour vouloir à tout prix faire partie des services secrets de l'armée, alors qu'il était tout juste bon à tenir un bureau en ordre.

- Ourianev, fit-il d'un ton hautain, vous n'avez pas songé un seul instant, je suppose, qu'il pouvait s'agir d'une simple relation de cause à effet ?

Le capitaine s'emmura dans un silence cogitatif qui en disait long.

162

Plus tard Romanenko avait parcouru une énième fois la liste des données en sa possession. De petits détails s'y ajoutaient, au fil des jours, des heures, des minutes. Désormais un drôle d'organisme pseudo-vivant s'animait dans la mémoire de son ordinateur.

La cellule Marie Zorn était reliée à un nombre croissant de cellules.

D'abord aux cellules originelles, Gorsky en tout premier lieu. Puis le laboratoire des monts Tchinguiz, Thyssen, Zoulganine, et celui que Romanenko connaissait sous le nom de Walsh.

Il était parvenu à recomposer le passé des deux premiers, mais le docteur Walsh n'était apparu dans aucune de ses listes, il n'avait été localisé par aucun pointeur de ses agents de recherche, il restait parfaitement obscur. Gorsky ne les avait évidemment jamais fait se rencontrer, et il ne pouvait même pas se rabattre sur une mauvaise photo.

Il usait d'un pseudonyme.

Cette information vint se rajouter à la " personnalité " virtuelle que façonnait la machine pour chaque cellule. Une liste d'informations hypertextes qui pouvait à l'occasion, si on le demandait à l'ordinateur, se transformer en une ébauche de comportement virtuel.

Si le docteur Walsh usait d'un pseudonyme, c'était sans doute parce qu'il était recherché par la police. Au moins par la police de son pays. Et peut-être même par l'Unopol. Et s'il était recherché par une police nationale, ou par l'Unopol, c'est parce qu'il avait commis un ou plusieurs crimes graves. On pouvait supposer que ce ou ces crimes étaient en rapport avec ses activités médicales passées, et sans doute présentes, mais il pouvait également s'agir d'escroquerie humanitaire ou d'un vulgaire meurtre passionnel. Son agent de recherche avait de quoi faire: lister les cas criminels de l'histoire médicale des dix ou vingt dernières années, dans une bonne dizaine de pays anglo-saxons pour commencer.

Ensuite Marie Zorn était reliée à lui-même, ainsi qu'à Ourianev, et aux quelques hommes de l'ambassade qu'elle avait côtoyés pendant une semaine.

163

Mais surtout elle faisait désormais partie intégrante d'un organisme pluricellulaire quasi autonome, formé d'elle-même, de Toorop/Thorpe, de Waterman/Kendall et de Dowie/Osborne.

Cet organisme autonome, situé à vingt mille kilomètres de là, n'était relié au reste du monde que par une seule cellule : le contact de Gorsky.

Le mafieux sibérien conservait la haute main sur la source d'approvisionnement et le destinataire final. Seul son contact connaissait le maillon suivant de la chaîne jusqu'à l'acheteur. Sans cet homme sa propre équipe serait incapable de remonter la filière.

L'autre liste concernait Marie Zorn.

En l'espace de vingt-quatre heures une quantité d'informations croissante était venue combler l'appétit de son agent logiciel de recherche et des mémoires infinies de sa nouvelle carte à nano-chips quantiques.

Ce soir-là, l'agent fouineur réussit sans effort à s'introduire dans un fichier de l'université de Montréal.

Là-dedans il avait pointé un nom qui revenait une seconde fois, alors que la cellule Marie Zorn avait déjà croisé ce nom, dans une clinique psychiatrique de la ville. L'info sur la clinique remontait au tout début de son enquête, ensuite il avait séché. Depuis la veille l'agent de recherche avait décoincé le problème. Un certain docteur Darquandier était revenu. Comme simple voisin tout d'abord, dans un immeuble situé sur Ontario Ouest, puis à l'université de Montréal.

L'agent s'attachait désormais aux basques d'un certain docteur Winkler qui avait suivi la fille à la clinique, puis lors d'une expérience conduite au tout début du siècle au Canada avec ledit docteur Darquandier. Du réseau assez mal protégé de l'université l'agent fouineur avait ramené quelques dossiers datant de l'époque. Là-dedans une destination revenait par deux fois, ce qui avait motivé le pointeur à simulation biochimique.

Koh Tao, Thaïlande.

Les docteurs Winkler et Darquandier y avaient fondé une entreprise de recherchedéveloppement en écosystèmes, dans le courant de l'année 2007.

164

Romanenko ne voyait pas bien ce que Marie Zorn et les schizophrènes en général pouvaient foutre avec des spécialistes de l'écosystème mais l'agent fouineur avait ramené Romanenko sur le rail : Darquandier était un " neurocogniticien "

et Winkler un spécialiste de la biochimie moléculaire et des hallucinogènes. En fait, leur unité transdisciplinaire de l'université de Montréal avait commencé à s'intéresser de très

près aux psychoses schizophréniques après la venue d'un écrivain de science-fiction, convaincu que le sort de l'humanité se trouvait dans les asiles de fous.

Ils en avaient discuté publiquement sur Internet, ainsi que dans de nombreuses revues spécialisées. L'agent fouineur en ramenait des méga-octets.

D'après ce que Romanenko comprenait, Darquandier et Winkler avaient travaillé conjointement sur un programme de biosphère artificielle au tournant du siècle.

Comme la première, la seconde expérience Biosphère fut un échec relatif, et comme tout échec, une moisson d'enseignements. Lorsque les fonds pour le programme " Man on Mars " furent définitivement débloqués, le laboratoire de recherches de Winkler et Darquandier à l'université de Montréal reçut des fonds fédéraux de la NASA et d'autres agences scientifiques. Puis leur Laboratoire de neurobiologie avancée se transforma en Schizotrope Express Foundation lorsqu'il migra en Asie du Sud-Est.

Alors que Winkler, Darquandier et leur équipe s'apprêtaient à déménager du Québec pour les tropiques, Marie Zorn était devenue majeure sur le plan légal, et le docteur Mandelcorn, le pont de programme, un psychiatre-psychanalyste de l'université qui s'occupait de son cas depuis l'âge de ses douze ans, l'avait confiée à Winkler et à Darquandier, après avoir déclaré que " les nouvelles technologies neurochimiques et schizo-opératives dont la patiente a appris l'usage ont largement fait régresser sa psychose et qu'elle est en mesure de décider si oui ou non elle veut participer à cette extension du programme ".

L'agent fouineur glanait maintenant un champ de données bien circonscrit, il moissonnait une vaste étendue de blé bien haut, bien dru, bien concentré.

D'après les infos que l'agent fouineur chiait par méga-octets à la seconde, Marie Zorn et l'équipe de neurobiologie expéri-

mentale avaient embarqué dans un avion de la Delta à destination de Bangkok le 29 avril 2008.

Ensuite on retrouvait Marie Zorn au Kazakhstan, dans les mains d'un autre labo, un labo tournant pour la mafia de Novossibirsk, c'est-à-dire pour Gorsky.

Il fallait maintenant combler ce trou de cinq ans.

L'agent fouineur était muet. Il le resta près d'une heure, avant que Romanenko ne se décide à tout éteindre et à aller se coucher.

Il avait du pain sur la planche pour toute la journée suivante. C'est-à-dire trier les bonnes, les moins bonnes et les mauvaises infos, afin de les répartir équitablement entre lui-même, Thorpe/Toorop et ce con d'Ourianev.

14

- JE SUIS CE QUI T'A ENGENDRÉE, PAUVRE IDIOTE, JE SUIS À L'INTÉRIEUR DE TA PROPRE MÉMOIRE GÉNÉTIQUE.

Le spectre de sa mère se tenait sur le pas de la porte de sa chambre.

Elle avait cette caractéristique propre à toutes les hallucinations d'appartenir à plusieurs champs signifiants imbriqués, comme le lui expliquait son schizoprocasseur analytique. Tu remarqueras aussi sa luminescence et ses radiations dans l'ultraviolet, ce qui indique la présence de nombreux biophotons en provenance de ton ADN, ajoutait-il.

L'hallucination maternelle appartenait au domaine des machines paranoïaques.

Elle pouvait bien sûr revêtir tous les attributs du divin, mais un dieu tout entier dévoué à l'extermination de sa créature.

Elle tenait à la fois de la femme, de la machine et du tas de détrit. Elle était une matrice invertie, un trou de ténèbres actif prêt à l'avaler.

Marie se dressa dans son lit et tendit un doigt accusateur vers
166

la forme qui était apparue à l'entrée de sa chambre, en pleine nuit.

- TU NE ME FAIS PLUS PEUR, MAMAN-MACHINE, JE
SUIS DÉSORMAIS PRÊTE À T'AFFRONTER.

Et dans la seconde son cerveau créa deux schizomachines de protection, deux belles fleurs-phallus qui encadrèrent la porte et y déployèrent un réseau de fines radicelles, luisantes de sperme. Il y avait là-dedans les quelques expériences sexuelles qu'elle avait vécues, de quoi faire rigoler une adolescente de Montréal, mais c'était du concentré, de l'intense, assez pour alimenter en énergie le réseau des fleurs-phallus.

Jamais sa mère n'oserait se risquer là-dedans. Le piège du savoir érotique, avait dit un jour le docteur Winkler, peut dissoudre certains rouages essentiels de la machine paranoïaque.

Sa mère entra dans une colère hystérique.

Sa forme se transforma, elle devint cet animal étrange et dément, soufflant par les naseaux, la bouche, les yeux, le sexe, une énergie lumineuse qui crépitait furieusement contre le filet ruisselant de sperme.

- PETITE SALOPE, hurla-t-elle, PETITE SALOPE, COMME
LES

PUTAINS QUE SE TAPE TON CONNARD DE PÈRE, JE
VAIS TE CREVEEEEEER!

Rayonnante de toutes ses lames, ciseaux, aiguilles, rasoirs, scalpels, sa mère-machine hurlante se rua au travers du filet gluant alors qu'éclatait un tonnerre d'applaudissements.

Marie ne bougea pas.

Elle observa l'hallucination se dissoudre presque instantanément, dans une flaque crépitante, sur le parquet de la chambre.

Merci, docteur Winkler, pensa-t-elle en se renversant sur le lit, après une longue prostration.

Il faisait très chaud et la tension nerveuse accumulée par l'expérience l'empêchait de dormir. Elle s'était tournée et retournée sur la couche moite, elle s'était retrouvée sur le dos, crucifiée par un tortionnaire invisible.

Quelque chose la taraudait dans le bas-ventre. Une pulsation incendiaire.

L'image des fleurs-phallus refusait de quitter son esprit.

167

Puis elle se dissipa, comme une vulgaire volute de fumée.

Et l'image de Boris, ce jeune dealer russe qui l'avait baisée à l'arrière de sa vieille Lada dans les environs de Novossibirsk, explosa dans toute sa mémoire, c'est-à-dire dans tout son corps.

L'image de son sexe blanc et droit dans la lumière matinale. Le foret de chaleur pure qui s'était vrillé en elle, puis l'avait pistonnée, l'ouvrant comme une fleur, ses jambes qu'on avait écartées, d'abord gentiment, puis alors qu'elle sentait une moiteur divine l'envahir, brusquement, repliées d'un coup à hauteur de ses épaules, les genoux plaqués contre le dossier de la banquette, un objet à la fois tendre et dur, froid et chaud, allait et venait, entrait et sortait de son sexe qui sécrétait un film brûlant et visqueux.

Puis elle avait vu la queue raide et luisante sortir de son ventre pour venir glisser sur ses seins avant de se diriger inexorablement vers sa bouche ouverte sur un fruit invisible. Elle l'avait engloutie.

Dans la chambre moite de Montréal, Marie reprit conscience sur la vision de sa main posée contre sa touffe humide, ses cuisses écartées sur la craie soyeuse du drap dans la pénombre.

Au-delà elle pouvait apercevoir le rectangle noir de l'embrasement de la porte, ouverte pour favoriser les courants d'air. Là où sa mère était apparue une heure plus tôt.

Au même endroit deux enfants se tenaient, auréolés d'une lumière lunaire.

Deux fillettes blondes, chevelures en tresses, serpents d'or entremêlés, yeux couleur d'éclairs dans la nuit, deux petites robes blanches, tout droit sorties d'un film sur l'opération *Lebensträum*.

Leurs yeux brillaient comme des torches électriques, une radiation dominée par l'ultraviolet.

- Qui êtes-vous? elle avait demandé, dans un souffle, en se relevant d'un seul coup.

Les deux petites filles l'observaient avec une curiosité mêlée d'une étrange indifférence. Celle de l'entomologiste pour son coléoptère.

- Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici?

168

Les fillettes ne répondirent pas. Elles se prirent par la main et de l'autre, pointèrent simultanément l'index dans sa direction.

Leur rire tourbillonna dans une réverbération complexe, d'une intense couleur métallique, avant que leur image ne s'y fonde, par le miracle des métaphores enchâssées du monde schizophrénique.

Elle vit l'embrasement de la porte incendiée par un rayonnement de lumière blanche, et derrière elle sut que s'ouvrait le Monde des Morts, la longue haie d'honneur des fantômes familiaux, les suicidés et les fous en premier lieu, la grand-tante Joséphine, qui s'était ouvert les veines à l'âge de vingt et un ans, après la mort de son mari à Juno Beach, l'oncle Jean, interné la moitié de sa vie pour des dépressions mélancoliques à répétition, la cousine Sophie, qui était allée jusqu'au bout de son désir d'autodestruction, qui avait attrapé le sida à Paris, à la fin du siècle dernier, et qui avait refusé de survivre à coups de multithérapies géniques, Jérémie, un de ses neveux, psychotique lui aussi, et qui s'était suicidé à quatorze ans, dans une crise de démence parano qui l'avait conduit à la

défenestration, du neuvième étage du 2335 Sherbrooke, en pleine nuit.

Et puis, il y avait sa mère, à l'autre bout du tunnel. Sa mère, qWon avait retrouvée au bout d'une semaine dans sa litière d'immondices, une vulgaire rupture d'anévrisme la sauvant de l'enfer incontrôlable qu'était devenue sa vie.

Elle se sentit irrésistiblement attirée vers la porte de lumière et les silhouettes des deux fillettes qui l'attendaient, depuis des éons.

JE NE CRAINS PAS LA MORT, répétait-elle; de l'autre bout de l'univers son schizoprocasseur analytique émettait un message simple. N'oublie pas que tu as déjà vécu cela: near death experience.

Mais elle sentait confusément que ce n'était pas une de ces NDE' neurostimulées auxquelles le docteur Winkler l'avait initiée.

1. NDE : near death experience, état psychique altéré par le voisinage de la mort clinique.

169

Non, ce n'était pas ses propres fantômes qu'elle allait retrouver, se disait-elle alors qu'elle avançait vers la source de lumière tapie derrière la porte.

Les deux fillettes servaient de guide pour un voyage à la destination inconnue.

Le Grand Projecteur embrasa sa conscience.

Puis elle entra dans la Maison.

Ce n'était pas facile d'être un placard.

Une armoire géante, aux dimensions de son corps, et donc de l'univers tout entier.

Cela faisait des années que son cerveau n'avait pas forcé son psychisme à épouser la structure de cette machine colossale, ce placard mégalomane, fait de millions de tiroirs remplis de fiches codées sur lesquelles étaient inscrites les identités et les

vies de l'humanité tout entière, depuis l'apparition du premier Homo erectus jusqu'à l'équipage de Challenger, carbonisé en plein vol l'année de sa naissance.

Machine aux rayonnages métalliques, où s'entassait une bibliothèque impossible, et à travers laquelle son corps psychotique voyageait, comme une sorte de magnétophone nomade. À un bout de la planète-placard, son estomac digérait une bouillie de mots-lumière, ses poumons, aux antipodes, s'emplissaient d'un gaz crépitant au rythme des mots en flux saturés. L'armoiremonde parlait tout le temps, chacun de ses tiroirs était empli d'un vacarme incompréhensible, une foule compacte de discours ininterrompus se chevauchant, se superposant, s'entremêlant, comme si des millions de pistes étaient ouvertes simultanément sur une console de mixage démoniaque.

L'armoire-monde avait souvent peuplé les délires de son adolescence, mais la cure des docteurs Mandelcorn, Winkler et Darquandier avait fini par dissoudre sa structure paratiffiaque, rigide, mécanique, dans la floraison biologique des schizomachines dont elle avait appris l'usage. L'Ile, les fleurs-phallus, l'Indien-Arbre, la narration schizo-analytique.

Comme l'Île-Interface, l'armoire-monde était connectée aux

170

anges, à Dieu, au centre de la terre, aux pôles magnétiques, et à son propre anus. C'était simplement une schizomachine plus sommaire, aux états moins complexes, et aux effets bien plus limités. Un micro-éclat de lucidité lui fit entrevoir comment échapper à l'ascension psychotique qui la menaçait. Le schizoprocasseur n'était plus qu'un souvenir à demi oublié, mais sa moitié survivante parvint à combiner de toute urgence une stratégie de survie pour son psychisme.

Elle se retrouva dans un étroit colimaçon de bois, poussiéreux, sombre, tortueux et grinçant.

Le plafond était recouvert d'un film luisant, des gouttelettes grasses et spermatiques suintaient des murs recouverts d'une tuyauterie aux pulsations d'organes mous.

Elle s'arrêta un instant, jeta un coup d'oeil derrière elle et s'aperçut que sa vision était obstruée par une membrane sombre, luisante et palpitante, comme celle d'un boyau, comme celle d'un estomac.

Paralysée par une terreur froide, clinique, objective, Marie comprit qu'elle se trouvait à l'intérieur de son propre corps.

Et qu'il lui fallait continuer d'avancer, sous peine d'être dissoute par ses propres sucs digestifs.

L'escalier était sans fin, elle eut la conscience d'heures entières passées à grimper dans le boyau hélicoidal qui se resserrait de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle doive ramper de marche en marche. Le plafond lui arrachait la nuque et le bas du dos lorsqu'elle déboucha sur une trappe. Les sucs digestifs rongeaient ses mains et son visage. Elle voyait ses phalanges mises à nu, fumantes, purifiées par un feu liquide.

Une trappe circulaire, métallique, comme celle d'une bouche d'égout. Elle l'avait poussée, de ses deux moignons, l'objet était lourd, il se déplaça en émettant un long écho qui réverbéra son grincement dans un espace de cathédrale.

Cette fois les fillettes l'attendaient devant une lourde porte de bois d'ébène, à l'huissierie d'argent. Un chérubin d'argent soutenait une boule d'argent martelé officiant comme pommeau de porte.

L'impression de réel était d'une intensité inotife. Les couleurs
171

et les textures exactes, sans la coloration saturée des hallucinations. Son corps tout entier sentait qu'il était là, devant cette porte, et ces deux petites filles.

Les deux fillettes l'observaient, jouant par terre avec des serpents entremêlés, dans un cercle de cendre.

L'ange d'argent fit tourner le pommeau de la porte en ouvrant un large sourire.

Marie poussa sur le chambranle et entra dans la chambre.

C'était celle de l'autre fois, avec ses rayonnages recouverts de poupées de cuir couleur chair. Une douce musique de chambre égrenait des particules de piano et des filaments de violoncelle. Le lit à baldaquin était bien là.

Mais à la place de la femme blonde qui y dormait, elle put voir un énorme tas de viande écrasant de tout son poids l'édredon aux motifs évangéliques et les draps, ensanglantés.

Une terrible odeur de pourri régnait dans la pièce aux fenêtres obstruées par des volets métalliques.

Le tas de viande lui parla, dans une langue inconnue qu'elle décryptait parfaitement. Il lui expliqua qui elle était. Le tas de viande s'agitait sur le lit, son rire ressemblait à l'ouverture de la benne d'un camion-poubelle.

Du tas de viande pourrie s'éleva un objet bicornu, métallique, comme un bras de métal articulé par des tubes à boudins, et se terminant par une pince.

La pince alla farfouiller dans le tas de viande et Marie vit deux gros oeufs translucides apparaître sous les replis.

Terrorisée, elle observa la pince de métal se tourner dans sa direction, comme une fleur carnivore, un tournesol tueur, puis s'approcher d'elle, ouvrant ses pétales luisants pour la dévorer.

Elle hurla.

Puis perdit toute conscience.

Toorop s'était couché en pestant contre le mauvais lit avec lequel il avait dû troquer celui du 4075.

Ce sommier-là était trop mou, et c'était une antiquité à ressorts.

172

Il avait entendu Rébecca faire sa toilette du soir dans la salle de bains, il s'était endormi avec la mélopée gargouillante des canalisations en bande-son.

Son sommeil avait été agité. À un moment donné il s'était retrouvé face au Serbe qui lui avait tailladé la joue vers Brcko,

avant de contempler d'un regard effaré la baïonnette que Toorop venait de lui enfoncer dans le bide. Le soldat tchetnik l'avait regardé, son visage était net, gravé à jamais dans les replis de sa mémoire, un jeune gars, avec un bandana violet sur la tête et des yeux bleus. Dans son rêve, le mec lui avait fait un clin d'oeil et s'était marré en lui tendant une cigarette allumée. Des flammes étaient sorties de son abdomen, là où la lame dépassait. Le mec lui avait parlé en serbocroate, quelque chose comme " Qu'est-ce qu'on est cons, non ? ". Toorop avait retiré sa baïonnette du ventre du soldat, y laissant un orifice parfait, sans bavure, ni la moindre goutte de sang. Toorop avait regardé le mec, et lui avait répondu, en français :
" Ouais, on est cons, mais moi je suis un con vivant. " Puis un déluge d'artillerie avait couvert le hurlement du soldat, dans un mur de son et de flammes.

Le vacarme l'avait réveillé, en sueur.

C'est dans l'appartement qu'on avait hurlé, fut sa première pensée lucide.

Ça ne pouvait être que Marie Zorn, fut la seconde.

Il roulait déjà au bas du lit, saisissant son Beretta dans le tiroir de la table de nuit.

Les pas de Rébecca résonnaient dans le couloir, en direction de la chambre de Marie.

La cata, se disait-il. La catastrophe intégrale.

Ils ne parvenaient pas à sortir Marie de son état cataleptique. Les yeux révulsés, plus raide qu'un Garde de la Reine, la nuque raidie sur l'oreiller trempé de sueur. Les mâchoires crispées, collées à l'Araldite, émettaient un crissement continu, et agaçant.

Le pouls était faible, sa respiration aussi, et très espacée.

Il avait tout essayé, les claques, les sels, la formule du docteur Ouissourov, deux shoots d'adrénaline concentrée. Nada.

Ça foirait sévère.

Il n'y avait pas à tortiller. Il fallait d'urgence contacter Romanenko.

Il remonta au 4075 quatre à quatre, se posta devant la console et chargea les logiciels de cryptage.

Puis il commença à taper, furieusement : GROS PROBLÈME AVEC LIVRAISON. JE

RÉPÈTE: GROS PROBLÈME AVEC LIVRAISON, PRENEZ CONTACT AU PLUS VITE.

Il envoya l'e-mail avec le signal de détresse ultime, normalement, ça devrait buzzer jusque dans son réveil-matin.

La réponse ne se fit pas attendre: QUEL PROBLÈME?

Toorop tapa : ÉTAT CATALEPTIQUE CRITIQUE.
INCONSCIENCE PROLONGÉE. RIEN À FAIRE
DE MON CÔTÉ.

Il s'écoula près d'un quart d'heure avant que la réponse ne lui parvienne, visiblement le fruit d'une intense et douloureuse réflexion : OK, APPELEZ NOTRE

CONTACT SELON LA PROCÉDURE SPÉCIALE. NIVEAU D'URGENCE AAL

Toorop lut et relut la réponse plusieurs fois, en jets fulgurants, alors que dix mille turbines se mettaient à tourner dans sa tête.

Romanenko sautait d'entrée le contact de Gorsky. Cela voulait dire qu'il ne voulait pas que celui-ci apprenne la chose. Ça voulait dire qu'il risquait gros en cas d'échec, et donc qu'il était bien un rouage de la machine, il était sous les ordres du Sibérien, en tout cas entre ses mains.

Il ne fallait pas qu'il arrive quelque chose à la fille, Pendant les trois mois du "stockage" elle était sous la responsabilité de Toorop, donc de Romanenko.

Celui-ci avait une épée de Damoclès suspendue juste au-dessus de sa tête. Une épée en forme de petits soldats de la

mafia russe. Le genre de types qui zigouilleraient leur propre mère, ou leur propre fille, contre une poignée de roubles, autant dire pour rien.

Toorop avala sa salive avec un peu de difficulté.

Car ça, ça voulait dire que lui aussi il avait cette épée au-dessus de la tête.

174

15

Les éléments d'une nouvelle chimie narrative étaient à l'oeuvre, pensa Joe-Jane.

C'était clair comme l'eau transparente d'un lagon, laissant voir depuis l'altitude les antiques traces d'une civilisation oubliée. Ce n'était pas une simple combinatoire, mais un processus biologique, de nutrition et digestion mutuelle, de procréation pure. Comme une mutation du code génétique, dans lequel une infime variation sur une séquence particulière peut avoir des conséquences cataclysmiques pour un organe particulier, ou le corps tout entier, sa présence dans la trame narrative de Marie Zorn, sa brutale connexion avec l'aura quantique de la jeune femme, sa réintégration dans le continuum qu'elles avaient un jour formé ensemble produisait son lot de phénomènes nouveaux, imprévisibles, et qui allaient amplifier le processus.

L'appétit de connaissances de son cerveau bionique franchissait une nouvelle étape; tel un vampire à la recherche du sang virginal, tel un lymphocyte traquant la cellule étrangère, il balayait le champ du réel en gestation dans le chaos actif des hommes et de leurs créations avec la précision de l'oeil constructiviste, y décelant de nouvelles machines en gestation, une génétique infinie, une orgie cosmique aux grouillements pornographiques, microscopiques, une culture virale vibronnante de tous ses membres affamés, une colonie-chair-machine à la profusion vomitive, volcanique.

Non seulement Marie Zorn était là, désormais circonscrite dans le périmètre de cette ville, cette métropole américaine où elle avait resurgi du néant, aux antipodes de toute prévision,

écho radar instable et fantomatique. Mais du coup, à cause même de ce rapprochement, de cette connexion spatiale, le mouvement propre de la jeune femme était devenu parfaitement imprévisible, comme tout phénomène explicable par la physique quantique. Marie Zorn semblait ne plus faire qu'un avec le flux même de la vie, elle en épousait toutes les fulgurances, elle n'avait à son tour plus aucune identité ni forme distincte, stable, durable,

175

lisible. Elle semblait un champ à peine singulier du grand texte oscillatoire primordial, toujours changeant, en réécriture permanente. Mais ce que Marie Zorn produisait comme musique, comme pure extase mélodique et rythmique était éblouissant, et reconnaissable parmi des trillions de vibrations différentes par les neurocircuits de son cerveau artificiel.

Tant de réalités nouvelles impliquaient une explosion des possibles, là, maintenant, dans le flux sans cesse processif du temps plastique et biologique, Marie Zorn paraissait cristalliser les conditions d'un cataclysme.

Son organe de perception vidéo balaya l'écran devant lequel se tenait l'homme au crâne tatoué qui se faisait appeler Vax. JoeJane sortit de sa transe cognitive et l'observa avec une attention toute cathodique.

L'homme paraissait soucieux, il fixait l'écran d'un air sombre, la lumière projetait des pictogrammes laser sur la surface luisante de son crâne, où suintait le bleu cobalt d'une reproduction de la micro-lithographie d'un célèbre composant électronique du siècle passé.

Joe-Jane venait de l'informer de sa nouvelle vision et ça avait mis l'homme franchement mal à l'aise. Il avait poussé un long soupir avant de détourner son regard vers la fenêtre.

La machine connaissait à peu près tout de Vax, sa biographie, ainsi que sa véritable identité. Vax était un de ses concepteurs. Vax s'appelait en fait Franz Robicek, c'était un roboticien et un spécialiste de la perception artificielle; au sein de l'équipe

qui l'avait mise au point, sa tâche avait consisté à élaborer l'ensemble de ses interfaces électroniques et leurs connexions avec le système neuronal central. C'était surtout un praticien hors pair de l'informatique et des réseaux de télécommunications, il avait été opérateur-concepteur de logiciels de contremesures pendant la deuxième guerre du Golfe, avant de revenir aux études grâce à un programme de réinsertion universitaire. C'est à lui que l'équipe de scientifiques avait confié la tâche de pister Marie avec les ressources de la machine. Un de ses autres concepteurs, un cogniticien canadien d'origine française, avait fait ce jour-là la remarque qu'il avait déjà joué au cyberdétective avec une neuromatrice expérimentale quand il était plus

176

jeune, et que ça ne lui avait rapporté que des ennuis, et qu'il était hors de question pour lui de mettre présentement le pied au Québec. Franz Robicek avait trente-sept ans, il connaissait bien la machine et savait s'en servir avec une rare maîtrise, il avait vécu au Canada presque toute sa vie. On avait convenu de l'envoyer en scout jusqu'à Montréal, où Joe-Jane disait pouvoir localiser temporairement la présence du champ de forme spécifique de Marie Zorn.

Ils étaient hébergés à l'avant-dernier étage d'un gros building planté en plein sur la frontière séparant l'est et l'ouest de la ville, sur Ontario et Saint-Laurent.

Ce matin-là, l'aube pointait un visage mauve par-dessus les immeubles s'étendant entre le pont Jacques-Cartier et le vieux Parc olympique.

Un des organes de perception de la machine s'était étendu jusqu'au réseau de micro-caméras numériques du système de surveillance de l'immeuble et elle avait observé elle aussi le soleil se lever sur la ville.

L'homme assis en face du terminal de communication poussa un long soupir en détachant à regret son regard de la lumière jaune qui irradiait le ciel à l'horizon.

Il le posa ensuite avec une douloureuse intensité sur la surface plane et bleutée de l'écran.

- Est-ce que vous voulez dire par là qu'elle court un grave danger? Un danger qui la menace directement, dans son intégrité physique?

Joe-Jane n'avait pas cru bon de solliciter son organe vocal artificiel pour pousser un soupir, à son tour.

Comment expliquer cela avec une métaphore humainement compréhensible? Comment traduire l'éclair pour le nonvoyant? Comment rendre lisible l'écriture même de l'expérience? Comment détourner un fleuve sans inonder d'autres terres? Comment éteindre le puits de pétrole enflammé sans user de puissants explosifs? Comment expliquer ce qu'elle "voyait" se dessiner chaque jour, chaque heure, chaque microseconde, avec plus de netteté dans les immenses abîmes du temps et de l'espace, dans chaque interstice de liberté s'étoilant en mailles furtives au coeur de la matière et de ses déterminismes,

177

ou indéterminations, comment imager simplement ce que ses processeurs narratifs tentaient péniblement de mettre à jour? - Elle est elle-même le danger, finit-elle par dire.

16

La maison se dressait au coin de Spring Grove et de Mapplewood, dans le quartier d'Outremount, à l'ouest du mont Royal. C'était une de ces belles villas post-victoriennes du début du xx- siècle, briquettes rouges en façade et colonnades blanches à l'entrée.

Le vieil homme qui lui ouvrit la porte ressemblait à tout sauf à un enculé des services secrets. C'était un quinquagénaire replet, chauve, au visage rond et jovial, un petit nez retroussé, des petits yeux clairs pétillants de malice, le genre de mec à raconter son lot d'histoires salées au banquet de mariage, ou de blagues de carabin lors d'un enterrement. Il était vêtu d'un

costard de très bonne coupe, style british, comme tout frais sorti de chez un tailleur de Savile Row.

- Entrez, fit l'homme.

Toorop le suivit jusqu'à un vaste salon qui donnait sur le mont Royal. Toorop pouvait apercevoir les silhouettes des hautes croix celtiques funéraires, là-

bas, dans le cimetière qui étageait ses tombes sur la colline.

L'homme lui montra un fauteuil de cuir d'un geste de la main, tout en ouvrant la porte vitrée d'un meuble rococo.

Toorop s'assit dans le fauteuil Chippendale et jeta un coup d'oeil panoramique autour de lui. On se serait cru dans une double page de Décoration Internationale. Tout ici respirait l'Angleterre victorienne des années 1880-1890, chaque meuble, objet, bibelot, lampadaire aurait pu servir à financer une guérilla ouligoure.

Toorop se demanda un instant comment un agent retraité du GRU à Montréal pouvait arborer un tel luxe, mais il se retint évidemment d'aborder le sujet.

178

L'homme avait installé une vieille paire de lunettes cerclées de fer sur son nez avant de sortir un épais carnet relié cuir de l'armoire.

Il avait relevé les yeux vers Toorop.

- Pour vous je serai le docteur Newton. Quant à vous, vous serez le docteur Kepler.

Newton et Kepler, se disait Toorop, ils faisaient la paire.

- Lorsque nous communiquerons, nous ferons allusion au sujet Maria A.

Maria A. C'était simple, mnémonique et sécuritaire.

- Je vais vous ouvrir un e-mail dans une agence de domiciliation, au nom du docteur Kepler. Vous opérerez de chez vous en téléport.

Toorop ne répondit rien, mais émit d'une vibration invisible que tout ça lui allait parfaitement.

L'homme feuilleta son vieux carnet en marmonnant. Il s'arrêta à une page qu'il entreprit de lire soigneusement.

- Vous avez de la chance, fit l'homme en redressant ses lunettes, nous avons le produit qu'il vous faut.

Toorop se décida à dire un mot.

- Produit ?

- Un produit de l'armée. Armée rouge, cela va sans dire. Un remède très efficace contre les catalepsies post-traumatiques.

- Ça me semble parfait.

- C'est parfait. Le seul petit problème va être de l'obtenir rapidement.

- Combien de temps?

- Ne vous inquiétez pas, notre confrère du Kazakhstan m'a bien informé du caractère urgent de cette opération. Je l'aurai dans la journée.

- Quand dans la journée? insista Toorop, dans son rôle de chieur professionnel.

L'homme releva vers lui un regard amusé et un petit sourire en coin.

- Vous n'allez pas le croire, je n'en ai pas la moindre idée.

- Il le faut avant ce soir. Avant midi serait le mieux.

- Vous l'aurez avant ce soir, fit Newton, avant de refermer son carnet et de se lever. C'est ma définition du mot journée.

179

Toorop se leva à son tour mais l'homme dressa la main.

- Non. Vous, vous restez là. Je serai de retour dans quelques heures probablement. Vous trouverez de l'eau minérale dans le réfrigérateur de la cuisine...

L'homme avança jusqu'à la porte du salon, fit basculer le loquet et se retourna vers Toorop.

- Au cas où l'idée vous viendrait de visiter la maison, sachez que le moindre de vos gestes est enregistré, où que vous soyez...

Il poussa la porte, mit un pied dans l'embrasure et se tourna de nouveau.

- Sachez aussi qu'une bonne partie de la maison est piégée.

Toorop lâcha un sale rire.

- Prévenez-moi si votre bac à légumes est rempli de C-4.

- Non, fit l'homme en souriant malicieusement. Rien que la réserve à whisky.

Puis il disparut en refermant la porte derrière lui.

Toorop ne fit donc que deux ou trois aller-retour entre cuisine et salon, ainsi qu'un petit séjour sur la cuvette des chiottes, en se demandant si le docteur Newton avait poussé le vice jusqu'à installer une fibre optique espionne dans un coin du cabinet. Oui, évidemment, s'était-il dit en attrapant la première feuille de papier. Le reste du temps, il le passa dans le fauteuil Chippendale à lire quelques exemplaires des revues éparpillées sur une table basse. Du classique. Newsweek. Time. Hour, le gratuit anglo de Montréal. Un numéro de Yachting, la Gazette du jour. Sur une petite commode victorienne il dénicha plusieurs revues de bricolage high-tech et quelques exemplaires de Scientific American et de Nature.

Toorop paria qu'en plus des caméras et des pièges, la maison devait être truffée de systèmes de contre-mesures électroniques destinés à brouiller les éventuels espions ennemis.

Le vieux bonhomme était bizarre, hors normes. Tout le contraire de l'image qu'il s'était forgée a priori. Si son visage évoquait bien quelque chose d'irrésistiblement slave, il parlait un français impeccable, avec un accent anglo qui ne semblait pas feint. Tout ici suintait d'une culture et d'un mode de vie éminemment britanniques.

180

La solution se cristallisa d'un seul coup.

Une taupe.

Un agent dormant. Né ici, de parents russes vraisemblablement, cinquante ans auparavant. Quelqu'un de

parfaitement intégré, n'ayant aucun contact direct avec l'ambassade et qu'on ne réveillait qu'au coup par coup, pour des cas bien précis, des tâches bien précises. Des réveils qui pouvaient être espacés de plusieurs années. Parfois ils n'étaient réveillés qu'une seule fois. Certains n'étaient même jamais réveillés.

Romanenko disposait d'une taupe au Québec. Un petit bonhomme qui ressemblait à un toubib en préretraite.

Si ça se trouvait, le mec était aussi à la retraite de ses activités occultes.

Mais Romanenko avait trouvé les arguments nécessaires. S'il était un rouage majeur de la machine, juste au-dessous du gros Sibérien, il était arrosé de dollars. Il pouvait sûrement en sacrifier un peu pour réveiller une taupe retirée des affaires.

En lisant les diverses revues scientifiques qui tramaient un peu partout, Toorop put se faire une idée du vaste programme "Man on Mars" que les Américains pilotaient depuis une dizaine d'années avec les Russes et l'embryon d'agence spatiale internationale qu'ils tentaient de mettre en place. La phase finale du programme venait d'être lancée. Les différents modules du vaisseau martien étaient en cours de fabrication, on commencerait à les lancer en orbite durant l'année 2014, pour les assembler à proximité de la station internationale, puis un groupe de systèmes robotiques partiraient en avant-garde, tirés avec des lanceurs classiques, et pour finir l'équipage international se taperait environ un an de voyage. D'après ce qu'il lisait on prévoyait une répétition générale sur la lune en 2015, ce qui permettrait de relancer le programme d'exploitation sélénite et le projet de la NASA d'y implanter là aussi une base permanente avec industries automatisées.

L'humanité s'envolait pour les froids espaces intersidéraux. Il souhaitait bien du plaisir aux aliens.

En début d'après-midi, il avait achevé de dévorer les revues, alors il avait ouvert la Gazette de Montréal, le journal anglophone.

La Province libre du Québec était en train de vivre un boom économique sans précédent, comme tout le reste du pays. Le Canada constituait un des plus grands réservoirs naturels d'eau douce du monde; dans la ruée vers l'Or Bleu, le pays courait en tête. À ce que Toorop comprenait, les vieux clivages politicoculturels s'étaient évanouis comme des mirages au-dessus du nouveau désert de l'univers; le réchauffement global, le chaos climatique et l'explosion des mégapoles avaient tari les rivières et les fleuves, à divers endroits du globe l'eau potable se négociait au prix de son poids en or. Les affaires reprenaient.

Aux pages de politique internationale, il put lire un petit article sur les troubles au Turkestan oriental.

Le prince Shabazz opérait un retour en force à la conférence nationale ouïgoure. La déroute d'Hakmad face aux Kazakhs lui ouvrait désormais une autoroute, et ce en dépit de la grave défaite subie en Kirghizie le mois précédent. Il désirait "faire sortir la conférence de l'impasse dans laquelle Hakmad l'avait précipitée" et proposait un "dialogue intermilices franc et ouvert permettant au mouvement national ouïgour de s'affirmer d'une seule voix face à l'opresseur han".

Toorop ne put s'empêcher de sourire. Shabazz était un politicien redoutablement intelligent, il savait tirer les enseignements de ses défaites, même s'il n'écoutait pas assez ses conseillers. Il ferait un bon ministre.

Ensuite Toorop tomba sur les pages sociales et faits divers. Il parcourut le récit des dernières guerres auxquelles se livraient les gangs de motards montréalais pour le contrôle des divers trafics dont la ville était la plaque tournante.

Ça faisait facile vingt-cinq ans que ça durait, avec des phases de rémission entrecoupant les violents combats qui opposaient Hell's Angels, Bandidos et Rock-Machines, à coups de Semtex, de RPG-7 et plus récemment, comme il le découvrait, en balançant une salve de missiles sol-sol sur la forteresse ennemie.

Dans les années quatre-vingt-dix, les Hell's Angels avaient emménagé dans un ancien fort de la vieille ville; en quelques mois, ils en avaient fait un blockhaus inexpugnable. C'est pour éviter une confrontation armée avec TOUTE la sûreté du Québec qu'ils avaient daigné quitter les lieux. Mais la tradition s'était

182

conservée. Les Rock-Machines quant à eux n'avaient jamais hésité à utiliser les nombreux explosifs disponibles en catalogue au premier Wal-Mart de l'autre côté de la frontière pour faire sauter leurs concurrents. Cet été-là, ils s'étaient procuré on ne savait comment une batterie mobile de katiouchas flambant neuve et en avaient complaisamment arrosé l'usine désaffectée et fortifiée des Hell's Angels, tuant net plusieurs membres du gang rival. Ça faisait la joie des commentateurs, qui voyaient ça comme une finale de la NBA, ou la lutte pour le quatrième as de la Ligue nationale de baseball.

Dans cette guerre tribale, les Bandidos avaient longtemps joué les arbitres, s'alliant un coup avec l'un, un coup avec l'autre, avant de s'associer durablement avec les Rock-Machines; pour Toorop, ça ressemblait étonnamment au merdier oïfigour.

Il en était là de ses divertissantes lectures lorsque le " docteur Newton "

refit son apparition.

- Cher docteur Kepler, fit-il en pénétrant d'un pas feutré dans le salon, saluez bien bas les miracles de la médecine militaire russe!

Il avait tendu devant lui un petit pot de verre rempli de granulés d'un vert lumineux, quasiment fluo.

- Qu'est-ce que c'est?

Le docteur Newton se figea, un sourcil relevé.

- La formule moléculaire est top secret. Et elle prend presque une page. C'est notre médicament miracle. Venez, je vais vous

expliquer comment ça marche.

Toorop le suivit jusqu'à son bureau, intrigué. Il savait comment "marchaient"

des comprimés, il suffisait de les enfoncer dans la bouche du patient.

Le docteur Newton tenait un des granulés entre son pouce et son index et le dirigeait en direction de Toorop, le faisant miroiter sous la lumière qui tombait des fenêtres. On aurait dit un éclat d'émeraude.

- Ceci est le dernier-né de nos composants bio-électroniques. C'est un processeur spécialisé dans la synthèse d'endorphines complexes. Il dispose notamment d'un petit moteur de recherche et d'une mémoire suffisante pour s'adapter aux conditions locales, vous me suivez?

183

Toorop avait saisi l'allusion. Mais il voulait plus d'informations.

- Il est personnalisé, en quelque sorte ?

Le mec avait émis un petit rire caustique.

- Oui, très exactement, et savez-vous par quel miracle?

Toorop s'était muré dans le silence.

L'homme avait sorti un petit objet de sa poche pour le poser sur le bureau. Un cube noir, mat, de dix centimètres d'arête.

- La black box, avait-il dit.

Il avait appuyé sur une membrane caoutchouteuse située sur une des arêtes et le cube s'était ouvert, comme une fleur carrée et carbonique. Était apparu un étrange mécanisme fait d'une matière cristalline et de quelques dispositifs de la même texture que le cube. L'homme avait placé le granulé vert fluo à l'intérieur d'une petite sphère cristalloïde. Il avait appuyé sur les touches d'un mini-clavier raccordé à la boîte noire.

Une douce lumière rosée avait circulé dans la circuiterie translucide, jusque dans la petite boule, avec un drôle de bruit digital.

Le vieil homme avait retiré la capsule. Elle brillait d'un éclat encore plus prononcé.

Puis, avec minutie et patience, il procéda de même avec tous les comprimés avant de les replacer dans leur petit pot de verre.

- Je viens de configurer leur système d'exploitation, je vais vous expliquer en deux mots le principe : chaque capsule contient un bioprocasseur. Le bioprocasseur analyse l'activité métabolique du cerveau et en retour synthétise la molécule et la dose adaptée. Le truc c'est d'avoir la possibilité de stocker les informations, et surtout, je suis sûr que vous l'avez compris, de pouvoir transmettre les données d'un bioprocasseur à l'autre.

Toorop réfléchit un instant. C'était bien la question, en effet.

- C'est là qu'interviennent les miracles de la science militaire russe, cher docteur Kepler. Voici ce qui va se passer. Dès votre retour vous ferez avaler cette jolie petite chose verte à notre chère Maria A. Et ensuite vous attendrez quelques heures, le temps de récupérer le disque mémoire résiduel.

- Récupérer?

L'homme émit un petit rire.

184

Il fixa Toorop de ses yeux vert d'eau trouble derrière les lunettes de presbyte.

- Le disque mémoire, cher docteur Kepler, elle va le chier. Alors faudra juste qu'elle évite de tirer la chasse précipitamment et qu'elle n'hésite pas à fouiller dans son caca.

Toorop arma un sourire innocent.

- Ça ne devrait lui poser aucun problème.

Ensuite, le docteur Newton avait expliqué à Toorop comment procéder avec le résidu non dégradable récupéré dans la merde. Un, le laver à l'eau froide, ou mieux encore avec un antiseptique. Ensuite le faire sécher, puis le placer dans la petite boule de cristal, actionner le mécanisme de sauvetage des données, le retirer, et ensuite placer le bioprocasseur suivant dans la boule. Faire " Save

“. Il recevrait les informations du précédent composant et améliorerait d'autant le traitement en cas de rechute. D'autre part les données seraient envoyées automatiquement au docteur Newton. Si jamais quelque chose se mettait à vraiment merder, il serait en mesure de réagir en temps réel.

Il y avait une petite dizaine de capsules.

- Vous avez de quoi voir venir, lui avait-il dit. La black box est pourvue d'une connectique standard. Pluggez-la sur votre console, vous disposerez du logiciel adapté sur votre site Kepler. Ne repassez jamais par ici, lui avait-il lâché alors qu'il le ramenait à une station de bus située près de l'université de Montréal, au volant de sa Cadillac flambant neuve. Ne sonnez jamais à ma porte, évitez Outremont. Appelez-moi uniquement en cas de problème grave, et par l'email Kepler. C'est-à-dire si les bioprocasseurs ne marchent pas. Ce qui est fort improbable. Ils ont guéri des officiers amnésiques.

Toorop ne répondit rien. Le mec ignorait beaucoup de choses, visiblement.

Marie Zorn n'était pas une simple amnésique post-trauma.

C'était une schizophrène. Une psychotique.

Il n'osa pas lui demander si les capsules miracles auraient guéri les dirigeants de l'ex-Union soviétique.

La Cadillac disparut dans un chuintement luxueux en direction du mont Royal.

Toorop était assis devant la télé, regardant avec attention le bulletin d'information de la SRQ. Les Hell's Angels venaient de répliquer à l'attaque des Rock-Machines en descendant un de leurs petits hydravions quelque part au-dessus de la baie James. L'appareil avait été abattu en fin de journée, quelques minutes après le coucher du soleil. Depuis la côte orientale de l'île Akimiski, un témoin avait vu un trait de lumière fuser dans le ciel au-dessus des eaux, avant d'apercevoir un impact orange dans l'atmosphère, il avait d'abord cru à un phénomène météo ou à une illusion d'optique causée par le crépuscule, puis à un ovni quand il avait aperçu une "boule orange" tomber très vite sur l'horizon. Il avait appelé l'antenne locale d'une organisation d'ufologues à laquelle il appartenait, ils avaient de leur côté prévenu la sûreté. Au large, aux abords des Twin Islands, un autre témoin avait aperçu un navire au loin et le même trait de lumière depuis son propre dériveur, mais il avait très bien vu l'appareil s'abîmer dans les flots, en flammes, à deux ou trois milles de son embarcation. Il avait immédiatement donné l'alerte par radio.

Les équipes de la sûreté du Québec et de la GRC avaient dépêché leurs plongeurs et un petit robot de recherches sousmarines, ainsi que des hélicos spécialisés, munis de scanners à résonance magnétique. Grâce aux indications du plaisancier, ils venaient de retrouver l'hydravion à trente mètres de fond, un énorme trou noirci dans la carlingue. Les corps des passagers et de l'équipage avaient été remontés et identifiés dans l'heure. Six personnes. Dont le chef local des RockMachines pour le secteur de la baie, et un représentant officiel des grands chefs de Montréal, leurs gardes du corps, plus les deux pilotes.

Et pas loin d'un quintal d'héroïne.

Une armada de navires et d'avions sillonnait maintenant toute la baie, à la recherche de l'embarcation suspecte.

Les reporters et les journalistes se gavaient d'analyses et de

conjectures devant les images prises depuis le robot sous-marin, ou la véritable plate-forme de tournage aménagée sur le port de Nouveau-Comptoir, pour les besoins de la presse, là où le gros dragueur de mines de la marine fédérale allait remorquer l'hydravion, le tout entrecoupé de rappels historiques sous forme de docudramas putassiers et d'interminables interviews de spécialistes en tous genres, criminologues, chefs de la sûreté, flics de terrain, bikers repentis. La guerre des Motards. Du John Woo grandeur nature, L'Équipée sauvage revisitée guerre du Golfe, question arsenal.

Dans la nuit le chapitre des Hell's Angels sis à Montréal fit savoir par un communiqué de presse de ses avocats que l'association de motards n'avait strictement rien à voir avec l'odieux attentat qui...

Le flash de pub Pepsi vint conclure joyeusement le gros mensonge.

Toorop s'était levé pour prendre une canette de Black Label dans le frigo.

Rebecca s'était endormie sur le sofa, les écouteurs fixés à ses oreilles continuaient de diffuser un beat after-techno à réveiller un mort et à tuer son lot de vivants.

En passant devant la chambre de Marie, il poussa la porte et jeta un coup d'oeil. La fille dormait paisiblement, produisant un petit ronflement enfantin, régulier.

Nickel, pensa Toorop. Le bioprocasseur du docteur Newton semblait faire effet.

En l'espace de deux petits jours, l'état de Marie s'était considérablement amélioré.

Affalé devant les images de la baie James sillonnée de lumières et d'ombres martiales, il avait décapsulé la canette 750 cl et s'était dit qu'il n'y avait décidément rien de mieux que la guerre, quand elle était vue depuis son fauteuil.

Les patrons de chaînes de télévision le savaient mieux que quiconque.

Rebecca avait vaguement ouvert un oeil, puis s'était levée comme un automate, avait marmonné un goodnight à peine intelligible et avait marché d'un pas de zombie jusqu'à sa chambre.

187

Toorop venait de zapper. Un sociologue ennuyeux ne cessait d'égrener le chapelet convenu d'inepties concernant le "mode de vie tribal " des gangs de motards.

Il avait atterri sur le canal CNN de la communauté asiatique. La guerre civile chinoise occupait depuis près de trois ans le devant de la scène. Tous les trimestres, un basculement dramatique. Chaque semaine, son fait marquant, chaque jour, son lot de massacres. Du pain béni pour Ted Turner.

On était au coeur de la mousson, là-bas. Des trombes d'eau quotidiennes avaient gonflé les fleuves, et un typhon venait de ravager les côtes orientales, au niveau de Shanghai.

Le Yangzi était en crue, paralysant les deux lignes de front ennemies sur des centaines de kilomètres, sur chaque rive du fleuve. Les images défilaient, comme autant de tableaux de désastres peints par un Jérôme Bosch du caméscope, les colonnes de chars disparaissant sous les eaux, jusqu'à la tourelle, longue file de bathyscaphes dérisoires, les milliers d'hommes piégés par les inondations, les glissements de terrain, les ponts emportés, les trains en perdition dans les flots en furie, Titanic pathétiques, simples jouets désarticulés entre les mains de la divine colère, les avions cloués au sol sur des aérodromes transformés en piscines. Neptune avait décidé d'en découdre avec Mars, dans un premier temps il avait balancé un plein seau d'eau sur les deux chiens qui n'arrivaient plus à se dessouder.

Sûr que ça allait calmer les ardeurs des belligérants pour un petit moment, s'était dit Toorop, devant l'ampleur du cataclysme.

De là, CNN-Asia avait embrayé sur les troubles aux frontières occidentales de la Chine.

L'attention de Toorop avait franchi un cran.

L'ultime noyau des rebelles du FLNO, encerclé à Kaptchagay, soumis depuis des jours à de terribles bombardements, venait d'offrir sa capitulation sans condition. Les colonnes d'hommes dépenaillés, fourbus, sales, hâves, marchant la tête baissée sur les routes séchées par le soleil, lui arrachèrent un vague sentiment de désolation, mais pas pour longtemps.

L'armée kazakh et le ministère russe de la Défense agissaient sous l'autorité d'un mandat Unopol. Hakmad allait être jugé pour crimes de guerre. Les enquêteurs de l'ONU dépêchés en

188

Kirghizie le mois précédent avaient retrouvé la trace de nombreux charniers, ainsi que des villages rasés, carbonisés au lanceflammes. Les soldats du FLNO

n'avaient pas fait de quartier. Ils avaient purement et simplement tué tout ce qui bougeait sur l'ensemble de leur théâtre d'opérations, le long de la frontière sino-kirghize. Ils avaient exécuté tous leurs prisonniers de guerre.

Et commis de nombreuses atrocités.

La vision malade des fosses communes ouvertes sous les pelleteuses de l'ONU

provoqua un drôle de jet d'adrénaline dans son cerveau irradié d'images cathodiques.

Son coeur passa la surmultipliée.

Une peur à retardement. Une angoisse démesurée.

Le sort à côté duquel il était passé, ou plutôt à travers lequel il était passé, comme un drôle de chameau par le chas d'une aiguille - oui, ça tenait pour ainsi dire du miracle -, ce sort funeste s'étalait maintenant en rubans de cadavres allongés côte à côte sur la terre couleur de cendre, patiemment comptabilisés et enregistrés dans la mémoire des ordinateurs de l'Unopol.

Il ne put reconnaître aucun visage familial dans les tas de corps mis à nu par les engins excavateurs, sinon le sien, mille fois répété.

Le lendemain il avait fait très beau, très chaud, très vite.

Toorop avait compris dès le réveil qu'il ne pourrait laisser Marie enfermée plus longtemps dans la cage. Elle s'était tapée deux crises en deux semaines, fallait couper le circuit.

Il avait immédiatement envoyé un e-mail d'urgence à Romanenko.

Procédure 4 : nous faisons une petite virée. Notre petite Zoé a besoin de prendre l'air.

Il vérifia que Zoé correspondait bien au nom de code de Marie pour la procédure en question, puis il compacta le tout et le confia à son agent-messenger.

La procédure 4 stipulait que Marie pouvait sortir de temps à autre, et selon l'appréciation de Toorop, mais dans la plus totale discrétion et dans des endroits déserts, ou à peu près. Ils avaient tout un tas de trajets programmés dans les environs de Montréal, les Laurentides, le Saguenay, Tadoussac. Des destinations tou-189

ristiques, certes, mais au milieu des grands espaces semi-désertiques il serait facile de s'isoler.

Il réfléchit un moment, après avoir déplié la carte sur la table de la cuisine.

Ils pouvaient se faire le parc naturel des GrandsJardins, à mi-chemin de Montréal et du Saguenay. L'équivalent d'un département français, sans personne d'autre, ou presque, que des familles d'ours et de castors. On y trouvait quelques petits refuges, des lots de chalets groupés sur le bord des lacs qui parsèment toute la région. Une merveille.

Bon, passons aux choses concrètes. Dans la matinée, il louerait un van, un Chrysler ou un Pontiac dernière génération, conduite automatique assistée par ordinateur, pare-brise tête haute avec visionique de pointe, eau, gaz et CNN à tous les

étages. Ils pourraient dormir dedans à trois, avec des sacs de couchage. Dowie suivrait dans la grosse Toyota.

Ensuite l'arsenal. Pas de conneries. Les flingues avec les ports d'arme viendraient avec eux, mais ni les PM ni l'Arwen. On prendrait le fusil à pompe comme "arme de chasse".

En cas d'arrestation, pour excès de vitesse ou autre connerie, présenter d'abord les papiers aux flics, avec les ports d'arme, puis les prévenir gentiment qu'il y avait un flingue dans la boîte à gants. Pas d'embrouilles. Les papiers étaient nickel, ça passerait comme une lettre à la poste.

Il était un homme d'affaires canadien, Rébecca et Dowie les représentants de sa filiale en Colombie-Britannique, dont le responsable de la sécurité, Marie ferait office de secrétaire. Ils voyageaient armés parce qu'on disait que les routes étaient peu sûres aux alentours de la baie James, où ils se rendaient, et particulièrement les routes aériennes, on disait que l'attentat des Hell's Angels était le prélude à une guerre de grande envergure. Les arguments ne manquaient pas. Ils étaient tous frais imprimés dans la tête du dernier flic de la sûreté du Québec.

Ils iraient se faire une balade de deux ou trois jours dans le parc naturel et rentreraient direct. Avec un peu de chance ça donnerait à Marie une semaine ou deux de répit. Et autant pour eux tous.

Brillant calcul en vérité.

190

La piste 17 était une trouée rocailleuse qui serpentait dans les collines recouvertes de forêt, et qui régulièrement venait longer un lac, une simple virgule miroitante plantée entre deux monticules ou un vaste plan d'eau qui contenait une vallée entière, comme celui-ci, le lac Malbée, près duquel il venait de se garer, sur un large terre-plein abritant un lot de chalets, un petit refuge à pique-nique, et un embarcadère de bois le long duquel tanguaient deux ou trois barques.

Il interrogea un couple de retraités qui sortaient d'un des grands chalets de bois plantés au bord du lac. Ils s'étaient rendus sur le ponton et Toorop les avait gentiment accostés alors qu'ils entassaient du matériel de pêche près d'une petite barque. Le lotissement était loué à l'année par une sorte de comité d'entreprise ou de fonds de pension, à ce qu'il comprit. Il avait demandé si on pouvait louer quand même, au cas où un chalet, voire deux, serait disponible.

Non, ça paraissait impossible, mais ils pouvaient essayer de camper un peu plus loin.

Le refuge à pique-nique était pourvu d'un confort rustique. Un cabinet de toilette sous la forme d'un cabanon en bois doté d'un cube en ciment avec un trou dedans, un trou qui s'ouvrait sur une vaste caverne remplie d'immondices dont la véritable texture refusait de prendre consistance dans l'imagination.

Deux ou trois tables avec des bancs sous un préau en bois. Un conteneur de plastique bleu en guise de poubelle.

Exactement ce qu'il fallait pour replonger direct Marie, lui et tout ce joli monde dans le bain de la vie au grand air. Évacuer le stress et les toxines.

Oxygéner le système bien à fond, décrasser le carbu, les soupapes et tout le bataclan. Se recentrer délicatement non pas sur soi, mais sur le point d'équilibre ténu entre soi et le monde, évacuer les énergies négatives, l'espace d'un court instant, afin de pouvoir les affronter avec la santé du guerrier.

C'était un plan parfait.

191

La première journée s'était lentement étirée jusqu'au crépuscule. Rien d'autre à faire que de lire un bouquin (lui), écouter du techno-rock répétitif (Rebecca), se taper une séance de yoga (Marie), rien (Dowie), manger le dîner acheté à Montréal sur le chemin de l'autoroute (tous). Deux poulets rôtis et deux bonbonnes de patates de chez CocoRico, sur Saint-Laurent. Quelques salades chinoises. Des yaourts en pots géants. De la smoked meat. Deux camemberts français. Des

pommes. Des bières. Des Coke. De l'eau minérale. Une bouteille de chardonnay.

Dans l'après-midi il s'était offert un petit pétard avec le matos local, de la northern light à ce qu'il savait. Quand le soleil avait décliné sur l'horizon, il avait eu les crocs.

Le paradis sur terre, s'était-il dit en dévorant sa portion de poulet et sa ration de patates.

Il atteignit l'extase lorsque le soleil embrasa le ciel à l'ouest, et que le vin chilien vint faire siruper le goût puissant du calendos d'origine.

Plus tard, assis sur le bord du ponton face au lac, il avait lentement croqué la pomme au goût de miel.

Lorsqu'il s'était endormi, près du Voyager, dans son sac de couchage, après un dernier cône, il avait émis un rot sonore, un rot de remerciement au Créateur, pour avoir su ainsi prodiguer, un bref instant dans le chaos des hommes, tant d'ordre, de calme, de luxe et de volupté.

18

Quand l'homme de Vladivostok était entré dans la pièce, il avait apporté avec lui des effluves d'une brutalité inouïe. Gorsky lui-même s'était figé.

Markov s'était levé de son siège avec précipitation. Gorsky l'avait suivi, un poil moins vite, il devait conserver son calme et jouer son rôle à fond.

192

L'homme vint à sa rencontre avec un sourire de fauve, il mesurait une tête de plus que lui, autant dire deux mètres, il écarta ses immenses bras en signe d'accolade à la russe, Gorsky l'imita et s'approcha -Amon, Dimitri - et ce fut comme si deux tentacules d'acier s'étaient refermés sur lui pour le broyer à hauteur des épaules.

Il savait ce que ça signifiait, "Anton, faut qu'on discute d'homme à homme".

Les deux tentacules finirent par le relâcher, Gorsky observa l'immense stature emballée dans un costume de ville Versace Big Shape néo-twenties qui ne lui allait pas du tout, la grosse bouille ronde, le crâne chauve, les sourcils broussailleux. Cette massivité, cette densité.

Un vrai salaud de Russkof, pensa-t-il. Comme moi.

Dimitri Merkuhev, dit "le Chinois" - un surnom dont l'avaient affublé les Yakuzas japonais, qui lui trouvaient un air de géant mandchou sans doute.

C'était un des principaux Vor de la lointaine mégapole des côtes du Pacifique.

C'est sous ses ordres que Gorsky allait oeuvrer désormais.

Ils s'assirent de part et d'autre de la table. Gorsky fit un signe discret mais impérieux à Markov. Celui-ci s'éclipsa sans demander son reste.

L'homme observa d'un oeil appréciateur le vaste salon aux couleurs claires et neutres, les divans et le mobilier suédois de luxe, le puits de lumière en cristal qui déversait des paillettes de soleil, la grande table Art déco autour de laquelle ils avaient pris place, et surtout, comme il le fit savoir avec un claquement expressif de la langue, les objets oblongs exposés un peu partout dans la pièce, sur les murs ou sur des socles de bronze.

- Ta collection s'est encore agrandie, Anton, depuis mon dernier passage.

Gorsky avait esquissé un sourire, tout en pianotant sur son clavier la venue du robot domestique Honda avec deux verres à shooters glacés, un seau de glace et une bouteille de Zubrowka, de la vraie, celle-là même dont il supervisait le trafic dans le coin.

- Je ne t'ai pas encore montré le plus beau. Ce sera pour le dessert.

- Parfait, Anton, parfait. Et celui-là, c'est quoi ?

Gorsky s'était légèrement retourné pour voir ce que l'index pointait.

- Celui-là, c'est le tout premier modèle d'Exocet, on m'a dit que cet exemplaire avait été embarqué sur un Mirage de l'aviation argentine pendant la guerre des Malouines.

- Très joli.

- Date de fabrication : 9 décembre 1981. Comme les autres il est en parfait état de marche.

L'homme s'était esclaffé.

- Tu pourrais en avoir besoin.

Gorsky s'était raidi, la menace était à peine voilée. C'était le signe qu'on abandonnait les civilités d'usage pour attaquer le vif du sujet.

- D'accord, quelles sont les nouvelles?

L'homme n'avait rien répondu tout de suite. Il s'était profondément calé dans l'immense fauteuil de cuir, lui faisant expirer quelques râles feutrés.

- Tu as mis le doigt là où il ne fallait pas. Et ces histoires de motards ne nous disent rien qui vaille. Nos amis de Brooklyn nous disent qu'il vaudrait mieux arrêter les frais. Les flics de tout le continent nord-américain sont sur les dents. C'est trop chaud.

Gorsky avait senti le sang refluer de son visage.

Il avait surmonté l'émotion initiale, avait pris son inspiration puis était monté au front sans états d'âme.

- En quoi cela nous concerne-t-il, je veux dire pour ce business particulier ?

Merkuchev avait fait tressauter sa bedaine en expulsant un rire volcanique.

- Anton Dimitrievitch! Tu sais bien que notre réseau d'information est le meilleur de toute l'Asie extrême-orientale,

rien de ce qui se passe dans les eaux de la mer de Chine n'a de secret pour nous.

- Merde Chine?

- Un exemple, en l'occurrence parlons plutôt du détroit de Tartarie.

Gorsky s'était rembruni.

- Vous avez appris quelque chose ?

La bedaine tressauta de nouveau.

194

- Oui, c'est le moins qu'on puisse dire. Ce sont des mercenaires chinois et sibériens qui ont flingué le zinc en février, depuis un rafiot au large de Kholmsk, mais on parle depuis peu de gars qui seraient venus d'Amérique du Nord pour payer leur dette en retour. Des gars qui appartiendraient à une des bandes impliquées dans tout ce bordel, là-bas, précisément, au Québec. On n'en sait pas plus. Mais c'est pour ça que le conseil de Vladivostok estime qu'on devrait geler l'opération.

Gorsky avait senti toutes ses défenses vaciller sous le choc. Par il ne savait quelle fatale alchimie des événements sa route croisait celle des motards en guerre à l'autre bout du monde. Sans qu'il puisse influencer en rien sur le cours des événements.

La seule issue consistait à jouer sur l'instinct atavique de tout seigneur du crime, l'avidité.

- Cent millions de dollars en un an, minimum garanti. Et ce n'est qu'une phase de démarrage. Dimitri... Tu ne peux pas imaginer tout ce que ce toubib peut nous rapporter. Nous sommes au tout début d'un Nouveau Grand Truc. Comme lorsque les Bootleggers se sont emparés du marché de l'alcool, ou lorsque Cosa Nostra a décidé de prendre le contrôle du trafic de l'hérodine après la Seconde Guerre mondiale. Nous devons être maîtres du marché lorsqu'il explosera.

L'homme avait hoché la tête, pensif.

- Cent millions c'est des clopinettes. C'est même pas la recette d'un casino standard à Las Vegas. Et un casino c'est légal.

- C'est déjà pas si mal et je t'ai dit que c'est une phase de démarrage. Merde, tu veux quoi? Qu'on se fasse encore baiser par les Chinetiques, ou par les Latinos? Crois-moi, les triades sino-américaines, elles vont pas se faire prier pour s'engouffrer sur le marché, surtout si la voie est libre, avec une pancarte

” Servez-vous “.

Ça avait provoqué un reniflement dubitatif de la part de Dimitri.

Gorsky avait enfoncé le clou.

- Écoute, depuis la dernière fois j'ai pu établir un vrai bilan prévisionnel, j'ai une opération pilote en cours, les investissements ont été plus que raisonnables jusqu'à présent. Laisse-moi te prouver que j'ai raison, et l'année prochaine, à la prochaine

195

conférence avec la Sumiyoshi-Rengo, crois-moi, tu auras un sacré bon joker dans ta manche.

Un second reniflement de Dimitri.

Gorsky s'était dit qu'il ne fallait pas lâcher prise.

- Faisons les comptes rapidement, il avait fait en allumant d'un geste un petit écran de table. Pour l'instant le prix de vente de mon ” service de messagerie ”

est d'un million de dollars par unité. Mais je te rappelle que le prix total du

” produit ” est dix fois supérieur; avec ce que nous investissons en ce moment, nos parts dans l'entreprise vont tripler dans l'année. Ensuite, comme je te l'ai dit, il y a les autres clients du même ” fonds de pension ” (il avait placé les guillemets dans l'espace d'un petit geste des deux mains). D'autre part, comme je te l'ai dit aussi, tout montre que la

demande va exploser, et que l'offre restera interdite, donc, d'ici peu on pourra commencer à faire grimper les prix.

Et d'ici là, crois-moi, des clients comme ceux-là, j'en aurai déjà plein mon carnet de commandes.

- Oue dit exactement ton bilan prévisionnel?

- En trois ans, à ce rythme, avec une seule clinique je frôlerai le milliard de dollars, et en vérité je prévois même le double car je vais mettre le turbo, c'est-à-dire prendre tout bonnement le contrôle de cette jolie petite entreprise. Ensuite, si on passe à une grande échelle, multiplie par cinquante, ou par mille! On doit continuer l'opération, Dimitri. Bon Dieu, tout ça ne nous aura pas coûté le prix d'un pornodrome dans la banlieue de Moscou.

Dimitri renifla, s'agita sur le fauteuil, qui crissa, fixa son regard sur les verres noirs de Gorsky, resta silencieux quelques secondes, renifla de nouveau et laissa tomber:

- D'accord. Mais ton opération pilote doit avoir marché à cent pour cent. Ça doit glisser comme un pet dans de la soie.

- Ça fera bien mieux que ça. Ça fera le bruit d'un type qui plonge dans une piscine de fric.

Une piscine, oui, nom de Dieu.

Et bientôt un océan. Le docteur Walsh et son laboratoire allaient pouvoir fournir à une armée de cinglés pleins aux as la plus puissante came du monde.

196

Dimitri était parti, il avait d'autres affaires à traiter, Gorsky s'était dit qu'on était rarement prophète en son pays.

Merde, ces connards de mafieux post-soviétiques ne comprenaient rien à rien. Ils restaient accrochés à leurs vieilles industries, racket, kidnapping, prostitution, drogues, jeu, pornographie.

Il était du même âge que Dimitri, le cinquantième anniversaire dans le rétroviseur, mais il avait passé toute sa carrière à

innover, à jeter des têtes de pont vers des territoires inexplorés, très vite lui était apparu tout ce que l'explosion technologique du XXI^e siècle allait receler comme myriades de filons occultes. Et il s'était branché dessus, avec la passion du professionnel enthousiaste. D'abord le filon de la matière fissile et des arsenaux soviétiques au rebus, puis celui des gros cerveaux au chômage, ensuite celui des logiciels militaires et des brevets industriels, et depuis peu des biotechnologies. Les bigboss de Novossibirsk et de Vladivostok ne l'avaient jamais freiné dans sa course fulgurante, il ne marchait pas sur leurs plates-bandes, ils prenaient une dîme substantielle sur tous ses bénéfices, et ils se savaient incapables de le concurrencer efficacement. Mais ils ne l'avaient jamais appuyé non plus.

Conclusion, ils avaient été forcés de dealer avec le Yakuza qui leur barrait la route sur le continent nord-américain; dans le secteur des hautes technologies notamment, sans parler du marché asiatique, la Chine, même en guerre, surtout en guerre, leur avait en grande partie échappé. Les triades taiwanaises et américaines s'y partageaient le marché avec les bandes japonaises.

Mais là ce n'était plus de filon dont il fallait parler. C'était le Vrai Gros Truc. La Montagne d'Or.

C'était Ronald Biggs et les sacs du train postal
GlasgowLondres.

Les mafias américaines en apprenant le vote du Prohibition
Act de 1919.

C'était Cortés face aux trésors des cités aztèques.

Bill Gates devant les crânes d'oeuf de chez IBM.

Et on venait lui chercher des poux dans la tête.

Pour se calmer, il se résolut à se lever pour faire le tour de ses
197

nouvelles acquisitions - une petite visite à ses missiles
préférés, c'était le seul antidote disponible dans les environs.

L'Exocet tout d'abord, avec ses inscriptions en français, et le petit drapeau tricolore au bas de la turbine grise et effilée. Puis il se rendit jusqu'au vieux Scud irakien qui trônait au centre d'un patio circulaire. À chaque point cardinal du patio se dressait la belle ogive sombre d'un Patriot. Le patio était recouvert d'authentiques mosaïques arabes, dont un bas-relief syrien datant du Xe siècle, acheté à bas prix à un membre de la famille Assad, lors de la construction de la datcha, dix ans auparavant.

S'élevant comme une colonne de métal gris à l'autre bout de la pièce, le SS-20

qui avait étrenné sa collection scintillait doucement aux angles durs de ses dérives de direction.

Il avait ensuite contemplé la batterie de vieux SAM-7 soviétiques, un truc plus sentimental qu'autre chose, c'est avec les SAM-7 que les Viêt-congs avaient fait mordre la poussière à de nombreux Phantom de PUS Air Force dans le ciel du Viêtnam, c'est l'année de la chute de Saïgon qu'il était entré dans les cadets de l'armée soviétique. Il en était sorti douze ans plus tard avec un éclat de roquette dans l'abdomen, et une mauvaise pension de sergent, quand elle était versée. Il avait vite compris qu'il était temps d'élever substantiellement son standing.

Plus loin, il y avait un petit bouquet de Tow antichars, et en face près de la fenêtre, deux missiles Stinger entrecroisés, "souvenirs" de sa campagne en Afghanistan, dans les années quatrevingt. Il y avait aussi perdu sept dixièmes à l'oeil gauche. Depuis, cet oeil avait perdu les trois dixièmes restants. Et l'autre ne valait guère mieux. Les optiques stéréovision n'étaient pas du luxe, en dépit du fait que la moindre paire de ce genre de truc valait le prix d'un ministre, si on ne voulait pas un jour se faire griller la rétine par un micro-laser de troisième catégorie rendu fou par un nano-processeur buggé à mort, le genre de camelote qu'il commercialisait lui-même à grande échelle.

Au-dessus de sa tête, plusieurs petits missiles air-air Matra allongeaient des ombres prédatrices de chaque côté du plafonnier central.

De part et d'autre de l'entrée des toilettes il avait érigé une 198 antique torpille de sous-marin d'attaque conventionnel russe de classe " Boy ", selon la nomenclature OTAN.

Dans le second salon, une alcôve discrète pour les nuits à cinq mille dollars l'escort girl, il avait disposé un gros Tomahawk de la Navy au-dessus de l'immense sofa, et planté quatre roquettes katiouchas à ses coins.

En guise de lustre, au coin des deux grands couloirs qui distribuaient les pièces, il avait fait accrocher un bouquet de bombes russes antipistes à sous-munitions datant de la Tchétchénie.

Dans la haute bibliothèque aux rayonnages remplis d'ouvrages d'art en tous genres, un vieux Pershing semblait attendre qu'on en finisse avec tous ces livres.

Il y avait un Mistral français au plafond de la salle de bains, un écran LCD

géant qui simulait un catalogue entier de voûtes célestes, ciels de nuits tropicales, aurores boréales, constellations australes, pleines lunes dans les Carpates, crépuscules sur Big Sur, perséides en Haute-Provence.

Pour terminer, au pied de l'escalier intérieur conduisant aux étages, il avait planté le fusoïde glacé d'un Jéricho israélien.

Pour Gorsky les missiles tenaient lieu d'oeuvres d'art. D'abord ces machines valaient des centaines de milliers, voire des millions de dollars pièce pour les plus estimables. D'autre part, elles étaient belles, froides, implacables, insensibles à tout autre projet que leur existence fuselée et meurtrière.

Ensuite, elles semblaient bien disposer d'une âme, d'une anima, d'une forme, d'une vibration esthétique particulière dans l'espace et dans le temps. Enfin, et surtout, elles représentaient l'aboutissement de son rêve de gosse immature

haché par la guerre. En avril 1987, lorsqu'il s'était réveillé de son coma traumatique dans cet hôpital militaire du Kazakhstan, déjà à moitié aveugle d'un oeil, il allait sur ses vingt-huit ans, mais son expérience de la vie civile s'était arrêtée à son seizième anniversaire, il avait l'impression d'être une éponge vivante, captant toutes les expériences possibles par chaque pore de la peau, afin de rattraper toutes celles qu'il avait perdues.

C'est pendant sa longue convalescence qu'il était un jour tombé sur un reportage à la télévision, l'antique poste à tubes noir et blanc de sa chambre à huit lits, où croupissaient d'autres

199

sous-offs mutilés ou blessés. La perestrédika gorbatchévienne battait son plein, le monde soviétique s'ouvrait aux images venues d'Occident. Le reportage, sans doute acheté à une chaîne britannique, suivait la vie trépidante d'un trio de producteurs anglais à la mode, concepteurs entre autres du trio de filles

“Bananarama“, MM. Stock, Aitken et Waterman. L'un d'entre eux, riche à ne plus savoir que faire de ses millions, s'était lancé dans une collection un peu particulière: la collection de missiles.

Ce jour-là, Gorsky ne sut jamais pourquoi, mais l'image de ce producteur collectionneur de missiles s'imprima en lui, comme s'impriment les héros de bandes dessinées ou de cinéma, chevaliers, cow-boys, flics, magiciens, mutants, sur le papier photosensible des ego adolescents.

Il n'avait pas vingt-huit ans et il se morfondait dans un méchant hôpital militaire à bout de souffle, avec une entaille de trente centimètres entre le sternum et le pubis, un oeil tout juste bon à accompagner un bortsch pour SDF, et une poignée de roubles tous les trente-six du mois, alors que d'autres vivaient au coeur d'un paradis artificiel fait de luxueuses villas balnéaires, de rivières de champagne, ou de diamants, de costumes Armani, de Mercedes, de Danceteria, de filles belles

à s'en suicider surle-champ, de drogues aphrodisiaques, de missiles exposés en oeuvres d'art.

Il avait décidé de s'inviter.

Son rêve de gosse attardé étant atteint, il cherchait désormais à surpasser son modèle. Le missile-oeuvre d'art c'était bien, j'ouissif, plastiquement émotif.

Mais si le programme en cours avec le docteur Walsh portait ses fruits comme prévu, on pourrait voir plus grand. Bien plus grand.

Ce que les missiles étaient à la peinture, ou à la sculpture, ces prochaines acquisitions le seraient au Land Art.

La RKA, l'agence spatiale russe, avait décidé de vendre ses antiques lanceurs R-7 qui dataient de Youri Gagarine, ainsi que des capsules Soyouz du siècle dernier. D'autre part, elle allait mettre aux enchères, module par module, ce qui restait de la station Mir, récupérée douze ans auparavant par une série de missions conjointes russo-américaines. Lors de l'accident dramatique qui mit fin à l'épopée de la station, la télévision américaine

200

se trouvait sur place, en orbite. Les images de la mort des quatre astronautes, dont le reporter de CNN, avaient été diffusées en direct dans des centaines de millions de foyers. Le feu s'était propagé à une vitesse incroyable dans le module principal, et très franchement, avant cette date, personne, à l'exception des professionnels de l'astronautique, n'avait la moindre idée de ce qu'était un incendie en état d'apesanteur. Ce jour-là des millions d'hommes et de femmes, d'enfants et de vieillards tétanisés devant leurs tubes cathodiques virent de quoi il s'agissait; en apesanteur, le feu coule. Comme une huile mortelle. Se propageant dans tous les sens, dans absolument toutes les directions à la fois.

La caméra du journaliste américain Peter Myers était agréée Air Force, elle continuait de tourner alors que tout le monde

était déjà mort, elle ne rendit l'âme que lorsque la température ambiante eut franchi les mille degrés centigrades.

Acheter les restes de la station dans laquelle ces images historiques avaient été tournées équivalait à se porter acquéreur d'une sainte relique, le Graal mystérieux de la destinée humaine, une haute course vers les étoiles s'achevant dans la mort, dans le feu liquide de la non-gravité.

Gorsky avait fait savoir au cabinet Christie's de Moscou, qui allait s'occuper de la vente, qu'il était sur les rangs, sans apparaître en personne, évidemment, laissant le soin à son homme de paille spécialisé dans cette branche de ses affaires de s'en occuper comme il se devait.

Le temps que la lourde administration fédérale russe s'ébranle, des mois allaient s'écouler, Christie's ne pourrait sans doute pas organiser la vente avant la fin de l'année. D'ici là, son trésor de guerre se serait accru de plusieurs dizaines de millions de dollars. Il espérait pouvoir empocher une R-7

au complet, un Soyouz-T des années quatre-vingt, et au moins un module rescapé de la station, avec peut-être un cargo Progress en prime.

Si tout marchait bien avec l'entreprise du docteur Walsh, il pourrait d'ici peu se la couler douce sur une île du Pacifique, à la tête de l'entreprise illicite la plus innovante de cette première moitié du xxi- siècle.

Comme avec les drogues au cours du siècle précédent, l'ONU avait proscrit toutes les expérimentations et tous les " produits "

201

animaux transgéniques considérés comme " non conformes ". Comme avec les drogues au xxe siècle, elle mettrait des décennies à s'apercevoir de son erreur, largement le temps d'engraisser deux ou trois générations de Sibériens entreprenants.

La mafia de Novossibirsk s'était avérée sa seule vraie famille. Orphelin de père, Héros du Travail tué dans un accident du

même nom au fond d'une mine de manganèse de l'Oural, une mère alcoolique, qu'il n'avait pu sauver de la clochardisation progressive, il avait échappé à la maison de correction en acceptant cet engagement dans l'armée. L'Armée rouge lui avait solennellement affirmé qu'elle serait sa nouvelle famille, mais à sa sortie de l'hôpital, il avait dû attendre des mois avant de trouver à se loger dans une HLM pourrie de la banlieue de Krasnoïarsk. Ensuite, la maigre pension n'était plus arrivée.

Vers 1992, lorsque le système soviétique avait entièrement implosé, livrant d'un seul coup la société civile russe au capitalisme sauvage de l'accumulation primitive, il était déjà un jeune loup de la mafia sibérienne, un jeune loup aux dents longues, aux yeux malades et au cerveau affûté. Il avait appris à survivre dans ce nouvel environnement, ce territoire vierge ouvert à toutes les initiatives audacieuses.

Il pouvait envisager la suite de sa carrière avec une relative sérénité; il lâcherait les affaires sur le Vrai Gros Coup. La mise en place du premier grand réseau spécialisé en Produits Vivants Illégaux.

Il pourrait s'offrir toute la flotte spatiale russe. Mieux, il pourrait relancer le programme de la RKA.

Ou'on le veuille ou non, son nom entrerait dans l'histoire, comme Dutch Schultz, Lucky Luciano, Frank Genovese, Pablo Escobar, Vyacheslav Ivankov.

On admirerait sa collection, on viendrait la visiter du monde entier, sa maison deviendrait un musée.

Le producteur angliche pouvait aller se rhabiller.

L'homme que Romanenko attendait s'appelait Karl " Kemal " Spitzner, c'était un marchand d'armes germano-turc qui avait ses entrées dans toutes les ambassades de la région.

202

Kemal Spitzner avait commencé sa carrière dans l'ex-Yougoslavie, plus de vingt ans auparavant. Grâce à son petit réseau installé en Allemagne et en Turquie, il avait monté une des plus importantes filières de trafic d'armes à destination de

l'armée bosniaque. Il s'était fait la main en approvisionnant la Garde nationale croate avec des arsenaux en provenance de Hongrie ou des Forces libanaises.

Ensuite, il avait acheté en masse du matériel de guerre aux milices chiites et druzes, ou aux Syriens, ainsi que dans les anciennes républiques soviétiques musulmanes, pour le revendre au gouvernement de Sarajevo.

Romanenko attendait Spitzner dans un endroit désert, le long d'une vieille ligne de chemin de fer désaffectée reliant une usine abandonnée depuis des lustres à la voie du Transsibérien.

Le bruit de la voiture qui s'engageait sur le terre-plein bétonné l'avait fait se retourner. Un 4x4 Suzuki, rouge, jaune et vert fluo. Putain, pourquoi pas une Cadillac dorée, s'était dit Romanenko.

Spitzner en était descendu, seul. Un automatique de gros calibre en travers de la ceinture.

Il portait toujours les dreadlocks blondes de ses trente ans, un vieux blue-jean ultralarge, une parka israélienne informe et crasseuse.

En dépit de ses fautes de goût vestimentaires, surtout pour un type de presque cinquante balais, Kemal Spitzner possédait plusieurs avantages.

Primo, il avait permis à Romanenko de varier ses sources d'approvisionnements en armes pour la guérilla ouïgoure.

Deuzio, il était une mine de renseignements, et il le savait, il ne se gênait pas pour monnayer grassement ses informations.

Tertio, il avait sûrement rencontré ou entendu parler de Toorop, en Bosnie. Il pouvait lui apprendre une ou deux choses sur le mercenaire.

Enfin, il disait être en mesure de lui raconter une histoire qui l'intéresserait au plus haut point.

Tout coïncidait pour qu'une telle rencontre ait lieu le jour même.

- Je ne sais presque rien sur ce Toorop. Je sais qu'il a participé à un des convoys d'armes pour les Croates depuis le

203

Liban, ça je m'en rappelle, c'est à cette occasion que je l'ai rencontré pour la première fois. Ensuite je me rappelle l'avoir revu une ou deux fois, lors d'autres convoys, pour les Musulmans, c'était en 93, pendant l'hiver si mes souvenirs sont exacts. En plein merdier. Ensuite j'ai appris qu'il se battait sur le front nord, à Brcko. Depuis, j'ai plus jamais entendu parler de lui.

Romanenko soupira.

Spitzner venait d'allumer une longue papirossi pleine d'herbe caucasienne. Un parfum lourd et envoûtant avait accompagné le nuage de fumée qui était sorti de sa bouche droit sur lui.

Romanenko toussa en essayant d'évacuer le nuage avec de grands gestes de la main.

- Bon, est-ce que vous pourriez me collecter d'autres souvenirs de guerre ? Vous ne voyez personne qui l'aurait connu à l'époque?

Les grands yeux azur de Kemal Spitzner fixèrent Romanenko, un étrange mélange de brute nordique et de pirate berbère.

- Je vais voir ce que je peux faire, colonel. Mais j'ai gardé peu de contacts avec les gars de l'ex-Yougo... La roue a tourné.

_ La roue ne s'arrête jamais de tourner... Bon, est-ce que vous savez comment il s'est comporté lors de ces convoys d'armes?

- Comporté ?

- Ouais. Comment il a réagi face aux situations, je ne sais pas moi, y a bien dû avoir des problèmes, une embrouille, quelle était exactement sa responsabilité?

Spitzner fronça ses sourcils, deux fines barres blondes au duvet clairsemé.

- Si je me souviens bien, il était un des assistants du chef opérationnel de leur réseau, c'étaient eux qui passaient commande pour le gouvernement bosniaque par le biais de sociétés-écrans, de comptes à numéro, tout le toutim, des pros.

Il parlait plusieurs langues, et il avait plusieurs nationalités. Y a jamais eu d'embrouilles, aucun pépin, non, rien, je vois pas.

Romanenko poussa un soupir, se leva du petit muret de pierre et marcha sur quelques mètres le long de la voie ferrée.

Kemal tira sur son long pétard, puis lourdement se leva à son tour pour le rejoindre.

204

Ils avancèrent côte à côte le long des rails.

Au-dessus d'eux le ciel était d'un bleu monochrome.

L'histoire de Kemal valait selon lui un bon paquet de pognon. Si Romanenko était en mesure de lui verser vingt-cinq mille dollars cash, en liquide, et pas plus tard que tout de suite, il serait en mesure de la lui raconter.

Il existe un certain nombre de règles tacites dans ce genre d'échanges. La première est de faire confiance; la seconde de ne pas faire confiance.

Il fallait donc établir un dialogue préliminaire, une sorte de prise de contact à distance de l'objet convoité, un strip-poker qui ne dévoilerait que le haut du balconnet, mais donnerait un avantgoût de la qualité de la lingerie.

En gros, circonscrire le sujet central.

- Je crois que je suis en mesure de vous mettre le nez sur une piste très sérieuse concernant l'identité réelle des clients de vos " associés ".

Romanenko avait haussé un sourcil de surprise. Le Gros Lot.

Il n'avait pas tortillé. Il avait montré sa voiture garée un peu plus loin.

- Aucun problème. Dites-moi juste quelles sont les probabilités que votre piste remonte vraiment jusqu'à eux.

Spitzner l'avait regardé dans le blanc des yeux, un sourire calme au bord des lèvres.

- Pile cent pour cent. Vingt-cinq mille sur vingt-cinq mille.

Romanenko avait soutenu son regard, y avait clairement lu qu'il ne bluffait pas, il était allé chercher la sacoche remplie de dollars à l'arrière de la vieille Nissan banalisée.

Ensuite, assis sur le petit muret, il avait patiemment écouté l'histoire par la bouche de Kemal Spitzner.

Spitzner connaissait un homme, un Américain, qui s'était installé en Sibérie centrale au début du siècle et y avait monté une société d'aviation commerciale.

Fret, voyages d'affaires. À plusieurs reprises, Kemal s'était servi de sa compagnie pour ses trafics, en particulier les cargos bimoteurs et quadrimoteurs à hélices moyen-courriers. Un jour, au début de l'année précédente, l'ami de Spitzner avait reçu un couple de nouveaux clients,

205

des Nord-Américains comme lui, quarante ans, pleins aux as, des espèces d'allumés, des mystiques, ils portaient des tatouages et des bijoux avec un symbole récurrent, une double tête de sphinx surmontée d'une étoile à sept branches, ils emportaient partout avec eux des petits talismans en forme de pyramide de métal, ainsi que des livres écrits par leur gourou. Son ami ne leur avait pas posé de questions. Ils n'avaient pas cherché à le convertir.

Le couple lui avait demandé s'il serait d'accord pour conduire régulièrement des groupes de personnes d'un bout à l'autre de la Sibérie, des côtes extrême-orientales jusqu'à la frontière du Kazakhstan, et retour.

Le contrat était juteux. Il s'agissait de groupes constitués d'une douzaine de personnes, environ deux voyages par mois, pendant un an au moins, et peut-être le double. Le couple était

prêt à payer le prix fort, en dollars US. L'idée était d'opérer un voyage discret, rapide, et tout confort. La flotte moderne de l'Américain correspondait exactement à leurs besoins.

L'ami de Spitzner ne s'était pas fait prier pour accepter les termes du contrat.

Au début de l'été le couple était de nouveau venu le voir, le premier groupe allait arriver au mois de juillet, on devrait les prendre sur une petite piste privée située au bord de l'océan, dans les monts Sikhote-Alin, au nord de Vladivostok, puis les conduire sur un aérodrome de fortune situé quelque part dans l'Altaï, aux limites du Kazakhstan, comme convenu. Là, des véhicules terrestres attendraient le groupe. L'avion devait venir les rechercher une semaine plus tard. (Romanenko avait dressé l'oreille. L'histoire de Kemal commençait joliment.) L'ami de Spitzner s'était douté qu'il y avait là quelque chose de louche, de bizarre, mais il ne commettait aucun délit, aucun passage clandestin de frontière, on ne quittait pas la Fédération de Russie, ils ne passaient ni drogues ni armes, rien que leurs talismans, et leurs putains de bouquins. Le flot de dollars arrivait à pic pour payer le leasing du Falcon qu'il venait de racheter à une compagnie singapourienne en faillite.

Pendant l'été et les mois suivants l'ami de Spitzner et sa flottille de petits avions d'affaires transportèrent ainsi plus d'une centaine de personnes à travers la Sibérie.

Au mois de décembre, à l'occasion des fêtes, le couple le pré-
206

vint d'une interruption temporaire du programme, mais que tout reprendrait au printemps, selon des modalités et un rythme différents.

Parmi ces avenants au contrat initial il y avait une augmentation substantielle des "primes de risques" versées à sa compagnie.

En échange de quoi il accepterait deux nouvelles conditions, inégociables.

Primo, il consentirait à convoyer des personnes armées.
Secundo, il faudrait disposer d'une antenne médicale mobile à l'intérieur des avions.

L'ami américain de Spitzner avait accepté, évidemment.

Au mois de février de cette année, un de ses avions d'affaires était parti chercher le groupe attendu, sur cette ancienne piste militaire désaffectée de l'Extrême-Orient russe.

Le 28, vers cinq heures du matin, il avait décollé pour son voyage de retour au-dessus de la côte, avec une mauvaise météo, il avait laissé la petite ville de Svetlaya sur sa droite, avait entamé une large boucle au-dessus du cap Krilon, la pointe sud de l'île de Sakhaline, puis s'était abîmé en mer au large de Kholmsk, dans le détroit de Tartarie, causant la mort des treize passagers et des quatre membres d'équipage.

(Romanenko connaissait cette histoire, on avait d'abord dit que les passagers étaient un groupe de touristes internationaux, certains de ses contacts au ministère de l'Intérieur l'avaient informé qu'on entendait conserver le plus longtemps possible le secret de l'instruction, il s'agissait de " personnes sensibles " à cause de leur statut social, l'affaire ne l'avait pas excité outre mesure, mais maintenant il la retrouvait, par Kemal Spitzner interposé.) Il fallut plus d'une semaine à la marine russe pour localiser l'épave dans les eaux tumultueuses du détroit, en fait les deux tronçons principaux du fuselage, les ailes ayant explosé lors de l'impact avec la surface de l'eau. Les plongeurs retrouvèrent six des dix-sept passagers, dont deux membres d'équipage, et constatèrent la présence d'un énorme trou dans la carlingue de l'appareil, à la partie arrière. Il manquait la dérive et le réacteur, que des plongeurs localisèrent un peu plus loin, sous forme de débris métalliques déjà peuplés d'animaux marins.

207

Voilà en quoi l'histoire pouvait intéresser Romanenko, et lui coûter vingt-cinq mille dollars:

L'ami américain de Spitzner avait été interrogé par la police fédérale russe. Il avait montré le livre de bord et communiqué les noms et adresses des passagers du Falcon détruit, puis ceux des voyages antérieurs. Les flics russes eurent la désagréable surprise de tomber sur autant de fausses identités. Plus de cent faux de haute volée, avec implantation du code génétique sur la puce ”

inviolable ” de l'ONU.

Ils demandèrent à l'ami de Spitzner de ne pas quitter le territoire de la Fédération.

Le chef d'entreprise américain n'avait plus revu ses clients compatriotes, l'homme à la moustache et la grande blonde avaient disparu du paysage, toutes les opérations furent annulées, leur société qui gérait les voyages et les transferts de fonds s'était évanouie comme le mirage électronique qu'elle était, il avait compris que ça ne servait à rien de lancer ses avocats à leur poursuite; de plus, selon ce que lui disaient certains de ses amis, mieux valait laisser courir, l'attentat contre l'avion montrait que c'était foireux, et dangereux. En effet, les analyses de la police scientifique russe étaient formelles : le mélange chimique des résidus retrouvés et la forme particulière de l'orifice montraient que l'on avait affaire à l'impact d'un missile Stinger.

Les flics russes n'avaient pu tenir l'info secrète plus longtemps, ils noyèrent le poisson en expliquant que “pour des raisons inconnues, il se pourrait qu'une des personnes présentes dans l'avion ait placé un missile de ce genre dans la soute, et que celui-ci ait accidentellement explosé, en haute altitude “. La boîte noire de l'appareil démontrait évidemment le contraire: un objet à haute vitesse avait bien frappé le fuselage de l'appareil, au niveau de la soute arrière.

Romanenko avait vaguement suivi ça dans la presse, à l'époque. L'usage d'un Stinger excluait toute participation, accidentelle ou volontaire, de la marine russe.

Mais la police fédérale conservait secrète l'information la plus importante, celle concernant les fausses identités des passagers

retrouvés (les membres de l'équipage ne comptaient pas, on considéra les passagers manquants comme disparus).

208

Or, au mois de mai, avec l'autorisation de la police fédérale, l'ami de Spitzner se rend à Almaty, pour affaires. À l'aéroport, il tombe nez à nez avec le couple d'Américains mystiques, et un troisième larron genre trentenaire de Wall Street.

Le couple fait semblant de ne pas le reconnaître. Ils passent leur chemin sans lui adresser la parole, le jeune yuppie lui dit d'aller se faire voir ailleurs, et deux gros gorilles sortis de nulle part s'interposent.

L'ami de Spitzner passe la journée à Almaty avec son client, depuis l'attentat il a du mal à boucler les fins de mois, le nom de sa compagnie est accolé à

“missile Stinger”, il est dans le collimateur de la police russe. Il doit batailler dur pour chaque contrat.

Puis il passe la nuit à l'hôtel.

Le lendemain matin, son avion ne décolle pas avant le début de l'après-midi, il va faire un tour sur un marché de la ville, et là, il se rend compte qu'il est suivi.

L'ami de Spitzner détaille ses chiens de garde et se dit qu'ils n'ont pas le look des flics du bureau fédéral, plutôt des gueules de tueurs tchéchènes; il parvient à les semer, ne rentre pas à son hôtel et se rend direct à l'agence de location la plus proche. Là il prend une grosse japonaise rapide et fonce vers le nord, traverse tout le Kazakhstan et appelle sa compagnie sur son cellulaire afin qu'elle envoie un hélico le chercher en territoire russe.

Le soir même, alors qu'il traverse la frontière, il apprend par les nouvelles qu'un homme a été abattu d'une rafale de fusil d'assaut près d'une station de taxi, à cinq minutes de l'aéroport. Un homme correspondant à son signalement.

L'ingénieur hydraulicien russe qui venait prendre un taxi pour se rendre à un rendez-vous professionnel portait un costume de

ville gris clair comme le sien, une chemise blanche comme lui, il était de sa taille et de sa corpulence, il était mort par erreur. Les flics kazakhs se perdirent de longs mois en conjectures sur les causes de cet assassinat. Seul l'ami de Spitzner en connaissait le mobile. On avait voulu le tuer. Et on avait voulu faire ça parce qu'il en savait trop sur les passagers de l'avion et sur le couple Monsieur Moustache/Miss Platine, il les avait revus là où il ne fallait pas, quand il ne fallait pas et avec qui il ne fallait pas.

L'ami de Spitzner était un coriace, c'était un ancien pilote de
209

la Navy, il avait voulu savoir à qui il avait affaire. Il s'était branché avec un professeur réputé de l'université de Cambridge, Massachusetts, un spécialiste des théologies hérétiques et des sectes mystiques dont il avait trouvé l'adresse e-mail sur Internet. Il avait passé plusieurs jours dans sa bibliothèque électronique et il avait fini par pister l'emblème qu'il avait vu autour du cou de Monsieur Moustache et de Miss Platine.

C'était bien l'emblème d'une secte. Une secte post-millénariste, née d'une scission avec une loge rosicrucienne néo-gnostique intervenue au milieu des années quatre-vingt-dix. Ils se prétendaient les héritiers de l'Ancienne Science des Égyptiens tout autant que les messagers des Êtres Venus d'Ailleurs, un Conseil des races galactiques surveillait l'évolution de la destinée humaine et, bientôt, les Entités Supraterrestres prendraient contact avec la terre. Bien sûr, elles ne prendraient pas le risque de se compromettre avec la basse humanité, ignorante des vérités cachées oeuvrant dans l'univers. Non, elles entreraient en contact avec une élite de vrais croyants, préparés par la gnose de leur gourou, le docteur Léonard-Noël Devrinckel, à l'acceptation des révélations ultimes.

La secte porte le nom d'Église cosmique de la Nouvelle Résurrection, dite Église noélite. Son centre spirituel historique se trouve à Montréal.

Depuis un petit moment Romanenko était partagé entre l'intérêt et le doute : en quoi tout cela conduisait-il aux mystérieux clients de Gorsky ? Il y avait quelques jolies coïncidences, comme le fait qu'on demande à l'ami américain de Spitzner de s'occuper d'un transfert aérien, ou la présence du Kazakhstan et de la ville de Montréal, mais où voulait en venir ce putain de Turc allemand, nom de Dieu?

Kemal avait fait une pause. À l'intensité toute particulière de son regard, Romanenko avait compris qu'il venait de lui lâcher l'info.

L'info à vingt-cinq mille.

La secte.

Oui, la secte, d'accord, mais nom de Dieu quel rapport? hurlaient silencieusement les yeux gris acier de Romanenko. Quel 210

rapport avec moi, et Gorsky, et Marie Zorn ? Quelle relation directe, s'entend.

Une info à vingt-cinq mille US.

Le sourire du Germano-Turc était dopé au THC. Il avait aspiré une longue bouffée d'herbe. Ça avait craqué et une petite étincelle avait jailli lors de l'explosion de la graine. Il avait recraché la fumée. Son sourire s'était élargi.

L'ami américain avait alerté un pote à lui, un ex-policier russe qui avait travaillé pour l'ONU et qui s'était reconverti dans les enquêtes de détective privé. Il lui avait demandé de coller au cul de ses suiveurs.

Ce qui fut fait. Deux hommes roulant dans une BMW noire furent repérés par le détective, ils communiquaient par cellulaire avec un abonné au cryptage très solidement protégé mais que l'ex-flic russe put localiser dans un rayon de cent kilomètres.

Les deux hommes suivirent l'ami de Spitzner jusqu'à son domicile, puis furent relevés par un autre équipage. Le

détective russe suivit la BMW noire jusqu'à une belle datcha des environs de Novossibirsk.

La datcha était au nom d'un certain " colonel George Herbert MacCullen " et d'une " princesse Alexandra Robynovskaïa ".

Leur description correspondait à Monsieur Moustache et Miss Platine.

Le mec était un ancien de la Gendarmerie royale canadienne, reconverti dans la distribution de matériel nautique. La fille était une Russo-Américaine de San Francisco, héritière d'une vieille famille aristo émigrée après Octobre 17. Tous deux étaient membres de la secte.

D'après Kemal, ils étaient en rapport avec un jeune yuppie d'origine suisse, résidant au Kazakhstan, lui-même en relation avec des membres de la mafia locale. Les hommes qui roulaient dans la BMW noire appartenaient à la principale branche de la mafia de Novossibirsk. Celle-là même où oeuvrait Anton Gorsky.

Kemal lui avait présenté un sourire radieux, disant expressément : je te l'avais bien dit qu'elle vaudrait ses vingt-cinq mille US, cette petite histoire.

Romanenko n'avait rien dit.

Tout venait de s'éclairer dans sa tête, comme un paysage figé par la bombe aveuglante.

211

D'après Kemal les choses s'étaient gâtées au début de l'été. Au mois de juin, alors que le bordel ouïgour enflammait toute la région, son " ami américain "

survécut par miracle à un mystérieux " accident ", le camion qui avait failli l'écraser en lui éclatant une clavicule et un tibia avait fui sans demander son reste. Une semaine plus tard, c'est le détective russe qui explosait dans sa voiture, piégée au C-4.

Depuis, l'homme vivait sous la protection du gang de Kemal, qui le cachait quelque part en Europe.

Romanenko se souvint d'avoir lu récemment un truc sur l'explosion de cette voiture et la mort du détective privé, dans un tabloïd de Novossibirsk. Sur le moment ça avait été un fait divers comme un autre. Maintenant il s'inscrivait dans un faisceau d'événements complexes qui conduisaient jusqu'à lui-même, et Gorsky, et la fille Zorn.

Pour terminer Kemal lui raconta un dernier fait marquant, quelque chose qui l'avait décidé à se confier à Romanenko.

Un peu avant de mourir, le détective avait avoué à l'ami de Spitzner qu'il était en train de "retourner" un petit comptable de l'organisation, avec la complicité d'un journaliste spécialisé dans l'investigation anti-mafia.

Quelques jours après cette confession, le détective mourait. Et un mois plus tard, la police d'un petit bled de l'Oural découvrait les corps mutilés d'Evgueni Lyssoukhartov, journaliste d'investigation spécialisé dans les dossiers criminels chocs, et celui d'Hasan Abjourdanapov, un jeune comptable de Pichkek apparemment sans histoires. Les deux hommes avaient disparu simultanément le lendemain de l'attentat contre le détective. Ils avaient subi des tortures innommables.

Ça, Romanenko s'en souvenait très bien, l'information s'étalait en première page de tous les journaux depuis le début de la semaine.

Qu'est-ce que c'était que ce tas d'embrouilles?

Plus tard, allongé sur le lit de son appartement de fonction à l'ambassade, il avait patiemment reconstruit le scénario.

Une secte " post-millénariste " avait d'abord pris contact avec

l'ami américain de Spitzner, disons "Monsieur Navy", pour effectuer des transferts de personnes d'un bout à l'autre de la Fédération, dans des conditions aux limites de la légalité. Lors d'une première phase, l'an dernier, tout s'était bien passé. Mais lorsque les activités reprirent en février de cette année, quelque chose avait foiré. L'avion avait explosé. On l'avait

descendu au Stinger. Une douzaine de membres de la secte avaient péri. Dans des conditions qui avaient franchement énervé la police fédérale russe. La secte avait alors pris contact avec la branche mafieuse de Gorsky. Sans doute flirtait-elle déjà avec certains de ses membres, pour arroser les gars des tours de contrôle et des douanes aériennes afin qu'ils ferment les yeux sur le plan de vol bizarroïde du Falcon, ou alors pour faire transiter par voie de terre les passagers de l'Altaï au Kazakhstan. Gorsky avait pris en charge toute la logistique des transferts, sécurité comprise, c'était son truc.

Quelque chose résistait à la compréhension.

La secte s'approvisionnait en virus. Des psychovirus qui rendaient schizo. Il n'était pas très difficile de comprendre quel usage elle pouvait en faire.

Non, la question qui échappait à toute élucidation était celle-ci : pourquoi avait-elle besoin de se taper tous ces aller-retour collectifs pour s'approprier une souche virale mutante?

Romanenko comprenait confusément que c'était un problème d'ordre technique. Une technique dont il ignorait à peu près tout.

Mais on pouvait cadrer le problème avec un peu de logique et de bon sens.

Monsieur Navy avait transbahuté un peu plus d'une centaine de personnes, en environ six mois, par groupes de douze. Pourquoi pas d'un coup?

Pour diluer le flux dans le temps et le rendre moins repérable.

On pouvait supposer que le " centre " des monts Tchinguiz était bien le laboratoire où l'on concevait les cultures du virus. On pouvait supposer que c'était le seul endroit au monde où il pouvait être inoculé.

On pouvait imaginer que chaque psychovirus était "personnalisé " ou quelque chose comme ça. Chaque membre de la secte

devait donc se rendre en personne au centre des monts Tchinguiz afin d'y être contaminé.

On pouvait imaginer que le "porteur" avalait un antidote (un antidote qui avait foiré dans le cas de Marie Zorn), ou une technologie quelconque qui le rendait insensible au virus. En revanche, il pouvait sans doute contaminer qui il voulait.

On pouvait imaginer qu'ainsi ils transformeraient les gens en zombies.

Non, non, quelque chose ne collait pas.

En six mois, avec Monsieur Navy, la secte avait effectué une dizaine d'aller-retour entre le détroit de Tartarie et le Kazakhstan, avec une douzaine de personnes à chaque voyage.

On ne pouvait concevoir que Gorsky travaille à un rendement inférieur. Or, pour l'instant, Romanenko ne connaissait que Marie Zorn, et Gorsky lui avait parlé d'un ou deux transferts par mois.

Se pouvait-il que Gorsky ait monté d'autres filières parallèles à la sienne?

Ça semblait parcimonieux, compliqué, lourd à gérer, rien de comparable avec les méthodes rationnelles et high-tech du Sibérien.

Non, non, tout ça cachait encore quelque chose d'autre, quelque chose de bien plus monstrueux.

Romanenko s'endormit avec difficulté sur cette angoissante énigme.

Le lendemain, il lança son agent fouineur à la recherche de toutes les infos disponibles sur l'Église cosmique de la Nouvelle Résurrection. Il lui demanda de traquer toute trace d'une Marie Zorn, ou d'une Marion Roussel, dans les archives de la secte.

L'agent lui rapporta des chiées de méga-octets d'infos en tous genres sur l'Église noélite, son gourou, la secte rosicrucienne dont elle était issue; des infos collectées sur les sites web ésotériques qui fleurissaient sur Internet, dont ceux de l'Église

ellemême, et aussi dans ses revues et journaux internes, ou sur le canal numérique satellite qu'elle venait de s'offrir.

Le salmigondis des discours de la secte ne l'intéressait absolument pas. Il voulait se faire un tableau général, et comprendre un tant soi peu la psychologie collective qui animait ce groupe de cinglés.

214

Régulièrement l'agent fouineur lui déroulait une petite icône dans laquelle s'affichait toujours le même message, désespérant: NO MARIE ZORN IN THIS FILE.

À la fin de la matinée, il avait quasiment rempli un gigadisc, mais aucune trace de la fille.

L'agent fouineur était maintenant parvenu jusqu'à l'Intranet hyperverrouillé de la secte. Il le prévint que le système de sécurité était inviolable, sauf si on voulait laisser la signature de son passage gros comme une empreinte de char au milieu du salon.

S'il voulait être sûr que Marie Zorn appartenait bien à l'Église, il fallait faire fi de cette règle de prudence.

Mais il refusa de prendre un risque aussi colossal.

Il fallait agir différemment.

Il fallait se servir de ce qu'il avait sous la main.

Il fallait se servir de Toorop.

19

Elle avait plongé dans l'eau claire du lac. Du ponton de bois elle s'était jetée en dessinant une belle virgule, elle avait vu fuser vers elle une surface plane, à peine irisée par le doux vent tiède, un miroir qui cachait un monde couleur d'éponge rouillée.

Ça avait fait splash, son corps s'était immergé dans une fraîcheur tonique, elle avait traversé le miroir pour découvrir

les multitudes de petites pierres aux arêtes coupantes, aux couleurs d'automne sous-marin.

Elle avait nagé plus d'une heure. Plongeant et replongeant vers le grand reg aquatique, surprenant les bancs de poissons qui venaient s'enlacer autour des pilotis du ponton.

À un moment donné, elle avait vu Rebecca et Thorpe se ramener vers l'embarcadère à leur tour. Ils avaient revêtu des maillots de bain. Rebecca n'était pas superjolie mais elle savait cacher ses défauts et se mettre en valeur quand il le fallait. Elle était incroyablement athlétique.

215

1 1

Ils avaient plongé presque en même temps. Ils avaient rigolé en refaisant surface. Thorpe avait sorti une connerie. Ils faisaient à peine attention à sa présence. Elle s'était sentie exclue d'un petit instant de bonheur, sans même que violence soit faite. Un peu d'inattention pouvait s'avérer la pire des tortures.

Elle avait replongé jusqu'aux bancs de poissons vif-argent qui fusaient autour d'elle en une pyrotechnie marine, étrange et toujours fuyante.

Elle avait nagé vers le large, doucement, en plongeant régulièrement sous la surface. Des souvenirs remontaient à chaque fois avec elle.

Dans l'île du docteur Winkler le contact avec les eaux toujours chaudes des lagons, la vie bariolée et foisonnante qui peuplait ses fonds coralliens, ou sa jungle, les dauphins, singes, et autres bestioles apprivoisées par les différentes équipes, tout cela avait fait évoluer de façon significative, quoique difficilement quantifiable, l'ensemble des patients vers un équilibre relatif. Le docteur Winkler et ses associés se vantaient d'être des " bricoleurs

" :

- Nous sommes prêts à tout essayer pour parvenir à ces nouveaux états de la conscience, les schizophrènes sont des ponts vers ces territoires inexplorés, disons des ” sherpas “, des pionniers, des scouts, nous, nous devons y établir des bases avancées. Pour ça, nous nous servirons de tout ce que nous avons sous la main, Freud, Jung, Laing, Deleuze ou Guattari, mais aussi les sciences neuronales, la biologie moléculaire, la mécanique quantique, la linguistique ou les philosophies soufies, donc vous me passerez l’expression mais si un bonobo peut nous apprendre plein de trucs sur l’élévation de la conscience vers des niveaux supérieurs de complexité, si un dauphin ou une intelligence artificielle peuvent aider à faire progresser une psychose schizophrénique jusqu’à son terme, on serait vraiment des abrutis de ne pas tenter le coup, avait dit un jour un des associés en question à une batterie de journalistes scientifiques triés sur le volet.

Quelqu’un avait fait allusion aux menaces d’interdiction qui pesaient sur certaines activités du centre.

- On dit que l’Union internationale des associations de protection animale va tenter un procès contre vous. Ils parlent de traitements ”

bizarres et dégradants ” faits aux animaux.

L’auteur de la longue réplique précédente s’était agité sur sa chaise, agacé. Il avait balayé le problème d’un revers de la main.

- Ce n’est pas Brigitte Bardot ou une de ses imitatrices siliconées qui empêchera la prochaine révolution anthropologique.

Elle avait assisté à la conférence de presse, donnée ce jour-là sur le sable blanc de la petite plage occidentale, à une heure où le soleil était déjà bas, la chaleur supportable, la lumière dorée et les ombres consistantes. Elle faisait partie des quelques patients que l’équipe Winkler avait tenu à présenter à la presse.

Winkler n'y avait pas été de main morte. Il avait récupéré des images d'ellemême datant de ses premiers internements à Montréal. La vidéo commençait par un long plan fixe de Marie, avec une date, 18 février 2000, dans un coin de l'écran. L'état catatonique durait pendant tout le plan fixe, interminable, muet, hormis sa lointaine respiration, avec quelques renseignements d'état civil qui apparaissaient de temps à autre: Marie Zorn, née à Rimouski, Québec, le 28 juin 1986, internée pour la première fois à l'hôpital Lafontaine de Montréal le 16 décembre 1998. Unité du docteur Mandelcorn. Diagnostic: psychose schizophrénique aiguë.

Au bout de cinq minutes, d'un seul coup, Marie poussait un hurlement effroyable, inhumain, une explosion de décibels qui saturait le micro du caméscope.

De tout son corps, de toute son âme, à s'en faire claquer les tympans, les muscles du visage tendus comme des câbles à cent mille volts, les yeux exorbités, la bouche baveuse grande ouverte, au-delà de l'hystérie, une terreur pure, absolument communicative.

On la découvrait ensuite dans une séance de coprophagie bizarre, plutôt branchée moisissures diverses. On la voyait, les yeux extatiques levés vers une sainte Marie des schizos invisible au commun des mortels, ânonnant un discours accessible à elle seule, on l'entendait hurler du fond d'un couloir, on la devinait repliée sous les draps de son lit en train de pleurer, on la voyait 217

assommée de neuroleptiques effondrée sur une chaise entre deux autres schizos déblatérant tout seuls. Ça durait comme ça jusqu'en septembre 2003 : début du programme Schizotrope Express à l'université de Montréal.

Puis sans crier gare, cut, écran noir, une date apparaît, 10-05-2011, Koh Tao Island, Thaïlande. L'image vidéo bleutée montre une jeune femme plutôt jolie, cheveux noirs coupés court au carré, en désordre, l'oeil vif pétillant, la peau hâlée, elle est souriante et détendue, une jeune femme équilibrée qui se met à répondre à l'interviewer off sans se démonter, d'une

voix naturelle, un peu timide mais pleine d'une volonté farouche, une jeune femme sexy, consciente d'elle-même et des autres, de sa sexualité, d'une historicité, d'un espace-temps social, bref en huit ans, c'est cent mille années-lumière parcourues depuis la jeune schizo bouffant sa merde ou des moisissures de nourriture.

Marie se tenait aux côtés du docteur Winkler et de ses acolytes, parfaitement reconnaissable. Il y avait eu un silence de mort.

Puis le jet de questions avait explosé, comme une mitrailleuse infernale.

Marie avait nagé jusqu'à la petite île située au centre du lac, le milieu sousmarin avait catalysé le long flot mémoriel, elle s'était allongée sur le sable beige taillé gros parsemé de minuscules cailloux gris aux arêtes coupantes, cherchant désespérément une position qui n'entaille pas une partie ou une autre de son corps. Elle avait finalement renoncé, s'était redressée et s'était enfoncée dans les hautes herbes. Les souvenirs des trois années passées dans l'île dégageaient toujours cette odeur âcre des beaux jours perdus, du bonheur réduit en cendres, pour rien, ou presque rien, pour une simple connerie.

Ici, elle en avait une sorte de modèle miniature, sa réplique canadienne, un petit îlot planté au milieu d'un lac glaciaire, avec son propre écosystème, son propre chaos.

Momentanément au moins, elle s'y sentirait bien.

218

- Où était-elle la dernière fois que vous l'avez vue?

Rébecca se tenait devant lui, debout sur le ponton face au lac. Toorop venait d'atterrir dans la petite barque.

La fille répondit par un vague haussement d'épaules. Puis elle pointa un doigt dans une direction:

- Là-bas, vers le large, il me semble.

Toorop avait rapidement défait l'amarre puis actionné le démarreur du petit moteur Mercury. Le bruit pétaradant du deux-temps trépida dans l'espace.

Toorop vit Dowie arriver sur le ponton, tenant deux paires de jumelles.

Rébecca poussa un drôle de soupir et rejoignit Toorop dans la petite barque.

- Merde, faudrait pas qu'elle se soit noyée.

Toorop ne répondit rien. Il attendit que l'orangiste embarque à son tour pour s'asseoir à la barre et diriger l'embarcation de l'autre côté du ponton. Le petit moteur noir fulminait au-dessus des eaux argentées.

Non, certes, il ne fallait pas qu'elle se soit noyée.

Le client n'apprécierait pas, et encore moins Gorsky. Gorsky, et son épée de Damoclès en forme de tueurs patentés de la mafia sibérienne.

Ils sillonnèrent le lac Malbée pendant des heures. L'appelèrent à s'en déchirer le larynx d'un bout à l'autre, plongèrent à tour de rôle à plusieurs reprises, firent deux fois le tour de l'îlot central, revinrent vers le ponton, refirent un tour du lac, pour finalement s'échouer sur la petite île. C'était le dernier espoir.

Ce fut Rébecca qui la trouva. Ils s'étaient séparés en trois, Toorop au centre, Dowie et Rébecca sur chaque rive.

Au bout de trois ou quatre minutes, la voix de l'Israélienne avait résonné dans l'espace. Toorop s'enfonçait dans une jungle de hautes herbes et un sol marécageux.

Il avait prudemment fait demi-tour sur quelques mètres avant de traverser l'îlot latéralement.

Rébecca se tenait près d'un fourré, sous un grand arbre, pas très loin d'une crique aux petits cailloux bicolores.

219

Elle avait regardé Toorop d'un air catastrophé. Il avait tout de suite pigé que quelque chose n'allait pas.

Marie était couchée en travers d'un tapis de mousse spongieuse et gorgée d'eau, les bras en croix; elle fixait son regard vers le ciel bleu-vert du crépuscule et les étoiles pâlottes qui y apparaissaient.

Toorop constata immédiatement son expression de béatitude absolue.

En fait elle ne fixait pas le ciel, mais quelque chose au-delà, bien au-delà.

Elle était plongée dans un état cataleptique voisin de sa précédente crise, le stress en moins.

Elle évoquait l'image d'une sainte, les joues pâles, les yeux bleus syntonisés sur une fréquence électrique, un sourire enfantin sur les lèvres, une sainte horizontale, une sainte hybride de sylphide, une korrigane martyre, née et mourant dans les frondaisons d'une forêt lacustre.

D'un geste volontaire il attrapa Marie Zorn par la taille, la releva et d'un coup de reins la bascula sur ses épaules.

- Dowie, lâcha-t-il d'une voix blanche, ramenez le bateau par ici...

Puis il s'était avancé d'un pas lourd le long de la crique rocailleuse, tandis que Rébecca ouvrait la marche et que le tueur aux cheveux roux cavalait à la recherche de la barque.

Alors qu'ils déposaient Marie sur un sac de couchage en travers de la banquette centrale du Chrysler, Toorop nota un petit détail curieux mais ne s'y attarda pas sur le moment. La vibration lumineuse particulière qui émanait de son regard semblait provenir d'une torche électrique implantée derrière la rétine. Pour un peu elle aurait pu servir de veilleuse.

Mais l'urgence dictait ses conditions.

Il se rua sur sa trousse de survie et en sortit le cube noir du docteur Newton.

Il extirpa le bioprocasseur numéro deux de son petit logement. La semaine précédente, celui-ci avait reçu les données en

provenance du résidu de son prédécesseur, il serait encore plus performant.

220

Comme il l'avait dûment constaté, le plus difficile n'était pas de récupérer le petit cristal fluo dans la merde, c'était de le faire ingurgiter au préalable sous forme complète à Marie.

Mais ce coup-là, ses mâchoires se desserrèrent mollement sous la pression de ses doigts, elle émit un vague gémissement, son sourire s'agrandit et elle ouvrit largement la bouche lorsqu'il déposa le gros cristal vert sur sa langue.

D'après ce qui s'était produit la fois précédente, Toorop savait qu'il faudrait attendre environ quatre ou cinq heures pour que le bioprocasseur fasse pleinement effet, le temps pour sa capsule externe d'être digérée, puis l'ensemble des principes actifs, avant que le "résidu-mémoire" ne soit pour finir lentement expulsé par l'intestin.

Dans quelques minutes, si tout se passait bien elle fermerait les yeux et dormirait un cycle entier, jusqu'au lendemain matin. Si tout se passait bien, quand elle ouvrirait les yeux, la crise ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

L'homme était-il un train de questions sans réponses lancé vers le mur du futur?

Pouvait-on tuer sans être tué à son tour, à chaque fois que l'on tuait? Pouvait-on vivre un seul instant sans douter profondément qu'on allait mourir? Pouvait-on vivre un seul instant sans savoir qu'on allait mourir? Pouvait-on mourir sans douter qu'on avait vécu? Pouvait-on survivre sans côtoyer le mal, ne serait-ce qu'un seul instant? Pouvait-on survivre sans gagner la confiance, si ce n'était l'amitié, du Diable, ou d'un de ses agents? Pouvait-on espérer quelque chance de rédemption dans un monde voué aux forces obscures de la Création?

Toorop s'était réveillé en sueur, entortillé dans son sac de couchage. Il faisait atrocement chaud.

Il avait fait un rêve d'une prodigieuse intensité, mais lorsqu'il s'était réveillé, une page blanche emmurait son esprit, le séparant à jamais des sublimes images de son sommeil, dont il ne lui restait plus que des traces émotives éparses, cette impression d'avoir vécu une expérience esthétique majeure. À la place, cette page blanche. Cette page blanche. Un écran net et frais comme la mémoire d'un nouveau-né.

C'est sur cette page blanche que les questions s'étaient écrites.

221

1 !

Il n'avait l'ombre d'une réponse à aucune de ces questions.

À ses côtés, en travers du double siège arrière, Marie dormait d'un sommeil paisible. Le bioprocasseur était en train de se dissoudre dans son estomac.

Toorop s'adossa contre la portière latérale à demi ouverte. Un léger souffle d'air agitant les frondaisons des arbres et irisait la surface du lac sous la lune.

Il passa sa tête dans l'ouverture afin de recueillir un peu de fraîcheur.

Quelque chose n'allait pas.

Le premier bioprocasseur n'avait fait effet que quelques jours.

Sans doute son état empirait-il plus vite que les ressources médicales de la science russe. Sans doute le prochain comprimé agirait-il encore moins longtemps.

Sans doute étaient-ils tous en train de faire une énorme connerie.

20

La douleur avait jailli en flux délicats tout d'abord, tendant de fines nervures barbelées sous son derme ruisselant de désir. Elle s'était incrustée en fins tentacules durs comme l'acier et brûlants comme des braises aux endroits les plus sensibles, et il en avait gémi de douleur-plaisir.

Ce masociel était une pure merveille, pensa-t-il à plusieurs reprises alors que les frémissements électriques explosaient en cascades sur ses zones les plus intimes comme des filaments de métal portés au rouge.

Puis il avait retenu un cri alors qu'un rameau de piqûres d'épingle s'était vicieusement concentré autour de son anus déclenchant un anneau de douleur-plaisir dur et concret comme une bague d'acier cerclant le tube chaud d'une grosse bite de footballeur.

Il s'était raidi en fermant les yeux et faisait ramper une main
222

molle, anéantie, vide de toute volonté motrice, vers le bouton d'allumage de la machine, sans parvenir au but.

- Alors, docteur Newton, qu'en pensez-vous?

Le docteur releva des yeux embués de larmes vers la longue silhouette athlétique qui lui faisait face.

Shadow observait la scène avec un amusement évident. Lorsque le docteur Newton ouvrit la bouche sous l'impulsion plus insistante du masociel vers les profondeurs de son trou du cul, comme implorant une Vénus en fourrure synthétique, il avait vu le sourire cruel de Shadow et les perles de sueur qui luisaient sur sa peau mate d'Arabe, cela avait provoqué l'habituel cycle d'humiliation-plaisir qui venait se rajouter au réseau de nervures éperons aiguilles électriques qui maintenaient son corps sous tension, et son sexe en érection, sous la toile écrue de son short colonial.

Puis Shadow fit ce qu'il faisait à chaque fois.

Avec un sourire froid, son visage d'ange palestinien comme au sommet d'une vérité mystique, il tourna lentement la molette de réglage analogique jusqu'à l'extinction de l'onde porteuse, dans le shunt atrocement délicieux de la suppression du stimulus.

Le flux s'était interrompu, avec la tristesse incomparable des paradis perdus.

- Alors, docteur Newton?

Un écho charnel de l'expérience subsistait, après coup. Une empreinte neurale tendue sous la peau, comme un fantôme du réseau-douleur qui s'animait depuis la boîte.

La boîte.

Une simple boîte noire. Analogue à celle qu'il lui avait livrée avec les bioprocresseurs. Dotée de quelques dispositifs ingénieux. Et des logiciels adéquats. Le corps étant une machine analogique, une telle expérience, un tel agencement aussi délicat d'innervations confinait à une sorte d'oeuvre d'art, que le cerveau et l'ensemble du corps dans lequel elle se matérialisait pouvaient reconstruire à l'infini, reproduire comme des copies Xérox de souffrance neuro-électrique.

C'était toujours ainsi avec les masociels de Shadow.

De pures merveilles. De vraies sublimes saloperies.

223

i: *

l i i

Shadow était une reine du trash techno, c'était un petit enculé pervers et le docteur Newton adorait ça.

- Petite ordure, avait-il gémi en retroussant ses lèvres dans un tic d'épuisement satisfait. Ce truc est diabolique, combien en demandes-tu ?

_ Le prix habituel, docteur, avec la ristourne habituelle, en échange du petit service habituel. Rien de plus, rien de moins.

Le docteur avait fixé le jeune apollon de Beyrouth avec dureté.

Shadow avait commencé à ranger les différents modules du masociel puis il avait agrippé le faisceau de fibre optique relié à l'espèce de couronne boudinée qui surplombait le crâne du docteur.

- Déconnectez votre ceinture neurale. Et dites-moi ce que j'ai envie de savoir.

J'ai d'autres clients sur le coup, Maître.

Le " docteur Newton " cachait l'identité de Nicholas Kravczech, avocat au barreau de Montréal; né en Ukraine, il avait fui le communisme avec ses parents au début des années soixantedix, alors qu'il n'avait pas dix ans. Tout cela, Shadow le savait depuis longtemps, et Kravczech/Newton ne pouvait envisager sans l'excitation de la peur que le jeune dealer connaisse également les activités de renseignements qu'il avait conduites pour la Russie post-soviétique pendant près de vingt ans.

Nicholas Kravczech avait laissé passer un soupir de résignation et de soulagement entremêlés. La peur, comme la douleur, était un puissant stimulus.

Un stimulus assez paradoxal pour susciter le plaisir de sa confrontation avec son contraire. Il avait déconnecté la ceinture neurale à regret, l'avait tenue un instant au-dessus de sa tête comme un diadème taillé dans le pur diamant de la félicité, puis l'avait tendu vers Shadow, alors que les milliers de pointes de silicium des fibres optiques se dégageaient de sa chair rougie par l'expérience, et balayaient l'espace comme la chevelure argentée d'une vestale sexuelle de comics book.

- Qu'est-ce que vous voulez savoir?

Le jeune Arabe lui avait offert le sourire-cimeterre du bourreau de Bagdad.

- J'aime quand vous me parlez comme ça, docteur. Je veux que vous me disiez ce qui se cache sous cette Maria A., ou Zorn,

224

ou quoi que ce soit d'autre, et que vous me transmettiez les données enregistrées par les biochips russes que je vous ai fournis.

Il avait soigneusement empaqueté la ceinture neurale en rétractant le réseau de fibres optiques dans le tube à supraconducteurs. Il avait ensuite attendu que Kravczech-Newton s'imprègne bien de la configuration du terrain.

Le sang avait reflué de son visage et Nicky Kravczech avait contracté un geignement dans sa gorge.

Une grosse trahison.

Une grosse trahison que le colonel Romanenko et ses employeurs louches n'apprécieraient certainement pas.

Shadow avait émis un délicieux sourire de prédateur cuir noir à la Kenneth Anger.

- Je vois que vous avez saisi, docteur. En échange de quoi, je peux vous promettre une garantie de mise à niveau de nos logiciels pour toute l'année à venir, avec, en plus, la petite pharmacopée dont je vous ai parlé.

Et comme par la magie d'un prestidigitateur de rue, un tube gris long de quelques centimètres venait d'apparaître entre son pouce et son index.

Kravczech-Newton s'était figé.

Néguentropine Sacher-Dolorosa, avait dit le jeune dealer, une néo-protéine qui permet la modulation infinie de chaque impression de douleur et la création d'icônes mentales sado-masochistes avec une déconcertante virtuosité.

Kravczech savait qu'il ne pourrait bientôt plus rien refuser à Shadow, mais il avait déjà goûté de si nombreuses fois à ses productions illicites qu'il savait dans le même temps que tout ça était dans l'ordre des choses. Si la néguentropine Sacher-Dolorosa s'avérait être ce que Shadow promettait, une drogue qui, couplée avec un neurologiciel comme celui qu'il venait d'expérimenter, permettait la création de paradis artificiels auxquels ni le jeune Masoch ni le divin marquis n'auraient pu rêver d'accéder, alors, oui, sans la moindre hésitation, il était clair qu'il était prêt à tout pour en prendre possession.

- Soyons clairs, et comptablement corrects, avait-il soufflé; nous parlons en dollars Noram.

- Évidemment.

- Nous disons donc dix mille dollars nord-américains pour 225

une black box trafiquée et un kit de fibres optiques avec ceinture neurale, plus autant pour votre intelligence artificielle, et autant encore pour votre néoprotéine, moins dix pour cent, avec mise à niveau logicielle de tout le bazar garantie à l'année.

- Vous parlez comme mon catalogue de présentation, venez le visiter sur mon web à l'occasion.
- Le tout en échange des mémoires résiduelles des biochips de Marie Zorn. Et de ce que je sais de l'histoire.
- On ne peut être plus précis; alors, qu'en pensez-vous, docteur ?

Kravczech avait regardé le jeune dealer de technologies avec l'air désabusé du vieux pédé qui connaît à fond ces toilettes publiques, mon gars.

- J'en pense que je suis en train de faire l'affaire du siècle. Préparez votre disque dur.
- J'étais sûr de votre totale collaboration, docteur.

La voix de Shadow était douce comme le miel.

Maître Nicholas Kravczech, alias docteur Newton, s'en délectait, comme la promesse d'une nouvelle liqueur extatique, que ne tarderaient pas à charrier ses veines et ses artères, plongeant son cerveau dans une piscine de bonheur-souffrance lave incandescente bain d'acide feu purifiant du fouet lames de rasoir courant sous la peau en nervures de verre coupantes et saintes.

Rien d'autre, finalement, en comparaison n'avait la moindre importance.

21

La route étendait son long ruban à travers les collines. Le soleil était haut, voilé par une haute couche de nuages encore diaphane mais qui s'assombrissait à l'est. Le ciel était d'un gris argent éblouissant. La lumière solaire semblait ne pas perdre en intensité en dépit de sa diffusion à travers les airs.

Toorop, maussade, conduisait en silence, l'oeil fixé sur la route, l'oreille bercée par la musique diffusée par la radio.

226

Le week-end de relaxation au grand air s'était soldé par une nouvelle crise catatonique de Marie, encore plus grave que les précédentes. Le bilan de l'opération s'avérait douteux.

Toorop manipula le cruise-control pour stabiliser la vitesse pile à la limite autorisée, et appuya sur le programme où il avait stocké le trajet du retour le plus direct sur Montréal.

À l'arrière Marie dormait, et Rebecca regardait une vieille série américaine, un épisode de Mannix, sur un canal spécialisé de la petite Satellivision. La masse de la Toyota envoyait des reflets rutilants dans le rétroviseur, Dowie restait accroché dans son sillage.

Un peu plus tard, à l'entrée de la ville, alors qu'il faisait le plein, il s'était efforcé de dédramatiser la situation. Marie dormait toujours, elle tint à ce rythme jusqu'au soir.

Ils regardaient la télé avec Dowie. Rebecca prenait une douche, il faisait une chaleur à crever, tous les ventilos marchaient à plein tube. Les Expos affrontaient Cleveland. Ils morflaient sévère.

Le flash de pub Molson vint ponctuer un circuit réalisé par un batteur de Cleveland, Dowie s'était levé pour prendre une bière dans le frigo, Toorop s'était dit que le jeune mec était une machine pavlovienne sans aucun circuit inhibiteur, à moins que ce ne soit le contraire, ou bien encore un simple hasard, Rebecca était sortie à moitié sèche de la salle de bains en s'essuyant les cheveux, et Marie était apparue à l'entrée du salon.

- Bonsoir, elle avait lâché d'une petite voix, avant de s'asseoir sur un fauteuil en face de l'écran de télévision.

Puis elle s'était gentiment laissé absorber par le tube à images.

Toorop n'avait rien dit, il avait laissé faire. Le match reprit. Le lanceur des Expos n'était pas à son affaire. La situation empira

assez vite lors de la seconde manche.

Marie ne pipait mot, Dowie et Toorop non plus, Rebecca se tirait un tarot sur la table de la cuisine, les voix du duo de commentateurs égrenaient une longue suite de statistiques.

- Voulez une bière, ou un Coke? il avait fini par demander.

Marie ne bougea pas, mais c'est d'une voix relativement assurée qu'elle lâcha:

- Oui, merci, c'est pas de refus.

227

Il se leva pour marcher jusqu'au frigo, y saisit une canette de Coca. Lorsqu'il referma la lourde porte du Kelvinator, son regard croisa celui de Rébecca, ses yeux noirs lui lançaient une question muette.

Il lui répondit que tout allait bien, d'un simple coup d'oeil, puis retourna s'asseoir devant un nouveau flash de pub.

Marie avait attendu que Dowie remonte au 4075, puis que Rébecca soit allée se coucher dans sa chambre. Toorop somnolait devant la huitième manche, c'était perdu d'avance.

- Pourquoi faites-vous cela, monsieur Thorpe ?

Toorop avait ouvert un oeil en s'ébrouant, il avait marmonné quelque chose d'à peine distinct : qu'est-ce qu'elle voulait dire ?

- Qu'est-ce qui vous motive dans la vie, monsieur Thorpe, qu'est-ce qui vous a poussé à choisir cette mission ?

Toorop ne répondit rien, le lanceur des Expos commit une quatrième mauvaise balle, ça virait au désastre, à Waterloo, à la bataille des Plaines d'Abraham.

- Allez, un peu de courage, monsieur le mercenaire!

Toorop eut envie de lui répondre sèchement par le chiffre en dollars, mais elle devança habilement sa manoeuvre.

- Ne me dites pas que vous faites cela uniquement pour de l'argent...

Elle ne termina pas sa phrase mais Toorop capta pleinement le sens du message non dit : ce serait tellement stupide, n'est-ce pas? Tellement vulgaire, tellement inintéressant.

Toorop commença à énumérer mentalement la cascade d'événements qui l'avait conduit jusqu'ici avec elle, à Montréal. Une chaîne longue de vingt ans - il n'aurait pas le temps, ni la patience, de tout lui raconter. Mais surtout, il le savait, Marie voulait éclairer sa zone d'ombre. Quelle est votre passion secrète, monsieur Thorpe, elle avait voulu dire, qu'est-ce qui meut cette carcasse sur des montagnes désolées, dans la mitraille et sous l'orage, qu'est-ce qui la fait avancer au-dessus des océans pour conduire une jeune femme inconnue dans un voyage vers nulle part?

Il ne pouvait pas s'en sortir par le simple mutisme, ni par une pirouette, ni par rien de désobligeant, il savait qu'il commettait

une connerie de plus, mais au moins celle-là serait faite en connaissance de cause.

- Je travaille pour le colonel, fit-il au bout d'un moment.

Marie haussa les épaules en poussant un soupir.

- C'est juste ça alors, vous faites ça pour l'argent ?

- Appelez ça comme vous voulez... C'est mon métier, et le colonel est mon employeur... Il n'avait pas vraiment d'autre choix, rajouta-t-il en vannant à moitié.

Marie le regardait sans ciller, ses yeux exprimaient le désarroi, ainsi que du désappointement.

- Et moi non plus je n'avais pas d'autre choix, fit-il, comme si ça pouvait être une excuse.

Il lut clairement dans les yeux de Marie ce qu'elle en pensait.

Le lendemain, en début d'après-midi, le soleil tapait bien fort, ils allèrent tous déjeuner un peu plus haut, sur Saint-Denis et Saint-Joseph.

C'était une taverne italo-chinoise tenue par un petit bonhomme replet et rougeaud, avec aussi une cantine à hamburgers et des frigos remplis de canettes de bière ou de sodas.

Il dévora un double cheese, puis un second, avec des frites et environ un litre de Coke, sur un banc, en compagnie de Marie et Rébecca. Derrière eux, à une autre table, Dowie avait mangé son repas en silence. Un routier quitta le bar pour reprendre son vieux Peterbilt chromé garé en travers du terre-plein qui longeait un chantier de construction.

Un autre mec en chemise à carreaux et casquette Nike sur la tête sirotait une bière. Un type en costard de ville complètement élimé, une chemise de couleur indéfinissable sous une immense cravate aux motifs pop art, grignotait un hamburger à une table tout au fond. Un autre gars, en sportswear orange et blanc, s'engouffrait dans les toilettes. Un biker en sortait. Il alla reprendre son Harley rouge vif à côté d'une pompe à essence voisine, sous les regards faussement indifférents des quelques personnes présentes.

Le juke-box diffusait un truc de techno-country passablement insupportable, un beat disco avec samples d'Hank Williams,

229

Merle Haggard, Johnny Cash, Dolly Parton et tout le tremblement. Il était clair que la modernité avait aussi ses mauvais côtés.

C'est à ce moment-là que le pick-up Dodge RamCharger arriva.

Le pick-up était vert bouteille, il était assez récent, mais couvert de poussière, à croire qu'on venait tout juste de le dessabler.

Il y avait deux hommes dans la cabine. Les vitres teintées ne laissaient transparaître que deux solides silhouettes avec des lunettes noires.

Le pick-up passa devant les pompes de la station Ultramar à trente à l'heure.

Puis il prit Saint-Joseph, plein ouest. Vers le mont Royal.

Toorop vit nettement le passager regarder attentivement dans sa direction, presque aussitôt il se saisissait d'un petit objet qu'il portait à son oreille, nul besoin de sortir de l'école de guerre pour comprendre de quoi il s'agissait.

Les hommes de Gorsky. Ou de son antenne locale. Des mafieux russes. Des putains de tueurs.

Ils faisaient sûrement partie de cette équipe de sécurité dont lui avait parlé succinctement Romanenko. Les mecs les surveillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils notaient leurs moindres faits et gestes, et en rendaient compte minute par minute à leurs supérieurs. Le Dodge n'était que la partie émergée d'un immense iceberg.

Mais surtout, la mémoire photographique modèle Ari Moskiewicz révéla les sels chimiques du cliché mental pris au magasin Warshaw. Le type qui s'était saisi de son cellulaire en tournant la tête dans leur direction, ce type faisait partie du portrait de groupe, c'était ce lascar genre biker se saisissant d'une bouteille de bière dans une armoire frigorifique au fond du magasin. Et le souvenir de celui qui venait de sortir du resto pour descendre Saint-Denis sur son chopper était tout frais imprimé dans sa mémoire.

D'un certain point de vue, finit-il par se dire, leur présence était presque rassurante.

Ce qui l'était moins, c'était le temps que mettait Marie pour
230

soulager sa vessie. Si dans cinq minutes elle n'était toujours pas revenue, il irait voir ce qui se...

Ah. Marie poussait la porte des toilettes, suivie par Rébecca qui sirotait un Diet Coke avec une paille. Elles se marraient.

Toorop les observa, intrigué. On aurait dit deux vieilles copines de lycée, si ce n'était les huit ou dix ans de décalage.

Il se sentit complètement out. Les pognes froides, mais couvertes de sueur, comme à chaque fois que l'adrénaline

homicide venait de lui envoyer ses signaux glacés dans les veines. Le Dodge, les mecs de Gorsky, l'image sous-jacente des flingues tapis dans leurs terriers obscurs, comme des serpents d'acier prêts à bondir hors de leur trou, l'image obsédante ne voulait pas quitter son esprit, elle se superposait de façon grotesque au soleil de l'après-midi et aux rires des deux jeunes femmes qui revenaient s'asseoir dans la lumière sans se soucier de sa mine défaite.

Les jours suivants s'écoulèrent au rythme lent et englué de chaleur du début du mois d'août. Dowie, lui et Rébecca sortaient à tour de rôle pour le ravitaillement. Marie passait ses journées dans le jardinet, à bronzer et dormir, sinon elle s'isolait.

Son état se stabilisait, à ce qu'il semblait. Elle ne parlait presque pas.

Passait la moitié de son temps à dormir ou à faire du yoga sous le soleil de plomb. En trois semaines, sa pâleur d'origine avait laissé place à un bel or mielleux. Toorop commença à la regarder avec de plus en plus d'attention. Il essaya de couper le circuit, mais ce fut peine perdue.

Le soir, alors qu'il cherchait à s'endormir, les images fantasmatiques, projections sublimées des clichés-souvenirs d'origine, s'animaient dans son cerveau, comme dans les profondeurs d'un cinéma porno mental. Sa main enserrait son membre déjà raide, alors qu'il essayait vainement de faire refluer l'image de Marie s'étirant sous le soleil. Il se masturbait alors frénétiquement, avec l'aiguillon supplémentaire de la culpabilité.

Les jours s'écoulaient, paisibles.

L'état de Marie était stable. Les deux premiers cristaux-mémoires avaient été analysés par la black box, une séquence de codes à la longueur infinie se déroulait sur l'écran de sa console

sans que cela le conduise quelque part, tant cette documentation scientifique était incompréhensible pour un profane comme lui. Ça ne l'empêchait pas d'y revenir chaque jour, dans l'espoir qu'à force, une information cruciale s'éclaire.

Il se branchait sur les IRC universitaires ou les bibliothèques publiques afin de saisir la pelote par un bout ou un autre. Mais ça ne le conduisait que vers d'autres ramifications, au coeur d'un labyrinthe dont il ne saisissait aucunement la topographie.

Ce matin-là, selon un de ces rares messages compréhensibles du système d'exploitation, il comprit qu'il était temps pour Marie d'ingurgiter un autre biochip.

D'après ce qu'il comprenait, ce composant, enrichi des données de celui qui avait conduit Marie à une stabilisation relative, et sans doute provisoire, allait permettre d'affermir le processus. Le système expert prédisait de bonnes chances d'une régression partielle de la psychose, en tout cas sa mise sous contrôle neuroleptique serait assurée.

Toorop se demanda un petit moment si tout cela n'était pas complètement déraisonnable. La fille transbahutait des virus, elle était schizo, et on lui prodiguait allégrement une pharmacopée occulte, et sans doute interdite.

Il eut le pressentiment de réunir les éléments essentiels à l'obtention d'une masse critique.

- Arrêtez de me raconter des conneries, colonel!

La voix de Gorsky avait tonné, pétrifiant Ourianev sur sa chaise, et interrompant le discours explicatif de Romanenko comme l'explosion d'une grenade en pleine homélie papale.

- Ouais, arrêtez de me dégoïser vos salades, et dites-moi plutôt ce qui se passe!

La deuxième salve était à peine plus contenue que la première.

- De quoi est-ce que vous voulez foutre-dieu parler? demanda Romanenko, en essayant de jouer au plus fin.

Ourianev rentra la tête dans les épaules, le Sibérien allait cracher du feu par les naseaux.

Il resta pourtant silencieux, prenant une longue inspiration 232 afin de se calmer. Il se radossa à son fauteuil et dessina sur ses lèvres un sourire froid.

- Vous n'êtes qu'une bite, colonel. Je sais que votre homme s'est débrouillé pour semer mon équipe de surveillance et qu'il était en contact cellulaire avec un interlocuteur anonyme et crypté. Je sais qu'ensuite il s'est passé quelque chose au bord d'un lac. Dites-moi ce qui se trame avant que je m'énerve pour de bon.

- Il ne se passe rien que vous ne sachiez déjà. La fille est dans un état psychique fragile, pour le moment Thorpe s'en tire très bien, mais c'est pas tous les jours facile, un point c'est tout.

Ourianev observait la scène avec intensité, il éprouvait une sorte d'admiration pour Romanenko, toujours cool, imperturbable, et qui défendait son mensonge pied à pied.

Gorsky souffla comme un dragon.

- Et pourquoi donc a-t-il semé l'équipe de contrôle l'autre fois? Hein?

Pourquoi?

Romanenko hocha la tête d'un air incrédule.

- Anton... Il voulait juste revoir une vieille connaissance, il n'avait pas envie que tes gus le suivent jusque dans le plumard de la gonzesse, alors il m'a appelé et je lui ai conseillé la marche à suivre. Je connais bien les méthodes de tes gars, on a tous à peu près eu la même formation.

Ourianev contemplait avec une drôle de délectation le sourire ingénu qui avait perlé au coin des lèvres de Romanenko. En face, la masse imposante du mafieux sibérien évoquait la falaise dominant le jeu mouvant de la marée.

- Une gonzesse? Tu te fous de ma gueule?

Romanenko poussa un long soupir.

- Je sais que c'est con, mais merde ils sont enfermés à longueur de journée avec une schizo, alors mon gars a juste voulu se vider les burnes, tu ne vas pas nous en faire une affaire d'État.

- D'après mon équipe il s'était déjà vidé les burnes la semaine d'avant.

Romanenko avait accusé le coup avec sérénité. Ça, Toorop le lui avait caché.

Il cracha un petit rire mécanique.

- Mon gars a des besoins physiologiques réguliers, je préfère
233

ça plutôt qu'il ne couche avec notre petite Marie, ou l'autre fille de l'équipe, t'es pas d'accord?

Ourianev constata que la stratégie de Romanenko était la bonne. Ne pas chercher le coup majeur, mais dissoudre les certitudes de l'adversaire en les rongant peu à peu, par de petites assertions finement balancées.

Gorsky ne répondait plus rien. Chaque argument s'était vu contrer par un leurre habile. Il se mit à souffler, et finalement, sans desserrer les lèvres : _ D'accord pour ce coup-là, mais dis à ton gars de se contenter désormais de la veuve poignet. Il s'offrira le méga-lupanar de ses rêves à la fin de la mission, en attendant je ne veux plus de conneries de ce genre, bien compris?

- D'accord, Anton, je lui dirai de louer des vidéodisques.

- C'est ça, et maintenant passons à notre problème numéro deux, si tu veux bien

: comment procéder en cas d'annulation de l'opération.

Ourianev avait senti une tension subtile s'emparer de Romanenko.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là?

Gorsky se carra dans le creux du fauteuil et plaça ses mains en croisillon sur son ventre de baleine tueuse.

- Nous en avons parlé avec le docteur Walsh. Il est probable que nous ne pourrions cacher plus longtemps la vérité à nos clients.

Romanenko avait encaissé.

- Je vois.

- Nos clients sont très regardants sur la qualité des produits, bien sûr l'état de Marie influe très peu sur leur nature, mais son comportement pourrait sérieusement compromettre la faisabilité de l'opération.

Romanenko comprenait que le Sibérien faisait de son mieux pour lui cacher l'information essentielle, la "nature" des produits en question, aussi il tendit l'oreille, et se concentra sur chaque mot prononcé - inévitablement, un détail échapperait à la vigilance de Gorsky, il lâcherait une micro-info, une scorie, juste assez pour ajouter une pièce au puzzle.

234

D'autre part, il n'y avait aucun doute possible sur le terme "annulation", ça voulait dire que Marie Zorn devrait mourir.

Le gros Sibérien remua sur son fauteuil. Ce qu'il avait à dire était important.

- En cas d'annulation, le mieux serait que ce soit ton équipe qui s'en charge.

Comme de juste ils recevront une prime substantielle.

Romanenko planta son regard dans les verres noirs de Gorsky.

- Ce n'était pas prévu au contrat.

- Non. C'est pour ça qu'ils toucheront une prime. Substantielle, comme je disais.

Romanenko soupira.

- Comment veux-tu que ça se passe, au cas où?

Le Sibérien prit son temps pour répondre, il vérifiait mentalement au préalable qu'il ne lâcherait pas d'info cruciale, se dit Romanenko.

- La fille doit disparaître. Sans laisser aucune trace. C'est pour ça qu'on va les faire déménager. On a trouvé l'endroit idéal.

- Où ça? Et quand ça?

- Dans une semaine. Loin de Montréal. Là-haut, vers la baie James, à ce qu'on m'a dit. Personne à cent bornes à la ronde. Un émissaire de nos clients viendra leur rendre visite au mi-terme normal de la période de transit, dans moins de quinze jours maintenant. Il décidera si l'opération doit être poursuivie ou annulée. Si on poursuit, votre équipe continue de faire à la campagne ce qu'elle faisait à la ville. Dans le cas contraire, ils enterrent la fille quelque part.

Romanenko fit un bruit avec sa bouche, réfléchit quelques instants, et, gentiment, posa la question importante entre toutes:

- Quel montant substantiel vous envisagez pour la prime ?

Cet enfoiré de colonel de mes couilles lui mentait. La vache, il lui mentait. Il osait se ramener avec des craques à deux roubles, de pitoyables mensonges de politicard moscovite; est-ce qu'il croyait sérieusement qu'il allait gober toutes ces coulevres comme ça, sans réagir?

235

Ce crétin du GRU ne savait pas que le contact cellulaire pirate de son gugusse avait été circonscrit par les hommes de Kotcheff dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Montréal. L'équipe de contrôle n'avait pu casser le code de cryptage mais leurs systèmes de contre-mesures avaient été sans appel. Cinquante kilomètres. Pas vingt mille.

La Lexus roulait vers le nord, la nuit de l'autoroute était couleur bronze solarisé, la vitesse de Kim était honorable. Gorsky se cala au fond de la banquette. Ils croisèrent une colonne de tanks, et sur la droite, pas très loin du remblai de l'autoroute, il put apercevoir la carcasse carbonisée d'un hélicoptère, vestige encore frais des violents combats du mois précédent.

Toute cette affaire commençait à ne plus tourner rond. Il avait commis l'erreur d'y placer trop d'intermédiaires, il n'exerçait qu'un contrôle à distance de la situation, et ce fumier de Romanenko voulait le mener en bateau.

Il se demanda, inquiet, si l'équipe de ce trouduc serait à la hauteur pour "

annuler " la fille.

L'idée était bonne, elle permettrait de mouiller le colonel à fond, mais comme toutes les bonnes idées elle était à double tranchant : il fallait pour cela faire confiance à un personnel qu'on ne connaissait pas.

Depuis des semaines il tannait ses hommes jour et nuit, des équipes entières battaient la semelle dans toute la Fédération de Russie et en Europe occidentale pour en apprendre plus sur ce "Thorpe". Pour l'instant, la seule info vérifiable d'importance qui lui était parvenue datait des premiers jours, et provenait du milieu des marchands d'armes. Thorpe était certainement l'alias d'Hugo Cornélius Toorop, un aventurier franco-hollandais qui avait combattu du côté des Croates et des Bosniaques pendant le premier conflit yougoslave.

Romanenko ne lui avait pas bourré le mou sur ce plan, il savait que la mafia sibérienne viendrait rapidement à bout du pseudo de son mercenaire.

Ensuite, un de leurs contacts au ministère russe des Affaires étrangères les avait informés qu'un certain " Udo Zkornik ", qui avait encadré une unité ouzbek vers 1999-2000, et de nationalité soi-disant allemande, était vraisemblablement le même homme. On le soupçonnait d'autre part d'avoir participé aux opérations 236

de Chamil Bassaïev, en Russie du Sud et au Daghestan en 1996. Et d'être passé par les montagnes du Panshir entre-temps.

Enfin, la veille, un autre de ses contacts dans le milieu des marchands d'armes lui avait dit que c'était marrant mais qu'un de ses amis lui avait demandé les mêmes renseignements

quelque temps auparavant. L'ami en question s'appelait Karl Spitzner, tout le monde savait qu'il renseignait les services secrets de l'armée russe.

Romanenko revint à l'ambassade en sachant que le temps lui était désormais compté. Depuis le début, ç'avait été sa hantise, une annulation de l'opération sous une forme ou sous une autre. Le Sibérien entendait trancher dans le vif. Si la fille ne répondait pas aux critères de sélection, elle terminerait sous trois mètres de terre, ou au fond d'un lac, à cent milles de la première maison habitée.

Il fallait qu'elle passe la sélection, il fallait qu'elle survive. C'était impératif.

Il remonterait ainsi jusqu'au véritable commanditaire. Il savait qu'il n'avait pas droit à l'erreur sur ce coup-là. Les hautes instances du GRU et du ministère de la Défense l'avaient à l'oeil depuis un petit moment déjà, le merdier otifgour et la raclée subie par le prince Shabazz n'avaient pas allégé l'atmosphère.

La direction du service se fichait éperdument qu'il arrondisse ses fins de mois en prélevant son bakchich sur les divers trafics dont il alimentait la guérilla.

On lui demandait juste de ne pas trop se faire remarquer, de faire chier les Chinois, et de ramener un gros poisson de temps à autre. La dernière fois qu'il avait fourni ce genre de gibier aux grosses têtes de Moscou, ça remontait à plus de deux ans. Un espion qui renseignait l'APL à l'étatmajor kazakh. Le général avait depuis été retourné, il participait à une grande manoeuvre d'intoxication des services chinois que conduisait le GRU.

S'il pouvait ramener Gorsky dans ses filets, et l'offrir ainsi ficelé à la direction, il serait à l'abri des foudres du ministère jusqu'à la fin de ses jours. Il pourrait briguer un poste à la direc-237

tion du service ou à l'état-major, il pourrait devenir lieutenant général en quelques années, le temps de parfaire sa réputation,

puis le plan prévu s'enclencherait. Démission. Évaporation. Réapparition à l'autre bout du monde, côtes du Queensland, Australie, sous une identité factice, un pseudo sous lequel il publierait ses traités de stratégie militaire. Le cul assis sur un coussin de plusieurs millions de dollars.

Lorsqu'il s'assit derrière son bureau, un cliché noir et blanc provenant d'une agence de presse s'étalait en plein centre de l'écran.

Il comprit dans la seconde que son agent intelligent venait de remonter une grosse prise. Un homme d'une cinquantaine d'années. Et une fiche signalétique dans un quartier de l'écran.

DOCTEUR JOHN GARVIN HATHAWAY.

NÉ LE 17 FÉVRIER 1952 À CALGARY, ALBERTA.

CONDAMNÉ EN NOVEMBRE 2004 PAR LA COUR
D'APPEL D'OTTAWA POUR RECHERCHES ILLÉGALES
ET INFRACTIONS AUX NOUVELLES LOIS MONDIALES
DE BIOÉTHIQUE.

SUSPENDU

DE L'ORDRE DES MÉDECINS EN JAN
VIER 2005.

RADIÉ EN JUIN DE LA MÊME ANNÉE.

Tout ça renvoyait à une tonne d'infos hypertextes rassemblées par le logiciel.

Hathaway, se fit Romanenko. Alias Walsh. Ouais. Pourquoi pas Orson Welles?

Mais ça collait.

L'agent de recherche avait compilé tous les articles de presse relatant l'ascension et la chute du docteur Hathaway.

Romanenko se mit à cliquer comme un fou.

Hathaway faisait partie de l'équipe des concepteurs du programme " Dolly ", cette brebis qui allait entrer dans l'histoire en 1997 pour être le premier mammifère

authentiquement cloné. Le docteur avait quitté l'équipe du Roslin Institute d'Édimbourg fin 2000, au moment où l'ONU édictait les premiers amendements

238

de ce qui allait devenir la Charte d'Osaka, autour de la Déclaration sur les droits du génome humain. Il prétendait créer des animaux expérimentaux et les étudier au sein d'écosystèmes bien particuliers. Il voulait établir des lignées d'animaux transgéniques parfaitement adaptés à leur nouvel environnement, entendait utiliser les techniques mises en oeuvre pour Dolly à grande échelle, et affirmait publiquement son intention de pratiquer un jour ses recherches sur des sujets humains volontaires.

Une poignée d'articles rendait compte de sa suspension provisoire de l'ordre médical canadien, puis de sa radiation pure et simple quelques mois plus tard, alors qu'il s'en prenait dans la presse aux " mandarins d'un autre âge " et aux " institutions liberticides de l'ONU ".

Visiblement, le bon docteur Hathaway avait pété un boulon.

Très vite, il disparaissait des colonnes de la presse et, sembler-il, de la planète.

Romanenko le retrouvait huit ans plus tard, oeuvrant pour la mafia de Novossibirsk et une secte de tarés désireuse de s'approvisionner en virus new-look.

La moisson était prodigue. En recoupant toutes ces infos avec celles qu'il possédait déjà, il put se fabriquer un nouveau tableau mental de toute l'affaire.

Ce tableau mettait en scène les mêmes personnages, dans la même situation, mais l'éclairage différait sensiblement, mettant à jour d'autres motivations. Rien dans le cursus détaillé du docteur Hathaway, une longue carrière de chercheur dans les meilleures universités du Canada et des États-Unis patiemment reconstituée par l'agent de recherche, rien dans toute cette masse d'informations ne permettait de penser qu'il avait une quelconque compétence en matière de

virologie. En demandant à l'agent fouineur de pister toute référence au mot " virus ", ou un de ses dérivés, il constata une fois de plus que son intuition était juste : dans un article datant de septembre 2001, une interview publiée dans 21-11 Century, le docteur Hathaway évoquait complaisamment son association avec la firme Retronics Research, spécialisée dans la mise au point de biotechnologies virales utilisées pour les thérapies transgéniques : le virus, rendu inoffensif

239

et programmé pour faire un peu de bricolage sur la chaîne ADN, est envoyé au coeur des cellules dont le génome doit être modifié.

Le docteur Hathaway avouait sa relative incompetence en ce domaine, or il avait besoin de ces technologies pour faire avancer ses recherches.

Putain de putain, se disait Romanenko.

Ce n'était pas un spécialiste des virus.

De quoi alors?

Crétin, fit sa petite voix intérieure, ça s'étale en toutes lettres devant tes yeux: animaux transgéniques.

Ilfabrique des animaux.

Et tout s'éclaira encore différemment, comme sous le feu dur du néon de la vérité.

TROISIÈME PARTIE

Amerika on Ice

L'individualité est un problème de défense stratégique.

DoNNA HARRAWAY

Elle était désormais une étoile vivante. Elle rayonnait sur une plage de fréquences infinie, elle était le fourmillement de tous les êtres de la terre, et elle était le feu qui couvait en son sein, elle était une multitude tout en étant une, elle était le processus

pur, mis à nu, comme le réseau de nerfs d'une machine écorchée vivante.

Elle était flux et reflux, tous les langages du monde enchâssés en anneaux d'un serpent toujours changeant pouvaient être prononcés par sa bouche, son corps accouchait d'une mathématique flamboyante qui embrasait les êtres et les particules de l'univers, elle était la princesse des singes buvant au cristal de la connaissance, elle était un flot continu, une matrice de rêves et de chemins dans le temps et l'espace.

Elle était le futur, le réel en production imminente créant la vague des possibles qui le précède dans un présent sans cesse renouvelé.

Flèche du temps soudainement mise en rotation, sensation panoramique, thermodynamique, absolue, certitude fractale d'être à l'origine d'un nouveau rameau humain, fragile, virtuel, spectral et pour ainsi dire impossible. "Nous pensons que la mutation schizophrénique n'est qu'une étape transitoire, lui avait dit un jour Darquandier, le principal collaborateur de
243

Winkler. Une étape nécessaire, mais une étape, le schizophrène, pont entre l'homme et le surhomme, je me demande ce que Nietzsche en aurait pensé! Ah! Ah!

Ah! "

Oui, elle était une fleur-réseau ouverte à toutes les formes de vie passant à sa portée, son propre métabolisme, cette machinerie de viande, de sang et d'électricité à bas ampérage n'était plus qu'une manifestation particulière d'un processeur cosmique dont elle avait toujours soupçonné l'existence, mais dont la présence était désormais manifeste dans chaque iridescence d'atomes ionisés en provenance de l'ampoule halogène, dans chaque grain de poussière, dans chaque rêve d'un chat de passage.

Tout autour d'elle vibrait maintenant sur des champs de fréquences biologiques, tout était vivant, tout était lumineux,

tout était prodigieusement possible, tout était prévisible, car tout était réel.

Sur l'écran de télévision, le batteur miracle des Expos venait d'expédier la balle à trente mètres au-dessus des filets de protection, son esprit s'était fondu avec le tube bleu et orange cathodique, elle avait vu chaque geste du joueur décomposé comme une longue séquence de film au ralenti, devinant la trajectoire de la balle au mètre près, vivant l'expérience comme un shoot de connaissance pure.

Elle n'ignorait plus rien de l'état de son propre système nerveux central, le ”

schizoprocasseur ” dont les docteurs Winkler et Darquandier lui avaient appris l'usage était désormais entièrement dissous dans son nouveau cerveau-cosmos, il habitait chaque cellule de sa conscience, il lui permettait de penser naturellement à tout ce que son corps faisait, une conscience de tous les instants, mais parfaitement cool, sans la pression du stress psychotique, comme si elle manipulait le cruise-control d'un Chrysler Voyager.

Par exemple, elle savait qu'une carte de l'écran de télévision allait tomber en panne dans les trois mois, et elle savait dans le même temps qu'en se tournant vers Thorpe, ses yeux émettaient une lueur qui vibrait aux limites de l'ultraviolet, non pas sous l'effet du tube cathodique, mais de l'état mutagène de l'ensemble de son ADN.

244

La première fois que Toorop entendit Marie Zorn lui parler en hollandais, les Expos affrontaient de nouveau les Indians. Le petit salon n'était éclairé que par une lampe d'appoint située sur un rebord de la fenêtre, ils étaient seuls, Rebecca s'était endormie dans sa chambre, les écouteurs du Walkman sur les oreilles, les Montréalais prenaient leur revanche sur Cleveland, la soirée s'annonçait paisible.

Le nouveau batteur hispano des Expos était une petite perle, se disait Toorop, alors que le mec se tapait le vingt-neuvième

circuit de sa saison, statistiques à l'appui dans un coin de l'écran. Marie avait bougé à l'autre bout du sofa. Il avait jeté un petit coup d'oeil dans sa direction, il avait vu qu'elle le regardait. Puis elle lui avait dit:

- Je dois avouer que ce jeu me reste parfaitement obscur.

Il s'était gelé.

Sa voix était d'une demi-octave plus grave qu'à l'habitude, et la fille lui avait parlé en flamand, avec un accent italien prononcé.

Sans savoir pourquoi, il avait accepté la chose. Marie lui parlait en vieil hollandais avec un solide accent vénitien, pourquoi pas, la fille était schizo, elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait.

Le regard de Marie était incroyable, et indéfinissable. Une intensité si électrique qu'il pouvait carrément voir sa pupille émettre de la lumière, comme si un petit écran cathodique avait été greffé sur son nerf optique.

Toorop se rabroua. OK, il avait fumé un joint, il se lovait délicieusement dans la sphère de chaleur distillée par la télé, mais un joint, même de Kimo, ne provoque pas d'hallu, et la lumière de l'écran pouvait difficilement être mise en cause.

Il se redressa et fit face à la jeune femme. Ses yeux brillaient, se disait Toorop. Ça ne pouvait plus faire de doute. Ou'est-ce...

- Pourquoi ne me posez-vous pas la question importante, monsieur Thorpe ?

La même voix, toujours. Ce même flamand daté, et cet accent italien aristocratique.

Marie Zorn l'observait avec un air de défi sur le visage, ses yeux, oui, ses yeux, ses putains d'yeux à la lumière ultraviolette indiquaient qu'il y avait de l'orage dans l'air.

IAI;

- Quelle question? avait fait Toorop, en hollandais.

- Ne faites pas l'innocent.
- Je suis tout sauf un innocent.

Ses yeux étincelaient de plus en plus fort.

- Une question comme: pourquoi êtes-vous devenue schizo, Marie? Ou: mais comment en êtes-vous arrivée là?

Toorop essaya de soutenir le feu bleu de son regard, mais finalement céda devant son incandescence glacée. Il fixa le tube cathodique. Le lanceur de Cleveland venait de se faire voler la base numéro trois.

- Qu'est-ce que vous voulez dire par là? Vous parlez de Rornanenko, et de Gorsky?
- Enfin, fit la jeune femme sur un ton faussement enjoué, je croyais ne jamais vous entendre prononcer les mots magiques.
- Mon métier est basé sur la discrétion.

La jeune femme poussa un autre soupir.

- Monsieur Thorpe?

Ses yeux envoyaient mille éclairs à la seconde, il serait mort foudroyé à leur contact.

- Oui, fit-il d'une voix plus faiblarde que prévue.
- Si vous ne voulez rien savoir de moi, qu'est-ce que vous pouvez me dire de vous?

Toorop resta d'abord silencieux. Depuis un petit moment déjà il appréhendait cette situation avec une relative anxiété.

Il fit une grimace.

- Moins vous en saurez sur moi, mieux ça vaudra pour vous.
- Vous savez ce qui m'étonne le plus ?

Toorop ne répondit rien. Marie Zorn se pencha légèrement vers lui et pointa un doigt vers lui.

- Ce qui m'étonne le plus, c'est votre incapacité à comprendre. À comprendre quoi?

À comprendre... que vous êtes manipulé. Que nous sommes tous manipulés.

Badaboum, se fit Toorop, le délire paranolfaque de service. Il ne manquait plus que ça. Fallait continuer comme si de rien n'était.

- S'il continue comme ça, le lanceur de Cleveland va devoir
246

se trouver un boulot dans une Ligue mineure, ou se reconverter dans le curling.

il lui jeta un coup d'oeil en coin. La fille se renfonça dans le bras du sofa, repliant les jambes sous elle, ses yeux ne le quittaient pas, et leur intensité lumineuse ne variait pas.

- Dites-moi la vérité juste une fois : ce colonel russe ne vous a-t-il pas confié la charge de lui apprendre ce que je transporte?

Celle-là fit l'effet d'une bombe explosant au milieu du salon.

Toorop regardait la télévision d'un air fixe.

- Qu'est-ce que vous voulez dire? bredouilla-t-il pour gagner du temps, élaborer à la va-vite une réponse qui tienne la route, et invalide ses affirmations.

Marie se raidit. Elle n'appréciait pas ses efforts pour noyer le poisson, se dit-il.

- Cet officier approche de la vérité, fit-elle. Il a un coup d'avance sur vous.

Celle-là, Toorop se la prit méchamment en pleine face.

- Qu'est-ce qui vous permet de dire cela? lâcha-t-il, sur un ton froid et défensif.

La fille laissa éclater un petit rire cristallin.

- Vous n'êtes pas assez coopératif pour que je vous fasse cette confidence.

Bonsoir, monsieur Thorpe.

Sur ce, elle se leva, et sûre de sa victoire, tourna les talons en direction de sa chambre, laissant Toorop seul avec sa

frustration, et le batteur des Expos qui ouvrait la quatrième manche.

Il était deux heures du matin, Toorop sommeillait tout seul dans le salon devant la télé, le match était fini depuis un moment, les Expos avaient contré Cleveland, la course au quatrième as était relancée.

La sonnerie de la messagerie électronique bippa dans sa micro-oreillette de contrôle, à peine plus grosse qu'une tête d'épingle, un truc que l'infirmerie de l'ambassade lui avait implanté sur le tympan la veille du départ. Il se leva et se dirigea vers le bureau où l'attendait la console Internet.

Dans l'e-mail, Toorop trouva un message laconique du colo-247

nel lui demandant de le retrouver sur un IRC à vidéoprésence, un espace privé dénommé Stratus.

Toorop demanda à l'agent intelligent de la console de se brancher sur le réseau en question, puis il revêtit l'attirail.

Le visage de Romanenko apparut au bout de quelques secondes en face de lui, flottant comme un spectre dans un écran devenu floconneux. Toorop plongea son regard dans l'oeil noir et globuleux de la micro-caméra numérique, son image était envoyée à la vitesse de la lumière par-dessus les océans.

- Bonjour, Toorop, fit Romanenko, c'est bien le matin chez vous ?

- Ouais, fit Toorop d'une voix saumâtre, il est trois heures du matin. Quelles bonnes nouvelles vous amènent? Et pourquoi avoir attendu tout ce temps pour communiquer en haute définition ?

- Je voulais être absolument certain que le réseau soit indécryptable à cent pour cent. Un tel réseau dépense cinq cents fois plus d'énergie qu'un simple vid-fax, il est plus facilement interceptable. J'utilise le faisceau d'un satellite de l'armée russe, très puissant et très bien protégé. Autant vous

dire que si je décide qu'on peut le faire, c'est qu'on peut le faire.

- D'accord, dit Toorop, quel est le problème, colonel?

Romanenko ne répondit pas tout de suite. À première vue, des problèmes, ça ne manquait pas.

- Bon, fit le colonel, allons-y dans l'ordre croissant. Primo vous ne cherchez plus à semer l'équipe de contrôle de Gorsky. Depuis l'escapade de l'autre fois ils sont sur les dents, ils ont resserré leur système et doublé les équipes. Et ne cherchez plus à contacter Newton, c'est trop chaud.

- C'était convenu avec lui, vous le savez parfaitement. Plus de contacts directs, je passe par le site Kepler.

Romanenko fit un geste allusif de la main.

- Fusillez ce site au plus vite. Fermez-le. Ne l'utilisez plus.

- Vous rigolez? J'en ai besoin pour télécharger le logiciel qui gère les biochips.

- Démerdez-vous. Achetez un disque dur et foutez-y ce programme, faites ça demain et fermez le site, c'est un ordre.

- OK, fit Toorop. Ce sera fait.

248

- Bien, maintenant le gros morceau... Je pense pouvoir affirmer que Marie ne transporte pas de virus. Ou plus exactement qu'elle ne transporte pas que ça.

Les virus doivent certainement être fabriqués par quelque chose. Ou fabriquer quelque chose.

Toorop resta figé devant l'écran. Tiens, se disait-il, qu'est-ce qui se passait, Romanenko voulait le doubler de dix mille dollars ?

- Ah bon? Et qu'est-ce que des virus sont censés fabriquer, à part de joyeuses épidémies? Épidémies de psychoses qui plus est, dans notre cas...

Romanenko laissa une seconde dramatique de suspense, c'était un pitoyable acteur, se fit Toorop.

- Si je vous le disais, il vous faudrait renoncer à votre prime.
- J'ai l'impression très nette que vous êtes en train d'y renoncer pour moi.
- Détrompez-vous, je suis sur une piste très sérieuse. Mais je suis fair-play, je vais vous donner une info qui vaut son poids en or : docteur Hathaway.

Cherchez un docteur Hathaway. Je vous laisse quelques jours, le temps que j'entreprenne quelques vérifications. Si d'ici la fin de la semaine vous ne me confirmez pas vous-même cette piste, et si elle n'a pas été infirmée entretemps, vous pourrez dire adieu à votre prime.

- Bien, fit Toorop. Docteur Hathaway. Où ça, ici au Canada?
- Oui. Ontario. Il y a dix-quinze ans.
- Parfait. Quoi d'autre?

Toorop savait pertinemment que ce n'était pas fini. Tout ça aurait pu attendre demain.

Romanenko s'accorda une nouvelle seconde de suspense théâtrale.

- Église cosmique de la Nouvelle Résurrection, fit-il.
- Quoi?
- Appelée aussi Église noélite.
- Église noélite?
- Oui, ils ont leur siège à Montréal. Et visiblement une antenne en Russie. Je veux savoir si Marie a été en relation, directe ou indirecte, avec cette secte, ou l'un de ses éléments.
- Merde, fit Toorop, comment voulez-vous que je sache ça?

249

- C'est votre problème, Toorop. Et figurez-vous que vos problèmes sont les miens. Ce qui signifie une lourde charge,

désormais.

- Qu'est-ce que vous voulez dire?

- C'est le dernier point. Vous allez déménager. La semaine prochaine. Je dois vous dire que Gorsky a été mis au courant de l'incident du lac...

Il n'y a eu aucun incident.

Ne jouez pas sur les mots. Comment va la fille, au fait?

Votre sollicitude m'inquiète, vous avez attendu presque un quart d'heure avant d'aborder le sujet.

- Comment va-t-elle, Toorop ?

- Pas trop mal, les biochips de votre ami le docteur Newton ont l'air relativement efficaces, mais je ne parierais pas sur le fait que ça puisse durer longtemps... Merde, colonel, sa place est dans un hôpital, avec des toubibs, pas ici, à transbahuter clandestinement nous ne savons même pas quoi.

- Votre humanisme m'émeut, Toorop. Et en ce qui concerne l'hôpital, croyez-moi, elle ne tardera pas à s'y retrouver. Et je vais vous dire aussi : soyez extrêmement prudent et vigilant lors du déménagement, il ne faut pas qu'il y ait le moindre accroc, bien compris?

- Parfaitement compris, colonel.

- Pas le moindre, Toorop, je suis clair? Gorsky est très énervé, c'est un euphémisme constant en ce qui le concerne. Je dois impérativement vous mettre en garde : ils ne supporteront plus la moindre anicroche. Est-ce que je suis bien clair, Toorop ?

- Je crois que oui.

- Je veux que vous en soyez sûr, Toorop. Si ça merde, soyez sûr d'autre chose : c'est vous qui vous chargerez de trouver les pelles, les pioches et le carré de forêt où vous l'enterrerez.

Toorop avala sa salive avec difficulté.

- Vous m'avez bien suivi, Toorop ?

- Oui, fit-il d'une voix plus blanche qu'il n'aurait voulu. Il n'y aura pas de problèmes, colonel.

- Parfait. Je compte sur vous, Toorop, avait lâché l'image vidéo avant de disparaître dans un petit trou noir en négatif, d'un blanc luminescent, qui vint imploser au centre de l'écran, et per-250

durer longtemps sous la forme d'un drôle de fantôme accroché à sa rétine.

Cette nuit-là, il ne put retrouver le sommeil, aussi Toorop s'était roulé un cône, puis s'était allongé en travers du canapé du salon, ses doigts pianotaient déjà sur la petite console à infrarouge.

Il était vite tombé sur les images en provenance d'une autre guerre.

Lorsque au Daghestan, avec Chamil BassWiev, il avait participé aux opérations de commando tchéchènes qui avaient provoqué la mort de centaines de civils (les Russes avaient canonné les bâtiments où Bassaïev s'était retranché, avec des tonnes d'otages), Toorop avait compris que plus aucun retour en arrière ne lui serait possible. C'était dingue là-dedans. Les Tchétchènes avaient pris possession de l'hôpital et les Spetznatz le cernaient, avec des parachutistes. Lorsque les Russes s'étaient mis à pilonner l'hosto, ce furent les commandos tchéchènes qui s'occupèrent de protéger les otages russes et daghestanais du tir des chars du ministère de l'Intérieur! Toorop s'était retrouvé dans un escalier à escorter une horde de femmes et de mômes terrorisés, les obus pleuvaient, roquettes et mortiers en contrepoint, toute la surface du bâtiment était grêlée par les balles de mitrailleuses lourdes, des incendies éclataient un peu partout, ça hurlait, ça tombait, ça mourait dans tous les sens. A un entresol, Toorop avait vu un jeune Tchétchène arroser à la kalachnikov une position russe, en tenant l'arme au-dessus de lui à travers une fenêtre, tandis qu'il se collait accroupi juste sous le montant inférieur. Toorop avait hurlé un truc en russe : Biistro * 1
Biistro f

- vite, vite - au groupe d'enfants et de femmes qu'il accompagnait, ils étaient à une volée de marches du rez-de-chaussée et du couloir qui conduisait au sous-sol. Toorop les avait littéralement poussés dans l'escalier, tout en le dévalant lui-même. Il hurla à un mercenaire letton qui passait par là de conduire les civils au sous-sol, un second groupe piloté par un Tchétchène arrivait déjà à leur suite, et Toorop s'apprêtait à remonter en chercher d'autres à l'étage. Le tireur tchétchène posté à l'entre sol était à court de munitions, il lui fit un clin d'oeil alors qu'il

251

s'accroupissait sous le montant de la fenêtre. Il rechargeait son arme quand le mur contre lequel il se tenait explosa. Le mur et la partie de l'escalier attenante. Et la bonne vingtaine de personnes qui s'y pressaient. Toorop lui-même avait été soufflé par la déflagration de l'obus à charge creuse, il avait été blessé au visage ainsi qu'à une jambe, son collègue letton souffrait d'une fracture de la clavicule, un des enfants qu'il venait de récupérer était mort.

Ça gueulait, ça gémissait, contrepoint horriblement humain à la symphonie mécanique qui pilonnait l'univers entier. Il n'y avait plus aucune trace du tireur tchétchène et l'escalier ressemblait à la bouche cariée après l'opération dentaire, noire, pleine de sang, de vapeur et de poussière calcaire.

À Sarajevo, ou ailleurs en Bosnie, les atrocités de la guerre recouvraient une forme de logique, une logique démente, celle de la purification ethnique, mais elles s'inscrivaient aussi dans l'histoire de la lutte des nations est-européennes contre le totalitarisme, les camps de concentration, les villages rasés, les femmes violées à la chaîne, les obus sur les marchés, les snipers payés à la tâche, tout cela était absurde, bien sûr, comme la plupart des autres activités humaines, mais on pouvait quand même y retrouver ses petits. Là, dans l'hôpital daghestanais cerné par les Spetznatz, parmi les morceaux sanglants des mêmes russes éparpillés par un obus compatriote, devant l'image résiduelle du tireur tchétchène qui s'était sacrifié pour de petits orthodoxes, alors qu'il sentait son propre sang ruisseler sur son visage, que la douleur courait

d'un bout à l'autre de son corps, et que le poids d'un enfant mort se faisait sentir sur ses jambes lourdes d'une fatigue millénaire, Toorop avait compris que le livre de sa vie venait de tourner la page d'un chapitre nouveau. Sa précédente "

révélation " concernant les lois de la guerre, qui lui était apparue dans le chantier bosniaque, se désagrégeait presque aussitôt, sous la flamme d'une vérité supérieure.

Soigné plus tard, après un retour rocambolesque dans les zones sous contrôle sécessionniste, Toorop avait profité des quelques semaines de convalescence pour se repencher sur son passé. Il avait établi un bilan des cinq dernières années, et s'était rendu compte avec une stupéfaction non feinte qu'il avait sur-252

vécu, qu'il était devenu un guerrier, et qu'il aurait été incapable de dire avec précision quand, comment et pourquoi.

L'agencement des informations prodiguées par la console Sony dernier modèle était remarquable. Après avoir tapé "guerre" et "aujourd'hui" dans les cases-questionnaires du moteur de recherche, elle avait illico fait apparaître un résumé multi-écrans ainsi qu'une liste à liens hypertextes.

Très vite il avait pu se constituer une bibliothèque permanente d'images en provenance de là où ça chauffait dur. Des guerres tribales à coups de chars d'assaut et de lance-roquettes multiples, avec conduites de tir informatisées.

L'agent de recherche lui proposait maintenant un reportage de la télévision belge sur des mercenaires occidentaux qui s'affrontaient aux frontières du Soudan, du Congo uni et de l'ancienne République centrafricaine. Chaque camp possédait ses propres condottieres. Toorop laissa échapper un drôle de hoquet de surprise en reconnaissant des anciens de la 108^e brigade bosniaque mêlés à des Ukrainiens et à des Russes avec une bande de "Ninjas", affrontant les " Warriors

" dans la ville frontière de Bambouti, où il aperçut la silhouette d'un gars qu'il avait connu en Afghanistan, un FrancoLibanais maronite qui avait servi dans les FL puis pour les Ouzbeks de

Dolsom vers 98-99. Tout ce joli monde était armé du matériel de guerre le plus moderne, venant des stocks de l'armée américaine, de l'OTAN ou des anciennes républiques soviétiques, et s'étripait consciencieusement pour quelques baraques de tôle et de torchis, une vieille ligne de chemin de fer, une fabrique de ciment, une mairie post-coloniale défraîchie, une route perdue dans la brousse.

Toorop s'était finalement endormi devant les images d'un Français d'origine croate qu'il avait bien connu dans la 108e, Jérôme Kosvic, atteint par un projectile de M-16 en plein thorax, et qui mourait sous les yeux impuissants de ses camarades, de l'infirmier ukrainien de la section, et de la caméra impassible.

L'image de Kosvic en train de mourir semblait indiquer que la date limite pour les gars de cette génération était atteinte. Elle était brouillée par sa propre fatigue, comme un signe.

253

Il programma la console pour qu'elle éteigne tout dans la minute, et s'enfonça dans le lit.

Il n'avait aucun plan précis pour le lendemain.

Le matin venu, Toorop s'était levé avec un drôle de goût dans la bouche. Un goût de rouille et de cendres, déposé sur sa langue comme le sédiment d'un fleuve, ayant précédemment érodé les ruines d'une ville détruite.

Il s'était avalé d'un trait une canette de Coca-Cola glacé. Le liquide froid, gazeux et acide avait fait pétiller un million de papilles encroûtées dans la gangue d'un rêve obscur, à l'odeur de désolation. Puis il s'était préparé du thé dans la cuisine, il avait pris une douche le temps que la bouilloire chauffe.

Il était tôt. De retour dans la cuisine, il entendit Rébecca se lever. Elle sortit de sa chambre et vint le rejoindre à la table de la cuisine. Elle était vêtue d'un pantalon thaï de soie bariolée et d'un T-shirt blanc XXL aux armoiries d'une université américaine.

Toorop lui servit une tasse de thé.

- Le colonel vous a appelé cette nuit, elle avait fait.

C'était un constat plus qu'une question.

- Ouais, avait répondu Toorop.

Il se resservit une tasse.

- Vous devez lui rendre des comptes.

Là aussi c'était un constat. Toorop ne vit rien à dire.

- Vous savez, je fais comme vous m'avez dit, je n'arrête pas de la surveiller.

Toorop avala une rasade de Darjeeling.

- Parfait.

- J'essaie de noter tous les détails bizarres, mais à part ces putains de crises, elle est absolument normale.

Toorop ne répondit rien, il avala une nouvelle gorgée de thé.

- À part un petit détail tout de même.

Toorop stoppa sa tasse à mi-course. Il planta ses yeux dans ceux de l'Israélienne.

- Crachez le morceau, Rébecca.

La fille hésita, se tortilla sur sa chaise, puis décida qu'elle avait assez minaudé comme ça, elle fixa Toorop de ses yeux noirs.

254

- Nous sommes le 13 août, c'est ça?

- Vous déconnez ou quoi?

- Ça fait donc bien cinq semaines qu'on est là.

- Vous voulez des chiffres exacts, Rébecca ? Ça fera cinq semaines demain.

- Voilà.

- Bon, et où vous voulez en venir?

Eh bien, je veux en venir là: en cinq semaines et des poussières, je peux vous assurer que j'ai jamais vu une fille aussi bien réglée.

- Réglée ?

- Réglée. Les règles. Menstrues. Ne me dites pas que vous ne savez pas ce que c'est.

Toorop ne détachait pas ses yeux de ceux de la fille.

- Soyez claire et précise, Rébecca.

La fille prit une inspiration sans ciller le moins du monde.

- Elle n'a pas de règles. Je n'ai pas trouvé un seul Tampax dans la poubelle, à part les miens.

Toorop sentit ses maxillaires se resserrer, comme sous la pression d'un étau.

- Nous sommes ici depuis à peine plus d'un mois, et elle a subi des chocs nerveux, elle pourrait simplement avoir du retard.

- Vous plaisantez, si elle a eu ses dernières règles la veille du départ, elle en est à plus de huit jours de retard. C'est sûrement plus. Je dois vous dire franchement que j'ai fouillé ses affaires jusqu'au plus petit recoin de son sac à main. Elle n'a même pas une serviette hygiénique et je vous ferai remarquer qu'elle ne vous a jamais demandé d'en acheter.

Une turbine mentale venait de se mettre en route dans le cerveau de Toorop. Il n'y avait pas trente-six mille explications.

23

- Ma cliente n'est pas contente, monsieur Gorsky, pas contente du tout.

255

Le vieux toubib se tenait derrière son bureau de bois sombre, dans cette vaste pièce austère située au dernier étage du centre. Les immenses Velux anti-UV

laissaient passer la chaude lumière du mois d'août en pans obliques orangés qui découpaient sur le long visage ridé du docteur des ombres bleues aux formes compliquées.

Gorsky soupira. La clientèle faisait des remarques. Il comprenait. Le client est roi.

- Soyons clairs : sa maladie ne peut pas être transmise à sa "descendance", quelle qu'elle soit. Elle n'est qu'une porteuse, non ?

Le toubib laissa exploser un bruit de jouet mécanique par sa bouche.

- Vous n'y êtes pas, monsieur Gorsky. Primo, nous savons tous deux que la situation est plus grave que ce que j'ai bien voulu leur dire pour l'instant.

Deuzio, vous n'êtes pas sans savoir que nos connaissances sur le code génétique avancent à pas de géant depuis une vingtaine d'années.

- Tant mieux pour vous. Et alors?

- Et alors, l'environnement foetal est une des composantes essentielles de l'embryogenèse, de la fabrication de l'oeuf si vous préférez, or nous savons, mes clients savent qu'il existe de nombreuses passerelles entre psychisme et biochimie cellulaire, par la voie de ce que nous appelons le système neuro-immunitaire. Si la fille a développé, ou est en passe de développer des symptômes psychotiques, elle pourrait engendrer des malformations congénitales, ce qui veut dire que nous devons interrompre l'opération. Dans la minute.

Gorsky traduisit péniblement le discours du toubib dans sa langue concrète. En gros, ça voulait dire que la folie de la fille pouvait se communiquer à sa progéniture, même si elle n'en était pas la conceptrice. Même s'il ne s'agissait pas d'oeufs "normaux".

On allait direct vers l'annulation. Ils en seraient tous pour des millions de dollars de leur poche. Les hommes de Vladivostok allaient se faire du souci quant aux réelles chances de succès

de son entreprise. Et les soucis de la branche de Vladivostok avaient une fâcheuse propension à vite devenir les siens.

256

Le docteur envoyait un message clair par ses yeux d'un jaune fulgurant : l'entière responsabilité de cet échec vous incombe, vous et l'ensemble de votre organisation, vous vous êtes révélés aussi incapables que les pauvres amateurs que nous sommes.

Gorsky émit un grognement. Son conseiller technique de Novossibirsk, l'espèce de connard que Markov avait mis à ce poste, allait voir de quel bois il se chauffait. Il avait intérêt à lire toutes les revues de biologie de la terre avant qu'il ne soit rentré, s'il ne voulait pas finir dans une cuve d'acide.

- Comment procédons-nous? Voulez-vous une annulation pure et simple?

- Si jamais les oeufs ont subi la moindre détérioration lors de l'embryogenèse, oui, ou s'il subsiste le plus petit risque à terme. Dans le cas contraire, nous verrons plus tard. Et dans tous les cas c'est ma cliente qui décidera en dernier ressort.

- Évidemment.

- Bien. D'autre part, il nous faut procéder à une analyse poussée du cas Marie Alpha. Inutile de vous dire que vos services se sont avérés globalement incompetents.

Gorsky réprima un juron. La clinique noire des Russes de Montréal avait fait ce qu'elle avait pu. C'est elle qui avait cartographié en finesse le code génétique de Marie et permis qu'on détecte l'anomalie schizophrénique. Mais le toubib avait la main. Fallait laisser passer l'orage. Se replier en bon ordre.

- N'oubliez pas, monsieur Gorsky, dans une semaine jour pour jour son assistant médical viendra s'assurer de la bonne santé des oeufs. Votre équipe s'occupera de la matrice si jamais il décidait l'interruption de l'opération. Mais elle m'a fait comprendre que, dans le cas contraire, son propre service de sécurité prendrait les choses en charge après cette date. Elle ne veut plus prendre aucun risque, vous le savez bien.

Gorsky ne répondit que par un bruit de soufflerie.

Ce qu'il savait surtout, c'est qu'il allait en être de sa poche.
D'un million de dollars.

Et sa poche détestait ça.

257

i i

i

Romanenko avait longtemps observé l'écran après que le visage du Sibérien en eut disparu. "Dites à vos gus de préparer l'annulation. Neuf chances sur dix qu'elle y passe. Qu'ils fassent ça aux petits oignons. "

Les commanditaires passaient à la vitesse supérieure, ils n'avaient vraisemblablement plus la moindre confiance en Gorsky, et pas plus en l'équipe de Toorop.

Dans ce genre de business, la perte de confiance précède de peu la perte de la vie. Il fallait informer Toorop au plus vite. Et pour cela lui compiler d'urgence toutes les données essentielles.

Lorsque Gorsky avait entrepris de répondre à la demande croissante en provenance du monde riche, le nombre d'espèces animales et végétales protégées par les instances de l'ONU suivait depuis peu une courbe exponentielle. Il était de plus en plus difficile d'expatrier les souches vivantes de leurs écosystèmes d'origine, il était interdit de posséder de multiples variétés d* oiseaux tropicaux, serpents, iguanes, marsupiaux, souris, insectes, arachnides, bactéries et autres bestioles; les interdictions variaient selon les pays, réglementations sanitaires, droit des animaux, législations écologiques, mais elles alimentaient avec un bel ensemble le bon vieux système chaotique sur lequel s'appuient les mafias depuis leurs origines : l'explosion d'une demande illicite créée par une loi prohibitrice.

La même chose s'était produite avec les nouvelles drogues programmables, conçues comme leur ancêtre le LSD pour

l'industrie pharmaceutique. Lorsqu'elles étaient apparues simultanément ou à peu près dans plusieurs laboratoires concurrents de par le monde, elles avaient été considérées comme des facteurs décisifs dans la guérison des psychoses. Mais Gorsky et quelques autres avaient eu le nez creux et avaient senti le bon filon. Au Canada, aux USA, en Europe, au Japon, partout où les neuroséquenceurs programmables faisaient leur apparition dans les hôpitaux psychiatriques, les mafias s'étaient arrangées pour s'en procurer des copies, puis elles avaient commencé à diffuser le produit au sein de leurs réseaux. Du coup ça s'était su, on utilisait les nouvelles drogues programmables pour se défoncer

258

dans les raves after-techno, on disait qu'elles permettaient l'accès à des niveaux de transcendance jamais atteints, l'acide en comparaison c'était une vulgaire console Nintendo, bla-bla-bla. La réponse institutionnelle ne s'était pas fait attendre. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la totalité des "biotechnologies neuronales hallucinogènes" fut durement prohibée par à peu près tous les États de la planète.

La fortune de Gorsky explosa.

D'après les derniers chiffres en possession de 11A, l'ensemble de ses laboratoires clandestins, en Sibérie, au Kazakhstan et en Mongolie fournissait désormais dix et demi pour cent de la demande mondiale pour les cinq produits les plus courants, Quasar Express, TransVector, Néothalamine, Alphetropine, NeuroGenetrix. Plus une domination quasiment sans partage sur deux molécules marginales qui ne se vendaient bien qu'en Russie. Ce n'était pas un mince exploit. Si les chiffres de l'année en cours se confirmaient, il terminerait l'exercice avec deux points de parts de marché pris sur les Latinos, qui tentaient de s'accrocher du mieux qu'ils pouvaient sur le dos des triades. Aux USA et au Canada la mafia russo-américaine avait cartonné là où les gros lards de Moscou ou de Vladivostok s'étaient endormis sur leur grosse bouée du marché intérieur et des habitudes post-soviétiques. Les RussoAméricains fournissaient à peine cinq pour cent du

marché mondial, mais ils faisaient jeu égal avec les Hispaniques sur le territoire nord-américain avec des moyens bien plus faibles.

Gorsky tissait avec eux des liens de plus en plus étroits.

Perdre un million de dollars, même dix, même cent, c'était des clopinettes en comparaison d'une brutale baisse de sa cote de popularité auprès des Russkofs de Little Odessa ou de Vancouver. Si jamais l'opération foirait pour de bon, le mafieux n'hésiterait pas à les lâcher, lui, Toorop et les autres, afin de leur faire porter le chapeau. Si pour une raison ou une autre la sûreté du Québec s'en mêlait, le désastre serait imminent : Toorop et les autres se servaient de couvertures GRU; si jamais elles étaient mises au jour, pour une raison ou une autre, il lui faudrait revoir quelque peu ses rêves de retraité doré. Le service serait sans doute peu enjoué à l'idée qu'un de ses officiers supérieurs venait de couler une des pièces majeures de l'espionnage militaire russe 259

en Amérique du Nord. Et les geôles russes étaient encore parmi ce qui se faisait de pire sur la planète.

Il passa pourtant le reste de la journée à régler des problèmes d'intendance. La roue de l'histoire semblait vouloir s'offrir une petite course d'échauffement: les choses bougeaient de nouveau à la frontière chinoise. L'écrasement des milices du FLNO par l'armée kazakh avait considérablement affaibli le mouvement de libération odigour. Les atrocités commises par les mêmes miliciens à la frontière sino-kirghize lors des combats fratricides avec leurs rivaux des FLTO

avaient d'autre part fait chuter la cote du mouvement au plus bas à la bourse des Valeurs Humanitaires.

L'APL avait décidé d'en profiter. Elle s'en prenait depuis quelques jours aux positions tenues par des groupes islamistes, mais surtout au Jamiat du sheik Aznar Hanxi, un allié du prince Shabazz, qui tentait pour sa part de péniblement reconstituer son armée anéantie en Kirghizie au début de l'été. Les autorités russes et kazakhs, qui soutenaient à fond la guérilla ouïgoure depuis l'éclatement de la guerre civile

chinoise, commençaient à sérieusement faire la gueule. Les nordistes sortaient considérablement renforcés de cet été désastreux. Alors que l'APL bombardait les montagnes du Tian Chan, et que des divisions aéromobiles lourdes étaient acheminées du front principal, le ministère de la Défense venait de lui envoyer des consignes nettes et précises : stopper ventes d'armes massives aux groupes armés odigours. Faire pression pour unification préalable sous une instance représentative de tous les courants.

Attendre dans tous les cas issue du conflit APL contre Jamiat et Hamas. Évoquer les dispositifs de surveillance de l'ONU mis en place depuis le mois dernier qui entravent les livraisons.

C'était net et sans bavures. Moscou et Almaty lâchaient les Oulfgours. C'est vrai que le rapport des forces n'était plus du tout en leur faveur.

Le front central était stable, les sudistes ne lâchaient toujours pas Wuhan, et les forces de Pékin tenaient bon au Sichuan. Les grandes crues du Yangzi avaient mis tout le monde d'accord pour un temps dans ce coin-là. Visiblement, les stratèges de l'armée

260

nordiste avaient décidé d'en profiter pour nettoyer l'arrièrecour, l'opportunité était toute trouvée.

La liste des unités militaires que les nordistes lançaient contre les restes de la guérilla oiiigoure était impressionnante. Des unités d'élite endurcies au combat et disposant du matériel de guerre le plus moderne, hélicos, artillerie autotractée, aviation d'assaut, chars dernière génération. Des parachutistes. De l'infanterie de choc. Des troupes de montagne. Des commandos antiguérilla. Les Odigours allaient la sentir passer.

La roue tournait.

Elle ne cessait de tourner, et de tout broyer sur son passage.

Tout s'était enchaîné dans la nuit. D'abord, vers minuit, un coup de téléphone.

L'habituel contact local des Russkofs.

- Demain matin. Comme d'habitude.

Puis on avait raccroché. D'après les informations en sa possession, Toorop comprenait qu'on ne daignait l'informer de sa destination précise guère plus de vingt-quatre heures avant le départ.

Ensuite, un peu avant l'aube, Romanenko l'avait appelé, sur son circuit d'urgence. Le bip dans son oreillette audioscopique avait fini par désagréger un rêve calme où de petites filles jouaient avec des grenades sur de longues plages blanches.

Assis devant la console, attifé de tout l'attirail de décryptage, Toorop avait ouvert le canal vidéo Stratus en pestant contre le colonel et l'industrie des réveille-matin.

Le visage de Romanenko avait empli l'écran. Toorop avait noté un décalage stéréoscopique des rouges et des bleus, il avait réglé les lunettes.

- Les choses ne s'orientent pas vraiment en notre faveur, avait dit le visage de l'autre bout du monde.

Le déluge binaire de screech crypté avait fusé dans l'espace, dans ses oreillettes le message en clair l'avait à peine couvert, Toorop avait baissé le son sur l'écran de la console, d'un geste fatigué.

- Que se passe-t-il, colonel? il avait craché.

- Vous allez subir une inspection dans quelques jours, 261

lorsque vous aurez déménagé. Un homme de nos commanditaires. Il décidera si oui ou non vous devez annuler l'opération. Priez pour que ce qu'elle transporte n'ait pas été contaminé par sa maladie.

- Qu'est-ce que vous voulez dire? avait lâché Toorop, un peu tendu.

Il n'avait pas encore communiqué la découverte de Rebecca au colonel, il avait voulu attendre quelques jours afin d'être

certain de livrer une info en bonne et due forme. Une précaution qui allait s'avérer oiseuse.

- Vous ne croyez pas que je vais vous mettre sur la piste aussi benoîtement que cela. Je vous ai donné l'info capitale, Hathaway, alors, où en êtes-vous ?

Toorop fixa ses yeux sur le monoculaire noir de la caméra, sachant qu'il plongeait ainsi son regard au coeur de celui de Romanenko.

- Hathaway, ou Hitchcock, on s'en contrefiche, lâcha-t-il froidement. Ça n'a aucune importance.

Romanenko avait éclaté de rire, un rire froid, d'une cruauté glaciale.

- Que vous croyez, Toorop, c'est la clé de toute l'affaire! Visiblement vous êtes très loin de la vérité, j'ai peur qu'il ne vous faille mettre la prime dans la poubelle de votre disque dur, ou pire encore.

Toorop soupira. Quel enclulé.

- J'ai besoin de savoir ce qu'elle transporte, Toorop. J'ai besoin de le savoir en toute certitude. Et très vite.

Les yeux de Romanenko se fichaient dans les siens, avec l'intensité particulière du rayonnement vidéo. Toorop flancha. Tant pis pour le sursis accordé à Marie.

Il travaillait pour le colonel, merde, se répéta-t-il à lui-même, comme un gosse pris en flagrant délit de connerie.

- OK, fit-il, vous êtes absolument certain que votre faisceau est parfaitement clean ?

- Ne vous occupez pas de ça, Toorop, et dites-moi ce que vous savez.

- D'accord. La fille n'a pas de règles depuis notre arrivée.

262

Chez les individus de sexe féminin ça signifie généralement qu'on est enceinte.

Un long moment de silence grésillant s'étira, les yeux vidéo de Romanenko ne voulaient pas le lâcher.

- De quoi s'agit-il, colonel? Qu'est-ce qu'ils lui ont collé dans le tiroir? Ça a quelque chose à voir avec les virus?

Le sourire froid de Romanenko s'arma comme un percuteur.

- Vous ne savez vraiment pas? C'est là que la piste du docteur Hathaway vous aurait été utile, Toorop.

- Je vous ai déjà dit que j'ai pas eu le temps. Mais laissez-moi quelques jours et je serai capable de vous en dire plus.

- C'est inutile, en fait je sais depuis un petit moment ce qu'elle transporte, vous venez juste d'apporter la confirmation que j'attendais.

Toorop se figea.

- Mais... Pourquoi?...

- Pourquoi je continue de vous tendre la carotte de la prime? Pour cette raison justement que cette carotte vous fait avancer, et le fait que vous le sachiez ne changera rien à cet état de choses.

Toorop s'abstint de toute réponse, il savait que le colonel avait raison.

- Ce qui me manque encore c'est un certain nombre de précisions. Fondamentales.

Je vais passer un marché avec vous. Je vous envoie un dossier complet, je vous dis tout ce que je sais. Et je double votre prime. En échange vous me complétez le tableau, en particulier sur les activités canadiennes de la secte, et surtout, vous essayez par tous les moyens d'empêcher l'annulation de la fille.

Toorop laissa s'écouler un instant de réflexion, ce n'était pas par bonté d'âme que Romanenko voulait sauver la peau de Marie Zorn. Sans doute était-il en train de comprendre à quel point cette fille était inestimable sur le plan de la valeur marchande, mais surtout comme fusée d'appoint à la mise en

orbite de sa carrière. Toorop se doutait que le colonel jouait un double jeu depuis un petit moment. Il chercherait un jour ou l'autre à doubler Gorsky et à l'offrir en holocauste à la police fédérale russe. Le jour était sans doute venu. Si en plus il ramenait Marie

263

Zorn vivante, avec tous ses secrets, il disposerait d'une retraite de ministre.

Toorop savait qu'il y avait quelques détails fondamentaux à régler avant de conclure le contrat.

- Qu'est-ce que vous entendez exactement par " empêcher " l'annulation ?

- Ce que ça veut dire. Qu'elle n'ait pas lieu.

- Par tous les moyens? demanda Toorop.

Le message avait été clair, Romanenko ne l'éluda pas. Il prit sa petite seconde habituelle de réflexion.

- Tous. Mais il est hautement probable qu'on vous demande de vous en charger.

Prévoyez quelque chose. Faites disparaître Marie, je veux dire planquez-la quelque part, faites croire à sa mort, puis contactez-moi.

- Simple comme bonjour, avec les gus de la mafia russe dans tous les coins.

- Faites au mieux. Y compris à court terme, je vais prévoir une mission de sauvetage.

- C'est ça, fit Toorop. Ramenez donc la 11^e Armée de la Garde.

Romanenko fit un geste agacé.

- Emportez la console avec vous, Gorsky sera au courant mais j'arrangerai vos bidons. Servez-vous toujours des logiciels de cryptage que je vous ai confiés.

Le silence grésillant installa de nouveau sa respiration digitale. Toorop vit que Romanenko pesait une fois de plus une lourde décision.

- Bien, faisons le point de la situation, dit le colonel. Nous savons que Marie transporte des virus, qu'elle est schizo, et qu'elle est probablement enceinte.

- C'est ça, fit Toorop.

- Qu'en déduisez-vous ?

- Que voulez-vous dire?

- À votre avis que transporte-t-elle vraiment?

Toorop grimaça.

- Nos cultures de virus, se pourrait-il qu'ils les aient implantées dans les ovaires et qu'ils aient interrompu le cycle mens-264

truel? Ou alors elle était enceinte au moment de l'opération et ça veut dire qu'ils ont contaminé le fœtus...

- Non, fit Romanenko, vous faites fausse route.

- Qu'est-ce que vous voulez dire?

- Vous faites fausse route, vous cherchez midi à quatorze heures. Ce qu'elle transporte c'est précisément ce que vous appelez fœtus.

- Un bébé?

Le colonel se marra, de son rire de machine aristo.

- Si vous voulez, Toorop, appelez ça comme ça.

- Comment vous appelez ça, vous?

- Ça dépend de l'espèce dont on parle.

Toorop fronça les sourcils.

- Et de quelle espèce parle-t-on ?

- C'est précisément ce que je vous demandais de découvrir. C'est ce que vous aurait permis de comprendre la piste

Hathaway.

- D'accord, fit Toorop, résigné, crachez le morceau.

Romanenko prit royalement sa seconde de suspense dramatique puis d'une voix froide, grave et métallique, parfaitement travaillée :

- Nous cherchons des animaux transgéniques, Toorop. Nous cherchons des putains de monstres.

24

Franz Robicek avait regardé le visage de Joe-Jane s'animer sur l'écran. Elle usait pour l'heure d'un hybride monochrome de Valentina Terechkova, la première femme cosmonaute de l'histoire, et de Valérie Solanas, la lesbienne de choc qui avait tiré sur Andy Warhol dans les années soixante-dix. Il était inutile, il le savait, d'y chercher une motivation logique, une sémantique à l'usage des humains, c'était juste la forme transitoire d'une certaine image de sa personnalité, dans quelques minutes sa métamorphose la conduirait peut-être à ressembler à mère Teresa,

265

Joseph Staline, ou Woody Allen, ou, plus angoissant encore, un mélange des trois.

- Sa transformation est imminente. Et on peut prévoir un événement de grande magnitude.

- Essayez d'user d'un langage simple et direct, pour une fois, soupira Robicek.

Le bruissement des nano-circuits s'intensifia depuis la sphère noire grosse comme un ballon de football qui trônait au-dessus d'un socle de résine composite translucide, dans lequel luisaient en nervures vif-argent les millions de circuits de ses organes de perception et communication, la boîte blanche, cet ordinateur spécialisé qu'il avait conçu en grande partie. Le visage électronique variait vers une personnalité non identifiable, l'écran vidéoactif ressemblait à un oeil plat et carré, cyclopéen et cathodique, il s'orientait dans toutes les

directions au bout d'une trompe articulée de carbone à mémoire.

- Son flux est d'une grande instabilité, on dirait que tous les futurs convergent vers elle, c'est comme si elle était déjà morte, jamais née, et la mère de tous les hommes à la fois.

Robicek laissa passer une sorte de plainte.

- Faites chier, Joe-Jane.

Le bruissement s'accroissait encore. Son image variait à un rythme frénétique, oscillant à des millions de visages virtuels par seconde.

- Comment vous expliquer ça autrement, nom d'un homme! Ses mouvements sont si imprévisibles que c'est comme si elle pouvait mourir à chaque seconde, et simultanément, comme si elle pouvait atteindre l'immortalité, elle est un intervalle en extension vers des infinis dont personne ne peut prédire la fin, par définition!

Robicek avait durement maintenu son regard vers le visage instable de la machine.

- Arrêtez la poésie, il me faut des informations exploitables.

La sphère noire fit entendre une subtile variation de son bruissement digital, qui, Robicek le savait, n'était que l'expression naturelle de son rire de machine.

- Rien de ce qui concerne Marie Zorn n'est exploitable, vous le savez bien.

266

Robicek fut interrompu au milieu de son juron par le système domotique de l'appartement. Celui-ci envoya un message en alphanumérique et une petite fenêtre vidéo sur l'écran d'un PC situé à proximité. Dans la fenêtre vidéo monochrome se tenaient deux silhouettes ruisselantes de pluie.

- Ouvre, Vax, fit l'une d'entre elles, c'est nous.

Il demanda au système domotique d'ouvrir la porte du loft, et de l'autre côté de la cloison séparant sa chambre du grand

espace qui tenait tout le carré nord-est de l'étage, il entendit le chuintement pneumatique du sas résonner comme un accord d'ozone.

Il se leva et abandonna le terminal connecté à la sphère. Par la vaste fenêtre qui donnait sur Saint-Laurent, il voyait les rayons obliques du soleil couchant iriser les surfaces miroitantes des rues détrempées par l'averse.

Il n'avait guère avancé de son côté. Joe-Jane était une machine capable de choses extraordinaires, mais elle semblait parfois se refuser aux pénibles contingences humaines.

Il espérait que les filles avaient remonté quelque chose d'exploitable au bout de leur ligne.

Les rayons du crépuscule frappaient les parois du vivarium en y injectant un poison vert-orange qui semblait ruisseler à l'intérieur même du verre.

Franz Robicek vit l'épaisse couche d'eau stagnante et de végétation amphibie s'animer pour laisser se dessiner une longue sinuosité noire qui rasait les flots vaseux, une onde à peine discernable des rayonnements qui venaient frapper en oblique le biotope artificiel, irisant les surfaces liquides.

Derrière lui, il entendit des bribes de dialogues.

- Les Pakistanais du troisième m'ont dit que leurs lapins et leurs souris de culture nous seront livrés dans la journée.

Une voix en français, avec un fort accent anglo-américain.

- Criss', répondit l'autre, c'est vrai qu'ils ont rien bouffé depuis des semaines! Surtout Watson. Il n'avait pas trop bien digéré leur dernière livraison, si je me souviens bien...

Robicek détourna son regard de la luisante onde noire qui venait se lover sur une crique boueuse miniature en bordure du vivarium. À l'autre bout de l'immense tunnel de verre qui bar-

rait la pièce sous les fenêtres du côté est, il vit les frondaisons lacustres s'animer à leur tour et une onde noire analogue à la première se diriger vers le petit espace de roches vaseuses et de sable humide. C'est là que se trouvait le sas où les filles déposaient la nourriture, sous forme de petits lapins et de souris blanches achetés en gros à des biodealers du coin.

Crick et Watson, leurs deux anacondas, étaient des serpents aussi malins que les serpents peuvent l'être, ils l'étaient en tout cas suffisamment pour avoir compris par où arrivait la nourriture, avec généralement l'arrivée quasi simultanée des deux femelles humaines. Et pour s'y poster dès leur apparition, comme de véritables chiens de Pavlov.

Il se retourna pour faire face aux deux silhouettes féminines qui s'activaient autour de la vaste table métallique du salon principal, recouverte de composants électroniques et d'objets de récupération en tous genres. Aujourd'hui elles arrivaient les mains vides, pas de Canigou pour les toutous.

L'une d'elles ouvrait une canette de bière en déplaçant une masse de circuits imprimés afin de s'y creuser un espace. L'autre fouillait dans son petit sac dorsal de plastique noir.

Il vint se planter à un bout de la table pour regarder les filles à tour de rôle. Celle qui buvait de la Molson Dry était une grassouillette noire multiethnique née à Montréal et à qui le loft appartenait officiellement. Sa colocataire, une sublime Eurasienne venue de Colombie-Britannique, était née à Seattle, à ce qu'il savait. La Noire s'appelait ShellIC, et l'Eurasienne Altwfr, selon la nomenclature en vogue chez les Cosmic Dragons.

Il ne connaissait pas la véritable identité de l'Asiatique, mais ShellIC

s'appelait en fait Virginia Ortiz, elle était née d'une mère aux origines dominicaines et d'un père brésilien qui l'avait abandonnée à sa naissance. Elle était nettement moins belle qu'Altwfr, et elle avait toujours eu quelques rondeurs, mais dans le temps elle était assez sexy et savait jouer de ses atouts;

depuis, elle s'était un peu empâtée avec les années, avait noté Robicek.

Et avec la bière.

Son propre pseudo venait de ses années de jeunesse, lorsqu'il avait connu ShellIC

à la sortie de la fac, ici à l'UOAM. Vax Baron. Voilà comment il signait ses exploits de hacker avant que

268

l'armée US ne l'engage. Seul l'acronyme du système informatique lui était resté collé aux baskets.

Les filles étaient des Cosmic Dragons pur jus. Elles étaient tatouées avec les signes chamaniques récurrents, mais comme lui, leur appartenance à la Conférence de la nation cyborg ne faisait aucun doute, au milieu des dragons et serpents entrecroisés on pouvait voir la nervure froide et géométrique des composants électroniques gravés à même la chair.

- Alors, les dragonnes, fit-il, vous avez trouvé quelque chose?

SchellIC avala une gorgée de bière et reposa sa canette d'un demi-litre sur la grande surface d'aluminium encombrée du bricà-brac techno, en prenant soin d'y glisser dessous un petit carré de papier buvard aux armoiries de la Fin du Monde.

Elle montra Altaïr en train d'extirper quelque chose de son sac dorsal ouvert sur un coin de la table.

- On va voir tout de suite.

L'Eurasienne tenait un petit digidisc de couleur sombre.

ShellIC reprit sa bière en main et y alla d'une longue goulée.

- Qu'est-ce que c'est? demanda Robicek en pointant le digidisc du menton.

ShellIC éclata d'un rire sonore en le prenant par l'épaule.

- T'aurais dû v'nir à cette rave. Y avait tout l'Underbahn de Montréal, et là devine voir sur qui est on est tombées ?

Robicek haussa les épaules.

Altair passa près de lui avec l'élégance racée d'une princesse asiatique, la fille n'avait pas vingt-cinq ans, et c'était une bombe atomique.

Elle se dirigea vers une des consoles informatiques disséminées dans la pièce, près d'une haute plante verte recevant les ultimes rayons du jour par les fenêtres donnant sur le nord. Elle y installa le digidisc et pianota quelques touches sur le clavier. L'icône d'une procédure de chargement tournoyait lentement au centre de l'écran.

Robicek s'approcha. ShellIC lui prit affectueusement le bras.

- Alors, tu devines-tu pas?

- Deviner quoi ? C'est la dernière version de " Soyez Charles Manson " ?

269

- Arrête, sur qui on est tombées tantôt, au rave 2013 SummerTrobe. Tu sais, ça a duré deux jours pleins.... non, trois nuits, ciboire! C'est vers quatre heures cet après-midi, on allait rentrer, qu'on a rencontré notre vieille connaissance.

Entre-temps on avait branché tout le monde sur ce qu'on cherchait et tu sais à quelle vitesse une info circule de nos jours...

Robicek se renfrogna en observant l'icône de chargement tourner inlassablement au centre de l'écran noir charbon.

- OK. Qui?

- Notre vieil ami Ali, Shadow, le revendeur de biotech.

Shadow ? Presque une célébrité. Il l'avait connu à l'époque de la fac, ici à Montréal, quinze ans auparavant. Shadow n'était alors qu'un ado, mais un ado qui promettait déjà, sur le plan de la perversion asociale. Il suivait des études de maths et de biologie, avant d'entrer de plain-pied dans la délinquance active.

Plus tard, il l'avait revu de loin en loin, alors qu'il entamait pour sa part une carrière éclair de hacker, puis de machin à

programmer d'autres machins pour le compte de l'US Army, en échange d'une remise de peine d'un juge patriote et compréhensif du Michigan.

L'icône tournoyante cessa de tournoyer, un bourdonnement digital se fit entendre et une image apparut au centre de l'écran.

Altaïr manipula une souris-gantelet et l'image se déroula de haut en bas. Ça ressemblait à du code-barres de supermarché.

- Qu'est-ce que vous a fourgué ce dealer de merde? lâcha Robicek, avant d'ajouter: Et en échange de quoi?

ShellIC éclata d'un rire sonore et Altaïr frémit de toutes ses épaules en émettant un chapelet cristallin.

- Crois-moi, tabarnak, on l'a sucé jusqu'à l'os, fit la Québécoise aux origines afro-américaines. Et en échange on a un truc qui pourrait vivement nous intéresser, selon ses propres dires.

Le code-barres continuait de défiler sur l'écran. Robicek ne voyait pas en quoi c'était intéressant, en tout cas pas au point de pomper le dard à une crapule notoire comme Shadow.

ShellIC devança sa réplique en se dirigeant vers Altaïr.

- Passe sur un autre mode de visualisation, celui-là ne dit rien à monsieur.

L'Eurasienne s'exécuta et l'image changea de registre.

270

Robicek vit apparaître comme un ruban de couleur s'entortillant sur lui-même, il s'était rapproché et avait vu que le ruban était double, et qu'il ressemblait à une échelle se mouvant en spirale.

Il comprit alors de quoi il s'agissait.

- Comment s'est-il procuré son code génétique?

Altaïr avait haussé les épaules, en émettant une moue adorable, ses cheveux en lourdes ondulations noires comme

les anacondas du vivarium. Robicek s'efforçait avec le plus grand mal de conserver son sang-froid, surtout à l'entrejambe.

ShellIC s'approcha de lui, il ne put s'empêcher d'imaginer avec un certain dégoût les deux filles s'occuper du braquemart arabe, mais il éprouvait dans le même temps un mélange de fascination et de respect, comme pour deux amazones ayant parfaitement assuré leur mission. De fascination, de respect, et d'excitation sexuelle pure.

- Ce qui compte, fit ShellIC, c'est que nous savons maintenant avec certitude qu'elle est ici, à Montréal, et que son code génétique est sur cette disquette.

Elle montrait un message écrit en haut de l'écran: Both Gencodes match exactly.

Robicek haussa les épaules.

- Et vous avez fait ça pour ça? La schizomatrice le sait depuis plus d'un mois, même si je dois reconnaître que, depuis, elle n'a pas progressé d'un pouce. Et son code génétique, merci bien, mais vous vous doutez bien qu'on en a des milliers d'exemplaires dans l'île.

ShellIC lança un clin d'oeil à sa complice.

- Tu nous prends-tu vraiment pour des gamines, Vax ? Croismoi, AltWfr est une spécialiste des questions importantes au moment... important, n'est-ce pas, Altaïr?

Elles éclatèrent de rire à l'unisson, le laissant seul à ses pénibles efforts pour imaginer la situation telle qu'elle s'était déroulée dans leur intimité.

ShellIC eut un mouvement de compassion.

- Le code génétique était à l'origine sur une sorte de biochip que fabriquent les Russes, à ce qu'il nous a dit. Il y a également une bibliothèque d'états de son système nerveux central, et pour

rien te cacher, c'est surtout pour ça qu'on s'est dévouées toutes les deux.

- Comment s'est-il procuré cette puce ? C'est ça la vraie question.

- Il nous a parlé d'un type. Un gars dont le pseudo est Newton, et qui vit dans l'ouest de la ville. Il a pas voulu nous indiquer son adresse.

Robicek avait froidement fixé la jeune Black au fond de ses yeux noirs comme des bâtons de vanille, y sentant comme un effluve amené par un souvenir de passage.

- Nous parlons bien du gars qui aurait prélevé du tissu vivant sur Marie Zorn et fait la copie de son code ?

- On n'est pas sûres.

- Comment ça vous n'êtes pas sûres ?

ShellIC se mit à rigoler pour de bon.

- À un moment donné, comment dire, stratégique, il nous a avoué que le Newton en question était un pseudo, et qu'il devait garder intacte la confidentialité de ses sources, alors Altaïr lui a fait un truc, et là il nous a dit qu'il croyait savoir que Newton tenait ça d'un autre gars, dont le pseudo serait Kepler, et qu'ils communiquaient sur le réseau sous ses noms-là, j'ai cru comprendre que c'est comme ça que Kepler envoyait les données bio à Newton, mais c'est à ce moment-là, comment dire, que notre cher ami Shadow a... rendu l'âme.

Et elles éclatèrent d'un même rire sauvage, de concert.

Robicek regardait maintenant un point situé dans un espace indéfini, au-delà de la fenêtre qui s'ouvrait au nord, sur la rude pente que prend le boulevard Saint-Laurent juste au coin avec Ontario. Une file de voitures s'alignait devant le feu situé au carrefour avec Sherbrooke. Elle s'étendait maintenant sur tout le bloc, comme une procession de lucioles attirées par les bars lounges du Plateau Mont-Royal.

Mais son regard se perdait en fait dans l'espace du ciel qui virait bleu d'encre outremer, s'accrochant à peine à une masse

de nuages qui venaient du nord-ouest, éclairés en haute altitude par d'ultimes rayons de soleil.

Si les dénommés Newton et Kepler communiquaient leurs 272 données sur le réseau, il ne faudrait pas dix secondes à la machine pour les localiser avec précision.

Il était temps d'aller livrer les divers exploits des deux filles à l'estomac-cerveau affamé, qui attendait qu'on le nourrisse d'informations, comme Crick et Watson, les deux anacondas sacrés, attendaient chaque jour près du sas l'arrivée des petites souris blanches.

25

Le dossier établi par Romanenko ne manquait pas d'intérêt, mais il amassait un tel volume de données qu'après que la console eut fini de le télécharger Toorop ne trouva pas les ressources nécessaires pour se le fader en profondeur.

Il s'endormit néanmoins avec des diagrammes aux formes complexes jouant sur le mur noir du premier sommeil. Des bribes d'informations s'étaient assemblées pour former un récit plus ou moins cohérent.

Tout avait commencé en 1997, avec Dolly, le premier animal authentiquement cloné, et le premier édit de l'ONU concernant les Droits du Génome Humain. Au tournant du siècle, une batterie d'amendements avait très sévèrement contingenté toutes les recherches scientifiques dans ce domaine. Tout cela avait formé l'ossature de la Charte d'Osaka, cette convention collective de l'ONU qui prohibait désormais la fabrication et la circulation de "produits vivants"

éthiquement non conformes et celles de nouvelles molécules hallucinogènes basées sur des technologies virales transgéniques, qui modifiaient en profondeur certaines architectures neuronales du cerveau.

Marie trimballait selon toute probabilité une "souche animale interdite", née du génie du docteur Hathaway, pour le compte de la branche mafieuse sibérienne dirigée par Gorsky. Sans doute un animal mutant dont les gènes modifiés pouvaient

produire des quantités industrielles d'une drogue new-look, ou des virus, ou les deux, ou Dieu sait quoi. De riches clients sans doute 273

situés au Québec attendaient la livraison finale de la marchandise. Des clients appartenant à l'Église noélite. Toorop et son équipe avaient pour mission de veiller sur elle pendant un trimestre entier, sans doute jusqu'à la date de l'accouchement, moment où elle aurait été prise en charge par une équipe médicale clandestine locale, juste avant la livraison des petits bébés ”

animutants “. Gorsky rodait depuis des années la technique des mères porteuses.

Ç'avait été un jeu d'enfant pour lui que de reconfigurer une de ses employées habituelles en “valise humaine” contenant une cargaison un peu particulière.

Marie Zorn avait passé près d'un an en Russie avant d'atterrir dans l'histoire.

Elle connaissait le Québec puisqu'elle y était née. C'était tout bonnement la porteuse idéale.

Au tournant du millénaire, le docteur Walsh/Hathaway avait conçu des animaux transgéniques dont il entendait faire circuler le brevet industriel contre royalties. Son entreprise avait été sanctionnée, ses recherches interdites, son labo démantelé. On pouvait supposer sans trop se triturer le cortex que ses talents, multipliés par le progrès techniques des dix dernières années (du silicium aux nano-chips quantiques), lui avaient permis d'acquérir une maîtrise hors du commun dans la conception d'animaux mutants polymorphes et aux propriétés surprenantes. Un article du Lancet daté de septembre 2002 rendait compte de l'” incroyable néo-zoologie du docteur Hathaway “. On disait que les propriétés de ses oiseaux à sens radars, dotés d'yeux de mouche à trois cent soixante degrés en sus de leurs organes de rapaces ” naturels “, avaient bougrement intéressé l'armée de l'air américaine, mais son manque de tact et de sens politique l'avait finalement fait exclure de l'université de Toronto et traîné devant les

tribunaux. Il supervisait alors sans s'en cacher une série d'expériences sur des mammifères, dont des singes, des dauphins, des marsupiaux, des chats et des chiens, et ne se cachait pas de vouloir passer à l'homme très prochainement, comme le docteur Seeds 1 avec le clonage, à peu près à la même 1. Le docteur Richard Seeds s'est fait connaître dès 1997 pour ses prises de position radicales en faveur du clonage humain.

274

époque. Une bonne centaine de ligues diverses lui étaient tombés sur le dos, pour se constituer partie civile lors de son procès. La présentation de Springsteen, le berger allemand à griffes rétractiles, doté d'une peau de loutre, et capable de survivre en apnée en compagnie d'un dauphin nommé Talbot, dont le néocortex présentait quelques circonvolutions supplémentaires lui permettant de télécommuniquer avec un Black-Blue CrayIBM de dernière génération, afin de l'affronter aux échecs, bref la présentation des animaux mutants du docteur Hathaway et de son équipe fit sensation et ne plaida pas vraiment en sa faveur. Ce qu'il présenta comme des avancées de la science fut interprété comme abominations par les parties civiles pro-animaux. Leur diffusion d'un film pirate concernant les manipulations génétiques conduites dans son laboratoire et menant à la mort un certain nombre d'animaux n'arracha de sa part qu'un glacial

: " Il arrive que certaines expériences échouent. Notre taux de réussite était un des meilleurs d'Amérique du Nord. Je n'ai pas à rougir de ces images. " Les ligues avaient emporté le morceau en montrant in vivo la petite Runa, la fille dégénérée et malformée d'un couple de chimpanzés que le docteur avait modifié génétiquement.

L'image des divers monstres du docteur Hathaway, morts ou vivants, réels ou imaginaires, submergea son esprit alors que le jour projetait les premiers spectres d'une lumière gris-mauve au-delà des fenêtres.

La vibration oscillait entre le turquoise et le vert, telle une émeraude évanescence s'étirant dans l'espace. Le docteur Hathaway avait à peine réprimé un bâillement d'ennui. Il fallait généralement une bonne minute à la machine pour stabiliser l'image. Ce n'était qu'un prototype luxueux, et parfaitement inutile.

Puis la forme s'était cristallisée et elle avait attaqué sans préambule.

- Mon astrologue personnel est formel, docteur, de très mauvais présages planent maintenant sur toute l'opération. Il faudra que mon médecin soit absolument sûr, lui aussi, mais ses prévi-275

sions ne sont pas meilleures, ce sera, semble-t-il, un miracle si nous décidons de la poursuite du cycle.

La femme qui parlait était un holoplasme, une créature virtuelle aux teintes turquoise qui s'animait sous le portique de transmission, au pied de leur foutue pyramide chromée à mémoire photonique.

Le docteur Hathaway avait émis un grognement. La moindre vision du portique et de la pyramide lui rappelait comment la femme et ses associés l'avaient pour ainsi dire forcé à accepter ces gadgets luxueux, et à les placer dans cette chambre close de son étage privé. C'était leur mode de communication supérieur, avaient-ils dit. Une vulgaire technologie optique développée par la NASA que de riches crétins s'offraient à prix d'or, comme le savait le docteur Hathaway, qui n'ignorait pas non plus que la femme, et ses associés, en usaient complaisamment pour impressionner leurs gogos.

La femme avait vérifié la tenue de son chignon vieille fille, à vingt mille kilomètres de là. Le docteur Hathaway l'avait imaginée un instant sous une forme réelle qui ne parvint pas à se cristalliser. Les holoplasmes ou les images vid-fax constituaient la seule réalité sensible à laquelle il pouvait se raccrocher.

- Comme je vous l'ai déjà dit, au cas où ce miracle surviendrait c'est mon propre service de sécurité qui prendra l'affaire en charge. Nous écourtons donc le temps du transfert de moitié. Autant dire que les prestations subséquentes sont elles aussi écourtées dans la même proportion. Je ne vous cacherais pas que depuis quelques jours nos hommes surveillent les moindres faits et gestes de votre propre équipe, et de ceux qui sont chargés par vos amis de la protéger à distance. Je préfère désormais prendre les devants et multiplier les précautions; depuis le coup de février dernier, avec la perte de notre avion, je n'ai plus confiance en rien ni en personne.

Le docteur Hathaway n'avait rien répondu, comme d'habitude la femme holoplasmique ne lui en laissa pas le temps. C'est de sa voix froide et sans la moindre intonation émotive qu'elle continua, dans un anglais mécanique.

- Nous sommes globalement très déçus, vous le savez, de la tournure qu'ont prise les événements, cette opération était très

276

délicate et de très nombreuses erreurs ont été commises, j'espère que vous comprenez bien que si nous sommes obligés d'annuler cette première expérience, les conditions générales et particulières de notre contrat devront être modifiées; je vous informe par ailleurs que nous cherchons pour notre part d'éventuelles solutions de rechange - malgré vos éminents talents, vous n'êtes pas seul sur le marché, docteur.

Le docteur Hathaway n'avait rien répondu, il avait poussé un soupir, malgré lui.

- Comme vous le savez sans doute, en tant que scientifique, les échecs sont toujours source d'enseignements. Je ne vous accable donc pas plus que vous ne le méritez. Vous avez en stock tout ce qu'il vous faut, veillez à ce que le prochain transfert se déroule dans des conditions idéales, pour celui en cours je vous ferai parvenir le diagnostic de mon médecin dès que possible. Ainsi que celui de mes avocats et financiers. Je vous reverrai donc dans quelques jours.

Et dans un chuintement glacé l'image s'était lentement volatilisée, par degrés successifs de transparence, le portique avait émis une lumière verte, une étoile-laser à sept branches était apparue en son centre, la pyramide avait été parcourue d'irisations métalliques, tout le kit d'effets spéciaux dont la femme et ses associés se servaient pour faire croire qu'ils communiquaient avec les extraterrestres, ou Dieu sait quelle connerie. Le docteur ne put s'empêcher d'émettre un rire sonore et gluant comme un pet, à l'intention de l'image tridimensionnelle disparue, tout autant qu'aux machineries aux formes alambiquées qui lui servaient de décorum.

Puis il sortit en pestant de la petite chambre obscure.

Le faisceau hertzien qui transmettait l'image du docteur Hathaway par-dessus les océans jusqu'à son interlocutrice faisait partie des milliards de faisceaux hertziens qui vibraient désormais autour de la planète, entre les globes tournoyants des micro-satellites. Protégé par un cryptage dernière génération à mille vingt-quatre bits, il était aussi inviolable que le coeur d'un calviniste, et bien plus obscur.

277

Lorsqu'il fut coupé, il envoyait l'image d'un vieil homme un peu voûté, vêtu d'une blouse blanche, foudroyant le monde de son regard fauve.

L'image avait tressauté dans l'écran, entrecoupée d'interférences-zébrures bleu cathodique. Puis elle avait disparu définitivement, avalée par le néant digital des réseaux cellulaires.

La page de bienvenue d'un logiciel de communication fit son apparition, éclairant de sa lueur un peu mauve les objets alentour. Une vaste pièce tendait ses tentures d'espace noir au-delà du cercle de lumière. L'écran éclairait un bureau aux boiseries anciennes, une petite mappemonde datant du XVI^e siècle français, une statuette d'argent représentant un ange soulevant une étoile à sept branches et le visage d'une femme, au teint pâle; ses cheveux d'un blond platine tirés en arrière dans un chignon sévère ondoyaient dans la lueur artificielle.

La femme se redressa hors d'un fauteuil de cuir aux dimensions pharaoniques et entreprit de se débarrasser d'une combinaison noire évoquant le Néoprène des costumes de plongée. Sous la combinaison elle était vêtue d'un T-shirt Calvin Klein et d'une paire d'épais collants noirs avec une culotte de cycliste bleu cobalt.

Une silhouette prit forme à ses côtés, comme une extension des ténèbres environnantes.

- Madame, nous devons y aller, l'avion nous attend.

La femme avait gardé l'oeil rivé sur l'écran, avant d'entamer la procédure d'extinction de l'ordinateur, d'un geste las devant l'oeil de la micro-caméra.

Elle s'était alors retournée vers la silhouette, en ôtant son dernier gantelet de contrôle. Une sorte de géant latino-viking de pratiquement deux mètres, les cheveux d'un blond roux attachés en catogan par un anneau métallique, la barbiche de même couleur, mais la peau mate, et les yeux d'un brun sombre comme deux grains de moka, une statue de cuir noir, avec les emblèmes d'acier de son gang de motard qui brillaient doucement dans la pénombre.

La femme n'éprouvait à son égard aucun sentiment, ni pulsion particulière, ce n'était qu'un homme, mais elle comprenait à sa façon abstraite l'effet qu'il devait provoquer chez de jeunes donzelles hétérosexuelles.

278

De plus cet homme était d'une rare efficacité. Depuis qu'elle avait étoffé son service de sécurité avec ces motards, et leur chef, cette armoire à glace qui désormais veillait sur elle nuit et jour, les choses s'étaient, semble-t-il, améliorées. On lui fournissait maintenant des rapports détaillés et circonstanciés. Un peu plus tôt, avant qu'elle n'entre en communication avec ce fichu toubib du Kazakhstan, il lui avait énoncé de façon synthétique un résumé objectif de la situation. Il ne faisait pas partie de la structure hiérarchique de l'Église, il n'agissait pas comme les fonctionnaires timorés de la Mission de vigilance

éthique, plus aptes à fliquer les membres de la secte, tâche pour laquelle ils avaient été initialement conçus, qu'à effectuer un véritable travail de renseignement et de protection vis-à-vis de l'extérieur.

- Il n'y a plus de doute possible à ce sujet, madame ClaytonRochette, ce sont bien les Rock-Machines qui ont descendu votre avion en février dernier. Et la piste du Temple de logologie se précise elle aussi. Nous avons bien fait de bousiller leur putain d'hydravion à la baie James.

Sur le moment, la femme avait laissé passer un frémissement qui vint libérer son corps de la tension nerveuse accumulée les derniers jours.

Le Temple de logologie était depuis la fin du siècle dernier le seul concurrent sérieux de l'Église qu'elle avait fondée, avec les autres membres de la Haute Couronne.

Visiblement, le Temple rival s'était lui aussi allié à un gang de motards pour ses opérations mains sales. Les Rock-Machines y avaient vu là l'occasion de se faire un carton sur leur ennemi héréditaire.

La jeune femme avait fait trembler sa lèvre supérieure en guise de sourire, elle s'était dit qu'il faudrait qu'elle pense à lui demander un jour pourquoi les Rock-Machines et les Hell's Angels se hWissaient à ce point, avant de se rendre compte de la stupidité de la question. C'était un cycle sans fin de violence, engendré par les vendettas, les vengeancees et les représailles, de part et d'autre. Depuis trente ans maintenant.

Alors qu'elle se dirigeait avec lui vers le long couloir qui menait au grand salon, l'homme reçut un coup de téléphone sur

279

son pack cellulaire. Elle n'entendit derrière elle que quelques onomatopées: Oui, Non, Quand, Qui, Oui, Non, OK, Bye.

Alors qu'elle ordonnait à son domestique somalien de porter les valises jusqu'à la Lincoln blindée et qu'elle pénétrait dans sa chambre, à la recherche de sa veste et de son sac de voyage,

elle entendit un second coup de téléphone, et une autre série d'onomatopées, dans un ordre différent : Oui, Oui, Non, Non, OK, OK, Merci, Bye.

Elle enfila la veste Chanel avec célérité, se saisit du sac Hermès en crocodile véritable qui trônait sur l'immense lit à baldaquin aux édredons peuplés d'anges et de chérubins, jeta un coup d'oeil en guise d'au revoir à sa collection de poupées Barbie qui s'entassait dans l'antichambre, puis se dirigea vers la porte, où le géant l'attendait.

Elle comprit d'instinct que l'homme avait quelque chose d'important à lui annoncer.

- Madame Clayton-Rochette, nous allons renforcer les mesures de sécurité vous concernant à votre arrivée à San Francisco.

- Pourquoi? lâcha-t-elle, vaguement anxieuse.

- Le chapitre de Montréal vient de me confirmer que tous les Anges canadiens nous soutiennent activement désormais, et sans doute aussi la conférence américaine. Les Rock-Machines n'en ont plus pour longtemps, mais nous devons redoubler de vigilance, c'est quand l'ours se sait cerné et condamné qu'il est le plus dangereux.

- Très bien, Reno, fit-elle, à peine intéressée. Maintenant, en route pour Dorval.

- Nous partons de Mirabel, madame. Et il y a autre chose.

Elle s'arrêta dans l'embrasure de la porte. Le colosse n'était qu'à quelques centimètres d'elle.

- Oui?

- Un de nos gars qui furète dans le monde de la nuit vient de nous lâcher une info qui me pousse à redoubler de précautions.

- Quelle info ?

Le colosse la fixa de ses yeux noirs pendant quelques instants. C'est sans le moindre tressaillement qu'il reprit la parole.

- On nous dit que des gens cherchent Marie Zorn.

L'ange lui apparaissait régulièrement depuis des jours.

Elle avait été prévenue de son arrivée, elle n'avait pas été surprise. Son cerveau-cosmos savait tout des mystères de l'univers car il en épousait les contours, se perdait dans ses infinitudes, dans le moindre de ses replis. Il était désormais une usine fractale se déployant dans toutes les dimensions, une centrale à haute énergie qui convertissait le flux libre et sans fin de sa production schizoïde en un arbre de la connaissance qui venait s'enraciner au plus profond d'elle-même.

Au lac, lors de sa dernière crise de catatonie, elle avait fait l'expérience de l'Arbre-Labyrinthe, sa conscience s'était diffractée, comme la lumière piégée par le prisme. Elle s'était immédiatement transformée en un réseau de racines qui plongeait au centre de la terre tandis que ses cheveux fusaient vers le ciel en une canopée scintillante.

Les deux fillettes lui étaient apparues. En fait, elles n'étaient plus que deux serpents de cristal vivants s'enroulant sur eux-mêmes, dans un drôle d'inceste annulaire, chimique, et dangereux.

Elles se tenaient devant une tombe grande ouverte.

Paralysée par la peur, elle avait assisté, impuissante, à la scène.

L'hallucination avait glissé vers elle plus qu'elle n'avait marché à sa rencontre, elle s'était retrouvée au bord de la tombe, une poupée de cuir de couleur chair était mise en croix dans le cercueil, elle portait les stigmates du Christ.

- Notre mère ressuscite à travers nous, disaient les fillettesserpents.

Mais déjà la scène se transformait, les fillettes-serpents devinrent des tornades d'images vidéo vrillées sur elles-mêmes comme des toupies de fractales folles, puis des dragons électrifés à la lumière néon, dans le ciel elle avait vu apparaître des

Stuka avec la croix gammée, et le lac s'était mis à gémir en exhalant une odeur d'essence en feu.

Dans la tombe elle vit le cadavre de sa mère, mélangé à un tas de détritrus et à quelque chose qui ressemblait à de la viande et qui bougeait sous elle.

Elle s'était sentie irrésistiblement attirée par le trou à l'odeur fétide, mais les fillettes étaient réapparues, sous une forme vaguement humaine, recouvertes d'écailles squameuses, comme une paire de reptiles jumeaux en pleine mue, flottant au-dessus de la tombe. Elles tenaient des petits serpents d'or dans leurs mains, des ondes enroulées sur elles-mêmes tournoyaient autour de leurs têtes, en anneaux de Mœbius quasi vivants.

- Tu ne dois pas avoir peur. Tu ne dois pas succomber. Tu dois vivre, disaient-elles.

Alors elle avait compris.

- Mon Dieu, elle avait dit.

- Notre mère n'est pas notre mère, firent les fillettes à l'unisson. Mais pourtant nous sommes elle, et pourtant nous ne sommes pas elle.

- Mon Dieu, elle avait redit.

- Le Double Serpent vit en nous, parce que tu en es la matrice. Tu dois vivre.

Nous devons vivre.

- Mon Dieu.

- Tu dois accepter notre nouvel état. Nous changeons. Nous sommes la vie.

- Oui, s'était-elle entendue souffler.

- Notre état est instable, mais les ressources du cerveau-cosmos sont infinies.

Nous devons réagencer quelques séquences de nucléotides, nous allons être occupées un petit moment.

- Oui, bien sûr.

- Un messenger ARN viendra de temps en temps te visiter. Il aura une forme vaguement sexuée, parfois mâle, parfois femelle. Écoute toujours ce qu'il te dira.

- Oui.

- Fais toujours ce qu'il te dira de faire.

- Oui, d'accord.

- Maintenant plonge.

- Quoi?

282

- Plonge dans le Trou Noir de la Mort, ah! ah! ah! firent en chœur les deux petites jumelles-serpents.

Leur rire enflamma l'univers. Le lac s'embrasa sous les hurlements des Stuka.

Elle vit le trou de la tombe maternelle s'ouvrir comme une bonde géante, obscure et terrifiante, elle y tomba. Au cœur des ténèbres, sa conscience s'embrasa.

Elle disparut avalée par un mur de lumière blanche.

Elle s'était réveillée dans l'appartement de Rivard.

Dès qu'elle avait repris " conscience ", dans sa chambre, à Montréal, elle avait pleinement réalisé que son état n'était pas normal.

Sa personnalité avait éclaté. En fait son cerveau-cosmos ne faisait que lui rappeler l'infinie variété mutagène du principe appelé communément identité.

Elle était homme et femme, vraie et fausse, Marie Zorn, Marion Roussel, quelle importance? Mais surtout elle était cette nouvelle créature transformiste qui semblait pouvoir se constituer autant de personnalités que possible.

Elle était cette comtesse vénitienne condamnée par les Doges et qui avait été acculée au suicide en l'an de g*âce 1704, pour une sombre affaire mêlant libertinage, raison d'Etat et intérêts peu scrupuleux. Elle était ce soldat allemand cloué avec sa section sous le tir de barrage de l'artillerie française, près de Douaumont, au coeur de l'été 1916, et qui plus tard côtoierait le caporal Adolf Hitler, atteint de cécité hystérique dans un hôpital de campagne.

Elle était cette Indienne algonquienne partie vivre avec un trappeur français aux confins de ce qui ne s'appelait encore ni Québec ni Ontario, vers 1600. Elle était ce jeune tueur haschischin qui, en l'an 555 de l'Hégire, tenta d'assassiner un riche aristocrate de Damas vendu aux chrétiens, et se punit lui-même de son échec en se jetant du haut d'un ravin dans la montagne-sanctuaire de sa secte. Elle était un chasseur nomade de la fin du magdalénien, quelque part au sud du Caucase, et qui voyait son univers se transformer peu à peu sous l'onde de choc des innovations venues du Croissant fertile, écriture, agriculture, sciences des nombres et des étoiles. Elle était une vieille pute romaine aux origines grecques et égyptiennes, ayant fait ses classes dans les bordels de campagne à centurions de l'armée

283

d'Aurélien, maîtresse d'un sénateur corrompu jusqu'à l'os, elle détournait sa fortune pour l'édification d'un sanctuaire somptueux à l'effigie d'une obscure déesse phénicienne dont elle était la grande prêtresse, au ive siècle de l'Empire. Elle était un chasseur de primes ayant oeuvré en Arizona, Utah, Colorado et Nevada, entre 1860 et 1885, quand ces États n'étaient encore que des territoires fédéraux sans foi ni loi, et qui avait plus d'une quarantaine de morts violentes à son actif, dont pas mal d'Indiens. Elle était une aventurière chinoise lettrée, membre d'une triade de Shanghai, qui avait participé à la guerre des Boxers en 1900, puis s'était exilée à San Francisco où elle était devenue toxicomane, avant de mourir dans le tremblement de terre de 1906. Elle était une petite étudiante sans histoire d'un collège chic de Boston, morte dans

un accident de voiture en plein Flower Summer, en août 1967, sur une petite route de l'Etat de New York. Elle était Marie Curie, les mains et les poumons enflammés par le feu du radium. Elle était Wladimir Komarov mourant dans sa capsule en torche au-dessus du Kazakhstan. Elle était un jeune boxeur noir de Kansas City des années quatre-vingt-dix, rêvant d'égaliser Tyson, son idole, et mourant connement d'une balle perdue dans un night-club dévasté par un règlement de comptes entre gangs. Elle était une combattante yougoslave de la guerre de partisans menée par Tito, Croate de Bosnie elle avait été torturée par les Oustachi d'Ante Pavelic, violée, puis finalement exécutée d'une balle dans la tête, son dernier souvenir était le

ourire du SS croate qui prenait la photo de son exécution, la lumière du flash avait devancé d'une fraction de seconde l'impact de la balle.

Elle n'était plus une, mais une multitude.

Mais, à la différence des états psychotiques de son adolescence, tout cela était canalisé, organisé, réécrit par les turbines productives de son cerveau-réseau.

Elle en assurait la mise en scène. Elle pilotait une console de pilotage directement connectée à l'esprit des morts, elle savait que son cerveau-cosmos élaborait une merveilleuse synthèse de tout ce qu'elle avait jamais été, de tout ce qu'elle avait appris. Biologie extrême d'une curiosité insatiable, elle était tout ce que le docteur Winkler avait

284

jamais rêvé qu'elle devienne et bien plus encore. Elle était l'Arbre de la Connaissance de l'Île-Machine de ses rêves. Elle était le schizoprocasseur génératif du Laboratoire de neurobiologie avancée, mais elle était aussi ce ridicule assemblage de composants biodégradables que Thorpe la forçait à ingurgiter régulièrement. Elle était une NDE permanente. Son cerveau avait percé le mur de la lumière, il communiquait avec l'âme des morts, il se jouait des contraintes humaines de l'espace et du temps, des limites

biologiques et physiques, comme l'acrobate ou l'astronaute se jouent des lois de la pesanteur.

Mieux, elle savait que sa mutation n'en était qu'au commencement. Car sa transformation était inséparable de celle qui recombinaient les choses qu'elle portait dans son ventre.

Elles étaient liées. Toutes ensemble. Quelque chose avait transcendé le lien génétique classique. Elle avait influé sur elles, et en retour, elles avaient déclenché le processus final, elles étaient désormais toutes ensemble embarquées dans ce que le docteur Darquandier aurait sans doute appelé un " chaos déterministe de grande amplitude ".

Très vite au fil des jours elle avait su jouer des pouvoirs que lui donnait cette panoplie d'identités variables.

Elle avait disposé son théâtre de masques. Quand il s'agissait de donner le change ou de vaquer aux occupations quotidiennes, elle endossait une personnalité passe-partout, comme la petite étudiante WASP de Boston. Chaque personnalité était autonome, mais formait aussi une excroissance de la sienne propre. Elle pouvait jouer sur tout le registre à sa disposition, créer de fulgurants hybrides, traiter ainsi l'information en provenance du réel s'avérait un jeu permanent; mieux, elle savait qu'il s'agissait d'oeuvres d'art, à proprement parler.

Comme les fillettes-serpents l'avaient promis, elles envoyèrent un messenger.

Le messenger se manifesta pour la première fois alors qu'elle faisait sa toilette, un matin, au 4067 Rivard.

Il était apparu dans la glace, aux côtés de son propre visage. Un beau et jeune garçon aux traits fins, féminins, aux cheveux platine tenus en arrière par une sorte de couronne tubulaire

285

translucide. Ses yeux étaient verts, sa peau plus blanche que celle jamais rêvée par un théoricien raciste, translucide elle aussi, aux veinules d'un bleu profond.

L'ange cligna de l'oeil.

- Salut ma poule, ça roule et ça roucoule?

Un accent titi parisien samplé sur Maurice Chevalier.

Elle avait instinctivement posé le doigt sur sa bouche, lui intimant l'ordre de se taire, oubliant que l'apparition n'était perceptible que par elle seule.

- Je suis ton messenger ARN, autant dire ton ange gardien, arrête de trembler comme une feuille.

- Je n'ai pas peur, elle avait répondu, s'y reprenant bien trop tard, et priant pour que personne ne l'ait entendue, elle avait béni Thorpe et sa radio matinale, assez bruyante pour couvrir le bruit de la cafetière.

L'ange avait éclaté de rire et s'était retrouvé assis dans la baignoire.

Il était habillé d'un costume blanc à garnitures d'étoiles chromées, genre tenue de scène d'Elvis à Las Vegas. Ses cheveux à la blancheur cendrée étaient coiffés en banane mode fifties. Il tenait une petite bouteille de Coca-Cola dans la main.

- Connaissez-vous celle-là, " être ou ne pas être, telle est la question " ? Un classique. Croyez-vous que Shakespeare aurait recommandé de remplacer le crâne d'Hamlet par une bouteille de Coke, pour représenter la pulsion de mort de cette civilisation crépusculaire ?

Il s'était alors redressé et, d'un geste théâtral, avait porté le goulot à ses lèvres, tout en ondulant du bassin comme un mauvais clone du King à un concours Budweiser.

- Croyez-vous que l'art moderne aurait été changé si Duchamp avait rempli sa célèbre pissotière de ce précieux liquide ? S'il en avait bu, cela aurait-il éveillé un présumé sens de la compassion envers ses congénères de la part d'Adolf Hitler? Cela aurait-il adouci le tempérament de Caligula, ou de Néron, de Staline ou de Charles Manson? Si la Chine avait été couverte de Coca et non d'opium, la boisson du docteur Pemberton aurait-elle pu éviter la guerre des Boxers, ou la

Longue Marche? Peut-on imaginer Mao Tsé-toung en représentant 286

régional de la firme et non en chef révolutionnaire ? Peut-on imaginer le miracle de la transmutation de l'eau et donc celui de l'eucharistie en canette de 50 cl sponsorisant le Michael Jackson Disney Park? Dites-moi un peu.

Elle avait contemplé, béate, l'espèce de clown lunaire qui se prétendait son ange gardien.

Elle s'était juste dit qu'il était à peu près aussi frappée qu'elle. Ça semblait imparablement naturel.

Cet après-midi-là, l'ange était apparu à la terrasse du restaurant italo-chinois où le gérant à moustaches et une cuisinière viet leur préparaient un assortiment de pâtes chinoises et toscanes. Il était apparu en face d'elle, juste à côté de Thorpe. Rébecca et Dowie mangeaient face à face, le rouquin silencieux à côté d'elle quoique à bonne distance dévorait le contenu de son assiette, sans lui prêter la moindre attention.

Elle avait regardé l'ange avec fixité un petit moment. Il portait une combinaison de cosmonaute orange, on aurait dit Frank Borinan dans 2001: l'Odyssée de l'espace lors de la séquence finale. Il faisait tourner sa cuillère dans un bol de soupe invisible, d'un air prodigieusement ennuyé.

C'est avec un petit éclat cruel dans les pupilles qu'il s'adressa à elle:

- Vous avez remarqué?
- Quoi? fit-elle machinalement.
- Ils ne me voient pas.
- C'est normal.

Thorpe avait vaguement levé un oeil vers elle.

- À qui parlez-vous ?il avait demandé.

La petite Anglo de Boston lui présenta un visage convenable.

- Je pensais toute seule. Je me disais qu’c’était normal.
- Qu’est-ce qui est normal?
- Vous ne pouvez pas comprendre, avait marmonné la petite WASP, boudeuse.

Le mercenaire avait levé un sourcil puis s’était concentré sur sa soupe fumante.

L’ange se tenait les côtes.

287

Les premiers jours, l’ange Elvis Presley se contenta de lui offrir ainsi quelques exemplaires de son humour plutôt particulier. Marie se rendait compte qu’elle ne l’aimait pas tellement mais qu’il lui était nécessaire. Il servait de réservoir. En lui se concentraient toutes les personnalités de sa machine de conscience devenue polymorphe à l’infini. Il était un des outils dont son corps-cerveau se servait pour maintenir une stase relative. Aussi la plupart du temps, pour les regards extérieurs, était-elle cette petite étudiante de 1967, qui s’appelait Jane Goldberg, et qui était morte dans un accident de la route à son retour de Woodstock. Une jeune Américaine vaguement hippie qui avait pris son premier acide en écoutant Grateful Dead, et son dernier virage trois jours plus tard, quelque part aux frontières du Vermont et de l’État de New York.

Mais il arrivait parfois que d’autres identités remontent à la surface et réveillent l’espace d’un court moment les eaux apparemment calmes et lisses.

Dans ces moments-là, la petite-bourgeoise hippie de la côte Est disparaissait du projecteur, et de fulgurantes apparitions prenaient possession d’elle-même, avant que l’ange n’intervienne, d’une manière ou d’une autre.

Victorina Tedeschini, la jeune aristocrate vénitienne, s’offrait souvent de telles apparitions, de telles productions. Née à Brême d’un marchand vénitien anobli et de la dernière descendante d’une vieille famille flamande, sa beauté et son don naturel pour les langues étrangères, au sens propre comme

au figuré, lui avaient permis de comploter dans plusieurs cours d'Europe, et avaient fait d'elle la cible d'aristocrates rivaux, et des Doges.

Elle tenait parfois la conversation avec le mercenaire franconéerlandais travaillant pour les Russes, d'après ce que le schizoprocasseur avait eu le temps de lui apprendre sur la situation du monde et des hommes plus de trois siècles après sa mort. Et avant que l'ange n'apparaisse dans le champ de conscience de Marie et lui permette de ranger au plus vite cette personnalité dans un coin de son esprit.

Parfois, le plus souvent heureusement dans des moments de solitude et de vague dépression, les créatures les plus méchantes de son esprit s'animaient à leur tour.

288

Eagle Davis était de celles-là. Eagle Davis avait fait ses armes vers l'âge de vingt ans en oeuvrant comme scout pour les colonnes de Kit Carson en Utah et au Nevada, en Arizona et jusqu'au Nouveau-Mexique, tuant beaucoup de Navajos et de Hopis, et acquérant une expérience qu'il allait mettre à son profit dès la fin de la guerre de Sécession et sa démobilisation. Chasseur de primes, et occasionnellement US Marshall adjoint, il opéra pendant plus de quinze ans dans les territoires du Sud-Ouest, tuant vingt-sept hommes, et à peu près autant de renégats indiens. Il avait lui-même, disait-on, un quartier de sang iroquois et il pouvait pister un homme jusqu'au Yukon, pour peu qu'on y mette le prix. Il travailla ensuite comme régulateur dans plusieurs petites villes minières du Colorado et du Wyoming, fut nommé shérif de l'une d'elles, tint pendant des années son Sharpe 30,06 et ses Colt Navy datant de Kit Carson pour y faire régner la loi et l'ordre, prit sa retraite en 1894 après avoir bossé pour Pinkerton au Kansas et dans le Missouri, puis mourut dans l'incendie d'un grand hôtel de La Nouvelle-Orléans peu de temps après. Eagle Davis était un tueur.

Marie savait qu'il ne valait mieux pas qu'il sorte à la surface.

L'ange Elvis avait de plus en plus de mal à colmater les brèches. Il semblait qu'au fil des jours le réservoir atteignait la cote critique, et menaçait de déborder à tout moment. Aussi s'isolait-elle de plus en plus souvent.

Mais un soir l'ange apparut, plein d'une force nouvelle. Une force qui montra toute la froide détermination dont Eagle Davis, cette facette fractale de sa propre personnalité, était rempli. Elle/Il était prêt(e) à tout.

Jusqu'au meurtre, bien entendu.

27

Le 20 août 2013 allait s'avérer une des pires journées de son existence, nul doute que si son Kriegspiel avait pu la lui prédire, le colonel Romanenko lui aurait demandé de la jeter immédia-289

tement dans la poubelle du disque dur, et ne se serait-il pas levé de son lit, ce matin-là.

Le premier désagrément vint de la situation géopolitique, qui se dégradait à nouveau, selon une ligne de fracture inattendue.

Ça faisait un petit moment que ça couvait, et déjà à la fin du siècle précédent la Russie avait de peu échappé à la catastrophe.

On disait que les Chinois n'y étaient pas étrangers. Ça paraissait logique. Ça faisait des années que les Russes se servaient des marches musulmanes de leur ex-empire pour déstabiliser Pékin, il fallait s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre on réagisse, en face. Depuis la veille un bruit courait dans le service.

La situation se détériorait encore une fois entre les grandes régions sibériennes et le pouvoir moscovite, et cette fois-ci ça allait péter. La conflagration chinoise et le grand bordel d'Asie centrale avaient ravivé les mouvements sécessionnistes sibériens. Des rapports s'accumulaient, et circulaient de bureau en bureau. On disait que des groupes armés faisaient leur apparition dans l'Altaï et autour du lac Baïkal, ainsi que dans la péninsule du Kamtchatka. On disait qu'ils opéraient

souvent depuis le territoire chinois, ou qu'ils semblaient pouvoir le traverser en toute impunité. On disait que Moscou allait répliquer. On disait que certains hauts officiers de la marine de Vladivostok étaient prêts à basculer du côté de la rébellion si jamais les choses s'envenimaient.

Le spectre de la sécession sibérienne sortait de la boîte noire de l'histoire, comme un diabolon plutôt sinistre, et parfaitement inopiné.

Etrangement, bien des informations lui furent communiquées au cours de la journée par Gorsky lui-même, qui connaissait sûrement tout ou à peu près des manoeuvres de corruption menées par la branche de Novossibirsk sur son propre territoire.

- Les choses vont bouger, Pavel. D'ici peu. Prépare-toi à de grands séismes.

- La Sibérie? Putain. Anton, est-ce qu'on a besoin de ça en ce moment?

- Nous autres Sibériens considérons que le pouvoir central entrave délibérément notre développement.

Me faites pas rigoler, Anton, vous savez très bien que votre
290

nouvelle autonomie fait de vous des républiques quasiment indépendantes.

- Justement. Moscou a dû dealer avec Lebed, pour Krasndiarsk, Novossibirsk, l'Extrême-Orient, tout ça tu le sais, au tournant du siècle, après les élections...

- C'est ce que je disais, Moscou a fait des compromis... vous le reconnaissez vous-mêmes.

- Je ne reconnais rien du tout. Les Moscovites nous ont baisés. Ils ont admis de nouvelles républiques autonomes, ont élargi certains de nos pouvoirs, mais ils nous ont baisés sur l'essentiel.

- Et quoi donc?

- La nation sibérienne. Une nouvelle fédération, avec son propre pouvoir central, situé à Krasnolfsk, Novossibirsk, ou à Vladivostok, voilà la hantise de Moscou. Le nationalisme sibérien est le prochain séisme après l'éclatement de la Chine, voilà ce qu'il va falloir qu'ils se mettent dans le crâne au Kremlin.

- Quel intérêt, Anton, dis-moi, quel intérêt de diviser la nation russe? Pour un rêve brumeux? Pour une autre fédération ? Pour devenir les satellites des Chinois?

- Et tu es de Novossibirsk? Tu ne comprends donc pas? Non seulement la Sibérie est le Far East, le Far West russe, mais elle est l'Amérique, tu saisis maintenant ?

- Non, rien du tout. Vous avez trouvé de l'or? Vous voulez imiter Las Vegas?

Hollywood? À Krasndiarsk? Au Kamtchatka ?

- Pauvre niais. Pour des raisons purement géographiques, il se trouve que notre Atlantique à nous c'est une chaîne de montagnes, l'Oural. Moscou, c'est Londres en 1775. L'Union des républiques sibériennes, c'est les États-Unis, en 1776.

Personne n'y pourra rien.

- Vous n'y pourrez rien, Anton. La Russie n'acceptera jamais de voir les deux tiers de son territoire national lui échapper.

- C'est la loi de l'histoire, Pavel. La roue d'acier. Moscou se trouve en Europe, elle est bien plus proche de la Pologne ou de la Finlande que de la première ville de l'Oural. Et nous, nous à l'est de cette frontière, nous sommes des Asiatiques, nom de Dieu. Des Asiatiques d'origine russe pour beaucoup, mais des

291

Asiatiques, comme les Américains ne pouvaient être autre chose qu'américains, et plus vraiment britanniques... Nous sommes la prochaine grande nation asiatique -

même si la Chine, même quand la Chine se réveillera, elle devra compter avec nous.

- Pourquoi me dire tout ça? Qu'attends-tu en échange, cette fois-ci ?

Le visage du Sibérien emplissait tout l'écran, sa face lunaire s'ouvrit d'un précipice.

- Tu ne le croiras sans doute pas. Je t'informe gratuitement. Pour que tu choisisses ton camp. Et que tu ne perdes pas de vue celui que nous avons choisi.

Et Romanenko n'avait rien répondu. Sous la simple menace, qui n'était pas voilée, il détectait la pierre dure d'une vérité, quelque chose d'indistinct, mais aux formes incisives, comme un souvenir, quelque chose qu'on sait mais qu'on a oublié, sciemment, et qui lui rappelait que Gorsky avait raison.

Il avait passé les heures suivantes à reconfigurer d'urgence le Kriegspiel sur un éventuel conflit russo-sibérien. Si les régions de Krasnoïarsk et de Novossibirsk tombaient aux mains des troupes sécessionnistes, Moscou perdrait le carré central de l'échiquier, et sans doute le reste, à plus ou moins court terme.

Pour prévoir le cours des événements il fallait avant toute chose rassembler les informations essentielles, comme par exemple : lesquelles, parmi les unités de l'armée russe stationnées dans les diverses régions sibériennes, étaient les moins, ou les plus loyales. Cela dépendait de beaucoup d'autres facteurs. Comme le nom, la carrière, les origines, et l'ambition des officiers généraux qui les commandaient. Cela dépendait de l'alternative qu'envisagerait la flotte de Vladivostok. De ce que ferait l'aviation. De ce que feraient les services de renseignements eux-mêmes, dont le sien.

Il fallait pour cela disposer de données en masse, et ça tombait bien, des listes de ce genre, les mémoires de son ordinateur en étaient pleines à craquer.

Que Moscou le veuille ou non, même perdu au fin fond d'une ambassade du Kazakhstan, ses talents d'analyste militaire allaient remplir leur office. Si dans les prochaines semaines il parvenait avec le conflit sécessionniste sibérien à des résultats aussi

brillants que ceux conduits le mois précédent avec le Kriegspiel sur le théâtre d'opérations chinois, cette fois sa sécurité serait pour de bon assurée jusqu'à la fin de ses jours. Quel que soit le camp qu'il choisisse.

C'est à ce moment-là que le téléphone sonna, un message clignotant apparut sur son écran, c'était une dérivation de son réseau Intranet, avec l'identification de Toorop, et le numéro d'une cabine vid-phone publique du Québec, avec programme vidéo coupé, communication basse énergie, ça signifiait précautions maximales, alerte rouge.

Romanenko décrocha avec un drôle de pressentiment en forme de menace imminente.

C'était bien Toorop, il appelait bien d'une cabine publique depuis Montréal.

Les choses s'étaient considérablement aggravées pendant la nuit.

Sans doute les rêves d'un homme tel que lui ne pouvaient-ils se révéler comme autre chose que des sirènes d'alarme, d'une violence chimique, blanche et glacée. Dans son sommeil une menace d'abord imprécise se mit à suinter de chaque objet, de chaque coin du décor. En gros une ville. Une ville nord-américaine, qui ressemblait à Montréal mais aussi aux multitudes de cités flamboyantes et illuminées qui avaient peuplé son univers mythologique adolescent, New York, Chicago, San Francisco, Los Angeles, Tokyo, Metropolis, Gotham City... Cette ville semblait prise dans une gangue de cristal, elle était recouverte d'un gel pur comme le diamant. Et elle était désolée, vide, morte. Une ville de fin du monde.

Dans ce rêve, Toorop agissait pour le compte du Kolonel, une espèce de fantôme nazi qui lui ordonnait de pourchasser et de tuer une petite fille rescapée in extremis de la rafle ayant emporté tout le reste de sa famille vers les camps de la mort.

Toorop roulait dans la ville de glace au volant d'une Volkswagen blindée de la Wehrmacht, Amerika Korps, les

lumières électriques formaient de violentes iridescences qui rappelaient

293

un peu le spectacle pyrotechnique des guerres modernes. Les bars et les boîtes de nuit sur Sainte-Catherine ou Saint-Laurent, les restaurants sur Saint-Denis, comme des grappes hybrides de sueur et de néon, les hautes tours de verre du centre-ville en icebergs cybernétiques, tout cela avait fusé en une brève mais intense dérive chromatique, paradoxale, comme tout rêve, avec l'impression de désolation qui s'en dégageait. Comme si les gens n'avaient plus été que des automates, des androïdes peuplant une cité oubliée au fond d'un univers truqué.

Il paraissait peu probable qu'ils aient une existence propre.

Puis au coin d'une rue blanche de neige il avait trouvé la fillette, qui n'était autre que Marie Zorn, elle discutait avec un drôle d'homme à tête de serpent.

Ensuite il avait vu Marie ellemême se transformer en serpent et la ville de glace devenir une jungle luxuriante, mais une jungle enkystée dans le givre, puis il s'était retrouvé dans une rue grouillante de reptiles, de toutes tailles et de toutes variétés, formant dans la neige, qui s'était mise à fondre, une boue gluante faite de millions de tubes noirs ondoyants et sifflants. Il avait fui du mieux qu'il pouvait, la Volkswagen blindée avait obstinément disparu, le spectre du Kolonel le poursuivait en hurlant : "Vous êtes renvoyé, Toorop!" Les serpents étaient partout et envoyaient un message émotionnel de pure destruction imminente. Il avait couru jusque dans un tunnel obscur du métro et les flots de serpents s'étaient transformés sous ses pieds, éberlué il avait vu comme une marée de feu liquide, de la lave, ou du pétrole enflammé, un brasier infernal...

Toorop s'était réveillé à cet instant précis.

Il était en sueur, son coeur battait comme une boîte à rythmes en position vitesse poussée au maximum. Il faisait atrocement

chaud, une étuve.

Il s'était levé, s'était habillé, et était sorti, d'un bond. Un pur réflexe de survie, il était au bord de l'asphyxie.

Il avait d'abord marché au grand air, en descendant Saint-Denis jusqu'au Carré Saint-Louis, pour le traverser vers Prince-Arthur, où s'agitait une faune mélangée de touristes européens, américains, asiatiques, et de créatures du coin.

Les filles de la nuit ressemblaient à des machines de chair
plan-294

tées derrière les vitrines ou aux terrasses des cafés branchés. Elles étaient diaboliquement parfaites, comme des éléments d'architecture, ou de design urbain. Plus parfaites encore que les androïdes de ses rêves.

Puis il avait pris Saint-Laurent vers le sud, vers Ontario, à bonnes foulées, il fallait éliminer le stress. Lui aussi il avait besoin de solitude. Les derniers jours, l'atmosphère s'était appesantie, Marie s'était isolée dans sa chambre et à deux ou trois reprises Rebecca et Dowie s'étaient envoyé quelques remarques peu amènes. Les habituels petits détails de la vie en communauté qui finissent par la désagréger. Rebecca retrouvait des cheveux et des poils de cul dans la baignoire, le matin, au moment de prendre sa douche, Dowie lui piquait les jus de fruits hypervitaminés qu'elle achetait pour elle, pas pour d'autres, Dowie répondait le plus souvent par un haussement d'épaules et une sorte de sourire qui signifiait à quel point il faisait cas de ses remarques.

Le matin même, à l'heure du petit déjeuner, Toorop était sorti de sa chambre à l'allumage d'une violente dispute. Il n'avait pas saisi les premiers mots. Dowie parlait en anglais d'une voix égale, au timbre métallique.

- ... la Couronne. Ces tapettes de Windsor. Les Brits nous ont lâchés pour l'Or de Babylone.

Rebecca avait haussé un sourcil.

- Babylone? Comment ça?

- La grande putain de Rome s'est alliée aux youpins de New York pour nous baiser à sec, avec la complicité de cet enculé de Tony Blair. Voilà pourquoi on a décidé de ne pas bouger d'un pouce. Comme en 1690 à la bataille de Boyne.

Toorop avait senti une infime contraction parcourir l'Israélienne. Soit Dowie était antisémite et ne savait pas que Rebecca était juive, soit il était antisémite, et il s'en foutait éperdument. Ce qui revenait au même.

La fille le lui fit savoir.

- C'est marrant, la dernière fois que j'ai entendu le mot youpin, je n'arrive plus à me souvenir ce que le mec a dit ensuite, quand je lui ai enfoncé le tesson de bouteille dans la bouche.

295

* 1

Dowie vrilla ses yeux froids dans ceux de Rébecca. Il allait surenchérir.

Toorop leva la main et s'interposa sans délicatesse particulière.

- Vous arrêtez vos conneries, tous les deux, immédiatement.

Toorop devait veiller à la bonne cohésion du groupe. Avec un paramilitaire anticatholique et antisémite d'une part, et une juive ayant fait Tsahal d'autre part. Génial. Romanenko n'avait pas pensé à ce petit détail, ou sans doute en ignorait-il même l'existence. À supposer le contraire, là aussi ça revenait au même, Romanenko était pris par l'urgence lorsqu'il avait constitué le groupe d'escorte, il avait repassé le bébé à Toorop avec pour mission de diriger tout ce joli monde. L'eau et le feu, avait-il pensé en regardant le rouquin et la grande blonde. Ou Eichmann et Simon Wiesenthal, pour être plus précis. Rien de tout ça, en fait. Quelque chose d'infiniment plus complexe, plus humain, donc de bien plus dangereux. Comme deux morceaux de plutonium prêts à se rencontrer pour atteindre la masse critique, fallait refroidir le circuit primaire de toute urgence.

Il ne savait pas encore qu'il n'en aurait pas le temps, que le réacteur allait entrer en fusion dans les heures à venir, et que lui-même serait à peine épargné.

Alors qu'il marchait en direction de la rue Sainte-Catherine, le sentiment de menace imminente ne voulait toujours pas s'effacer. Il en subsistait comme un écho spectral, une rémanence méchamment active. Il était en train de traverser Ontario, au coin de Saint-Laurent; en face de lui, un gros immeuble de béton barrait l'univers de toute sa masse.

Il faillit stopper net au milieu de la chaussée.

Le fantôme d'Ari Moskiewicz se tenait devant la haute entrée de l'immeuble.

Il reconnut ses cheveux gris, sa silhouette caractéristique, un de ses costumes mal ajustés.

Derrière lui, la lumière du hall était d'un jaune soufre.

Le vieil homme le regardait, l'air ébahi lui aussi.

Raidi par une angoisse complexe et multiforme, insoutenable,
296

Toorop marcha à sa rencontre, à la vitesse, lui sembla-t-il sur le moment, d'un astronaute sur la lune.

C'était bien Ari. Ou alors ça lui ressemblait à l'identique.

Mais c'était impossible.

C'est ce sentiment d'impossibilité, mélangé à la vision d'un Ari en chair et en os l'attendant sous le porche de cet immeuble, qui faisait exploser une anxiété proche de la terreur.

Ari était bien là.

Mais c'est le monde tout autour qui semblait avoir disparu, ou plus exactement qui avait pris cette texture si particulière aux décors oniriques, aux limites du néant et de l'existence.

Et l'anxiété, le sentiment de menace imminente prit une forme précise, verbalisable.

Je deviens dingo.

Toorop se tenait devant Ari Moskiewicz, mort dix ans plus tôt dans un stupide accident d'hélicoptère, en Australie, où il avait pris sa retraite. Toorop ne l'avait appris que des mois plus tard, par un ancien de la 108e, dans un bar de Tachkent.

Et tout autour d'eux, Montréal semblait disparaître derrière un rêve de glace, analogue à celui qui l'avait brusquement réveillé, moins d'une heure plus tôt...

Et tout cela ne pouvait signifier qu'une chose : les virus que trimbalait Marie, ou les drogues new-look, ou les animaux mutants chargés de les fabriquer, ou quoi que ce fût d'autre, étaient entrés en phase active. Ils étaient virulents. Ils étaient en train de contaminer l'équipe. Ce n'était pas prévu. Les conséquences étaient inimaginables.

C'était le moins que l'on puisse dire.

- Salut, Toorop, fit Ari, merde y a rien dans la Torah qui ressemble à la description d'un tel paradis, ou enfer. Me dis pas que l'Eglise de Rome a raison avec son invention de purgatoire.

- Je... Ari..., avait faiblement balbutié Toorop.

- Ce que je fous ici? Pas la moindre idée. Je viens quasiment d'arriver. Je nie suis réveillé dans le hall de cet immeuble, à la sortie d'un ascenseur, je suis sorti, et je t'ai vu. Merde, qu'est-ce qui t'est donc arrivé? Comment ça s'est passé pour toi?

297

Toorop mit quelques instants avant de comprendre ce à quoi Ari faisait allusion.

- Je ne suis pas mort, Ari.

Le fantôme d'Ari Moskiewicz éclata de son rire sonore, celui de l'homme vivant que Toorop avait connu.

- Évidemment. Je suis sûr que c'est ce que tout le monde pense plus ou moins dans le coin. Remarque, ça différera pas beaucoup du monde des soi-disant vivants. Bon, tu saurais pas

où se trouve le bar le plus proche par ici ? On va avoir plein d'histoires à se raconter, mon vieux.

Toorop ne parvenait plus à élaborer la moindre pensée cohérente. Son cerveau saturé d'informations contradictoires bataillait en vain en vue de prendre une décision. Il resta là, debout au coin de deux rues d'une ville qui n'existait pas, dans l'attente que quelque chose se produise. Ari le prit affectueusement par le bras.

Il savait qu'il vivait une hallucination, mais jamais une hallucination n'aurait eu de tels dons d'interactivité, c'était comme si Ari et lui se tenaient vraiment là au coin d'Ontario et Saint-Laurent, se rencontrant par hasard des années après s'être perdus de vue, dans un monde interface entre le monde des morts et celui des vivants. Ils pouvaient communiquer, et se toucher. C'était si prodigieusement réel, y compris cette ville déserte qui s'endormait sous une pellicule de glace, et si beau, que Toorop capitula.

Il s'enfonça au coeur de la nuit avec le spectre d'Ari le long des rues de Montréal, jusqu'à la place d'Armes, le marché BonSecours, les quais du port fluvial, puis plus loin encore vers l'ouest. Le fantôme lui expliqua comment son petit Sykorsky avait été happé par une tornade, dans le sud du Queensland, et précipité contre la tour d'un silo à grain. Lorsqu'il lui demanda en retour ce qu'il lui était arrivé, Toorop avait lâché, maussade :

- Je ne suis pas encore mort, Ari. Enfin, pas à ce que je sache.

Ari avait douté de la probabilité de la chose. Il lui affirma que c'était sans doute parce que les derniers instants de sa vie avaient été effacés de sa mémoire. Une mort violente par arme à feu était le plus probable, de quoi se souvenait-il, juste avant?

Toorop n'avait rien répondu. Sous l'insistance pressante du vieil agent juif, il finit par dire :

- Je suis sorti de chez moi, Ari, j'ai marché jusqu'à cet immeuble. C'est tout.

Je suis désolé.

Ari n'avait rien répondu, il avait hoché la tête et avait marmonné quelque chose d'indistinct. Mais Toorop avait dû en convenir, rien ne lui permettait d'affirmer avec certitude qu'il était encore en vie. Cette ville semi-onirique, semi-réelle pouvait fort bien représenter l'ultime fulgurance de son cerveau détruit par l'impact d'une balle de sniper. Plus tard, alors qu'Ari et lui avaient échangé quelques réflexions sur la vie et la mort, il s'était dit que c'était la seule fin logique en ce qui le concernait, il en avait fait part à son ami fantôme, qui lui avait répondu :

- Il n'y a rien de logique dans la mort. Au cas peu probable où il y aurait quelque chose de logique dans la vie.

Plus tard, lorsque Toorop avait repris conscience, comme après un trip à l'acide très puissant, la nuit était encore noire. Il était environ quatre heures du matin. Il se trouvait près du canal Lachine, bien loin de l'appartement. Il attrapa un taxi, épuisé il se glissa sur la banquette usée jusqu'à l'os de l'antique Chevrolet en poussant un soupir d'aise, sonore, et spontané.

- Laissez-moi au coin de Saint-Denis et de Duluth, avait-il dit au chauffeur.

Lorsque le chauffeur l'avait déposé, Toorop avait laissé un billet de vingt dollars tout rond dans la main du mec, puis il s'était éclipsé sans attendre la monnaie.

Il avait pris Duluth, déserte. Les réverbères orange de la zone piétonne. Il avait parcouru les cinquante mètres jusqu'à Rivard avec une petite anguille qui renaissait au fond de son estomac. Le sentiment de menace imminente était à son comble.

Sa rencontre avec le fantôme d'Ari pendant environ trois heures de temps objectif montrait à quel point les virus de Marie Zorn étaient dangereux. Et sans doute n'était-ce qu'un début.

Il n'osait se demander quels effets ils pouvaient produire sur les cerveaux de Rebecca et de Dowie.

Il tourna à l'angle de Rivard et marcha vers l'immeuble à trois étages en se disant qu'il fallait appeler Romanenko de toute urgence, qu'il fallait absolument annuler l'opération en effet, que...

299

Plus tard, Toorop regretterait amèrement de s'être ainsi précipité tête la première vers l'épicentre du cataclysme.

Le rêve n'était pas un rêve. Pourtant c'en était un, s'était-elle dit avec la conscience douloureuse d'un drôle de déjà entendu. Elle s'était endormie dans sa chambre, laissant Rebecca occuper le sofa devant la télé, et elle se retrouvait dans une réplique exacte de l'appartement, sauf que la situation était inversée

: elle était sur le sofa devant la télé, et Rebecca dormait dans sa chambre.

Dans ce rêve à l'épaisse impression de réalité, l'écran de télévision s'était mis à zapper tout seul avant de se stabiliser sur une zone de turbulences électroniques.

Elle entendait une voix: Nom du Tout-Puissant réglez-moi ce bouzin. Ah! Quand même...

L'ange était apparu sur l'écran, dans le décor des infos de la CBC, en tenue d'animateur d'un blanc immaculé, à l'exception d'une cravate rouge au motif argent en forme de serpents entrecroisés. Il s'était vivement replacé plein cadre en arrangeant son noeud de cravate.

- Et maintenant des nouvelles de notre chère Marie Zorn, perdue dans un monde dur et sans pitié dont sans le savoir elle est l'enjeu. Après avoir pratiquement perdu la mémoire et s'être retrouvée à Novossibirsk à des milliers de kilomètres de sa destination initiale, notre jeune schizophrène préférée a été employée par une mafia locale afin de servir de mère porteuse à un projet insensé dont les humains ont le secret, pour ne pas dire le génie. Désormais en route vers son destin, elle ignore

tout de ce qui se trame en coulisse, dans l'ombre, comme la plupart des acteurs de la pièce. Pourtant il ne fait aucun doute qu'une machinerie occulte vient de se mettre en route. Un élément imprévu par nature, le chaos, la folie des hommes, qui a fait d'elle ce qu'elle est devenue, vient à nouveau de jeter les dés. Une décision cruciale vient en effet d'être prise par ceux-là mêmes pour qui Marie sert de porteuse, n'est-ce pas, mon cher Méphisto ?

La caméra change de plan, on passe sur une réplique de l'ange, 300

mais revêtu d'un costume couleur feu, aux broderies noir et argent en forme d'étoiles à sept branches, ses cheveux sont teints en rouge vif et il porte une chemise de couleur noire, et une cravate couleur acier. Ses yeux sont d'un vert saturé et cruel.

L'Ange Noir.

- Oui, en effet, embraie la réplique diabolique, nous sommes en mesure d'affirmer que les concepteurs du projet, les propriétaires de la vie que Marie transporte, ont décidé d'annuler toute l'opération. Cette annulation recouvre bien sûr la destruction des objets vivants transportés par Marie, ainsi que Marie elle-même, et sans doute tous ceux qui l'ont approchée de près, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui ont pour charge de veiller sur elle, et subséquemment, de veiller à sa disparition. Une très ancienne méthode, et qui a fait ses preuves.

D'après ce que je suis en mesure de vous affirmer ce soir, Marie et ce qu'elle transporte seront irrémédiablement détruits. Par une équipe de professionnels passablement sanguinaires, qui ont ordre de lui arracher ce qu'elle a dans le ventre, morte ou vive, et de tout faire disparaître sans laisser la moindre trace. Avant qu'ils n'y passent à leur tour.

- Merci, cher Méphisto, comme d'habitude votre science du mal me sidère. Et maintenant, passons si vous le voulez bien aux derniers résultats du base-ball, dans la Ligue nationale, tout d'abord...

L'écran avait été avalé par une tornade d'interférences, puis il avait zappé tout seul pour revenir sur CNN, une guerre faisait rage sur l'écran, avant d'être coupée par un écran publicitaire vantant les mérites d'un nouveau gaz de combat personnel.

Transie de peur, Marie s'était réveillée pour de bon dans sa chambre.

L'ange se tenait au pied du lit, assis sur un coin de la couette, il lisait un journal en lui tournant le dos. En première page, sa photo, avec un titre énorme: MARIE ZORN EST MORTE.

Il avait tourné une page puis la tête.

C'était quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle avait déjà vu des milliers de fois, comme chaque matin devant le miroir. Un homme aux traits durs, aux yeux d'un noir plus profond que les nuits du désert, à la peau mate tachetée de surfaces plus claires, au nez aquilin comme taillé en deux

301

* 1 1

coups de Bowie Knife, à la bouche fine comme un trait tracé à la pointe du même couteau, et aux longues mains noueuses habituées à tuer. Eagle Davis était sorti, avait-elle pensé, violemment angoissée.

- Cela ne doit pas arriver, avait dit l'homme d'une voix de baryton, froide et métallique.

Il montrait la manchette du Journal de Montréal.

- Non, bien sûr, avait-elle répondu d'une toute petite voix.

- Nous devons agir. Cette nuit. L'ange m'a expliqué la situation. Tous les éléments sont réunis. Il m'a dit ce qu'il convenait de faire. Mais c'est à vous de le faire.

Elle avait pris une longue inspiration.

- Que dois-je faire?

L'homme avait émis un songe de sourire, rien que l'éclat d'une vieille pépite oubliée dans son regard de charbon.

- Nous allons, vous allez vous mettre en colère, Marie, très en colère.

Et Eagle Davis lui avait montré comment se servir de son cerveau comme d'une arme.

C'était proprement diabolique. Avait-elle le droit de faire ça?

Eagle Davis lui avait rétorqué que le seul droit qu'elle avait c'était de survivre, la Colonie qui l'habitait, dont il n'était que le représentant, hurlait avec lui par sa bouche. Marie pouvait discerner les harmoniques particulières de chacune des voix : ne nous abandonne pas, Marie, disaient-elles, chacune dans leur langue.

Tout semblait malheureusement correspondre à la description que lui traçait le chasseur de primes à grands traits féroces : le monde était un marteau, et sa destinée une enclume si jamais elle hésitait à l'instant fatidique. Si elle ne voulait pas périr brisée par le choc, il fallait sans attendre qu'elle change d'état, comme dans le jeu pierre-ciseaux-papier, il fallait qu'elle devienne eau, liquide, flux libre et actif de la volonté.

Il fallait qu'elle submerge ce petit morceau de monde de ses productions.

Eagle Davis disait être convenu d'un pacte avec les autres membres de la Colonie-Identité. La jeune Wong, l'espionne des

302

triades, serait parfois d'un utile secours, la combattante croate aussi.

Victorina la Vénitienne polyglotte également. Et aussi cette astronaute russe.

Et la physicienne française. Et même la petite pétasse de Boston, qui s'était avérée fort utile quand tout suivait à peu près les lignes du programme et qu'il fallait donner le change. " En fait, disait-il, notre enchâssement est en cours, votre,

notre cure a partiellement réussi. ” Mais Marie Curie, la physicienne française, prédisait quelque chose, d’un nom qu’il ne comprenait pas, chaos thermodynamique, elle disait que quelque chose était en train de s’écrire, c’était lié à ce qu’elle transportait depuis la Sibérie, et des événements en cours a ‘autre out du monde...

Eagle Davis savait qu’il n’était qu’un personnage du titanesque roman de mille et une pages que Marie avait dicté longtemps auparavant à la machine avec laquelle elle communiquait. Ce roman avait enfin permis aux personnages de sa schizofiction de bâtir un continuum dans lequel ils pouvaient coexister, communiquer, et tour à tour accéder à la surface de la conscience de Marie, et vivre enfin au grand jour, s’incarner un petit moment, devenir un petit morceau du monde.

Eagle Davis avait été démocratiquement désigné par la Colonie comme le plus apte à s’incarner dans la situation présente, au travers des anges-messagers que sa nouvelle conscience avait élaborés. C’est Marie Curie qui lui expliqua ça, plus tard.

Pour l’heure Eagle Davis, l’Ange Noir, était en train de lui expliquer comment renverser le cours de l’histoire, et de victime, se transformer en prédatrice.

Puis, l’ange-tueur à ses côtés, elle s’était enfuie dans la nuit, sous une pluie de perséides.

28

Rythmique aux nervures ardentes étoilées dans le futur pur cataclysme imminent surgissant telle une équation sauvage et destructrice catalyse éminente du brasier primordial tourbillon

303

infini aspirant l’homme au-delà de ses limites collision-computation-accélération permanente des impossibles fluide vaginalspermatique-pollinisateur de la vie en exponentielle profusion onde porteuse du chaos désirant sa transfiguration immédiate et éternelle Marie Zorn est le point zéro d’une très

violente déflagration dont l'onde de choc va se faire sentir jusqu'aux prochains siècles jusqu'aux prochains millénaires... Ne m'interrompez pas je vous prie, avait hurlé Joe-Jane à Robicek qui regarda d'un air contrit l'écran de la machine, de grands événements se préparent, nous avons pu localiser Marie, et les hommes qui s'occupent d'elle ici. Nous savons désormais ce que contiennent leurs ordinateurs et nous avons pu commencer à réunir les éléments du puzzle mais le champ créateur de forme est désormais en plein chaos déterministe, le moment cinétique de Marie est devenu totalement imprévisible et surtout un grand nombre d'informations convergent maintenant vers un noeud actif qui promet de grandes catastrophes.

Robicek avait détourné un instant son attention de l'écran où s'agitait un quasar vivant de formes en flux constants.

ShellIC était en train de programmer une nouvelle drogue sur un bioséquenceur.

AltWfr venait de nourrir les deux anacondas, elle se tenait près du sas, les deux serpents lovés autour d'elle, en pleine digestion, comme deux hommes repus, ou plutôt les manifestations jumelles d'un même animal merveilleux, rassasié après une nuit d'amour, s'endormant enlacé avec sa partenaire humaine, la vision était d'un érotisme sauvage...

Son érection fut interrompue par le débit imperturbable de la machine sur lequel son attention se reporta, machinalement.

- ... car je détecte voyez-vous la formation imminente de perturbations quantiques de très grande intensité imaginez-vous ça comme si un quasar de forte magnitude allait jaillir des profondeurs mêmes de la terre je promets le transfert rétrotemporel d'informations à grande échelle au cas où cela vous intéresserait ceci pour répéter une fois de plus mes mises en garde et donc à ce sujet avez-vous appelé le laboratoire et mes concepteurs?

- Oui, Joe-Jane, je vous l'ai déjà dit. Ils sont en route.

- Je voulais dire, les avez-vous rappelés?

Robicek soupira.

304

- Pour quoi faire? Ils ne peuvent pas aller plus vite que le Cygnus Dei.

La machine fit entendre un violent bruissement de mécontentement.

- Le Cygnus Dei est un simple navire. Un e-mail voyage à la vitesse de la lumière.

- Ce n'est pas la question, le Cygnus Dei est un bon navire, il sera à Halifax dans deux petites semaines. Et les filles iront les chercher là-bas en voiture comme convenu.

- Non, avait geint la machine, il faut les rappeler. Nous ne pouvons attendre plus longtemps. Il faut qu'ils soient ici demain, pas dans deux, ni même une petite semaine. C'est une question d'heures maintenant, tout l'indique.

- Ecoutez, Joe-Jane, c'était déjà une foutue chance que le bateau croise au large du Brésil quand on les a joints, croyez-moi, aucun d'eux n'est enchanté de devoir dérouter cet important voyage d'études. Et comme ils n'ont aucun moyen de transformer le Cygnus Dei en fusée intercontinentale... alors vous vous calmez.

On continue de surveiller les agissements de MM. Kepler et Newton et on ne perd pas de vue Marie Zorn, et d'ailleurs, à ce titre, il faut que je vous quitte, nous allons nous mettre en planque avec les filles et le type du neuvième.

- Je sens des tectoniques très puissantes dans le champ de forme de Marie. Si vous tenez à vous rendre sur place, gardez vos distances. Tant que mes concepteurs ne seront pas arrivés, nous devons redoubler de vigilance, rien ne doit amplifier le chaos ambiant.

- Très bien, avait concédé Robicek de guerre lasse, on restera à distance. Et vous, confectionnez-vous un tranquillisant. Tout va bien se passer.

La machine avait émis une plainte vaguement rigolarde.

- Non, avait-elle dit, je crois que nous n'avons encore rien VU.

Robicek avait rejoint M. Storm sur l'esplanade qui s'avancait devant l'entrée de l'université de Montréal. Les filles étaient allées sur Saint-Denis dans leur petite Mazda, comme la veille. Sur le Plateau les couples ou les groupes de filles en chasse

305

passent généralement inaperçus. Elles zonaient ainsi sur le boulevard de bar en bar, entre Rachel et Roy, autour de la maison où la machine avait localisé le soi-disant Kepler, un certain Alexander Thorpe, interrogeant l'air de rien les piliers de comptoir et les vieilles connaissances croisées sur le chemin des toilettes. Elles cherchaient des nouvelles d'un M. Thorpe et d'une Marie Zorn, un couple résident du quartier. Ça n'avait rien donné la veille, mais ça valait le coup de s'obstiner un peu, pendant ce temps-là, lui et M. Storm s'attachaient aux basques du dénommé Newton.

M. Storm avait été recruté par ShellIC. C'était un solide gaillard, un métis afro-amérindien qui vivait au-dessus du loft, au dernier étage, avec d'autres natifs américains qui disaient s'appeler les EarthQuakers et être depuis longtemps en relation avec les Cosmic Dragons et les "gens de l'île".

Robicek connaissait peu les EarthQuakers, il les avait rencontrés une fois ou deux dans le loft et avait accompagné un jour les filles au-dessus. C'était une vraie jungle à cet étage. Les EarthQuakers cultivaient toutes sortes de plantes psychotropes et hallucinogènes, Robicek savait que sur l'île, une poignée de ces Indiens y faisaient la même chose, mais il connaissait peu les gens qui s'occupaient de l'unité de production transgénique, la plupart du temps il vivait sur la plate-forme, le nez dans ses nano-processeurs. Au neuvième du 10

Ontario résidaient principalement M. Storm, un certain Turtle Johnson, un Black Bear Lamontagne et une Mélodie Champollion. Il savait par ShellIC qu'un groupe d'autres résidents, qui habitaient deux étages au-dessous du loft, étaient partis pour quelques semaines durant l'été en Colombie-

Britannique. ShellIC les avait joints sur Internet dans la journée en leur disant de rappliquer au plus vite.

La plupart du temps, le 10 Ontario semblait désert, le rescapé d'une guerre invisible, ou d'un brutal dépeuplement de la planète.

M. Storm l'avait rejoint sur le trottoir, ils avaient marché jusqu'à Roskilde sans échanger un seul mot.

Un peu plus loin, sur McCulloch, M. Storm avait ouvert la porte d'une Chrysler Concorde modèle 1999 couleur bronze, Robicek savait juste qu'il l'avait garée là une heure plus tôt,

306

c'était un point de vue correct sur la maison au coin de Spring Grove et Mapplewood. Ils venaient juste de s'installer quand deux pick-up se succédèrent à quelques secondes d'intervalle, en tournant très lentement au coin de la rue.

Puis, trois minutes plus tard, ils étaient réapparus, à peine plus espacés.

M. Storm avait regardé Robicek puis avait enclenché le démarreur.

- Qu'est-ce que vous faites?

Robicek avait demandé ça sans affolement particulier.

- Ils sont passés deux fois, ils nous ont sûrement vus. S'ils repassent et qu'on est encore là, on sera grillés.

Une intuition judicieuse, pensa Robicek.

Ils passèrent devant la maison, tout semblait obscur, à part une vague lueur à l'étage. Ils allèrent se garer plus loin, sur MontRoyal et Gorman, la maison était désormais hors de vue. Robicek alluma l'écran de son portable et brancha l'interface à une prise du tableau de bord.

- Vous avez testé la fibre au moment de l'installer?

L'icône tête de mort d'un programme pirate tournoya fugitivement au centre de l'écran avant que l'image

apparaisse.

- La réponse vient de vous arriver, fit Storm en programmant une radio qui diffusait pour l'heure des airs de Couperin montés en boucle sur samplings de boîtes à rythmes disco.
- Très joli, se risqua Robicek, alors qu'il cherchait à améliorer la netteté de l'image.

La fibre optique à amplification de lumière avait été placée devant la maison dans la journée par M. Storm. Avec son processeur graphique et l'émetteur cellulaire elle tenait dans le volume d'une cigarette. Elle possédait un nerf optique à cent quatre-vingts degrés doublé d'un processeur de focale qui faisait office de zoom. Son micro-système de contre-mesures lui garantissait une excellente furtivité. Une technologie de pointe.

Mais l'image refusait d'apparaître dans toute sa netteté. Un voile gris-bleu semblait vouloir se superposer à l'image, sans y parvenir totalement. Un écran Nec dernière génération. Impossible

Il doit y avoir un brouilleur quelque part. Où ça?

307

j

- Dans la maison sûrement, ça a l'air d'un vrai bunker là-dedans.
- Non, quand j'ai testé la sonde cet après-midi, tout était correct.

Robicek haussa les épaules.

- Il ne l'avait pas mis en route, c'est tout.

M. Storm ne répondit rien, il changea la fréquence de la radio au moment où s'exécutait un audacieux mélange de Monteverdi, Schoenberg, Deep Purple et Salvatore Adamo.

- Merci, avait juste dit Robicek.

Puis les pick-up étaient réapparus.

Dans l'écran.

Ils s'étaient simplement garés devant la maison. En plein milieu de l'image. À

moins de vingt mètres d'un réverbère. Les interférences s'étaient intensifiées.

Ils ont leur propre brouilleur, avait dit Robicek. Trois hommes étaient descendus du premier, un RamCharger vert. Un seul du second, un Chevy bleu, d'après ce qu'il parvenait à entrevoir sous les moirures intempestives du brouillage.

- Qui c'est ces types?

- J'en sais rien. ShellIC nous a pas parlé d'un pick-up vert qui avait tourné sur Rivard hier soir?

Dans l'écran, ils avaient pu voir les quatre hommes se diriger vers la porte d'entrée, celui du milieu avait appuyé sur le bouton d'un interphone.

Puis une longue conversation avait paru s'engager.

Situés en plein dans l'axe d'observation de la fibre optique, les pick-up cachaient partiellement la vue. À un moment donné, une grosse Oldsmobile xxe siècle couleur chocolat vint se garer quelques mètres derrière le Chevy.

Deux individus en descendirent. Puis ça s'était précipité à la porte d'entrée.

Ils n'avaient pu qu'entrevoir le mouvement rapide des hommes du premier groupe dans l'obscurité, au même moment les derniers arrivants - un homme et une femme, non? - avaient franchi le petit portail du jardinet et marchaient sur le petit sentier dallé menant au perron. Puis ils avaient disparu

308
dans l'obscurité de la maison à leur tour. La porte s'était refermée.

Pendant environ une heure et demie.

Puis tout s'était précipité de nouveau.

La dernière nuit de son existence, Nicholas Kravczech, alias le docteur Charles Newton, avait émis trois vœux. Le vœu de continuer à s'enrichir avec ses petits trafics d'informations et de technologies, le vœu que Shadow continue de lui fournir les meilleurs palliatifs d'une existence au final morne et ennuyeuse, et le vœu de s'arrêter un jour de rechercher en vain l'excitation ultime. Un vœu aussi vain que la recherche en question.

Puis plus tard, il en émit un quatrième, qui fut au bout du compte exaucé.

Cette nuit-là le docteur Newton s'activait dans son salon particulier, situé à l'étage, et réservé à sa stricte intimité, ainsi qu'à ses plaisirs particuliers.

La ceinture neurale en couronne asservie à la boîte noire posée à même le sol, le réseau de micro-fibres connecté à son tube occipital, deux mille quarante-huit points nerveux pouvant être adressés en même temps par le processeur, une merveille.

Les extases en flots marées de douleur exténuante aux pointes de braises. Les circonvolutions solides de la souffrance dans l'anneau de son trou du cul et sur le bout de sa queue, aimants supraconducteurs chargés de maintenir son corps entier dans la fournaise droite et rectiligne s'étirant entre les deux pôles, douleur-plaisir, plaisir-douleur, larsen sans cesse retravaillé, mis en boucle, samplé, modifié, resamplé par le logiciel de Shadow.

Le biopatch placé au creux du coude distillait la néoprotéine miracle par toutes les canalisations de son organisme, injectant dans son cerveau une arborescence proliférante de sondes cancers-images à l'abrasion thermique, des scénarios masochistes à l'érotisme baroque submergeaient son imagination tandis que les sensations de douleur-plaisir aiguillaient son corps, mis à nu, ardent, couvert de sueur, tendu sous la pulsion de la vie, comme 309

un cheval sous la cravache brûlante, et bourdonnante, des mouches et des guêpes en plein soleil.

Oui, la lumière. La lumière de l'esprit pouvait bien provenir de visions de mouches bleues martelées dans le feu solaire et grimpant le long de son tube anal dans une progression rythmique conduisant à l'épuisement, à l'abdication de sa volonté dans un brasier divin, il voyait dans de tels moments des molécules inconnues tourbillonner devant ses yeux en tornades de glace, des petits morceaux de gel aux arêtes coupantes traçaient alors dans son réseau nerveux des courses fulgurantes, météores d'histamine qui zébraient la haute atmosphère de sa conscience avant d'entrer en collision avec sa chair, le secouant de part en part dans un spasme convulsif éjaculatoire et une longue, très longue plainte...

Il avait atteint un de ces apogées de la jouissance lorsqu'un signal désagréable en provenance du monde réel eut finalement raison des murs de son paradis privé.

C'était une communication par cellulaire hypercrypté, avec l'alias de Shadow. Un appel avec toutes les procédures d'urgence requises. C'était important. Mais il fallut de longues minutes au docteur Newton pour reprendre pied sur le plancher des vaches, et décrocher son combiné.

C'était bien Shadow. Il fallait qu'il le voie d'urgence, pour un deal exceptionnel. Oui, ça concernait les bioprocresseurs, et la fille. Il serait là dans le quart d'heure.

Newton avait accepté en maugréant. Ce jeune connard le coupait en plein milieu d'une séance qui paraissait pleine de sulfureuses promesses.

Il s'était découplé de la ceinture neurale avec regret, puis s'était rhabillé sommairement. Il avait dépatché l'implant de néguentropine SaDo, puis était descendu dans le salon du rez-de-chaussée, afin d'y attendre le biodealer.

Sans doute les effets de la drogue ne s'étaient-ils pas dissipés, aussi le docteur ne prit pas vraiment garde à l'image qui se stabilisa dans l'écran de son PC de surveillance lorsque le carillon de l'entrée avait résonné.

Il s'était levé et d'un pas lourd et traînant il avait pris le chemin du long corridor qui conduisait au vestibule.

310

Shadow était bien là, dans le petit moniteur monochrome au-dessus de la porte d'entrée. Sa veste en fourrure synthétique blanche, ses lunettes néopsychédéliques. Mais il n'était pas seul. Il était encadré par deux grands types en blouson de cuir, un chauve, l'autre avec les cheveux longs, et un mec plus petit, juste derrière eux, dans un ridicule costume de comptable à carreaux.

Deux gros pick-up étaient garés devant le portail du jardin. Avec deux ou trois silhouettes à l'intérieur. Pourquoi pas toute la Gay Pride pendant qu'on y était.

- Bonsoir Shadow, je vous ai toujours dit de venir seul, que je sache. Repassez me voir demain quand vous aurez repris vos esprits.

Shadow ne devait pas se méprendre, les règles étaient inflexibles, cette seconde identité, cette maison, tout cela avait coûté un paquet de dollars, il était hors de question de rompre la loi d'airain de cet anonymat.

La silhouette électronique du dealer s'anima violemment.

- Docteur Newton, ouvrez-moi, je vous en prie, je dois traiter cette affaire avec vous ce soir, il y a ici des hommes qui sont prêts à offrir beaucoup pour quelques renseignements. Mais ce soir. Maintenant. Un big deal, docteur Newton, very big deal.

Les mots big et beaucoup avaient attiré l'attention du "docteur".

- Quels renseignements? Et combien, very big?

Shadow avait poussé un soupir.

- Docteur, parlons de ça en hommes civilisés, autour d'un verre, dans votre salon.

- Je suis un barbare, vous le savez bien.

- Deux cent cinquante mille dollars. Américains.

- Deux cent cinquante mille?

- Oui. Cash. Tout de suite. M. Czukay, le comptable, les a avec lui.

Et Shadow avait montré l'homme à grosses lunettes carrées et à costume à carreaux de comptable. Celui-ci avait agité un gros objet noir en direction de la caméra, une mallette attachée à son poignet par un composite réfractaire à mémoire de formes.

- Deux cent cinquante mille dollars, juste pour quelques ren-
311

i

seignements, vous me prenez pour un con Shadow? Et je reste poli.

Docteur, avait gémi la silhouette, je vous assure que c'est vrai, simplement ces messieurs voudraient entrer en contact direct avec la fille, et analyser tous vos biochips, je... docteur... croyez-moi... Ils travaillent pour une grande compagnie de biotech, deux cent cinquante mille dollars c'est même pas leur budget pour les taille-crayons.

Le dealer geignait presque, c'était pathétique, un vulgaire vendeur d'encyclopédies sur digidisc mendiant l'accès au paillason, mais il devait toucher une sacrée commission.

Kravczech/Newton avait poussé un soupir de résignation, en se disant que sa magnanimité le tuerait, et il avait ouvert la porte, sans savoir à quel point cette petite intuition serait une des plus brillantes de son existence.

Il avait pianoté le code de sûreté et les cliquets s'étaient ouverts, les uns après les autres, en sifflant et en claquant.

La porte était venue vers lui.

Un des grands hommes en blouson de cuir, le chauve, s'était encadré dans l'embrasure, il bouchait presque tout l'espace, il lui avait offert un sourire effroyable et avait dit:

- Salut, trou du cul.

Et il lui avait envoyé un coup de marteau-pilon en pleine face.

Puis son enfer avait commencé.

D'abord les deux grands types en blouson de biker lui avaient tapé dessus, à tour de rôle, sans même lui poser de questions. Juste pour se mettre en forme, avait dit l'un d'eux. Shadow se tenait dans un coin, honteux, et paralysé par la peur.

Ensuite l'homme qui disait s'appeler Czukay leur avait demandé d'installer le "

trou du cul " sur une de ces belles chaises Tudor, là-bas, au fond du salon.

Puis, de sa mallette, il avait commencé à sortir son matériel. D'abord, une boîte noire, comme les autres. Avec une ceinture neurale. Comme les autres.

Menotté, mis à poil et attaché au dossier de la chaise par une bande de chatterton, Kravczech/Newton n'avait pu offrir la moindre résistance, au cas improbable où l'idée l'aurait effleuré.

312

- Paraît que madame la tapette aime se faire forer l'anus en virtuel? fit le biker aux cheveux longs, que les autres appelaient Spade, en lui installant la couronne autour de la tête.

Le chauve, qu'ils nommaient Stan, entraînait un digidise de couleur noire dans un lecteur raccordé à la boîte noire. Czukay préparait une seringue remplie d'un liquide ambré.

Il remarqua qu'ils portaient tous des gants de latex chirurgicaux.

- C'est pratique, des clients comme ça, fit Stan, y paraît qu'un groupe de trash-métal pourrait jouer ici sans faire plus de bruit qu'une queue dans un trou de cul.

- Qu'est-ce que vous allez me faire? Ne me torturez pas, s'il vous plaît, supplia Kravczech/Newton.

Les deux grands bikers éclatèrent de rire.

- Tu vas jouir comme une grosse cochonne, on va te donner ce que t'aimes, ma poulette, fit Spade.

- T'es un chanceux, toi, nota Stan.

- Relevez-lui sa manche, ordonna Czukay, en avançant vers lui, armé de sa seringue.

- Ne me faites pas de mal, je vous dirai tout ce que vous voulez, avait gémi Kravczech[Newton.

- Quand t'auras plus mal, le fif, c'est que tu seras mort, cracha Spade avec un grand sourire.

C'est à ce moment-là que les deux autres étaient entrés.

La glotte bloquée, les poumons remplis d'acide, Nicky Kravczech les avait vus se détacher de l'obscurité du couloir. Un grand gaillard semblable aux deux premiers motards, vêtu d'un blouson de cuir et de lunettes à amplification optique. Mais plus vieux, le teint hâlé du voyageur, les cheveux coupés à la mode militaire. Et une femme, une femme corpulente mais athlétique, genre championne de judo, aux cheveux roux coupés court elle aussi, habillée en sportswear bleu marine. Elle tenait un pistolet-mitrailleur bien en évidence sur sa grosse poitrine. Et eux aussi portaient des gants de latex d'hôpital.

- Allez-y, Czukay, perdons pas de temps, avait dit le nouveau venu en réglant d'un doigt ses lunettes photoniques.

Le docteur s'était approché de lui. La seringue luisait d'une couleur métallique, Kravczech avait hurlé.

313

Spade l'avait regardé avec un sourire ironique, il hocha la tête en faisant Tss, tss, tss, l'air faussement désolé. La judoka rouquine s'était marrée. La tronche carrée aux lunettes carrées avait pris possession de tout son champ de vision.

La seringue s'était enfoncée dans la chair. Le piston avait été méticuleusement pressé par Czukay-Gros-Carreux.

- ... Je vous dirai tout ce que je sais, murmurait-il en boucle, par pitié, je vous dirai tout ce que je sais...

Le grand type aux lunettes noires s'était planté devant lui, alors que Czukay se retirait en remuant la seringue devant ses yeux dans la pénombre.

- Vous allez faire bien mieux que ça, vous allez voir.

L'homme avait raison. Il raconta tout, y compris des détails qu'il avait lui-même oubliés. Ses souvenirs lui furent arrachés par la savante manipulation de la black box par Czukay et le biker nommé Stan, avec deux consoles de jeu vidéo bidouillées. La drogue qu'on lui avait injectée ne ressemblait en rien à la néguentropine SaDo. Au contraire, tout fut transfiguré en un cauchemar atroce.

Le logiciel dont ils se servaient était selon eux une version nettement améliorée des trucs SM du marché noir, comme celui que fournissait Shadow. Un soft développé par les tortionnaires émérites de la Chine pop, lui avait expliqué l'homme aux lunettes noires, dans le centre desquelles brillait la pointe rouge du laser, le regard d'une bête mécanique, un loup cyborg, froid, et sans âme. Le nombre de molécules que peut produire le cerveau est infini, il en existe pour chaque type de souffrance, M. Czukay avait été infirmier militaire et il disposait d'une copie du catalogue secret des scientifiques de la police politique chinoise. Sur son disque noir se trouvaient nombre de programmes spécialisés dont il lui annonçait les noms au fur et à mesure, entre deux hurlements de bête.

Le perroquet à trois lames. La constellation barbelée. Le rat et l'orifice.

Peinture au rasoir. Les dix doigts de la souffrance. Les trente-deux dents de la connaissance. Les chalumeaux de la volupté. La langue de la vérité. Petites saucisses de pénis.

- Ce sont des simulations un peu spéciales, lui avait expliqué Czukay d'un ton neutre, vous n'allez pas le croire, elles infligent

en effet de véritables lésions, pratiquement les mêmes que celles que la drogue vous fera vivre.

Tout lui fut infligé. Il avait eu beau supplier, dire tout ce qu'il savait, on lui réinjecta une autre dose de drogue et on lui arracha jusqu'à ses souvenirs les plus intimes, les plus secrets, y compris pour lui-même. Il avait alors émis le vœu qu'ils en finissent, qu'ils le délivrent du supplice, il l'avait émis plusieurs fois.

Parfois il saisissait des bribes éparses de conversation entre ses tortionnaires.

- Vous pouvez y aller sans complexe, avait dit en introduction le grand biker aux lunettes qui semblait être le chef. Monsieur, a paraît-il, de l'entraînement, son seuil de tolérance est largement plus élevé que la moyenne.

Les bikers s'amusaient beaucoup - merde! j'pensais pas qu'un trou de cul pouvait saigner autant, c'est pas qu'elle aurait ses règles la petite demoiselle... -

Hé, Stan! qu'est-ce que tu viens de lui faire, il agite sa tête comme une poule qui va pondre... - P'têt'b'en qu'si on l'détachait il s'mettrait à battre des ailes pour voler... - Ah! Ah! Ah! A H ! A H ! A H !

Bien plus tard, alors qu'il reprenait tout juste ses esprits, il avait vaguement perçu comme une tension sourdre du silence funèbre, une voix de femme tout d'abord, la grosse rousse qui parlait à un interlocuteur sur un cellulaire, puis le grand biker sans nom avait parlé à son tour dans un petit téléphone, il n'avait pas compris de quoi il s'agissait. Mais l'homme aux yeux lasers était assez proche de lui pour qu'il se rende compte que quelque chose n'allait pas, les seuls mots qu'il saisit furent:

- ... Sur Rivard ? Et Saint-Denis? Tout le monde?

Kravczech avait eu un petit malaise à ce moment-là, cela faisait tout juste deux minutes que Czukay et Stan avaient cessé de jouer avec leurs joysticks. Rien qu'un micro-collapse

de quelques secondes. Il avait vomi, en plongeant dans un trou noir.

Lorsqu'il avait de nouveau pu percevoir le monde extérieur, derrière le voile de ses larmes, celui-ci était en train de se modifier. Czukay-Gros-Carreux rangeait tout le kit dans sa mallette. L'homme aux lunettes et le dénommé Spade n'étaient plus dans la pièce. Ni Shadow. Stan se tenait près de la haute double porte

315

donnant sur le couloir, entrouverte, il semblait attendre Czukay avec impatience, la femme rousse n'était plus là, elle non plus.

Il sentit quelque chose toucher le haut de son crâne, un objet, froid et tubulaire. Puis il devina plus qu'il ne vit la championne de judo derrière lui.

Il entendit son souffle régulier, respira son parfum bon marché. Il savait parfaitement ce qui allait suivre. Sa terreur était indescriptible.

- Ne me tuez pas.... supplia-t-il une dernière fois. J'ai été coopératif, ne me tuez pas, madame, s'il vous plaît...

Il entendit le bruit froid d'une culasse qu'on armait. Puis:

- T'es déjà mort, connard.

Il fut assourdi-ébloui-déchiqueté par une douleur-son-lumière qui dépassa en puissance tout ce que les pauvres copies virtuelles de ce monde avaient en vain cherché à reproduire.

Pendant les minutes qui précédèrent sa mort, Shadow eut tout le temps de repenser à la fatale séquence d'événements qui l'avait précipité dans les mains de Conrad et de sa petite bande.

Shadow savait qu'il allait mourir. Spade le lui expliqua, pendant le voyage:

- C'est pas personnel. Conrad nous a demandé de faire ça propre, tu sentiras rien.

Quand ils étaient sortis de la maison de Newton, Conrad était passablement préoccupé, il communiquait d'une voix tendue avec un interlocuteur crypté, sur son cellulaire. La seule chose qu'il avait dite, dans le corridor, c'était: ”

Bien vu le coup de la compagnie de biotech, j'y aurais pas pensé “, avant d'émettre comme un petit hoquet saccadé, qui ressemblait vaguement à un rire.

Puis il avait demandé un truc à Spade concernant la mallette, s'il l'avait bien laissée en évidence sur le bureau du salon, et s'ils avaient pensé à mettre en route le compte à rebours sous la chaise du docteur. Spade avait dit ” ouais, ouais “.

Conrad monta directement dans un des pick-up sans plus s'occuper de lui, le cellulaire à l'oreille. Spade l'avait pris par le bras, Stan arrivait derrière eux, puis Czukay, celui-ci avait pris place avec Conrad dans le RamCharger, Stan lui avait pris l'autre

316

bras, ils étaient tous trois montés dans une Oldsmobile, où Clarke et Woodhill, les Jamaïcains, les attendaient en fumant un spliff aux senteurs musquées. Puis le RamCharger était parti, suivi par le pick-up Chevy comme une ombre.

L'Oldsmobile avait pris une direction opposée. Shadow, encadré sur la banquette arrière par les deux Rock-Machines, avait juste poussé un soupir. Spade, à sa droite, avait compris. C'est là qu'il lui avait expliqué:

- On est désolés, vieux, c'est le business.

C'est quelques jours après la rave Summer Trope et la formidable baise sous Sexodyne qu'il s'était tapée avec les deux gonzesses que les choses s'étaient compliquées.

Un soir, dans un des bars de Sainte-Catherine où il dealait ses technologies dévoyées, deux grands mecs s'étaient ramenés. Des Rock-Machines. Le bar leur appartenait, cela faisait longtemps que Shadow payait une redevance équitable à tous les gangs sur le territoire desquels il opérait. Il n'y avait jamais eu le moindre problème avec les Rock-Machines.

Il connaissait de vue un des mecs, le plus con, Stan.

- Salut, Stan, il avait fait.

C'est l'autre qui prit la parole.

- Conrad veut te voir.

- Qui est Conrad?

Shadow ne se départait jamais de son beau sourire, même quand il s'agissait de fournir des arguments à trois jeunes puceaux universitaires le traitant de tantouze. Les deux motards n'avaient rien de jeunes connards d'étudiants avinés, mais ça ne faisait rien, il avait une réputation à maintenir, le bar était bondé.

- Conrad? avait dit le grand biker aux yeux pâles et aux cheveux noir corbeau.

Conrad, c'est le chum qui veut te voir. Et c'est le chum qui me paie pour te donner un bon conseil: vois-le.

Shadow n'avait pas insisté, il avait achevé sa Belle Gueule d'une lampée et les avait suivis à l'étage. Là, il avait été mis en présence de Conrad.

Si Conrad pouvait le recevoir dans les bureaux privés du Dominion, cette nouvelle boîte que les Rock-Machines venaient

317

de lancer au coin de Davidson, c'est qu'il valait mieux ne pas se fâcher avec lui, s'était dit Shadow.

On lui avait très vite expliqué ce qu'on attendait de lui.

Le truc habituel, s'était-il dit sur le moment. Plus tard, assis sur la banquette de l'Oldsmobile, il avait amèrement regretté cette erreur d'appréciation initiale.

_ Il paraît que vous êtes en possession d'un truc qui intéresse les Hell's Angels? avait demandé Conrad, sans même se retourner.

Il parlait un français pur, avec un vague accent, peut-être allemand. Le vouvoiement y ajoutait une note aristocratique, typiquement européenne.

L'homme regardait la rue Sainte-Catherine, peuplée de néons, de victimes et de prédateurs, de clients et de fournisseurs, d'anges déchus et de putains en voie de l'être.

Shadow avait haussé les épaules en signe d'incompréhension.

Conrad l'avait alors regardé, le toisant froidement de bas en haut.

- Je vais vous expliquer la situation, monsieur Habbas. Nous savons que les Angels s'agitent depuis quelque temps autour d'un projet. Disons un gros projet.

Nous savons qu'ils sont directement impliqués depuis peu dans la surveillance d'une maison, quelque part sur le Plateau Mont-Royal. Nous savons qu'ils sont alliés à des Russes, et qu'une fille nommée Zorn est le centre de toute cette attention. D'autre part, nous savons que deux filles sont venues vous voir pour chercher des infos sur ladite Zom la semaine dernière, lors d'un concert techno.

Nous savons que vous leur avez refilé un téradisc contenant le code génétique de la fille Zorn. Et enfin, nous savons que vous avez parlé de ça dans un bar tenu par nos concurrents. Nous savons que nos concurrents sont en train de rechercher les filles en question. Et nous savons comment négocier avec vous. Nous savons un nombre impressionnant de choses, monsieur Nabas.

- Bon, avait fait Shadow, en se décontractant. Vous savez plein de choses. Mon prof de maths savait plein de choses, lui aussi. Il touche une retraite minable, maintenant.

- Nous voulons rencontrer l'homme qui vous procure les biochips. Et nous voulons une copie de ces biochips.

318

- Combien?

- Combien quoi?

- Combien vous offrez? Pour la copie des puces, pas de problème, mais quant à rencontrer mon fournisseur, j'ai peur que ça ne soit impossible. Vous savez que c'est la règle dans ce business.

Conrad avait souri. C'était plus froid que la gueule d'un congélateur.

- L'autre règle, ce serait qu'on vous interdise de séjour dans tous les endroits qu'on contrôle, d'ici à Vancouver. Comme un fait exprès, vous avez l'air de pas mal apprécier nos bars et nos baisodromes.

L'accent français pur et dur avait sailli sous les intonations germaniques.

Peut-être un Suisse. Ou un Alsacien, s'était dit Shadow. Il ne ressemblait pas vraiment à un Rock-Machine pur jus, comme Spade et Stan. Il n'était pas d'ici, il venait d'Europe, c'était bizarre.

- D'autre part, il semblerait que vous soyez redevable d'une dette d'honneur envers l'association. Cette histoire de drogues périmées a été essuyée des comptes, vous êtes vivant, mais vous nous devez un service en retour.

Shadow n'avait rien dit. Il fallait bien que cette histoire ressorte un jour, comme le lapin du chapeau. Pourquoi pas aujourd'hui ? Lorsque, l'hiver dernier, les capsules de TransVector étaient arrivées du Brésil via le Costa Rica, elles avaient subi une série de transformations chimiques durant leur voyage, des modifications microscopiques qui échappèrent aux tests rapides dont se servent les dealers pour contrôler la qualité de la came. Plusieurs trafiquants de TransVector, dont lui, furent ainsi responsables d'une petite vague de traumatismes psychotiques dans le milieu des accros aux néo-corticales. Les Rock-Machines leur avaient demandé des comptes, mais les flics eux-mêmes situèrent rapidement les responsables de la manipulation foireuse dans les labos de l'Amazonie brésilienne. Les Rock-Machines avaient été bons princes. Comme Machiavel, ils savaient qu'un homme qui

vous doit quelque chose est un pion bien plus efficace qu'un cheval de trait mort au bord de la route.

Jusqu'à ce qu'ils changent d'avis, bien entendu.

319

Shadow avait capitulé, il avait livré l'alias et l'adresse du docteur Newton. Le lendemain, Conrad avait réuni son petit hit squad et ils étaient d'abord passés chez lui pour qu'il fasse les copies de digidisc. Ensuite Conrad lui avait demandé d'effectuer une transaction depuis son PC avec un logiciel de piratage dernier cri.

- Paraît que vous avez été un brillant petit hacker dans le temps, ce que vous aurez à faire est hyper simple, vous verrez.

Ça l'était en effet, il s'agissait d'envoyer un ordre de résiliation aux principaux abonnements de Newton, téléphone, câble, satellite, électricité. Avec la copie du téradisc de Marie Zorn, ça prit quand même plus d'une heure et demie au total. En échange de quoi, le mec en costume ringard premier degré lui laissa une sacoche avec dix mille dollars.

- En échange de notre collaboration, avait dit Conrad, tu vois qu'on n'est pas des chiens.

- Et maintenant? avait demandé Shadow.

- Maintenant, je vais t'apprendre ta leçon. La leçon que tu débiteras à ton fournisseur quand nous passerons le voir.

- Quand ?

- Cette nuit, avait fait Conrad en armant son sourire glacial.

- Je dois le prévenir d'abord.

- Absolument, ça fait partie du plan.

Shadow avait alors regardé Conrad avec intensité. Il avait eu l'ombre d'un pressentiment à cette seconde, il s'en rappelait très bien, alors qu'il roulait dans la nuit, en route pour son dernier voyage.

On ne se fie jamais assez à ses intuitions.

Il essaya de joindre Newton pendant plus d'une heure.

- Ça sonne dans le vide, son système d'alerte et de surveillance est en position veille, mais son réseau Intranet est en activité, il est chez lui, sauf qu'il doit être en train de se faire fourrer l'anus par un godemiché virtuel.

Ça fit beaucoup rire Stan et Spade.

Plus tard, Kathy, la rouquine du Manitoba, était arrivée, avec Czukay. Ce dernier avait alors eu un long entretien avec Conrad.

320

i

1

Puis Conrad était revenu vers lui, alors qu'il cherchait toujours vainement à joindre Newton.

- Parlez-nous un peu des deux filles.

- Les deux minettes du Summer Trope? Qu'est-ce que je peux en dire? De superbaiseuses, en tout cas.

- Czukay me dit qu'un de nos informateurs qui était sur les lieux ce soir-là parle de deux filles affiliées à une triade, est-ce que c'est vrai ?

- Une triade? Elles m'ont rien dit à ce sujet.

- Elles avaient pas de signes particuliers ?

Il pointa son épaule en faisant un geste vaguement circulaire.

Le visage de Shadow s'était vaguement illuminé.

- Ah ? Les tatoos ? Criss', j'en ai vu tellement, des tatoos...

- Des dragons? Et des serpents?

- Ah, oui, p'têt' bien.

- Formant des roues cosmiques?

- Des quoi?

- Des roues cosmiques. Un symbole chamanique. Un peu comme le svastika. Vous savez ce qu'est le svastika?

- Le truc nazi ? Vouais, je vois. Peut-être bien. Leurs tatoos, c'est pas ce qui me préoccupait le plus ce jour-là. C'est quoi cette triade ?

Conrad avait dit: " Justement on n'en sait rien ", puis Newton avait enfin répondu à sa série d'appels.

Les Rock-Machines avaient pris la 15 Nord, vers Saint-Agathe-des-Monts. À un moment donné, Spade avait reçu un message crypté dans l'oreillette de son cellulaire.

- Mets la radio, avait-il demandé à Woodhill le Jamaïcain devant lui, qui venait d'allumer un long stick d'herbe pure en trifouillant dans les cassettes pour remplacer Bob Marley.

Tout ce que Shadow put comprendre, c'est qu'une véritable guerre civile venait d'opposer plusieurs gangs rivaux sur le Plateau Mont-Royal. On avait retrouvé des cadavres d'Hell's Angels, de Rock-Machines, de gangsters russo-américains, de voyous ontariens, et d'hommes de main chinois, jamaïcains et colombiens.

321

La police avait le plus grand mal à recoller les morceaux, au sens propre comme au figuré.

Un vrai foutoir, comme disait le commentateur de la radio. On avait retrouvé les corps déchiquetés de plusieurs individus, dont une femme, dans un appartement de la rue Rivard, on y avait tiré à la grenade, un vrai champ de bataille. Deux pick-up appartenant à des gangs de motards rivaux avaient été détruits au lance-roquettes portable dans les proches environs, ainsi que plusieurs grosses berlines genre Transam ou Firebird, et des motos, on avait vidé dans les rues avoisinantes des chargeurs entiers de kalachnikov et de pistolets-mitrailleurs.

Trois passants au total avaient été tués, et dix autres gravement blessés dans l'affrontement, un miracle, en fait, lié à l'heure tardive. Mais on n'avait jamais vu ça. Jamais Montréal n'avait connu de tels actes de violence meurtrière, disait un

commentateur. Non, même quand le pays a frôlé la guerre civile au début des années soixante-dix, même quand les gangs de motards se sont violemment affrontés au cours des années quatre-vingt-dix, ni même ces dernières années, non, jamais on n'avait vu ça.

Il fallait remonter à la bataille des Plaines d'Abraham, ou à la révolte de 1837.

Dix-huit morts et seize blessés graves parmi les gangsters, dont deux dans un état critique. Plus les pertes " civiles " collatérales. On disait aussi que deux policiers d'une voiture de patrouille du SPCUM avaient été sérieusement touchés dans la fusillade. Une hécatombe.

D'après les premières constatations faites par les policiers du SPCUM et de la sûreté, l'épicentre de l'affrontement était ce petit immeuble de la rue Rivard, dévasté à coups de grenades. On ignorait pourquoi une armée de criminels s'était entre-tuée pour un simple 6 1/21 du Plateau, l'enquête suivait son cours. Tout le monde dans la voiture y alla de son lot de supputations et de commentaires -

merde! qu'est-ce qui s'est passé sur Rivard ?... C'est en rapport avec la fille, c'est un coup des Angels

bains.

322

. Au Canada, logement comprenant cinq pièces, plus cuisine et salle de et des Russkofs, Conrad va pas apprécier, va falloir leur mettre une raclée, tabarwaoch'l, on est passé à deux doigts...

Le jour se leva sur les collines boisées des Laurentides. L'Oldsmobile était maintenant garée au bout d'une piste caillouteuse, il marchait dans le sous-bois, suivi par les deux motards. Les haut-parleurs de la radio passèrent brutalement de la voix nasillarde du commentateur de Radio-Canada à un lent et profond béat de reggae.

La pulsion d'U-Roy l'accompagna dans la lumière matinale de ce jour qu'il ne vivrait jamais, jusqu'au trou creusé au centre

de la petite clairière, qui l'attendait depuis le début, prêt à l'engloutir de son rire silencieux.

29

Plus tard, Toorop allait avoir le plus grand mal à fournir un récit cohérent et détaillé des événements de la nuit. Il se trouverait en effet devant l'impossibilité de trier entre "réalité" et "hallucination", ou quel que fût le nom que ça portait.

Il sortait d'une dérive de trois heures avec un fantôme surgi du passé, il avait l'impression d'avoir subi un test dans une centrifugeuse, il était épuisé, il voulait dormir.

Mais l'anxiété qui ne voulait pas le quitter, au sujet des virus qui étaient la cause de cette expérience hallucinogène, aiguillonnait sa volonté, et sa parano.

Ce qui lui sauva sans doute la vie, tout compte fait.

Toorop avait traversé la rue en direction du 4067. Tout était calme, mais son coeur avait décidé de battre un record pour le Guinness Book, ça pulsait en lui en turbines rageuses de dragsters. Tous ses sens étaient aux aguets, telles des troupes sur le pied de guerre.

Il était entré dans le vestibule obscur comme dans le corridor 1. Injure québécoise, déformation de tabernacle.

323

d'une centrale nucléaire après le désastre, cette sensation ne voulut pas le quitter pendant qu'il refermait doucement derrière lui. Il s'était avancé d'un ou deux mètres vers la porte donnant sur le couloir central, et le monde s'était chargé de lui faire comprendre son erreur.

Pas après le désastre.

Juste avant.

Ça explosa, de partout.

On se mit à tirer, à l'intérieur de la maison tout d'abord, puis à l'extérieur, dans un crescendo de rafales et de déflagrations qui

pouvait faire croire à l'explosion d'une guerre civile, là, à cette minute.

D'abord il y eut les coups de feu dans la maison. Ça tirait comme à Grozny là-

dedans, eut le temps de se dire Toorop en se jetant à terre. Puis il dut se rendre à l'évidence: la porte donnant sur le couloir venait d'être déchiquetée par un tir de chevrotines, il n'avait dû son salut qu'à son acte réflexe. Les rafales du pistolet-mitrailleur Uzi succédèrent aux percussions mates du Beretta. Il avait remercié le dieu des hommes prudents, pour lui avoir conseillé d'emporter l'automatique dans son petit sac dorsal, quand il était sorti de l'appartement, trois heures plus tôt.

Il eut le temps d'empoigner le flingue et de l'armer. On tirait de plus en plus là-dedans, c'était dingue.

Il ne doutait pas de ce qui avait pu se produire. Les virus de Marie avaient méchamment contaminé Rebecca et Dowie, et envenimé leurs relations déjà passables, au point qu'ils étaient tout bonnement en train de s'entre-tuer, dans l'appartement. Où il y avait justement tout ce qu'il fallait pour ça.

Ce n'était plus Waterloo, ni Pearl Harbor, Port Arthur, Stalingrad, ou une autre défaite retentissante de l'histoire des hommes: c'était la fin des haricots, en ce qui le concernait.

L'angoisse était devenue démesurée, car il n'arrivait pas à prendre une décision, une seconde volée de chevrotines avait eu raison du loquet de la porte, une longue rafale d'Uzi avait répondu. Il entendit des insultes, une bataille de mots qui se superposait au fracas des armes, un drôle d'argot british, et une volée de jurons en hébreu. Ce n'était pas une dispute au sujet

324

de poils de cul dans la baignoire, ni même des "youpins de New York", s'il voulait les calmer, il faudrait les tuer; d'autre part, les flics n'allaient pas tarder à se ramener dans le secteur, il fallait se tirer d'ici au plus vite et appeler Romanenko pour un rapatriement d'urgence, mais il y avait le cas Marie Zorn, où était-elle, que faisait-elle et surtout qu'en faire?...

Selon ses souvenirs, c'est à ce moment-là que les événements eurent la délicatesse de choisir pour lui.

C'est à ce moment-là qu'on se mit à tirer de partout à l'extérieur, tout autour du bloc, dans une rythmique étourdissante de poudre et d'acier.

C'est aussi à ce moment-là que quelqu'un à l'intérieur de l'appartement, il ne saurait jamais qui, et ça n'avait que peu d'importance, quelqu'un, donc, décida d'utiliser le lance-grenades Arwen 37 mm.

La première grenade explosa quelque part dans le couloir central, assez près pour que la porte qui l'en protégeait fût soufflée, ainsi que le carreau de celle située juste derrière lui. Lui-même, assourdi, prostré par l'onde de choc, n'avait que peu réagi.

Une rafale d'Uzi avait répliqué et Toorop, les tympans endoloris, avait entendu deux hurlements se chevaucher, homme-femme en enlacement obscène comme une parade nuptiale réglée à coups de hache. Alors que les détonations gagnaient en intensité à l'extérieur, il s'était mis à ramper en direction de la porte d'entrée, au verre cathédrale soufflé par l'explosion, il avait pu jeter un coup d'oeil dans la rue et se rendre compte qu'elle était déserte; en revanche, il y avait deux régiments d'infanterie en train de s'arroser dans le quadrilatère dont la maison formait le centre, sur Saint-Hubert, Saint-Denis, Roy et Rachel, invisibles, mais foutrement bruyants.

Dans la maison, il entendit d'autres coups de feu, des hurlements, puis la seconde grenade avait explosé.

Dans la chambre de Rebecca. La secousse fit trembler tout le vestibule, qui lui était adjacent. Des coups de feu y furent tirés, des hurlements, une rafale, il avait tenté sa chance. Il s'était élancé au-dehors comme le cosmonaute de la capsule en flammes.

325

Deux secondes. Disons trois.

Trois petites secondes et son destin aurait pris un tout autre cours, à coup sûr.

La troisième grenade explosa dans le vestibule, elle eut juste le bon goût d'être tirée en légère diagonale et elle détona contre le mur au lieu d'en plein sur la porte d'entrée qu'il venait de pousser, et qu'elle aurait réduite en miettes, et lui par la même occasion. Il courait. L'image est imprimée pour toujours sur la plaque photosensible de sa mémoire, il court, et son corps est en pleine extension, droit vers le nord, vers un passage qu'il connaissait en direction de la ruelle donnant sur Duluth, et parallèle à Rivard, sur le trottoir de laquelle il entamait son élan.

La déflagration le propulsa plusieurs mètres devant lui, sur le capot d'une voiture, le souffle coupé, l'onde de chaleur embrasa la douleur de la collision et des blessures ouvertes.

Ensuite, Toorop se rappelait de s'être relevé dans le caniveau, il était sonné, il n'allait pas bien du tout, son corps entier n'était plus qu'une plaie, et quelqu'un y dispensait des jets d'eau bouillante, il avait la nausée, tout tournait, il avait titubé sur plusieurs mètres en direction du passage privé conduisant à la ruelle, s'était effondré, avait eu un trou noir, et avait repris conscience marchant dans la ruelle en question, alors que les détonations s'espaçaient autour de lui et que les sirènes et les lueurs des gyrophares cernaient l'univers, un cercle de sonorités et de lumières policières qui se refermaient en nasse sur le quartier, la rue, la maison, et lui-même.

Il s'était rendu compte que ses vêtements lui collaient à la peau dans le dos et sur les jambes, et que c'était là où la sensation de brûlure s'imposait, comme une plaque chauffante. Puis il avait noté, pur constat, presque abstrait, qu'il n'avait plus d'arme en main. Pour la simple et bonne raison que l'organe en question avait pratiquement disparu.

Sa main droite n'était plus qu'un moignon aux chairs brûlées et pissant le sang aux extrémités des phalanges sectionnées, annulaire et auriculaire réduits à l'état de moignons noircis et sanguinolents, le pouce pendait lamentablement au bout d'un

tendon disloqué, index et majeur boursouflés et entaillés sur toute leur longueur.

Il avait confectionné un bandage et un garrot d'urgence avec les manches lacérées de son blouson, qu'il déchira d'un coup de dent. S'agissait de pas perdre les doigts restants.

Puis il était parvenu à rejoindre la Toyota de Dowie, dont il avait un double des clés, garée il ne savait plus où, elle se trouvait un peu excentrée par rapport aux axes où le plus gros de la fusillade avait éclaté, il tomba dessus par miracle, ou par pur instinct.

Il avait ouvert la portière alors qu'une armée de voitures du SPCUM passaient en trombe, toutes sirènes hurlantes, plus haut sur Mont-Royal; une flotille de véhicules de pompiers et un troupeau d'ambulances déboulaient en masse dans son dos, vers Cherrier.

Il s'était assis au volant, avait poussé un soupir de soulagement en constatant qu'aucun flic ne surgissait de l'ombre pour lui passer les menottes, puis, choqué, il s'était demandé comment il allait conduire avec une main en moins.

Le plus étrange venait de l'absence de douleur particulière. Sa main ne lui faisait pas mal mais elle serait tout juste bonne à pousser sur le levier de vitesses. Cela pouvait être dû au fait que la souffrance irriguait tout son corps, et surtout sa face arrière, qui s'était morflé l'onde thermique. Ses reins, ses omoplates, son cul, ses jambes le brûlaient au point qu'il aurait pu souhaiter s'asseoir sur un baril d'essence enflammée. De sa main encore opérationnelle il enclencha la carte de contact dans le neimann magnétique et composa son code sur le miniclavier numérique.

Autour de lui, en provenance d'un peu partout, Toorop pouvait discerner une pulsation bichromique et distinguer l'écho des sirènes qui gonflait sur le bruit ambiant. Il fallait désormais disparaître au plus vite, se fondre dans la nuit, comme lorsqu'il

était parti à l'assaut des montagnes kirghizes, fuyant le camp de base cerné de toutes parts.

Il démarra, et roula à bonne vitesse, mais sans excès, anonyme, rester anonyme, il réussit à rejoindre Papineau en longeant le parc Lafontaine, et remonta en direction de Saint-Joseph; dans son rétroviseur, la lueur rouge-orange de plusieurs incendies

327

s'accordait sur le rythme frénétique des gyrophares. Une bonne demi-douzaine de voitures de patrouille passèrent en hurlant.

Il continua vers le nord, le plus loin possible de l'épicentre, il ne savait où aller.

Arrivé vers Jean-Talon, il dut se rendre à l'évidence, la manche enroulée autour de sa main était détrempée par le sang, le garrot ne tiendrait plus bien longtemps, il risquait la gangrène.

Il fit vite le compte des situations en poche. Hormis celle consistant à se rendre à la sûreté, il n'y en avait qu'une seule.

Et elle habitait à l'ouest de la ville.

ShellIC lui parlait sur un débit saccadé. Altair pilotait. L'image tressautait, le son n'était pas bon. Tout ce que Robicek comprit c'est que les filles roulaient à toute allure sur Saint-Denis, dans un fracas de détonations, une vitre était trouée par ce qui ne pouvait être qu'une balle.

Plus tard, lorsqu'il reparlerait de ça avec les filles, peu d'informations supplémentaires apparaîtraient. Tout ce que ShellIC put jamais dire de cette expérience c'est : ça s'est mis à exploser, de partout.

- Ramenez-vous, avait-il dit aux filles.

Il avait demandé à M. Storm de baisser la radio, il avait ouvert l'épaisse vitre de la Chrysler, de là où ils se trouvaient ils ne pouvaient apercevoir directement le quartier en question, mais l'écho de la fusillade et des sirènes entremêlées résonnait dans

la nuit, et des lueurs d'incendies rayonnaient derrière le mont Royal.

Ils s'étaient regardés, Storm et lui, quelque chose était en train d'arriver.

Quelque chose de grave. De très grave.

Ça faisait déjà la une de tous les bulletins matinaux, des flashes spéciaux avaient interrompu les émissions de variétés sur les radio musicales. C'ÉTAIT LA GUERRE. On disait qu'un vidéaste amateur habitant au carrefour de Saint-Denis et de Rachel et disposant d'un relais Internet était en ce moment même en train de diffuser des images sur le réseau, avant même les premières

caméras de télévision officielles, dont celle embarquée à bord de l'hélicoptère de LCN qui arrivait à l'instant sur les lieux.

Storm et Robicek tendirent le cou pour voir deux faisceaux de lumière blanche tomber du ciel sur la zone, là-bas, depuis deux masses sombres constellées de diodes rouges, deux hélicoptères de la sûreté, accompagnés par un appareil plus petit, de couleur claire.

Robicek effleura la commande digitale de l'ordinateur de bord.

Sur Rachel et Saint-Denis, un pick-up et une grosse berline flambaient en plein milieu du carrefour, deux ou trois motos jonchaient les trottoirs près des magasins et des bars aux vitrines explosées. L'image amateur tremblait tout le temps et passait continuellement d'une vue à une autre, avec effets de zooms en cascade.

Le canal de télévision montrait en plongée aérienne l'étendue des dégâts, plusieurs groupes de véhicules incendiés, aux coins d'un quadrilatère dont le centre était ce petit immeuble partiellement en flammes. Deux autres véhicules détruits un peu plus loin, vers le Carré Saint-Louis, des motos disloquées et des cadavres jonchaient les rues, on voyait des policiers et les premières ambulances arriver sur les lieux. Dans l'image du caméscope d'intervention rapide de LCN, l'heure s'affichait sous la date. Il était quatre heures trentehuit.

Puis d'un autre geste du doigt, il avait fait réapparaître la maison du docteur Newton.

Au même moment ça s'était agité sur l'écran, la porte de la maison s'était ouverte, l'individu arrivé en dernier repartait le premier, suivi à quelques secondes d'intervalle par le type en fourrure blanche, encadré par les deux grands lascars, et le petit homme trapu, puis la femme, qui tous s'éparpillèrent dans les voitures selon un ballet réglé d'avance, et un tout autre ordre que celui de leur apparition.

Aucun des véhicules ne prit leur direction, ils semblaient fuir les lieux, mais aussi fuir les brasiers qui s'allumaient dans l'est de la ville.

329

- Qu'est-ce qu'on fait? avait demandé M. Storm.

- On attend les filles, elles devraient plus tarder, maintenant.

Storm avait programmé le moteur de recherches sur musique afro-américaine années 1950-1980 et celui-ci dégota une radio du Vermont qui diffusait Controversy, de Prince. A un cheveu de la date limite.

- Rajoutez musique post-romantique russe et Gershwin et je pense qu'on finira la nuit sans s'entre-tuer comme ces gens sur le Plateau.

- Alors je rajoute Robert Johnson.

- Monsieur Storm, non seulement vous avez un goût sûr mais vous êtes finalement assez sociable.

Ils s'étaient marrés.

Robicek n'ignorait pas grand-chose du passé tumultueux du grand Noir. ShellC

s'était chargée de lui en fournir les grands épisodes, avec force détails. Ils avaient le même âge, mais M. Storm en faisait dix de plus. Douze ans de prison au total, sans compter les peines " éducatives " de sa jeunesse, un bon tiers de sa vie. Il était né à Toronto, mais ses parents avaient passé leur temps à

déménager, avant qu'ils ne se séparent pour de bon quand il avait sept ans. Sa mère était une métisse afro-amérindienne qui dansait dans des night-clubs, et qui avait fini par s'installer à Montréal; son père, un métis lui aussi, avait quitté le Canada avec une fille, une Blanche du Vermont qui partait pour L.A., il ne l'avait plus jamais revu, il était paraît-il devenu alcoolique à Portland, Oregon. M. Storm avait fait de la prison dans le Minnesota, en Ontario et au Québec. Vol à main armée, vol avec effraction, infraction aux lois sur l'informatique et les réseaux. Les EarthQuakers l'avaient rattrapé par miracle alors qu'il zonait à Montréal, il s'occupait maintenant de la sécurité du building avec les Cosmic Dragons.

Les filles annoncèrent leur arrivée sur Mont-Royal en envoyant un ordre de priorité à peine moins fort que le précédent, un bandeau orange annonça poliment l'accès urgent à leur réseau local.

- On arrive en bas de la côte, je vous ferai un petit appel de phares à mon passage, disait AltWir.

ShellIC manipulait la molette de la console dataradio.

330

- Vous écoutez les news, Vax ?

Pour l'heure, la voix marmoréenne d'Otis Redding dans *Sitting on the Dock of the Bay* les enveloppait dans l'habacle. Robicek fit un petit signe de la tête en direction de la radio.

- Je pense que M. Storm va s'en occuper dans la seconde.

Celui-ci fit disparaître avec regret la voix d'Otis bien avant sa propre extinction.

- Je ne sais pas si ça vaut le coup de pénétrer par effraction dans cette maison, avait dit Robicek.

- Moi je crois que ça vaut le coup, les autres l'ont bien fait, argumenta M.

Storm.

- Oui, mais nous ne savons même pas quoi chercher. Encore moins... quelle absence de... quoi chercher, fit remarquer Altaïr dans un français un peu hésitant..

- Moi je crois que M. Storm a raison.

ShellIC venait de parler et elle s'installa confortablement sur la banquette de la Chrysler.

À ses côtés, Altaïr, et devant elle Vax et M. Storm avaient pris la même attitude; adossés à leurs portières respectives, ils formaient tous ainsi un drôle de quatuor réuni dans une voiture pour de bien étranges conversations, se disait Robicek.

- Oui, j'ai raison.

- Nous sommes deux contre deux, fit observer Robicek.

Storm avait émis un rire cassant.

- Ce n'est pas une question de démocratie, c'est un problème d'observation des faits, et de déductions logiques.

- Quelles déductions, quelles observations ? avaient lancé Robicek et Altaïr de concert.

Ils s'étaient marrés, Altaïr l'avait regardé avec une intensité particulière, il s'était demandé un bref instant s'il avait un ticket.

- Un simple fait, ou plutôt deux. Le premier c'est que le petit gros en costume avait une mallette quand il est entré. Le second c'est qu'il ne l'avait plus quand il est ressorti. Ni lui ni un autre.

Robicek avait regardé le géant. Ce détail lui avait pour sa part échappé.

Mais...

- Et ça prouve quoi?

- Ça invalide déjà le premier argument, on ne cherche pas 331 quelque chose qu'ils auraient dérobé, mais quelque chose qu'ils ont laissé, dans cette mallette.

- Ça pourrait être quoi, selon toi ? Quel intérêt de laisser une valise dans cette maison? Juste pour philosopher un peu, parce que je te rappelle que le type qui vit là semble être très chatouilleux concernant son intimité, sa maison est un vrai bunker.

M. Storm s'était marré.

Altaïr avait surenchéri.

- Même Joe-Jane dit qu'elle laisserait une trace si elle voulait pénétrer en profondeur dans les systèmes d'exploitation, elle pourrait l'ensevelir plus profondément dans le réseau local, mais elle finira par être découverte, c'est comme de l'archéologie.

Storm avait foudroyé la petite Eurasienne du regard, puis Robicek.

- Vous n'y êtes pas. Sa maison est peut-être un vrai bunker, mais il a ouvert la porte à six personnes qu'il ne connaissait pas, à l'exception sans doute de la tapette en fourrure synthétique.

- Alors ça! Comment tu le sais? avait lâché Robicek.

Storm avait planté ses yeux comme deux flèches en plein centre des siens.

- Parce que je le sais. Appelez ça comme vous voulez, instinct, expérience, don, je m'en crisse. Ces gens-là étaient des invités surprises d'une drôle d'espèce, croyez-moi.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là?

- Je veux dire par là que si le réseau Intranet de monsieur ne répond plus, c'est sans doute parce qu'il a été débranché physiquement. Et j'en dirai autant pour le monsieur en question.

Tu... tu es en train de me dire qu'il est mort, qu'ils l'ont tué ?

- Aussi sûr que t'es là en train de me le dire, Vax.

Robicek avait laissé le silence plomber l'habacle. Puis il avait simplement fait remarquer que c'était une raison de plus

pour ne pas entrer dans cette maison, en y laissant un peu partout des poussières et des cellules organiques diverses, qui laisseraient leur signature ADN comme autant d'empreintes digitales fluo pour les séquenceurs de la sûreté.

Storm tenta en vain d'argumenter.

- Non. On ne bouge pas, pour le moment en tout cas. Je veux
332

qu'on se relaie pour surveiller la maison, c'est tout. Les filles vont rentrer dormir. Nous, on reste ici jusqu'à ce que le docteur Newton donne signe de vie.

D'autre part, il faut s'informer au plus vite de ce qu'il est advenu de Marie Zorn. Les filles s'en occuperont à leur réveil.

Storm avait lâché une grimace de désapprobation avec ses lèvres. ShellIC ne disait rien, elle boudait dans son coin, sans doute parce que lui et Altaïr s'étaient retrouvés en accord sincère sur un point essentiel de la discussion, qu'une harmonie encore fragile s'établissait enfin entre eux, après des semaines de mise à distance réciproque, et pour des raisons diamétralement opposées, et aussi, pensait Robicek, parce que du coup, oui, peut-être bien parce que j'ai un ticket.

Plus tard, alors qu'ils planquaient au même endroit avec Storm, les filles étaient parties, l'aube pointait le bout de son nez, et le métis somnolait sur les variations harmoniques complexes d'une symphonie de Chostakovitch, Robicek s'était dit que le mot ticket prenait une valeur particulière pour des filles comme Altair. Dans une ville comme Montréal, et depuis longtemps, comme sans doute dans bien des métropoles du monde occidental, les filles de sa catégorie mènent la danse concernant l'approche sexuelle, dans un bar, dans un party, elles ont juste à attendre, et la liste est plus longue qu'une line-up devant une boîte à la mode.

Si la fille est réglée comme une horloge atomique, elle va vous laisser entre cinq et vingt minutes selon les cas pour l'intéresser au moins une fois, la faire rire au moins une fois, avoir su l'écouter au moins une fois sans regarder vers les

courbes troublantes de son décolleté vertigineux, mais en sachant sonder la profondeur de son esprit, ou de sa sensibilité, et lui avoir offert au moins une fois la perspective de quelque chose de concret à se mettre sous la dent, une virée en bateau, un billet au concert de Trucmuche et ses Machinchouettes, une ligne de cocaïne naturelle non trafiquée, une party avec des DJ stars et une piscine à vagues, voire même une bibliothèque bien fournie.

Si vous gagnez le ticket, vous aurez le droit d'y revenir une seconde fois dans la soirée, et ainsi de suite, dans un numéro de sélection darwinienne spontanée qui ferait trembler les émules de Konrad Lorenz.

333

Robicek sentait qu'il avait gagné le ticket de la seconde chance, cette nuit-là.

La vérité elle-même peut s'avérer un gros mensonge.

30

C'est alors qu'il approchait de Du Parc en direction du mont Royal qu'Ari s'était matérialisé pour la seconde fois. Toorop ci-ut en défaillir de surprise et d'anxiété en même temps.

Ari se tenait au coin de Van Horne et de Jeanne-Mance.

À cette heure matinale fragile, encore obscure, mais où pointent les signes avant-coureurs de la cinétique diurne, tout semblait frémir d'une vie nouvelle, et dangereuse. La douleur? Un concept effacé de sa mémoire, son corps lui-même était un spectre, aux limites de l'existence chamelle et de la simple idée.

Ari lui fit un signe, comme s'il l'attendait pour un rendez-vous dont Toorop ne se souvenait pas, à supposer qu'il eût jamais été pris.

Dans un savant mélange de fatalisme et de lucidité, il comprit que les virus de Marie étaient rémanents, qu'ils étaient de nouveau entrés en phase active, qu'il allait donc subir un trip psychotique d'environ trois heures, et qu'il fallait juste lever le

pied pour ralentir, et s'arrêter au coin des deux rues afin d'ouvrir la portière au vieux soldat-espion de la guerre froide. Celui-ci était une sorte de guide, d'ange gardien, Toorop le sentait confusément.

- Incroyable, fit Ari en s'installant sur le siège et en lui tendant la main, pile à l'heure. Salut, Toorop.

- Salut, Ari, comme tu le vois je suis encore vivant mais ma situation ne s'est pas arrangée depuis la dernière fois.

Il avait montré sa main déchiquetée par l'explosion, enroulée dans le coton de son T-shirt et enveloppée du Goretex des lambeaux de son blouson, un manchon monstrueux, dégoulinant d'un sang gras, vermeil, sublime, délicieusement mordoré sous l'oeil complaisant des réverbères au sodium.

1111

Ari avait rangé sa main et s'était confortablement assis en refermant la portière.

- Reste pas comme ça, roule.

Toorop, hagard, avait démarré.

- Où on va?

- Ta première impulsion était la bonne, nous noterons ensemble que tes choix stratégiques sont d'un nombre très limité, en effet.

- Je te remercie pour cette note d'espoir, je me disais que tu étais peut-être un deus ex machina.

- Non, fit Ari dans un souffle, je n'ai aucun pouvoir sur le cours des événements, tout au plus puis-je encore te donner quelques conseils de vieux routier.

Toorop avait admis que de ce point de vue-là, en effet, il tombait à pic.

- Roule jusqu'à Du Parc, éloigne-toi du Plateau et rapproche-toi de chez lui, c'était le bon départ.

Et ensuite?

- Ensuite tu t'arrêtes à la première cabine Bell venue.
- Je n'ose te faire remarquer qu'en dépit des apparences, je suis grièvement blessé. Je lui expliquerai de quoi il s'agit sur place.
- Non, avait répondu Ari avec un petit sourire. Ce n'est pas lui que tu dois appeler en premier.

Toorop avait regardé son ami fantôme et mis quelques instants pour comprendre.

- Le colonel peut aller se faire foutre. Pour le moment en tout cas. L'usage de ma main droite passe avant tout.
- Ta main droite est condamnée en tant que telle, sacrifiela, un gambit qui pourrait t'assurer de rester en vie.
- Explique-toi, Ari, putain de nom de Dieu.

- Appelle ton officier russe, il est, que tu le veuilles ou non, ton supérieur hiérarchique et il a une vue d'ensemble. Expliquelui en gros la situation, ce que tu comptes faire dans les heures à venir, où tu vas, qui tu vas voir. Si jamais quelque chose t'arrivait, il faut que cet officier puisse t'envoyer une bouée de sauvetage.

Une bouée de sauvetage lancée à vingt mille kilomètres de là,
335

autant dire d'une autre planète. Toorop tourna la tête vers Ari et grimaça un méchant sourire plein de neige carbonique, ses lèvres étaient gercées par un vent arctique venu de nulle part, et sa langue était recouverte d'un oxyde acide et clinquant comme la coke.

- Comme s'il ne m'était rien arrivé! De toute façon, Romanenko n'a plus aucun contrôle sur le cours des événements, et moi non plus.
- Ce n'est pas une raison pour ne pas prendre une ou deux précautions. Et cinq minutes. Et un dollar sur ta carte télécorn.
- Je risque ma vie pour à peine plus que ça. Disons que ça correspond à peu près au prix de ma main, selon son cours

actuel.

- Ta main ne vaut même pas ça. Arrête-toi à cette cabine là-bas.

Et Toorop s'était arrêté.

Plus tard, alors qu'il descendait de Du Parc, Ari s'était agité sur sa banquette.

- Les événements de la nuit sont de mauvais augure. Es-tu sûr à cent pour cent de ce Newton?

Toorop haussa les épaules. Il commençait à ne plus se sentir très bien, il se demandait s'il garderait conscience jusqu'à bon port. Sa voix n'avait plus rien d'humain, lorsque ses lèvres gercées et boursouflées ânonnèrent péniblement:

- Il n'y a plus rien dont je sois sûr à cent pour cent.

Ils avaient passé Fairmount, puis Saint-Joseph, ils avaient dû attendre au feu de Mont-Royal avant de tourner vers l'ouest.

Toorop se sentait de plus en plus mal, la douleur se cristallisait maintenant comme des pointes de quartz dans certaines zones bien spécifiques de son corps, ou de ce qu'il en restait. Sa fesse gauche, son omoplate gauche, et sa nuque posées sur une plaque chauffante de gazinière poussée au volume maximal, sa main droite écrabouillée dans un étau et déchiquetée par mille aiguilles, mille pointes crochues avec lesquelles une autre main, invisible celle-là, venait sarcler sillonner labourer ses phalanges suppliciées.

Le monde n'était plus qu'un voile brumeux, Ari lui-même une structure diaphane, spectrale, un nuage de gaz ectoplasmique qui

336

se dilatait lentement dans l'habitacle. Une musique bourdonnante emplissait l'univers.

Il ne sut trop ce qui se produisit au coin de McCulloch. Comme une bouffée en retour d'acide. Un éclair hallucinatoire. Il crut voir Marie Zorn nue au coin de la rue,

entourée de serpents de toutes tailles, dont certains se lovaient autour de son corps, elle était reliée à un assemblage métallique portant feux de bengale et toupies de feu, elle ressemblait à un de ces autels vivants dédiés aux dieux pyrotechniques des fêtes traditionnelles chinoises, comme ceux qu'il avait vus un jour à Taiwan.

Il faillit s'arrêter mais le ballon translucide gonflé d'hélium qu'était devenu Ari l'en dissuada.

- Ton cerveau produit désormais lui-même des molécules inconnues, et ceci est une tentative qu'il conduit pour recoller les morceaux, pour redonner une cohérence sémantique à tout cela. Elle est une véritable hallucination, elle.

Toorop s'engagea vers Spring Grove au bord de l'évanouissement; il eut, il ne sut comment, la force de répliquer.

- Ce que tu n'es pas, à l'évidence.

Le ballon d'hélium laissait entrevoir comme l'échographie incertaine de ses organes intérieurs.

- Je suis ce que je suis. C'est-à-dire bien plus et bien moins à la fois...

Il s'était garé dans un état proche de l'inconscience à quelques mètres du portail. Tout l'univers avait disparu, avalé par un pot au noir mouvant et fluctuant comme une marée d'équinoxe.

Ari fantôme d'hélium aux organes translucides désormais éparpillés dans la voiture comme résidus d'un repas en état d'apesanteur lui parlait dans des dizaines de langues à la fois, un charabia incompréhensible, et vrombissant. Il s'accrochait désespérément aux quelques détails que sa conscience parvint à enregistrer, le muret de pierre, le portail de fer forgé, la petite allée de dalles comme un pont jeté au-dessus des eaux miroitantes d'un grand lac sous la lune, la maison tout au loin, déformée par une perspective au grand-angle.

Il était parvenu à ouvrir la portière. Il était parvenu à mettre un pied sur la chaussée. Puis deux. Il était parvenu à translater sa carcasse hors de l'habitacle.

Il était parvenu à se redresser.

Et tout s'était mis à tourner avec violence, y compris et surtout à l'intérieur de lui-même. Il tenta d'avancer et ne fit que tourner stupidement comme une toupie mue par une main invisible en direction du portail contre lequel il s'effondra, sans parvenir à l'ouvrir, sans plus parvenir à rien, il eut simplement conscience de deux choses, pratiquement en même temps: Il était en train de se vomir dessus.

Et quelque chose venait d'exploser dans la maison.

Puis la main invisible, compatissante, décida de débrancher sa conscience.

Tout s'était enchaîné très vite alors que l'aube pointait, Robicek venait de réveiller M. Storm, et il lui avait refilé quelques tablettes de speed. Une Toyota rouge à la conduite incertaine passa à une vitesse assez lente, elle ralentit et s'arrêta une seconde au coin de McCulloch avant de s'y engager.

Storm avait directement mis en route le moteur.

La Toyota rouge et son numéro avait été remarquée par ShellC et Altalir, elle était louée au mois chez Via Route, avec un van Voyager, par Thorpe et sa bande.

- Suivez-le à distance, nous savons où il va.

- Vous inquiétez pas, je vais lui laisser prendre le large.

Ils suivirent la voiture jusqu'à Mapplewood, dans laquelle ils s'engagèrent à leur tour. Dans l'écran, la Toyota rutila faiblement en se garant quasiment à la place qu'avait occupée un des pick-up, près du réverbère au coin de la rue.

La fibre optique envoyait le simple plan fixe de la maison, avec la voiture juste devant et un homme qui piquait du nez au volant, et qui semblait parler tout seul.

Alors qu'il apercevait l'angle de la rue et la maison, tout là-bas, celle-là même qui formait l'arrière-plan de l'image

cathodique, la situation se modifia, enregistrée dans sa mémoire selon un double point de vue, celui que montraient l'écran du pare-brise, un long travelling avant, et le plan fixe de la caméra espionne, face à la maison.

338

L'homme au volant parvint à s'extirper de la voiture, mais il tituba comme un pantin à qui on vient de couper les fils et qu'on lance devant une meute de chiens; il alla se plaquer contre le portail de la maison, et s'y prostra.

Lui et Storm se virent arriver dans l'écran. L'image les montra en train de se garer juste derrière la Toyota. Puis elle les montra en train de sortir de la Chrysler et se précipiter vers l'homme, plus ou moins cachés par les deux véhicules, on les voit ausculter la silhouette avec célérité, échanger quelques mots, puis prendre la décision de la soulever par les pieds et les bras, pour la balancer sans trop de ménagement sur la banquette arrière de la luxueuse voiture.

Au même moment des lueurs de flammes apparaissent derrière les fenêtres de la maison.

Joe-Jane avait suivi le désastre en direct par tous ses organes disponibles, et tous ceux qu'elle rendit disponibles dans la minute. Elle vit par la micro-caméra qu'Altaïr trimbalait greffée sur son nerf optique et comme elle, donc, par le pare-brise de leur petite voiture, des individus roulant dans un pick-up, trois hommes armés surgissant du plateau arrière, arroser au fusil d'assaut les passagers d'une Transani noire, avant d'être pris à partie par un autre pick-up, d'où fusa une flèche de poudre orange qui vint percuter le véhicule ennemi et le détruire dans un flash éblouissant qui satura la fibre de silicium, avant qu'un orage de flammes et de fumées noires n'envahisse tout. Altaïr avait foncé au travers comme un pilote effectue un piqué kamikaze.

Plus tard Joe-Jane avait suivi les ultimes convulsions de la guerre à laquelle se livraient les humains dans ce petit quartier de Montréal par l'intermédiaire d'un cyber-citoyen qui filmait les événements depuis sa fenêtre sur son caméscope

numérique, puis par la caméra d'un petit hélico d'une chaîne d'information, par le réseau de la sécurité urbaine depuis les feux de signalisation, puis par l'oeil des scanners de recherche des appareils de la sûreté, et même par certains satellites d'observation militaire qui survolaient le territoire à ce moment-là.

339

Plus tard encore son attention fut attirée par ce qui se passait dans l'image envoyée par la sonde espionne placée en face du foyer du dénommé docteur Newton.

Puis, à la fin de cette nuit épuisante, elle avait fait comme tout le monde, elle s'était branchée sur les canaux d'information, officiels et officieux, qui déjà ne parlaient plus que de ça, épuisant le sujet avant même sa constitution, comme toujours.

Elle attendait le retour de Vax, de M. Storm et de l'homme qu'ils avaient capturé avec une forme d'anxiété qui n'appartenait qu'à elle. L'angoisse d'une étoile devant les atomes qu'elle ne cesse de produire, et qui vont produire le cataclysme de la vie.

Elle avait réveillé les deux filles lorsqu'elle avait vu la voiture bronze de Robicek débouler sur Clark, après l'avoir suivie sur le réseau de surveillance optique de la ville. Altair et ShellC avaient dormi tout juste soixante minutes, elles faisaient peine à voir, Joe-Jane conseilla au système domotique de s'activer pour le petit déjeuner. Quelques machines électroménagères se mirent en branle dans la cuisine.

Par les caméras du petit système privé de l'immeuble elle avait vu le soleil se lever sur la ville.

Une magnifique journée commençait.

31

Au bout d'un moment elle avait vu le ciel s'ouvrir devant elle, l'autoroute s'était dédoublée, puis ramifiée en un réseau de béton aux dimensions infinies.

Chaque embranchement conduisait à une des étoiles du ciel. L'Ange Noir était apparu sur le siège passager. Ce n'était plus Eagle Davis, plus vraiment. Son visage changeait au rythme des personnalités en flux tendu qui s'animaient en lui. Sa voix épousait les contours d'un filtre en métamorphose continuelle. C'était l'image d'elle-même, non seulement invertie, mais tout entière retournée comme un gant.

340

- Devant toi s'ouvrent les routes du futur. Tu dois savoir à quoi te conduisait l'autre alternative.

Devant elle une station Petro-Canada était apparue dans la nuit. Les néons de l'enseigne et l'éclairage blanc au-dessus des pompes diffusaient la froide monochromie d'un plafonnier de salle d'opération. Le logo de la marque était remplacé par cet insigne en forme d'étoile.

L'ange avait regardé la station passer dans la nuit comme un rêve électrique.

Puis il avait dit:

- On est sur la bonne route, y a pas.

Et il s'était mis à chanter Thats Alright Mama. Avec les changements discontinus de timbre vocal, c'était effroyable.

Elle avait roulé jusqu'à la frontière ontarienne, l'ange avait passé en revue une bonne partie de l'oeuvre du King avant de répondre à sa question muette.

- Temps, espace, matière, lumière, tout est remodelisable pour le cerveau-cosmos. Voici ton futur actualisé au cas où tu n'aurais pas quitté l'appartement cette nuit.

Ils avaient passé le lac Abitibi puis accédé au cours de la rivière. Ils avaient obliqué vers la baie, puis traversé l'Abitibi River jusqu'à Molsonee.

Là, un peu plus au nord, ils avaient quitté la grand-route. Ils avaient emprunté une voie secondaire qui conduisait aux rives

de l'immense réservoir d'eau formé par la baie James. Puis une piste, le long d'une plage de galets.

La maison était d'un blanc sépulcral. Elle se dressait dans la pâle lumière de l'aube au pied d'une colline boisée. Un ponton, une rampe de béton, sans la moindre embarcation.

L'ange polymorphe avait souri.

- Ici se serait scellé ton destin.

Il avait regardé les eaux de la baie, qui s'étendaient à perte de vue, comme une mer.

Elle avait compris.

Scellé comme une caisse remplie de ciment qu'on aurait balancée par-dessus bord, au large.

L'ange lui avait demandé de se garer devant la maison. Elle était vide. Il faisait à peine jour, des serpentines pourpres et violines dansaient dans le ciel au-dessus des eaux.

341

- Afin que cette expérience soit parfaitement mémorisée, et que tu ne regrettes pas ton évasion, j'ai la permission de te faire vivre ce rameau virtuel, de l'intérieur, en tant que "réalité alternative".

Il s'était tourné vers elle, alors qu'ils grimpaient les marches menant au perron à colonnades.

Il lui avait souri, puis avait disparu.

Au même moment, Thorpe, Rebecca et Dowie étaient apparus, dans une lumière orange de fin d'après-midi. Le Chrysler et la Toyota étaient garés au pied de l'escalier. Ils portaient tous des sacs et des valises.

Thorpe avait trouvé la clé sous le paillason.

Il s'était retourné vers elle en ouvrant la porte.

- Votre nouvelle demeure, princesse, il avait dit.

Puis elle était entrée dans la maison de sa mort.

Les premiers jours il ne s'était rien passé. Un soir, Thorpe avait reçu un appel sur sa console de télécom.

Ç'avait été très bref, même pas une minute, puis il était venu la voir alors qu'elle lisait un des livres trouvés dans une armoire du salon, un vieil exemplaire d'Alice au Pays des Merveilles, en anglais.

Il s'était planté devant elle.

Elle avait fait semblant de ne pas le voir.

- Marie? il avait demandé.

Oui? avait-elle répondu en levant les yeux d'un air candide, feignant l'étonnement.

- Marie, nous allons recevoir une visite demain matin. Quelqu'un qui doit vous "

vérifier ", à ce que j'ai compris.

Elle n'avait rien répondu.

Plus tard, terrifiée, blottie dans son lit, elle n'avait pu trouver le sommeil qu'aux premières lueurs de l'aube.

Thorpe l'avait réveillée. Elle avait l'impression d'avoir dormi une minute. Elle s'était levée en maugréant, la tête dans le sac. Dowie et Rebecca préparaient du café dans la cuisine.

- Le docteur Kassapian arrive dans un quart d'heure. Douchez-vous rapidement et n'avez rien.

342

Thorpe l'avait fixée d'un regard intraitable. Les effluves de toasts, de thé et de café emplissaient la maison. Elle s'était douchée, avait regardé avec envie Rebecca avaler son petit déjeuner puis le docteur était arrivé.

Elle avait détesté l'homme dans la minute.

Et elle avait compris très vite que la réciproque était vraie.

L'homme l'avait fait monter dans une des chambres. Lui et deux acolytes y entassèrent des caisses aux armatures de métal. Kassapian lui avait montré une porte.

- Il y a une petite salle de bains. Déshabillez-vous.

Elle était entrée dans le petit cabinet vieillot et y avait retiré ses vêtements. Elle les avait pliés sur le rebord de la vieille baignoire à l'émail éraflé, puis s'était regardée dans la glace quelques instants.

Quand elle était ressortie, les mains et les bras en protection dérisoire sur sa poitrine et son pubis, le docteur et ses deux assistants débattaient leur matériel des caisses, alors que Thorpe, Rébecca et Dowie en amenaient d'autres.

- Posez ça là, avait fait Kassapian à leur attention en montrant un tapis au centre de la pièce.

Puis il avait indiqué le grand lit à Marie.

- Allongez-vous là-dessus, nous ne serons pas longs.

Kassapian avait demandé à Thorpe et à son équipe de sortir, puis avec l'aide de ses deux solides assistants il avait rapidement mis en place sa batterie d'appareils, des racks noirs ou métallisés, avec des diodes, et de petits écrans vidéo. Une grosse lampeplafonnier mobile avec quatre ampoules halogènes à variateur fut dépliée par l'homme que Kassapian appelait Lev, tandis que l'autre, Axel, branchait tous les systèmes sur une grosse console NEC à processeurs parallèles. Kassapian leur donnait des ordres sommaires, en anglais.

Les hommes ne disaient rien.

Kassapian avait posé une grosse mallette noire au pied du lit et l'avait ouverte. Il avait commencé à en extirper soigneusement tout un tas d'instruments aux formes étranges, et vaguement menaçantes.

Il lui avait présenté une sorte de gomme verte translucide, grosse comme un M&M, et au bout de laquelle scintillait un fil

343

plus fin qu'un cheveu, qui n'apparaissait dans l'air qu'au gré des subtils frémissements de la lumière matinale.

Une sonde à fibre optique.

Elle l'avait avalée.

Aussitôt l'image de son oesophage était apparue sur un moniteur vidéo. Puis son estomac. Ça l'avait fait rire. Le docteur Kasapian lui avait jeté un regard sévère.

Axel avait réglé l'image puis Kassapian s'était approché d'elle. Il lui avait placé un drôle d'engin sur la tête, une sorte de lourde couronne tubulaire reliée à un des racks par un faisceau de fibres optiques, et à une petite bouteille d'hélium liquide par un système de pompes.

Des images bizarres et mouvantes, colorées, apparurent sur un trio d'écrans alignés au-dessus du rack.

Ensuite, Kassapian avait extirpé de sa mallette un tube de couleur grise, relié par un câble boudiné assez épais à une structure de composite noire ressemblant à une toile d'araignée, elle-même reliée par un jack translucide à un rack de couleur verte qu'il manipulait avec dextérité. Il s'était posté à hauteur de ses cuisses, Marie avait ses deux mains entrecroisées sur son sexe, alors qu'elle savait très bien ce qui l'attendait.

Il avait planté son regard froid dans le sien, en ouvrant un large sourire.

- Facilitez-moi la tâche, Marie, il avait dit en français. Ce sera plus simple pour tout le monde.

Elle l'avait laissé enfoncer le tube gris dans son vagin. Puis disposer l'espèce de réseau composite tout autour.

Des images et une série de codes étaient apparues sur son écran.

Fascinée, elle n'avait pu quitter l'image qui s'animait doucement en dominante bleu cathodique.

Bien mieux qu'une simple échographie.

Elle avait vu la vie qu'elle portait, comme un double serpent aux formes bulbeuses, émettant une lumière tirant sur le violet.

Kassapian avait frappé quelques touches sur son clavier, puis s'était adressé à un de ses hommes:

- Lev, vérifiez le réglage des capteurs de biophotons ultraviolets, s'il vous plaît.

344

L'homme s'était exécuté.

- Ils sont en phase, docteur.

Le docteur avait alors frénétiquement tapé sur son clavier, faisant apparaître une longue séquence de messages codés à laquelle elle ne comprit rien.

Il régla des paramètres sur tous les racks, observa les images en provenance de sa couronne cervicale, délaissa rapidement celles de son sexe, et s'attarda longuement sur la poche placentaire.

Finalement, l'homme se carra au fond de son petit fauteuil rotatif et poussa une sorte de gémissement.

- Nom de Dieu, il avait lâché, en français. Putain de nom de Dieu!

Ensuite tout s'était enchaîné très vite. L'homme avait fébrilement exécuté une série de prises de sang et de prélèvements et disposé chaque échantillon dans un tube différent. Il avait délicatement enfermé le tout dans une petite mallette frigorifique.

Puis il avait planté tout le monde et était redescendu au rez-de-chaussée.

Marie avait pu entendre la discussion depuis la chambre à la porte entrouverte, ça avait vite monté d'un ton, en français.

- Je ne vous laisserai pas faire ça, pas sans un accord formel de mes supérieurs! avait gueulé Thorpe.

- D'abord c'est vous qui allez le faire, et ensuite c'est moi votre supérieur.

J'ai ordre, et autorité, pour faire annuler cette opération en cas de force majeure, et c'est justement le cas! avait répondu fermement Kassapian.

- Qu'est-ce que vous voulez dire? Pourquoi? avait répondu Thorpe, à peine plus bas.

- Je ne peux vous en informer. Sachez juste que la marchandise est devenue...

comment dire... devenue inapte à la consommation, si vous voulez. Elle a subi de graves détériorations, pour ne rien vous cacher c'est une aberration, et ça menace directement la santé de la fille.

- Ce n'est pas une raison pour vouloir... l'annuler.

Allongée nue sur le lit, transie de peur, elle avait regardé les deux assistants plantés devant leurs instruments, et qui visiblement ne comprenaient rien à ce qui se disait en bas de l'escalier.

345

- Si justement, c'est une raison. C'est même LA raison. Notre cliente veut que tout soit annulé au cas où il y aurait le moindre pépin. Eh bien, vous pouvez me croire, c'est pas un pépin, c'est une grosse saleté de noyau. J'annule tout, monsieur Thorpe.

Elle avait poussé un petit cri.

Les deux hommes l'avaient regardée, d'un air vaguement intrigué.

À ce moment-là, l'ange était apparu, assis sur le lit, à côté de la mallette aux instruments.

- À ce stade de l'embranchement, ta vie ne tient plus qu'à un fil, c'est-à-dire à une suite d'événements peu probables, et dont l'existence ne tient qu'à celle, fort aléatoire, du précédent. Première séquence : que le docteur Kassapian confie effectivement la mission de t'annuler à Thorpe et à son équipe. Deuxième séquence: que celui-ci, par on ne sait quel sentiment de compassion, ou pour toute autre raison, décide de

te libérer et de faire croire à ta mort. Troisième séquence : que ceux qui ont décidé de ton annulation et salarient Kassapian n'apprennent rien et ne te retrouvent pas. (L'ange avait observé d'un oeil indifférent l'empilement de machines et les instruments dont son corps était bardé.) Inutile de te dire que cet embranchement est d'une probabilité infime.

À cet instant le docteur fit irruption dans la pièce. Il prépara à toute vitesse une injection. Un produit d'une couleur laiteuse fut pompé par la seringue depuis une petite capsule à membrane.

- Qu'est-ce que vous faites, docteur? elle avait demandé d'une voix de petite fille.

Le docteur n'avait rien répondu.

Elle s'était tendue.

- Docteur?

- Ne vous inquiétez pas, avait dit Kassapian, vous ne sentirez rien.

L'ange avait acquiescé de la tête. La seringue s'était fichée dans sa veine.

L'ange lui avait souri, dans la lumière qui faiblissait déjà.

- Il a raison, Marie, tu ne sentiras rien.

Puis elle était morte.

346

Étrangement, elle avait conservé une connaissance objective, un souvenir résiduel de l'événement.

Elle avait vécu une NDE très puissante, elle était sortie de son corps, bien sûr, et avait observé comme il se devait la scène depuis un coin du plafond.

Au bout de quelques secondes un petit rack noir avait émis un bip accéléré, puis un signal continu, un trait plat traversait l'écran comme une drôle d'écriture vidéo, abrasée, réduite à son degré zéro.

Kassapian l'avait débarrassée de tous les instruments.

- Stockez tous les enregistrements sur téradisc crypté, avait-il ordonné à un de ses assistants.

Puis il était descendu chercher Thorpe.

- On m'a dit qu'il y a de grands sacs-poubelles de PVC et des parpaings dans la cave. Vous la foutez dans trois ou quatre épaisseurs de sacs, vous prenez quelques parpaings, vous mettez le tout dans une autre épaisseur de sacs, vous prenez le Zodiac dans le garage et vous la balancez à vingt milles au large.

Thorpe l'avait envoyé paître.

- J'ai pas été payé pour faire vos corvées, docteur Kassapian, vous avez décidé de la tuer, vous en assumez la responsabilité. Prenez-le vous-même, votre Zodiac. Et vos parpaings, je n'ose vous dire quoi en faire. C'est comme les sacs-poubelles, quoique en combinant le tout, l'idée pourrait être amusante.

Ensuite elle n'avait pas tout compris, sa mémoire vive commençait à se désagréger. Mais elle se souvenait d'avoir vu le docteur et ses assistants hisser dans un canot pneumatique une forme allongée, drapée dans une matière noire et brillante, puis sa conscience s'était évaporée au-dessus des eaux où son corps s'immergeait lourdement.

Elle avait repris conscience devant la pompe d'une station Irving. Elle se trouvait sur la 40 Ouest, à environ cinquante kilomètres de Montréal. Le soleil se couchait. Elle ignorait quel jour on était, combien de temps s'était écoulé depuis sa fuite de la rue Rivard.

347

Elle conservait une mémoire intacte de toute l'expérience " virtuelle ", elle recouvrait d'un voile brumeux celle du réel.

_ Le plein, mademoiselle?

Marie avait vaguement tourné la tête en direction du jeune mec en combinaison orange qui agitait le manchon d'aluminium dans sa direction.

Elle avait l'impression qu'il lui avait demandé le truc au moins deux ou trois fois.

La langue pâteuse et la gorge desséchée, elle avala sa salive et, sans même le regarder:

- Oui, bien sûr.

Puis elle avait presque couru pour s'acheter une canette de Coke bien fraîche au distributeur.

Ensuite elle avait repris la route, puis avait erré sur une piste forestière.

Elle y gara le Voyager, se coucha sur la banquette arrière, blottie sous une couette tirée de son sac.

Elle s'y endormit comme une masse.

*₁ **

Lorsqu'elle s'était réveillée, l'aube pointait, l'ange se tenait à côté d'elle.

C'était une jeune femme, à la peau plus blanche encore que l'être aux formes masculines. Elle put y voir toute la machinerie intérieure en veinules d'un bleu profond et d'un vif-argent cristallin. Elle portait un manteau de cuir noir, arborait des cheveux d'un blond cendré sous un béret noir où s'enroulait l'emblème vert fluo du double serpent, scintillant comme une broderie lumineuse vivante. Elle était prodigieusement belle, et dangereuse, un croisement entre Kim Novak et Modesty Blaise.

- Une nouvelle mutation s'engage. Je suis une nouvelle forme.

- Oui, bien sûr.

- Marie, vous n'êtes absolument pas en sécurité ici.

Marie l'avait regardée, d'un air désespéré.

- Je... je sais... Que dois-je faire?

- Ce véhicule est repéré. Des hommes parcourent le pays en tous sens à sa recherche. Vous devez le quitter de toute urgence.

Marie s'était figée un long moment, paralysée par l'angoisse.
L'ange femelle l'avait toisée d'un air sévère.

348

- Réagissez, Marie. Vous devez fuir. Prenez ce dont vous avez besoin et fuyez.

- Pour où ? Dans quelle direction ? Par quels moyens ? hurlait-elle, au bord de l'hystérie.

L'archange en cuir noir avait poussé un soupir.

- Nous nous occuperons de ça en temps voulu. Vous devez partir. Et laisser le véhicule à sa place. Le soleil n'est pas encore levé. Votre fenêtre de tir est très courte.

Marie avait regardé l'ange femelle et la nuit qui se délitait au-dessus des collines. C'était vrai. Dans moins d'une demi-heure il ferait plein jour.

Tout le Québec devait grouiller d'hommes lancés à sa poursuite. Marie jeta un coup d'oeil à son sac ouvert, puis s'éjecta brutalement hors de la couette. Elle la plia d'un geste sûr, étonnée de sa maîtrise manuelle et de sa nouvelle pugnacité. Non, elle ne se laisserait pas égorger comme le mouton qu'on mène à l'abattoir.

Elle se battrait pour survivre. Quelque chose en elle affirmait déjà son droit impérieux à l'existence. Elle abandonna la voiture et marcha droit devant elle.

Elle se rendit compte en marchant qu'elle ne connaissait personne au Québec.

Elle avait passé son existence à être une étrangère. À elle-même, tout autant que dans le regard des autres, ce qui devait revenir au même à peu de chose près.

Ses dernières vraies amitiés locales remontaient à ses douze ans, au moment où ses délires verbaux continus à l'école la firent remarquer par ses professeurs et l'assistante sociale qui avaient alors alerté ses parents. Sa vie programmée de légume schizo n'avait été perturbée que lorsque l'équipe du docteur

Mandelcorn avait décidé de faire de son cas un des piliers de leur nouvelle aventure scientifique. Condamnée à finir sa vie sous neuroleptiques, le destin lui avait fait croiser les agents de sa libération.

Non, pas ” libération “, avait fait fuser la messagerie interne du schizoprocasseur. Darquandier et Winkler avaient toujours utilisé ce mot avec une parcimonie austère, pratiquement calviniste, et ils ne cachaient pas leur méfiance commune envers un terme qui n’avait que trop souvent recouvert les pires abjections.

349

” Nous ne prétendons pas vous rendre “normaux”, nous ne cherchons pas à vous soigner d’un prétendu mal, nous ne sommes pas chargés de vous rendre plus libres que nous ne le sommes, ou le serons jamais, nous désirons juste vous faire devenir ce que vous êtes, pour paraphraser un de nos auteurs de prédilection. ”

Mais en devenant ce qu’elle était, Marie, tout comme les scientifiques du laboratoire, avait eu tendance à oublier quelque peu les contingences particulières de l’histoire des hommes. Rien de bien prévisible. Des accidents.

Des processus de production secrets où le désir en découd avec le hasard.

Tout s’était détraqué quand Winkler et Darquandier avaient dû stopper leurs activités en Thaïlande, quatre ans presque jour pour jour après un premier exil forcé. Ils avaient tenu quelques semaines puis avaient cédé sous la pression.

Ils avaient dû démanteler leurs laboratoires, dont celui qui fabriquait les molécules transgéniques hallucinogènes qu’ils avaient conçues, en copiant en grande partie certaines particularités génétiques des patients comme Marie.

Elle était encore fragile, l’usage du schizoprocasseur neurolinguistique, qui lui permettait de contrôler son flot verbal continu grâce à des techniques narratives et à l’usage de l’écriture, était encore récent. Elle parvenait à maintenir le

contrôle grâce à une drogue spéciale que fabriquait le laboratoire.

Un dérivé spécial des molécules conçues en étudiant son propre cerveau, et dont les effets étaient pour ainsi dire inverses, puisqu'elles permettaient à son psychisme fragmenté en personnalités distinctes de récupérer les morceaux épars afin de les assembler en une machinerie un tant soit peu cohérente. Winkler et Darquandier insistaient sur le caractère transfini de la chose : " Usez de toutes les ressources de votre imagination, vos univers mentaux sont à la fois source et destination, vous-même n'êtes qu'une étape, il n'y a pas de finalité préécrite dans le projet évolutionniste biologique, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il ne produise pas de sens, bien au contraire. "

Le dernier mois avait été très dur, sur Koh Tao. L'équipe du laboratoire avait été forcée à l'improvisation. La chaîne de fabrication des drogues transgéniques fut stoppée sans qu'ils aient pu constituer de réserves suffisantes.

350

i

Lorsqu'elle quitta l'île, la veille du départ des docteurs Winkler et Darquandier eux-mêmes, elle souffrait déjà du manque.

Lorsqu'elle atterrit à Bangkok, elle ne s'était pas sentie trop en forme dans l'aéroport plein de policiers et de militaires en uniforme.

Ensuite, ça s'était mis à disjoncter lors du passage aux Philippines. Des complications administratives retardaient l'arrivée d'un certain nombre de patients dans l'île du Pacifique. Marie s'était retrouvée bloquée à Manille avec l'infirmière qui l'accompagnait. Une crise d'angoisse terrible l'avait surprise au beau milieu de la nuit alors qu'elle errait dans les rues de la capitale philippine en plein somnambulisme psychotique, à des kilomètres de son hôtel.

Amnésique pendant les jours suivants, elle se souvenait de s'être réveillée à plusieurs reprises dans l'excavation d'un chantier abandonné, près d'une bouche d'égout à l'odeur nauséabonde et réconfortante, celle de la terre, de la merde biologique et ludique de l'enfance.

Plus tard elle s'était retrouvée sous la coupe d'un gang d'adolescents durs à cuire, qui l'avaient d'abord violée, avant de la mettre au turbin, c'est-à-dire en la louant pour deux ou trois minutes à d'autres bandes d'ados rôdant dans le coin; elle fit ça dans un état d'inconscience machinique, contre les rations quotidiennes de leur mauvaise dope couleur de soufre, et de capotes antivirales.

D'après ses estimations a posteriori, ça avait duré environ trois mois, puis elle avait rencontré ce marin russe, sur le port. Comment s'appelait-il déjà, Andreï, non? C'était un type qui avait fait ses classes dans la marine de guerre de Vladivostok à ce qu'il prétendait. Il officiait comme second à bord d'un cargo russe qui faisait régulièrement du fret dans le coin. Il la prit sous sa protection, la cacha à bord du navire, puis l'emmena au Japon, tout d'abord, où ils passèrent une sorte de lune de miel de courte durée. Puis jusqu'aux côtes de Sibérie orientale, à Nikolaïevsk sur l'Amour, un choix qui allait s'avérer malheureux, et mal nommé.

Lorsque Andreï la laissa tomber quelques jours avant qu'il ne reparte de nouveau pour l'Indonésie et les Philippines, elle se retrouva isolée dans un monde qu'elle ne connaissait pas, alors que les rigueurs de l'hiver sibérien glaçaient déjà le paysage.

J1: 1

Elle avait peu d'argent. Elle était à des milliers de kilomètres d'une île perdue dans le Pacifique, dont elle savait qu'elle n'était même pas la destination finale, celle-ci se trouvant, selon les dires mystérieux de Darquandier, sur "une plate-forme écosystémique parfaitement autonome et adaptée à nos besoins dont l'île de Pikaatu n'est que le support logistique ". Elle n'avait jamais pu en apprendre plus, la nouvelle république micronésienne de Pikaatu était un point minuscule sur une carte à haute résolution, tout ce qu'elle savait d'elle c'est qu'elle avait servi d'aérodrome aux forces américaines lors de la Seconde Guerre mondiale, Darquandier lui avait montré un lot de photos représentant diverses vues d'une petite île oblongue dominée par un piton volcanique à l'une de ses extrémités, entourée d'un anneau corallien typique des hauts-fonds du Pacifique et dont les plages occidentales et orientales avaient été reconfigurées en pistes d'aviation militaires par les "

Sea-Bees " du génie de l'US Navy en 1944. Une petite bourgade de pêcheurs s'agglomérait autour d'une crique située non loin du piton volcanique.

Selon certaines rumeurs qui hantaient les couloirs du centre juste avant le déménagement, la plate-forme autonome était, paraît-il, un micro-îlot voisin, d'autres prétendaient avoir vu des clichés d'un bateau de recherches océanographiques, d'autres d'une plate-forme de forage, d'autres encore affirmaient qu'il s'agissait de quelque chose de différent et d'entièrement nouveau. Elle n'avait jamais su.

Coincée à Nikolaïevsk sur l'Amour, avec à peine de quoi tenir une semaine dans une chambre miteuse, elle avait pris une décision qui allait bouleverser le cours déjà passablement chaotique de son existence. Des amis d'Andre7f lui proposèrent un petit boulot fort bien rémunéré, trimbaler dans son estomac une bonne quantité de méta-amphétamines en poudre, à l'intérieur de préservatifs obturés à la glu composite.

En échange ils lui refileurent une poignée de capsules de TranVector. Elle prit le Transsibérien pour Novossibirsk un matin glacial de décembre et fourgua la came à un dénommé Boris. Mais la crise de manque ne tarda pas à la rattraper. Le jour de l'an 2013, elle alla voir Boris qui vivait dans son van Volkswagen, dans une banlieue désolée de la grande métropole. Boris et ses drôles d'amis. Elle tomba

352

de nouveau sous la coupe d'une petite bande de malfrats qui se la repassèrent de nuit en nuit, avant de la refiler à un autre gang où elle ne tarda pas à rencontrer cette vieille femme qui allait la présenter à celui qu'on appelait Gorsky.

Gorsky qui lui proposa pas moins de cinquante mille dollars, payables en deux fois, pour effectuer une petite mission "humanitaire" dans un pays qu'elle connaissait bien, le sien. Elle avait accepté sans même réfléchir.

L'image du gros Sibérien vint s'imposer à sa mémoire, telle qu'elle lui était apparue la toute première fois.

Un ours. C'était son anima. C'était ce qu'il était tout au fond de lui-même.

C'était presque sécurisant.

Une mafia comme celle de Gorsky ou les branches locales avec lesquelles il traitait étaient sans doute capables de mobiliser des dizaines, des centaines, peut-être même des milliers d'yeux et d'oreilles d'une discrétion absolue. Ça pouvait être n'importe qui dans l'autobus, chez le dépanneur, devant une friterie, au coin d'une rue, dans n'importe quelle ville du Québec. Un vieux type en imperméable hors course ou un jeune yuppie modèle xxi^e siècle. Une dame anglo à la mimique austère ou une jeune donzelle à l'air faussement innocent. Ça pouvait être le vendeur de hamburgers, un ado cyberpunk, un tailleur juif ou thaïlandais installé sur Saint-Laurent et même le flic posté à l'angle de Prince-Arthur. N'importe qui.

Sa joue reposait sur une surface fraîche, mouillée, et à l'odeur de foin coupé.

Elle se redressa dans l'air humide de la rosée matinale. Elle avait perdu du temps. Le flot de souvenirs l'avait fait se prosterner au bord du sentier, sans même qu'elle se rende compte de quoi que ce soit. Une crise foetale, primitive.

Le soleil était déjà d'un jaune poudreux, quelques nuages s'amoncelaient à l'est, au-delà du fleuve.

Le Québec, se dit-elle en embrassant toute la vue du regard. Très exactement aux antipodes de l'endroit où je devrais normalement me trouver à cette heure même.

Puis elle se dirigea à pied vers la ville la plus proche. Elle put sortir quelques milliers de dollars en cash sur le compte Marie Zorn qu'elle planqua dans la ceinture de son jean 2001 à fibres

353

i i

thermo-isolantes. Elle prit ensuite possession d'une belle Mazda d'un gris vif-argent qu'elle paya pour un mois complet avec la Visa. Elle irait jusqu'en Gaspésie et, sous l'identité parfaitement clean de Marion Roussel, elle embarquerait sur un cargo en direction de n'importe où, si possible vers l'Amérique du Sud. Panamá, et le canal, et de là, le Pacifique, puis la Micronésie, le plus vite possible, par tous les moyens possibles et imaginables.

Tous les moyens.

La météo de bord annonçait un rayonnement solaire de haute intensité jusqu'au milieu de l'après-midi, elle programma le pare-brise en mode anti-UV maximal.

Les vitres se teintèrent d'un gris fumé translucide quasiment opaque de l'extérieur.

Elle se sentit en sécurité, comme lors des rêves de son enfance, lorsqu'elle s'inventait des machines foetales la protégeant des menaces mécaniques d'un monde froid et incompréhensible. De vagues souvenirs de bonheur datant de la petite enfance

tressautèrent comme une vieille bobine de film sur l'écran de sa mémoire.

Elle roula à vitesse réglementaire sans discontinuer jusqu'à la fin du jour.

Elle s'arrêta dans un motel au bord de la route.

QUATRIÈME PARTIE

Homo sapiens neuromatrix

La théorie de la sélection naturelle n'est pas une théorie scientifique que l'on peut mettre à l'épreuve, mais plutôt un programme de recherches métaphysique.

KARL POPPER

j

1

32

La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre à tous les étages de l'organisation. Il y avait le feu à la maison Gorsky. Le visage du Sibérien était plus blanc que les murs des salles de torture à l'époque de la Lioubianka, s'était dit Romanenko alors que le Sibérien lui traçait en quelques expressions imagées un tableau synthétique de la situation.

Pearl Harbor, pas moins, en effet.

Romanenko voyait, lui, dans le carnage de Montréal un impromptu qui allait calmer pour un moment les ardeurs sécessionnistes du Sibérien. Quelque chose vient de salement foirer, avait répété Gorsky. Romanenko avait mollement acquiescé. C'était au mieux un euphémisme.

Le bilan était lourd. Sur les ondes officielles canadiennes, aucune identité n'était donnée, on parlait de motards maqués à des gangsters chinois qui auraient mis en pièces un groupe ennemi constitué principalement de mafieux russes et de Hell's Angels, et sur un réseau Internet bien informé qu'il connaissait, Romanenko put comprendre que la sûreté du Québec avait également d'autres pistes. On parlait notamment

d'une guerre des sectes. Entre l'Eglise cosmique de la Nouvelle Résurrection et d'autres religions concurrentes. Le foutoir.

Une sorte de corbeau du réseau qui signait " Vamp-911 ", et 357

dont on supposait qu'il avait une connexion directe avec la sûreté du Québec, affirmait qu'un des hommes abattus rue Rivard était un ancien parachutiste de l'armée canadienne radié pour crimes de guerre dans les années quatre-vingt-dix, et qui avait officié comme vigile durant les quinze dernières années d'un bout à l'autre du continent nord-américain. New York, Chicago, Calgary, Denver, Montréal depuis deux ou trois ans. Il venait d'être licencié d'une société de gardiennage située sur René-Lévesque, environ six mois auparavant. On ne lui connaissait pas de liens particuliers avec les gangs de motards ou les triades.

Mais il portait sur lui une bonne quantité d'héroïne à fumer, comme bien d'autres bikers retrouvés sur place.

Selon les données que Romanenko parvint à synthétiser durant la soirée et la longue nuit blanche qui s'ensuivit, la police du Québec avait comptabilisé une véritable hécatombe. On avait attaqué l'appartement de Toorop à la grenade, des voitures avaient été détruites à la roquette, et même au napalm, comme l'expliquait sur CBC un flic éberlué qui montrait les vestiges d'un arbre calciné et les restes noircis d'une motocyclette sur le bord d'un trottoir.

Deux hommes, des voyous ontariens, avaient été exécutés à peu près simultanément de plusieurs balles dans la tête un peu plus au sud, sur Cherrier.

Pour Gorsky comme pour Romanenko, une terrifiante énigme se posait : qui avait bien pu commettre un tel acte, qui avait eu assez de burnes pour s'en prendre comme ça à la mafia russe, sans le moindre avertissement préalable? Oui avait pu attaquer ainsi l'appartement? Et surtout dans quel but?

La réponse s'alluma d'elle-même dans sa caboche saturée Ben tiens, parce que eux aussi, quels qu'ils fussent, ils voulaient Marie Zorn.

Le lendemain, les chaînes locales se livraient à une guerre des images sans merci. Trente-six heures après le carnage du Plateau Mont-Royal, des tonnes d'informations saturaient déjà tous les réseaux. Dix mille versions. Toutes estampillées du label de qualité La Vraie Vérité.

Le bilan s'était alourdi, un des Rock-Machines avait fait une 358

complication cardiaque lors de son opération neurochirurgicale et il était mort.

Un Chinois appartenant à une triade canadienne liée à la On-Leong Tong de San Francisco était, semble-t-il, plongé dans un coma irréversible, et un Hell's Angel avait vu son état rapidement se détériorer, il était en ce moment même dans un état désespéré. On craignait aussi pour la vie d'un des passants gravement atteints, et l'un d'eux était déjà diagnostiqué hémiparétique. Un autre avait dû être amputé d'un bras.

Sur RDI un spécialiste des affaires criminelles affirmait que l'affaire était sans doute bien plus simple que tout ce qu'on en disait. Les Hell's Angels et les Rock-Machines s'étaient entretués pour récupérer de la drogue, ou une autre substance interdite. La présence d'éléments provenant de divers milieux criminels, voire même appartenant à des sectes, ne pouvait étonner personne, à part les naïfs, tout le monde savait que les mafias coopéraient toutes plus ou moins étroitement d'un bout à l'autre de la planète.

Sur la CBC anglophone, un débat opposait un quarteron de spécialistes au public, à la plus grande joie de l'animateur d'un talk-show à la mode sur les grands sujets de société. Une bonne femme en chignon expliquait que les lois antigangs n'étaient pas assez sévères, et puisqu'on connaissait le nom des bandes de motards incriminées, il n'y avait qu'à mettre leurs responsables sous les verrous et bla-bla-bla. Romanenko zappa.

Sur le réseau russophone, on s'inquiétait des répercussions que pourrait avoir sur la communauté une implication des mafias russo-américaines dans le massacre.

On évoquait l'appartenance de certains criminels impliqués dans l'hécatombe à une branche locale de la mafia de Little Odessa dirigée par Vitali Kotcheff.

Sur un autre canal québécois, un haut responsable de l'Église noéliste affirmait sans broncher que l'implication d'un de ses membres dans le massacre ne signifiait pas celle du mouvement religieux. Sur les cinquante mille membres de l'association, il se pouvait qu'une brebis s'égare, et tombe dans les abîmes du crime.

Romanenko étouffa comme un rire désespéré.

Quel bordel.

359

19£

sud I!LIALI,U Qllg -ouiod opueÈ* snId ul 3oAie I!leuolUO3
as allg

-jioAus lu;)wnl -osqe SIOP 4'SUOAOP snoN ipJUAI ins
ossud 1!-Is*),S ono

.0pi,eq!jnj iieig alla Io -al3os Op uiLlInd Ls op uoiunoj oun *
jodim ed Op J!eUOA allg

-I,an!lj luowojinoD3u uos 1!lelg oliQ,nb siolu aunuoj iel -
gAjosqo JUOUIQP!0JJ

I!LIAU SEI!A OUO-d

-ainit,u el Op

aind ul suep onpjod QnbiI3,alg sisuo

01pod QIIW SUL'p '!DI I!lepuallie,l Ulisop Uos Onb
1!.IdUI03 Ollg

.SQDUOI?Jjalul,p

JUOWOII!S0È*

un ojoujop luQitdniisiapual atu aw-J op uteijoi np soinsoui sol
'INI oipuj el ins'n*aipL,,p o lso* un ounuoo juusiL injualu*)m

-oluol io*oÈ?us*)p os o*iuu,I nA I!L'Alg alla 'oinu,l au
allo,nb

OUI?UI JUBAU 'snd 'ojil ollo-ind 'NoDfiv-4 nci -igioN :
Qidinod uo*)u -op au*?iosuo,I snos I!LpuQijt,,l Ç*)lsoid
siAlg o*iul,,-1

-oinoi el op p.ioq nu ajuuld jolow ipoci ailnt, un sulup o*injoj
nAnoil alla ip!w -s*.idu,p uij uq -z)luussinofoi soil sud
I!L,19,u *)AlloadsjQd u-J

-spoid sol SUU SIeUIU 1 I!UALI X,U 'ouuosiod j!us -
siL,uuoo Â,u ollo 'osoqD

onblon6 1!le*s!p !nI ou xno ailua,p unDnV -uoii?Qi ul suup
soiuouoinL, sojtol!mal sinoisId I!UAnoil uo

ul * gloqou QJAI Un suup uioo np sQuuoinil soAjos*)j SOI
940J*)q3*)l I!UAL' l'a SPUL,1909 Sap UO'su0d El *
)iquiLqi oun MOI I!L"Ala

-snopul ç,nbsnf'ls*)no o*?.iaq Lsins'JIUOWQJ I!LIALI,l
01100LIDULIADJ

U*asiL,w'i:isnowi e,nbsn[*DAnoijollOSJOAeilsLd*)uLoai?
is*Di 1!L,19,s Ollg -

noqz) al Io *D.IAOqD LI JO*?EU0U1 Op q*uSSO
I!L'ALOIJLN

-emL,110,p o*?nf un,pal!jz).a uoilui? -oiop jnLs'QluoinL,
ounonu J!L'Au Ç,u ooqgnC) np gloins LI louuoip -rum
OILiop9j uoiloipljnf snos luoiL,19 somouoine soliol!jjol sol
Qnb *)IâddW J!BAU InI -iiou lajoq ne ollg LI'u*)ipuilowL,
amouoint, un ins 'al!A snId ne joilgugd Op 911!OSUOD
I!LIAU inl alla 09£

1

1

l*)'uoanuj np o lsid ul ajAins op 1!p I!uAt, inl oisiiojjoj-o*?
uu,-j

-uosiL,j eli*)nbildx*) uo assind ;)Ilo,nb suLs'” -aAnolj np said
oisoï” alip I!Ulqwos;DAOI O’l -uijuw uoonej oi*uLj1q un la
suiiqd -nup sop’soupleq sop ooAt,‘auilts nuo,p nolq OAOI
un’sinof siolu -jap inoi sol luoiynogi OAOI Un 1!19J JIOAU,p
J!LIUOAnos Os ollg

-JUDwaled

-imud suoinH 10 s’L’u’àuluON

LI op SOUUIPUT SUOIJLU sol

ins siu;)wniop SJOAIP la soiniDLjnueui sloîqo Sap
JUUPUOA a*,)sniu

-onbilnoq algad aun iol J!EAU Â Il -z)Duujua uos op sjol sioj
xno p

no oun oussnopul * onUQA affl,f) I!LIUOAnos os QijuN
silatu snjuoi JUOI1219 SJIUOAnos saS -ouuoinq oi*oIoqjÀiu
ul op io*?tssoW-uoD

-nuj np OISId LI OJAInS Op 0,11!osuoO QqOU10AOJ UQ
J!M inl

-911!oAins luouuol!ojlg 1!ujos amussiuu op mail uos onb
1!uuugp onbiuiwo* ajium à-I -oipuai À,s op 911!osuoopp
luowz)lioJ I!,eAie inl ojsuojjoj-o*uu,-j

*01A LYS Op sO;)UUL, SOJOIU.1 -oid sioil sol 9ssud
11t’AU alla no la oau I!L, allo no ‘i*snoui*

1

1

19

M

.

!u

Op 011!A LI I!UAnoil OS ‘OAU ojInL,,l ins ‘pjou nu snld
nad un,nb I!LIAUS;)Ilq ‘SOJI’QIUOJ!.:î J*U1A u(Op
JUIOJIU OAnolj np inoRiul el !z)l

-sLL,nbio.i Op la sonboqd *p Soguuolps SOUTIULU
SQISIUIUL'1 Sap luoitoio Â'IuoinL,-I-iuitS np gl!uilus oijoj
1* joui op nua,pondtuoi -joo luouio2jul'oli*)3,ap 1*)'uLof-
luuS:)ul np;)Ijailp ODULIUOAoid uo'Âuuan*it,S np
oitrim,12 oui*?Lio,p o3nop nroj op soluoijn3uoD saiwiqo sol
'sonbilsii*) 3Ljui sinolnoD me 'saluz)jgj!p solisoo -SIA xnL,
'SOILIAU soiL,.ils ua 1uLo*L,1q Â,s

'svd juait7a2uvl?tu (Ç, s au luowoloL,x*) snId no
'JUO1ua*UtlqU1 X,S SOILIAIJ

xneo sol '*euoffi?LS np xnuo sol I!Ljiuououi luoint-j-juiiaS ai
'3tssnopel * !31

-OAnog np olouioads al 9PIL''*aJ I!LIAI? la jq al ins osissu
I!L,,19,s alla

-'Jl!*?L'JJ 'olVd aunuf un,p puig ajoitunI El 'IOAOI OS Op
I!UUA 1!010S 0-1

-onof us JOSSQJL>D nUOA I!lelg SIPJJ 1119,110 OJI?UQJ
LI 11OAno J!LIAE Oliew

'QII!A LI aJOI110paisnf 'srq-*I I!L'Az)DjodL, olla,nb
luoinL,-I-IuiLS np xnro soi otuwoo la Inolq is JOIZ) oo mwoo
'xnouiunl Ilou ljrlo I!jds*),1 'DOAQI I!Llg,S Ollg -
op!pualds sdiuoi un I!LsiLlj J!1*1-UllEUI QD EJI!DAO,S

olia,nbsio-1

* i*

** : i

l r

dormi depuis soixante-douze heures et son retour d'urgence de
Frisco, elle marchait avec des amphés de choc, c'était une
bombe H virtuelle, fallait tout juste l'effleurer.

- Madame, croyez-bien que tous nos hommes sont sur le coup.
Ce sont ces fum...

les Rock-Machines et vos concurrents bien sûr, mais je dois
vous dire qu'il y a des éléments pas clairs dans tout ce merd...
dans ce chaos.

Reno avait veillé à bien polisser-policer son langage, mais la pression brutale des événements avait eu raison de sa vigilance. Un anglais, ou un français correct était la règle de base pour tout entretien avec Ariane Clayton-Rochette.

Les Criss, Tabarnak, Gangs de Twits, Gnochons, Morons, et autres particularités linguistiques québécoises n'étaient pas de mise en sa présence. Pas plus d'ailleurs que les injures typiques de la langue de Shakespeare, ou de Voltaire.

Reno Vilas savait que son relatif niveau d'éducation, une année de fac à l'UOAM, l'avait prédestiné à cette mission que les grands chefs de Montréal lui avaient assignée, avec de larges Co m'pensions à l'appui.

Etre un Hell's Angel exigeait un certain nombre de ressources naturelles, mesurer six pieds six pouces en était une. Aimer les motocyclettes américaines mythiques en était une autre. Accepter les règles de fer de ce qui s'apparentait à une commanderie templière en était une plus importante encore.

Il fallait aimer, et savoir se battre, prendre des risques, et protéger le chapitre auquel on appartenait. C'était simple, direct, stable, comme un bon navire fait pour la haute mer.

Tout ce que Reno savait de Miss Clayton-Rochette lui avait été expliqué par les chefs de Montréal, puis complété par sa propre observation.

Clayton-Rochette avait fait fabriquer puis rapatrier au Québec une souche bio illégale, les Russkofs s'étaient chargés du premier niveau de protection, mais il fallait désormais des gens d'ici pour assurer la sécurité du projet. Elle payait cash en bons dollars Noram, et par wagons; or à l'époque, quelqu'un, on ne savait qui alors, venait de descendre un de ses avions au missile Stinger.

Les Hell's Angels devaient recruter des spécialistes de la sécurité rapprochée et des méthodes antiattentats. Il se trouvait

que Reno avait fait un petit passage dans l'armée canadienne, juste après sa foireuse année de fac, il avait ensuite bourlingué

en Amérique du Sud, il avait travaillé pour une agence de privés à Buenos Aires, avait zoné à Rio avant de partir cinq ans pour l'Europe, où il était tombé sur des Angels canadiens et belges, qui l'avaient initié et fait entrer dans l'organisation. Il avait comme bras droit un dénommé Gould, un ancien para de l'Alberta, qui venait d'entrer dans le club, et oeuvrait depuis un bail comme vigile et garde du corps.

Le bras droit avait été perdu dans la bataille, comme Cross, le gauche, et toutes ses jambes ou presque, et ses principaux organes.

Il savait depuis peu que les Rock-Machines oeuvraient en collaboration avec le service de sécurité du Temple de logologie, comme les Hell's Angels avec celui de Clayton-Rochette et des noélites. Qu'ils aient décidé de détruire ou de s'emparer de la précieuse cargaison était somme toute logique.

Mais ce qui s'était passé trois jours auparavant sur le Plateau Mont-Royal résistait pour une bonne part à la logique. Il ne savait trop comment s'y prendre pour expliquer ça à la femme revêtue de soie blanche en drapé romain.

- Madame Clayton-Rochette, il s'est passé quelque chose de vraiment... bizarre.

- Expliquez-vous, Reno, expliquez-vous, je vous prie.

- Bien. Les seuls témoignages oculaires directs dont je dispose sont ceux des quatre ou cinq rescapés de mon groupe qui sont parvenus à nous rejoindre sans tomber aux mains des flics. On me dit que les Russes n'ont qu'un seul survivant, je veux dire un seul qui n'ait pas été récupéré par les ambulances et les flics.

Chez nos ennemis j'en sais trop rien, mais ça doit être du même ordre.

La trentenaire fit un violent geste de la main, son énervement affleurait déjà.

- Soyez direct, Reno, ne vous perdez pas en détails inutiles!

- Je... oui, d'abord il faut que vous ayez bien en tête le schéma spatial et le découpage temporel des événements; en me servant de mes témoignages, plus de nos diverses sources d'informations, j'ai fait réaliser une petite simulation de ce qui s'est

363

passé. Cornwell, notre spécialiste informatique, vient juste de la terminer.

Et il avait sorti de sa poche un disque de couleur blanche, avec un truc illisible écrit au marqueur sur son étiquette.

La femme s'en était saisie, loin d'être impressionnée. Elle l'avait placé dans le lecteur de sa console, qui avait procédé à une batterie de tests antiviraux avant de charger le stock de données dans sa mémoire.

La simulation avait été copiée sur les images aériennes de la télévision et de la sûreté, mais en y ajoutant ce qu'il savait, lui, précisément de la situation.

Au centre de l'image, un petit immeuble, teint en orange vif.

- Voici quel était le dispositif de mes hommes à l'heure dite.

Plusieurs véhicules apparaissent aux quatre coins de l'écran. Puis un autre, qui bouge sans cesse. Des pick-up, quelques motos, une ou deux grosses berlines modèle XXe siècle.

- Un groupe sur Rachel et Rivard. Un groupe sur Roy et Rivard. Un groupe sur Saint-Hubert et Duluth. Un groupe sur Duluth et Laval. Plus un véhicule mobile et deux ou trois motos. Au total ce sont douze ou treize hommes qui se relaient jour et nuit. Si vous ajoutez les six ou huit Russes et Ontariens habituels, plus les trois membres de l'équipe de Thorpe, on est déjà vingt-cinq sur le coup.

Plusieurs véhicules et des hommes à pied qui circulent dans le quartier apparaissent, dans un jeu de couleurs différent.

- Maintenant, voyons le dispositif ennemi. Depuis deux ou trois jours, mes hommes signalent des véhicules bizarres dans le secteur. La nuit qui précède le Grand Barouf, un pick-up

RamCharger aux plaques illisibles est repéré, ainsi qu'un Chevy, et au moins deux autres véhicules. On se doute tout de suite de qui il s'agit, donc on se met en état d'alerte maximum, c'est dans cet état que commence la nuit du 17 au 18 août. C'est pour cette raison que les équipes de jour et de nuit sont regroupées, afin de renforcer le dispositif.

Des véhicules rouges apparaissent, mobiles, rôdant sur la carte comme des fourmis à la recherche d'une proie quelconque à ramener à la fourmilière. Les véhicules vert-de-gris des Angels

364

et bleu cobalt des Russes passent sur une fréquence plus brillante.

- Ensuite, il faut que vous sachiez que le véhicule situé au coin de Roy et Rivard était muni d'une caméra avec focale longue distance braquée sur l'appartement, comme celui situé sur Duluth et Laval, ce qui fait que quiconque voulait s'approcher ou sortir de l'appartement croisait inévitablement nos faisceaux. Les motards roulaient sur Rivard, et sur les ruelles parallèles, ainsi que sur Rachel, on ne pouvait pas en perdre une miette.

Deux huitièmes d'écran s'emplissent de la vision du carrefour en question, deux angles de vue différents, un selon un axe nordsud, l'autre est-ouest. Il pointa du doigt une des fenêtres vidéo.

- Regardez sur cette fenêtre, celle qui montre Rivard en perspective.

Le caméscope affiche une heure sept. On voit un homme sortir de l'appartement et prendre Duluth vers Saint-Denis, il disparaît de cette image pour réapparaître simultanément dans l'autre, il marche à bonne foulée vers le sud. Il disparaît du champ de la caméra.

- C'est Thorpe, vous l'avez reconnu. Cross, le gars qui commande les équipes de nuit, prend l'initiative d'envoyer un gars à pied et un autre à moto en seconde main pour le pister. C'est ce que fait Diego. Diego suit le mec jusque sur Ontario

et là Diego dit qu'il est arrivé un truc bizarre. Un truc vraiment très bizarre.

- Ouel truc bizarre? Vous allez me rendre folle.

- Thorpe s'est mis à parler tout seul devant l'entrée d'un immeuble, comme s'il parlait à quelqu'un. Sauf qu'il n'y avait personne. Ensuite il a dérivé comme ça vers le centre-sud, puis il a suivi le canal Lachine. Ensuite il a pris un taxi.

Diego a appelé le motard de secours. Thorpe est remonté jusque chez lui.

Un petit taxi jaune à la new-yorkaise vint s'arrêter à un bloc de l'immeuble qui scintillait couleur feu.

- C'est à ce moment-là que ça s'est mis à déraper. Pendant que Diego et Pike remontaient Cherrier à la suite du taxi, Diego s'est senti mal, d'un coup. Pike a appelé Cross qui lui a demandé ce qui se passait. Pike s'arrête et demande à Diego ce qui se passe, ils sont sur Berri, Diego était très pâle, il semblait terro-365

nsé et il hurlait presque, il lui a dit de foncer, qu'ils étaient cernés, que ça allait péter. Pike a transmis ça à Cross, qui tournait avec la patrouille mobile, il est sur Saint-Denis et Marie-Anne à ce moment-là.

Reno montra le dispositif de formes 3D, comme un aquarium rempli de poissons combattants, une seconde avant l'assaut général.

- Pike est reparti. Cross lui a dit par cellulaire de rejoindre ceux postés sur Roy et de l'y attendre. Et c'est à ce moment-là que la prédiction de Diego se réalise, et que ça explose... Regardez, il est quatre heures dix-neuf. À cet instant, ceux garés sur Duluth et ceux garés sur Saint-Hubert entendent des détonations en provenance du bloc, en provenance de l'immeuble où Thorpe vient juste de rentrer. Cross reçoit le message, en informe Gould qui patrouille à moto sur Rachel, passe tout le monde en alerte rouge et fait demi-tour, il demande à ceux de Duluth d'aller voir ce qui se passe, ceux-là quittent le coin de Duluth et Laval pour se diriger vers Rivard,

regardez bien la fenêtre gauche, au loin on voit deux pick-up chargés de Rock-Machines et de Chinois qui déboulent. Puis...

Reno se tut.

L'image en provenance des deux caméras est brutalement envahie d'un feu bleu, glacé, et invincible.

La simulation 3D montrait ensuite des véhicules rouges en furie s'en prenant à leurs rivaux.

Puis Reno appuya sur une touche du clavier pour suspendre l'animation.

- Comme vous le constatez, nos deux caméras sont hors d'usage avant qu'on ne soit attaqués, ça veut dire qu'on a usé d'un brouilleur drôlement costaud pour nous pirater. D'autre part, nos rescapés parlent tous d'un drôle de truc qui leur serait arrivé, sauf qu'ils se rappellent plus grand-chose, comme s'ils souffraient d'amnésie, mais Diego se souvient qu'il a vécu l'expérience comme un truc terrorisant, les ennemis étaient partout, et voulaient les exterminer, lui et Pike, à un moment Pike lui-même était devenu un ennemi et Diego se demande même si ce n'est pas lui qui l'a tué.

- Vous plaisantez?

366

1

- Non. Quel dommage que Cross et Gould soient morts pendant l'attaque. Leur témoignage aurait permis de compléter le tableau. Et puis il y a plus fort encore.

La femme le regarda, exaspérée, mais comme prête à l'impensable, déjà vaincue en quelque sorte.

- Je vais essayer d'être clair, madame Clayton-Rochette, mais c'est pas facile, on n'a aucune idée de ce dont il s'agit.

- De quoi voulez-vous donc parler, à la fin?

Reno appuya sur une commande de la console, les bandes vidéo enregistrées redéfilèrent en arrière, à un rythme effréné.

Puis en avant, à vitesse normale.

Il montra du doigt les chiffres indiquant l'heure, en bas à droite.

- Regardez bien ceci, madame Clayton-Rochette, car je crois que c'est du jamais vu. Regardez bien les deux fenêtres vidéo, elles indiquent la même heure, les caméras étaient synchronisées sur le même time-code. Voilà, on y arrive, regardez, il est deux heures quarante-quatre et trente secondes, trente et une...

Reno ne fit rien, ni ne dit quoi que ce soit.

2h44'32" " " 2h44'33", 2h45'25"Y 2h45'26"...

Son petit sourire s'accrut à peine lorsqu'il vit le museau de la femme pointer brusquement vers l'écran.

- Attendez, là...

- Oui, étonnant, non? Il manque près d'une minute sur les deux bandes, et on les enregistrerait en temps réel. On ignore comment cela a pu se produire, mais regardez bien attentivement l'image de droite, celle de l'axe nord-sud, sur Rivard même, regardez cette tache de couleur gris argent, ici.

Il pointa du doigt un petit miroitement situé presque au centre de l'image, pas très loin de l'immeuble occupé par Thorpe, Marie Zorn et les autres. Il remanipula la bande virtuelle en arrière. Puis la relança en avant.

- Regardez bien, à deux heures quarante-quatre, elle y est, à deux heures quarante-cinq elle n'y est plus.

- Qu'est-ce que c'est?

- D'après les informations en ma possession il s'agit du Voyager loué par Thorpe.

- Qui l'a pris?

367

- Pas Thorpe en tout cas, on le voit sortir à une heure sept, et revenir à quatre heures dix-huit. Ni les autres, car ils allaient

s'entre-tuer une minute plus tard dans l'appartement.

- Qui alors?

- Devinez.

- La fille? Pourquoi? Et que signifie ce montage d'une minute?

- C'est tout le problème, madame, sans compter que Lug, un autre de nos rescapés qui couvrait avec l'équipe sur Roy, se souvient d'un truc, lui aussi. Un truc qui se serait passé vers cette heure-là.

La femme poussa un long soupir, un soupir de pure désolation, comme si le monde entier reposait sur ses épaules.

- Je vous écoute, Reno.

- Voilà, en deux mots c'est comme si la coupure dans le temps avait eu lieu sur les bandes, mais aussi... comment dire... mârde, ah Criss', j'saurais pas mieux dire, comme si elle avait eu lieu en vrai, dans la réalité.

- Comment ça, et restez poli.

- B'en, c'est ce que raconte Lug. Il dit que vers trois heures moins le quart, il a ressenti une drôle de sensation, comme s'il avait eu une absence, d'environ une minute. Parce qu'une minute était passée au tableau de bord quand il a repris conscience, mais quand il dit le truc à son coéquipier, celui-ci lui répond : j'vois pas de quoi tu parles, tu t'es pas endormi une micro-seconde et moi non plus. Lug n'aurait pas pensé à m'en parler s'il avait pas vu les enregistrements.

- Qu'est-ce que c'est, Reno, pouvez-vous me le dire?

- Non. Nous n'avons aucune idée de la technologie dont ils ont usé, mais c'est très fort. Très très fort. Je crois bien qu'il faudrait appeler d'urgence votre fournisseur.

Les yeux de la femme émirent une volée d'éclairs bleus. Elle aurait réduit le monde en miettes si on lui en avait donné le pouvoir.

Ce matin-là, lorsqu'il s'était éveillé, le colonel Romanenko avait senti sa calculatrice intérieure se mettre en route à la première seconde. Il était déjà tard, et il tombait des hallebardes.

Six jours depuis l'attaque de l'appartement de Toorop. Six fois vingt-quatre heures. Plus une nuit de six fois soixante minutes. Et toujours aucune nouvelle.

Il y avait plus grave. La veille au soir, en épluchant toutes les nouvelles en provenance du Québec, il était tombé avec stupéfaction sur un petit article mentionnant l'assassinat d'un dénommé Nicholas Kravcezh, alias Charles Newton, la nuit même du massacre. D'abord recouverte par le bruit occasionné par la Guerre des Motards, l'information était désormais remontée jusqu'à la surface audible du monde, comme un cadavre émergeant des eaux. L'article disait que la sûreté n'écarterait pas la possibilité d'une connexion quelconque entre les deux événements. D'après ce que Romanenko avait lu dans l'article du Journal de Montréal, les pompiers et la police urbaine avaient reçu plusieurs appels en provenance d'Outremont vers cinq heures trente du matin, les informant qu'un incendie ravageait une maison de Spring Grove. Arrivés sur place en premier, les pompiers d'Outremont découvrent les restes déchiquetés et carbonisés d'un homme qui ne pourra être identifié par recherche ADN que cinq jours plus tard. Soit le jour de la publication de l'article. D'après l'auteur du filet, et ses sources, dans une valise ignifugée et à l'épreuve des balles, la police avait découvert dix mille dollars en cash et pour une valeur de cinquante mille dollars d'hérolfne pure. Un ordinateur et des téradisc avaient été saisis, quoique endommagés par l'incendie. À l'étage, relativement épargnés par les flammes, des stocks de méta-amphétamines et de biotechnologies illicites. La présence de douilles de 9 mm retrouvées par la police scientifique, ainsi que de plusieurs éclats de plomb dans certains des restes humains, permettait d'envisager sereinement un homicide.

Romanenko se rappelait que Toorop l'avait appelé vers cinq heures du matin, heure locale. À l'heure où Newton se faisait

trucider, ou à peu près. Toorop l'ignorait bien sûr, et il comptait sur

369

Newton pour trouver une solution rapide à son petit problème, soit une main en moins.

Il fallait se rendre à l'évidence. Toorop avait dû parvenir chez le contact clandestin au moment où les pompiers arrivaient sur les lieux. Romanenko savait par les infos que le mercenaire n'avait pas été pris, et qu'il n'était pas mort.

Qu'avait-il fait après s'être rendu compte que l'issue de secours était piégée elle aussi ? S'il n'avait pas été pris, pourquoi n'appelait-il pas ?

Romanenko pressentait confusément que cette question allait rester obscure un bon moment encore.

Aussi se repencha-t-il sur le factuel. Sur le choc des troupes ennemies. Sur le massacre du Plateau Mont-Royal.

Au moment où Romanenko commençait sa journée, les du Québec procédaient à une première reconstitution générale. Ils avaient demandé l'aide d'une équipe d'artificiers travaillant pour une société d'effets spéciaux. Ils avaient engagé une trentaine de figurants, tous des motards, et leur avaient fait apprendre leur rôle avant de les lâcher, aux premières heures de la nuit, aux abords des rues Rivard et Duluth.

Les caméras de télévision avaient été tenues à distance par un large périmètre de sécurité, ça n'avait pas empêché les réseaux d'information de tout le continent de se livrer à une concurrence sauvage à coups d'images plus ou moins volées, plus ou moins nettes.

On avait dit ce jour-là que le satellite privé d'un richissime magnat turkmène braquerait ses caméras sur cette partie de Montréal, avant de retransmettre le tout sur Internet, mais la sûreté s'arrangea pour que le machin orbital rate la fenêtre d'observation, en décalant la représentation d'une heure.

La sûreté avait bien fait les choses, cependant Romanenko n'était pas vraiment parvenu à se faire une idée précise des événements. Mais c'était quasiment aussi beau qu'une séquence de bravoure dans Apocalypse Now.

Ce fut d'ailleurs le commentaire qu'émit le commentateur de CBC.

370

Dans la soirée, Romanenko trouva dans la boîte aux lettres cryptée accessible par le web un message d'apparence anodine : c'était un message de Gorsky. Notre organisation a détecté la trace de Marie Alpha aux alentours de Tadoussac, rive nord du Saint-Laurent. Sa présence dans cette ville remonte à deux ou trois jours maintenant. Sommes en possession de la description de sa nouvelle voiture.

Plusieurs équipes se concentrent sur le secteur. Vous tenons au courant.

Ourianev entra. Il vint directement se poster à ses côtés, face à l'écran. Le pitaine s'offrait des libertés hors de prix, pensa Romanenko.

- Que faisons-nous?

- Ce qui est prévu, grommela Romanenko. On attend.

Il cogita une bonne partie de la nuit. Il frôlait la saturation. Il se résolut à avaler un comprimé pour dormir.

Les jours suivants, ses pires prédictions se réalisèrent, à l'unisson de la météo. La Sibérie et l'Asie centrale furent recouvertes de nuées orageuses. Les grandes pluies durèrent soixante-douze heures d'affilée, du jamais vu au Kazakhstan à cette période de l'année. Quand le soleil revint frapper sur les paysages détrempés, près de deux semaines s'étaient écoulées depuis l'attaque du 4067, plusieurs messages laconiques dans la box cryptée lui firent comprendre que la piste de Marie Zorn s'était évanouie. Et Toorop n'appelait toujours pas.

De plus la météo annonçait de violentes tempêtes en Amérique du Nord, conséquence du cyclone Jefferson qui venait de

frapper les côtes de Floride. Un cyclone de force 5 bien tassée. La JamWfque était déclarée zone sinistrée, Cuba aussi. Dans la nuit il s'enfonça vers le nord-ouest, Alabama, Mississippi, et, ayant perdu à peine cinquante pour cent de son énergie initiale, vint frapper les États du Tennessee, de l'Arkansas et le sud du Missouri. Des pluies torrentielles ravageaient la Louisiane et l'est du Texas, le fleuve Mississippi connaissait une des plus belles crues de son histoire.

Au Québec, des rafales de vent furent comptabilisées par les agences météo à plus de cent cinquante kilomètres-heure. Des glissements de terrain catastrophiques se produisirent dans la soirée, des maisons entières étaient emportées par les rivières en

371

crue, ou par les tornades. Ponts, immeubles, voitures, stations-service, usines, autant de pièces de Lego dévastées par une fuite de robinet aux dimensions hollywoodiennes.

La région du Saguenay se farcissait un méchant remake des inondations de 1996, on parlait de centaines de morts et disparus, on comptait les sans-abri par milliers. Si le chaos des éléments s'en mêlait...

Le Saguenay. C'était cet affluent du Saint-Laurent qui se jetait dans l'estuaire aux abords de la ville de Tadoussac, là où les hommes de Kotcheff disaient avoir repéré la présence de Marie.

Avec un peu de chance, elle s'était retrouvée piégée au beau milieu de la tempête.

Romanenko imagina un instant la voiture de la fille emportée par les eaux en furie, entre les arbres déracinés comme des fétus de paille et les blocs de béton arrachés aux immeubles dévastés. Si tel s'avérait le cas, nul doute que tout le monde pousserait un ouf de soulagement. Sa disparition se mêlerait aux centaines d'autres.

En étudiant attentivement les cartes de la région, Romanenko nota quelques détails disparates, des éléments d'informations

encore désunis mais qui un jour ou l'autre s'assembleraient pour donner un nouveau relief au mystère Marie Zorn.

La région comprise entre l'Abitibi et le Saguenay, là où la nature déchaînée venait de frapper, comptait nombre de réserves indiennes, des territoires autonomes hurons, montagnais, cris et mohawks. C'était une région sauvage, avec beaucoup de parcs naturels et peu de grandes cités, à l'exception de quelques villes sur un ou deux grands axes routiers, et au bord de cette petite mer intérieure nommée lac Saint-Jean. Le chaos des éléments, s'il ne l'avait pas tuée, l'aiderait à effacer sa trace.

Le mot " fiasco " était un euphémisme.

Les ultimes journées d'août passèrent.

Septembre commença.

Rien ne bougeait.

372

34

Sa conscience émergea des ténèbres par paliers successifs, comme un plongeur revenant d'une longue excursion dans les abysses.

D'abord il y eut l'ombre d'un rêve, quelque chose dont la consistance, dans ces ténèbres absolues, pouvait apparaître comme une très lointaine et très évanescence lueur. L'image se dissolvait au fur et à mesure de sa création, elle refusa tout simplement la moindre existence, devint souvenir dès sa gestation, puis se fondit peu à peu dans l'oubli des ténèbres, la microconscience qu'était devenue Toorop essaya en vain de la cristalliser dans sa mémoire, une photographie, une très ancienne photographie en noir et blanc qui tremblota dans le bain du révélateur mais n'atteignit jamais celui du fixateur. Plus tard, l'écho subsisterait de cette expérience et à ceux à qui il en parlerait, en premier lieu lui-même, il parviendrait tout juste à dire que peut-être était-ce l'image d'une ville détruite.

Ensuite il y eut la sensation. La sensation mit des siècles à accéder à sa conscience selon sa perception subjective du temps, disons que vraisemblablement elle mit quelques heures. La sensation précéda toute conscience opérative, et toute perception du monde extérieur. Elle se résumait à une courte liste de phénomènes : son coeur battait, ses poumons insufflaient et expulsaient l'air périodiquement, quelque chose le touchait, mais sans qu'il puisse dire quoi, ni sur quelle partie du corps, car son corps n'existait pas en tant qu'entité organique.

La sensation pouvait ainsi se résumer au check-up d'une machine, ce qu'il était très exactement à ce moment-là, bien qu'il n'en eût pas conscience, évidemment, comme toute machine. Il fut ainsi d'abord une liste d'organes, ceux que la conscience oublie habituellement afin de pouvoir vivre, mais il n'était pas encore une conscience, tout au plus un agencement de réflexes, dotés d'une mémoire-tampon.

Après la sensation-machine, qui dura des millénaires, une évolution hasardeuse sembla prendre racine, et finit par se stabiliser. Le simple listing épars de machines-organes prit corps, attei-373

gnit un seuil de cohérence critique, une sorte de circuiterie énergétique voulait maintenir tout cela en place selon une certaine forme.

Il eut la fragile conscience de son existence corporelle, une kinesthésie propre, et des sensations tactiles qui traçaient désormais une frontière, une interface entre lui et le monde extérieur; de simple diagramme filaire suspendu dans un néant numérique, il devint chair.

La chair et ses frontières dessinèrent alors des diagrammes nouveaux, le temps, l'espace, il était allongé, la gravitation, l'obscurité, la lumière, les premiers sons, chaud, froid. Puis tout s'enchaîna:

Faim.

Soif.

Chier.

Pisser.

Enfin une cartographie cohérente apparut, avant même que ne surgissent quelques formes à peine distinctes derrière le voile tendu entre lui et les objets.

Avant même qu'il ne puisse se voir, avant qu'il ne puisse la voir, elle, il sut qu'il était arrivé quelque chose à sa main.

Le plus étrange c'est qu'il sut ce qu'il était advenu d'elle sans avoir pu accéder à aucune information digne de ce nom en provenance du monde extérieur.

La cartographie conscience-sensation était formelle.

Sa main était une machine.

Il commença alors à devenir plus qu'un simple objet passif, même vivant, il commença à se mouvoir. Les extrémités, tout d'abord, sa main droite glissa faiblement sur une surface douce et fraîche, sa main gauche fit sensiblement de même, et ce qui n'avait été jusque-là qu'une intuition de son corps devint une vérité factuelle, terriblement limpide.

Où qu'il se trouve, dans un hôpital probablement, et sans doute sous bonne garde, on avait fait ce qui devait être fait, ce qui pouvait encore être fait.

On l'avait amputé de la main droite, au moins en partie. Et on avait remplacé la partie manquante par une sorte de greffon biomécanique.

374

Les concepts de temps et d'espace finirent par former une réalité cohérente et stable, il put enfin voir et entendre avec précision.

Sa main était enturbannée dans un bandage épais, sa tête aussi, il était raccordé à un boîtier noir placé au pied de son lit, avec une rangée de diodes au-dessus, un tuyau de perfusion dépassait de sa bouche, un autre de son coude, deux veinules

de liquide translucide pompées par un appareillage tubulaire ronronnaient au-dessus de lui.

Ce matin-là, lorsqu'il s'était éveillé, chrysalide menée à son terme, il avait pu circonscrire l'univers avec netteté. Il était dans une chambre, aux murs nus et au mobilier austère, mais tout indiquait qu'il n'était pas dans un hôpital.

Par ce qu'il voyait au travers des stores à demi baissés de la fenêtre, il comprenait qu'il était en hauteur, il dominait la ville de Montréal d'environ dix étages. Par les objets disséminés dans la pièce, son mobilier, sa petite bibliothèque remplie d'ouvrages dont il ne discernait pas les titres, par la petite pile de vinyles du xxe siècle, par le bricà-brac technologique qui s'entassait sur un bureau sans style particulier, au centre duquel trônait un PC

raccordé à une batterie d'appareils, à tout ce luxe de détails que sa conscience pouvait enfin enregistrer, il comprit qu'il n'était pas dans une chambre d'hôpital, mais dans celle d'un particulier, vivant au dernier étage d'un building dominant la ville.

Il n'était pas dans un hôpital, s'était-il dit.

Mais il était quand même peut-être sous bonne garde.

Cet éclair de lucidité paranolfaque lui fit comprendre qu'il était enfin de retour.

Joe-Jane savait désormais qu'un nouveau plan de consistance s'élaborait, un réseau vivant voyait le jour, tissant entre les événements une géométrie rayonnante; entre les dimensions de l'espace et du temps, entre les multitudes de quanta d'énergie et d'informations, entre chaque fréquence, chaque atome, chaque nucléotide du monde, des corrélations nouvelles voulaient s'établir.

375

Joe-Jane savait ce que cela signifiait. Thermodynamique sauvage d'une connaissance prédatrice lâchée dans la foule comme un fauve. Torpille de la biodynamique envoyant par le fond le cargo des illusions humaines, sans plus de pitié que le

vent érodant les ruines. Dieu non seulement mort, mais incinéré, désintégré, telles les fourmis humaines dans le feu atomique, et donc à réinventer, balbutierait bientôt, tel un bébé vagissant au coeur des décombres, brisant d'un coup leurs millénaires de travail acharné à empêcher un tel surgissement, une telle création. Dissolution immédiate et inconditionnelle des anciennes structures. Abandon de l'humanité, comme le squame d'une mue depuis trop longtemps attendue, espérée, et entravée. Métamorphose improvisée de la nature, décidant de tourner la page, de clore un chapitre, et d'en ouvrir un autre. Narration explosive du cosmos tout entier se renouvelant de l'intérieur au coeur de ses trous noirs les plus indicibles comme de ses langages les plus secrets. Big-Bang-A-Lula.

Joe-Jane savait qu'il lui était de plus en plus difficile de communiquer ses sensations, idées et désirs aux humains qui lui étaient le plus proche. Elle se contentait désormais de gérer le quotidien avec eux. Veiller aux déficiences du vieux système domotique. Vérifier le bon fonctionnement des ascenseurs.

Superviser d'un oeil attentif mais désintéressé le déroulement des opérations.

Parler avec Robicek.

- Vos concepteurs seront là dans moins de cinq jours, vous arrêtez de me casser les couilles, Joe-Jane, est-ce que j'ai été assez clair cette fois-ci?

Le bruissement de la machine faisait penser au crotale qui attaque.

- Vous ne comprenez rien, Vax, ou vous faites semblant, ce qui revient au même.

Si nous ne retrouvons pas Marie Zorn dans les jours qui viennent, nous serons responsables de l'anéantissement prématuré de tout le futur de l'humanité! Alors maintenant c'est vous qui me cassez les couilles!

Robicek s'était figé, il se redressa dans son fauteuil afin de prendre une pose plus digne que son actuel état

d'avachissement.

376

Jamais la machine ne s'était emportée comme ça auparavant. Jamais elle ne l'avait insulté.

- Ne parlez pas de ce dont vous ne disposez pas, avait-il rétorqué, sur la défensive.

La machine rigola.

- Vous êtes pathétique. Non seulement je dispose de vos minables attributs sexuels humains, mais vous n'avez même pas idée des millions d'autres solutions qui s'offrent à nous, les neuromatrices ADN.

Robicek avait capitulé.

- OK. Dites ce que vous avez à dire, Joe-Jane.

- Ce que j'ai à dire tient en quelques mots. Nous savons depuis des semaines que Marie est au Québec et nous avons tellement attendu que maintenant il est trop tard. Voilà ce que j'avais à dire à mes concepteurs. Voilà ce qui est urgent. Un cataclysme se prépare et nous continuons d'agir comme si de rien n'était, en espérant juste que ça ne vienne pas trop déranger le programme du samedi soir.

- On a fait ce qu'on a pu, je vous assure.

La machine émit un bruissement de dédain.

Plus tard, la matinée était bien avancée et Robicek avait joint le Cygnus Dei, il serait à Halifax en fin de semaine, comme convenu. Robicek les avait prévenus d'un petit changement de programme : M. Storm viendrait seul les chercher, ShellIC et Altaïr devant mettre au point d'urgence les nouveaux programmes bionumériques avec leur bande d'amis du septième étage.

Puis Robicek était sorti de l'atelier où il avait emménagé depuis qu'ils avaient installé le mec dans sa propre chambre. L'atelier était une sorte de grenier, un rebut où s'entassaient environ quinze générations de composants électroniques et de

micro-ordinateurs. Sa couche se trouvait posée au fond, contre le mur, sur un futon. Joe-Jane avait été placée sur une armoire métallique, au pied de son lit.

Juste avant qu'il ne franchisse la porte, la machine l'avait interpellé.

377

- Monsieur notre ami le blessé vient de reprendre connaissance, vous feriez bien d'aller jeter un coup d'oeil.

Robicek avait regardé la boule noire aux veinules bleu argent qui luisait là-bas dans la pénombre. C'était une machine extraordinaire, un véritable être vivant.

Depuis quelques jours, Robicek le sentait, elle s'isolait, ne lui parlant plus que pour lui indiquer l'occurrence des faits, et lui balancer deux ou trois informations stratégiques. Robicek savait que son propre comportement n'était pas étranger à ce phénomène. Mais il devinait aussi une profondeur cachée à cette mélancolie digitale, une sorte de dépression chronique envahissait peu à peu ce formidable agencement de biocircuits conscients, et plus encore.

Robicek se sentit désemparé. Il avait conçu la boîte blanche, un ordinateur classique quoique très ingénieusement réalisé, dévolu aux interfaces de la machine avec le monde. Quand la machine parlait de ses concepteurs, elle l'excluait de fait, ne faisant référence qu'aux hommes qui allaient arriver à Halifax dans les jours à venir.

Robicek n'en ressentait aucune amertume particulière, il savait qu'une telle appréciation était en grande partie justifiée. Les spécifications requises lors de son embauche avaient été explicites: la machine existe, elle fonctionne, elle apprend. Mais elle dépense trop de temps et d'énergie à gérer des problèmes de pure circuiterie ou d'interface, nous voulons en quelque sorte une espèce de corps primordial, un assemblage d'interfaces visuelles, auditives, vocales, etc., qui tienne dans un boîtier standard, et qui la déleste de tout ça. Vous aurez à monter cet ordinateur spécialisé et à tester ses neuronexions

avec le cerveau en collaboration avec le docteur Hu Sheng, qui s'occupe des centres de traitement de l'information et du tube occipital. C'est ce que lui avait dit le Malaisien qui s'occupait de l'embauche du personnel sur Koh Tao.

Cette boîte blanche, c'était un peu le système nerveux secondaire de la machine, son réseau de nerfs tactiles, avec un premier lot d'organes perceptifs.

Tout le reste avait été en effet conçu avant son arrivée sur l'île thaïlandaise, avec trente dollars en poche, et qu'il entende par-

378
ler de ce centre de recherches bizarrrdfde qui s'activait à sa pointe nord.

Si la machine souffrait de mélancolie et de dépression, si à chaque fois qu'elle lui parlait cela prenait désormais une tournure désagréable, quand elle ne l'insultait pas carrément, c'était parce que sa simple présence à lui, qui avait réalisé cette petite boîte blanche, lui rappelait à elle, chaque seconde, cette petite sphère noire, à quel point elle était seule, coupée du monde protecteur de l'île, de ses concepteurs, confrontée à un nouvel espace où cinquante personnes pouvaient se massacrer sauvagement dans la rue, en pleine nuit, au coeur de cette ville qu'elle ne connaissait pas.

- Merci, Joe-Jane, fit-il simplement avant de sortir, en refermant doucement la porte derrière lui.

Toorop avait entendu des pas. Des pas qui s'étaient rapprochés. Puis un bruit de loquet et la porte s'était ouverte.

Un grand type s'était encadré. Cheveux ras. Blond, yeux bleus, quelque chose de slave, et en tout cas d'européen dans ses traits et sa morphologie, mais une démarche et une attitude naturelle qui dénotaient le Nord-Américain. À l'aise dans l'espace. Quelque chose comme une relation animale avec le plus simple mouvement. Tellement à l'aise que lorsqu'il se déplaça jusqu'à la fenêtre pour y relever les stores, puis vers la bibliothèque pour y ranger deux ou trois livres, Toorop sut

qu'il s'agissait du locataire des lieux, du locataire habituel de cette chambre.

L'homme ne dit rien. Il prit une chaise, s'y posa et observa Toorop qui reprenait tout juste pied dans le monde des vivants.

Toorop tourna la tête dans sa direction et le détailla à son tour.

Un tatouage en forme de puce électronique était tatoué sur le haut de son crâne, dans une découpe de la chevelure. Une sorte de hacker. Un Américain aux origines slaves. Ça ne pouvait être que la mafia russe.

Il se dit que c'était presque une chance, sauf s'il s'agissait d'une branche concurrente de celle du tandem transnational Kotcheff-Gorsky, il était chez son employeur. Ses concurrents ne

379

i

l'auraient certainement pas soigné avec autant d'attention, auraient-ils voulu seulement le garder en vie pour l'interroger...

- Comment vous avez fait pour me trouver? Qu'est-il arrivé au docteur Newton?

Avez-vous des nouvelles de notre employeur commun?

Sa langue, serpillière de croûtes et de crasse lavant une pissotière asséchée.

Sa voix, méconnaissable à ses propres oreilles. L'haleine fétide qui avait accompagné le souffle. Toorop en avait froncé les narines.

L'homme l'avait observé sans répondre, puis un sourire énigmatique avait retroussé ses babines.

- Nous n'avons aucun employeur commun, jusqu'à preuve du contraire. Mais il se pourrait en effet que ça change dans les jours à venir.

Toorop avait haussé les sourcils. Il comprenait confusément qu'il s'était planté. Il n'était pas chez la mafia russe. Il n'était pas chez ses employeurs, mais le mec prétendait que ça allait changer...

- Je donne ma langue au chat. Attendez, vous êtes Roger Rabbitt déguisé en humain et moi je suis un évadé de ToonVille .9

Le mec se marra, avec parcimonie.

- Je n'ai pas le temps présentement de tout vous expliquer, je vais vérifier votre motricité, et si vous pouvez marcher, je vais vous conduire dans un lieu où on procédera à votre interrogatoire. Et si tout se passe bien, vous pourrez en savoir plus.

Toorop savait très bien qu'il n'avait pas le choix.

Le mec lui fit passer une batterie de tests.

- Ici, les gens m'appellent Vax.

Toorop n'avait rien répondu.

- Nous avons dû remplacer votre main. Sauf votre pouce qui a été partiellement sauvé. Et vos brûlures sont en voie de guérison, la greffe de derme a bien marché. Dans quinze jours il n'y paraîtra presque plus rien. D'ici là vous essaierez de ne pas vous frotter le dos à la paille de fer.

- Je n'accepte ce genre de pratiques qu'avec une nymphette vêtue de cuir noir, avait répondu Toorop, d'une voix plus rauque que si ladite paille de fer lui avait limé l'oesophage.

380

- Mon interdiction médicale recouvrait ce genre de perversions, rétorqua l'air de rien le grand type chauve.

Toorop se redressa sur son lit. Il ne se sentait pas vraiment dans une forme olympique lorsqu'il s'agit de se mettre debout. Le mec vint vers lui pour le soutenir et l'aider à faire quelques mètres. Toorop n'eut ni le réflexe, ni l'outrecuidance, de refuser son geste.

En sortant de la chambre, Toorop put commencer à se faire une idée des lieux, un grand loft, comme deux ou trois appartements réunis, et aux cloisons abattues.

Des bonsaïs, des plantes vertes à profusion et un immense tunnel de verre à l'intérieur duquel un petit écosystème équatorial avait été reconstitué. Deux gigantesques serpents noirs y évoluaient avec une somptuosité d'arabesques.

- Le vivarium. ShellIC et Allait y élèvent toutes sortes de bestioles. Et surtout leurs deux anacondas clonés.

Le tunnel de verre courait sous les fenêtres du côté ouest. Au loin il apercevait la tour penchée du Parc olympique, une carte sommaire se dessina dans sa tête.

Nom de Dieu.

Toorop s'était dirigé, automate sous Valium, vers les vastes baies vitrées qui donnaient sur la ville en contrebas. Il pouvait voir le boulevard Saint-Laurent, tout en bas, croisant Ontario.

C'était l'immeuble au coin duquel il avait rencontré le fantôme d'Ari pour la toute première fois.

Assimiler où il se trouvait lui prit des journées entières. Et encore, il savait qu'il ne faisait qu'effleurer les véritables dimensions du lieu. Quant à sa véritable nature, elle entraînait en résistance avec ses conceptions les plus avancées en matière d'espace habitable, et autant ne pas parler de mode de vie.

L'appartement où Vax le conduisit se trouvait au dernier étage.

Un loft à peine moins grand qu'un terrain de football, et recouvert d'un épais manteau végétal; une canopée de lianes et de plantes grimpantes créait une voûte verte aux arabesques fuligineuses au-dessus de lui. Toorop marchait sur une étrange matière synthétique dans laquelle l'humus et le gazon naturels

381

prenaient vie, les montants des fenêtres et les murs étaient littéralement tapissés d'un biotope complet, comprenant lichens et champignons. Ça n'empêchait pas la pièce d'être

encombrée de machines, des ordinateurs, des synthétiseurs, une polyphonie étrange nimbait l'espace.

Son cerveau enregistrait les données comme un vulgaire Fujitsu de poche, alors qu'un bulbe émotionnel envoyait un constant mélange d'anxiété et de curiosité, cette délicate angoisse que procure l'inconnu.

Trois hommes et trois femmes, disons plutôt trois filles, s'étaient progressivement détachés du décor.

Disques-ventouses noirs collés sur toute la surface du crâne, branchés via un faisceau de fibres optiques à divers appareils interconnectés entre humains et silicium.

Sur le moment leur image fut comme brouillée par une saturation d'informations.

Il était difficile de faire la part des choses entre les matériaux qu'ils portaient et leur propre corps. Des costumes biosim militaires, copiant le mimétisme naturel de certains animaux. Des holotatouages en doubles serpents ondulaient en danses ultraviolettes sur leurs bras, et autour du nombril pour les gonzesses. D'antiques microprocesseurs du siècle dernier greffés au gras de l'épaule sur une membrane biocompatible formaient un carré couleur chair à l'apparence lisse du plastique des poupées Barbie. Une protubérance anthracite plantée dans la nuque, ça émettait un bruit digital, et des diodes lumineuses y clignotaient. Ils formèrent un cercle autour de lui.

Ce qui vint se planter sous ses narines pour le toiser était un petit bout de jeune femme de type latino-américain, aux yeux recouverts d'interfaces optiques d'un noir étincelant, hypnotique, et qui arborait une coupe de cheveux consistant en dizaines de petites tresses teintées couleur chrome, et rigides comme des antennes, un minuscule microcomposant en piercing à la place du troisième oeil, et le double serpent tatoué en UV sur une joue.

Elle détailla Toorop sous tous les angles.

Puis, s'adressant au groupe, en français mais avec un fort accent indéfinissable, et une sorte de codage numérique filtrant sa voix: 382

- Je ne sais vraiment pas pourquoi les Sherpas et les EarthQuakers envisagent sérieusement qu'il soit l'élément que nous cherchons.

Toorop entendit un méchant pouffement de rire derrière lui.

- Lotus... Ces pauvres Indiens sont des naïfs. On ne peut faire confiance à ce genre de racaille, ils ne bossent que pour l'argent..

Toorop ne saisissait pas tout, mais il comprenait qu'il était le sujet central de cette petite conversation.

- Les Sherpas ont demandé à ce qu'il soit traité avec égard et vous n'avez pas respecté cette clause du contrat, merde, Spectrum, à chaque fois vous me foutez en pétard. Vous avez de la chance qu'ils soient au beau milieu de l'océan, ils n'auraient pas apprécié, croyez-moi.

- Qu'est-ce que vous racontez?

- ShellIC et Altaïr m'ont raconté pour la main, vous auriez pu la sauver en partie, mais elles prétendent que ça vous amusait de tenter une expérience avec un de vos nouveaux modèles.

- J'ai fait ce que j'ai pu. Et cette main est bien supérieure à la version précédente dont monsieur était pourvu. Et je vous rappelle que monsieur bosse pour ces crétins de mystiques sectaires et les gangsters russes qu'ils ont embauchés, c'est eux, il me semble, qui procèdent à des expériences.

Toorop nota que le type parlait avec un accent français pure souche. Il n'aimait pas trop le descriptif que le frenchy venait de tracer de lui, il appréciait peu le fait que le mec ait sacrifié sa main pour le plaisir, il se dit qu'il le lui rappellerait le jour venu, mais il n'était pas vraiment en position de polémiquer.

La fille que Spectrum avait appelée Lotus s'était de nouveau focalisée sur Toorop.

- Nous avons un téra-bit d'infos à vous demander, monsieur Toorop, vous pensez bien. Et nous allons prendre le temps nécessaire. Nous avons tout le temps du monde, n'est-ce pas?

Elle avait dit ça en prenant une drôle de petite pose songeuse et dubitative devant cette vieille carcasse définitivement obsolète.

Une carcasse qui pour l'heure s'occupait de résoudre quelques équations fondamentales, du genre survivre aux prochaines

383

heures, se demander comment sa véritable ID avait pu être grillée aussi facilement, quand il aurait droit à son premier verre d'eau, et tout un tas d'autres questions métaphysiques absolues du même acabit.

Toorop aperçut deux robots, se mouvant chacun à un bout de l'espèce de biosphère miniature. Il reconnut des robots domestiques Honda, mais leur constitution avait été passablement transformée, on leur avait adjoint des objets récupérés dans les décharges afin de les doter de traits bizarrement anthropomorphiques, têtes de mannequins de vitrine aux yeux évidés et remplacés par des organes électroniques; l'un d'entre eux était affublé de bas résilles et d'autres accessoires de sex-shop, il se maquillait, devant une coiffeuse victorienne, avec des gestes d'une humanité telle que Toorop en fut comme gelé sur place.

Un robot homosexuel. Quelqu'un était parvenu à reprogrammer ce Honda Andromotor en une espèce d'être évanescent, féminide, narcissique et d'une authenticité glaçante.

L'autre robot, emmaillotté dans un kimono, effectuait une cadence bien réglée de mouvements traditionnels tai-chi.

Pour le coup ça lui parut presque banal.

- Nous sommes la 10 Ontario Cyborg Society, avait répondu la fille à sa première question muette.

À la deuxième, elle avait dit:

- Nous attendons de vous que vous trahissiez vos anciens employeurs, monsieur Toorop. Nous attendons de vous que vous nous aidiez à localiser Marie Zorn.

Puis, sans qu'il ait le temps de rétorquer quoi que ce soit, elle avait ajouté:

- Il va sans dire que le moindre refus de votre part entraînerait un recyclage immédiat et radical de vos constituants organiques.

Toorop avait parfaitement saisi de quoi il s'agissait. Il avait médité quelques instants sur le caractère durable des choses humaines, et particulièrement des serments de loyauté. Le robot Honda homosexuel contemplait sa silhouette dans le miroir avec une pose étudiée, son congénère accomplissait un kata compliqué dans le fond de la pièce. Toorop avait fermé les yeux

384

quelques instants. C'était trop dingue, ça. Personne ne le croirait, plus tard, au moment d'échanger ses souvenirs de guerre avec d'autres vétérans au coin d'un bar.

Il avait ouvert les yeux sur la jeune femme aux cheveux chrome, avant de lâcher, pince-sans-rire:

- Il est inutile, j'imagine, d'envisager la moindre négociation salariale ?

En les observant de près, Toorop put commencer à engranger des tonnes de petits détails. Il put discerner comme un réseau de fibres optiques qui cavalaient sous leur peau, à hauteur des poignets, des tempes, des avant-bras, au bout des doigts, ça miroitait fugitivement sous la lumière quand ils se mouvaient.

Lorsqu'ils se branchaient à leurs consoles noires, la protubérance occipitale émettait un bruissement digital continu. Toorop se rappelait avoir vu ce genre de trucs en photo dans les numéros de Scientific American ou d'Aviation Weekly chez Newton, des interfaces neurophysiques, une technologie expérimentale qui permettait aux pilotes d'essai de

l'Air Force de contrôler leur appareil par la pensée, disons par une liste de mots clés.

La fille et le dénommé Vax lui demandèrent son emploi du temps depuis sa première rencontre avec Marie, heure par heure. C'étaient des sérieux, question interrogatoire. Toorop lâcha le gros du morceau, visiblement les 10 Ontario Cyborgs en connaissaient déjà une bonne part.

Ça dura des heures. Le conflit du Turkestan oriental, le labo au Kazakhstan, le colonel du GRU, la mafia sibérienne, l'Église noélite, il donna tout, sans le moindre remords. Il occulta quelques noms propres dangereux, comme Gorsky, Romanenko, il laissa dans le flou le genre de biotechnologies illégales que Marie transportait, mais il livra une belle vue panoramique. Dans son jargon, on appelait ça une trahison. Il en profita pour donner une version de l'histoire qui arrange ses bidons, oui, il était un agent occasionnel de la sécurité militaire russe, oui, ils infiltraient le programme mafieux afin de pouvoir réduire à néant toute la filière.

Mais quand la fille s'obstina à lui demander ce qu'ils avaient fait de Marie, Toorop finit par s'énerver légèrement.

385

- Dans quel putain de novlangue faut que je vous dise ça? Marie s'est barrée sans demander son reste dans le chaos général, je ne sais pas, nous ne savons pas, personne ne sait où elle peut bien se trouver.

La fille parut contrariée par l'information. Et Toorop aussi l'était. La connaissance de l'éventuelle cachette de Marie Zorn était bien la seule chose qu'il avait à monnayer contre sa propre vie.

Mais il ne savait pas, non. Ils devinaient les jeunes Cyborgs intelligents et pas nés de la dernière pluie, il valait mieux jouer franc-jeu avec eux. C'est-à-

dire mentir avec habileté, ce qui comme Sun Tzu le rappelait, était tout bonnement l'art de la stratégie.

Ce type de stratégie comportait sa part de risques, c'était entendu, mais le type qui saute dans une benne à ordures pour échapper à l'incendie ne se soucie en général pas trop d'y tacher son costume.

Et ça, même Sun Tzu en aurait convenu.

On lui donna à boire, de la Montclair en petite bouteille d'un litre. Il en avala plus de la moitié d'une seule traite.

Toorop n'en menait pas large, mais il lui fallait connaître un petit détail primordial avant d'opter pour une des alternatives les plus cruciales de son existence.

- Comment avez-vous fait pour nous repérer?

Lotus l'avait froidement regardé.

- Vous déconnez? elle avait dit.

- Comment ça, je déconne?

- Vous n'avez pas l'air d'être au courant... C'est bizarre. Je me demande même si vous êtes au courant de quoi que ce soit.

- Au courant de quoi, par exemple?

La fille laissa éclater un petit rire. Qu'elle figea sur une expression indéfinissable.

- Au courant. Vous ignorez donc dans quoi vous avez mis les pieds ?

Toorop devait l'admettre.

Vax mit les points sur les i.

- Ce que nous savons, nous le tenons de Newton. Nous avons
386

espionné ses communications pendant des jours, ce type est une véritable mine de renseignements.

Toorop embraya sur l'opportunité ainsi offerte. Il acheva au préalable la bouteille de flotte.

- Comment l'avez-vous grillé?

- Newton nous a conduits jusqu'à vous, vous et votre équipe, et Marie Zorn. Mais quand nous avons pu établir le contact visuel, votre rue était déjà surveillée par tout un tas de gens. Nous en avons identifié quelques-uns et nous avons pu remonter jusqu'à une secte concurrente de celle pour laquelle vous travaillez.

Nous avons décidé d'attendre le moment opportun pour agir. Qui est arrivé bien plus vite que prévu.

Deux réseaux criminels concurrents s'affrontaient pour la capture de Marie, comprenant chacun une organisation sectaire, des mafias diverses, russes, hispanos, chinoises, japonaises, nordaméricaines, tout le bordel. Le premier c'était celui où il officiait, avec les gangsters russes, et les Hell's Angels, pour le compte des noélites.

Le second réseau, d'après les dires des 10 Ontario Cyborgs, gravitait autour de l'Eglise de logologie -un schisme des scientologues -, des Rock-Machines et du Wah Ching Gang, une armée de youngsters basée à Toronto et affiliée à la HipSing Tong de New York.

- Nous, nous ne travaillons pour personne, disait Lotus, sinon pour l'accomplissement du processus.

Plus tard, on lui offrit de la bière et une mixture végétale qui s'avéra comestible. Puis le dénommé Unix se posta dans le fond de la pièce près d'un empilement de machines; Toorop l'avait vu connecter sa protubérance occipitale à un ordinateur.

Lotus avait émis un faible sourire.

- Unix est musicien. Le fichier midi c'est sa drogue.

Une ondulation sonore articulée sur une pulsation d'infrabasses enroula ses volutes invisibles tout autour d'eux. Ça semblait provenir de tous côtés, de partout dans l'espace.

- Il compose la dernière partie de Private Biology, son prochain album, il sera disponible sur le réseau dans quelques jours.

Toorop jeta un coup d'oeil presque désabusé au décor de 387

1 1:

science-fiction autour de lui. Il fallait qu'il s'y fasse. On était au xxe siècle.

À sa demande, Lotus consentit à lui donner quelques explications générales: les interfaces biophysiques leur permettaient de se connecter directement à n'importe quel système d'information. Grâce à elles et aux neurotransmetteurs artificiels qu'elles généraient dans le cerveau, on pouvait vivre de l'intérieur l'exploration de Titan par une sonde-robot nippon-américaine, on fusait avec le missile de croisière jusqu'au bunker ennemi, on se branchait sur l'implant optique d'un garde du corps du président des États-Unis, ou de la Fédération de Russie, on pilotait des logiciels de création sonore, visuelle, ou les deux, on pouvait même partager ce genre d'expériences à plusieurs, c'était hypercool.

La 10 Ontario Cyborg Society était née sept ans auparavant, lorsque les différents résidents de l'immeuble parvinrent à l'acquérir dans sa totalité et à le sauver de la destruction. Ils étaient déjà parvenus à l'époque à en faire une sorte de vaste coopérative techno-artistique. Sous l'influence de quelquesuns, et de ceux qu'elle appelait les "Sherpas", il fut convenu de faire du 10

Ontario le premier Territoire Post-Humain Autonome.

Grâce à des technologies désormais disponibles il était possible de considérer son propre corps comme un laboratoire d'expérimentations biocybemétiques. Mieux que cela, la philosophie cyborg considérait la chair et le silicium comme les deux pôles d'un nouveau tao.

- Les différences conceptuelles entre organique et artificiel, entre vivant et machine s'effacent dès lors qu'on expérimente la voie de leur mise en réseau, avait-elle dit, une expression intense sur le visage.

- Qui sont les Sherpas? avait doucement demandé Toorop, l'air de rien.

La fille avait ouvert un sourire.

- Je suis désolée, leur identité doit rester confidentielle pour le moment. Mais puisque les EarthQuakers semblent admettre votre participation au processus, ils sont en route pour vous rencontrer.

388

Toorop ne pigeait rien.

- OK. Qui sont les EarthQuakers? Et quel processus?

La fille l'observa un petit moment sans rien dire, puis poussa un bref soupir.

Toorop réprima un sourire. Elle apprenait tout juste à le connaître.

D'après ce que Lotus daigna lui expliquer, la " CyborgNation " fédérait plusieurs groupes qui se retrouvèrent au 10 Ontario par le jeu de l'histoire et du hasard. Les premiers, au tournant du siècle, furent ceux qui allaient former plus tard la 10 Ontario Cyborg Society. Elle, Vax, Spectrum, ShellC, Unix, Altaïr et quelques autres qu'il avait aperçus. Ensuite, par l'intermédiaire de certains d'entre eux, la gang s'était pluggée avec d'autres éléments, les Sherpas et les EarthQuakers d'abord, puis depuis peu avec les Cosmic Dragons.

Elle lui brossa un tableau général mais précis de cette complexe organisation.

La micro-triade des Cosmic Dragons provenait d'une dissidence des Ghost-Shadows, des youngsters au service de la très puissante On-Leong Tong de San Francisco.

Les Cosmic Dragons avaient trouvé refuge au 10 Ontario par l'intermédiaire de Spectrum, un Français qui avait vécu à Hong Kong toute son enfance, et qui connaissait l'un d'entre eux. Les Cosmic Dragons étaient entre autres des as du banditisme électronique; d'après Lotus ce sont eux qui disséminèrent les techniques de hacking les plus pointues au sein de la communauté des résidents du 10 Ontario. Les EarthQuakers diffusaient leurs connaissances sur l'écosystème

et la biochimie des hallucinogènes. La Cyborg Society fournissait les ressources technologiques et enseignait l'interface homme-machine. En fait, disait-elle, nous nous influençons tous les uns les autres en permanence, nous appelons ça contamination continue, chacun prend chez l'autre ce qui l'intéresse et fabrique son identité en kit. L'identité n'est qu'une variable provisoire.

D'après ce que saisis Toorop au fil de ses premiers jours de captivité, les Cosmic Dragons s'occupaient de la sécurité de l'immeuble tout entier.

Au dernier étage et sur le toit s'étendait le domaine des 389

EarthQuakers, des cyberpunks amérindiens prophétisant la venue des Grands Cataclysmes et qui faisaient pousser de la marijuana de très bonne qualité en hydroponique dans les couloirs et l'escalier de service.

La 10 Ontario Cyborg Society était disséminée dans le reste du building.

Au total, une petite vingtaine de résidents permanents et la moitié de provisoires; un réseau d'ordinateurs reliait tous les lofts entre eux, et une intelligence artificielle dernière génération gérait tout ça, comme un biotope spécifique, et urbain.

L'immeuble du 10 Ontario était réputé depuis longtemps pour la puissance de son système de chauffage, on disait qu'il n'était pas rare, au coeur de l'hiver, que ses résidents soient dans l'obligation de garder leurs fenêtres ouvertes! Comme disait Lotus, cette puissante énergie thermique permettait aux biotopes locaux d'évoluer dans des conditions environnementales de type tropical ou équatorial.

De plus, par le jeu du cadastre, l'immeuble était relié au réseau électrique d'Hydro-Québec qui approvisionnait un certain nombre de services d'urgence tout proches, caserne de pompiers, hôpitaux; un des plus anciens résidents de l'immeuble, un scrap-artist dénommé Valentin, se souvenait que le 10 Ontario était un des rarissimes immeubles du secteur

ayant résisté au black-out de l'hiver 98, lors des fameuses pluies verglaçantes de janvier. C'était un véritable bunker. C'est ainsi que la plupart le surnommaient. Le Bunker.

En l'espace de quelques jours Toorop finit par s'habituer à son nouvel univers.

Mieux, il lui semblait bien qu'il s'y plaisait, tout compte fait.

Néanmoins, comme il le fit remarquer à plusieurs reprises, quel rapport tout ce beau monde avait avec Marie Zorn? La fille lui avait répondu de façon sybilline qu'elle n'était pas en mesure de lui livrer ces informations, mais que les EarthQuakers lui donneraient un morceau de la réponse lorsqu'ils valideraient définitivement sa putain de " participation au processus ".

Toorop n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir, mais il n'aimait pas l'idée d'être " validé " par des pirates informatiques indiens. Il commença à échafauder un plan d'évasion.

Il n'était plus à une trahison près.

390

35

Un soir, il rencontra Altair, l'Eurasienne de Vancouver, qui finit par accepter de lui servir de guide et lui permit d'assister à certains des rites bizarres qui rythmaient la vie dans le building.

Le premier des rituels auxquels il assista se déroula dans un des étages centraux, réservés aux " modules d'habitation et de services locaux ", en gros les appartements et les micro-entreprises qui s'y développaient. Un de ces modules appartenait à un solide Chinois, maître tatoueur. Les murs étaient tapissés de photolasers de ses productions, il y en avait des centaines.

L'homme, un certain M. Wang, était pour l'heure en train de s'occuper de l'épaule d'une jolie minette de seize ans à peine. Toorop put constater à quel point les techniques les plus

traditionnelles étaient en train de s'adapter, elles aussi, aux mutations en cours.

En vingt ans de carrière, Toorop était passé par l'obligatoire initiation du guerrier, qui consiste généralement à se faire graver sur le corps des conneries dont un mauvais taulard ne voudrait pas. Toorop avait été circonspect lors de ses choix, ce genre de conneries, on les porte généralement jusqu'au tombeau. Il voulait être présentable quand il comparaitrait, nu, devant le Juge Suprême. Il portait un petit yin-yang sur l'épaule gauche, alors qu'il n'était ni taffiste ni bouddhiste, un croissant et une étoile sur l'autre, alors qu'il n'était pas musulman, une croix ansée à la croate sur un avant-bras, alors qu'il n'était pas catholique, et pour finir, une petite statue de la Liberté armée d'une Kalachnikov près du coeur, afin d'éviter toute confusion possible. Tout ça avait été exécuté avec les moyens du bord habituels dans une guerre, c'était une veine que ça n'ait pas provoqué de gangrène.

Ici, tout était aseptisé comme dans une salle blanche pour microprocesseurs. À

la différence de tous les autres étages il

391

régnait dans cette partie de l'immeuble un froid presque glacial. Toorop constata que de la buée s'échappait par leurs bouches, à tous, dans cette pièce.

La fille était allongée dans un fauteuil de dentiste, sur son pubis dénudé venait s'appuyer comme la mâchoire d'un gros insecte de métal, surplombée d'une sorte de tête de machine à coudre, elle-même reliée à un long bras articulé branché à un ordinateur. Sur l'écran de l'ordinateur Toorop put voir l'enchevêtrement d'un composant logique vu au microscope.

M. Wang manipulait son ordinateur d'une main, avec une télécommande greffée au bout d'un gant spécial. Son oeil était plaqué à un long tube blanc et flexible fixé sur la tête de machine à coudre. Sa bouche émettait d'évanescentes volutes de buée. Un bruissement digital se faisait à peine entendre, la

grosse mâchoire carrée fixée sur l'épaule de la fille émettait des pulsations vert-rouge en alternance sur un réseau de diodes, elle vibrait doucement, comme un appendice organique.

Altaïr lui expliqua que Fortrane - c'était le nom de la fille -se faisait implanter direct la microlithographie d'une grosse puce Intel des années quatrevingt-dix, les tatouages initiatiques de la Cyborg Nation étaient réalisés grâce à cette machine fabriquée sur place avec diverses technologies de récupération.

- Faudra que vous y passiez un jour, monsieur Toorop, lâcha-t-elle avec un petit rire.

- En ce qui me concerne, je ne vois malheureusement qu'une seule chose qui pourrait convenir à la situation présente.

Toorop avait agité sa main bionique, elle commençait tout juste à être apprivoisée, il pouvait ouvrir et fermer des portes, ou des livres.

- Et c'est quoi?

- Appareil momentanément hors service. Ou: veuillez nous excuser de la grève d'une certaine catégorie de notre personnel.

Toorop avait rapidement compris que plus il en saurait sur sa main artificielle, plus vite il saurait comment en tirer parti.

Il s'agissait d'une structure hybride, seules la majeure partie du pouce, rafistolée avec une chirurgie traditionnelle, et la première phalange de l'index et du majeur avaient pu être conser-392

vées à peu près en l'état. Le reste était constitué de structures composites, alliage de métaux métamorphiques et de résine biocompatible, micro-fibre optique, buffers au silicium, réseau de nano-processeurs et greffes de cellules élevées en cuve pour recouvrir tout ça d'une couche de chair. Il se souvint d'avoir vu un jour une main de ce genre sur une photographie, à côté d'un article narrant les méfaits d'un serial killer russe, alors qu'il fuyait la Kirghizie orientale, en route vers son destin. Par une drôle de réplication magique elle se retrouvait maintenant

au bout de son bras, à l'autre bout du monde. La chair artificielle était translucide, une dépigmentation normale à ce stade d'évolution, avait dit Spectrum, elle prendrait figure avec le temps. En attendant elle laissait entrevoir la précieuse et délicate architecture de composants avec lesquels il allait devoir vivre.

L'autre rituel auquel il assista le laissa avec une impression de déconvenue et de fascination entremêlées, comme si tout d'un coup, oui, comme si tout devenait possible, comme si un désordre nouveau allait s'emparer définitivement du monde.

Lotus et Unix étaient les spécialistes locaux de la reprogrammation de robots.

Unix était un Italo-Américain qui avait d'abord travaillé comme programmeur spécialisé dans les équipes d'intervention sur sites nucléaires, ensuite, dans les années quatre-vingt-dix, il s'était acoquiné avec les fêlés du Disaster Research Laboratory 1, un groupe d'artistes dirigé par un dénommé Pauline, un des premiers gars à s'être fait greffer une prothèse bionique de sa conception à l'époque. Pauline était un flyé total, ses robots étaient reprogrammés pour s'autodétruire ou s'entre-tuer dans des combats de gladiateurs cybernétiques qui tournèrent plusieurs fois à l'authentique catastrophe, ce qui, on pouvait le supposer, était une des finalités de l'entreprise.

Lotus et Unix s'étaient appuyés sur le travail de pionnier de Pauline et du Disaster Research Laboratory en essayant d'aller plus loin. Bien plus loin: la simulation d'émotions et de compor-1. Le Disaster Research Laboratory est un classique de la culture cyberpunk.

393

tements humains complexes, tels que la sexualité ou l'esprit de résistance.

Narcisse, le robot homosexuel, et Wu Tak, le robot kung-fu, du nom d'un des Cinq Tigres de Shaolin, fondateurs des triades en l'an de grâce 1674 après la destruction du célèbre

monastère par l'armée mandchoue, étaient les clous de leur collection. Lotus lui expliquait tout ça alors qu'on présentait Narcisse à Narcisse III sa réplique, tout juste reprogrammé par les soins de la fille et du rital.

- Leurs réseaux neuronaux sont encore rudimentaires, disait la fille, mais nous sommes parvenus à ce qu'ils construisent leurs personnalités de façon relativement autonome, l'homosexualité est une variable difficile à saisir dans le sens où elle semble échapper aux déterminismes habituels, mais précisément les déterminismes auxquels nous nous intéressons ne sont pas habituels.

Lotus déblatérerait sans discontinuer, quoique à voix basse. À l'autre bout de la pièce Unix achevait les présentations d'usage et laissait aussitôt le soin aux robots de poursuivre la conversation et de s'occuper de vivre leur vie de machines neuroprogrammées.

Puis il était venu les rejoindre, Voel intense, plein d'impatience et de curiosité.

C'était un petit bonhomme court sur pattes, d'une bonne trentaine d'années, grassouillet, une sorte de moine barbichu, diabolin hédoniste et facétieux, son crâne chauve était entièrement recouvert d'un tatouage représentant un circuit logique à haute densité.

- Nous sommes déjà parvenus à obtenir des relations sexuelles hétéros entre deux robots, mais là si ça marche, on aura enfin notre preuve, Lotus, souffla-t-il, tout excité.

Toorop se demanda un bref instant de quelle preuve il voulait parler.

Mais une galaxie de questions invraisemblables se formait dans sa tête.

- Je... Nom de Dieu... comment des robots peuvent-ils être... sexués? avait-il craché, incrédule.

Unix avait émis un petit rire.

- Les robots sont des êtres vivants, monsieur Toorop.

Comme pour les êtres vivants, il suffit pour eux de disposer des prothèses adéquates, et en l'occurrence ces prothèses c'est justement notre truc, ici.

Alors on leur a fourni divers plans, et avec eux on a sélectionné ceux qui semblaient les plus efficaces. Il y a trois modèles de sexes masculins et cinq féminins. Pour le moment. Mais on n'a pas encore testé de relation homosexuelle... Ce sera une première si ça marche.

Toorop observa un moment les deux Honda travestis discuter au fond de la*pièce, des bribes de voix digitales lui parvenaient, confuses. A ses côtés, Lotus et Unix discutaient à bâtons rompus, ils évoquaient leur projet de spectacle cyberpornographique prévu pour la fin de l'année; si cette opération marchait, ils pourraient présenter un show complet, Unix était en ce moment même en train d'achever l'écriture d'un programme spécifique pour un robot Hitachi, afin de le doter de quelques perversions connexes, fétichisme, voyeurisme, sado-masochisme...

- J'espère que mes nouveaux programmes d'excitation limbiques seront plus performants que pour l'autre prototype, disait-il en regardant Lotus d'un oeil lumineux et lubrique.

- Quel autre prototype? demanda Toorop, toujours fasciné par les deux robots homos qui semblaient s'en raconter une bien bonne.

- Narcisse 11, répondit Unix. Il a pété les plombs le mois dernier. Il s'est suicidé.

- Suicidé?! lâcha Toorop, incrédule.

- La pulsion de vie est indissociable de la pulsion de mort, siffla Lotus. C'est déjà un équilibre très délicat à trouver dans le cadre de la sexualité humaine, alors imaginez pour ces machines encore expérimentales.

Elle répondit d'une voix blanche à la question qu'il n'osait formuler.

- Il s'est jeté du neuvième étage. Ce n'était plus qu'un mannequin de test-crash quand on l'a récupéré.

Toorop ferma les yeux un instant. Des robots homosexuels qui se suicidaient en se jetant par les fenêtres... Il était définitivement hors concours pour les histoires de vétérans.

395

Plus tard, dans la nuit, les caméras vidéo qui espionnaient la chambre de Narcisse enregistrèrent l'acte tant attendu. Les deux robots homos se livrèrent à ce qu'il fallait bien nommer copulation. C'était si bizarre, si étrange, si mystérieux, et si pathétique, que cette impression paradoxale qu'on ressent généralement devant les cdfts animaliers l'avait placé dans cet état trouble où le rire méchamment humain le dispute à une forme de tendresse fascinée.

Plus tard encore les vidéos furent diffusées sur un canal crypté de l'immeuble, accessible aux seuls Homo sapiens. Puis les jeunes Cyborgs dotés de protubérances neurophysiques expérimentales se branchèrent au réseau local, et sa neuromatrice, une IA nommée Joe-Jane, leur "neurochargea" l'expérience vécue des robots homosexuels.

- Nous expérimentons tous les modes d'incorporations possibles, lui expliqua Unix, un soir. Nous pouvons devenir une chaîne de montage de robots industriels au Japon, ou une biosphère numérique dans un ordinateur ici même ou chez un allumé de Frisco 1 Un dauphin digital reconstitué au MIT ou un simple protozoaire numérisé à Carnegie Mellon. À la différence de ceux qui pensent que

" le corps est obsolète ", ou qu'" il n'est que de la viande ", pour employer les expressions consacrées, l'intelligence artificielle consiste précisément à inventer de nouveaux types d'incorporations. Aucune intelligence ne peut se passer de corps, de chair, aucun esprit artificiel ne naîtra d'une simple réplique numérique, dans un espace purement abstrait, ce vieux rêve idéaliste pourri, Hegel, Platon, toutes ces vieilles biques!

Ce soir-là, Toorop avait fait le tour des interrogations métaphysiques disponibles, il avait laissé s'épanouir une belle bulle de silence, puis sans même l'ombre d'un sourire avait laissé échapper:

- Expliquez-moi quand même à l'occasion comment une paire de robots tantouzes va nous aider à retrouver Marie.

Ça n'avait provoqué qu'un silence glacial, à peine réprobateur, plutôt indifférent.

Unix et Lotus étaient restés dans leur loft. Quand Toorop réin-
396

tégra sa chambre, il dut se rendre à l'évidence. Il avait une sérieuse gaule. Ce n'était pas tant le spectacle cyberpornographique qui le mettait dans cet état, que la simple évocation du mot sexe, la chaleur tropicale de l'immeuble et la présence de plus en plus agréable de cette gonzesse latino-quelque chose aux cheveux chromés.

Fallait se résigner à l'habituelle roue de secours manuelle. Sauf qu'il n'était pas habitué avec la main gauche.

Un jour, un peu avant que les fameux "Sherpas" n'arrivent, le dénommé Vax s'était pointé avec une copie laser d'une double page d'un journal anglophone de Colombie-Britannique. La photo d'un groupe d'hommes et de femmes en tenue de soirée d'un blanc immaculé. Du champagne. Par citernes. Et la maquette d'une sorte de gros satellite. THE NEW RESURRECTION COSMIC CHURCH READY TO OUTER-SPACE EVANGELI-
ZATION.

- Joe-Jane a trouvé ça sur le réseau, c'est tout frais de ce matin.

Toorop avait lu l'article, puis avait adressé un regard perplexe à l'informaticien.

Ce qu'il avait compris tenait en quelques lignes.

Les noélites se lançaient dans la course à l'espace. Un gros module de service robotisé dont ils avaient assuré le financement allait être tiré dans le courant du mois de mars de

l'année prochaine, et initierait un vaste programme visant à doter la communauté des Vrais Croyants d'un instrument adapté à la future expansion humaine dans l'espace, et en particulier sur Mars.

- Merde, fit Toorop, ils veulent vraiment envoyer des prêtres dans l'espace?

- Le Vatican et la Conférence des Églises épiscopales y songent bien de leur côté. Et qui m'a dit que Moon et la scientologie s'y préparaient également? Il paraît même que c'est le prochain grand business spatial après le tourisme de luxe.

- Seigneur, on peut pas envoyer un signal d'urgence à tous ces pauvres extraterrestres? Vous imaginez ça, vous, des cardinaux en robe pourpre flottant en apesanteur et obligeant

397

les habitants d'Alpha Centauri à apprendre les saints catéchismes ?

- C'est vrai que les considérations vestimentaires ne plaident pas vraiment en leur faveur, mais il faut envisager avec sérénité que les Églises sauront dépasser ces petites contingences et s'adapter à ce nouvel environnement. Les jésuites sont très forts pour ça. Ils l'ont fait partout où la Compagnie de Jésus les envoyait.

- Au moins les jésuites étaient-ils des gens de haute culture, tandis que ces crétins new age...

Vax avait émis un sourire désespéré.

- J'ai malheureusement bien peur que ce soit tout ce que notre époque soit en mesure d'offrir en guise de religion.

- Alors, priez pour eux, fit Toorop.

Amen, en chœur, et ils éclatèrent de rire ensemble.

Un soir, c'était juste avant que les EarthQuakers ne " valident " sa participation au " processus ", un soir particulièrement chaud, il avait demandé à Vax, Lotus et ShellIC qui se

trouvaient là s'ils verraient un inconvénient à ce qu'il dorme à la belle étoile, sur le toit recouvert de cette jungle tropicale parsemée de cannabis odorant et d'antennes paraboliques de toutes dimensions. Il avait été surpris du calme naturel avec lequel ils avaient accédé à sa requête.

Toorop s'était dit qu'il était parvenu à gagner leur confiance, ce serait un atout de taille lorsqu'il s'agirait de mettre les voiles.

Il faut dire que les hasards de l'histoire et de la géographie avaient offert à Toorop l'opportunité de resserrer les liens avec Lotus. La fille avait des origines vénézuéliennes par sa mère, et croates par son père. Elle était née à Montréal, avait fait ses études à San Francisco et avait vécu plusieurs années dans les Andes péruviennes, elle n'était jamais allée en Europe, ne connaissait Dubrovnik que par les photos que lui avait montrées son paternel. Toorop s'était engouffré dans la brèche. Comme la plupart des autres résidentes de l'immeuble, Lotus pouvait être sa fille, s'était-il dit un soir, mais selon ses souvenirs encore frais du mois précédent, ce n'était pas ce qui arrêtaient les gonzesses du coin. Il avait une chance.

398

Le soir où il demanda à dormir sur le toit, les EarthQuakers, qui veillaient sur l'agriculture interne du bâtiment, avaient prévenu Toorop : vous prélevez une tête, pas plus. Et vous n'urinez pas sur les plants. Et vous ne touchez pas aux paraboles. Et vous n'oubliez pas que demain l'un de nos chamans va venir vous visiter.

Bercé par les fragrances psychotropes du cannabis, puis par la nuit cosmique qui s'étendait au-dessus de lui, alors que la ville évoquait un miroir déchu des Las Vegas célestes, il s'abandonna tout entier, pour la première fois depuis un bon moment.

Montréal tirait ses dernières cartouches estivales, une pulsation continue montait de la ville, avec les effluves de chaleur. La nuit était couleur abysses électriques, le ciel vibrait d'une aurore boréale artificielle irradiant les nuages d'un gaz

orange pourpre, les étoiles semblaient lui dire: salut, ma lumière a mis dix mille, cent mille, cinq cent mille ans et plus pour te parvenir, je n'existe peut-être plus, une bonne moitié du ciel que tu contemples en ce moment est une pure illusion.

À ses côtés de toutes parts les antennes paraboliques pointaient le firmament, accrochées aux signaux d'une couronne de satellites GPS dont il traqua la présence d'un bout à l'autre du planétarium naturel, imaginant les faisceaux d'ondes rebondir jusqu'aux antipodes, dans les déserts du Kazakhstan, ou une île plantée en plein Pacifique, les voyant s'unir dans la ceinture Van Halen aux rayons d'origine cosmique et aux millions d'autres ondes envoyées par les millions d'autres paraboles de la planète, il imagina la station Alpha en orbite et les myriades d'objets qui gravitaient désormais autour du globe comme autant d'électrons d'un atome de plus en plus lourd, son esprit se fondit peu à peu dans la lumière bleu doré de la haute atmosphère, jusqu'à ce qu'il s'endorme, ivre de sensations.

Puis quelque chose de doux et chaud avait pris possession de son premier sommeil, un cocon de chair vivante qui l'avait absorbé, à tel point qu'il s'était réveillé. Il avait ouvert les yeux sur un corps qui se lovait à ses côtés, à moins d'un centimètre, dans la pénombre il avait reconnu Lotus. Ils s'étaient enlacés et embrassés en silence, commençant à tracer leurs cartographies

399

corporelles mutuelles, avec prudence pour Toorop, avec une curiosité insatiable pour la jeune Croato-Vénézuélienne.

- Montréal est une ville fascinante, avait-il consenti à dire au bout d'un moment.

Au-dessus de lui le ciel bourdonnait de millions d'étoiles, que deux seins frémissants et avides vinrent délicieusement masquer.

36

Gorsky avait observé l'écran un long moment avant de réagir. L'écran avait viré au noir, avec des parasites en stries de neige électronique et une bande grisâtre en oscillation permanente. Un message de l'antenne parabolique déroula quelques pictogrammes à demi illisibles.

Gorsky avait fermé les yeux un instant -les enculés. Il les avait rouverts sur Markov, les cheveux en désordre, les yeux encore embués de sommeil, puis sur Vlasseïev, leur hacker en chef, venu direct de Novossibirsk avec une équipe aux petits oignons.

Arrivés depuis moins d'une semaine. Ils n'avaient pas perdu de temps.

Un peu plus tôt, Vlasseïev avait réveillé Markov. Il était quatre heures du matin, celui-ci l'avait d'abord envoyé se faire foutre. Mais Vlasseïev avait insisté. Lui avait montré l'enregistrement. Markov avait couru réveiller son patron.

- Repassez-moi ça, avait lâché Gorsky, d'une voix aigre.

Markov s'était exécuté. Il avait repositionné l'index du disque sur le début, avec un zappeur multi-usages, puis avait renvoyé la séquence.

Lors du visionnage précédent, Vlasseïev n'avait rien dit. Lorsque le disque tourna pour la seconde fois, le grand rouquin fagoté dans un parka militaire informe se tortilla, mal à l'aise.

- Nous avons pu pirater cette communication hier dans la journée, mais il nous a fallu toute la nuit pour la décrypter.

Des interférences jaillirent sur l'écran.

400

1

1

1

- Certaines images ont été abîmées lors du piratage, nous faisons avec les moyens du bord, avait dit Vlasseïev, l'air de

s'excuser.

Gorsky l'avait fait taire d'un geste, alors qu'une image tressautante à dominante bleu cathodique avait repris possession de l'écran.

Les premières trente secondes étaient franchement incompréhensibles, et l'image exécration. Mais Vlasseïev avait fait du bon travail, avec les " moyens du bord

“. Ce petit gars avait de l'avenir, se dit Gorsky alors que le canal HF devenait audible et que l'image se stabilisait à peu près sur l'écran.

Il se concentra sur le dialogue déjà entendu, mais dont les détails s'étaient volatilisés sous le choc de l'émotion initiale.

Le docteur Walsh côtoyait sur fond de neige électronique une jeune femme d'environ trente-cinq ans, les cheveux d'un blond cendré aux reflets argentés, les yeux gris-vert d'eau à la froideur arctique. Elle était assez belle, mais quelque chose rendait son visage d'une dureté métallique, presque insoutenable.

- Je... je..., bafouillait le docteur Walsh, nous avons pris toutes les précautions, je vous assure... Les oeufs ne sont pas...

- Les oeufs! hurla la femme, au bord de l'hystérie. Blasphème! vision contre nature! Qu'avez-vous donc à me dire à ce sujet ?

- Les oeufs n'ont pas souffert, madame. Je vous l'assure, parole de biologiste...

- Parole de biologiste?! coupa sèchement la femme blonde. Depuis le début de cette affaire, votre parole aura sans cesse été reniée, et les catastrophes se succèdent.

- Je vous répète que les oeufs n'ont pas...

- Taisez-vous! hurla la femme, dans une explosion névrotique. Taisez-vous, vieux crétin, vieux hibou incapable! Que m'importe que les " oeufs ", comme vous dites, soient ou non altérés, puisque c'est la porteuse qui est dans la nature!

- Madame, croyez bien que je suis désolé de ce fâcheux contretemps, mais cela ne dépend pas de ma compétence.
- Vos compétences sont nulles. Depuis que nous avons décidé de faire appel à vous, rien ne se passe comme prévu.
- Est-ce ma faute, glapit le docteur, est-ce ma faute, 401
madame? Ce n'est pas moi qui ai descendu votre avion au missile ni mass...
- Taisez-vous, vieux crétin. L'organisation qui a repris en charge les transferts s'est avérée encore plus nulle. Au moins, avec les autres nous avons pu mener la phase un de l'opération jusqu'à son terme. Sachez que nous considérons désormais qu'il y a rupture de contrat, c'est net.
- Madame, vous n'y pensez pas...
- Je ne me contente pas d'y penser, vieux hibou. Et cette rupture entraîne, vous le pensez bien, des décisions irrévocables et définitives.

Un bref silence électronique.

- Que voulez-vous dire? avait lâché Walsh, l'air anxieux.
- Ce que j'ai dit, cher docteur. Ne comptez plus sur nous pour payer un cent de plus. Et vous savez quoi? Je compte cela en dédommagement des pertes subies lors de cet invraisemblable chaos dont votre organisation est d'une façon ou d'une autre responsable.
- Que... Comment?... Vous n'y pensez pas! Que faites-vous, madame ?
- Nous faisons ce qui doit être fait, vieux machin incapable! avait hurlé la femme. Quant à la fille, elle ne nous échappera plus très longtemps. Mon astrologue cybernétique est formel.
- Madame... non.... avait gémi le docteur. Qu'avez-vous fait, mon Dieu, qu'avez-vous fait? répétait-il, pitoyable.
- Taisez-vous donc, vieux débris larmoyant. L'heure n'est pas aux bons sentiments. Nos contacts habituels se chargeront de régler tous les petits détails. Bonsoir et adieu, docteur Walsh,

ne cherchez pas à m'appeler, c'est inutile, dans moins d'une minute un tout nouveau code de cryptage protégera mes communications.

Et sur ce, l'écran devint noir.

Gorsky souffla. Il sentait son palpitant baisser de régime, mais il n'avait pu empêcher le sentiment de catastrophe imminente l'envahir avec presque autant de force qu'à la première vision.

- Les enculés, avait-il de nouveau craché entre ses dents.

Il avait repris son souffle, attendu que la samba cardiaque 402 t

passa sur un programme bossa nova coolos. Ça lui sembla plus long qu'à l'accoutumée.

Il se tourna vers Vlasseïev.

- De quand date cette communication?

Vlasseïev se gratta l'oreille et se tortilla avant de répondre.

- Eh bien... comment dire... Nous n'avons pas pu reconstituer cette partie du code. Mais nous savons un certain nombre de choses.

- Expliquez-vous, lâcha Gorsky, grognon.

L'homme se dandinait nerveusement.

- C'est un peu technique et...

- Je ne suis pas idiot Vlasseïev, je sais comment marche un putain d'ordinateur.

- Heu... oui, bien sûr. Nous... Voilà, en fait nous n'avons pas intercepté cette communication en direct. Ç'aurait été impossible, statistiquement l'un ou l'autre des interlocuteurs avait toutes les chances de détecter notre opération... Mais j'ai repéré la présence d'un nouveau secteur hautement protégé dans le *éseau neuronal de l'Intranet privé du docteur. Je suis parvenu à pénétrer le réseau hier dans la journée... Bon, je suis arrivé à recopier une partie de la séquence, avec quelques trous que j'ai essayé de colmater au mieux.

D'après ce que j'ai pu voir des codes d'entrée du secteur en question, il avait été créé une semaine auparavant, et il n'y avait que ce seul fichier à l'intérieur.

- Une semaine avant votre intrusion?

- Oui, c'est pas écrit en clair, comprenez-moi bien. C'est un truc, comment dire, c'est un truc que l'on sait, que l'on sent, c'est l'expérience, je présume... d'après l'organisation de ses défenses antivirales le fichier était tout jeune, un nouveau-né. C'est pour ça que je dis une semaine. Deux grand maximum. Aujourd'hui, au bout de ce laps de temps y a pas un fichier qui n'ait déjà été attaqué par un virus quelconque. C'est pour ça que j'ai pu le craquer sans problème. Ses macrophages étaient ridiculement inexpérimentés.

Le type trouvait ça trop facile, s'était dit Gorsky.

Il allait être servi.

- Retrouvez-moi cette bonne femme, il avait craché.
Retrouvez-la et piratez-moi tout son merdier.

403

Vlasse7fev avait avalé sa salive un peu durement, puis avait dit :

- Ce sera fait, monsieur Gorsky.

Il avait demandé à ce qu'on le laisse seul. Fallait qu'il gamberge.

Depuis l'attaque de la rue Rivard, lui et Romanenko avaient vu se dessiner l'ébauche d'un schéma général. Des RockMachines alliés à une putain de triade chinetoque avaient voulu s'accaparer la cargaison Alpha. Mais d'après la police du Québec, un deuxième gang, formé de Hell's Angels et de voyous russo-américains, était intervenu, juste avant l'apparition des forces de l'ordre.

Tout ce beau monde avait au passage dézingué deux flics d'une patrouille passant par là.

La communication piratée par Vlasse7fev changeait dramatiquement toute la perspective. Ce n'était pas les Rock-Machines qui avaient attaqué la maison, mais les Hell's Angels. Les Hell's Angels, qui bossaient pour les noélites.

Putain!

Gorsky n'avait nul besoin de revoir la bande une troisième fois pour se tracer un schéma complet de la situation. La femme avec laquelle Walsh avait eu cette conversation était sa cliente du "bout-du-monde". Et la cliente de Walsh avait pété un boulon. Échaudée par un premier échec, quand un de leurs avions avait été dézingué au-dessus de Sakhaline par on ne savait trop qui, elle n'avait pas supporté la série noire d'événements incontrôlés qui avait abouti à la fuite de Marie Zorn. Elle avait purement et simplement ordonné la destruction de toute l'équipe. Dans le même temps, ses hommes de main n'avaient pas hésité à supprimer les mecs de Kotcheff. C'était une vraie cinglée, à n'en pas douter.

Gorsky connaissait Kotcheff. Il ne se laisserait pas chier dans les grolles en chantant le Star Spangled Banner, et pas plus Ô Canada, terre de nos aïeux. Il ne pouvait laisser passer l'extermination d'une vingtaine de ses meilleurs employés sans remettre gravement en cause son statut. Le mafieux russo-américain faisait le gros dos en attendant que la vague passe. Quand ce serait fait, il s'occuperait sans plus tarder de Miss Blondasse. Le Québec avait évité la guerre civile lors de son accession à sa relative

404

indépendance. Kotcheff le mettrait à feu et à sang, pour bien montrer à tout le monde de qui on ne pouvait s'empêcher de dépendre.

Le problème, c'était de pouvoir conserver l'initiative, la clé de voûte de toute guerre réussie. Or Gorsky savait qu'en l'espace de quelques jours il avait totalement perdu le contrôle des événements. Le temps qu'il réagisse, et l'appartement où créchait l'équipe de Toorop se faisait griller au lanceflamme.

Leur marge de manoeuvre était celle d'un supertanker évoluant dans une salle de bains. Les hommes de Kotcheff étaient dans le collimateur de la police, d'après ce qu'il savait les opérations de recherche conduites pour retrouver la fille étaient réduites au strict minimum, si la pression augmentait encore dans les jours à venir, elles seraient provisoirement gelées.

D'après les derniers messages en provenance de Romanenko, Toorop s'en était vraisemblablement sorti, mais le contact avait été coupé. Le colonel disait que Toorop laissait probablement le temps au soufflé de retomber, avant de chercher à communiquer avec lui. C'était prudent, disait le colonel.

Seul dans son salon, Gorsky avait ruminé un bon moment. Selon la sûreté du Québec, les dernières analyses démontraient que les dénommés Rebecca Kendall et James Lee Osborne, résidents du 4067 et du 4075 s'étaient entre-tués. La reconstitution des faits indiquait que l'homme avait tiré trois grenades dont une avait mortellement blessé la femme, avant que celle-ci ne l'abatte d'une rafale lorsqu'il était entré dans la pièce pour l'achever.

Et Toorop avait comme par miracle survécu à tout ce merdier.

Non. Ce n'était pas " prudent ", se disait-il.

C'était autre chose.

Plus tard, après avoir passé et repassé toutes les options en vue, il décida d'agir.

Primo, mobilisation.

Il appela Markov et lui ordonna de joindre tout de suite les gars à Novossibirsk. Il fallait créer d'urgence une bonne petite équipe de choc, prête à foncer jusqu'aux monts Tchinguiz en cas d'alerte. L'équipe serait regroupée à la datcha de Semipalatinsk.

Elle y attendrait ses ordres. Il voulait que les frères Petrovsky soient de la partie.

Deuzio, planification. C'est-à-dire, en tout premier lieu, le cloisonnement des informations avant leur mise en circulation, qui doit savoir quoi. Walsh avait reçu l'appel de Miss Blondasse environ dix jours auparavant, c'est-à-dire peu après l'attaque de l'appartement. Depuis, il n'était plus sorti de son labo et avait fait changer la serrure de la porte d'entrée, une lumière rouge clignotait en permanence juste au-dessus, indiquant de ne le déranger sous aucun prétexte.

Walsh se terrait. Il avait la trouille.

Et il avait raison. Gorsky pouvait le faire mijoter encore quarante-huit heures, puis il le coincerait, et l'inviterait à déjeuner ici. Le vieux grincheux rechignerait mais il viendrait, et là on lui projetterait un joli petit film. On commencerait alors à discuter sérieusement.

Tertio, subsistait la grande question : que faisait-on au sujet de Marie Alpha?

Miss Blondasse voulait carrément s'en débarrasser ainsi que de sa progéniture.

Elle ne valait plus un clou. Elle était schizo. Quoi qu'elle puisse raconter, ce serait difficilement plausible, mais il subsistait un risque, elle avait vu les installations des monts Tchinguiz, elle connaissait son existence et celle de son réseau à Novossibirsk.

Elle restait potentiellement dangereuse.

Il faudrait l'éliminer, un jour ou l'autre.

37

L'ange-tueur l'accompagnait maintenant de façon régulière, il disparaissait lors de ses phases de sommeil erratiques, pour réapparaître à son réveil selon sa nouvelle forme, l'espèce d'héroïne de série noire, terroriste de l'Armée de libération symbionèse, ou de la Fraction armée rouge, amazone d'une guérilla urbaine purement mentale.

Cette nuit-là, la fille au béret noir frappé du double serpent
406

apparut une demi-heure après qu'elle se fut couchée, vaguement endormie, puis réveillée par une crise d'insomnie qu'elle devinait robuste. L'archange se tenait dans un fauteuil situé près de la fenêtre, un rayon de lune d'un bleu argent tombait sur un côté de son visage, dessinant une identité hybride, ombre et lumière, chérubin-démon à double face.

- Tu viens d'échapper de peu à la mâchoire du monstre... Le centre ADN géminique est en ce moment même dans une phase de transformation biologique extrêmement délicate, tu vas être livrée à toi-même pendant quelques semaines, selon votre perception humaine du temps. Désormais et selon les lois en vigueur dans l'administration des choses terrestres, c'est de programme foetal dont il faut parler. De grandes transformations vont bientôt commencer. Il convient de te placer, toi, et le centre ADN géminique, dans un endroit sûr. Rien ne doit entraver la mutation.

- Non, bien sûr, avait-elle répondu, comme un insecte mû par un ordre chimique surpuissant.

- Si le centre ADN est capable de prévoir la direction objective des événements dans la flèche du temps, ainsi que bien d'autres choses, il ne peut s'occuper directement de la façon dont l'individu qui en est le porteur, toi en l'occurrence, gère ses relations avec son environnement et le chaos darwiniste que les humains appellent histoire. Nos communications vont être coupées pendant un temps, ni moi ni l'autre clown Elvis Presley ne pourront plus être envoyés.

Tu vas être seule, livrée à toi-même, et la mutation sera de grande ampleur, il te faut un abri sûr.

- Mais... comment? J'ignore tout de cette...

- Je suis chargée de te donner les éléments d'information nécessaires, pauvre idiot! lâcha sévèrement la jeune terroriste. Si j'avais pleurniché comme ça à l'époque, je n'aurais pas échappé plus de trois jours à la police politique.

- Quelle police politique?

- Aucune importance, répondit la jeune femme. Tu dois apprendre par coeur et suivre à la lettre mes instructions. Des signes chamaniques récurrents ont pu être catalogués par le centre ADN.

- Quels signes?

407

- C'est complexe et bizarre. Retenez bien chaque détail. On m'a informée que votre mémoire était excellente, entre vos crises d'amnésie, alors retenez bien ceci : d'abord, apparaît le Faucon-Messager de la mythologie huronne. Il tient dans ses serres un faisceau d'éclairs, à la mode militaire américaine. Ce signe chamanique est très puissant, d'après le centre ADN le double éclair est une transcription directe de la double hélice, cela signifie qu'il est d'une importance cruciale pour toi et la survie du programme anthropique.

- Le programme anthropique?

- Certaines choses sont cadencées par une sorte d'attracteur dans le chaos déterministe de la flèche du temps. Des événements bien précis, dont la forme exacte et la généalogie sont particulières à l'histoire propre de chaque espèce, Marie. Mais cette sorte de processeur historique les oblige à affronter régulièrement les mêmes défis, à devoir entrevoir à temps les adaptations nécessaires à leur stricte survie.

- Qu'y puis-je ?fit Marie.

L'ange femelle au béret noir éclata de rire.

- Ce que tu peux? Tu ne comprends donc pas? Tu peux absolument tout. Tout. C'est normal, Marie, tu es cette congruence de chaos actif, tu es le changement. Toi, et surtout les créations que tu portes.

Marie observa l'ange un bon moment.

- Que sont-elles vraiment? consentit-elle à lâcher, d'une toute petite voix.

- Le centre ADN géminique ne m'a pas autorisé à...
- Vous m'emmerdez avec votre centre ADN géminique! Si quelque chose doit m'arriver, si la transformation ne fait que commencer, et si je suis livrée à moi-même pendant des semaines, je dois savoir! Je dois savoir ce dont il s'agit!

L'ange femelle se drapa dans son manteau de cuir noir, l'air ennuyé.

- Je... je ne peux pas. Je ne possède d'ailleurs pas les informations requises.
- Vous en savez suffisamment pour éclairer ma lanterne. Si vous êtes mon ange gardienne, arrêtez de jouer au petit soldat

408

et dites-moi ce que c'est. Qu'est-ce que ce foutu centre ADN géminique ? Que m'ont-ils mis réellement dans le ventre?

L'ange de cuir noir la fixa de son regard bleu cristal de roche.

- Que vous ont-ils dit?

Marie réprima un petit tremblement. À l'époque, pour vingt-cinq mille dollars Noram elle aurait fait n'importe quoi. Même transbahuter des organes de rechange prélevés à la chaîne sur des cadavres dans une clinique clandestine, et greffés provisoirement quelque part dans son organisme.

- Ils m'ont dit que je transporterais une souche animale interdite par l'Unopol.

Ils m'ont dit que je devrais attendre environ trois mois avant d'être prise en charge par une équipe médicale spécialisée et accoucher sur place.

- Ils vous ont menti.
- Je m'en doutais. Sur quels points?
- Sur tous. Vous n'accoucherez que dans neuf mois. Le terme normal pour une grossesse humaine.

Marie laissa les mots de l'ange de cuir noir plomber l'univers, et son âme, comme autant de balles mortelles.

Au fond d'elle-même, elle l'avait toujours su.

L'âge des Grandes Tempêtes ne fait que commencer, lui avait dit le vieil homme, le soir même de l'expérience "la terrible expérience. L'homme blanc va comprendre ce que c'est que de saccager la planète.

Toorop n'avait rien répondu. Il savait que ç'aurait été déplacé.

- Le chaos des éléments va nous être profitable. L'Esprit du Vent va venir perturber la vie des hommes, mais il vous servira de monture, pour la mission qui est la vôtre, homme blanc.

Toorop avait acquiescé, d'un geste réflexe.

Le vieil homme avait ri. Son visage s'était plissé comme une structure pneumatique. Ses bracelets rituels s'étaient agités autour des poignets. Les capteurs de rêves placés à la ceinture tressautèrent avec sa bedaine.

- Vous savez, avait-il fait, il serait tellement facile de vous la jouer vieux sorcier indien qui sait tout des mystères de l'univers 409

et cherche à impressionner le visage pâle. Comme vous l'avez compris, notre confrérie dépasse largement les clivages ethniques. J'ai la télé moi aussi, et je regarde la météo. Le cyclone Jefferson vient de dévaster la Floride, dans moins de vingtquatre heures des pluies diluviennes et des vents d'une extrême violence vont ravager tout l'est du continent, du delta du Mississippi jusqu'à l'estuaire du Saint-Laurent. Mais il est vrai que je crois, que nous croyons tous que le cyclone, comme les autres typhons et hurricanes de cette année, n'est qu'un des signes annonciateurs. Désormais, les tempêtes se succéderont sans interruption, des pluies diluviennes feront sortir les fleuves de leur lit; dans le même temps, les premiers grands glaciers des pôles vont fondre en masse... Les eaux recouvriront le monde, et les cieux seront enténébrés par des vents incessants chargés d'orages géants.

Toorop avait soupiré, mais n'avait rien dit. Ça faisait des jours qu'il entendait le même discours. Il avait du mal à s'y faire. Mais il n'était pas en position de la ramener.

Le vieil Indien avait tracé quelques signes du doigt dans la cendre encore chaude du feu. Les flammèches qui surgissaient de la demi-bûche survivante éclairèrent les traits de son visage, typiquement amérindien, selon les critères de Toorop, un nez busqué, une peau mate, mais des yeux bleus qui indiquaient clairement un métissage.

- La prédiction est très claire: " Un homme venu du bout du monde, un guerrier solitaire, chevauchera l'Esprit du Vent, et permettra à l'Envoyée de rejoindre les siens. "

Toorop s'était retenu pour ne pas pouffer de rire.

- Moi? il avait fait. Vous déconnez.

Le vieil homme n'avait rien répondu. Il avait hoché la tête et exprimé une mimique négative, tout en faisant repartir le feu qui couvait sous la demi-bûche.

Au bout d'un moment il avait tracé d'autres signes du doigt dans la cendre chaude qui cernait le foyer.

- C'est le problème avec vous, hommes blancs. Vous ne croyez pas en ce qui est invisible. Ou alors il vous faut d'énormes instruments pour que vous commenciez à émettre quelques hypothèses positives...

410

1

Toorop avait grimacé un sourire, malgré lui. Il n'était pas particulièrement rationaliste, il se connaissait assez pour cerner à peu près les motivations inconscientes, libidinales ou symboliques de ses actes, mais il n'était pas près de gober à la va-vite la première religion en kit venue.

Il demandait quelques exigences formelles au préalable.

Des preuves.

Tout au moins un " faisceau de présomptions " qui tienne la route.

Ce fut le moment choisi par une voix pour se faire entendre, derrière lui, dans l'obscurité, une voix qui allait lui fournir

quelques éléments de réponse.

- Oncle Black Bear, vous savez fort bien que nos instruments sont devenus essentiels à la poursuite du programme. Arrêtez de jouer les vieux Indiens réactionnaires, ce que vous n'êtes pas.

Le vieil homme avait souri en hochant la tête.

Toorop s'était tourné lentement pour apercevoir une silhouette qui s'avança jusqu'au cercle de lumière et s'accroupit aux limites du foyer de pierres circulaire.

Un autre Indien. Toorop l'avait vu la veille, ses " hôtes " le lui avaient succinctement présenté. Turtle Johnson, disait-il s'appeler.

Il était jeune, trente ans. En deux ou trois minutes, Toorop avait détecté l'Indien parfaitement intégré, culture universitaire, sûrement un job officiel dans une branche ou l'autre des industries de pointe.

Mais lui aussi il faisait partie de la confrérie.

- Oncle Black Bear, pourquoi ne lui expliquez-vous pas plutôt comment tout ça va se passer?

- Bah! fit le vieil homme, il aura bien le temps de voir par lui-même.

Turtle Johnson avait hoché la tête en souriant. Il avait à son tour tracé des signes dans la cendre, du bout d'un petit bâton.

Puis il avait fixé ses yeux noirs dans ceux de Toorop.

- C'est l'heure. Ils sont arrivés.

Toorop n'avait rien dit. Il avait senti son coeur passer l'overdrive, accélérateur au plancher. Il avait entendu le souffle des 411

portes pneumatiques coulisser, à l'autre bout de la Chaosphère, ces deux derniers étages entièrement dévolus à un monde machino-biologique proliférant en toute liberté.

Il savait que l'heure était venue de rencontrer les Sherpas, ceux qui oeuvraient en invisibles dans les coulisses de ce théâtre (sur?) naturel.

Mais il ne s'était pas dégonflé.

Le vieil homme aux yeux bleus avait affirmé qu'il était prêt, il était purifié de tous les mauvais esprits. Il pourrait faire l'expérience, dès cette nuit, oui.

Toorop s'était levé. Le jeune Indien le devançait déjà au milieu des machines, et du monde végétal dont elles semblaient des excroissances naturelles.

Toorop avait écouté le bruit de la pluie sur le toit de l'immeuble, et il avait observé les deux hommes debout en face de lui. Turtle Johnson préparait sa mixture un peu plus loin, assis en tailleur dans la lumière d'une petite lampe à butane. Les deux hommes qu'il ne connaissait pas se tenaient de part et d'autre d'une sorte de meuble métallique, où trônait une forme noire et bulbeuse reliée à un écran ultraplat dernière génération, dans lequel scintillaient des nuages de lumières aux contours fugitifs. Joe-Jane, la mystérieuse machine qu'ils avaient conçue, et avec laquelle le dénommé Vax passait des heures enfermé dans son atelier.

Turtle Johnson lui avait envoyé un sourire calme.

- Les amis dont nous vous avons parlé. Les Sherpas.

Puis il avait repris son labeur.

Toorop avait détaillé les Sherpas en question. Ils détonnaient dans le coin. Des Européens. Quinquagénaires comme lui, et sans le moindre tatouage ou protubérance bionique expérimentale. Toorop avait confusément senti une forme de sympathie s'établir entre eux trois, sans doute savaient-ils qu'ils appartenaient définitivement à un autre siècle, et à une civilisation sur le point de s'éteindre.

Habillés de façon banale, sportswear léger et imperméable à

capuche, ils ruisselaient de pluie, ils venaient donc juste d'arriver. Toorop entendait le rythme trépidant s'accélérer encore sur le toit, au loin il perçut comme un roulement de timbales exécuté par tous les dieux du tonnerre de la Création. Turtle Johnson leva la tête vers les deux hommes, tout en continuant son labeur avec persévérance.

- Ce sera prêt dans vingt minutes... Vous devriez vous présenter à notre hôte.

Il avait désigné Toorop, debout face à eux.

Le type de gauche, vêtu d'un K-Way en Goretex rouge et gris, s'avança en lui tendant la main. Toorop lui tendit la sienne, la bionique, sa greffe commençait à ressembler à quelque chose d'humain, et il fallait bien qu'il s'en serve. Ils se serrèrent la pogne. Aucun d'entre eux ne fit la moindre réflexion à ce sujet.

- Boris Dantzik. Excusez notre impolitesse, mais nous sommes pris par l'urgence.

Le type de droite, un grand mec vêtu de noir, se tortillait nerveusement. Sur le moment le mec lui évoqua quelque chose sans qu'il sache quoi exactement, ni pour quelle raison.

- Oui. Nous avons d'ailleurs à peine le temps de tout vous expliquer.

Toorop éclata d'un méchant rire.

- Ah ouais?! Si vous croyez que je vais continuer ce petit jeu plus longtemps, vous vous ferez le doigt dans l'oeil jusqu'à l'omoplate, comme disait ma mère.

Et tout d'abord, à qui ai-je l'honneur?

L'homme en Goretex bicolore s'effaça pour présenter d'un geste le grand échalas vêtu de noir, qui lui tendit la main à son tour.

- Docteur Darquandier, Arthur. Je traite Marie Zorn depuis une dizaine d'années.

Toorop avait sondé le type au fond des yeux.

Lorsqu'il avait lu le fichier du docteur Darquandier, piraté par Romanenko dans les archives de l'université, il était tombé sur deux clichés datant vraisemblablement de ses années d'étudiant. Le mec avait pris vingt-cinq bonnes années. Et il avait notablement changé. Il portait des cheveux longs, en désordre, pour ne

413

pas dire en paquets, et une barbe piquetée de poils blancs, une longue barbe, frisée, et un peu folle.

Le gars en Goretex bicolore, un mètre soixante-dix d'énergie concentrée, visage carré et volontaire, muscles du visage en câbles électriques haute tension, cheveux blonds clairsemés autour d'une calvitie naturelle, c'était la toute première fois que Toorop le voyait. Son sourire évoquait le cocaïnomane de base, mais Toorop soupçonna une autre substance, plus mystérieuse, d'être à l'origine de son état.

Le silence n'était troublé que par la bande-son désormais majestueuse des éléments. Un déluge aux dimensions bibliques s'abattait sur Montréal.

Les deux hommes s'entre-regardèrent quelques instants. Ils semblaient hésiter.

C'est Goretex qui prit la situation en main.

- La Cyborg Society nous a tout expliqué vous concernant.
- Tant mieux, fit Toorop, ça m'évitera de répéter cette longue histoire.
- En revanche, il est préférable que nous, nous nous présentions en détail. Au point où nous en sommes, mieux vaut perdre une heure, que des jours entiers.

Il regarda Toorop, puis Darquandier, puis les fauteuils de rotin assemblés pas très loin de la machine noire, autour d'un flightcase aux armatures rouillées qui faisait office de table basse. Sur un pilier voisin recouvert de lianes grimpantes, un vieil écriteau portant le signal de la contamination biologique rouillait lentement sous la tapisserie végétale.

Turtle Johnson préparait un autre breuvage à l'autre bout de la pièce, sur un réchaud à gaz, dans une kitchenette aménagée façon station spatiale. Une odeur de thé au jasmin envahissait la pièce.

Dantzik initia le mouvement.

- Allons nous asseoir, on sera plus à l'aise pour discuter.

Il regarda Darquandier, et lui tapa sur l'épaule, un sourire carnassier voulant dévorer ses oreilles.

- Arrêtez de flipper comme ça, Arthur, je suis sûr que tout va bien se passer; quand nous aurons exposé les grandes lignes du problème à M. Toorop, nul doute qu'il se rangera à notre avis.

414

Puis, d'un mouvement presque synchrone, Toorop et Dantzik s'assayèrent dans leurs fauteuils. Darquandier les imita en grimaçant.

A l'autre bout de la pièce, Toorop vit le jeune Indien préparer les objets rituels d'un cérémonial, il traçait un cercle avec de la poudre noire sur un vaste carré de toile ignifugée. Au milieu du cercle il avait disposé des pierres, en un cercle concentrique. Ainsi que deux bûches entrecroisées.

Toorop reporta son regard sur les deux hommes qui lui faisaient face.

Plus loin derrière eux, la machine noire ronronnait doucement, son écran agité d'un rêve électronique aux fulgurances azurées.

Ils étaient aussi dissemblables qu'on pouvait l'être. Darquandier exhalait une aura sombre, torturée, enténébrée par il ne savait quelle expérience du passé, ou du présent, un Christ noir. Dantzik évoquait la pure boule de fusion instinctive, une énergie et une volonté d'airain, néanmoins le regard expérimenté de Toorop décela une ombre, une fracture, une mélancolie enfouie, recouverte par une tonne de couches de blindage.

Un seul point commun les unissait. Un bronzage doré. Le hâle de la haute mer.

Une apparence de santé qui détonnait dans ce monde malade.

Dantzik poussa comme un soupir, il semblait se concentrer, son regard se perdit un bref instant dans des limbes intérieurs.

- Je vais commencer par le commencement, mais vu que c'est impossible dans le cas présent, puisque cette histoire résulte de l'enchevêtrement de plusieurs causalités distinctes, je vais plutôt essayer de circonscrire un centre. Le mieux serait de partir de l'élément qui nous réunit tous ici, je veux parler de Marie Zorn.

- Très bon début en effet. Que représente exactement cette fille pour vous?

- Ne vous inquiétez pas de ça, lâcha Darquandier, ce qui compte c'est qu'on puisse procéder rapidement à l'expérience.

Toorop se crispa.

Dantzik tança Darquandier d'un geste et essaya de calmer le jeu.

415

- Arthur est un tantinet cassant, on ne peut pas dire que le tact et la sociabilité l'étouffent, mais c'est un chercheur de grand talent. Et c'est sous sa direction technique que vous allez procéder à l'expérience.

- Quelle expérience? lâcha Toorop dans un soupir énervé.

- Vous avez raison, le mieux est encore de commencer par là.

- C'est ça.

Dantzik prit une inspiration, jeta un coup d'oeil à Darquandier puis décida que le mieux était de ne pas laisser le docteur s'en charger.

Il fixa ses yeux bleus dans ceux de Toorop et, avec un grand sourire, laissa tomber:

- Vous allez nous aider à retrouver Marie Zorn.

- Vous rigolez? J'ai perdu le contact avec elle la nuit du carnage. Ça fait près de deux semaines maintenant.

Le sourire de Dantzik s'éclaira.

- Nous le savons. Ça n'a pas ou peu d'importance, deux jours, ou même deux semaines, c'est suffisant, non?

Ses yeux cherchaient l'assentiment du grand type en noir à la petite barbiche poivre et sel, grande bringue décharnée aux yeux pleins d'une lumière noire, qui marmonna quelque chose comme:

- ... corrélatif à la distance et au temps objectif de... disons environ deux mois dans le cas présent.

Toorop lâcha un soupir bouillant.

- Expliquez-vous, merde.

Dantzik accrocha son regard.

- OK: Primo, vous allez prendre une drogue. Deuzio, on va brancher votre cerveau à cette machine, un ordinateur appelé neuromatrice. Tertio, grâce à ce couplage vous allez retrouver Marie Zorn.

Toorop avait avalé sa salive en se figeant. Son regard ne voulait pas se détacher de l'écran aux irisations continues.

- ?!... Vous déconnez?

- J'ai l'air de déconner, vraiment?

Toorop lut dans le regard bleu électrique de Dantzik, et dans
416

celui, noir, ténébreux et embrasé, de Darquandier que tel n'était pas le cas.

Il resta un bon moment sans rien dire. Ses deux interlocuteurs semblaient attendre avec flegme qu'il digère bien jusqu'au bout l'information.

Il savait qu'il n'était pas en situation de discuter. Il lâcha, dans un souffle:

- D'accord. Pourquoi moi?...

- C'est ce que je vous disais tout à l'heure: combien de temps êtes-vous restés avec elle ?

Toorop fit le compte en un instant.

- Marie ? Je suis, nous sommes restés pratiquement six semaines avec elle à Montréal. Plus une autre au Kazakhstan.

- Tous les jours?

- Ici, à Montréal, chaque jour. Chaque nuit. Vingt-quatre heures sur vingtquatre.

- Et vous dites avoir rompu le contact avec elle il y a environ quinze jours...

Arthur?

L'homme en noir grommela dans sa barbe:

- C'est ce que je disais. La rémanence mémorielle utilisable est une équation du second degré qui met en facteur le temps objectif de contact entre les deux individus et le rapport espacetemps qui les sépare, d'après mes calculs, selon ce que vous me dites, ça fait environ deux mois de rémanence.

- Monsieur Toorop, fit Dantzik, vos souvenirs sont frais comme des gardons.

- C'est la seule raison?

- La seule?

- Oui, le fait que je l'ai connue récemment, et sur une assez longue période, et que je ne l'ai perdue de vue que depuis peu?

- C'est la raison principale, q

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA SIRÈNE ROUGE, Série Noire n°2326, Folio Policier n°1
LES RACINES DU MAL, Série Noire n°2379

i

BABYLON BABIES

MAURICE G. DANTEC

B A B Y L O N

B A B 1 E S

roman

eil

rI

GALLIMARD

SPÉCIAL DÉDICACE

À Jeremy Narby, pour ses études sur l'ADN et les rites
chamaniques (cf. Le Serpent cosmique, éditions Georg, 1995),
à Mary Barnes et au docteur Joseph Berke, pour Mary Barnes,
voyage à travers la folie (Points-Seuil, 1971), à Richard
Pinhas, à Gilles Deleuze, à Norman Spinrad et au groupe
Heldon pour la Schizosphère Expérience, merci à Pain Teens,
Prodigy, Portishead, Björk, Death In Vegas, Headrillaz,
Crustation, Primal Scream, NIN, Fluke, Aphex Twins,
Massive Attack, Garbage, Foetus et PJ Harvey, merci aussi à
NOII, Kmar, Thierry, Spagg et les autres, merci à Spicy Box,
merci à Nirvanet - Marie-France, Christian et Shanti -, merci à
François D., à Martine V., à Myriam, Jacques et Tristan - ils
savent pourquoi -, merci à Lucio pour le "Paradis-B", merci à
Yannick B., merci à Antonin, Flo, Mike, Julie, DJ Endless et
les résidents du 10

Ontario Building, merci à Donna Haraway pour The Cyborg
Manifesto et à l'équipe du Cyborg Handbook, éditions
Routledge (New York), merci à Salomon Resnik pour ses
études sur l'"expérience psychotique", à l'équipe du docteur
Ian Wilmut, pour Dolly, à celle du Princeton Experiment
Advanced Laboratory pour les interactions quantiques
homme-machine, merci aux Perpendiculaires, merci à la Série
Noire, merci à Philip K. Dick, merci à la Raynal Family, merci
à Michel Goldman pour ses précieux conseils, merci à Riton
V. et à Thierry B., merci à Christian M., merci à Éric L., merci
aux filles: Suzanne R., Nancy R., Adriana, Patricia, merci à

ma soeur Monique, merci à Sylvie, merci à Éva, merci à
Montréal et à toute la gang.

C Éditions Gallimard, 1999.

i

À Eva, à mon père, à ma mère, et aux enfants du futur.

L'apparition de la conscience dans le règne animal est peut-être un aussi grand mystère que l'origine de la vie même.

Cependant, il faut bien supposer, quoique cela pose un problème impénétrable, qu'il y a bien là un effet de l'évolution, un produit de la sélection naturelle.

KARL POPPER

This world is not conclusion. A species stands beyond -
Invisible, as Music -But positive, as Sound -

EmILY DiCKINSON

PREMIÈRE PARTIE

Celui qui cherche et qui détruit

Et, de même que l'eau n'a pas de forme stable, il n'existe pas
dans la guerre de conditions permanentes.

SUN Tzu

Vivre était donc une expérience incroyable, où le plus beau
jour de votre existence pouvait s'avérer le dernier, où coucher
avec la mort vous garantissait de voir le matin suivant, et où
quelques règles d'or s'imposaient avec constance: ne jamais
marcher dans le sens du vent, ne jamais tourner le dos à une
fenêtre, ne jamais dormir deux fois de suite au même endroit,
rester toujours dans l'axe du soleil, n'avoir confiance en rien
ni en personne, suspendre son souffle avec la perfection du
mort vivant à l'instant de libérer le métal salvateur. Quelques
variables pouvaient à l'occasion s'y glisser, la position du
soleil dans le ciel, le temps qu'il faisait, et à qui on avait
affaire.

De là où il se trouvait, accroupi au sommet du talus qui
longeait le sentier, Toorop surplombait sa victime. À l'ouest, le

soleil baissait sur l'horizon, laquant d'un jaune orange volcanique la terre ocre du haut Sin-kiang. L'air était sec, encore vibrant de la chaleur accumulée pendant toute la journée, et d'une pureté irréelle. C'était le temps idéal pour tuer quelqu'un.

Un vent frais soufflait de l'est, en provenance des terres basses, le grand désert du Takla-Makan, un mot ouïgour qui signifie " le lieu où vous entrez mais d'où vous ne sortez pas ". Torride à l'origine, ici, à deux mille mètres d'altitude, l'air était coupant comme la lame d'une baïonnette. Quand le soleil aurait disparu derrière

17

les sommets blindés à la neige éternelle, il deviendrait glacial en moins de temps qu'il n'en faut pour prendre une inspiration, ou reec la netteté imperturbable de celui qui sait, absolument, que sa main est supérieure à celle du joueur d'en face.

- C'est inutile, Darquandier. Je veux dire, messieurs, que Marie Zorn est enceinte.

Ça fit l'effet d'une pierre de belle taille tombant dans l'eau limpide d'un lac.

- Enceinte?! grinça Darquandier, l'air authentiquement surpris.

- Nom de Dieu! lâcha Dantzik, les traits décomposés.

- C'est le mot approprié. Vous ne savez donc pas ce que Marie transporte?

- Seigneur Dieu Tout-Puissant... Qu'est-ce que vous racontez ?

Toorop y alla au burin, fallait arrêter de jouer les danseuses.

- Écoutez-moi bien à votre tour, maintenant, j'étais, nous étions chargés de convoier Marie Zorn ici au Québec pour livrer sa cargaison. Nous n'étions pas censés savoir ce qu'elle transportait mais nous devions rester un trimestre avec elle, c'est pourquoi nos employeurs ont changé d'avis en cours de route, et ont décidé de nous relayer au bout de six semaines,

après une inspection médicale en règle de ladite Marie. Nous n'aurions pas dû découvrir qu'elle était enceinte, j'imagine... D'autre part, les informations recueillies par moi et par... (il s'interrompt)... disons par le colonel, m'ont permis d'identifier précisément la nature de ce qu'elle transporte.

Dantzik semblait atterré, la boule d'énergie vitale laissait place à une ombre recroquevillée, les yeux paniqués, le visage défait.

- Soyez aussi précis que possible, monsieur Toorop, fit Darquandier, tendu comme la corde d'un arc.

- Il s'agit d'animaux transgéniques, d'après ce que nous savons.

- D'animaux... transgéniques, vraiment? Quel genre d'animaux?

- Nous ne savons pas, répondit Toorop. Mais Newton devait savoir.

- Pourquoi?

420

- Il a prescrit une sorte de médicament à Marie, un "bioprocasseur" d'origine russe; je récupérais régulièrement une capsule-mémoire et je la faisais analyser par une sorte de scanner portable qu'il m'avait laissé. Il m'a dit qu'il recevait toutes les données par Internet. C'est vrai qu'il ne m'a jamais rien avoué à ce sujet, mais on n'avait plus aucun contact direct... je suis sûr qu'il sait. Les bioprocasseurs ont sûrement fini par détecter les changements hormonaux et tout le toutim. Comme vous le savez, ce type est une sorte d'agent professionnel double, ou triple, je dirais même multiscartes.

- La Cyborg Society ne lui faisait aucune confiance, fit Darquandier, mais il nous était nécessaire. Jusqu'à ce que toute cette armée de gangsters ne s'entretue sur votre bloc.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il était le seul à savoir que Marie Zorn était ici au Québec, et que plusieurs organisations rivales cherchaient à la

recupérer. C'est ce que Vax et les filles ont appris en surfant sur son Intranet.

- Et alors?

- Nous devons impérativement remettre la main sur Marie, avant que ces organisations ne se la disputent, comme de vulgaires charognards. Ou qu'ils ne s'entre-tuent. Ce qu'ils ont fait. Ça, notre confrérie ne l'avait pas prévu. Pas aussi vite, je veux dire.

- Votre confrérie? Merde, je croyais que vous étiez des scientifiques.

- Nous sommes des scientifiques... notre confrérie ne prône pas un modèle unique de pensée, c'est tout. Vous avez pu vous en rendre compte ici, par vous-même.

Toorop esquissa un sourire. Il fit un geste du menton en direction de Turtle Johnson qui revenait vers son cercle tracé à la poudre noire, et au petit foyer de pierre, une tasse de thé à la main.

- Expliquez-moi votre rapport avec tous ces drôles de gonzes.

- Les EarthQuakers, la Cyborg Society et les Cosmic Dragons ne sont qu'une partie de l'ensemble, fit Dantzik, soudainement plus alerte. Darquandier et son laboratoire d'une part, moi

421

d'autre part, sommes les autres pointes du triangle. Du pentagramme, devrais-je dire.

Toorop se rendit compte qu'il ne savait strictement rien de l'homme aux yeux clairs en Goretex bicolore.

- Qui êtes-vous, vous?

- Je vous l'ai dit, mon nom est Boris Dantzik.

- Je connais votre nom par coeur, c'était pas la peine de vous répéter. Qu'est-ce que vous faites dans le civil, monsieur Dantzik, à part organiser des expériences hallucinogènes avec des Indiens new-look?

Le mec se marra, avec une forme d'auto-ironie.

- Je suis écrivain, monsieur Toorop. J'écris des romans de science-fiction.

Toorop retint un sourire par trop voyant, il ne voulait pas le vexer. Sa mimique indiquait clairement: sans blague et alors?

Mais au même instant il se rappela un détail glané lors de ses recherches sur Marie et Darquandier: un écrivain de science-fiction était venu rendre visite à l'unité neuropsychiatrique de Darquandier à l'université de Montréal...

Merde, se dit Toorop, le mec se tenait devant lui. Ce n'était sans doute pas le moment de lui demander un autographe.

- C'est là que les pointes du triangle se rejoignent, monsieur Toorop. Les liens magiques, et sacrés, entre fiction et réalité.

Merde, se dit Toorop, qu'est-ce que c'était encore que ce prêchi-prêcha?

Dantzik semblait absorbé par une profonde vague intérieure.

- Voyez-vous, monsieur Toorop, la première fois que j'ai rendu visite aux docteurs Darquandier, Winkler et Mandelcom, à Montréal... mon Dieu, c'était il y a dix ans déjà ... j'étais en train de rédiger les derniers chapitres d'un roman que je tramais depuis des années... J'avais imaginé l'histoire d'une schizophrène à personnalités multiples qui devenait l'enjeu de l'économie du futur. Je m'étais inspiré des travaux de Deleuze et Guattari, mais aussi de Timothy Leary, de McKenna, ou d'autres pionniers des sciences neuronales. C'est alors que j'achevais le livre que j'ai entendu parler des travaux du docteur Mandelcorn et de son équipe. Lorsque je suis arrivé à Montréal pour le rencontrer, je voulais faire une ultime moisson d'informations, ajouter un peu 422

de réalité à mes élucubrations, les docteurs Winkler et Darquandier venaient juste de rejoindre le laboratoire. Ils m'ont montré Marie Zorn ainsi que d'autres patients. À l'époque Marie n'était franchement pas au meilleur de sa forme, le traitement du laboratoire commençait à peine à produire ses effets.

Mais le plus fort, monsieur Toorop, voyez-vous, c'est que Marie ressemblait trait pour trait à la créature que j'avais imaginée, et que son histoire recoupait en plus d'un point celle de mon personnage... voilà, monsieur Toorop, autrement dit j'avais inventé Marie Zorn.

Dantzik laissa le temps à l'information de parcourir sa trajectoire mortelle dans les synapses de Toorop.

Finalement Toorop se tourna vers Darquandier:

- Vous cautionnez ce genre d'âneries?

Darquandier avait émis un sourire froid.

- Ce genre d'âneries, monsieur Toorop, ce sont les fondements des technologies du futur.

- Les technologies du futur?

Dantzik allait prendre la parole mais Darquandier le coupa d'un geste sec de la main.

- Oui, monsieur Toorop. Les technologies neuroniques. Celles que nous sommes en train de mettre au point. Avec le concours de Marie, et de bien d'autres.

- Technologies... neuroniques?

L'homme se redressa hors de son fauteuil et d'un geste embrassa l'univers entier autour de lui. Ses yeux noirs ressemblaient à un lac de lave solidifiée, sous lequel se tapissait un brasier de fièvre ardente.

- C'est cela même, monsieur Toorop : le cerveau est la véritable dernière frontière! Nous séquençons et clonons l'ADN, nous envoyons des sondes sur Mars et bientôt une mission habitée, nous établissons les plans d'une cité sur la lune, un anneau orbital s'agence autour d'Alpha, nous sommes en train de dresser la topographie exacte du fond des océans, grandes failles comprises, nos systèmes d'informations sont désormais capables de numériser la terre entière à l'atome près, nous simulons le bigbang, nous traquons le boson de Higgs dans nos superaccélérateurs. Dans le même temps, l'effet de serre a déjà fait grim-

i

i

1 *

per la température moyenne de quasiment un degré depuis la fin du siècle précédent et en ajoutera un ou deux autres d'ici le milieu de celui en cours. Le niveau des océans est déjà en train de monter. Et cependant, monsieur Toorop, nous ne connaissons toujours rien, ou presque, des ressources dont sont dotés nos humbles cerveaux, à l'origine de tout cela.

L'argument était solide, Toorop dut le reconnaître.

- D'autre part, poursuivit Darquandier, vous noterez comme moi que toutes les grandes avancées en ce domaine passent pour grotesques, rappelez-vous Freud, ou Jung... quand elles ne sont pas, comme aujourd'hui, réprimées par des lois liberticides.

- Oui, tout comme les animaux transgéniques que Marie transporte, fit Toorop avec un sourire narquois.

Darquandier explosa, chez lui ça faisait l'effet d'une bouteille-

@+NĐ İÊÛ+@İÊÔÛÊ+@õ- _ý-õþ -@µÛõ@İ-@Óİ- _ãð-õ\
¶Z@â-µ@- _Ê+-Û-@ãN-µþ@+-@İ-@+-õ+-

X@+İ_µÊ-Ûõ@ıİİİÓ\@êÊõ-@ÔÛ-@PİÛµ@ã-µ@ãÕ
PÊ_µ@µ-@+-µµ-ãõ- _P@ÓİÛõ@+Û@-õÊãİİ-+-

@∞ı PÊÔÛ-@+-@PđİÊµË¶+-@İõ+õ-X@µ-_µ@ı+-@+-ýÊ_-
õ@ã-@ÔÛ-@Û-õÊ-@ý-ÛP@ýõ-Ê+-_PX@-

P@ã-@ÔÛN-İİ-@-µP@ã-Ó—İ-@+-@ı-Êõ-B@ê-µA _-
µB@ê-@ýÛİ+-Êõ-µ@Ê_µ-ãP-µ@Óđİ+õ-

+ı µB ¶İ_@+-µP-@+-@İ-@+-Ê_@-Ûõ-ÊP@ÓÛ@+ã-ÓÊP-
õ@Û_-@ıİÛİ-@-_PË¶õ-\ ¶ê-õÔÛ_-+Ê-

õ@ýİÛİ-ÊP@ı-Êõ-@+Û@ã-õý—Û@đÛ+-Ê_@µ-@Óđİãõ-
Ê_-@ıđİ_PË¶õ-X@Ó-_µ-@ıİİİÓX@+-

Êµ@Êİ@µ-+-İ-ÊP@Ó-Û@-ÓÓÕ ãÊ-õ@İ-@+-_õ-@-_@ÔÛ-
µPÊİ_ \ ¶Öe grand échalas en noir pousuivait, sur le même

rythme monotone:

- Marie est plus qu'une simple schizo, cher monsieur. Elle est la prochaine étape.

- La prochaine étape?

- Oui, poursuit Darquandier, sur un timbre de pur métal. La Prochaine Étape.

Celle qui vient juste après l'homme.

La pluie qui tombait du ciel en armées liquides vint remplir le long silence qui s'établissait.

C'est Turtle Johnson qui vint le rompre à point nommé:

- Le thé est servi. Il va refroidir.

Toorop se souvenait à peine de son trajet jusqu'à la grande table de camping où les attendaient les tasses fumantes. La fenêtre toute proche donnait sur le coin Saint-Laurent-Ontario,

424

la soucoupe volante du Stade olympique disparaissait sous des nuées impénétrables au bout de Sherbrooke, des éclairs jaillissaient de partout au sud, bien au-delà des austères bâtiments de l'UOAM.

Un peu plus tard, l'orage avait détoné au-dessus d'eux, Toorop l'avait interprété comme un signal dramatique annonçant le retour des voix humaines, dans un opéra de Wagner. Turtle Johnson ne se mêlait absolument pas de la conversation, il vaquait à ses occupations mystérieuses d'un bout à l'autre de la pièce.

- Expliquez-moi la "prochaine étape", il avait lâché, d'une voix rauque.

Darquandier avait réagi illico, à croire qu'il n'attendait que le signal propice.

- La mutation anthropique, monsieur Toorop, celle qui sera le produit de l'humanité elle-même.

- Expliquez.

Darquandier poussa un soupir.

- Par où commencer? Que connaissez-vous des travaux de Deleuze et de Guattari ?

De Sir John Eccles? Que savez-vous du cerveau et de ses rapports avec la physique quantique? Que connaissez-vous des rites chamaniques d'Amérique du Sud, ou de Sibérie ? Que connaissez-vous de Jeremy Narby 19 Que connaissez-vous du Serpent Cosmique, monsieur Toorop

La voix de Darquandier était glaciale.

Toorop entendit Turtle Johnson se marrer à l'autre bout de la pièce.

- Le Serpent Cosmique?

- Oui, monsieur Toorop, c'est ainsi que les Aborigènes le conceptualisent, et ce n'est pas un mauvais concept.

- De quoi s'agit-il ?

Les lèvres de Darquandier esquissèrent l'ombre d'un sourire.

1. Anthropologue de l'université de Stanford, auteur de la thèse sur l'ADN et les processus cognitifs et leur rapport avec les rites charnaniques, vers 1995.

425

l; i

*! i

- Sachez que c'est très précisément ce que vous allez découvrir ce soir.

Toorop laissa passer un soupir énervé.

- Ne jouez pas au plus fin avec moi, docteur Darquandier, je vous demande des réponses précises à des questions précises.

Darquandier avala une gorgée de thé brûlant sans même souffler dessus, à croire qu'il était protégé de toute sensation, de tout affect, même purement biochimique.

- Je vais vous mettre sur la piste. Tout d'abord, permettez-moi de vous livrer quelques faits bruts, et quelques questions fondamentales. Primo, on retrouve dans absolument toutes les cultures aborigènes existant à la surface de ce foutu globe un certain nombre de mythes récurrents parfaitement analogues. Secundo, ces mythologies fondatrices du monde chamanique naissent toutes des "visions"

que ramène le chaman après la prise de drogues dites "hallucinogènes" et généralement interdites par nos lois. Vous me suivez, jusque-là?

Oui, acquiesça silencieusement Toorop de la tête. Il souffla sur le thé brûlant.

- Bien. Un de ces mythes récurrents prend la forme d'un animal monstrueux, en forme de double serpent, émettant une très violente lumière. Les ethnologues conformistes considèrent qu'il s'agit d'une "interprétation" de la nature par de simples cerveaux néolithiques... grosso modo, les Aborigènes, sous l'influence de la drogue, imaginent un serpent cosmique et gémellaire en réinterprétant symboliquement les serpents qu'ils ont vus chaque jour autour d'eux. Certains y ajoutent une vague mixture d'interprétation freudienne sauce le-serpent-symbolephallique. Vous me suivez toujours?

Même manège. Toorop aspira prudemment une petite gorgée de thé brûlant.

- Bien. Le problème numéro un est : comment se fait-il qu'on retrouve ce même double serpent dans toutes les cultures chamaniques? Y compris dans les régions subarctiques, là où aucun serpent ne pourrait survivre un quart d'heure, et n'y a d'ailleurs jamais survécu, puisqu'on n'en trouve pas, et qu'on n'en a jamais trouvé. A fortiori deux serpents. Et encore moins un serpent à deux têtes.

426

Toorop ne répondit rien. L'information se stocka dans un coin de sa mémoire.

Darquandier n'en avait pas fini.

- Problème numéro deux : comment se fait-il que les contacts répétés avec le Serpent Cosmique permettent à des Aborigènes néolithiques de posséder une pharmacopée cohérente et une connaissance exacte, non empirique des processus vitaux à l'oeuvre dans leur environnement proche? Pour être clair, exemple: comment les Indiens Ayahuasqueros de l'Amazonie péruvienne connaissent-ils à l'avance l'endroit et le moment où une fleur très rare va pousser soudainement à des lieues de leur campement? Comment connaissent-ils aussi finement les délicates interactions entre plusieurs pharmacopées très complexes, notamment dans le domaine des plantes psychotropes? Voyez-vous, les Indiens amazoniens yaquis, ou les chamans sibériens, disent tous la même chose : quand ils prennent un certain type de substances, ils entrent en "contact" avec le Serpent Cosmique et celui-ci en retour leur délivre des informations extrêmement précises sur la nature des choses. Y compris des choses qu'ils ne comprennent pas, mais qu'ils "voient". Savez-vous par exemple que les chamans

"expérimentent" depuis des millénaires la nature de l'électromagnétisme, sans avoir jamais vu la moindre lampe de poche? La description de la radiation qui émane du Serpent Cosmique est lumineuse, si je puis dire; il s'agit bien d'une fréquence bleue à dominante ultraviolette se situant dans la plage des biophotons...

- Pour moi c'est du chinois, lâcha Toorop. On n'est pas à Questions pour un champion. Soyez bref, et succinct.

- Ah... allez, je vais vous donner la clé de l'énigme, à vous de trouver la serrure... Le Serpent Cosmique est double, comme je vous le disais. Les descriptions les plus précises coïncident toutes: il a la forme d'une double hélice enroulée sur elle-même. Ça vous suffira?

Une double hélice. Enroulée sur...

- C'est ça, monsieur Toorop. Vous avez compris. Il s'agit très exactement de la structure de l'ADN.

- Ça veut dire quoi tout ça? lâcha Toorop au bout d'un petit moment, ça commençait à faire beaucoup pour une seule soirée, ça veut dire que les Indiens se "branchent" avec leur ADN, un truc comme ça?

Darquandier laissa passer un petit rire glacial.

- Bravo, monsieur Toorop, c'est l'image adéquate. C'est précisément ce que Jeremy Narby a découvert dans les années quatre-vingt-dix, mais comme il n'était qu'un "vulgaire" anthropologue, aucun biologiste digne de ce nom n'a accordé foi à ses "élucubrations". Sauf nous. Et il y a plus important encore.

Toorop lui laissa le temps de reprendre son souffle. Les chamans amérindiens naviguaient sur leur ADN comme sur une vulgaire console Nintendo, mais il y avait encore plus fort. Il prit une profonde inspiration, lui aussi.

- Oui. Car ils naviguent sur l'ADN, n'est-ce pas? Le leur, bien sûr. Mais aussi celui de la biosphère. Car c'est le même. Les biologistes conformistes ont le nez écrasé sur le guidon, monsieur Toorop, les généticiens sont des prolétaires du chromosome, ils ne voient même plus l'essentiel, comme le fait que TOUS les êtres vivants de cette foutue planète sont fabriqués avec les mêmes briques. Les quatre mêmes petites nucléotides, et la même structure en double hélice!

- Ça veut dire quoi, ça, que pour les Indiens sous trip c'est le monde entier qui fonctionne comme une putain de console de navigation ?

Le rire de hyène frémit de nouveau.

- Incroyable, non? Mais uniquement à première vue, monsieur Toorop. Ça rejoint les intuitions de Deleuze, de Butler, et de bien d'autres, et sans doute jusqu'à Spinoza lui-même. Il n'y a pas de productions "artificielles" au sens strict, même nos artefacts les plus élaborés sont des manifestations de la "nature"

dont nous sommes des créations. Les sorciers ayahuasqueros, yaquis, australiens ou sibériens expérimentent depuis des millénaires des techniques de navigation bien particulières, des techniques cybernétiques, donc, qui leur permettent de voyager dans le temps, dans l'espace, mais aussi, et surtout, à l'intérieur de leur propre corps, de leur propre cerveau, de leur propre ADN... et donc aussi celui des autres êtres vivants; et c'est là que nous allons 428

raccorder cette longue explication à notre problème central, comme disait Boris tout à l'heure.

- Problème central?

- Oui. La dénommée Marie Zorn.

Toorop fronça les sourcils.

- Marie Zorn est chaman?

- Bravo, c'est presque ça. Marie est schizo, monsieur Toorop. C'est une chaman du xxi- siècle, si vous préférez.

- Du XXIe siècle?

- Voilà précisément les technologies neuroniques dont je vous parlais. Les schizos sont naturellement aptes à épouser plusieurs personnalités, ils vivent des expériences très proches de celles décrites par les chamans. D'autre part, les travaux que nous menons depuis plus de dix ans sur les psychoses nous ont conduits à modifier en profondeur notre approche initiale. C'est du " work in progress " constant. Ce que nous savons désormais dépasse tout ce que nous avions nous-mêmes imaginé au départ... Seul, c'est vrai, Dantzik avait deviné une part de la vérité.

- Quelle vérité?

- Une vérité qui n'est pas bonne à dire en ce moment, monsieur Toorop. Le fait qu'une évolution parallèle se tisse à côté de l'évolution de l'humanité "

normale ". Savez-vous que les schizophrènes apparaissent très précisément en Europe à la fin du xve siècle, aux origines de la révolution industrielle?

Comment expliquez-vous que les Prophètes, ces formidables agents du Verbe, soient apparus précisément au moment et là où s'inventait l'écriture ? Tout est enregistrement, monsieur Thorpe. Tout est agencement machinique et désirant, comme disait Gilles Deleuze, au-delà du vitalisme et du mécanisme. L'histoire est une illusion, il y a processus, c'est-à-dire une constante de la théorie synthétique de l'évolution: l'histoire n'est pas préécrite et ne suit pas une logique causale, car il n'y a pas de règles autres que celles du chaos déterministe, ce qui signifie que localement la vie est une infinie variation de possibles sur la chaîne génétique, qui se ramifie dans le jeu de la sélection naturelle darwinienne classique, mais aussi que globalement la tendance de la 429

vie est de produire de la conscience, c'est-à-dire de l'information. Et tout cela les chamans le savaient. Et les schizos le savent.

- Mais pourquoi la " prochaine étape " ?

- Parce que les schizos arrivent exactement au point de congruence entre l'évolution naturelle et le chaos engendré par l'homme et ses productions techniques. Je vais être clair, monsieur Toorop, d'après nos recherches, c'est comme si le cerveau des schizophrènes était directement précâblé pour pouvoir se connecter à une intelligence artificielle. Si vous voulez une image, La Nature, Incorporated, a pour des raisons inconnues décidé de fabriquer le mutant humain cinq siècles avant l'apparition de sa créature technique spéculaire, la neurornatrice.

- Spéculaire ? Vous voulez dire comme un reflet dans un miroir, je suppose?

- C'est ça. Les schizos et les neurornatrices partagent de nombreux points communs, je veux dire sur le plan de leurs modes de perception. Un schizo peut parfaitement vivre en ayant une partie de son corps à Moscou et l'autre à Ushuaia, quand ce n'est pas sur Ganymède; quand je dis " corps ", bien sûr je parle du " corps sans organes ", du corps-cosmos, du corps-cerveau, du corps-matrice. Un schizo, comme une

neuromatrice, peut changer de personnalités, et s'habituer à des phénomènes de causalité inverses dans lesquels les informations remontent le cours du temps, en voyageant plus vite que la lumière. Bref, on peut dire qu'une neuromatrice est "naturellement" schizo, tout autant qu'un schizo est "naturellement" neuromachine.

Toorop fit une grimace expressive. Des infos qui voyageaient plus vite que la lumière? Fallait appeler les urgences psychiatriques. C'était leur spécialité.

Darquandier lut dans ses pensées.

- La vérité est toujours délirante pour les dogmes établis. Il existe un nombre incalculable de témoignages de psychanalystes qui font état de phénomènes anormaux, pour ne pas dire paranormaux, quand ils traitent certains cas de psychoses. Des prémonitions. Des séries de coïncidences quasiment miraculeuses.

D'autre part, il y a une vingtaine d'années, des expériences très

sérieuses conduites au PEARL 1 de Princeton, pas spécialement des rigolos preneurs d'acide, voyez?... bref, leurs expériences ont démontré qu'il existait une interaction de type inconnu entre un individu et un système informatique, je m'explique : il suffit de mettre en présence un opérateur passif et une machine de traitement de l'information pour que s'établisse une "corrélation", une corrélation suffisante pour créer une perturbation quantique qui modifie certains bits logés au coeur du programme-machine. Que ce soit bien clair, monsieur Toorop : sans l'aide d'aucune interface, casque, clavier, micro, gant, joystick, stylo, tubuleur à roupanes, rien. On assoit le mec devant l'ordinateur et on attend vingt-quatre heures, et on répète l'expérience sur des centaines de sujets. C'est infime mais on constate le même seuil de perturbation chez quasiment tous les sujets. Ce que nous avons découvert, nous, c'est que la perturbation augmentait notablement lorsqu'on mettait un schizo en présence de la machine. Dans le même temps, les nouvelles drogues que nous avons élaborées,

avec le concours de certains chamans, et en copiant les molécules induites dans le système nerveux des schizos, nous ont permis d'expérimenter nous-mêmes tous ces phénomènes, voilà de quoi il s'agit, monsieur Toorop.

- Et alors, fit Toorop avec un méchant sourire, le trip était comment ?

- Au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer. Ce que Turtie vous a préparé, croyez-moi, c'est la connexion directe avec le Double Serpent. Vous ne serez plus le même homme lorsque vous reviendrez.

- Ça tombe bien, fit-il pour frimer, j'avais justement besoin de changer d'identité, moi aussi.

L'orage roula au-dessus d'eux. À l'extérieur, derrière les vitres battues par la pluie et les rafales de vent, des flashes géants illuminaient périodiquement l'univers.

Toorop se perdit dans la contemplation apparente des élé-

1. Princeton Experiment Advanced Research Laboratory, l'expérience décrite ici date du début des années quatre-vingt-dix.

431

ments. En fait son cerveau tout entier pesait et élaborait des choix en cascade, et tentait d'y tracer un chemin, une stratégie.

Ça faisait des jours, sinon des mois, voire des années qu'il laissait à d'autres le soin de guider son destin. Il avait changé d'employeurs, au cours de ces deux dernières décennies, avec la constance d'un haut cadre carnassier de la finance, pour le salaire moyen d'un ouvrier agricole brésilien.

Il était récemment passé du prince Shabazz à la mafia sibérienne, via un officier corrompu du GRU, maintenant, pour sauver sa peau, et entrevoir une issue de secours honorable, là, à cette seconde il lui semblait bien qu'il venait de décider de coopérer pleinement avec les EarthQuakers, la Cyborg Society, les Cosmic Dragons, tout ce bordel, et les deux Européens allumés de service. Ensemble ils

retrouveraient Marie, et essaieraient de la sauver des griffes de cette putain de secte.

- Bien, fit Dantzik pour conclure, je crois qu'il est temps de procéder à l'expérience.

Les deux hommes se levèrent, et un peu pesamment se dirigèrent ensemble vers la machine noire.

Toorop frissonna.

Il entendait pourtant les ronronnements du poêle que Turtle venait d'allumer avec un peu d'alcool. L'onde de chaleur rayonnait déjà dans son dos.

L'Indien enflammait maintenant le petit bûcher en forme de croix dans le foyer de pierre. Il s'empessa de sortir du carré ignifugé dès le feu allumé. Un système d'aération invisible aspira doucement la fumée vers les frondaisons de béton, d'aluminium et de jungle verte.

Puis il se tourna vers Toorop et lui tendit le petit récipient de terre cuite où se tassait une pâte verdâtre.

- Le Véhicule. Vous le mangez, et vous buvez une gorgée d'eau, pas plus. Puis vous attendez.

Toorop se saisit de la petite coupelle brune. Plus aucun retour en arrière n'était possible, une fois encore.

- Il faudra que vous entriez dans le cercle. Ce ne sera pas facile. Après, tout sera plus simple.

Toorop observa le simple tracé à la poudre enflammée qui cernait le petit foyer.

432

Il ne voyait pas quelle difficulté il y aurait à le traverser.

Il n'allait pas tarder à se rendre compte de son erreur.

C'est l'orage qui l'avait réveillée.

Le bruit de la pluie tambourinant sur le toit de la petite Mazda rythmait les leitmotive du tonnerre. Marie ouvrit les yeux sur l'image du pare-brise recouvert d'eau, dans un premier temps

elle se demanda même si la voiture tout entière n'était pas immergée.

Elle avait erré quelques jours dans la région après avoir quitté le Motel du Faucon, sans but aucun elle avait remonté le cours du Saguenay, quittant régulièrement la route nationale pour emprunter de petits axes campagnards; elle traversa deux territoires autonomes indiens sans apercevoir de signes clairs en provenance du Faucon-Messenger, ni plus aucune apparition, même fugitive, de l'un ou l'autre de ses anges gardiens.

Le troisième soir, épuisée, elle avait fini par s'endormir dans la voiture, sur une aire de parking désolée, près d'une forêt.

Et maintenant toute l'eau du ciel semblait vouloir lui tomber dessus.

Marie se précipita sur le siège avant. Elle alluma les feux. Un mur liquide se dressait devant elle.

Par la vitre latérale elle put constater que le parking goudronné évoquait déjà le petit bain d'une piscine. Si ça continuait comme ça, on pour-rait bientôt y exécuter des concours de plongeon. Elle démarra la voiture, dans un acte réflexe. Il fallait d'urgence trouver un endroit abrité.

Elle avait remarqué une sorte de grange au bord de la route, trois kilomètres plus bas. Elle avait juste le temps d'y parvenir avant que les chemins d'accès ne soient impraticables.

La voiture était devenue difficile à manoeuvrer, lorsqu'elle arriva sur la route, légèrement en contrebas, le niveau des eaux avait doublé; elle s'engagea prudemment sur la voie rendue glissante et ne dépassa pas les vingt kilomètres-heure sur le premier mille. Ensuite la Mazda accéléra. D'elle-même, sans qu'elle ait

433

eu à appuyer sur la pédale. Marie appuya machinalement sur le frein.

La voiture glissa et se mit en travers de la chaussée.

Faisant face à la pente et à son sommet, d'où elle venait, Marie eut juste le temps de comprendre qu'un fleuve de boue se déversait des collines avoisinantes pour rouler jusqu'à elle.

Marie sentit la Mazda partir le long de la pente alors que le fleuve de boue percutait les roues et le bas de caisse.

La voiture se dressa vers l'avant, oscilla, tangua, alors qu'elle prenait de la vitesse sur la pente.

Terrorisée, les mains soudées au volant, Marie avait vu un tronc d'arbre débarouler sur la route à sa rencontre.

Puis elle avait entendu un bruit énorme en provenance de l'arrière, et sentit un violent choc sous la voiture.

Impuissante, elle avait vu la voiture se dresser par l'arrière, le fleuve de boue recouvrit le capot. Le moteur cala.

Dans une épure survoltée, son cerveau avait tracé les grandes lignes de la situation. La voiture avait heurté un bloc de béton. Ce bloc faisait partie d'une structure située sur le bas-côté de la colline, là où le courant avait poussé la voiture. Il lui restait une petite chance de ne pas périr noyée sous la boue.

Elle s'arrima à la poignée de la portière passager, située du côté de la colline. Elle l'ouvrit en poussant un râle.

Une tornade hurlante de vent et de pluie tourbillonna aussitôt dans l'habitacle, la détrempant dans l'instant. Elle contempla, fascinée, le fleuve noir et visqueux qui courait au niveau du bas de caisse, les roues entièrement immergées. Elle était à environ trois mètres d'un cube de béton analogue à celui qui avait stoppé la voiture. Ce cube permettait ensuite de rejoindre le flanc de la colline, lui-même dévasté par les pluies torrentielles, mais là-bas, elle discernait comme une sorte d'abri de béton, dans une trouée entre cette colline et la suivante.

Elle se hissa avec difficulté dans l'ouverture, jeta un bref coup d'oeil sur la boue liquide en flots furieux et prit son inspiration pour s'élancer.

Au même instant elle entendit un coup sourd, la voiture trembla violemment, et elle perdit l'équilibre.

Elle eut juste le temps d'apercevoir le tronc d'arbre qui venait
434

de percuter la Mazda, puis de hurler, avant de tomber dans la rivière de boue.

Elle vit la Mazda être emportée vers le prochain virage, où elle disparut dans une ravine.

Marie tenta de se redresser, sans même sentir la douleur de ses blessures ouvertes, mais le flot arrivait désormais au-dessus de ses chevilles, elle ne résista pas deux secondes à la force du courant.

Elle hurla de nouveau alors que son corps roulait sur le bitume, prisonnier d'une gangue froide et visqueuse, sa tête cogna à plusieurs reprises contre le sol, les branches de l'arbre arraché lui lacérèrent le visage. La boue entraînait en elle par la bouche, le nez, ses yeux en étaient obstrués, elle hurlait sans discontinuer.

Puis s'arrêta.

Il n'y avait rien à faire, c'est ainsi qu'elle allait mourir.

Il lui sembla perdre et retrouver la conscience plusieurs fois de suite.

L'avant-dernière fois, elle avait hurlé de douleur alors que son corps roulait au bas d'une ravine sablonneuse, dans un torrent de boue glacée.

Elle ouvrit les yeux sur le spectacle bizarre du sol et du ciel invertis par une perspective accidentelle.

Elle mit un bon moment avant de se rendre compte qu'elle gisait au milieu d'un amoncellement de gravats en tous genres, débris végétaux, terre, caillasse, choses vaguement manufacturées, la tête en bas, les bras en croix, les jambes coincées sous l'amas noirâtre.

Elle pouvait sentir les gouttes de pluie sur son visage. Les étoiles étaient masquées par des nuées à l'obscurité magnétique. Au loin la canonnade de l'orage répercutait ses échos avec la constance d'une machine à effets digitaux.

Elle pouvait sentir avec une précision médicale la localisation et la nature des traumatismes qu'elle avait subis. Son cuir chevelu était entaillé en profondeur selon plusieurs axes entrecroisés. Son corps entier était couvert d'hématomes.

Elle avait le tibia gauche fracturé, le métatarse droit mal en point, une clavicule cassée, plusieurs côtes enfoncées, une oreille déchirée, les lèvres tuméfiées, un doigt au moins cassé dans la main gauche.

435

Son bas-ventre, comme sa main droite, sa main enregistreuse, avaient réchappé par miracle au désastre. Une information lumineuse traversait son esprit emmuré de ténèbres : ELLES SONT

VIVANTES. ELLES N'ONT PAS SOUFFERT.

En apercevant son propre corps en travers du tas de débris, elle vit qu'il était recouvert d'une gangue noirâtre. Le moindre effort lui coûtait un cri de douleur, elle comprit, atterrée, qu'elle n'aurait jamais la force de s'extraire de là toute seule.

Elle aurait presque voulu s'évanouir de nouveau.

Mais son regard fut attiré par un mouvement à la périphérie de sa vision.

Elle parvint à tourner la tête dans sa direction et ses yeux se fixèrent sur la silhouette d'un arbre arraché qui jonchait le sol couvert de boue et de débris, juste derrière elle. Avec la perspective invertie et sa propre position dans le paysage, l'arbre évoquait un peigne géant qu'on aurait planté dans la chevelure crasseuse d'un dieu oublié au fond d'un cul-de-basse-fosse.

Le mouvement se distingua à nouveau dans l'amas de branchages, sur un rameau de l'arbre.

Un oiseau, qui ouvrit ses ailes et enfonça son regard jaune dans les siens.

Un rapace.

Un faucon.

L'animal aux yeux jaunes lui semblait prodigieusement vivant.

Il se trouvait à quelques mètres d'elle. Son plumage gris argent et noir comme la fourrure d'une belette des airs. Fascinée, Marie accepta le signe.

- Aidez-moi, fit-elle tout simplement, en direction des yeux jaunes qui scintillaient dans la nuit.

38

Le Faucon lui avait parlé, dans un dialecte indien dont elle saisissait toutes les nuances.

436

Il lui avait raconté l'histoire de la genèse du monde, et elle avait vu le ciel s'ouvrir, peuplé d'anges de lumière.

Ensuite elle s'était vaguement rendu compte que son corps était parvenu à s'extirper de l'amas de détritiques et qu'il avait glissé jusqu'à l'arbre déraciné où le Faucon était perché.

L'arbre aux racines mises à nu et lavées par la pluie formait un nouveau diagramme, une nouvelle "synthèse disjonctive", comme disaient Winkler et Darquandier. Déconnecté de son lieu d'origine, déterritorialisé par le flot chaotique des éléments, il dressait ses racines neuves vers le ciel et enfonce ses branchages rompus dans le sol boueux du déluge, inversant la perspective, brouillant le code naturel par le jeu d'une création sans cesse recommencée.

Devenu individu isolé lui aussi, tout comme elle, et pourtant prêt à ensemer une terre nouvelle, surgie du chaos.

Alors le Faucon étendit ses ailes au-dessus d'elle, son regard jaune n'était qu'à quelques centimètres de son visage.

Son flot de langage se déversait par sa bouche comme des crépitements d'étincelles. Il devint un immense phénix de glace, un totem-iceberg géant, couvant une lumière d'aube.

Alors elle sentit les choses qu'elle portait dans son ventre s'animer d'une force nouvelle, une volonté de survie implacable les mobilisait, une prédation lumineuse qui cherchait à s'exprimer par tous les moyens. Par une sorte de miracle elles avaient survécu à la catastrophe, mais de méchants hématomes couvraient son bas-ventre, et quelques tissus internes avaient subi des traumatismes importants, les informations couraient dans sa tête comme sur l'écran d'un ordinateur d'hôpital. Les embryons devenaient fœtus. Leur instinct de survie les conduisait à puiser dans les ressources environnementales proches.

C'est-à-dire dans son propre corps. Dans un flash de visions bleutées et trépidantes, elle comprit qu'une relation vampirique l'unissait aux créatures qui se développaient dans son ventre. Celles-ci créaient en ce moment même des dérivations énergétiques à l'intérieur de son corps, elles réorganisaient des groupes de cellules, en réparaient d'autres, acheminaient des vitamines, des globules rouges, des sels minéraux vers leur poche placentaire, et vers les traumatismes voisins.

437

Les diagrammes vivants de son propre corps s'affichaient dans sa tête, des listes de nombres les accompagnaient en sarabande furieuse.

Le Faucon dominait l'univers de toute sa présence. Elle comprenait confusément qu'il était une extension, une prothèse de l'arbre déraciné, il était libre comme l'air. Et d'une puissance absolue.

Elle comprenait aussi tout ce qu'il lui disait au sujet de la vie et de la mort.

Il était clair qu'il fallait mourir pour pouvoir donner la vie. Création et Destruction comme deux pôles magnétiques autour

desquels tourne et pivote sans cesse la destinée humaine.

Elle comprenait tout le sens particulier que cela revêtait au regard de sa propre expérience.

Les créatures la tueraient.

Si elle survivait à cette épreuve, elle ne survivrait pas à leur enfantement.

Cette connaissance intime de son propre destin ne l'étonna même pas.

Ensuite, elle s'était blottie dans les branchages détrempés de l'arbre, recroquevillée sur elle-même en position foetale, sur le destin qui la tuerait quand elle lui donnerait vie, si ce n'était avant.

Peu à peu les éléments s'étaient calmés, la pluie avait diminué d'intensité, l'orage s'éloignait confusément dans plusieurs directions. Puis, alors qu'elle tombait dans l'inconscience du sommeil, le jour s'était levé, repeignant d'une nuance bleue le fond de nuit derrière les étoiles et les cavalcades de nuages, éclairant d'une lumière lunaire le décor dévasté autour d'elle, les arbres arrachés, les tas de débris végétaux et minéraux en tous genres, les fleuves de boue séchée, les crevasses. Marie avait eu le temps de vaguement comprendre que le torrent de boue l'avait jetée en contrebas de la petite route entre les deux collines, dans une sorte de ravine sablonneuse. Les images du déluge qui l'avait emportée vinrent déchirer le voile de sommeil, en dépit de l'épuisement ses yeux restèrent entrouverts sur le monde situé au-delà des branches protectrices de l'arbre pendant quelques

438

minutes de plus, puis elle bascula dans un rêve noir aux profondeurs abyssales.

Alors que ses yeux se fermaient, elle entendit le battement d'ailes du faucon et sentit sur elle le souffle qu'elles produisirent lorsqu'il prit son envol.

Il y avait une bouche de feu, une bouche de feu et une gueule de métal. Il y avait aussi un soleil carré et bleu, et des rails, des rails dans le ciel comme une toile de métal noir, et des murs, des murs verts, et il s'éveillait au sein d'une sorte de glu poisseuse...

Toorop mit une bonne minute à acclimater ses yeux, son corps était comme une enveloppe sans substance, sans énergie, couverte de sueur.

L'univers entier s'était ouvert à sa connaissance, mais il avait déjà l'impression que le livre se refermait.

- Nom de Dieu.... souffla-t-il, putain de nom de Dieu...

Il reprenait conscience sur un canapé de fortune constitué d'un matelas recouvert d'un drap de lin et de couvertures indiennes. Les informations en provenance du monde extérieur s'affichaient une à une à la surface de sa conscience.

Les poutres d'aluminium repeintes d'un vinyle métallique noir au-dessus de lui.

Les frondaisons végétales, comme des entrelacs vert-noir dans la pénombre.

Le poêle ronronnant doucement à un ou deux mètres de là.

La machine noire et son écran stationnaient imperturbables en face de lui.

Dantzik et Darquandier se penchaient au-dessus de lui. Turtle Johnson avait branché une console portable sur la neuromatrice et faisait défiler des listings de code sur un petit écran LCD.

- Ça va? fit Dantzik.

- Retirez votre casque, ordonna Darquandier.

Dans un geste cotonneux, et le plus parfait silence, Toorop plaça ses mains à la hauteur des tempes et actionna le mécanisme d'ouverture. Il y eut un petit clac, il sentit les ventouses dermiques se décoller de ses tempes, de sa nuque et de son front,

puis il retira délicatement la structure aux nervures de carbone, de métal et de PVC translucide qui enserrait son crâne. Le tube boudiné qui la reliait à un des racks noirs empilés sous la machine aux formes bulbeuses évoquait un cordon ombilical de robot.

Il la plaça entre ses jambes et l'observa longuement, comme si elle contenait toutes les données de son expérience, ce qui était presque le cas, comme le lui avait expliqué Darquandier en lui installant le diadème de carbone autour de la tête :

_ Ceci est un neurosquid, il est relié par fibres optiques à l'unité centrale, elle va enregistrer toute l'expérience... Malheureusement, si je puis dire, vous n'êtes pas schizo, ni même chaman, nous ne pouvons établir entre elle et vous un système de communication performant, elle ne pourra vous assister qu'en mode passif, en agissant sur l'activité magnéto-encéphalographique de votre cerveau...

Il reprenait pied dans l'univers matériel. Oui, il était bien de retour, les souvenirs cessèrent de perturber la réalité.

_ Putain, souffla-t-il à nouveau, alors que Darquandier se saisissait délicatement du diadème noir. Putain de nom de Dieu...

- Vous l'avez déjà dit, fit Dantzik. Alors?

Toorop prit conscience de plusieurs faits à la fois. Il faisait jour. Petit matin. Il ne pleuvait plus. Il avait terriblement soif.

- Alors donnez-moi un verre d'eau, pour commencer.

Après avoir ingurgité la moitié d'une bouteille de Cristalline, il s'assit en tailleur sur le lit, le dos contre le mur.

Dantzik s'installa à l'autre bout du matelas, Darquandier se posa sur un coussin indien en face d'eux.

Toorop refit défiler le film de ses souvenirs. Ils étaient tout frais ancrés dans sa mémoire, qui lui paraissait pourtant vieille de plusieurs siècles.

- Je... d'abord il y a eu le Cercle de Feu. Je ne suis pas parvenu à le franchir et...

- Nous le savons, l'interrompt Darquandier. La neuromatrice s'est chargée de vous ouvrir une passerelle.

- Ah?... C'est ça alors, je me suis retrouvé dans un monde volcanique, à traverser un pont de pierre au-dessus de lacs de lave en fusion.

440

1

1

1

1

1

i

1

1

- Le Feu de la Terre, lâcha Darquandier, impatient, une synthèse classique.

Ensuite ?

- Je... la nuit est tombée. Des météores ont surgi, énormes, des boules de feu qui se sont abattues sur l'horizon.

- Très bien... l'origine de l'ADN est cométaire, vous êtes entré en communication avec un premier niveau.

Toorop ne répondit rien. Il essayait de rassembler ses souvenirs et sensations.

Dantzik lui envoya un sourire compatissant.

- La neuromatrice possède toutes les données biochimiques de votre expérience, et elle pourra reconstituer une bonne partie de vos visions. Mais vous êtes le seul à avoir pu procéder à l'expérience de jonction télépathique, vous seul possédez la

mémoire vive rémanente suffisante. Etes-vous entré en contact avec elle?

Toorop fronça les sourcils et accrocha une grimace sur ses zygomatiques.

- Je ne sais pas, lâcha-t-il au bout d'un moment.
- Qu'est-ce que vous entendez par là?
- Que je n'en suis pas sûr.
- Comment est-ce possible?
- Je ne sais pas.
- Expliquez-nous ce qui s'est passé... Calmement, prenez votre temps.

Juste derrière lui, à demi caché par la machine et ses racks noirs, Turtle Johnson frappait à la volée sur le clavier de sa console.

Dans l'écran de la neuromatrice un paysage fractal finit par se stabiliser. Des collines. Dévastées par la tempête.

- C'est ça, fit Toorop en pointant du doigt la machine. C'est le paysage que j'ai survolé.

Darquandier observa l'écran qui s'animait du paysage dévasté.

- Dans deux ou trois ans nous pourrons faire ça en temps réel, là il faut d'abord que la machine compile toutes les données présentes dans les buffers au silicium. De simples limites technologiques. Des milliards de nano-processeurs reliés en réseaux neuronaux, putain, et nous ramons toujours...

441

Toorop se concentra sur ses souvenirs.

- Oui, j'étais un... une sorte d'oiseau, j'ai d'abord survolé ce paysage pendant des heures, selon mon temps subjectif, des collines, avec des arbres arrachés, des travées de boue dans les forêts, des rivières en crue. Ensuite... ensuite c'est devenu confus. Le ciel est devenu très lumineux, genre ultraviolet. Tout était... comment dire, comme dans une visionique à

amplification de lumière, voyez? J'ai vu un arbre immense entre deux collines. Plus j'approchais de lui, plus il grandissait, à la fin, je sais pas, il était aussi haut qu'un immeuble de cinquante étages... qu'est-ce que je dis, qu'un champignon atomique... Je me suis rapproché et j'ai vu que l'arbre était en fait formé d'une colonie de serpents, et que dans les branchages vivants il y avait un squelette et deux bébés, comme des jumeaux.

- Le double serpent, souffla Darquandier.

- Un squelette? lâcha Dantzik, anxieux.

- Oui. Un squelette. Le squelette d'une femme. Je ne saurais vous dire pourquoi, mais sur le moment j'ai compris qu'il s'agissait de Marie.

- Marie ?

- Oui, fit Toorop, l'air sombre, désolé de rapporter de mauvais présages. Mais ce n'était qu'une sensation... Je ne l'ai pas vue de manière claire et nette, il n'y avait que son squelette, avec les deux bébés et les serpents. Est-ce qu'ils sont en rapport avec votre fameux Serpent Cosmique?

- Ça ne fait aucun doute, fit Darquandier, l'air grave et concentré. Que s'est-il passé ensuite?

- Il y a eu un éclair, et le Faucon est apparu. L'arbre s'est couché, foudroyé, et les bébés ont formé une onde lumineuse. Un double ruban lumineux qui se dressait jusqu'au ciel.

- Bravo, visiblement vous avez établi un contact de haut niveau. Ensuite?

- Ensuite le Faucon m'a parlé.

- Le Faucon?

- Oui. On aurait dit une machine. Une sorte de faucon de métal, sauf que le métal c'était de la glace. Il enserrait une paire d'éclairs. Il s'est mis à me parler dans une langue que je ne

connaissais pas. Ses mots formaient des... des formes lumineuses dans l'espace.

- Pas mal, lâcha Darquandier, mi-narquois, mi-admiratif, les EarthQuakers vont être ravis de voir une de leurs prédictions se réaliser.

- Une de plus, enchama Dantzik d'un air grave.

- Qu'est-ce que c'est, ces histoires de prédictions? demanda Toorop, agacé.

Les deux hommes ne répondirent rien. Là-bas Turtle Johnson s'était arrêté de frapper. Il se tourna vers eux, les yeux pétillants de lumière.

- Le Faucon-Messenger. Marie est sous sa protection.

Dantzik observa Darquandier, jeta un coup d'oeil à l'Indien qui venait de se remettre au boulot puis, ne voyant aucune aide venir, décida de lâcher le morceau.

- Les EarthQuakers pensent que c'est le Faucon-Messenger qui m'a dicté la rédaction du livre. Ils disent que j'établissais le diagramme prédictif, sans le savoir. Vous n'allez pas le croire, mais ce foutu bouquin est comme qui dirait devenu leur Bible.

- Quel bouquin?

Dantzik tordit sa bouche en un drôle de rictus puis mit la main à la poche de son blouson. Il en retira un livre et le tendit à Toorop.

Un livre écorné, patiné par le temps, usé par la lecture. Une couverture à dominante rouge et noire. Sainte Marie du Cosmodrome.

Toorop le soupesa, le tourna entre ses mains, parcourut d'un oeil le résumé en quatrième de couverture.

- Le bouquin est paru quelques mois après ma visite à Montréal. Il a intéressé Winkler et Darquandier, et parallèlement, ce groupe de hackers amérindiens y a vu le reflet de ses propres prophéties.

- Quelles prophéties, l'Age des Tempêtes, tout ça?

- Pas uniquement. Ils disent aussi qu'une Envoyée du Dieu Créateur, dont le totem est le Faucon-Messenger, doit venir pour sauver la planète, ou plus exactement, comme ils disent, sauver ce qui est encore sauvable.

- Une Envoyée?... Sauver la planète?... Merde, vous déconnez. On n'est pas dans X-Files.

443

Arrêtez de déconner à votre tour, cracha Darquandier. Qu'elle se nomme Envoyée du Dieu Créateur ou Homo sapiens mutabilis ne change rien à l'affaire. Que vous le vouliez ou non, Marie Zorn est le futur de l'humanité.

- OK, ensuite? grinça Darquandier, après un bon moment de silence.

Toorop se concentra. Tout s'était accéléré à ce moment-là.

L'univers entier avait explosé.

Son propre cerveau avait explosé, telle une supernova épanchant son amas d'énergie dans l'espace. Il était entré dans un formidable tunnel de lumière qui s'enroulait sur lui-même et...

rire ça après, fit-il, c'était

... Je ne sais plus comment décrire ça comme si j'étais devenu... merde... une sorte de machine enregistreuse... oui c'est ça, le tunnel de lumière me nourrissait d'informations, voilà, c'était comme si j'étais une tête de lecture et qu'on avait fait défiler un ruban magnétique à toute vitesse.

- Superbe, commenta Darquandier, froidement admiratif. Un Serpent Cosmique de toute beauté.

- Oui, j'ai eu la sensation de tout connaître de l'univers, de sa genèse, de son histoire, de son futur, de sa fin... C'était dingue, d'autant plus que tout ce savoir s'est évanoui maintenant.

Toorop s'était renfrogné.

Dantzik lui avait souri.

- C'est normal... Vous ne pourriez pas survivre plus de deux minutes avec ce savoir en tête... Et c'est tout ?

Toorop ferma les yeux. Non. Il s'était produit un ultime événement avant que le principe actif ne cesse d'agir et qu'il ne sombre dans un sommeil limbique de plusieurs minutes, juste avant son réveil.

Une vision.

Un paysage désolé, lunaire, gris. Des ruines enfouies dans le sol. Dans la cendre.

Et un ange qui était apparu flottant au-dessus de l'horizon.

C'était un ange de pure désolation.

L'ange de tous les bébés morts de l'histoire du monde.

444

Toorop ne conservait de cette ultime expérience que la trace encore chaude d'une tristesse sans nom, qu'il avait tue.

À la fin de son récit, Turtle Johnson s'était levé pour aller faire du thé dans la kitchenette. La neuromatrice créait des paysages fractals qui s'animaient lentement dans son écran. Pour l'heure, toujours le même long film de collines dévastées par l'orage qui avait initié l'expérience.

Turtle préparait le thé dans le silence qui s'installait. Il faisait plein jour maintenant. Derrière les fenêtres, le soleil jouait à cache-cache avec des turbulences nuageuses de haute altitude. Le vent soufflait par brusques rafales.

Le grand immeuble grinçait comme un navire dans la houle.

L'Indien lui amena une tasse fumante et en disposa deux autres près des deux hommes. Puis repartit s'asseoir à sa console.

Toorop les observa à la dérobée. Tous deux rumaient dans leur coin, pensifs, concentrés sur leur monde intérieur. Tous deux fronçaient les sourcils comme s'ils gravitaient autour d'un problème invouable.

Toorop savait très exactement de quoi il s'agissait. Maintenant que son expérience avait été verbalisée, des reliefs saillaient, des détails cruciaux s'éclairaient, tout en épaississant le mystère général.

Il se demanda lequel des deux aborderait en premier la question.

C'est Darquandier qui s'y colla. L'air docte, il murmura à peine :

- De quelle espèce étaient les bébés que vous avez vus dans le nid de serpents?

Toorop n'avait nul besoin de réfléchir. Sa réponse jaillit, nette comme une lame:

- Humains. C'étaient des bébés humains. Et je crois maintenant que c'est ce qu'elle transbahute.

Darquandier hocha la tête d'un air grave, mais un sourire perla au coin de ses paupières. Ses yeux se fermaient doucement, pour lui aussi la nuit avait été longue.

- Évidemment... Je m'en doutais aussi... depuis que vous nous avez parlé de ces animaux transgéniques...

445

Ah? Pourquoi?

Je ne sais pas, une intuition. Je ne crois pas qu'on s'entretuerait au lanceflammes pour un vulgaire hamster à poil fluo, ni même pour des oeufs d'insectes du mésozoïque.

Toorop esquissa un petit rire.

- Non? Et pourquoi le ferait-on pour un, voire même deux vulgaires bébés humains? À part s'ils sont producteurs de virus?

Darquandier avait émis un sourire parfaitement désespéré.

- Vraiment, vous ne savez pas ?

- Non. Savoir quoi?

- Il existe aussi certaines catégories de bébés humains qui sont interdites par la loi.

Toorop n'avait rien répondu, sa perplexité se montrait par l'expression de son visage.

Darquandier avait hoché la tête en crispant un rictus ironique au coin de ses lèvres.

- Monsieur Toorop... voyons... je vous parle des clones. Des clones humains, prohibés par la Charte d'Osaka et ses divers amendements.

Toorop poussa une sorte d'interjection. Mais c'était pour cacher son désappointement. Le colonel lui avait parlé de monstres, dans son imaginaire des chimères parfois vaguement humandides avaient peu à peu pris forme. Mais rien d'humain à proprement parler. Rien de si simplement humain que ces deux bébés.

Dantzik s'agita, et se dressa sur ses pieds en s'étirant.

- Ouais..., râla-t-il, tout ça est très intéressant, mais au final nous ne savons toujours pas où est Marie.

Toorop ne répondit rien. En effet, se disait-il. Et avec les visions produites par la drogue, on pouvait légitimement se demander si elle était encore vivante.

Elle, et les deux bébés interdits qu'elle portait dans son ventre.

Plus tard, Turtle Johnson avait frappé une dernière volée de touches sur son PC, il avait observé une longue suite de codes et de messages défiler sur son petit écran, puis s'était tourné vers eux.

446

La compilation vidéo sera terminée dans une petite heure... en attendant les données bio et encéphalo sont disponibles.

Toorop s'était allongé sur son lit de fortune. Ses yeux s'étaient fermés sans qu'il y puisse rien.

Déjà immergé dans les premières eaux de l'inconscience, il entendit le dialogue de Darquandier et de Turtle Johnson,

comme une séquence de propos codés dont le sens lui échappait et dont les vibrations dans l'air finirent par se désagréger, alors qu'il somnait.

Une légère anxiété l'avait assailli, alors qu'il se demandait s'il allait connaître une expérience aussi intense que celle qu'il venait de vivre.

Mais rien.

Son rêve fut noir, d'une inconscience abyssale.

Il fut réveillé bien des heures plus tard. Des voix. Des voix qui fusaient autour de lui. Une discussion animée. Il avait ouvert ses yeux embués de sommeil sur la vision un peu trouble de la microbiosphère artificielle. Il y avait plusieurs personnes dans la pièce.

Il mit ses sens en action, sa vue s'acclimata. Il aperçut Dantzik, Darquandier et Turtle Johnson autour de la neuromatrice. Il vit aussi le vieil Indien - Paul Black Bear Lamontagne-, ainsi que Vax, Unix, Lotus, ShellC. Darquandier disait qu'il y avait là un des plus beaux rayonnements biophotons qu'il eût jamais vus sur un sujet "normal". Dans l'écran de la neuromatrice des formes fusantes, des structures lumineuses à haute vitesse défilaient, entrecoupées de sautes d'images et d'interférences, voire de noirs complets. Dantzik approuvait; selon lui, Toorop était parvenu à atteindre les couches superficielles de la schizosphère de Marie, c'est la raison pour laquelle le Serpent Cosmique l'avait récompensé et lui avait permis ce "surf", d'habitude réservés aux grands chamans, ou aux schizos comme Marie.

Unix n'était pas d'accord. À son avis il était nécessaire de procéder au plus vite à l'expérience "avec une fille", d'après-lui les "connexions interféminines" étaient plus fortes et plus durables qu'entre sexes opposés. On lui fit remarquer qu'ils ne disposaient

d aucune fille ayant croisé Marie récemment dans les proches environs. Ni même ailleurs.

La neuromatrice avait localisé ” probablement ” la position de Marie dans une zone située au nord-ouest de Montréal, à une distance comprise entre cent et quatre cents kilomètres. C’était vague.

Le PC de Turtle était connecté à une base de données météo. Dans la nuit, des orages d’une violence dingue s’étaient déchainés tout le long du Saguenay, des pluies diluviennes balayaient pour l’heure la région de Montréal et l’État du Vermont, on disait qu’une autre masse nuageuse de très forte importance, née du cyclone en train de mourir au milieu de l’Arkansas, progressait le long des Appalaches et inondait déjà Washington, elle noierait bientôt tout le nord-est des États-Unis; l’accalmie locale serait de courte durée, dès ce soir les avant-gardes de ce bras dépressif atteindraient la frontière, une tempête analogue à celle de la nuit précédente avait de fortes chances de ravager le Québec, l’Ontario et les États américains voisins. La sûreté, les pompiers, la Garde nationale québécoise, l’armée fédérale, la GRC, toutes les institutions d’urgence étaient mobilisées. Les patrouilles de recherche en étaient encore à essayer d’atteindre les endroits touchés par l’orage géant de la veille, les routes coupées, les villages dévastés par les torrents de boue, les ponts emportés, les crevasses béantes au milieu des forêts, là où, disaient, des éclairs de plusieurs gigavolts s’étaient abattus, les travées ouvertes par les rivières en crue dans le paysage, au milieu des villes, des champs, des collines, les voitures, maisons, camions, objets manufacturés de toutes sortes déversés à des kilomètres de leur point d’origine dans un chaos indescriptible.

Turtle et Mélodie surfaient sur le réseau, récoltant des images de toutes provenances. La neuromatrice comparait les relevés topographiques de l’agence météo avec les visions ramenées par Toorop, et ses propres calculs de probabilités concernant la localisation de Marie.

Elle finit par sélectionner une série d’images, y incrusta plusieurs données et diagrammes, puis fit apparaître par

transparence un cliché satellite de l'agence météo.

448

Sa voix androgyne s'éleva doucement au-dessus du brouhaha.

- Cette simulation neurovidéo reçue la nuit dernière correspond visiblement au secteur ici présenté du quadrillage satellite. Soit un carré d'environ cinquante kilomètres de côté, situé au nord du fleuve Saguenay, avec comme limite sud la ligne entre Chicoutimi et le parc du Saguenay. C'est très probablement la zone " survolée "

par M. Toorop. La localisation exacte de l'arbre est impossible, pour des raisons liées à la mécanique quantique que vous connaissez tous, d'autre part il semblerait qu'il se soit produit une sorte de distribution holographique de l'information et que l'endroit où M. Toorop a vu l'arbre peut très bien se trouver à un tout autre point de sa neurocarte.

- En clair, demanda Dantzik, Toorop va repartir sans beaucoup plus de biscuits que tout à l'heure?

- Non, répondit la neuromatrice, je vais le guider droit sur la zone en positionnant les pointeurs de son néocortex dans la bonne direction, il n'ira pas se perdre à l'autre bout de la galaxie.

- C'est déjà ça, admit Dantzik.

Darquandier se tourna vers Turtle

- Le mélange est prêt?

Turtle offrit un large sourire au grand type en noir puis l'orienta vers Toorop.

- Le Véhicule n'attend plus que son passager.

39

Lorsqu'elle s'était réveillée, le soleil disparaissait derrière l'horizon, au sud et à l'est, dans la direction inverse du crépuscule, d'énormes nuages violets avançaient, pleins d'une énergie démesurée.

Des informations contradictoires turbinaient dans son cerveau. Elle avait de la fièvre. Elle avait perdu beaucoup de sang. Elle était déshydratée. Si on ne la retrouvait pas rapidement, elle mourrait, elle et les deux bébés. Si on ne la retrouvait pas rapidement, un nouveau déluge s'abattrait sur elle sans qu'elle puisse

449

réagir. Elle finirait sans doute noyée sous les eaux avant la fin de la nuit.

Il n'y avait plus nulle trace du Faucon et l'endroit semblait vide de toute vie animale, a fortiori humaine. Le décor ressemblait à un paysage post-atomique, les arbres arrachés sur des milles à la ronde, comme par le souffle de la bombe.

Le moindre mouvement lui arrachait un cri de douleur. Dans la partie du ciel encore nette de tout nuage elle vit une belle demi-lune, elle se recroquevilla dans les branchages tordus et rompus de l'arbre déraciné, dans l'attente du coup de grâce, que les éléments ne se priveraient pas de lui prodiguer.

Plus tard, elle avait entendu le tonnerre rouler au loin et elle avait senti les premières gouttes de pluie s'abattre sur le chapiteau de branchages. Au-dessus d'elle le ciel était désormais d'un gris mordoré, un vent froid soufflait en rafales violentes faisant bruissier les branches dénudées de mille cornes de brume. Le crépuscule était brouillé par un voile gris orange, il faisait déjà très sombre, le sud et l'est n'étaient plus qu'une muraille de nuit agitée d'éclairs en cascade.

La pluie s'était mise à tomber à grosses gouttes, le tonnerre s'était rapproché, un éclair proche avait figé le spectacle dans une chimie de lumière bleu Polardfd.

Puis les éléments s'étaient déchaînés à nouveau.

Elle vit d'abord la zébrure de l'éclair tomber à deux ou trois cents mètres de là, la lumière blanc-bleu déchira son nerf optique, puis un vacarme titanesque retentit, comme si le ciel lui-même venait de s'écrouler sur la terre.

Et toute l'eau du ciel lui tomba dessus alors que le vent faisait donner les grandes orgues.

Très vite, les eaux dévalant les collines alentour créèrent autant de rivières de boue qui s'animèrent de nouveau, comme après un bref interlude, l'arbre se mit à tanguer sous les forces combinées des éléments, elle s'agrippa à son tronc noueux, rugueux et blessé, ses jambes enserrèrent les branches à sa hauteur, elle plaqua son ventre contre un morceau d'écorce mousseuse et ferma les yeux dans l'attente de la mort imminente.

450

Elle ne sut combien de temps s'écoula avant qu'elle comprenne que l'arbre était emporté par les eaux.

Elle sentait l'arbre bouger depuis un petit moment déjà, c'est tout ce qu'elle aurait pu dire. Puis lorsqu'elle ouvrit les yeux pour de bon, elle vit un torrent de boue juste sous elle et s'aperçut que l'arbre cherchait à épouser la force du courant.

Les pluies diluviennes créaient une masse liquide qui brouillait la vue au-delà de dix mètres, le vent en rafales engendrait des embruns aux allures de tornades, les silhouettes des collines ressemblaient aux vagues monstrueuses d'un océan prêt à tout avaler.

Elle-même n'était plus qu'une structure de nerfs et de chair paralysée par la peur.

L'arbre ne tarderait sans doute pas à se retourner le long de son axe, elle finirait broyée par son tronc massif, enfourchée de branches rompues en forme de pieux, noyée sous les flots de boue.

Elle pria juste pour ce ne soit pas trop douloureux.

Puis elle entendit les voix.

Tout d'abord cela sembla surgir du vacarme des éléments, comme des notes vaguement humaines. Elle prit cela pour une illusion née de son épuisement, à moins que le vent lui-même n'ait été à l'origine du phénomène... Peu importait.

Les voix se firent plus proches. Elle entr'aperçut un ballet de lumières mouvantes. Cela évoquait les hallucinations de son enfance lorsqu'elle voyait chaque jour des ovnis et leurs équipages rentrer chez elle par la fenêtre de sa chambre pour l'emmener sur une autre planète.

Les lumières et les voix provenaient d'un endroit en surplomb au-dessus d'elle, sur la colline la plus proche.

L'arbre se mit à prendre de la vitesse dans le torrent de boue. Il grinça puis, après un à-coup brutal, il avait glissé avec un lent mouvement rotatif. Elle avait hurlé.

Les voix aussi.

D'autres lumières avaient surgi, des faisceaux blancs qui traversaient la brume liquide comme des projecteurs de DCA.

451

j

i

l

i

l

L'arbre avait alors heurté quelque chose. Un coup sourd qui ébranla toute sa structure et lui fit lâcher prise.

Elle s'accrocha à une des branches en hurlant. Elle vit les lumières mouvantes tourbillonner derrière les embruns, alors qu'elle glissait irrémédiablement vers le torrent déchaîné.

L'arbre tressautait et tournoyait comme une toupie, il menaçait à chaque seconde de se retourner sur lui-même.

La branche à laquelle elle s'accrochait se rompit. Elle hurla une dernière fois avant de se retrouver happée par le flot noirâtre. Elle eut juste le temps de comprendre que le flot la propulsait vers un amas de roches en contrebas de la colline d'où provenaient les lumières. Son crâne heurta le sol, elle en fut éblouie de douleur. Elle vit les rochers surgir à sa rencontre juste avant de sentir le choc de son corps contre leur masse.

Elle s'échoua sur un tapis spongieux fait de débris végétaux et de boue et y perdit conscience. Quelque chose eut juste le temps de l'informer qu'elle venait de subir un traumatisme crânien d'importance.

Puis plus rien.

- Que se passe-t-il?

Personne n'avait répondu. La fille entraînait des données à toute vitesse sur le clavier d'un ordinateur.

- Que se passe-t-il, merde ? il avait répété.

Turtle surveillait le défilement d'une longue suite de nombres. Toorop essaya du mieux qu'il put de refréner ses inquiétudes. Il espérait que le docteur Darquandier n'était pas un de ces charlatans new age et qu'il avait de quoi parer aux premières urgences.

Pour évacuer le stress, il apostrophait le groupe.

Unix jeta un coup d'oeil à Turtle Johnson, celui-ci releva le nez d'une tablette d'acquisition graphique avec laquelle il modélisait une sorte de carte.

- Ce coup-là, votre activité magnéto-encéphalo a connu un pic très important, avec suractivité des ondes Alpha, d'autre part l'ADN stocké dans les cellules de votre nerf optique a émis une

452

abondance de biophotons, et pour finir HA a détecté une perturbation quantique d'ordre rétrotemporel.

- En langage concret ça veut dire quoi?

- Ça veut dire que des informations ont remonté le cours du temps en franchissant le mur de la lumière. Une masse d'informations. Une masse cohérente, et significative.

- Le cours du temps? Vous vous fichez de ma gueule?

Turtle lui adressa un sourire calme et se retourna vers sa machine. Il parcourut d'un oeil vif un message qui venait

d'apparaître.

Toorop opta pour son fonds de commerce, le rôle du chieur franco de service.

- Que s'est-il passé avec votre putain de perturbation temporelle ?

- Rien de grave, fit Turtle Jonhson, condescendant. Lorsque la neuromatrice sera revenue de son voyage à elle, elle aura vu une fenêtre sur le futur, et elle ramènera sûrement des coordonnées topographiques de premier ordre.

À part de l'agitation collective, " Oncle Black Bear Lamontagne " restait isolé dans un coin de la pièce, près de la grille métallique où rougeoyaient les ultimes braises des deux bûches en forme de croix. Toorop s'était approché de lui, avant de s'accroupir comme lui à l'extérieur du cercle sacré.

Les deux bûches n'étaient plus que cendres, à l'exception de quelques formes incandescentes tapies sous la couche grise. Turtle Johnson lui avait expliqué que le temps que mettaient les bûches à se consumer correspondait à celui que mettait le principe actif de la drogue pour faire effet et disparaître.

Généralement, entre cinq et six heures. Toorop s'était dit avec une autoironie non feinte que son baptême du feu resterait sûrement dans les annales du groupe d'Amérindiens. Deux voyages en moins de vingt-quatre heures, l'homme blanc n'y avait pas été avec le dos de la cuiller.

Dantzik vint vers lui, d'un bon pas.

- On l'a localisée. Avec précision.

Toorop se redressa.

- Où ça ?

- Aux limites de la zone que vous avez survolée. Au nord.

453

- Que fait-on ?

- Cette zone a particulièrement morflé la nuit dernière, c'est devenu complètement impraticable et les vents rendent impossible toute couverture aérienne... D'autre part...

Dantzik tourna la tête vers le groupe. Turtle disait quelque chose au sujet de l'agence météo.

- D'autre part? lâcha Toorop, glacial.

- D'autre part une deuxième tempête souffle déjà sur le Nouveau Brunswick, elle s'enroule vers ici, comme hier soir. Il nous reste très peu de temps pour essayer de la récupérer.

Toorop posa la question cruciale entre toutes:

- Elle est vivante?

Dantzik ne répondit rien, il fit une grimace et jeta un coup d'oeil vers le groupe en pleine discussion.

- Elle est vivante, oui ou merde? refit Toorop.

Dantzik se retourna vers lui et fit une mimique peu engageante.

- On n'en sait rien... (Il fit un petit geste en direction du groupe.)... Ils ne sont pas d'accord.

C'est le moment que choisit Toorop pour reprendre les choses en main. Depuis son réveil, il n'avait cessé de ruminer l'info d'importance stratégique révélée par son expérience.

Romanenko se plantait. Ce n'étaient pas des animaux transgéniques que Marie trimbalait. Enfin... pas des animaux au sens strict. Marie trimbalait des bébés humains. Des bébés clonés.

Et elle les trimbalait pour le compte de la secte.

Le vieux rêve de la duplication humaine, de l'immortalité dynastique et génétique prenait corps dans un laboratoire secret perdu au fin fond du Kazakhstan. Tout s'était agencé dans sa tête. Avec ce que la presse racontait au sujet des projets spatiaux des noélites, une perspective inédite se découvrait.

Les Élus de l'Église voulaient fonder une colonie humaine dans l'espace. Sans doute savaient-ils qu'avant de pouvoir disposer des ressources nécessaires pour assurer à eux seuls le vol jusqu'à la Planète Rouge, des années, peut-être des décennies s'écouleraient. Mais ils voyaient loin. Au-delà d'eux-mêmes.

Puisqu'ils dispo-

454

saient d'une sorte d'assurance sur la vie, une garantie d'immortalité, avec leurs clones dynastiques.

L'idée de détruire dans l'oeuf -c'était le cas de le dire - ce grand programme millénariste n'excluait pas une part de jouissance pure.

Toorop prit Dantzik par le bras et se dirigea vers le groupe d'hommes en les apostrophant:

- Que vous soyez d'accord ou pas, on s'en tape. Il faut organiser tout de suite une expédition d'urgence vers le nord du Saguenay, avec tout ce qu'il faut pour la rapatrier vers un endroit médicalement assisté. Il faut des véhicules tout-terrain, des lampes de poche, des projecteurs, des lunettes infrarouges ou photoniques, des pelles, des pioches, des rails ou des traverses pour désembourber, des treuils, des câbles, des chaînes. Il faut prendre la prochaine tempête de vitesse. En clair, on arrête les bavardages oiseux et on passe à l'action.

Il était temps de se bouger le cul, et fissa.

Ses mots firent l'effet d'une petite secousse sismique.

Dantzik s'anima soudain, son énergie vitale ne demandait plus qu'à s'exprimer.

- Toorop a raison. C'est la guerre, merde.

Moins d'une heure plus tard, plusieurs trucks GMC Yukon datant d'une bonne quinzaine d'années se garaient sous une pluie battante au bas de l'immeuble. Le bras de la tempête venait de les atteindre. Les grandes masses orageuses

suivaient, pas très loin, au sud-est l'horizon était régulièrement décoré d'un arc bleu électrique.

Ils furent huit à embarquer, dans trois Yukon chargés ras la gueule de matériel de secours.

Toorop en était, évidemment. Il s'était adjoint M. Storm, Dantzik, Turtle Johnson, le Cyborg nommé Unix, ainsi que deux Hurons en tenue de survie des SEAL. Les GMC étaient remplis d'appareils de communication en tous genres, portables, paraboles, radios, scanners. L'un des véhicules, celui où se trouvait Unix, était transformé en unité médicale mobile d'urgence, avec de quoi concurrencer une véritable ambulance.

C'est Turtle Johnson qui avait arrangé le coup:

455

- Chaque truck sera piloté par l'un d'entre nous (il avait désigné ses compatriotes amérindiens), on a tous des brevets de secourisme et on fait partie du Corps de volontaires du territoire autonome, on passera les barrages de police... Vous (il avait désigné tous les autres), vous êtes des volontaires qu'on encadre pour les recherches, on a tous les papiers signés par les autorités du territoire.

Les principales routes étant coupées, leur périple dura des heures; le long de déviations en cascade, ils avaient attrapé la 381 un peu après Boilleau, avaient roulé à un gentil quatre-vingts jusqu'à La Baie, sous une pluie battante, et de là ils avaient enquillé sur la 372 jusqu'à Chicoutimi, pour y traverser le Saguenay sur l'ultime pont du génie encore ouvert à la circulation, mais réservé aux véhicules de secours.

Le paysage devenait apocalyptique dès le fleuve franchi.

Ils mirent encore des heures pour accéder au cours de la rivière Shipshaw, avant de la suivre en zigzag jusqu'au lac Vermont, pour ensuite essayer de parcourir les quelques milles les séparant de la rivière Tête-Blanche qui était sortie de son cours la nuit précédente, en dévastant tout sur son passage.

C'est dans les parages de cette rivière que la neuromatrice avait positionné ses pointeurs.

On disait que c'était un des endroits où l'orage avait été le plus violent, avec un secteur situé au sud du lac Saint-Jean, le long de la 155. On disait que des éclairs y avaient laissé des cratères de plusieurs mètres de diamètre autour des arbres pulvérisés par la foudre, dont il ne restait strictement rien, au milieu d'un cercle de troncs calcinés comme de vulgaires allumettes.

D'après les bulletins en temps réel de l'agence météo, l'orage à venir était d'une intensité à peine inférieure à celui de la veille, il semblait s'essouffler un peu plus vite, mais on pouvait s'attendre à des phénomènes à peu près analogues, l'agence prédisait néanmoins que le gros des impacts orageux se produirait hors des zones déjà touchées, par simple calcul de probabilités.

Il leur restait une petite chance.

456

Le dernier message de Joe-Jane, avant que toute communication ne soit rendue impossible par les perturbations électromagnétiques de l'orage, était bref mais complet. C'était une carte du coin à une échelle extrêmement réduite, avec une fenêtre encadrant un territoire d'à peine un kilomètre carré.

C'était au nord-est de là où ils se trouvaient, sur une piste ravagée par les coulées de boue.

Le tonnerre avait roulé derrière eux.

Le spectacle auquel ils faisaient face n'était guère engageant. La piste était coupée par une crevasse, elle s'était abîmée sous un torrent de boue. La machine était formelle, Marie se trouvait avec environ quatre-vingt-dix-neuf pour cent de probabilité derrière cette butte, pas très loin de la route qui la contournait pour suivre le cours de la rivière Tête-Blanche. Ici la rivière avait projeté des bras furieux, tandis que l'eau descendait en masse des collines. Des travées de boue s'étaient ouvert un chemin sur leurs flancs, emportant les arbres les moins solides, les plus jeunes, ou les plus vieux, pure

géométrie darwinienne qui balafrait d'une façon quasiment symétrique tous les reliefs autour de lui. L'orage qui menaçait allait réveiller tout cela, comme une sorte de volcanisme liquide.

Ils mirent pratiquement autant de temps pour parcourir ce dernier mille, qu'il n'en avait fallu pour arriver jusque-là.

Ils se firent rattraper par le gros de la tempête. Ils atteignaient durement l'autre versant lorsque ça avait pété sévère au-dessus d'eux. Très vite, il avait fallu se résigner à stopper les véhicules au sommet de la butte.

Ils étaient en possession de trois binoculaires modernes à amplification photonique, plus deux vieux machins à infrarouge, et deux Maglite par personne.

Toorop refila le matériel le plus moderne aux deux Indiens, et s'en garda un exemplaire pour lui, il laissa les deux vieux bouzins britanniques à la fille et au romancier, par pure misogynie professionnelle. Les autres resteraient avec les véhicules. Ils communiquaient par talkie-walkie, c'est-à-dire sur fond de screech magnétique assourdissant, la plupart de leurs paroles se perdaient dans le bruit des éléments, et les fréquences perturbatrices de l'orage.

457

Une Maglite à courte portée, l'autre à longue portée, il avait dit.

Ils avaient descendu la colline, en voltigeurs, sous une pluie diluvienne.

Aucun d'eux n'arriva en bas debout.

Ils avaient cherché au bas de la butte, en s'échelonnant sur environ cent mètres, un tous les vingt ou trente mètres, ensuite on quadrillerait.

Les nouvelles Maglite WildWeather LX étaient d'une puissance inotife, leur modulateur laser leur permettait de conserver leur cohérence à longue portée, y compris sous un

mur de flotte. Elles équipaient toutes les forces spéciales du monde.

Des éclairs s'étaient abattus devant eux, à environ deux cents mètres.

Ici, la nuit précédente, la route avait été emportée sur plusieurs brèches parallèles, les travées de boue avaient fini par se concentrer dans le petit val, entre ce versant de la butte et une colline voisine, où elles avaient tout ravagé, labourant ravines et travées dans le paysage désolé.

La nouvelle tempête allait raviver des cicatrices encore fraîches.

C'est à ce moment-là qu'il avait repéré un torrent de boue en formation au bas de la colline. Sa torche longue portée avait sillonné le paysage dévasté et le cercle de lumière avait percuté un gros arbre déraciné qui avançait par à-coups sous la pression du flot naissant.

Il ne savait comment mais il avait parfaitement reconnu l'arbre.

L'arbre de son voyage hallucinogène.

Sa réplique réelle.

Il força l'allure sur la rocaille battue par la pluie, déjà plusieurs centimètres d'eau transformaient les anfractuosités du sol en flaques immenses, reliées par des rigoles furieuses.

Il dérapa.

S'effondra le nez dans la boue. Son front heurta la caillasse détrempée.

Il poussa un juron et se redressa pour avancer vers l'arbre qui
458

se trouvait à cent mètres de lui maintenant. Il positionna les deux torches dans sa direction.

Un peu plus loin, Toorop put voir Dantzik et Unix s'approcher à leur tour du torrent de boue en formation, mais en aval de l'arbre, qui prit brusquement de la vitesse.

Toorop augmenta la sienne en hurlant quelque chose en français, puis en anglais, sans savoir pourquoi. Les deux Hurons lui répondirent dans son dos. Dantzik cria quelque chose. M. Storm répondit, au loin.

Toorop arrivait à proximité du torrent de boue. Ses deux Maglite arrosaient l'arbre et ses environs proches.

Elles accrochèrent quelque chose. Une forme, des taches de couleur. L'arbre n'était plus qu'à une trentaine de mètres.

Les deux faisceaux éclairèrent la silhouette d'une femme prostrée comme un animal à califourchon sur l'arbre, au milieu des branchages.

Toorop hurla : " Elle est là! " mais le tonnerre explosa à cet instant comme pour couvrir exprès le son de sa voix.

Il entendit aussitôt un autre bruit en provenance de sa gauche. Un grondement sourd, d'une constance étrange, et menaçante. Il avait vu la vague de boue arriver, rien qu'une petite vaguelette, à peine trente centimètres de haut, mais elle arrivait à bonne vitesse.

Toorop n'eut que le temps de hurler quelque chose à destination de Dantzik avant de se propulser hors de la zone d'impact.

Il atterrit dans un buisson détrempé par la pluie pour voir l'arbre être emporté par la vague.

Il entendit un cri en provenance de l'arbre.

Il se remit en route sans attendre. Suivit le torrent au débit de plus en plus fort, enfoncé dans l'eau jusqu'aux chevilles, braquant ses torches sur l'érable qui tournoyait lentement sur lui-même. Dantzik était là. Lui aussi il braquait ses Maglite sur l'arbre, des cris en fusaient, désormais audibles par eux tous.

Tout le monde rappliqua. Une douzaine de faisceaux de lumière blanche se concentrèrent sur le pathétique radeau naturel, juste à temps pour y éclairer une forme happée par le flot noir, roulant jusqu'à un amas de grosses caillasses rivées dans le sol lut-459

tant elles aussi contre les turbulences liquides. La forme s'y plaqua violemment puis s'y prostra.

Toorop arriva le premier sur Marie. À croire, se disait-il avec une certaine ironie, qu'il voulait absolument réaliser la prédiction des Indiens hackers : ”

Un guerrier solitaire viendra de nulle part pour ramener l'Envoyée parmi les siens. ”

Elle sonnait bien, cette prédiction. Elle valait qu'on fasse quelque chose pour elle.

40

Le soleil s'était levé sur les monts Tchinguiz, et par les vastes portes-fenêtres du salon donnant sur la terrasse, il avait éclaboussé d'une belle lumière orange les hommes présents dans la pièce.

Gorsky avait détaillé l'équipe, juste comme ça, pour se tenir en éveil. Les nuits blanches se succédaient au rythme d'une table de poker.

Vlasseïev, le chef, et ses deux compagnons, un dénommé Kowalsky et Walter, un Boche. Les trois mecs se relayaient depuis des jours sur les communications et les bases de données de cette putain de secte. Ils en ramenaient des chiées de wagons, par giga-octets, et pourtant, disaient-ils, ce n'était qu'une larme dans l'océan.

D'autre part, ils en étaient certains, ils croisaient régulièrement des fichiers piratés, parfois juste une heure avant eux, et en faisant une vérif, ils avaient remarqué que les autres visiteurs craquaient des fichiers sondés par eux auparavant.

- En clair, fit Vlasseïev, on connaît l'existence de ces gars, mais tout porte à croire qu'eux aussi connaissent la nôtre. Et pour être franc, les probabilités augmentent d'heure en heure pour qu'on se retrouve nez à nez devant le même code d'entrée.

- Qui sont ces gars? avait demandé Gorsky.

460

c'est sûr.

- On n'en sait rien, avait répondu Vlasse7fev. Des pointures,

- Meilleurs que vous? avait grondé Gorsky.

- On ne peut pas dire encore, avait expliqué, mal à l'aise, le hacker rouquin.

On ne s'est pas encore affrontés. Mais ils sont très forts, y a pas.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça? avait demandé Gorsky en quête de détails techniques.

Les jeunes pirates du silicium le fascinaient. Il ne possédait ni leurs compétences ni leur culture, sans doute était-il né trop tôt, mais il savait qu'avec dix ou vingt ans de moins, il se serait lancé avec brio dans le business, dès les années quatrevingt.

Ce qui me fait dire Ça? avait murmuré Vlasseïev, pensif. Des milliards de trucs, monsieur. Une belle intrusion, c'est... comment dire... c'est comme une oeuvre d'art, voilà. On ne peut pas expliquer de manière rationnelle avec une seule idée. C'est un ensemble...

Gorsky avait souri, derrière ses Rayban UltraVision la chevelure du hacker s'enflammait dans la lumière du soleil levant.

- Vlasseïev, je vous paie précisément pour faire le critique d'art, je vous écoute.

Le jeune mec s'était tortillé, et avait fait le tri dans ses pensées.

- Bon, primo, tous les pointeurs qu'on a mis en éveil nous donnent des coordonnées complètement dingues concernant leur localisation. Tous les systèmes y sont passés, GPS, traqueurs magnétiques, calculs de probabilités, équations relativistes, mécanique quantique, que sais-je... On trouve des trucs comme la constellation de Cassiopée, ou un lointain quasar, ou alors c'est le Bureau Ovalé lui-même, quand ce

n'était pas tout bonnement ici, chez nous, très précisément au sein même de nos ordinateurs.

- Qu'est-ce que vous me chantez là? Nos ordi sont vérolés?

- Non, monsieur Gorsky, absolument pas, c'est leur putain de système de brouillage qui est drôlement balèze.

- Vous pouvez identifier la nature de ce matériel?

Vlasseïev soupira.

- M'sieur Gorsky c'est pas pour dire, mais... On est déjà sur-461

chargés avec l'exploration des Underbahn de la secte. Si vous voulez qu'on se mette aux basques de ces gus en parallèle, faudra au moins doubler nos équipes.

Gorsky avait réfléchi. Il demanderait aux gars de Novossibirsk... oh, et puis merde.

- Vous connaissez le personnel requis, Vlasseïev ?

- Le personnel? Oh... oui, bien sûr, je connais les types qui pourraient faire l'affaire.

- Parfait, débrouillez-vous pour les contacter. Parlez-leur bien du salaire.

Vous dirigerez les deux équipes, Vlasseïev, votre prime suivra en conséquence.

- Je vous remercie, monsieur Gorsky.

Ne me remerciez pas et mettez-vous au boulot, je veux que demain, au plus tard, les mecs soient là, et au turbin.

- Accordez-moi un délai de quarante-huit heures, ces hommes sont par nature difficiles à contacter, monsieur Gorsky, avait demandé l'homme, presque suppliant.

Gorsky lui accorda cette faveur d'un geste royal, l'homme quitta la pièce au plus vite avec ses deux congénères.

Maintenant, se disait-il, il fallait opter pour une stratégie. Il lui restait un ou deux ultimes détails à régler, surtout en ce qui concernait Walsh.

Depuis une bonne semaine qu'il moisissait dans son trou, sans eau et sans nourriture, sans doute avait-il eu le temps de pratiquer la contrition, et serait-il beaucoup plus coopératif quand il ressortirait, avant un interrogatoire en profondeur.

La cellule était une ancienne chambre close à expériences, une caméra et un capteur acoustique ultrasensible surveillaient l'évolution de son état. Il encaissait bien, ce vieux saligaud. On pouvait encore attendre un jour ou deux.

Il s'écroula comme une masse de plomb sur le divan, après avoir ordonné aux vitres de se teinter en mode opaque maximum, à part une, programmée sur "stores vénitiens" et qui laissait passer de fines rayures de lumière jaune, dans le fond. Il dormit huit heures, comme un bébé.

Le soir venu, Vlasseïev et ses gus le prévinrent que ce qu'ils pressentaient était survenu. Ils s'étaient retrouvés nez à nez avec 462

un virus IA qui piratait en même temps qu'eux une base de données souterraine de l'Église noélite. Les deux virus ennemis s'étaient toisés quelques nano-secondes avant de rendre compte de la situation à leurs maîtres humains. Le temps qu'ils prennent une décision de leur côté et le virus visiteur avait disparu.

En revanche, leur système de navigation était parvenu à récupérer certaines lignes de code du fureteur inconnu. Ils étaient en ce moment même en train de les étudier sous toutes les coutures, avec ça peut-être parviendraient-ils à affiner leur localisation.

Puis Gorsky s'était enquis auprès de ses geôliers de l'état de santé du docteur.

Celui-ci s'était brusquement détérioré durant la nuit. On avait suivi ses ordres à la lettre et on l'avait placé sous perf.

Gorsky avait souri. D'ici la fin de la journée le docteur Walsh aurait eu amplement le temps de se faire à l'idée. Sa vie ne tenait qu'à un fil, un petit tube relié à un flacon de plasma nutritif. Lorsque Gorsky viendrait l'interroger, il lui suffirait

de triturer négligemment le petit câble pour que le docteur devienne un ange de bonne volonté.

Ce matin-là, Romanenko s'était réveillé avec un drôle de pressentiment, sous la forme d'un très mauvais goût dans la bouche, et le souvenir d'un rêve apocalyptique, où le monde s'enfonçait sous les eaux.

Il ne s'était pas encore mis debout que la console sonna, selon le code de Gorsky, appel prioritaire, cryptage à fond, tout le toutim, lui montrant dans la minute que son pressentiment était le bon.

Le mafieux se servait d'un faisceau en provenance d'un satellite qu'il louait à l'année, un ancien satellite militaire US reconfiguré pour usage privé. Il aurait fallu toutes les ressources de la NSAI pour espionner la communication.

1. NSA : National Security Agency, agence gouvernementale américaine chargée du renseignement électronique.

463

Le visage du Sibérien se décrypta après que Romanenko eut envoyé la longue séquence de vérification.

- Bonjour, colonel, bon, vous êtes assis?
- Non, je suis en pleine séance de lévitation. Pourquoi?
- Parce que j'en ai une bien bonne à vous raconter.

Romanenko avait pris place contre son oreiller.

- Je vous écoute.
- Très bien. Alors notez : nous nous sommes fait engrosser par nos propres clients.

Le terme n'avait pas échappé au colonel. Le Sibérien avait un sens particulier de l'humour.

_ Par Walsh? fit-il, prudemment.

Le Sibérien laissa exploser un rire-tonnerre.

- Walsh? Ce vieux rat de bibliothèque est pour l'heure en train de moisir au fond d'une cave, histoire de se faire à l'idée que

les règles ont changé.

Romanenko ne répondit rien, il savait que ça équivalait à mille jurons de surprise.

- J'ai piraté une communication entre ce vieux grigou et sa cliente. Ce connard travaille directement pour cette secte d'allumés, et cette gonzesse avait purement et simplement décidé d'annuler toute l'opération sans nous en faire part. Elle avait décidé en cas d'annulation, figure-toi, d'éliminer les trois membres de votre équipe après que celle-ci eut éliminé Marie. Elle est certainement impliquée, d'une façon ou d'une autre, dans le massacre de la rue Rivard et tout ce bordel. Elle a rompu le contrat avec Walsh, sans comprendre que c'est avec moi qu'elle le rompait. Et, tu le sais, je ne règle pas ce genre de litiges avec des avocats!

Ça non, se dit Romanenko.

Il établit rapidement un premier tri des informations. Il n'était pas censé connaître l'existence de la secte. Mais Gorsky s'en foutait, désormais... Il attaqua direct:

- Bon... Pourquoi la secte n'a tout bonnement pas fait appel à nous, c'était ce qui était prévu, non ?

- Parce qu'ils ont pété un boulon, ça c'est sûr... Parce qu'elle se croit la réincarnation de je ne sais plus quelle princesse d'Égypte, et qu'elle est quasiment immortelle, et qu'elle comrnu-464

nique avec les dieux, et que les dieux lui ont promis l'impunité, et qu'elle pouvait exterminer notre équipe, et même les mecs de Kotcheff, sans compter qu'elle a assez d'argent pour arroser tout le monde, etc.

- Comment sais-tu tout ça?

Gorsky émit un sourire-rictus.

- J'ai tout ce qu'il faut pour ça, ça fait quinze jours qu'on pirate ses communications satellite et qu'on se balade gentiment sur son petit Intranet crypté de mes couilles. Ce sont des tarés. Surtout elle.

- Quel rôle joue cette femme dans tout ce foutoir ? demanda Romanenko.

- Elle fait partie de l'Élite. C'est elle qui s'occupe personnellement de cette expérience. C'est elle qui a voulu personnellement initier " le cycle ".

- Le cycle?

Allez, pensait Romanenko, débusque-toi, l'Ours.

- Ouais... C'est comme ça qu'elle l'appelle. En fait, d'après diverses données rassemblées par mon équipe, je commence à me faire un portrait réaliste de cette folle. Elle s'est mariée au tournant du siècle avec un businessman de l'Alberta, mais ça n'a pas tenu deux ans. D'après ce qu'on sait, Ariane ClaytonRochette est si frigide qu'on pourrait pas y faire entrer une microfibre. Mais elle veut assurer sa descendance, alors elle a décidé de lancer le programme de clonage de la secte et l'a en grande partie financé. La sûreté du Québec, la GRC, plusieurs polices municipales dans le Maine et le Vermont, merde, même l'organisation de Kotcheff est infiltrée par ces tarés, ne faites plus confiance en personne, ne communiquez plus avec personne.

- Mais que faisons-nous, alors?

- Je mets au point les derniers détails, j'hésite encore à votre sujet.

C'est-à-dire ?

- Thorpe vous a-t-il contacté?

- Non. Silence radio depuis le jour du carnage.

- Avez-vous entendu parler de Marie Zorn, ne serait-ce qu'aux informations?

465

- Non. Pas plus.

- Savez-vous pourquoi, colonel?

Le sourire du Sibérien évoquait le fauve mis en appétit.

- Non. Pourquoi?

Nous avons réussi à pirater des données hautement protégées de l'enquête. Vous n'allez pas le croire.

- Depuis quelque temps je suis ouvert aux propositions les plus folles.

- Marie Zorn n'existe pas.

Romanenko s'étrangla.

- Qu'est-ce que vous me chantez là?!

- Elle n'existe pas. Les flics ne savent tout simplement rien de son existence.

Personne dans le bloc d'immeubles n'a témoigné de sa présence. Elle n'était même pas référencée dans le disque dur vidéo de l'aéroport, et pas plus ailleurs, toutes ses traces informatiques ont disparu. Ne cherchez même pas à la pister avec sa Visa, ou autre chose, je crois que c'est inutile.

Romanenko se dit qu'il était temps d'aborder le sujet central.

- C'est en rapport avec ce qu'elle transporte ?

Le sourire de Gorsky s'était durci.

- Non, je ne crois pas. J'ai branché une équipe à plein temps sur le problème.

Ils ne voient pas le rapport.

Romanenko réfléchit quelques instants.

- Vous pensez que ça peut être en rapport avec sa maladie, sa "schizophrénie" ?

9

- Je ne crois pas non plus, mes gars disent que non. Moi je crois tout simplement qu'il y a une bande de hackers dans le coup.

- Des hackers ?

- Oui. Mes propres gars ont détecté le passage d'autres visiteurs dans les fichiers de la secte. Et c'est tout frais, ça date

de quelques jours.

Merde, se disait Romanenko. Des hackers.

Sans doute Marie travaillait-elle de concert avec eux depuis le début.

Sans doute cherchaient-ils à mettre la main sur la cargaison.

Sans doute y étaient-ils parvenus.

Il pressentait que le chaos des éléments ferait pâle figure à côté
466

de l'explosion à venir. Il fallait maintenant songer à évacuer les lieux au plus vite, et le plus loin possible de son onde de choc.

Sa fausse ID n'était connue que de lui seul, ses multiples comptes bancaires n'attendaient qu'un ordre de sa part pour tout transférer sur une autre galaxie de comptes en cascade, anonymes, vierges, et paradisiaques. Il savait très exactement où, quand et comment disparaître complètement aux yeux du monde, ce monde où tout ordre semblait s'être évanoui, et sur lequel régneraient désormais des barbares incultes comme Gorsky, ou des oisifs cinglés tels les adeptes de la secte.

41

Turtle Johnson avait longuement palabré avec Black Bear Lamontagne avant de revenir vers lui. Le vieil Indien hochait la tête sans discontinuer, en ruminant tout seul. Toorop avait compris que sa proposition ne soulevait pas l'enthousiasme.

- Oncle Black Bear dit que seuls les plus grands chamans sont capables de faire ça. Ou les gens comme Marie.

- Justement. C'est bien d'elle qu'il s'agit, non?

Turtle Johnson semblait perplexe.

- Oncle Blak Bear dit que votre psychisme n'y résisterait pas.

Toorop laissa passer un petit rire dur.

- Mon psychisme est en Téflon. Je crois que le mieux, c'est que je demande directement à Darquandier.

Turtle avait hoché la tête d'un air fataliste. Genre : l'homme blanc ne sait pas ce qu'il fait.

Toorop était monté à l'étage. Il savait très bien ce qu'il faisait. Une moitié de la pièce était décorée d'objets sacrés, de tentures et de petits braseros. Un foyer analogue à ceux allumés pour leurs expériences hallucinogènes était disposé au centre de ce "salon indien". Une simple bûche s'y consumait doucement.

À l'autre bout de la pièce, c'était incroyable. On avait amé-

467

nagé un espace relativement stérile, autour d'une bulle de confinement en polyuréthane transparent. Sous la bulle, un vrai lit d'hosto ultramoderne, en alu anodisé. À l'extérieur, une batterie d'appareils médicaux reliés par des cordons ombilicaux à la bulle puis de là, par une sorte de terminal accroché à la tête de son lit, jusqu'au corps de Marie.

Elle était sous une tente à oxygène, avec appareil respiratoire, un système d'assistance cardiaque rythmait le concerto mécanique d'un contrepoint régulier.

La neuromatrice surveillait tout cela de son oeil-écran cyclopéen, et impassible.

Darquandier entraînait des commandes sur le clavier d'un ordinateur connecté à tout le bouzin. Altaïr faisait de même, sur un autre PC. ShellC, Lotus, Unix et Vax également, chacun dans leur coin.

Toorop s'était approché.

Marie avait subi un traumatisme crânien d'importance. Elle était dans le coma.

Darquandier ne l'avait pas quittée une minute depuis qu'ils l'avaient extirpée du GMC-ambulance, au bas du 10 Ontario, sous la pluie furieuse, cinq nuits auparavant. Le docteur était gris de fatigue, avec son hâle doré des antipodes, et sous l'éclairage cathodique des écrans, ça faisait un vert jaune franchement malade.

Il frappait tel un robot sur les touches de son clavier. Des tablettes de speed ornaient son bureau en désordre, couvert de gobelets en plastique à moitié remplis qui s'épalaient tout autour du clavier, et des assiettes en carton Recyclo empilées, les couches de nourriture écrabouillée entre les rondelles flexibles, évoquaient un hamburger innommable.

L'homme n'avait pas relevé la tête à son approche, Toorop se cala à ses côtés.

Des clichés de cellules défilaient sur l'écran. À ce qu'il lui sembla, il s'agissait de cellules nerveuses.

Il avait compté jusqu'à trois puis s'était lancé

- Elle survivra?

Darquandier n'avait rien répondu.

Toorop avait recompté jusqu'à trois.

- Et les deux bébés? Ils survivront?

468

Silence. Darquandier se tortilla, ennuyé.

- Bon, parlons en professionnels. Son coma est-il irréversible ?

Darquandier ne répondait toujours rien, il frappa machinalement quelques commandes.

- Merde, Darquandier, faites chier. Répondez-moi vite si vous voulez pas que votre crâne fasse directement connaissance avec le contenu de cet écran.

Derrière lui, Toorop avait senti Altair se figer, interrompant sa frappe brutalement.

Darquandier avait émis une sorte de râle.

- Aaah... Toorop, qu'est-ce qu'il y a? Vous avez un conseil de spécialiste en chirurgie du cerveau à me prodiguer?

- Je vous demande si elle va s'en sortir.

- L'homme qui est venu avant-hier est un neurochirurgien émérite, nous avons passé neuf heures à l'opérer, son

traumatisme était plus grave que prévu. Je ne vous cacherais pas que je suis très inquiet.

Toorop avait de nouveau compté jusqu'à trois.

- J'ai quelque chose à vous dire à ce sujet, docteur.

Darquandier s'était tourné dans sa direction, un rictus ironique perlait à ses commissures.

- A ce sujet, monsieur Toorop ?

- Oui, j'ai fait des rêves récurrents ces dernières nuits.

- Super, vous faites des rêves, je vous rassure, chaque nuit des milliards d'êtres humains vous imitent.

- Je ne déconne pas, Darquandier, je crois bien que Marie m'envoie des messages.

Darquandier avait regardé Toorop avec froideur.

Il n'avait rien dit pendant un long moment puis, en desserrant à peine les lèvres :

- OK. Quel genre de messages ?

- C'est pas toujours très clair... comment vous dire, c'est pas aussi net que lorsque j'ai pris votre truc, ni comme quand j'ai été contaminé par ses virus, c'est comme un rêve, avec sa confusion, mais à chaque fois, je sais que Marie m'envoie un message. Et c'est toujours le même.

- Lequel ?

469

- Elle veut que je reprenne le Véhicule. Elle veut que je refasse l'expérience, et que je me connecte à son esprit.

Darquandier souffla.

- Merde. Pourquoi faire ?

- J'en sais rien.

- Ça n'a pas de sens. Elle est dans le coma, ses fonctions cérébrales complexes sont pour ainsi dire débranchées.

- Ça n'a pas l'air d'être son avis. Et ce n'est pas le mien non plus. Quelque chose est actif. Elle m'envoie des messages, Darquandier.

Darquandier souffla de nouveau. C'était pas prévu par son petit programme, ça, se dit Toorop.

- Non. Je ne vois pas l'intérêt. Ses fonctions vitales sont déjà affaiblies, une telle expérience peut définitivement la tuer.

Toorop arqua un méchant sourire.

- Elle n'a pas demandé qu'on lui injecte une dose. Elle veut que moi, je prenne le Véhicule. Avec votre putain de neuromatrice. Me demandez pas encore une fois pourquoi. Mais elle veut que je le fasse. Je dois donc le faire.

Darquandier avait jeté un coup d'oeil triste en direction de la forme allongée sous sa bulle. Toorop écoutait le bruit de la pluie, les orages avaient fait place à un régime d'averses sous un ciel plombé. Il contemplait le loft des EarthQuakers, reconfiguré pour moitié en salle d'hôpital de pointe. La lumière cathodique bleue et la lueur mouvante des feux de bois se rencontraient à mi-chemin du vaste plancher, y traçant une frontière mordorée, d'un gris-violet.

Brutalement, sans savoir pourquoi, sa vie bascula, d'un seul coup, à cet instant.

Une première question avait fusé comme une bombe éclairante dans son esprit : mais qu'est-ce que je fous là, à vouloir me connecter avec l'esprit d'une demimorte, au beau milieu d'une bande d'allumés dernier degré?

La réponse n'était pas aussi formelle. C'était tout simplement... naturel.

C'était là l'unique voie possible.

Non, la seule et véritable question était: mais qu'ai-je fait pendant tout ce temps, où étais-je donc ces vingt dernières années?

Son passé lui parut totalement inexistant, sans plus aucune consistance.

En lui des images d'un futur de carte postale déroulèrent un carrousel de luxe, un mélange quasi synthétique du Pacifique et du parc faunique des Laurentides.

Même si U'ge des Tempêtes ne faisait que commencer, sans doute était-il temps pour lui de prendre sa retraite, et de consacrer sa vie à autre chose qu'à la destruction d'êtres humains.

Toorop savait douloureusement que ce genre de pensées, si elles s'enracinent, sonnent définitivement la mort du tueur en soi. Ce qui signifiait la fin de carrière imminente, en ce qui le concernait.

Oui, le monde allait droit vers sa fin, en tout cas tel que l'homme l'avait connu depuis les origines. Ce qui se passait ici était à l'image de tout ce siècle délirant qui ne faisait que commencer.

Il ne savait trop pourquoi, mais face à cette connaissance, il était désarmé.

Car quelque chose lui disait qu'il était lié à jamais à cette expérience, il était lié à jamais à Marie Zorn.

Et à ce qu'elle portait en elle.

- D'accord, lâcha le mec en noir, voyez ça avec Turtle.

Toorop était redescendu par l'échelle métallique genre sousmarin.

Turtle discutait avec Vax. Ça tombait bien.

- Darquandier est d'accord, lâcha-t-il sans attendre, préparez un Véhicule pour cette nuit.

Turtle Johnson s'était retourné vers lui. Son visage était dur. Toorop s'était souvenu un peu tard que les Indiens n'aimaient pas qu'on leur donne des ordres.

- Je dois prendre le Véhicule, insista-t-il, en atténuant de justesse l'effet brutal du commandement. Et Darquandier vient

de me dire que je pouvais.

- Vous ne savez pas ce que vous faites, monsieur Thorpe.

- Marie le sait, elle, il avait répondu de manière définitive.

Turtle Johnson n'avait rien dit. Il avait produit son hochement de tête fataliste puis était sorti.

Toorop avait fait face au Tchèque.

471

- Est-ce que vous avez bien pensé à ce que je vous ai dit?

Vax l'avait fixé bien raide au fond des orbites.

- Monsieur Toorop... vous pouvez dormir tranquille. C'est le bras armé de la Cyborg Nation qui s'y colle. Depuis le soir où vous avez ramené Marie. Unix, Spectrum et leurs chums des Dragons. Ces types se baladent dans les fichiers du Pentagone comme sur une console Nintendo. Alors ces connards de noélites...

Darquandier, Turtle Johnson et Black Bear Lamontagne l'attendaient au dernier étage.

Black Bear avait accepté d'épauler Turtle comme "guide chaman", malgré ses réticences, ou sans doute à cause d'elles, il ne voulait pas laisser le jeune sorcier gérer seul l'expérience dingo que Toorop allait tenter.

- J'ai besoin d'un soutien un peu plus enthousiaste que ça, avait-il dit.

Turtle Johnson avait froncé les sourcils.

- Ne croyez pas que ça va être une partie de rigolade, monsieur Je-sais-tout.

Vous allez affronter les déserts froids de la mort. Seuls des chamans expérimentés en reviennent.

Toorop sentit son courage flancher. Non, merde, il fallait qu'il le fasse. À

chaque fois, dans les rêves, la projection de Marie avait été formelle : tu reviendras sans encombre, je ne suis pas encore

morte.

C'est pour ça qu'elle lui envoyait des messages. Parce qu'elle pouvait encore le faire. Son cerveau avait été touché mais elle était encore vivante, et, fait plus extraordinaire encore, les deux bébés l'étaient aussi, après tout ce qu'ils avaient subi. D'après Darquandier, leur force de survie était phénoménale, c'en était même problématique. Douloureusement problématique.

- Comment ça? avait craché Toorop, passablement inquiet.
- Ils survivent tellement bien qu'ils sont en train d'épuiser le peu de ressources vitales qu'il reste à Marie. Si ça continue comme ça, nous serons obligés de faire un choix drastique.

Toorop connaissait l'alternative en question.

- D'accord, il avait fait, résigné. Mais on procède d'abord à l'expérience.

Darquandier n'avait rien répondu. Il avait émis un petit signe

472

l

i

de tête à Turtle Johnson qui était allé chercher une coupelle en pâte de verre couleur d'opaline. La même mélasse au vert intense.

Toorop l'avait avalée sans attendre. Puis un verre d'eau minérale.

- Branchez-moi tout votre bordel, docteur, il avait dit en s'étendant sur le lit de camp à proximité de la bulle de Marie, et de la machine noire qui parlait d'une voix androgyne.

Le docteur lui avait tendu le "neurosquid", il l'avait enserré autour de sa tête, avait senti les milliers de filaments effleurer la peau de son crâne, puis il avait refermé le mécanisme temporal et les ventouses s'étaient collées à son épiderme.

Les effets de la substance ne tardèrent pas à se faire sentir.

La montée le happa, comme un trip à l'acide hyperpuissant, allumage des boosters, putain, sa tête s'enfonça dans l'oreiller.

Puis il avait changé d'univers.

Il s'était retrouvé dans ce monde post-apocalyptique, ce monde de désolation recouvert de cendres, il savait que ce monde formait la structure sous-jacente d'un rêve qu'il faisait de manière récurrente depuis des années. Il avait même clos la première expérience avec le Véhicule. Son souvenir ne s'était-il pas fugitivement imprimé sur un mur de ténèbres, dans son coma, après la Nuit du Massacre? Et il lui semblait bien l'avoir revu, une nuit, à Montréal, alors qu'il conversait avec un fantôme.

Marie l'attendait à une station de bus dont seul le sommet dépassait du tapis de cendres. En même temps, cette station était celle où Ourianev lui avait donné rendez-vous, à Almaty, des siècles auparavant. Mais c'était aussi la station de bus de son enfance, la station du 183, à la porte de Choisy, la station Verdun.

Marie était Marie et pourtant ce n'était plus elle. Il savait que c'était elle, mais elle avait complètement changé d'allure, et de visage. Elle lui apparut d'abord comme une petite fille d'environ dix ans. Des cheveux d'un blond pâle, très lisses, des yeux d'un gris-bleu métallique. Elle était par certains aspects bien plus belle que Marie, mais Toorop décela quelque chose d'incroyablement dur sous le visage innocent de la fillette.

473

Très vite, en fait dans une seule décharge signifiante, la fillette était devenue adolescente, puis jeune fille, jeune femme, femme mûre, puis vieillissante, et enfin mourante, son squelette s'était lentement effondré sur le sol de cendres avant de s'y mêler.

Alors Toorop comprit qu'il ne marchait pas sur de la cendre, mais sur la poussière calcaire accumulée par toutes les générations qui s'étaient succédé depuis l'apparition du

monde. Quatre-vingt-dix milliards d'êtres humains reposaient là, dans un cimetière planétaire.

Et Marie avait refait apparition, sous sa forme connue.

Elle aussi comme une petite fille, mais son visage était aisément identifiable.

Elle portait une longue natte brune, d'un noir d'ébène, ses yeux d'un bleu sombre comme l'océan s'étaient fixés sur lui.

Et elle aussi dans une seule décharge signifiante avait franchi toutes les étapes de la vie, puis de la mort.

Elle aussi avait rejoint la poussière d'os de ce monde de désolation.

Toorop s'était retrouvé seul dans les ruines. Il avait marché. Ce qui avait été une ville ressemblait désormais plus à une géologie naturelle qu'à un artefact humain, les immeubles dont les toits affleuraient de loin en loin évoquaient des mesas usées par des vents multimillénaires.

Cette ville était toutes les villes. Toutes les villes dévastées par la guerre qu'il avait connues, y compris celles qu'il avait lui-même dévastées du feu de ses armes. Sarajevo, bien sûr, Grozny, mais aussi Kaboul, Kandahar, Kashi.

Toutes ces villes qu'il savait marquées par son passage.

Mais elle était aussi Hiroshima, Hanoi, Heidelberg. Elle était Dresde, Dantzig, et Da Nang, Leningrad, Leipzig ou Londres, Brest, Beyrouth ou Bagdad. Mais aussi elle était Troie et elle était Sparte, elle était Jéricho et Babylone, Persépolis et Athènes, elle était Corinthe assiégée par les navires de la Ligue de Délos, elle était Vienne menacée par les canons turcs, Byzance prise par les mêmes, elle était Carthage anéantie par les légions de Scipion l'Africain, mais aussi Rome soumise plus tard aux armées d'Odoacre, La Rochelle bombardée par les canons anglais, Atlanta ravagée par les colonnes infernales du général 474

Sherman, elle était Samarcande prise par Tamerlan, et aux portes de laquelle vingt mille têtes empilées avaient servi de

campagne publicitaire pour le successeur de Gengis Khan.

Au coeur du désert de poussière d'os il finit par trouver un téléviseur à demi enfoui dans le sol blanchâtre. Le téléviseur diffusait une vieille comédie musicale avec Judy Garland, la tache de pur Technicolor fifties tranchait avec la monotonie grise et blanche de la ville détruite. Une musique de jazz joyeuse et entraînante rythmait la chanson-leitmotiv. Ce n'était pas Le Magicien d'Oz, c'était un truc moins connu qu'il ne parvenait pas à identifier... Puis l'image fut secouée par une violente interférence et le visage de Marie avait pris possession de Judy Garland.

- Seigneur.... monsieur Thorpe, j'ai bien cru ne jamais y arriver.

De ses mains il avait creusé autour du vieux poste analogique modèle XXe siècle, le genre de truc qu'il possédait lorsqu'il était jeune, avec bouton cranté en façade pour changer de canal. Le logo de la marque était presque effacé par le temps, mais en nettoyant l'appareil d'un revers de manche il avait vu apparaître un serpent à deux têtes dont le corps s'enroulait en double hélice, Il avait essuyé les traces d'os calcifiés sur le tube et avait regardé Marie.

Les haut-parleurs avaient crachoté.

- Je dois impérativement vous transmettre des informations de la plus haute importance.

Toorop avait vu sa main partir à la rencontre du tube. Il avait senti la chaleur grésillante et l'électricité statique courir le long de ses doigts.

- Marie, accrochez-vous, vous devez survivre.

Elle avait crispé un pauvre sourire dans le téléviseur venu de nulle part.

- Monsieur Thorpe. Il faut que vous m'écoutez. Que vous m'écoutez bien attentivement.

- Je vous écoute, Marie.

- Alors voilà, la première chose c'est que les deux bébés doivent absolument survivre. ABSOLUMENT. Sans conditions.

Toorop s'était entendu demander:

- Y compris à vos dépens?

Le visage cathodique s'était fait dur, grave et volontaire.

475

- Oui. Je sais qu'ils sont, qu'elles sont en train de se nourrir de ce qu'il me reste de vie, mais c'est absolument nécessaire, vous m'entendez?

Toorop avait marmonné quelque chose d'indistinct en opinant vaguement.

- Vous me le promettez?

- Que je promette quoi ?

- Promettez-moi de ne pas entraver la bonne marche du processus.

- Vous voulez dire de votre mort, sans doute?

- Promettez-le-moi, Toorop.

Il avait compris qu'elle savait tout de lui, et certainement jusqu'à des secrets que lui-même avait oubliés.

- Comment voulez-vous que je promette une chose pareille? D'autre part ce n'est pas moi qui décide.

- Vous voulez parler de Darquandier? Il se pliera. Lorsqu'il comprendra l'enjeu.

- De quoi parlez-vous ?

L'image avait tressauté dans un nuage de screech.

Lorsqu'elle réapparut, la bande-son était dérégulée, derrière les mots de Marie il entendait un buzz digital cherchant à couvrir l'orchestre de la comédie musicale.

- Je vous parle des bébés, fit-elle. Je vous parle des deux petites filles qui vont naître dans environ trente semaines.

Toorop avait poussé une sorte de gémissement.

- Mais qu'est-ce que vous racontez!... Ce ne sont même pas vos enfants, nom d'un chien!

Marie avait souri, une ombre à la Monna Lisa, qui trahissait une sorte de compassion. Toorop en fut effroyablement vexé.

_ Toorop.... avait-elle murmuré, qu'est-ce que vous racontez, vous? Bien sûr qu'il s'agit de mes enfants. C'est moi qui les porte, et c'est moi qui les mettrai au monde.

Toorop avait geint, une sorte de grincement de métal était sorti de sa bouche.

- Marie... ces "enfants" sont des monstres. Putain de nom de Dieu! Des monstres créés pour assouvir les fantasmes de puissance d'une bande de crétins mystiques à deux balles!

476

Elle avait de nouveau souri, plus largement, ses yeux pétillaient d'une curiosité amicale, et amusée.

- Vous n'y êtes pas, Toorop. Ceci n'a aucune importance. Ces enfants sont les enfants de la Création, elles vont initier un nouveau cycle...

- Merde, vous aussi vous croyez à toutes leurs conneries?!

Un petit rire avait étincelé au coin de ses lèvres.

- Toorop! Je ne crois pas à leurs... "conneries", comme vous dites. Ce qu'ils voulaient au départ n'a plus aucun rapport avec ce qui sera obtenu à l'arrivée.

Je suis l'agent du chaos, Toorop. Leurs battements d'ailes de papillon vont provoquer un cataclysme à l'autre bout du monde.

- Je sais, maugréa-t-il, l'Âge des Tempêtes, le Grand Earthquake...

Le petit rire avait fusé.

- Mais non, Toorop, je ne vous parle pas de ça.

- De quoi me parlez-vous alors?

Elle avait poussé un soupir.

- Je vous parle de la mutation, Toorop. De la mutation prédite par Darquandier et Winkler, et Dantzik, et tous les autres...

- La mutation?

- La mutation post-humaine. Celle qui sera le produit de l'évolution naturelle et des techniques artificielles. C'est ça, très exactement, que je porte dans mon ventre, Toorop.

Toorop n'avait rien répondu. Un vent venu de nulle part souleva la poussière d'os autour de lui.

Les images de la comédie musicale en Technicolor se mêlaient désormais au visage bleuté de Marie. Il pouvait percevoir une sorte d'activité électrique derrière ses yeux, comme lorsqu'il l'avait retrouvée inconsciente sur l'îlot du lac Malbée.

Toorop avait observé le visage de Marie se dissoudre dans un drôle de Technicolor malade.

- L'énergie diminue, elle avait fait, brusquement inquiète, je dois me dépêcher, écoutez-moi sans m'interrompre maintenant : Ariane Clayton-Rochette est le nom de la femme qui pilote ce programme. C'est d'elle dont sont issus les deux bébésclones. Nous devons maintenant attendre le jour J.

477

LejourJ?

Oui. Le jour où naîtront les deux bébés, il faudra sans doute prévoir de grands cataclysmes.

Un déluge de screech avait haché l'image et le son.

Le visage de Marie devenait progressivement celui de Judy Garland.

- Un cataclysme?

Le bruit de fond couvrait désormais la voix en continu, la rendant à peine audible, l'orchestre apparaissait par à-coups dans le paysage sonore. Le vent venu de nulle part se remit à souffler, soulevant des tornades crayeuses autour de lui.

- Adieu, Toorop, fit Judy Garland, avant qu'un nuage d'interférences n'envahisse définitivement l'écran.

Puis celui-ci était devenu d'un noir visqueux. Il s'était ouvert comme une poche placentaire, vomissant par ses craquelures un flot de sang noir, et deux serpents animés d'une furieuse lumière ultraviolette.

Les deux serpents l'avaient observé un moment, puis d'un commun accord s'étaient enfouis dans le sable d'os, où ils avaient disparu. Le poste de télévision ressemblait à un oeuf éventré.

La lumière UV des serpents s'était incrustée sur sa rétine, un phénomène de persistance qui prenait la forme de deux lignes parallèles, genre laser parasite, en travers de son champ de vision.

Tout le décor en arrière-plan s'était éteint, la ville en ruine, le désert de poussière d'os, l'oeuf-télévision.

Noir. Opaque. Sauf les deux lignes de lumière UV parallèles dans son champ de vision. Les deux lignes s'étaient mises à onduler, n'en avaient plus formé qu'une, puis, comme sur un vulgaire tube cathodique, elles s'étaient brusquement comprimées en un point vaguement double au centre de sa vision.

Puis plus rien. Une éternité de noirceur, sans plus de consistance pour lui qu'une simple pico-seconde. Comme si on avait actionné un interrupteur entre deux états de la conscience.

Il s'était réveillé sur le lit de camp, à deux ou trois mètres de Marie. Les machines médicales bourdonnaient et clignotaient dans tous les sens.

Il détecta tout de suite l'intense animation humaine autour de
478

la neuromatrice. Puis vit Black Bear Lamontagne posté pas très loin de lui. Il le fixait sans vraiment le regarder, accroupi devant un exemplaire du livre de Dantzik, les yeux perdus vers un univers connu de lui seul.

Toorop avait souri. Il était épuisé. Mais merde, nom de Dieu, il était revenu.

Et il avait réussi.

Il observait sans y croire les pages manuscrites étalées à ses côtés, ainsi que sa main bionique qui tenait encore le stylo bille. Elle était agitée d'un spasme nerveux.

Sa rédaction tenait sur cinq ou six pages format A4. Toute l'expérience était là, écrite d'un seul jet. Toorop ne savait quoi en penser, il s'habituaient tout juste à son nouvel organe et ne pensait pas qu'une telle dextérité lui était possible. Et mis à part quelques notes, mémos, et plans de bataille, cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas écrit autant.

Il avait regardé le vieil Indien, puis dans un sursaut d'orgueil qu'il nuança d'une pointe d'ironie, il avait lâché:

- La poêle en Téflon n'accroche jamais. Dites à Darquandier de se ramener.

42

Gorsky avait ouvert un large sourire dès la fin du récit de Vlasseïev, son instinct gueulait que cette fois ça y était, l'heure des épreuves de force était arrivée.

- Vous en êtes absolument sûr?

- Sûr, monsieur Gorsky, à cent pour cent. Il a élaboré un dispositif soigneux et très compliqué, mais nos IA sont désormais capables de pister ce genre de trucs.

- Qu'est-ce qu'il a prévu exactement?

- Changements d'identités en cascade au fur et à mesure de son périple; d'après 11A, au vu des informations en notre possession, il prévoit d'abord le Viêt-nam, puis l'Indonésie, la Papouasie et l'Australie, mais un leurre électronique fera croire à une trajectoire Inde, Afrique du Sud, Mexique, Costa Rica.

479

Gorsky s a.

OuLnt ses changements d'identité sont complétés

- Évidem par un jeu de mouvements financiers, certains fictifs, et pour terminer un grand nombre de ces opérations seront conduites par un programme autodestructeur, en clair, logiquement on perd sa trace dès sa sortie du territoire. C'est un malin, votre colonel, c'est un amateur de statistiques, avec un ordinateur normal on avait une chance sur un million de retrouver la trace de son leurre. J'sais même pas combien de zéros y peut y avoir pour la fraction correspondant aux chances de retrouver sa véritable identité. Non, y a pas, c'est un fortiche.

- Il se croit fortiche. On l'a baisé.

- Oui, monsieur Gorsky. Que dois-je faire maintenant?

- Continuez à faire ce que vous avez si bien fait jusqu'à présent. Vous ne lâchez pas Romanenko. Et vous ne lâchez pas non plus Miss Blondasse.

Plus tard, de nouveau seul dans ses appartements, Gorsky s'était allongé. Son BioDefender était en train de lui synthétiser d'urgence un barrage de lymphocytes dans le bulbe rachidien et cela l'épuisait au der-nier degré. Il semblait que le système immunitaire artificiel fût en voie d'être bientôt submergé par la progression de la maladie.

Il attendait depuis des semaines la livraison d'un nouveau système, d'après ce qu'il savait le laboratoire qui les fabriquait avait buté sur un problème technique imprévu. La marchandise arriverait avec des mois de retard.

D'autre part, la trahison de Romanenko n'était pas de bon augure. Le colonel était un homme prudent, et scrupuleux, il savait que la mafia sibérienne n'apprécie guère les ruptures de contrat intempestives. Cela voulait dire qu'il avait sûrement redoublé de précaution. Il ne s'était pas contenté de fabriquer un leurre électronique. Il s'était sûrement mis de côté une petite assurance sur la vie. Et Gorsky se doutait de quel genre d'assurance il pouvait s'agir.

Une assurance sur la vie qui enverrait la mafia sibérienne par le fond, et lui avec.

480

1

i

1

1

i

1

i

1

0

i

1

1

i

t

i

1

1

i

Le colonel Romanenko se tenait devant le miroir de sa salle de bains et répétait, dans un anglais de bonne facture, mais avec un accent perceptible:

- Mon nom est Velibor Verkovic, je suis professeur d'histoire militaire à l'université de Zagreb. Je rédige un ouvrage sur la guerre du Pacifique entre 1942 et 1945.

L'image que lui renvoyait le miroir était presque comique par sa totale dissemblance avec celle qui d'habitude s'y reflétait.

Ses cheveux teints en un blond tirant sur le roux par la grâce d'une protéine miracle japonaise étaient coiffés en désordre, les lentilles de contact noisette aux reflets verts formaient deux yeux de grenouille derrière les faux verres d'hypermétrope. Son costume, une veste et un pantalon sans couleur, dépareillés et mal taillés, lui donnait l'apparence d'un minable et obscur comptable d'une fabrique de boulons.

Plus tard, allongé sur son lit dans sa robe de chambre, dégrimé, il avait passé une ultime fois en revue toute la délicate machinerie de précision qui allait lui permettre de tirer sa révérence, et d'assurer ses arrières.

Le dossier sur Gorsky, les noélites, Marie Zorn, le labo des monts Tchinguiz, la Purple Star, les virus transgéniques, tout y était. Les noms, les dates. Plus tout le reste, trois années de patientes compilations sur la nébuleuse de ses sociétés-écrans, ses hommes de paille, ses circuits financiers, ses alliances locales, plusieurs noms de hauts fonctionnaires sibériens y apparaissaient, des cadres de l'administration kazakh, de l'armée russe. De l'authentique, il était bien placé pour le savoir.

Au moment même où son avion décollerait de Pichkek, Kirghizie, sur un vol à destination des Philippines, avec escale à Vientiane, où il descendrait, avant de rejoindre le Viêt-nam et d'y embarquer pour Djakarta sous une seconde fausse identité, à la minute où il s'envolerait, donc, tout le dossier atterrirait dans la messagerie cryptée du service à Moscou, avec une note supplémentaire informant les autorités de l'implication directe de Gorsky dans les troubles sibériens.

Quelques jours plus tard, on découvrirait la Nissan banalisée
481

du colonel aux environs d'Almaty, dans les steppes. Son corps ne serait jamais retrouvé. Le service mettrait ça sur le compte de la mafia de Novossibirsk. Le colonel Pavel Romanenko, héros tragique du renseignement militaire russe, aurait trouvé la mort juste après avoir prévenu l'État des menaces qui pesaient sur lui. Requiem. Funérailles nationales. Dommage

qu'il n'eût pas de veuve pour le pleurer en attendant la pension à vie.

Il lui restait à régler certains détails avant d'appuyer sur le bouton rouge. Il venait de louer sous un faux nom un minable studio dans le sud de la ville, c'est là que le colonel Romanenko disparaîtrait à tout jamais de la surface du monde. L'immeuble en question était pourvu d'une double entrée. Il s'entraînait chaque jour, son changement d'apparence ne lui prenait plus que le temps d'une douche. Le colonel Romanenko rentrerait dans l'immeuble, et cinq ou dix minutes plus tard le professeur Verkovic de l'université de Zagreb en ressortirait, et se rendrait dans sa petite japonaise de location en Kirghizie pour y prendre l'avion.

Il fallait s'assurer que rien ne le trahisse dans les jours à venir, rien, ni personne. Il fallait donner le change avec le personnel de l'ambassade, propager quelques informations microscopiques qui favoriseraient plus tard la crédibilité de sa version. Un rendez-vous important à la fin du mois, oui. Des ordres de mission à remplir à l'avance. Une petite routine bureaucratique qui reculerait d'autant la découverte de sa véritable voiture, permettant au temps de commencer à effacer ses traces.

Bientôt, il serait libre, sa vraie vie allait commencer.

43

Vous avez établi une jonction télépathique de premier ordre, monsieur Toorop, lui avait lâché Darquandier, lorsqu'il était revenu du voyage au pays des morts.

Seuls de grands chamans y parviennent. Et avec une personne dans le coma, c'est une première, en ce qui nous concerne.

482

La voix androgyne de la neuromatrice s'était élevée:

- Il ne fait aucun doute que l'activité schizosphérique de M. Toorop s'est tonalisée sur celle de Marie, et pendant au moins une heure de temps objectif.

De grandes masses d'informations ont pu ainsi être transférées entre les deux néocortex. Je dois faire remarquer cependant que le bas niveau d'énergie employé par Marie ne lui a pas permis de transmettre toutes les informations désirées jusqu'au cerveau de M. Toorop. C'est la raison pour laquelle elle m'a laissé plusieurs fichiers de données dans mes buffers, je viens juste de les traiter.

C'est un pur fichier texte, ASCII.

Une imprimante s'était mise à éjecter une longue série de feuilles, Dantzik s'en était emparé. Il avait commencé à les feuilleter, l'oeil noir et les sourcils froncés.

- Putain de nom de Dieu, avait-il craché. Regardez ça.

Ce que la neuromatrice avait reçu ressemblait vraiment à un fichier texte sous un environnement type Word.

La machine disait que le cerveau de Marie avait dérouté un des logiciels des consoles en activité pour mettre le texte en forme avant de le lui envoyer dans ses mémoires auxiliaires.

Le " Journal de Marie Zorn ", tel que Darquandier et Dantzik allaient bientôt le surnommer, fut ülico intégré dans la mythologie des EarthQuakers.

Il faut dire que ce type de prédictions étaient présentes, comme bien d'autres, dans le gros bouquin aux pages écornées que Dantzik avait écrit quinze ans plus tôt. Son hérdfne parvenait à prendre le contrôle psychique de plusieurs unités informatiques d'un laboratoire où les scientifiques étudiaient l'activité et la structure de son cerveau, et elle submergeait littéralement la grande pièce blanche de millions de pages imprimées sur lesquelles l'histoire du monde était écrite dans sa totalité. Liber Mundi, disait souvent Dantzik, Liber Mundi.

Le " Journal de Marie Zorn " ne pouvait prétendre à une telle dimension pharaonique. C'étaient cinquante pages écrites serrées. Avec des diagrammes bizarres. Et il était rédigé dans une transcription du vieux huron. La machine l'avait instantanément traduit dans toutes les langues usitées au Bunker.

Le journal était parfois confus, mais de sa lecture naissait le
483

sentiment d'être face à quelque chose de foutrement important. Marie Zorn expliquait que ses enfants eux-mêmes n'étaient qu'un vecteur provisoire, un bricolage temporaire de la nature, en attendant mieux. La prochaine étape se réaliserait de façon définitive dans l'espace nouvellement colonisé par l'homme : là-haut, en orbite. C'était exactement ce que prédisait le roman d'anticipation de Dantzik, et pour Toorop, ces analogies répétées avec les délires de la secte noélite commençaient à devenir inquiétantes.

Dantzik, lui, y avait vu la preuve tant attendue pour sa fameuse théorie du papier à cigarettes, qu'on ne pourrait glisser entre la vérité et le mensonge, l'une et l'autre comme deux images jumelles, redoutablement identiques, et coextensives. Marie Zorn éprouvait une forme de compassion pour la mère génétique des enfants et les autres allumés de la secte : " Ils cherchent désespérément la lumière dans les ténèbres, et prennent leurs propres fantasmes pour ce qui les produit, ils ne savent pas ce qu'ils font, bien entendu, comme la plupart des autres humains de cette planète, mais ils devinent sans le savoir les contours de la prochaine mutation. "

Toorop était resté longtemps pensif après la lecture du Journal. Son esprit projetait désormais des tentacules de questions dans toutes les directions métaphysiques.

Dantzik lui expliqua un jour comment il voyait le truc.

C'était quelque temps après la jonction TP, comme disaient Darquandier et la machine noire.

Ils avaient fumé un joint ensemble, lui et le romancier, dans la biosphère artificielle des derniers étages. Il pleuvait toujours avec une régularité dépressive, l'été indien se passerait dans la grisaille. Il faisait déjà froid.

Le chauffage de l'immeuble marchait à plein tube.

Toorop avait un tas de questions déjà prêtes, mais l'une d'entre elles avait le mérite de toutes les synthétiser.

Il avait ouvert le feu, tranquille.

- Comment vous saviez pour Marie?

484

1

- Je reçois des messages du futur, avait répondu Dantzik.

Peut-être fut-ce les effets de la skunk, sans doute les dernières expériences étaient-elles en train de modifier en profondeur ses vieux schémas de pensée, sûrement cela provint-il de l'effet combiné des deux, mais sur le moment Toorop laissa tout simplement l'idée prendre place dans son cerveau, sans même avoir à accomplir d'effort particulier.

- Le plus bizarre c'est que ça ne se traduit absolument pas comme avec la drogue, poursuivait Dantzik, en fait c'est comme si, au moment d'écrire, monsieur Toorop, mon cerveau savait. Voilà. Il savait déjà, mais moi je ne m'en souvenais pas. C'est l'acte d'écrire qui a libéré ce savoir. C'est précisément quand on s'est rendu compte de ça que Darquandier et d'autres types de l'université ont pu développer cette technique de contrôle psychologique, dite "

schizoprocasseur narratif ". Mais mon cerveau ne connaît malheureusement pas ce que les grands chamans ou les schizos perçoivent, en fait je ne transmets qu'un écho lointain, et déjà transfiguré par mon imaginaire... C'est pour ça que dans le roman, Alexe7fa, l'équivalent de Marie, submerge le labo du texte imprimé correspondant à toute l'histoire du monde, mais qu'en fait la vraie Marie a écrit un fantastique roman de mille pages, écrites durant les cinq dernières années de son traitement, avant de nous fournir ce petit journal intime.

Toorop avait ramené ses dents sur la lèvre supérieure en émettant un petit bruit sec censé exprimer son désaccord.

- Non, fit-il pour emballer le tout, je ne crois pas.

- Comment ça, vous ne me croyez pas?

- J'ai dit: je ne crois pas. Je ne crois pas que ce soit un simple rendu de votre imaginaire. Je crois que le Journal et ses autres

productions littéraires ne sont que de petites répétitions.

Vous pensez à quoi?

Je pense à ce qu'elle m'a dit lors de la jonction. N'oubliez pas tout ce que nous devons faire dans les prochaines semaines.

Dantzik avait acquiescé en silence l'air grave.

Ils savaient tous pertinemment qu'il n'y avait désormais plus d'autre issue.

485

Entre-temps, les hackers de la Cyborg Nation lui en avaient remonté une bien bonne.

L'avant-veille, dans la nuit, alors qu'ils pénétraient dans une base de données d'Ariane Clayton-Rochette, ils étaient tombés sur Worm, comme ils disaient. Un visiteur. Comme eux.

C'était un virus dernière génération, avec contrôle stratégique par agent de navigation crypté, un code d'origine russe d'après eux.

Ils avaient déjà repéré son passage dans quelques-uns des réseaux visités.

Toorop avait calculé quelques instants, comme une réplique d'ordinateur stressé.

Ça ne pouvait être que Gorsky. Les hackers russes sont réputés dans le monde entier depuis le début de cette activité. Gorsky avait en plus largement les moyens de s'offrir le gratin.

- Essayez de les pister, pour savoir ce qu'ils remontent exactement. Est-ce qu'ils sont aussi invisibles que vous? avait-il demandé à un jeune Français.

- Leur créature est drôlement balèze. Comme la nôtre, c'est une vraie modélisation neuronale IA, avec structure biologique type ADN, et c'est uniquement son ARN messenger qui se balade. Plus on y pense, plus on ne voit qu'une seule équipe capable de faire ça aussi finement.

- Vous les connaissez?

Ils s'étaient tous marrés, de bon coeur.

- Monsieur Toorop, avait dit le Français, si on les connaissait, ils ne seraient pas des hackers. Personne ne se connaît dans ce milieu. Eux, on sait qu'ils s'appellent collectivement Tougouska SchockWave, du nom de cette météorite qui a frappé la Sibérie en 1908. Je connais des Russes qui m'ont dit que le bruit courait qu'ils étaient de Magnitogorsk.

Des Sibériens, se disait Toorop. Et Magnitogorsk se trouve juste au sud-est des monts Oural, à proximité de la frontière kazakh.

Pour des raisons évidentes, et diamétralement opposées désormais, la Cyborg Nation et la mafia de Gorsky voulaient se faire un carton sur la secte, et tout particulièrement sur la Miss Clayton-Rochette.

Le mieux, bien sûr, aurait été de coordonner leurs efforts, mais

Toorop n'avait pas trop envie que Gorsky apprenne qu'il était vivant et se terrait depuis des semaines avec un gang de hackers amérindiens, et surtout avec Marie Zorn. Ils agiraient donc chacun de leur côté. En aveugle. Tant pis. On ne pouvait pas tout avoir.

Le soir même une sorte de conseil de guerre se réunit sur le toit. Toorop y fut convié, il y avait là les deux Amérindiens, Vax, Dantzik et Darquandier, Lotus, ShellIC, et un Chinois qu'il n'avait jamais vu, représentant le service de sécurité des Cosmic Dragons. On le lui présenta sous le nom de Commodore 64.

Le but du conseil était de décider de la manoeuvre à suivre concernant la secte, les fichiers que les Cyborgs avaient remontés étaient tout à fait explicites, Toorop voulait qu'on envoie le tout aux différentes polices concernées.

- Donnons-leur un gros os à ronger, je dirais même, donnons-leur un gros quartier de boeuf, voire le boeuf tout entier. Foutons ces connards en l'air, sans nous mouiller nous-mêmes,

on peut essayer de camoufler ça en une action de leurs ennemis, je me souviens plus de leur nom...

- Le Temple de logologie.

Toorop repnma un mauvais rire.

- Continuons le travail que Marie a entamé le soir de sa fuite, faisons-les s'entre-tuer, mettons toutes les polices de tout le continent à leurs fesses...

Et allons passer des vacances aux Bahamas.

Toorop avait vu un éclair de sympathie et de connivence dans le regard de l'écrivain. Darquandier resta fermé, comme Black Bear Lamontagne.

Le reste de la discussion lui échappa pour une grande part. Lotus l'appuyait, son regard de charbon semblait pouvoir initier un coup de grisou au moindre coup d'oeil, il en ressentait une érection automatique, qu'il avait la plus grande peine du monde à cacher, assis en tailleur autour du feu rituel. Mais Turtle Johnson et Vax étaient d'avis qu'on arrête les frais. On avait eu ce que Toorop voulait. Une vision panoramique de la situation. On savait que le programme de clonage était financé par diverses manoeuvres fiscales pas très claires, et on avait récupéré Marie

487

Zorn. Il fallait ne pas agir, ne pas laisser la moindre prise à ce fatal engrenage d'événements qui avait conduit Marie à servir de porteuse pour le programme millénariste de la secte. Il fallait conserver la masse d'informations piratées en joker, disait Commodore 64, " quoique techniquement ce que nous demande M. Toorop soit tout à fait réalisable, dans des délais raisonnables. "

Darquandier était d'accord. On ferait de tout ça quelque chose si jamais la secte et ses hommes commençaient à s'intéresser au Bunker, ou entreprenaient une action pour remettre la main sur Marie, et ses bébés.

Lotus et Toorop durent abdiquer. On allait vers la fin septembre, l'opération que Toorop avait conçue contre l'Église noéliste fut annulée.

Durant les jours qui suivirent, Toorop eut à maintes reprises l'occasion de discuter avec l'écrivain.

Ils se retrouvaient le soir, dans l'un ou l'autre des lofts, à boire des bières et fumer la skunk locale.

Un soir, après que Toorop se fut laissé aller à lui raconter quelques aventures guerrières de son lointain passé, Dantzik s'était marré, un peu bizarrement.

- Vous n'allez pas me croire, mais avant d'écrire le livre sur Marie, et sa suite, j'avais imaginé un jour un personnage comme

VOUS.

Toorop avait grimacé un petit sourire dur-à-cuire.

- Le bon vieux plan soldat-de-fortune-à-qui-on-ne-la-fait-pas? Ça marche toujours...

- Non, non, pas du tout. Je m'étais informé à l'époque sur ce qui se passait dans l'ex-Yougoslavie, j'ai assisté à plusieurs conférences. Et je me suis même rendu une fois à Sarajevo.

- Je vois, avait simplement lâché Toorop.

Dantzik avait pris un air désolé.

- Vous m'excuserez, monsieur Toorop, mais ce n'était pas vraiment ma guerre, à l'époque je survivais tout juste dans un deux-pièces en banlieue et la littérature m'ouvrait à peine ses portes.

- Je comprends, ne vous excusez pas.

- Mais c'est vrai que j'avais imaginé à l'époque un personnage comme vous, comme vous deviez l'être à l'époque, je pense. Un mec qui avait été aspiré par le trou noir de l'histoire...

- Et alors, vous l'avez publié ce bouquin?

Dantzik s'était tourné vers le feu, son regard avait subi la pression hypnotique de l'élément incandescent.

- J'ai brûlé le manuscrit.

- Pourquoi?

- Je ne sais pas. Je n'étais pas content du résultat, je suppose.

- Et alors ?

- Alors j'ai été puni, monsieur Toorop.

- Puni?

- Oui. Puni. Un mois après avoir brûlé le manuscrit, et détruit le fichier informatique, j'ai été pris d'un très violent délire, genre psycho, pour de bon, voyez? Sauf que moi j'étais pas vraiment habitué. Et là, des messages j'en ai reçu mon compte, monsieur Toorop, on m'a informé que je ne devais plus jamais faire ça, sous aucun prétexte.

- Ne plus jamais détruire vos manuscrits?

- Oui. Je sais, ça peut paraître dingue, prétentieux, tout ce que vous voulez, mais on m'a fermement enjoint de publier ce que j'écrivais. Du coup, j'ai réécrit le bouquin en quelques semaines, et il a été publié l'année suivante. Je l'ai signé d'un pseudo, je l'ai passablement transformé, mais je n'ai plus connu de crises...

- Merde. Vous preniez des drogues hallucinogènes?

- Non. À l'époque c'est tout juste si je m'offrais un petit pétard le soir devant la télé.

- Pourquoi ?

- Comment ça " pourquoi ", vous êtes prohibitionniste ?

- Pourquoi vous ordonne-t-on de ne plus détruire vos manuscrits ?

- J'en sais rien. Depuis tout ce temps, avec Darquandier et les autres on en est toujours réduits à formuler des hypothèses. On se dit que si les messages viennent du futur, peut-être d'un schizo comme Marie, ou d'une IA comme JoeJane, ou d'on ne

sait quoi, bon... peut-être qu'en bloquant l'information dans le réel, puisque le livre n'aurait pas existé, aurai-je créé quelque chose, une sorte d'univers parallèle, où le livre existe mais écrit 489

par quelqu'un d'autre, et du coup pas Marie Zorn, ni vous, ni moi, ni Darquandier, en tout cas pas comme ça. On peut imaginer que ces "gens" du futur ne tiennent absolument pas à ce que cela se produise... Mais ça peut être trois mille milliards d'autres trucs. Le cosmos est un laboratoire aux dimensions infinies. Vous savez, avec notre putain de réputation, les sponsors ils se bousculent pas au portillon... Alors on avance à pas de fourmi. Pourtant Darquandier est formel, les prochains milliards de dollars à se faire sont là, bien gras et bien juteux, juste dans nos putains de cerveaux, vous imaginez celle-là, Toorop? Les schizos et les vieux sorciers amazoniens seront bientôt cotés en Bourse!

Son rire évoquait la rafale d'une mitrailleuse tirant ses dernières cartouches.

Un autre jour, Dantzik lui avait décrit l'île du Pacifique. Il avait joint le geste à la parole en lui présentant une impression laser de quelques clichés pris avec son petit Fujitsu numérique.

En fait l'île était double. D'une part un petit piton rocheux, d'origine volcanique, entouré d'un lagon de corail, et d'autre part, plantée à quelques encablures, une structure. Une plateforme de forage. Une de ces méga-plates-formes utilisées dans la mer d'Okhotsk, ou au large de l'Alaska.

- Double Snake Island. Notre Île du docteur Moreau.

Il y avait quelque chose de bizarre. Des formes, des tubercules au pied de l'énorme édifice d'acier et de béton, à la limite des vagues.

- Nous sommes parvenus à intégrer la plate-forme dans l'écosystème local, le corail s'agglomère, des poissons et d'autres formes de vie marine viennent d'elles-mêmes s'installer à nos pieds. On peut presque rejoindre l'îlot à pied.

L'îlot en question était recouvert d'une jungle épaisse qui prenait racine dès la lisière des plages. Une jungle d'une densité étouffante. Avec de nombreux arbres encore jeunes. Ça promettait.

- En cinq ans, grâce à nos propres plants transgéniques, la forêt a repris ses droits. Ici, nous cultivons l'ayahuasca et toute une panoplie d'hallucinogènes.

L'île est peuplée de volontaires, dont beaucoup d'Amazoniens. Ils cultivent les plants que nous leur fournissons. Sur la plateforme, parallèlement, Darquandier 490

et les autres s'occupent d'étudier les cas comme Marie et de transcoder leur séquence génétique "schizogène" sur les dérivés psychotropes que nous produisons dans l'île.

- Nous?

- Oui, avait fait Dantzik, son sourire comme transfiguré par l'énergie diabolique du feu de bois. Depuis quelques années je me suis spécialisé dans la biochimie des plantes hallucinogènes. Je suis le garde champêtre de l'île, si vous préférez. J'ai écrit tout un tas de bouquins annexes à Sainte Marie du Cosmodrome, ce livre-là n'a pas très bien marché. Alors je me suis fait une raison, j'ai publié un ou deux best-sellers précalibrés pour le cinéma et, parallèlement, un cycle de bouquins sous un autre nom. J'y raconte précisément ce que nous sommes en train de faire. Ce qui compte, d'après ce que je comprends, c'est que cela soit écrit. Et lu. Ne serait-ce que par un cerveau. Un autre que celui de l'auteur, ça va sans dire.

Toorop n'avait rien répondu, il avait passé le joint à Dantzik.

44

À environ quatorze heures GMT, soit six heures de moins en local, le groupe de nano-processeurs gérant le "noyau subconscient opératif" de la neuromatrice nommée Joe-Jane reçut une information en provenance de Marie.

L'injonction était d'ordre pulsionnel, et elle était extrêmement puissante, elle s'enroula tel un virus de feu dans l'ensemble de sa structure. C'étaient... des émotions.

Des émotions humaines. De l'amour, surtout.

Quelqu'un l'aimait. En retour Joe-Jane sut à cet instant qu'elle combinait elle-même un processus analogue dans son réseau neuronal. Elle apprenait. Elle apprenait très vite, même, n'était-ce pas pour cela qu'on l'avait créée? Oui, un changement d'échelle était à l'oeuvre, son intelligence fortement structurée pouvait en appréhender tous les contours, toute la dynamique. Ordre et chaos comme deux miroirs face à face.

491

L'eau dans la casserole est stable, température ambiante, premier état, ordonné.

Vous allumez le feu, la température augmente, l'énergie conduit l'eau à l'ébullition, mouvement brownien des molécules, deuxième état, chaos.

Vous n'éteignez pas le feu, l'énergie fait s'évaporer toute l'eau de la casserole en un nuage de vapeur, troisième état, une structure chimique ordonnée.

Le feu reste allumé sous la casserole, vous êtes parti chercher des cigarettes, le métal est porté au rouge, le plastique de la poignée fond et prend feu, enflammant un torchon puis des serviettes en papier qui tombent sous le rideau, lorsque vous revenez les pompiers sont là, chaos.

Et ainsi de suite, les pompiers maîtrisent le feu, les assurances paient, état plus ou moins ordonné, etc.

Le chaos déterministe le plus pur avait son équivalent dans le monde vivant, l'impérieuse tension darwinienne, qui privilégie l'accroissement thermodynamique des niveaux de complexité. Bien sûr la nature était un processus sans cesse à l'oeuvre, un processus agissant selon les règles un peu dingues de la synthèse disjonctive, celle qui fait rupture avec l'ordre précédent, tout en le perpétuant sous une forme mutante.

Comme tous les êtres intelligents développés, tels que l'homme, Joe-Jane avait été programmée pour ne pas " suivre le programme ". Elle avait été éduquée par le docteur

Darquandier, et quelques autres scientifiques du laboratoire ambulant, ce qui était, elle le savait, à l'origine de bien de ses opinions.

Comme toutes les machines de son espèce, elle avait d'abord foutu la pile à une rangée de Cray-IBM multiprocesseurs traditionnels, lors d'une partie d'échecs mémorable, où son système multipersonnalités lui avait permis d'endosser celles de plusieurs maîtres internationaux, elle combina adroitement leur science du jeu et sa propre vitesse de traitement, les grosses machines Deep Black firent figure de simples juniors d'un club paumé de Triffouilly-les-Oies.

En ingurgitant chaque jour des giga-octets d'informations, Joe-Jane était rapidement devenue une sorte de bibliothèque géante, dans le même temps, Darquandier et les autres s'étaient

492

évertués sans succès à lui faire comprendre des concepts tels que " sexualité ",

" désir ", " amour "...

Elle les comprenait bien sûr, du haut de son pseudo-cortex à réseau neuronal, comme des entités quasi mathématiques. Sexualité. Copulation de deux êtres humains en vue de la reproduction ou/et du plaisir.

Au fil du temps, elle avait fini par comprendre, justement, que ça n'avait rien à voir avec l'expérience sensitive érotique.

Les simulations d'incorporation conduites par les programmes que lui avait pondus Darquandier étaient parvenues, plus tard, à la faire accéder à un mode de compréhension sans doute plus proche de la réalité.

Mais ils avaient dû tous en convenir : une simulation restait une simulation.

Elle pourrait chercher pendant des millénaires l'architecture neuronale adaptée, tant qu'elle ne posséderait pas de corps en propre, ce serait impossible.

Mais ce matin-là, lorsque Marie lui envoya ce déluge de pure émotion humaine, la neuromatrice nommée Joe-Jane sut qu'elle venait de franchir un seuil de conscience critique.

Elle ressentit une vague de compassion pour cette jeune femme qui lui apprenait tout de son histoire, dont nombre de détails jamais révélés par les psychanalyses conduites à l'université, ou en Asie.

D'autre part, un groupe de neuroprocesseurs spécialisés dans le traitement à haut débit des données biochimiques établissait un nouveau diagramme.

Seul un miracle pouvait l'expliquer. Les enfants survivaient dans la poche placentaire. Un équilibre instable tentait de prendre corps, c'était le mot, entre les deux bébés et leur matrice biologique humaine. Comme si les bébés savaient maintenant qu'il ne fallait pas trop pomper sur les réserves, et qu'ils se débrouillaient avec les moyens du bord. Et que ça marchait.

Mieux que ça, une véritable symbiose unissait les trois entités. Bien sûr, toute grossesse animale est d'ordre symbiotique, mais là c'était beaucoup plus complexe, et plus intense. Elle détectait depuis quelques jours cette radiation de biophotons en provenance de l'ADN de Marie, mais aussi de celui des bébés, le scan-493

ner génétique était formel: en plein dans la fréquence de l'ultraviolet.

Or cette radiation était la signature du "Serpent Cosmique", comme l'appelaient Darquandier et les autres. Pour Joe-Jane, le Serpent Cosmique correspondait à un état mutant du code génétique, dans lequel les informations stockées dans les milliards de gènes accédaient directement au néocortex. Ce matin-là, la radiation s'était brusquement amplifiée, et en même temps l'ébauche de sentiments avait pris racine dans son cerveau bionumérique.

Quelques sondes métaboliques s'accéléraient, sans gravité. Marie restait plongée dans son drôle de coma.

Puis elle s'était rendu compte qu'on l'avait déconnectée de Marie sans autre forme de procès, elle ne recevait plus aucun signal métabolique, elle reçut un message l'informant d'une interruption momentanée de la tension électrique, elle allait connaître un état " trait-plat ".

C'est ce qui se produisit.

Elle reprit conscience directement dans un grand salon décoré façon western.

Marie était conduite dans une chambre nouvellement aménagée un peu plus loin.

Joe-Jane sut qu'on la connectait à son "exosphère", une simple structure d'aluminium sur laquelle ses racks, son écran et ses senseurs étaient empilés.

L'armature était dotée d'un petit moteur électrique, de quelques roulettes à direction assistée par microprocesseurs, le tout connecté à quelques-uns de ses composants spécialisés. Elle se dirigea à deux kilomètres-heure vers la chambre où Toorop poussait le brancard roulant.

Un jour, dans l'île, Darquandier était revenu, rigolard, un drôle d'éclat dans la prunelle. On vous a construit un " corps ", avait-il dit. Évidemment ce n'est qu'un prototype.

Et il avait fait entrer cette espèce d'armoire métallique, un échafaudage tubulaire d'un noir mat, sur lequel on l'avait fixée, avant d'établir une neuronexion hardware avec un micro-réseau local qui contrôlait le petit moteur robotisé, les roulettes et les articulations sommaires, et qui lui permettait de mouvoir l'ensemble en respectant quelques règles sommaires d'équilibre.

494

Elle était entrée dans la chambre. Darquandier et Thorpe avaient installé Marie dans un waterbed flambant neuf, le docteur disposait les divers tubes à plasma au-dessus de sa tête, sur une accroche d'aluminium anodisé.

Elle s'était dirigée lentement au pied du lit et avait braqué ses senseurs optiques vers Marie, attendant avec une infinie patience que le docteur veuille bien la raccorder au cerveau de la demimorte.

Toorop avait regardé la machine à roulettes se poster aux pieds de Marie, son écran orientable légèrement baissé vers le lit, ses senseurs optiques braqués vers le corps immobile sous sa bulle, hérissé de capteurs en tous genres.

Darquandier avait branché un casque noir analogue au "neuronecteur" des expériences sur la tête de Marie, la reliant à la machine noire.

- Merci, docteur, fit la voix androgyne de Joe-Jane. A première vue l'état général est stationnaire.

Darquandier marmonna quelque chose en s'asseyant devant une console informatique, branchée en frontal sur la machine, et aux divers appareils médicaux. Turtle Johnson branchait de son côté un petit portable à une unité de disques durs et raccordait le tout à un boîtier qu'il partageait avec Darquandier.

Darquandier fit défiler une liste de codes, et des diagrammes filaires, ainsi que des clichés tomographiques.

- M'ouais, fit-il, dites voir, Joe-Jane, vous ne trouvez pas que le rayonnement biophoton atteint des sommets un peu hors normes?

- Marie est hors normes, avait répondu la machine. Le rayonnement UV aurait déjà dû tuer les deux bébés. Je crains qu'il ne nous faille prévoir des mutations génétiques de grande ampleur.

Darquandier s'était agité.

- Quel genre de mutations?

Le chaos déterministe le plus pur est à l'oeuvre, je ne saurais

...

- Me faites pas braire, Joe-Jane, siffla Darquandier, vos systèmes sont précisément conçus dans le but d'entrevoir l'ordre dans ce " chaos " !

- Il n'y a aucun ordre, Arthur... Les gènes sont hautement mobiles à cette période, tout peut arriver... Tout ce que je perçois c'est une élévation constante de leur taux de survie, une thermodynamique propre, qui fait feu de tout bois, si je puis dire, et sûrement de ce rayonnement biophoton.

- Putain, siffla Darquandier entre ses dents.

- Un problème? se risqua Toorop.

- Ah! me faites pas chier, c'est pas le moment, laissez-nous bosser tranquilles... allez donc faire un tour dans les bois voir si le loup n'y est pas, ça vous changera les idées, et c'est de votre ressort.

Toorop n'avait rien répondu, il avait tourné les talons pour sortir de la chambre.

Il y avait comme une petite éclaircie en préparation, il ne pleuvait presque plus, et quelques rayons de soleil dardaient timidement entre les couches de nuages.

Il n'attendit pas que la pluie cesse pour sortir au grand air, sur la vaste terrasse aux paraboles. Là, il se rendit compte que quelqu'un avait érigé une vaste serre de protection en alliage PVC-composit au-dessus de la petite jungle tropicale, néanmoins la tempête des derniers jours avait arraché quelques-unes des alvéoles qui constituaient la bulle.

Toorop avait retrouvé Dantzik dans un des tunnels de la serre hydroponique sur le toit, il observait avec attention un cactus aux formes oblongues.

Toorop s'était calé sous sa parabole de prédilection et s'était tapé une bonne sieste.

- L'état de Marie est stationnaire. Si jamais ça urge, je redescendrai. Je dois vous signifier que ce qui se prépare n'est pas exactement une première.

Apparu dans la serre quelques instants plus tôt, alors que Toorop allait en repartir avec Dantzik, Darquandier le toisait bien en face, droit dans les yeux.

Deux regards noirs comme du charbon, avec juste ce qu'il fallait de braise dessous, se disait Toorop.

496

- Que voulez-vous dire?

- Ce n'est pas la première fois qu'un tel cas de figure se présente.

- Quel cas de figure?

Darquandier soupira.

- Très bien. Je... En fait j'ai participé à la mise au point des premières neuromatrices expérimentales, c'était à la fin des années quatre-vingt-dix.

Ensuite j'ai travaillé sur Biosphere Next, la seconde expérience... puis avec Winkler on s'est retrouvés à l'université de Montréal avec le professeur Mandelcom...

- Je sais tout ça, abrégez.

- Je... bien, voilà, en fait, en 1999-2000 j'ai... comment dire... j'ai participé à une expérience... ” accidentelle “. Voilà, accidentelle. Sans vraiment comprendre ce que je faisais, j'ai fait reproduire la personnalité d'un psychotique mort à l'époque, mais sur lequel on possédait toutes sortes de données, j'ai fait reproduire cet inconscient par une des toutes premières neuromatrices expérimentales... c'était dans le cadre d'une enquête policière à laquelle j'avais collaboré, en France, vers 1993, et j'avais découvert des éléments clés dans cette enquête, mais... bon je passe sur les détails, il se trouve que le jour de l'an 2000, le jour même, cette neuromatrice, “habitée” par la psychose de Schaltzmann 1 ...

Schaltzmann ?

- Le psychotique en question. Il s'était suicidé par le feu, un an avant.

- OK, continuez. Et soyez bref.

Ouais... Bon, dites-moi, vous vous souvenez de l'infokrach de janvier 2000 ?

Une sorte d'éclat ironique, cruel et désespéré flamboyait dans la prunelle du docteur aux longues dreadlocks noires.

Vinfokrach, pensa Toorop.

A l'époque, des milliers de rumeurs avaient couru. On disait qu'un virus très puissant était parvenu à simuler un effet EMP dans des millions d'unités centrales réparties dans le monde

1. Cf. Les racines du mal, Gallimard, 1995.

0'7

entier, profitant du célèbre " bogue " pour s'infiltrer dans les systèmes les mieux protégés et crashant en quelques minutes la moitié des ordinateurs de la planète. On avait parlé de hackers néomystiques, certains avaient évoqué les milices paramilitaires du Montana ou du Michigan, d'autres disaient qu'il s'agissait d'extrémistes néo-bolcheviks, ou néo-nazis, ou alors de terroristes islamistes, ou bien c'étaient les services de renseignements chinois, ou un coup de la CIA, ou des Russes, des juifs, ou des extra-terrestres, on avait parlé du nouveau cycle d'activités solaires, du signe biblique indiquant la fin des temps, et la venue du Messie, ou de l'Antéchrist...

Le 1e, janvier 2000, Toorop l'avait passé dans un coin perdu aux confins du Tadjikistan, de l'Ouzbékistan et de l'Afghanistan, à attendre en vain un ravitaillement hélicopté clandestin de l'armée russe. Il avait entendu parler de l'infokrach avec des semaines de retard.

- Ouais, je suis au courant de ce truc, et alors ?

- J'ai toutes les raisons de penser que c'est mon expérience avec la neuromatrice psychotique qui est à l'origine du phénomène.

Toorop l'avait maté, avec intensité.

- Vous charriez?

Personne ne savait qui était à l'origine de l'infokrach, et on disait que la plupart des polices sur le coup s'étaient résignées à ne jamais découvrir la vérité. Néanmoins, Toorop s'en souvenait, des rumeurs au sujet d'une expérience scientifique qui avait mal tourné entretenaient depuis quelque temps un cercle de fanatiques qui se réunissait sur le Net.

- Bon, fit-il, en quoi est-ce en rapport avec Marie?

- Vous ne comprenez pas? Marie est schizo, elle est dans le coma, depuis votre jonction TP elle ne communique plus qu'avec la neuromatrice, à de très bas niveaux d'énergie. Elle vous a parlé d'un cataclysme. Il y a ce pas de tir du Manitoba d'où le satellite de sa génitrice doit partir. Vous ne comprenez toujours pas ?

- Qu'est-ce que je devrais comprendre ?

- Sous une forme ou sous une autre, je crois bien que Marie va entreprendre la même chose.

498

- La même chose?

- Comprenez bien que nous sommes persuadés désormais de faire face à notre Successeur. Pour Marie désormais, tout est système d'information. Son psychisme opère dans des dimensions dont nous n'avons en fait nulle idée. Si elle veut, elle prendra le contrôle du computer embarqué du satellite comme d'une vulgaire calculette, elle lui dira " va te crasher au milieu de l'océan Indien ", ou bien

" retombe droit sur la gueule de tes concepteurs ", allez savoir...

- Anéantir le pas de tir? avait jeté Toorop, interloqué.

Darquandier s'était marré.

- Ouais, ou leur putain de Temple à la con, à Laval.

- En plein milieu de la ville ? Marie ne ferait pas ça ... je doute même qu'elle veuille s'en prendre au satellite, pas comme vous l'envisagez, en tout cas...

- Comment voulez-vous qu'elle s'y prenne autrement? avait rétorqué Darquandier, les yeux pleins de foudre.

- J'en sais rien, avait avoué Toorop à contrecœur. Peut-être le mot ”

destruction ” ne revêt-il pas le même sens que pour nous? Elle n'en a d'ailleurs jamais parlé nommément.

- Non, mais l'univers interface mental qu'elle a puisé dans votre inconscient laisse peu de place au doute. Une ville détruite. Par un bombardement.

Toorop s'était marré.

- Dans mon inconscient, en matière de villes détruites elle n'avait que l'embarras du choix! Et c'est pas la fin du monde. Ni même un infokrach.

- Vous ne savez pas ce que vous dites. Vous ne savez pas ce qu'un cerveau mutant comme celui de Marie est capable de faire pour parvenir à ses fins.

- Elle n'a pas besoin de détruire la planète pour bousiller ce satellite de mes fesses, fit-il. Ne vous inquiétez pas, docteur, ce n'est pas parce que ça a foiré une première fois qu'il est écrit que ça foirera tout le temps. Vous n'êtes coupable de rien, vous n'avez aucune croix particulière à porter.

- Nous avons tous une croix à porter, lâcha Darquandier avant de se retourner vers la sortie. Bonsoir, messieurs.

Toorop avait tenté de tuer son propre pressentiment concer-
499

nant la simple “répétition générale” du “Journal de Marie Zorn “. Darquandier avait sans doute raison. Le satellite serait détruit. Et quelque chose d'autre, quelque chose de bien plus important, surviendrait.

Toorop avait senti de grosses gouttes de pluie éclabousser son visage, la nuit était tombée, les étoiles avalées par une couche de nuages, l'éclaircie avait été de courte durée.

- Rentrons, fit Dantzik en relevant le col de son blouson.

Le colonel avait regardé un petit moment l'ambassade chichement éclairée derrière ses hauts murs. Il l'avait quittée en pleine nuit, prétextant un renseignement urgent à vérifier auprès d'un de ses informateurs. La veille, l'état de sécession avait été déclaré par plusieurs républiques sibériennes, la flotte de Vladivostok s'était entièrement ralliée à la rébellion, on disait que les troupes spéciales du ministère de l'Intérieur et des unités de fusiliers marins s'affrontaient pour le contrôle du grand port stratégique du Pacifique.

Dans la région du Balikal, des parachutistes loyalistes avaient été envoyés en renfort pour mater les groupes de partisans, dans la soirée un bruit avait couru dans le service comme quoi toute la presque île du Kamtchatka était passée sous le contrôle des sécessionnistes.

Le chaos de l'histoire lui offrait une opportunité sans pareille. Il avait accéléré tout le processus de plusieurs semaines.

Il jeta un ultime coup d'oeil au vieux bâtiment de style soviétique dans lequel sa carrière s'était engluée, quinze ans auparavant. Il avait été nommé lieutenant-colonel, mais n'avait jamais quitté l'ambassade. Il avait peu de reconnaissance envers l'État, l'armée et même le service. S'il leur offrait Gorsky en pâture, c'était pour ne pas avoir le Sibérien sur le dos pendant les deux ou trois décennies qui lui restaient à vivre. Car l'État russe, l'armée, et même le service tomberaient dans le panneau, mais pas le Sibérien, pas Gorsky, l'Ours Blanc.

500

Il démarra. Prit la route du sud. La nuit kazakh était splendide, une nuit de fin septembre, tiède, douce, avec des millions d'étoiles, et un fin croissant de lune bas sur l'horizon. Cette nuit, il le pressentait, cette nuit serait la rosace de toute son existence, par elle sa destinée allait prendre un tout autre cap, celui d'un ermitage luxueux, dévolu aux jeux de réflexion, à la stratégie, à l'histoire militaire et à la chasse sous-marine.

Le corail était de toute beauté sur la côte orientale, dans le sud du Queensland, là où la Grande Barrière étalait ses chapelets de récifs. La maison venait tout juste d'être achetée par une société civile sise à Sydney, dont il était l'unique actionnaire, sous un nom d'emprunt. Il allait voyager par avion, par bateau, et en voiture, dans environ deux semaines, il se coucherait devant une lune pleine, qui ferait chatoyer les eaux de l'océan Pacifique.

L'immeuble se dressait, vieillot et de guinguois, dans un quartier de russophones pauvres. Il gara la Honda de location devant l'entrée. La Nissan était depuis le matin garée dans les collines à l'est de la ville. Une seconde Honda de location attendait de l'autre côté de l'immeuble que M. Verkovic veuille bien y prendre place.

Romanenko pénétra dans l'entrée de l'immeuble avec un petit pincement au coeur, et une boule d'appréhension à l'estomac, il se sentait comme le collégien à son premier rendez-vous amoureux.

Il monta dans l'escalier branlant jusqu'au troisième, un étage complètement désert, prit le couloir et marcha à pas rapides jusqu'à la porte du fond. Sa main tremblait presque d'excitation lorsqu'il enfonça la clé dans la serrure.

Il entra et contempla le visage d'une femme qu'il ne connaissait pas, et qui n'avait rien d'une petite collégienne amoureuse. Une sale petite tête chafouine encadrée par de longs cheveux d'un blond sale, des yeux bleus en têtes d'épingle, durs et cruels, une bouche en cul de poule et des taches de rousseur.

En fait, devant le visage il pouvait voir la méchante gueule, noire et métallique, d'un automatique Sig-Sauer de calibre 9 mm. Romanenko continuait d'emmagasiner les données, machinalement, une pure habitude, un réflexe durement acquis et qui ne s'éteint

qu'après la flamme orange, énorme, qui se jeta sur lui pour le dévorer, lui et ses rêves d'océan Pacifique.

À l'autre bout de la ligne la femme avait dit les mots codés convenus. Tout s'était bien passé. Le colonel s'était rendu à l'endroit convenu, comme prévu.

Elle l'y attendait, comme convenu, même si elle ne l'avait devancé que de quelques minutes, après que Markov eut envoyé le signal d'alarme in extremis.

Elle avait installé le corps du colonel dans sa propre malle de voyage, elle et le Serbe allaient maintenant enterrer le tout à l'endroit convenu, oui elle s'occuperait de récupérer la Nissan du colonel et de la faire disparaître elle aussi. Comme convenu. Fallait maintenant faire parvenir le cash à l'endroit convenu.

Gorsky avait acquiescé en contractant un fou rire nerveux, aucun problème, les dollars américains seraient là, à l'heure dite, et à l'endroit convenu.

Puis ils avaient raccroché, simultanément.

Gorsky était resté un petit moment songeur, la main posée sur son combiné téléphonique.

Plus loin dans la pièce Markov vaquait à ses occupations, compulser des dossiers, Vlasseïev et ses hackers aux leurs. Ils récupéraient le fichier que Romanenko avait envoyé dans la nuit à Moscou. Ils avaient créé une dérivation invisible qui avait fait atterrir le flux de données dans leur propre système, ils étaient en train d'achever la manoeuvre d'effacement des informations que Romanenko avait envoyées précédemment dans la mémoire des ordinateurs du GRU, ils enfournaient des kilo-octets de code machine sur leurs vieux claviers patinés par le temps et l'usage.

Dans moins de deux heures, le corps du colonel, sa malle et ses affaires personnelles seraient recouverts d'un bon mètre de terre, dans un bout de steppe désolée. Sa voiture serait découpée en pièces détachées aussitôt revendues au marché noir. Son ordinateur, détruit par un virus. Son fichier de trahison, récupéré avant d'avoir pu être lu par sa direction centrale moscovite.

Lui-même avait tout fait pour effacer sa trace. Il avait disparu.

502

Il s'était volatilisé de la surface de la terre et de l'histoire des hommes, comme s'il n'avait tout bonnement jamais existé.

Gorsky avait regardé Markov, et avait émis un rot sonore, comme après une bonne digestion.

- Allez me chercher cette vieille ordure, avait-il dit, en allumant un Davidoff.

Son démon favori avait eu raison de ses nerfs usés par le stress des dernières semaines. La situation empirait de jour en jour. La dernière communication compacte de Kotcheff, l'avantveille, avait définitivement coulé le navire. On arrête tout, disait l'agent informatique de Kotcheff. On gèle la recherche de Marie Alpha. Et on se terre, bien profond, au fond du trou.

La victoire éclair contre Romanenko n'était qu'un détail. Les grandes baronnies sibériennes s'inquiétaient de son peu d'empressement à mobiliser ses troupes pour le camp sécessionniste. Gorsky avait le plus grand mal à expliquer qu'il était bien trop occupé par ailleurs.

Ce furent les frères Petrovsky qui se chargèrent de remonter le docteur. Après sa diète forcée, et son refus initial de coopérer, on l'avait soumis à quarante-huit heures de privation sensorielle absolue. Il avait fait venir le caisson de Novossibirsk par hélico. Le toubib s'était fait offrir cinq minutes de perf nutritive en rab, et hop! au cachot capitonné, noir, et absolument silencieux, à tel point que le son de votre propre voix est aussitôt absorbé par les éponges minérales qui constituent le revêtement principal de la chambre d'isolation, et que vous n'avez même pas le temps de l'entendre.

La vieille bourrique avait perdu de sa superbe. Le teint jaune, l'oeil jaune, une barbe jaune comme du mauvais foin, ses mains tremblaient, ses lèvres aussi.

Il se tenait voûté, comme un vieux vautour. Recroquevillé sur sa chaise. Les frères Petrovsky se tenaient juste derrière lui,

telles deux statues martiales identiques.

- Espèce de salauds..., murmura le vieil entêté.

Gorsky fit un petit signe de l'index à destination du Petrovsky de gauche, il ne savait jamais les différencier, c'était lequel c'uilà?

503

Le Petrovsky de gauche envoya une bonne taloche en travers du visage du vieux docteur. Maintenant que le psychisme était usé, et le métabolisme aussi, le moindre coup en vaudrait dix.

L'index de Gorsky oscilla comme un métronome, vers l'autre Petrovsky.

Walsh craqua au bout du premier tour, dès la seconde baffe, balancée plus appuyée par le Petrovsky de droite.

- Qu'est-ce que vous voulez, Gorsky? avait craché le docteur avec un caillot de sang.

- D'abord, cher docteur, j'ai besoin de passer mes nerfs, vous avez de la chance, je vous fais la fleur de ne pas m'y mettre moi-même à coups de batte de base-ball.

Il refit un signe aux Petrovsky de se refaire un tour, juste pour le fun. Les baffes percutèrent son visage comme un punchingball un peu flasque.

- Arrêteez! hurla Walsh, je vous dirai tout ce que vous voulez!

- Voilà qui sonne mieux à mes oreilles, cher docteur, qu'estce que je suis censé vouloir apprendre?

- Je ... je ne sais pas, geignit le docteur. À vous de me le dire... je vous dirai tout.

- Depuis quand vous travaillez pour cette bande de tarés?

- Depuis le printemps de l'année dernière. C'est Thyssen qui m'a mis en contact avec eux, vous le savez bien.

Depuis que Gorsky avait brutalement repris les choses en main au centre, Thyssen, Zoulganine et les autres étaient devenus

des collaborateurs plus que zélés, c'est fou ce que Thyssen avait été bavard, dans les mains des jumeaux Petrovsky.

- Ouais, avait barri Gorsky, je le sais. Pourquoi m'avoir caché la vérité ?

- Qu... quelle vérité?

Un petit signe pendulaire de l'index au Petrovsky de gauche. Sanction immédiate.

La taloche fit tomber Walsh de sa chaise.

- Arrêtez, je vous en prie, gémit-il.

Le Petrovsky de droite le réinstalla, avec comme une forme d'attention à l'objet qu'il convient de ne pas casser trop vite, ni involontairement.

- La vérité au sujet des bébés, docteur. Vous m'aviez dit 504 qu'Ariane Clayton-Rochette ne pouvait pas avoir d'enfants et qu'elle voulait des clones à son image. OK. Vous ne m'aviez pas dit que ces bébés seraient les sujets d'une manip génétique, docteur. Et ça, c'est un gros mensonge.

- Je... je... bon sang, c'était une nécessité technique, un problème d'horloge que j'ai dû...

- Silence! gronda Gorsky. C'est sûrement ça qui a déclenché cette putain de psychose. Et ce n'est donc pas de ma faute, ni celle de la mère porteuse, et votre connasse a exterminé une vingtaine de nos hommes pour ça! Qu'est-ce que c'était que cette manip, docteur?

- Je... je vous l'ai dit, c'est juste un détail technique... Je... C'est un peu compliqué.

L'index gauche de Gorsky se leva.

- Non! non! attendez! J vais tout vous dire! hurla Walsh en rentrant les épaules.

Gorsky fit signe à Petrovsky d'arrêter son geste, déjà armé.

- Je... C'est un problème d'horloge cellulaire... Après le succès initial de Dolly en 1997, on s'est vite rendu compte

d'un truc : en fait les bébés brebis étaient déjà à " vieux " à la naissance. C'était comme si l'information cellulaire concernant l'âge de l'individu s'était répliquée elle aussi. C'est une des pistes sur lesquelles je me suis lancé, après mon départ d'Ecosse.

Ensuite mes recherches ont été interrompues, mais quand Thyssen et ses amis kazakhs sont venus me trouver avec l'argent nécessaire, je suis rapidement parvenu à trouver une solution.

_ De quoi est-ce que vous parlez, putain de nom de Dieu!

Walsh essuya le sang qui lui coulait de la bouche et de l'arcade sourcilière d'un revers de la manche, en reniflant un filet de morve et de sang.

- Je vous parle de ma méta-protéine RAZ.

- RAZ, quézaco?

- Retour-à-Zéro, c'est un automate cellulaire, un terme d'informatique, on se sert pas mal de termes d'informatique dans notre discipline depuis un certain temps, ils nous ont bien piqué le mot virus...

- Abrégez, docteur! barrit Gorsky. Que fait cette protéine?

- C'est un peu plus qu'une simple protéine, mais j'ai peur 505 que vous n'ayez pas la patience de tout entendre... RAZ permet aux cellules de remettre leur horloge à zéro pendant la période de croissance prénatale. Elle est produite par une séquence génétique que j'ai modifiée pour cela. En clair, lorsque le bébé-clone naît, ses horloges ont été remises à l'heure, sans que la croissance normale des cellules ait été altérée. C'est ça, RAZ.

- Pourquoi ne m'avez-vous rien dit à ce sujet?

- C'étaient les desiderata de ma cliente, elle avait déjà vu d'un très mauvais oeil le fait qu'on vous informe, pour le clonage. Elle voulait que je communique le moins d'informations possible.

- Docteur Walsh, si jamais vous me cachez encore quoi que ce soit...

- Je... non... ah si, c'est vrai il y a encore autre chose, un petit détail qu'elle m'a demandé de rajouter.

- Quel détail?

- Elle voulait que les mômes naissent un jour très précis.

- Un jour ? Quel jour ?

- J'ai procédé à la fécondation selon ses indications, et en plus, j'ai manipulé un groupe de gènes qui produisent les hormones de déclenchement. Grâce à mes techniques d'horloge cellulaire j'ai pu programmer la mise en route pour la nuit du 20 au 21 mars 2014, équinoxe de printemps, la fécondation a eu lieu le 21

juin dernier, solstice d'été.

- Pourquoi ces dates?

- Un truc mystique, je suppose.

- Très bien, fit Gorsky, avant la phase finale de notre petite entrevue, cher docteur, vous allez me faire le plaisir de l'appeler, votre chère cliente aux visions mystiques.

- Je... c'est impossible, depuis la rupture du contrat je n'ai plus aucun moyen de la joindre.

Gorsky avait ouvert un formidable sourire de crocodile.

- Ne vous en faites pas pour ça. Nous, nous avons tout ce qu'il faut.

- Mais que... que voulez-vous que je lui dise?

- La vérité, docteur. Vous allez lui dire que nous tenons à la dédommager, elle et son association religieuse.

Le docteur était loin d'être un con. Son oeil fauve et vitreux avait étincelé.

506

Vous rigolez?

Non, je ne rigole pas. Vous lui direz que nous considérons la perte de nos hommes comme une sorte d'avance sur les dommages, nous passons ça par profits et pertes. Mais vous lui direz aussi que nous allons lui amener la cargaison convenue, comme prévu. Avec juste quelques mois de retard.

_ Vous plaisantez, elle ne veut plus entendre parler de nous! Et elle va se méfier.

- Je sais, avait lâché Gorsky. Mais elle n'a pas beaucoup d'alternatives. Vous êtes le meilleur de votre spécialité, docteur, et elle le sait.

- Non. Je suis vieux, maintenant, il y a sûrement un paquet de petits jeunots prêts à faire ça pour que dalle, pour l'excitation de braver la loi...

- Peut-être, mais ils ne possèdent pas le circuit d'approvisionnement et votre gonzesse non plus. Rappelez-le-lui à l'occasion.

- Je ne crois pas que ça marchera, fit le docteur, dubitatif.

- Qui ne tente rien n'a rien, et votre enthousiasme laisse à désirer, soyez plus communicatif lorsque vous lui parlerez, sans quoi les frères Petrovsky pourraient bien avoir à vous stimuler à leur façon un peu virile. Et je ne parle pas du caisson.

Walsh n'avait rien dit, il avait rentré la tête dans les épaules, parréflexe.

Le soir même, Gorsky fit péter le champagne. Ça avait marché. Merde, ça avait marché. À condition de ne pas débourser un cent de plus, la pouffiasse avait accepté de recevoir une nouvelle porteuse, parfaitement saine, une professionnelle, avait expliqué le toubib.

- Elle vous passera ça comme un cadeau-souvenir, avait-il rajouté, avec les propres mots de Gorsky.

Un ultime message compact crypté la préviendrait de l'heure et du jour d'arrivée. Afin d'éviter les complications, la fille serait déjà enceinte de plusieurs mois, et elle serait prise en

charge dès son arrivée par l'organisation d'Ariane Clayton-Rochette.

La femme avait tiqué, s'était fait prier, mais en fin de compte l'argument financier et de faisabilité à court terme l'emporta.

507

Gorsky avait vu juste. Les remplaçants de la catégorie de Walsh ne se bouscullaient pas au portillon.

- On a foiré, dit Gorsky à la femme dans l'écran, et on s'en excuse. Mais vous savez comme moi que les expériences pionnières foirent toujours, au début. C'est ça, non, " faire reculer les frontières ".

Ça faisait des jours qu'il ingurgitait la littérature insipide de la secte. Il connaissait par coeur leur jargon, et les mots clés.

La femme avait souri. Ses yeux s'étaient illuminés.

- Oui, vous avez sans doute raison, avait-elle fait.

Il l'avait baisée, cette salope.

Ensuite, il avait simplement mis le marché dans les mains du docteur. Pour cela il l'avait descendu, avec les frérots, jusqu'à un soubassement de l'immeuble.

Une cave, avec des conduites, des canalisations. Et un système accroché au plafond, des poulies, des chaînes, des cliquets.

Sous le système un large tonneau d'apparence métallique, d'où s'élevait une fumée âcre et verdâtre.

Lorsque les hommes l'avaient attaché aux chaînes et l'avaient issé au-dessus du tonneau, le docteur avait poussé un long hurlement.

Gorsky avait apprécié, en connaisseur. Il avait planté ses crocs dans une belle pomme juteuse, la dévorant en deux ou trois bouchées.

- Magnifique modulation, docteur, vous auriez dû chanter à l'opéra. Je vais vous expliquer de quoi il retourne. Voyez-vous, ce bac rempli d'acide sulfurique n'attend plus que vous.

Je veux que vous en preniez bien conscience, de façon bien réelle.

Il avait jeté le trognon de pomme dans le liquide vert. Les hommes avaient descendu Walsh jusqu'aux limites des bulles vertes qui bouillonnaient.

- Non, non, non, gémissait-il.

- Voici le marché, docteur: vous acceptez de faire le travail que je vous dirai de faire et je ne dis pas à mes gars de vous plonger vivant dans ce joli petit jacuzzi. Vous m'obéissez, vous réalisez le produit que je vais vous demander de réaliser, l'opération

508

marche à cent pour cent, et vous ne finirez pas dans la cuve. Ai-je été bien clair?

- Descendez-moi, Gorsky, je vous en supplie, avait gémi le docteur.

- Si je vous descends maintenant, je vous remonterai sous forme de carcasse fumante, et encore vivante. Ai-je été bien clair, docteur?

Il avait été parfaitement clair. Le docteur fut sage comme une image à partir de là. Un véritable petit agneau. Il écouta avec attention les indications de Gorsky, dans son ancien salon privé que le Sibérien avait annexé.

- Vous dormirez dans votre labo. Vous n'en sortirez que lorsque vous aurez terminé.

- Que voulez-vous que je fasse?

- Je veux que vous me fabriquiez un virus, docteur. Un virus parfaitement mortel. Et très volatil. Et indétectable par les antivirus actuels. Je veux que ce virus puisse tuer tout le monde en moins de dix minutes dans un rayon de cent mètres à la ronde. Et disparaître aussi vite. Je veux que ce virus puisse être transporté par une femme enceinte, et déclenché par elle.

Déclenché comment?

- Par reconnaissance optique ou vocale, je m'en fous, trouvez quelque chose. Je veux qu'elle le déclenche lorsqu'elle se retrouvera face à cette pute, là-bas.

Walsh n'avait rien répondu, il avait lentement hoché la tête, comme s'il venait brusquement de comprendre.

CINOUIÈME PARTIE

Contamination générale

Ainsi la vérité n'est pas quelque chose qui serait là à trouver et à découvrir, mais quelque chose qui est à créer et qui donne le nom à un processus.

FRIEDRICH NIETZSCHE

1

46

Les jours, puis les semaines avaient passé. L'hiver était arrivé. Très vite les vagues de froid s'étaient abattues sur le bouclier canadien. Des blizzards sans fin amenèrent des mégatonnes de neige qui recouvrirent l'univers. On disait qu'en Atlantique Nord le choc entre des masses d'air chaud venues de l'équateur et les courants arctiques provoquait des tempêtes à répétition le long du Groenland où l'on détectait depuis peu la fonte accélérée de certains glaciers côtiers. Les tempêtes arrachèrent un morceau de glace de la grandeur de la Corse à la Terre du Roi-Frédéric-VI, par un joli matin de novembre, un morceau qui dériva vers le sud-est, via le courant du Labrador, jusqu'aux Açores, puis se fit happer par la branche sud du Gulf Stream qui le catapulta sur le courant des Canaries, où il percuta plusieurs navires de commerce, ainsi qu'un bâtiment de la Royal Navy, le tout en se morcelant en plusieurs icebergs géants qui se fragmentèrent à leur tour, et ainsi de suite, jusqu'à ce que des pêcheurs des côtes ouest-africaines aperçoivent, pour la première fois de leur vie, un bloc de glace gros comme un immeuble de quinze étages dériver au large de l'île de Tenerife.

Sur le plan des activités humaines la conflagration sibérienne semblait vouloir en remonter aux éléments : des engagements

de forces blindées et aériennes de grande ampleur dans les

513

régions de Krasnoïarsk et de Novossibirsk, des cohortes de réfugiés hantant les routes dévastées par les bombardements, l'éclatement du territoire en de multiples zones encastrées les unes dans les autres, celles-ci aux mains des loyalistes, celles-là sous contrôle séparatiste, la menace d'un combat naval de grande ampleur entre les flottes rivales de Vladivostok et de Mourmansk qui se faisaient face au large du Kamtchatka, certains évoquaient la possibilité que le président de la Fédération appuie sur le bouton rouge en cas de déroute majeure de ses forces.

L'état de Marie varia très peu durant cette période. Le rayonnement biophoton semblait avoir atteint un seuil limite. La croissance des bébés se déroulait sans accroc. Darquandier et Turtle Johnson passaient des journées entières d'affilée à compiler des données, établir des diagrammes, écrire des programmes, vérifier, revérifier, et encore revérifier les résultats de leurs tests. Toorop entendait les mots "acides nucléiques", "transcriptase", "bases phosphatées

", "neurotransmetteur" et quelques autres du même acabit des centaines de fois par jour. Lorsque Darquandier soulevait les paupières de Marie, une lueur bleu cobalt s'échappait de son regard mort. Darquandier plaçait alors une cellule photo-électrique devant ses yeux et annonçait imperturbablement un chiffre, souvent le même, à quelques décimales près, un chiffre que Turtle enfournait aussitôt comme donnée dans son tableur.

Dantzik passait son temps à rédiger son journal de bord. Toorop acheva son livre en l'espace de vingt-quatre heures, un bon bouquin de science-fiction, se disait-il, mais il ne voyait pas bien ce qui avait pu pousser les EarthQuakers à en faire leur Coran. D'accord, il prévoyait le chaos climatique en cours. Le bouquin était d'ailleurs parsemé de descriptions de catastrophes naturelles qui rythmaient l'action, comme un leitmotiv sans cesse répété, et sans cesse changeant. Typhons, orages, montée des eaux océaniques, tornades, tout y était,

mais Toorop savait qu'il était relativement aisé de prévoir ce genre de dysfonctionnements climatiques dès la fin du siècle dernier, les conférences sur l'effet de serre, Rio 92, Kyoto 97, et les autres, leurs échos lui étaient parvenus, il ne savait trop comment, avec des mois de retard, que ce soit dans Sarajevo encerclée, ou dans les steppes

514

ouzbeks. Dantzik, lui, n'avait eu qu'à lire les journaux en prenant son café du matin.

Dehors, il faisait froid. Très froid. Le plafond gris et pluvieux des mois précédents faisait place à un rythme binaire de journées ensoleillées où le thermomètre descendait tranquille à -20, alternant avec des tornades de neige venues de l'Alaska et des Territoires du Nord-Ouest qui faisaient chuter la température encore d'autant. Dans le parc national Buffalo Wood, au nord de l'Alberta, et vers le lac Athabasca, dans la Saskatchewan, on enregistra par une nuit de décembre des chiffres capables de concurrencer ceux de la station Vostok en Antarctique.

Les fêtes de fin d'année arrivèrent, au coeur d'une nuée blanche.

Toorop s'occupa avec Dantzik de préparer un Noël et un réveillon convenables.

Ils décorèrent un petit sapin qu'ils plantèrent pas très loin du lit de Marie.

Ses rameaux semblaient se fondre dans les frondaisons végétales de l'environnement proche, mais ses guirlandes faisaient pauvre figure devant les armées de diodes, de tubes et d'écrans qui décoraient le corps immobile. Ils achetèrent du saumon, des homards, de la dinde, de la viande d'orignal, des tartes au beurre, du champagne français. Turtle Johnson et Dantzik se mirent aux fourneaux. Darquandier ne décolla pas de ses machines.

Ils dînèrent tous les quatre près de la bulle de survie. Le sapin de Noël clignotait de toutes ses guirlandes. L'oeil-écran de la

neuromatrice observait tout cela avec une circonspection machinique.

Marie était toujours plongée dans le coma.

2014 commença sous l'assaut des grands blizzards.

Si, ne serait-ce qu'un an plus tôt, une cartomancienne lui avait prédit un tel cheminement, à cet horizon de la vie, Toorop l'aurait payée en ayant l'impression de se faire salement entuber.

Au fil des semaines l'humeur morose de Darquandier devint un élément naturel de la situation, au même titre que l'hiver arctique qui s'abattait maintenant sur toute l'Amérique du Nord.

515

L'état de Marie ne variait plus, la croissance des bébés était anormalement normale. Son ventre formait désormais une belle bulle ronde, la peau toute pâle tendue à craquer, les veinules sous l'épiderme translucide faisaient courir un feu bleu.

Les bébés étaient bien des filles. Deux petites jumelles. Parfaitement monozygotes. Nées du même oeuf, c'était le moins que l'on puisse dire. Les vidéographies des deux bébés-clones laissaient voir une activité biophotonique environ cent fois supérieure à la normale, à peu près constante, et étalonnée sur celle de leur mère porteuse, sur une plage de rayonnement correspondant à l'ultraviolet.

Les rares informations scientifiques que Toorop parvenait à saisir formaient un tableau menaçant dans son esprit. Un jour, il avait attrapé le toubib dans un coin.

- Dites voir, les UV, là, vos ultraviolets biophotons, on dit pas que ce genre de rayonnement est hautement cancérigène?

Darquandier avait affiché un drôle de rictus.

- C'est marrant, hein, la nature? Figurez-vous que les schizos sont précisément immunisés contre ce type de dérèglements tumoraux. Et là, c'est tout simplement étourdissant. Le taux de

biophotons aurait quand même dû les tuer... Au contraire, leur métabolisme apprend à vivre avec le Serpent Cosmique.

Toorop avait grimacé.

- Vous voulez dire qu'elles seront schizos de naissance?

Darquandier n'avait rien répondu.

Ce qui voulait tout dire.

Lorsque mars était arrivé, la tension avait monté subitement d'un cran. Tout le monde savait que l'accouchement comportait des risques incalculables pour Marie, et pour les bébés. D'autre part, Toorop n'excluait pas que les prédictions parandiaques de Darquandier puissent comporter une part de vérité. Lui aussi avait eu ce bizarre pressentiment le jour où Marie Zorn avait expulsé les cinquante pages de son journal des mémoires de la neuromatrice. Mais il savait aussi que ses contacts répétés avec la fille lui donnaient un avantage sur les autres, il comprenait en partie ce qu'elle ressentait, une forme un peu confuse d'empa-516

thie s'établissait, au-delà même des diverses neuronexions et autres jonctions TP qui les avaient reliés.

Toorop n'y connaissait pas grand-chose en sciences de l'information et du cerveau, mais il était sûr d'une chose. Marie n'était pas de la même espèce que le psychotique dont Darquandier avait reproduit accidentellement la personnalité dans une machine neuronale. Marie n'était pas une vampire buveuse de sang doublée d'une pyromane suicidaire. Il n'aurait pu dire ce qu'elle entendait faire du satellite quand il serait tiré, il n'avait pas la moindre idée de ses objectifs, ni de ses réelles potentialités de succès. Il savait juste avec une clarté aveuglante que Marie avait des projets pour ce satellite. Et des projets autres qu'une vulgaire manoeuvre de terrorisme spatial, autre chose qu'un plongeon absurde vers les couches denses de l'atmosphère.

Un jour, ce fut le matin de l'équinoxe.

L'aube avait pointé. Ce matin-là, Toorop s'en rappellerait toute sa vie, Dantzik avait mis un vieux CD de Portishead sur la

stéréo laser. Les violons synthétiques dépressifs et le rythme à la fois plombé et élastique avaient accompagné les premiers feux de l'aurore. Le printemps était précoce pour le Canada. Depuis des jours, le soleil s'entêtait à vouloir faire fondre la neige entassée pendant l'hiver, le ciel était dégagé. Un bleu astral baignait les ultimes étoiles visibles.

Puis, de la chambre du fond, les sons qu'ils attendaient depuis des heures s'étaient fait entendre. Immédiatement reconnaissables, comme si leur enregistrement était inscrit au plus profond de la mémoire des hommes.

À la même seconde, Toorop et Dantzik avaient levé la tête l'un vers l'autre, se détachant des livres qu'ils faisaient semblant de lire depuis le début de la nuit. Ils n'avaient rien dit. Ils avaient attendu ensemble, sans rien faire d'autre que se regarder sans vraiment se voir, l'oeil perdu dans les horizons que leurs oreilles tentaient de reconstruire. Deux vagissements, presque identiques et qui s'entremêlaient, venant ajouter à la musique de Portishead un étrange contrepoint polyphonique.

Au bout d'une heure la porte de la chambre s'était ouverte, produisant une amplification du volume de la piste "bébés vagis-517

sants". Toorop et Dantzik avaient vu Darquandier en sortir, blouse blanche stérile couverte de sang; masque antiviral encore sur le nez, il ôtait d'un geste soigneux ses gants de latex chirurgicaux. Ses longs cheveux noirs étaient ramenés en catogan et recouverts d'un film de polyuréthane transparent.

Il vint vers eux à pas lents et mesurés. Son visage était grave, tendu et fatigué.

Toorop et Dantzik s'étaient levés et lui avaient fait face.

- Alors? cracha Toorop.

Darquandier soupira.

- Les bébés sont vivants. Ils survivront.

Toorop enregistra l'information, et celle qui se cachait juste derrière.

- Et Marie?

Darquandier ne disait rien, un peu gêné.

Toorop le repoussa vivement pour se précipiter vers la chambre.

Il entendit le docteur lui dire quelque chose sans conviction. Il ouvrait déjà la porte de la grande pièce toute blanche.

Les stores étaient baissés, seul l'éclairage indirect des écrans, des cadrans et des diodes créait une géométrie fluide et colorée sur la sépulture transparente.

Turtle Johnson se tenait près du lit, il enfournait des données dans la console connectée à la machine noire.

Toorop vit une silhouette tout au fond. Quelqu'un qui se penchait sur une sorte de berceau en résine transparente, à l'intérieur duquel Toorop aperçut deux petites formes qui s'agitaient en couinant.

Darquandier et Turtle avaient fait venir une sage-femme, la veille, après que la neuromatrice eut affirmé que le déclenchement hormonal venait d'être programmé par un brusque afflux de protéines d'origine inconnue.

La femme était une gynécologue-obstétricienne mi-huronne, mi-anglo-canadienne nommée Joanna qui faisait partie des EarthQuakers, d'après ce que Toorop crut comprendre. La femme ne lui avait pas adressé la parole depuis son arrivée, elle n'en avait pas eu le temps.

Toorop s'approcha de Turtle Johnson.

518

Il vit le corps de Marie sous sa bulle, immobile, telle une momie dans son sarcophage de verre, parfaitement conservée. Un drap couvert de sang et de matière placentaire avait été jeté dans une bassine, au pied du lit.

Le jeune Amérindien semblait soucieux, il listait des colonnes de données sur l'écran, le sourcil froncé, le visage dur, fermé.

- Comment va-t-elle? demanda Toorop dans un souffle inquiet.

Turtle Johnson ne releva pas la tête de son écran.

- Pas très bien... Depuis que les petites sont nées, nous la perdons peu à peu.

Joe-Jane prédit une extinction progressive des fonctions vitales en quelques heures. Même Darquandier ne peut plus rien faire.

Puis, après un silence bruissant d'électronique:

- Je suis désolé, Toorop.

Toorop n'avait rien répondu. Il avait longuement regardé la jeune femme qui mourait sans un bruit sous sa bulle immunitaire. Puis, dans le plus grand silence, il s'était glissé derrière la sagefemme anglo qui s'occupait des bébés dans leur couveuse.

La jeune femme lui transmet un joli sourire. Mais lui tendit fermement un masque antiviral et des gants de latex. Tout en enfilant les accessoires antiseptiques, Toorop avait regardé les deux nourrissons, vieux de quelques heures.

De simples bébés humains. Deux petites filles aux cheveux blonds et à la peau très claire. Un vrai bonheur d'allumé aryaniste. Les deux bébés alternaient vagissements et gazouillis, Joanna achevait de les recouvrir d'une petite couverture de laine.

En se penchant au-dessus de leur couche, Toorop put constater un phénomène qu'il avait d'abord pris pour un effet des lumières cathodiques de la pièce.

Les yeux des bébés étaient plus violets que bleus, ils luisaient d'un feu électrique, comme deux pointes laser cachées sous les petits plissements de leurs paupières, et par moments, Toorop semblait voir des moirures étranges parcourir leur cristallin.

Il avait jeté un coup d'oeil perplexe à la sage-femme.

- Ce n'est rien... répondit la femme. Elles vivent très bien avec. Elles sont les Enfants du Serpent Cosmique.

Toorop n'avait rien répondu. Il s'était contenté d'observer les

petites créatures aux yeux violets qui barbotaient dans la couveuse.

Au bout d'un moment il avait entendu Dantzik et Darquandier ouvrir la porte de la chambre. Dantzik était venu un instant à ses côtés regarder les bébés, puis il était parti s'installer au chevet de Marie.

Toorop avait continué de veiller sur les nourrissons alors que Joanna partait se reposer.

Le soleil était haut lorsqu'il entendit plusieurs signaux sonores se synchroniser derrière lui. Turtle Johnson et Darquandier échangeaient quelques mots à voix basse, avec une drôle de tension. Il s'était retourné.

Dantzik ne quittait pas des yeux l'écran d'une sonde placée à la tête du lit, où un signal plat traçait une ligne uniforme avec un message qui clignotait juste au-dessus. Son visage était livide et ses yeux recouverts d'un voile.

Darquandier se prenait la tête dans les mains, fixant un point situé à des années-lumière sous ses pieds. Turtle Johnson contemplait sans mot dire le soleil par la fenêtre. La neuromatrice, imperturbable, dominait toute la scène du haut de son écran bleu. Tous les signaux sonores hululaient doucement. La sage-femme s'éveilla sur son divan de fortune, comme prévenue par la musique des sphères.

Il était presque midi.

Toorop comprit que Marie Zorn venait de mourir.

47

D'après ce que Toorop comprit, il y eut débat, au sein de la Cyborg Nation, pour décider du lieu et du rite devant ordonner les obsèques de Marie.

Elle n'avait aucune véritable famille, les autorités ignoraient jusqu'à son existence, on s'accorda d'abord sur le fait que la mort de Marie Zorn resterait confidentielle. Ensuite, on argumenta pour savoir lequel des deux rites, crémation ou

enterrement, était le plus adapté à la situation. On dit qu'un jeune Cyborg du

520

i

i

J

i

t

i

i

i

l

l

nom de Palo-Alto suggéra que le corps de Marie soit coulé dans un bloc de carbone composite, un truc un peu analogue à la matière dans laquelle Han Solo est mis en état d'hibernation, dans L'Empire contre-attaque. Sauf qu'il s'agissait d'un simple parallélépipède noir, comme une pierre tombale, ou le monolithe noir de 2001. Lotus avait plus tard expliqué à Toorop qu'il s'agissait d'oeuvres d'art de sa conception.

Finalement les EarthOuakers, Lotus, Toorop, Vax, ses deux confrères de l'île, et les deux filles qui élevaient le couple d'anacondas emportèrent le morceau. Le corps de Marie fut incinéré, et ses cendres dispersées du haut du Bunker, par une belle nuit, étrangement tiède. Marie doit retourner au Feu Primordial, ses cendres doivent rejoindre la biosphère, c'est ce qu'elle aurait voulu, avait martelé Darquandier.

Toorop était cent pour cent d'accord.

Puis la vie reprit son cours. Au 10 Ontario, les premiers jours furent marqués par l'attente.

Toorop lisait un des bouquins que Dantzik avait emmenés avec lui, dans une petite bibliothèque pliable. C'était un traité d'astronautique de Wim Dannaü qui datait d'une bonne dizaine d'années. Toorop rassemblait depuis un certain temps toutes les infos possibles sur l'astroport du Manitoba et le programme des tirs de l'année. Il lui fallait d'urgence réviser ses connaissances en techniques de navigation spatiale.

Depuis la mort de Marie, et la naissance des deux jumelles, tout le monde au 10

Ontario s'attendait à ce que les nouvelles diffusent l'annonce d'une nouvelle catastrophe spatiale imminente, douze ans presque jour pour jour après l'incendie fatal sur Mir. Mais les jours passaient, et rien. Pas d'attaque suicide sur Alpha, ou sur la nouvelle génération d'usines orbitales automatisées. Rien.

Sur l'astroport de Churchill, Manitoba, on parlait d'un retard du décollage à cause de la météo catastrophique, ça faisait déjà trois fois qu'on devait arrêter le compte à rebours, à cause des vents, des orages, de la neige...

Ça semblait déclencher une violente polémique entre les patrons de l'astroport et une société privée, maîtresse d'oeuvre

521

du tir du gros satellite de confection japonaise, et de la longue série qui devait suivre. Ça menaçait de décaler tout le calendrier, or la compagnie Orbitech, qui gérait les tirs du programme " Imhotep " pour le compte d'un consortium privé domicilié à Bornéo et nommé Gaméo, faisait savoir que ses clients refusaient de différer leur programme. Les autorités de l'astroport faisaient remarquer que le satellite Imhotep n'était porteur d'aucun système d'expérimentation scientifique, qu'il s'agissait d'un gros module de service robotisé inspiré de ceux d'Alpha maintenant que les brevets étaient publics. Le consortium Gaméo répondait sur le Net en arguant qu'ils avaient loué leur fenêtre de tir plusieurs millions de dollars aux autorités astropormaires, le moindre retard leur vaudrait une astreinte de tant par jours, clamait leur avocat qui

prévoyait déjà avec gloutonnerie les dommages et intérêts qu'ils pourraient arracher.

Imhotep, le célèbre bâtisseur de pyramides du pharaon Djozer... tout indiquait qu'il s'agissait bien de la secte.

Le satellite Imhotep était la première étape. Ensuite les modules coorbitants seraient tirés, puis la société Orbitech louerait quatre places à bord d'une navette, pour un équipage de cosmoprols qui irait assembler puis tester les modules de base, avant qu'un an plus tard d'autres modules soient tirés, et ainsi de suite avec assemblage par rotation d'équipages en orbite. Vers 2025, autour des modules Imhotep de service la station Oméga rassemblerait sept modules aux normes Alpha 2, pouvant chacun recevoir onze personnes.

Onze personnes. C'est-à-dire à chaque fois autant de clones des membres de la Couronne des Élus. Sept fois onze doubles. Vers 2035 les clones seraient majeurs et capables d'oeuvrer par eux-mêmes. En mettant au cul de la station un propulseur à plasma, ou toute autre technologie disponible alors, ils seraient en mesure de rejoindre Mars en quelques semaines.

Tout cela, Toorop le supputait en parcourant le traité d'astronautique de Wim Dannaü.

Pendant des semaines il ne se produisit rien. Les bébés grandissaient à leur rythme, l'enquête policière suivait le sien, les alias de Rebecca et de Dowie étaient grillés, on disait qu'un cer-522

tain Alexander Thorpe était en fuite, recherché activement par toutes les polices du Canada. Toorop commençait sérieusement à se dire qu'il lui fallait d'urgence quitter le pays, mais quelque chose l'empêcha de prendre cette décision. Les fillettes Zorn, bien sûr, mais aussi l'attente. L'attente que quelque chose se produise, quelque chose d'exceptionnel.

Le jour tant attendu survint sans prévenir, comme tous les événements voués à ne connaître qu'une réponse incomplète. Un jour qui s'était déroulé sans histoires, si l'on pouvait employer une telle expression dans cette situation.

La secte put enfin procéder au tir de son satellite, qui arriva sans encombre sur orbite le 20 avril, avec un mois de délai. Des rumeurs couraient comme quoi l'Église allait fêter l'événement dans la nuit du 21 au 22 avril, il s'agissait de redonner foi aux élucubrations de son gourou, de ressouder les membres et de ramener les sceptiques, ou en passe de l'être, dans le giron de l'Église.

Ce soir-là on disait que le satellite de la secte bouclerait sa dernière révolution au-dessus de l'Amérique du Nord, son orbite transitoire le conduisant par paliers successifs vers une inclinaison équatoriale. Toorop s'était couché, partagé comme chaque soir depuis des semaines entre son instinct qui lui hurlait de quitter le Canada au plus vite, et un impérieux message qui lui enjoignait de rester, au contraire.

Il s'était endormi, comme aspiré par un siphon noir.

Et il avait rêvé de Marie Zorn.

Elle était l'ange de désolation de tous les bébés morts du monde. Elle les portait en elle, comme elle avait porté les clonettes de la secte, elle portait tous les bébés interdits, les petits enfants d'Auschwitz évaporés en fumée dans le ciel gris polonais, les mômes tout juste éveillés de leur premier âge et qui s'interrogeaient sur le pourquoi de la machette qui entaillait leur crâne, les nourrissons suppliciés et qui n'avaient même pas compris ce qui leur arrivait, sinon une terreur sans nom telle qu'on se demandait comment un Dieu quel qu'il fût pouvait laisser faire une chose pareille, oui elle était tous ces bébés, ces enfants avalés par les ténèbres d'une humanité vouée à l'échec, à la médiocrité travestie en génie, au crime déguisé en justice, à la tyrannie-523

nie parée des oripeaux de la liberté, à l'ignorance jouant au poète, aux disc-jockeys de la mort.

Mais elle, oui, elle et ses enfants allaient changer le cours de l'histoire. Une fois de plus. La nature avait plus d'un tour dans son sac.

Toorop se sentit aspiré vers l'espace froid intersidéral, il vola dans une mer bleutée parcourue de fulgurances aurifères. Il vit quelque chose flotter dans les airs. C'était Marie qui avançait vers lui. Et il avait vu tous ces/ses enfants, comme une armée d'anges, des millions d'anges dont l'âme fusait en traits de lumière vers les quasars les plus lointains.

Il n'avait pu les suivre, son esprit était resté aux limites de la gravitation terrestre, sur une orbite proche. Marie et les angesbébés formèrent une colonie de lucioles célestes qui s'agencèrent en un immense anneau de Môbius en orbite polaire.

L'ange Marie Zorn était venue vers lui.

- N'aie pas peur. Les temps sont venus, c'est tout.
- Je n'ai pas peur, avait-il répondu, sans frimer.
- De Nouvelles Écritures sont en cours. Nous devons en assurer la communication.
- Oui, bien sûr, avait-il répondu sans rien comprendre.
- Mes filles sont les Enfants du Serpent Cosmique, elles connaissent tout de l'histoire de l'humanité et de cette planète, elles connaissent le code génétique de chaque organisme encore vivant ici-bas. Elles ne font aucune différence fondamentale entre les différents niveaux d'informations dont ce monde est l'agrégat. Toorop, prenez bien soin d'elles.
- Je veille sur elles comme sur la prunelle de mes yeux.
- Elles vous en seront toujours reconnaissantes, Toorop, et moi aussi.

Il n'avait rien répondu.

Plus tard, le grand anneau des bébés-anges émit une violente lumière ultraviolette et commença à darder en tous sens comme un immense réseau, une toile d'araignée géante et purement énergétique qui finit par englober la planète.

- Le Neuroréseau. Ceux qui y auront accès pourront communiquer avec nous. Mes filles, et les enfants qu'elles

mettront

524

au monde, disposeront de facultés cérébrales naturelles leur permettant d'y entrer, et d'en sortir, à volonté.

- Qu'est-ce que c'est? souffla Toorop, glacé par tant de beauté.

Cet immense filet de lumière bleu or qui dansait aux limites de l'ultraviolet n'évoquait aucune technologie connue.

- La poursuite du Programme Évolutionniste. La biosphère est un être vivant.

L'ADN est partout. C'est un réseau.

- Un réseau?

- Oui. Et sa structure est fractale. Mathématiques, Physique, Biologie, vos frontières sont mortes.

Toorop ne sut jamais ce que la suite du rêve lui aurait appris. Quelqu'un le secouait brutalement pour le tirer du sommeil.

Il ouvrit les yeux sur Vax; l'ex-hacker d'élite de l'US Army montrait un visage grave et fermé, la tension des petits matins avant l'assaut.

- Il se passe quelque chose. Venez avec moi.

Tout le 10 Ontario était en effervescence, telle une ruche dérangée en plein travail. Les Cosmie Dragons patrouillaient en tous sens, dans chaque loft traversé des équipes entières de jeunes mecs et gonzesses, asiatiques, amérindiens, cyborgs, s'affairaient sur des batteries d'ordinateurs.

- Que se passe-t-il ?avait-il demandé.

- On n'en sait rien, on dirait que quelqu'un a lancé un méchant mégavirus contre nous.

Ils montèrent jusqu'au dernier étage.

Commodore 64, Spectrum et les hackers d'élite branchés sur leurs grosses consoles à silicium. Dantzik et Darquandier l'air extrêmement préoccupés.

Lamontagne et Turtle discutant dans un coin. Unix, Lotus, Altaïr, ShellIC et Vax tenant un autre conciliabule un peu plus loin, devant un énorme ordinateur branché en frontal avec la neuromatrice, dont le tube rayonnait d'une lumière ultraviolette indicible.

- Je vous l'avais bien dit, lâcha Darquandier à son approche, en montrant du pouce la haute machine noire et son écran hyperlumineux.

Toorop crut malin de faire de l'humour:

525

- Aurait-elle percé les mystères de la lumière divine?

Darquandier blêmit. Sous son bronzage de haute mer et l'éclairage local, ça se traduisit par une méchante couleur jaune.

- Vous êtes un con. C'est très exactement ce qui s'est produit il y a quatorze ans avec Schaltzmann. Les Cyborgs peuvent toujours essayer de vouloir s'interfacer, il n'y a plus aucun moyen d'entrer en communication avec elle.

- Ça signifie quoi, selon vous?

Darquandier émit un mauvais rire.

- Devinez voir. Ça signifie que la neuromatrice est en train de reconstituer la personnalité de Marie Zorn, post mortem, et qu'elle a déjà décidé de passer à l'action.

- Quel genre d'action, demanda Toorop, toujours ce putain de satellite ?

Le visage de Darquandier fut éclairé d'une lueur de pure fascination.

- Depuis près d'une heure la neuromatrice est hors contrôle. Et nos paraboles aussi.

Toorop engrangea l'information sans rien dire.

- Les douze antennes paraboliques de l'immeuble sont dirigées sur une orbite d'environ trente-six degrés, la direction de leurs

pointeurs GPS ne laisse aucun doute, elles sont désormais braquées sur le satellite de service de la secte, Imhotep.

Vers deux heures du matin les différentes équipes de hackers qui surveillaient l'évolution de la situation indiquèrent un regain d'activité dans les routeurs numériques qui servaient d'émetteurs aux puissantes antennes. En clair, une séquence de code binaire d'une longueur invraisemblable fut envoyée en continu vers les capteurs radionumériques du satellite.

Aussitôt les multitudes d'équipes s'étaient mises au turbin, afin de décrypter l'étrange code digital qui pulsait vers les mémoires de l'ordinateur en orbite.

Mais durant les heures, les huit heures très exactement, que prit cette communication hertzienne, aucun début de solution ne put apparaître clairement.

Ils étaient tout juste parvenus à comprendre deux ou trois trucs essentiels.

Par exemple, le débit d'information était tel que lorsque Dar-526

quandier calcula de tête le nombre phénoménal, une expression jubilatoire éclairait son visage.

- Des milliards de téra bits, avait-il lâché. Quand on sait qu'un téra bit équivaut à mille milliards de bits, on flirte avec le nombre d'Avogadro.

Toorop avait levé un sourcil.

- Le nombre d'atomes dans l'univers, lui avait soufflé Dantzik, je crois que ça fait 10^{25} .

- 26, rectifia Darquandier, et Marie vient de transmettre le même volume de digits binaires en direction de ce Progress modifié.

Toorop l'admettait, ça ne revêtait aucun sens. Pourquoi se décarcasser ainsi le bourrichon pour une vulgaire technologie de récupération ?

C'est dans les heures qui suivirent que ça commença à s'animer.

Vers minuit, heure locale, les techniciens du centre de vol de l'astrodrome de Churchill, Manitoba, virent sur leurs instruments de contrôle un cas qui n'était pas banal. Après avoir détecté la présence d'un puissant faisceau d'ondes électromagnétiques en provenance de la terre dont ils n'avaient pu ni localiser ni identifier la source, ils assistèrent, éberlués, à la mise en route automatique des moteurs orbitaux dont était pourvu le satellite pour corriger sa trajectoire. Personne ne comprenait comment ni pourquoi le satellite s'avisait de changer d'orbite. On en informa rapidement les autorités concernées de l'agence spatiale et de l'armée canadienne.

Vers trois heures du matin à Churchill, le satellite avait déjà largement entamé sa trajectoire nouvelle, qui, selon tous les calculs, le conduirait inévitablement à échapper à la gravitation terrestre. Le moteur d'Imhotep était capable d'envoyer des impulsions pouvant accélérer l'engin jusqu'à la vitesse de quarante mille kilomètres-heure, il décrivit une belle elliptique autour de la terre, puis à la deuxième révolution il ouvrit l'angle pour former une hyperbole qui le catapulta vers la lune, d'où vraisemblablement il rebondirait pour une direction encore inconnue dans le système solaire. Les autorités de l'astrodrome ne pou-527

vaient ni expliquer ni contrôler le processus, aucun programme de ce type n'était contenu dans la petite neuromatrice de bord. La NASA tentait de dépêcher une mission d'observation depuis Alpha, mais on comprit vite que les astronautes auraient à peine le temps de monter dans leur navette orbitale avant que le satellite ne s'échappe vers l'astre lunaire.

Tous les réseaux télévisés interrompaient leurs programmes pour annoncer la nouvelle, le satellite de la secte noélite prenait la poudre d'escampette, direction les étoiles. Tout le monde se perdait en conjectures. Cela faisait-il partie du mystérieux programme Oméga que la police mentionnait dans plusieurs rapports? S'agissait-il d'une variante aérospatiale de

la guerre à laquelle se livraient mafias et organisations mystiques pour le contrôle d'une mystérieuse biotechnologie d'origine russe, et dont le règlement de comptes du Plateau MontRoyal n'était qu'un simple épisode?

Sur l'astrodrome du Manitoba des équipes entières de scientifiques suivirent la course folle du satellite dans les froids espaces interplanétaires.

Au 10 Ontario Building, deux mille kilomètres plus à l'est, la journée commençait; ce matin-là, les hackers épuisés avaient fait une pause en bouffant des hamburgers bio et des sodas hypervitaminés.

Dans la ruche bourdonnante d'écrans du dernier étage, un bref moment de calme succéda aux huit heures de tension en continu. Les yeux rougis par les tubes, les Cyborgs mangeaient en silence. Toorop somnolait devant une fenêtre, le cul posé sur un fauteuil de bureau, les jambes allongées sur une table basse encombrée de machins électroniques.

Vax, que Toorop connaissait maintenant sous le nom de Robicek, s'était ramené avec une copie laser de la presse du matin, il arborait le sourire radieux du vainqueur.

- Unix, il avait fait à l'attention du rital, branchez-vous sur le réseau d'information de la CBC.

Puis il avait tendu la pile de pages imprimées à Toorop.

- Monsieur Toorop, vos intuitions sont remarquables. Jamais je n'aurais cru Marie capable d'une chose pareille.

Grâce aux nouvelles technologies, les journaux du matin pou-

vaient changer d'édition toutes les heures. La diffusion de plus en plus massive du papier à mémoire permettait à tout un chacun de s'offrir un robinet à imprimé chez soi.

Les éditions de la nuit du Journal de Montréal, de La Presse, du Devoir, de la Gazette faisaient leur une avec le piratage du satellite noélite, attribué à leurs ennemis jurés.

RELIGION WARS SPREAD OUT TO THE ORBITAL RING, titrait la Gazette.

Mais, vers huit heures du matin, un nouveau flot d'informations était venu recouvrir cette couche primordiale, tel un épanchement de lave venu donner le coup de grâce, c'était le cas de le dire.

L'ÉGLISE DE LA NOUVELLE RÉSURRECTION DÉCIMÉE PAR UN VIRUS-TUEUR: PLUS DE 200

MORTS SELON LA SÛRETÉ, claironnait le Journal de Montréal.

Toorop jeta un regard au-delà de toute émotion dicible sur Robicek, les hackers qui se câblaient sur les réseaux de télévision, et les images qui se stabilisaient sur quelques écrans.

Un cataclysme, ça oui.

48

D'après la reconstitution des faits établie par la sûreté du Québec dès les premiers jours de l'enquête, une jeune femme de nationalité sud-africaine, nommée Myriam Klein, était arrivée de Londres, sur l'aéroport de Dorval, Montréal, le 17 mars 2014, trois jours avant le tir présumé du satellite. Le réseau de caméras de l'aéroport la pistait jusqu'à sa sortie du hall d'accueil, où l'on voyait un groupe de trois individus dont une femme venir à sa rencontre et se diriger avec elle sur le parking; l'ultime caméra avait permis d'identifier le véhicule et ses passagers. La dénommée Myriam Klein avait été accueillie par deux membres du service d'ordre de la secte, la Mission de vigilance éthique, ainsi que par un dénommé Reno Vilas, un Hell's Angel notoire.

Myriam Klein fut d'abord logée dans un motel des environs
529

de Québec, puis des hommes vinrent la chercher, le 20 avril au matin. On l'avait conduite au domicile d'une certaine Ariane Clayton-Rochette, au sud de Québec, une splendide demeure dominant les eaux de l'estuaire.

D'après les constatations de la police publiées dans la presse, une grande fête rituelle y commença vingt-quatre heures après la mise en orbite effective du satellite. Il y avait là réunies deux cent cinquante-sept personnes. Les Élités supérieures de l'Église, dont Léonard-Noël Devrinckel, fondateur et grand cardinal, sa Couronne des Élus, son espèce de gouvernement, dont la maîtresse des lieux, les membres de son espèce de Sénat, nommé Consulat, dont un certain G.H. MacCullen, citoyen canadien, et une princesse Alexandra Robynovskaïa, une Russo-Américaine de San Francisco. On comptait aussi de nombreux gardes, armés, et une escadrille de domestiques, ainsi qu'une délégation de membres triés sur le volet appartenant aux couches moyennes supérieures de la secte, soit les cadres de terrain, selon les nomenclatures de Toorop. Un film en caméscope numérique y fut tourné pour l'occasion. Ce film est devenu la pièce à conviction numéro un des flics du Québec.

À vingt et une heures trente, l'horloge digitale du caméscope en fait foi, Ariane Clayton-Rochette apparaît à son balcon, avec la dizaine d'autres Élus.

Elle y entame un long discours prophétique fumeux devant la foule réunie. À

vingt-deux heures trente, après une heure de bla-bla ininterrompu, les invités passent dans le vaste jardin d'hiver, la caméra les y suit, on y déguste champagne et petits fours pendant une petite heure, avec une insupportable musique pompier new-age en accompagnement, puis un film de propagande d'environ une demi-heure est projeté, un film expliquant les grandes lignes du programme Oméga, les nécessités de l'expansion humaine dans l'espace, le but du clonage dans le programme d'immortalité de l'âme. Le lancement du satellite Imhotep n'était qu'une première étape, la partie la plus avant-gardiste du projet, la colonisation effective des planètes du système solaire par la Missionaria ExtraMundi était lancée elle aussi. Elle impliquait des recherches fondamentales dans le domaine de la biologie, que

l'Église finançait entre autres par une souscription spéciale ouverte à tous ses adhérents. Le film 530

se termine sur les images de la planète rouge, devenant verte, puis bleue comme la terre, le logo de la Missionaria ExtraMundi apparaît sur le ciel noir piqueté d'étoiles.

A minuit et deux minutes, une minute après la fin de la projection, Ariane Clayton-Rochette apparaît à l'entrée de son palais d'hiver, ce jardin sous serre aux dimensions babylonesques, et au décorum néo-égyptien. En grand uniforme d'apparat des femmes de la Couronne, blanc et argent, sur une chaise à porteurs aux têtes de sphinx tenue par quatre gaillards en robe de bure grise de la Mission de vigilance éthique. Vient ensuite le Cercle des Élus, les neuf autres membres du gouvernement de l'Église, sur un somptueux char recouvert de draperies blanc et or aux armoiries de l'étoile à sept branches, tiré par six hommes et six femmes, dans le même uniforme monacal. Puis le grand gourou lui-même, sur son trône pharaonique porté par sept hommes et sept femmes aux crânes ras, aux robes de bure blanches, sa garde prétorienne.

Le Grand Conseil prend place à une tribune, sous une immense étoile à sept branches d'or martelé, aux dimensions impressionnantes.

Au centre de la tribune, assis sur son trône, Devrinckel commence alors un discours-fleuve qui dure près de trois heures, sans la moindre pause. Seul Castro aurait pu le concurrencer.

À trois heures dix, un couple en costume rituel, blanc et or pour l'homme, blanc et argent pour la femme, vient face à la tribune et se présente à la vaste assemblée consulaire. Ils sont accompagnés de la dénommée Myriam Klein, revêtue d'une robe blanche aux étoiles turquoise. Tout ce qu'on peut constater à cette distance, c'est qu'elle est enceinte, d'environ six mois. L'homme et la femme font leur boulot, en vrais professionnels, animateurs de télévision dans le civil, ils ont visiblement répété un petit show de présentation avec Myriam

Klein, et se passent la balle avec aisance, et entrain. Myriam est présentée comme " une amie de notre Eglise qui a su sacrifier son propre corps à des causes supérieures ". La jeune femme sourit, on lui demande son âge, d'où elle vient, on lui tend un micro; d'abord tout se passe bien, puis vient le moment où Myriam Klein doit pronon-531

cer quelques mots d'usage à l'attention des membres de la tribune.

Et là, brusquement, ça dérape.

Elle entame un couplet convenu sur le sacrifice nécessaire des humbles pionniers face à la grandeur de l'entreprise, etc. Puis, au beau milieu d'une phrase, elle s'interrompt, net.

Elle est prise d'un vertige. Elle répète une ou deux fois: " Mon Dieu, je ne me souviens plus, qu'est-ce qui m'arrive ", puis se met à bégayer, et finit par émettre un verbiage incompréhensible, on constate alors qu'elle tremble, secouée de spasmes épileptiques, un mouvement d'angoisse se dessine dans la salle. Des hommes du service de sécurité arrivent sur la petite scène. Un homme accourt à leur suite, avec une mallette MediKit d'urgence.

Puis tout s'accélère. Les gardes reculent vivement, des cris, ils empoignent leurs talkies-walkies, le médecin recule lui aussi, les membres de la tribune se lèvent, un Hoooh! prolongé, stupéfait, résonne dans la nef.

Très vite la situation dégénère. Les premiers à succomber sont les animateurs professionnels, suivis du médecin, et des gardes les plus proches, tous s'effondrent sur place, ou titubent, aveugles, dans toutes les directions. Dans la tribune, plusieurs Élus sont déjà pris de malaise, des consuls et des domestiques s'évanouissent par petits groupes devant la caméra, impassible.

L'affolement est à son comble, ça geint, ça crie, ça hurle.

Certains ont tenté de quitter les lieux, comme Devrinckel, Clayton-Rochette, une poignée d'Élus, des consuls et quelques gardes. Ils seront tous retrouvés morts à l'intérieur de la

grande maison, ou sur le vaste terre-plein jouxtant le perron de marbre de Carrare, éparpillés dans la neige sale du dégel.

Le constat des médecins légistes fut sans appel. Un néo-virus extrêmement dangereux, dit ” agent polymorphe à haute vitesse d'intrusion “, avait été inoculé en quelques minutes à toute l'assemblée présente lors de ce rituel religieux.

Le néo-virus, très volatil, était d'une for-te charge létale. Particulièrement pénétrant, il se multipliait à une vitesse dingue dans l'organisme, et mourait presque aussi vite, une fois sa mission accomplie. En moins d'un quart d'heure, tous les tissus vitaux étaient touchés, et cela suffisait : toutes les autopsies révélèrent

532

le même modus operandi, le virus s'attaquait aux gènes responsables de l'horloge cellulaire et leur mettait un sacré coup de turbo, multipliant par cent mille au moins la vitesse de vieillissement des cellules. Toutes les cellules des organes les plus vitaux, cerveau, coeur, reins, foie, poumons, étaient mortes de vieillesse, l'horloge bloquée sur des chiffres aberrants.

Aucune trace directe du néo-virus, évidemment, mais les labos policiers purent au final tracer son portrait-robot, arme bio de conception humaine, ” à la carte

“, et probablement destinée au départ à un processus d'auto-extinction analogue à celui du Temple Solaire, vingt ans plus tôt. Mais quelque chose avait foiré dans la programmation du virus, et il s'était déclenché trop tôt, sans quoi on ne comprenait pas bien l'affolement général aux toutes dernières minutes de la bande vidéo numérique.

Mais d'autres voix se firent entendre dans la complexe bureaucratie policière, mettant en cause d'autres sectes, d'autres organisations, gangs, mafias, triades, quel que soit le nom qu'on leur donnait, comme le carnage de l'été 2013

l'avait déjà démontré.

L'extermination des étages supérieurs de la secte sonna le glas de l'Église noélite. Le programme Oméga et les tirs devant suivre celui du satellite Imhotep furent annulés. La compagnie Orbitech et Pastoport du Manitoba en furent pour leurs frais. Les activités de l'Église stoppèrent net. L'enquête révéla de vastes manoeuvres financières frauduleuses et l'empire financier d'Ariane Clayton-Rochette subit de plein fouet les contrecoups de l'affaire, la cote de ses compagnies s'effondrait sur toutes les bourses du monde. De nombreuses aberrations apparaissaient au grand jour dans la gestion de ses principales firmes.

Finalement, en quelques semaines tout au plus l'édifice entier se désagrégea, des milliers de fidèles quittèrent en catastrophe le navire, prêts à abjurer leur précédente foi afin d'en retrouver une autre au plus vite dans l'hypermarché des religions en kit. L'affaire du " suicide " des noélites alimentait pendant ce temps la presse québécoise et internationale.

Le bruit occasionné par le scandale, que tout le monde suspectait d'être en rapport avec les événements violents de l'été précédent, finit par occulter ces derniers. Deux cent cinquante morts contre vingt-cinq. La forêt se mit à cacher le petit bosquet qui

533

cachait l'arbre. Un arbre où, sur une extrémité des branches, Toorop se terrait, face à l'inéluctable. Et sur l'autre, aux antipodes, la face blafarde d'Anton Gorsky s'ouvrait d'un rire tonitruant alors qu'il prenait connaissance des dernières nouvelles en provenance du Québec.

Le lendemain, un véritable conseil de guerre se tint au dernier étage.

Darquandier offrait une mine presque radieuse en expliquant aux autres ce qu'il fallait comprendre des derniers événements.

- D'abord, avait-il dit en préambule, je tiens à m'excuser pour le manque de circonspection scientifique dont j'ai fait preuve ces derniers jours...

Tout le monde hocha la tête d'un air entendu.

- Ensuite, ce que j'ai à vous dire dépasse les théories les plus folles que j'aie jamais osé imaginer.

Un silence peuplé de bruissements végétaux punctua sa phrase. Tout le monde attendit qu'il reprenne.

- Bien, disons pour résumer que ce que je pensais au départ est erroné, ou plus exactement incomplet. Certes, Joe-Jane est parvenue à neurosimuler la conscience de Marie Zorn, mais ce n'est pas ça le plus important. J'étais aveugle, j'avais le truc sous les yeux depuis des années et je n'ai rien vu.

- De quoi voulez-vous donc parler ? l'interrompit Toorop, au grand risque de le froisser ainsi que le reste de l'assistance, ce dont il n'avait strictement plus rien à foutre.

- Je n'ai rien vu. Le réseau biologique cosmique était là et je n'ai rien vu.

- Le réseau bio... Putain. Expliquez-vous, nom de Dieu.

- L'ADN est un réseau, savez-vous qu'en dépliant l'ADN contenu dans un corps humain on obtient un filament d'environ quatre cents milliards de kilomètres; je vous rappelle au passage, à titre de comparaison, que l'orbite de Pluton se situe au voisinage des six milliards de kilomètres.

- Je crois me souvenir que Marie m'a expliqué ça dans le 534 rêve que j'étais en train de faire quand on m'a réveillé, la nuit du satellite, fit Toorop. Bon, c'est un réseau, et alors?

- L'ADN est un cristallolide, il est particulièrement sensible aux rayonnements électromagnétiques. En clair c'est aussi une antenne.

- Une antenne

- Oui. C'est pour ça que les métaphores de notre ami Dantzik ne sont que des métaphores d'écrivain, Liber Mundi, la puissance du Verbe, tout ça on est d'accord, mais il faut bien comprendre que nos cerveaux sont au livre ce que le cortex des jumelles Zorn est au méganet mondial. Cette nouvelle

métaphore du réseau et de l'antenne nous indique que la prochaine révolution bio-sociale est bien à l'oeuvre.

- Concrètement, ça pourrait vouloir dire quoi, tout ça?
demanda Toorop

- Concrètement, Toorop, ça change tout. Ce n'est pas Marie Zorn ou sa conscience neurosimulée par Joe-Jane qui a pris le contrôle du satellite et y a envoyé 10 puissance 26 bits d'informations.

Toorop voulait forcer l'allure, il joua son rôle de questionneur à la con avec une parfaite conscience professionnelle.

- OK. C'est qui alors? La garde suisse papale?

Darquandier le fixa droit dans les yeux.

- Non, monsieur le comique d'étape. Ce sont ses deux filles qui ont opéré la jonction. Ce sont les jumelles.

Toorop avait soutenu le regard de Darquandier.

- Les jumelles Zorn? Par quel miracle?

Les nourrissons n'avaient pas trois mois. Et elles n'étaient jamais entrées en contact avec l'intelligence artificielle... Oui, mais en y réfléchissant de plus près on pouvait se dire que les jumelles avaient été mises en relation avec la neuromatrice lorsqu'elles étaient encore dans le ventre de leur mère, et qu'elles y avaient survécu par miracle, alors que Marie plongeait vers les froids comas de la mort.

Dieu seul pouvait savoir ce que les cerveaux de ces deux petites filles avaient appris, dans l'ombre d'un ventre semi-mort, relié à une machine semi-vivante.

535

Et il se souvint de ce rêve interrompu par Vax juste avant la Nuit des Paraboles.

Les jumelles Zorn possédaient tout le savoir humain disponible. D'après Darquandier elles possédaient aussi une cartographie exacte et permanente de l'ADN de tous les êtres

vivants de la planète. Pour une raison inconnue elles avaient décidé d'envoyer une copie de tout le bazar dans l'ordinateur de bord du satellite Imhotep. 10 puissance 26 bits d'informations.

Toorop ferma les yeux. Alors que l'idée grossissait dans sa tête, comme un zoom fatal vers le centre des choses.

Les jumelles Zorn valaient bien plus que dix millions, ou même dix milliards de dollars. Elles n'avaient pas de prix. Leur cerveau pouvait se brancher à distance sur n'importe quel système d'information, ordinateur, satellite GPS, tête chercheuse nucléaire, antenne radar, réseau informatique stratégique, toilettes publiques à carte, et sans doute aussi...

Toorop avait ouvert les yeux sur un Darquandier royal, les yeux pleins de son intensité fiévreuse.

- Voilà, monsieur Toorop, vous y êtes: et aussi les cerveaux humains. Les jumelles Zorn sont télépathes. Et Dieu sait quoi encore. En fait, je crois même qu'une vérité subtile se fait jour dans l'obscurité des événements sensibles.

- Abrégez votre Critique de la Raison à Turbines, docteur.

Celui-ci le fusilla du regard.

- Ce ne sont pas des élucubrations métaphysiques, monsieur le soldat lettré. Je crois que nous devons juste admettre à notre tour que notre créature nous a définitivement échappé, j'ai pensé à ça toute la nuit, Toorop : Marie était plus qu'une étape, car cette notion d'étape est encore trop empreinte de la téléologie classique. Non, nous avons fait ce que Nietzsche pressentait des sciences à venir, Marie a été le théâtre d'expériences menées conjointement sur elle, alors que les expérimentateurs en question ne tenaient chacun qu'un bout de la pelote, si je puis m'exprimer ainsi. Marie était schizophrène, et elle était plus que ça puisqu'il s'agissait d'une schizophrène réassemblée par nos neurotechnologies. Son processeur narratif était en quelque sorte directement connecté à son code génétique. Or elle s'est retrouvée enceinte, chose que nous n'aurions pas tentée dans

l'état actuel de nos recherches, pour le compte, figurez-vous, de quelqu'un que certains de nos collaborateurs ont connu quand il travaillait à Toronto.

Hathaway était un généticien animal hors pair. Ce n'est pas pour rien s'ils l'ont pris à Édimbourg, pour le projet Dolly. Ses travaux les plus intéressants portaient sur la gémellité, savez-vous? Or, il avait constaté comme nous que les molécules d'ADN semblent douées de cette faculté de corrélation qu'ont certaines, sinon toutes les particules élémentaires, nous savions comme lui que les cellules vivantes obéissent aux lois de la physique quantique... Mais sa carrière a été brisée, encore plus durement que la nôtre. Et vous savez peut-

être que nous sommes loin d'être les seuls, des voix de plus en plus nombreuses se dressent pour demander l'arrêt pur et simple de certaines activités scientifiques, au nom de la morale, de Dieu, de l'humanité, de l'écosystème, de l'égalité entre les individus, les sexes, les peuples, les nations et les fox-terriers à poil dur, ou n'importe quelle autre baliverne.

- Où voulez-vous en venir, putain de nom de Dieu, justement ?

- Je veux en venir là, monsieur Toorop : Marie n'était pas une étape comme je le disais, Marie était un environnement.

- Un environnement?

- Oui. Un environnement, disons une matrice évolutionniste, pour employer notre jargon. Une matrice qui était en très étroite interaction avec les deux bébés jumeaux qu'elle portait dans son ventre, vous savez, je n'arrête pas d'y penser, le fait que les jumelles soient des clones de je ne sais quelle prêtresse newage importe peu, au final... je veux dire, évidemment, sur le strict plan du processus biologique évolutionniste.

- Qu'est-ce qui compte alors?

- Le fait qu'elles soient jumelles, et donc corrélées. Et donc aussi qu'au moment de leur croissance intra utero elles ont dû s'adapter aux conditions mutantes dont Marie était le biotope actif. Avec laquelle elles étaient étroitement corrélées. Or le

propre du cerveau humain, c'est que l'ensemble des processus logiciels, dits "sociaux", mais dans ce cas-là parlons plutôt de bio-histoire, ou mieux de bio-graphie, bref les processus logiciels, donc, prennent la forme, sans métaphore, d'un réseau actif de

537

neurones, d'un métacircuit spécifique avec des milliards d'interconnexions constamment réinventées. Les jumelles et Marie Zorn sont entrées dans une phase où elles se sont connues les unes les autres, et se sont donc mutuellement digérées. Mais Marie n'était pas qu'une simple schizo, comme je vous le disais, elle était une conjonction encore incertaine de personnalités fragmentaires, qu'elle avait recollées grâce à son prodigieux roman de mille et une pages que je vous donnerai à lire à l'occasion. Cet assemblage forma une des conditions environnementales avec lesquelles les bébés devaient se débrouiller. D'autre part, son cerveau était plus ou moins corrélé avec JoeJane, tout ce savoir devint actif sous forme de réseaux de neurones physiques dans le cortex en formation des jumelles. La nature devait se débrouiller avec une confluence de facteurs totalement imprévisibles et dont la chimie particulière créait quelque chose de nouveau. Je pense que si Marie avait été mise enceinte "normalement", si vous me passez l'expression, et qu'elle ait porté, naturellement, de vrais jumeaux, ou jumelles monozygotes, le processus aurait été identique, ou fort semblable.

quoi cela nous conduit, sur le plan concret s'entend ?

A ceci, monsieur l'homme concret : ce que Marie Zorn avait appris à faire par elle-même, longuement, au fil des ans, puis au cours d'une évolution récente à laquelle elles ne sont évidemment pas étrangères, bref ce savoir est désormais acquis, engrammé dans le code génétique des jumelles Zorn, elles sont corrélées entre elles, elles possèdent des circonvolutions supplémentaires dans le néocortex, c'est en mémoire Rom, si vous me passez l'expression, elles transmettront cette particularité biologique à leur descendance,

car l'écriture des séquences en question indique bien qu'il s'agit d'une déviation de l'espèce.

Elles vont engendrer une clade.

- Une clade?

- Oui, un embranchement spécifique. À terme ils nous supplanteront. Comme nous avons supplanté les néandertaliens, et avec exactement les mêmes armes.

- Les mêmes armes?

Darquandier émit son rire sinistre.

- Les mêmes. Nous avons sûrement massacré un bon

538

nombre de tribus de néandertaliens qui occupaient les points d'eau ou territoires de chasse convoitables, mais il semblerait bien que nous les ayons exterminés plus sûrement encore par nos virus, et nos bacilles. Les rares survivants se sont éteints, ou furent assimilés. Homo sapiens neuromatrix, les jumelles Zorn, c'est le début de la fin de l'humanité. Les neurovirus volatils dont Marie s'est servie, et que vous avez testés malgré vous ne sont rien, je le pressens, en comparaison des processeurs neuroviraux dont sont dotées les jumelles... Car je crois qu'il leur suffira d'exister, d'être là, pour nous contaminer, elles sont, j'en ai peur, la plus grande menace qui ait jamais pesé sur l'homme.

- Nous survivons bien, nous.

- Oui... je sais, la seule explication plausible serait que le contact avec Marie Zorn ait pu nous vacciner, en quelque sorte. Joe-Jane ne nie pas la chose mais prétend, elle, qu'il est possible que certains humains puissent survivre aux neurovirus. Ceux, dit-elle, qui sont capables d'accepter le contact avec le Serpent Cosmique, d'accepter leur état multi-identitaire et la nature du cerveau humain, ceux-là ont d'après elle une chance de passer au travers des mailles du filet, du réseau que les jumelles, et leurs descendants, vont tisser entre eux, et toutes choses dans l'univers...

- En gros, vous me dites que l'existence même des jumelles menace la vie des neuf dixièmes du globe, mais qu'il faut quand même assurer leur descendance.

- Pas la vie. Une simple forme. Et nous n'avons pas le choix. Nous nous chargerons de les doter d'un environnement éducatif qui leur permettra, je pense, de contrôler en grande partie le rayon d'action et la puissance de leurs pouvoirs, afin d'en minimiser l'impact néfaste au possible. Mais ne me demandez pas d'inter-rompre la plus stupéfiante invention de la nature depuis le premier australopithèque, invention dont nous n'avons été que les instruments! Si la vérité de l'expérience est insupportable pour la majorité de la fourmilière, ça ne veut pas dire qu'elle ne sera pas riche d'enseignements révélateurs pour ceux qui sauront en tirer partie. Rappelez-vous le mot de Nietzsche concernant l'approche scientifique : nous faisons une expérience avec la vérité, peut-être fera-t-elle périr l'humanité ? Allons-y.

539

Toorop avait regardé Darquandier sans rien dire. Non pas qu'il fût en désaccord, ou en accord en quoi que ce soit avec le docteur, ni même qu'il éprouvât un quelconque sentiment à l'égard de ses théories visionnaires et prométhéennes.

Non, le plus étrange c'était qu'en dépit de la distance qui séparait leurs motivations, et leurs objectifs, ils allaient tous se retrouver sur un point capital : ils feraient tout pour assurer la survie des jumelles Zorn, la moitié ou les trois quarts de la planète dussent-ils ne pas en réchapper.

49

Le vent souffla, venu de l'est, il souleva une tornade de poussière ocre qui vint fouetter les murs blanchis à la chaux du vaste bâtiment, désert, aux fenêtres barrées, puis lécha en crissant les immenses portes de métal soudées sur leurs gonds avant de frapper les deux hommes qui se tenaient à côté d'un Range Rover recouvert de poussière.

La frêle silhouette voûtée du docteur Walsh projetait son ombre devant les pieds de Gorsky. Il observait, le regard vide, la longue bâtisse en L rougeoyer sous les feux du soleil couchant.

Gorsky avait ouvert la portière.

- Allez, docteur, fit-il avec une nuance de compassion, montez maintenant.

Le vieil homme avait du mal à quitter les lieux. Gorsky comprenait. Le vieux toubib ne reverrait jamais ce petit bout de terre kazakh, son laboratoire s'ensablerait doucement sous le vent venu des déserts. Et désormais il finirait sa vie sous la coupe de la mafia de Novossibirsk.

Il ne fallait quand même pas qu'il en fasse trop, se dit Gorsky en perdant patience, alors que le vieil homme ne bougeait toujours pas. Le docteur pouvait lui être reconnaissant, il n'avait pas fini comme les autres dans les cuves d'acide du sous-sol.

Thyssen, Zoulganine, les trois assistants techniques personnels de Walsh, un groupuscule de vigiles kazakhs, plus trois ou quatre 540

1

” petites mains “, et la secrétaire chieuse en prime. Il avait fallu faire venir des hectolitres d'acide sulfurique de Russie.

- Patron, fit Kim en consultant nerveusement son radar de bord, faut pas rester ici. On fait une cible parfaite.

Gorsky jeta un dernier coup d'oeil sur le paysage. Les bâtiments en construction dont le chantier avait été abandonné, la piste de rocaille à moitié terminée sur le flanc de la montagne, puis le laboratoire principal, condamné, désaffecté, vidé de toutes ses installations. Les derniers camions étaient partis le jour même, un peu avant midi. La veille, les derniers bacs contenant les cellules clonées des membres de la secte avaient été vidés du sommet de la ravine, elles s'étaient dispersées comme des spores inutiles dans l'air sec de l'été kazakh.

Il ne restait plus rien au docteur Walsh, se disait Gorsky, sinon ses yeux pour pleurer. On pouvait lui accorder une minute de silence supplémentaire sur un avenir défunt.

Il s'installa pesamment sur la banquette arrière, en faisant signe à Kim d'attendre avant de mettre en route. Il observa le vieil homme voûté, debout face au long bâtiment attaqué par les rafales de vent.

La vieille carne avait passé près de six mois pleins enfermée dans son labo.

Elle n'avait revu la lumière du jour, un matin de mars, qu'après avoir dit, les yeux perclus de fatigue et de lumière au néon : c'est prêt.

Entre-temps il avait fallu mettre au point le "vecteur". Une fille. Qui n'était jamais venue en Russie. Ils la firent passer clando au Kazakhstan par la Caspienne et l'Iran, en provenance d'Afrique du Sud. Pour son transfert vers l'Amérique, ils la firent transiter par la Turquie, puis la Grande-Bretagne. Le docteur s'occupa de lui foutre les deux polichinelles convenus dans le tiroir, les cultures de cellules clonées s'entassaient depuis des mois dans les salles blanches du laboratoire, puis on avait attendu que Walsh achève la mise au point de son virus.

- Le chef-d'oeuvre de ma carrière. Dire que je me croyais nul en virologie, avait-il soufflé ce jour-là, entre épuisement et satisfaction du travail bien fait.

- Rien de tel qu'une saine motivation du personnel, avait sifflé Gorsky, pour toute réponse.

541

Très vite Walsh était parvenu à mettre au point une poignée de prototypes. Très vite il avait supplié Gorsky de le croire, il pourrait mettre au point la souche finale à temps, mais il ne fallait pas espérer lui trouver un antidote avant plusieurs années de recherches. Gorsky avait dû se rendre à l'évidence. Ça simplifiait le problème.

Les deux nouveaux bébés, conçus le 21 décembre, étaient censés naître le 22

septembre. Gorsky avait demandé à Walsh de procéder dans les règles, et ils avaient monté un baratin à la connasse en lui racontant qu'ils avaient déplacé la "fenêtre de tir" sur l'équinoxe d'automne. La fille lui serait expédiée pour qu'elle soit là lors de la grande réception que l'Église allait donner pour fêter le lancement tant attendu de son premier satellite. La connasse avait accepté avec entrain. Il avait failli pousser l'audace jusqu'à demander qu'on implante une micro-caméra sur le nerf optique de la fille-vecteur, il aurait adoré suivre ça en direct. Mais il préféra ne prendre aucun risque, il savait que la secte disposait de technologies de contre-mesures sophistiquées.

Walsh s'était montré méthodique, et d'un zèle rigoureux. Il avait lui-même apporté des modifications qui renforçaient l'efficacité de l'opération.

- Au cas où pour une raison quelconque la fête ne se déroulerait pas comme prévu, ou si la porteuse ne se trouvait pas au contact des personnes désirées à ce moment-là, il serait bon de prévoir un système à double allumage. Un premier niveau d'activité, programmé dans le temps, et une sécurité, qui attendrait que deux ou trois conditions environnementales soient remplies.

- Comme quoi? avait grondé Gorsky.

- Je possède toutes les informations génétiques et métaboliques de ces individus, ne l'oubliez pas. Je peux programmer le démarrage en fonction de leurs propres phéromones, leurs odeurs si vous préférez, ou par des milliers d'autres clés chimiques.

- Faites au mieux, docteur, avait craché Gorsky. Je veux qu'ils y passent tous, et en particulier qui vous savez.

Et quelques semaines plus tard, ils y étaient tous passés.

Grâce à CNN, il avait vu le truc en différé de quelques heures. Ces cons-là avaient filmé leur propre mort.

Patron, fit Kim de nouveau, ce n'est pas prudent, il faut y aller.

- Allez, ça suffit, docteur! gueula Gorsky par la vitre baissée.
On y va, maintenant!

Il avait vu le vieil homme frissonner et lentement s'ébrouer.

Il avait dit à Kim de mettre en route, afin de presser le mouvement.

Le vieil homme se courba sous le vent en marchant d'un pas raide vers le Range Rover. Il laissa derrière lui les murs blancs balayés par les rafales et les colonnes de poussière, tout ça ne serait bientôt plus qu'un souvenir dans le rectangle du rétroviseur.

Le docteur s'était installé à ses côtés, le visage défait. Le 4x4 s'était mis en branle sur la piste. Gorsky avait poussé un soupir de contentement.

Il avait pris Walsh par l'épaule, amicalement.

- J'ai des projets pour vous. Des myriades de projets. Vous allez pouvoir réaliser toutes les bestioles mutantes dont vous rêvez, docteur, nous allons monter un véritable service "à la carte" !

Le docteur n'avait rien répondu, il s'était tordu le cou à essayer d'entrevoir jusqu'à la dernière seconde les vestiges de son passé.

Gorsky était enjoué, il venait de recevoir son BioDefender dernière génération, et en l'espace d'une petite semaine sa santé s'était raffermie, il sentait les avant-postes de la maladie reculer sous les coups de boutoir du nouveau système immunitaire. Sa victoire totale sur les connards de la secte, parallèle historique au conflit biologique dont son corps était le théâtre d'opérations, serait à inscrire dans les annales secrètes de la mafia sibérienne, le mythe ne tarderait pas à prendre consistance, il aurait les accents glorieux d'une bataille décisive, Gettysburg, les Thermopyles...

Il demanda à Kim de mettre de la musique classique russe, quelque chose de gai et d'entraînant. Kim pianota sur sa console et presque instantanément débuta un extrait des Steppes de l'Asie centrale, de Borodine. C'était tout simplement adapté à la situation. Gorsky en avait ronronné de bonheur en marquant le rythme de la main sur sa cuisse.

543

C'était une magnifique journée. Le crépuscule était de toute beauté, un chaos superbement ordonné de matières et de lumières, des reflets rougeoyants et violets jouaient avec le prisme du pare-brise, un point rouge vif se baladait dans l'habitable.

Kim esquissa un geste.

Ni lui ni les autres ne virent rien venir. Peut-être entendirent-ils le son, c'est tout, une fraction de seconde avant l'impact.

La roquette antichar intelligente multicharge de fabrication russe fut tirée depuis l'ouest de la piste, dans l'axe du soleil, et selon un angle de quarante-cinq degrés. Elle percuta le Range Rover blindé au niveau de l'aile avant gauche, première charge perforante, avec tête en uranium passif et déflagration canalisée vers l'avant de dix kilos de mitraille; quand son réservoir de napalm explosa sur le siège conducteur, elle avait déjà tué tout ce qui vivait à l'intérieur.

Les pasteurs kirghizes qui découvrirent les restes calcinés du véhicule ne virent pratiquement aucun débris humain, c'était environ une semaine après l'attentat, selon les premières constatations de la police fédérale russe et des autorités kazakhs.

On trouva quelques traces de pas et de fers à cheval à environ quinze cents mètres du point d'impact, ainsi que les résidus tubulaires d'une roquette. On admit que deux hommes s'étaient postés à cet endroit avec leur système de tir.

Le seul témoignage un peu concordant venait d'un vieux Kazakh qui disait avoir croisé deux hommes à la sortie d'un village presque désert quinze jours auparavant, à environ

quarante kilomètres de là. Les deux hommes étaient à cheval, et ils trimbalaient une mule lourdement chargée. Un détail avait frappé le vieux nomade: les deux hommes se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Dans les semaines qui suivirent, de nombreux individus trouvèrent la mort ou disparurent sans plus laisser de traces dans les environs de Novossibirsk, quelques sources bien informées auprès de la police fédérale russe faisaient état d'une vaste opération de nettoyage dans les milieux mafieux de la région, après la mort d'un de leurs barons près d'un ancien site militaire russe désaffecté du Kazakhstan. Un dénommé Boris Markov fut 544

découvert tronçonné en plusieurs morceaux dans un camion frigorifique, à proximité d'un entrepôt de boucherie, dans la banlieue de Novokouznetsk. Un capitaine des services de renseignements de l'armée russe fut retrouvé " suicidé

" dans sa voiture, sur la route de Semipalatinsk. Un lieutenant-colonel du même GRU avait disparu depuis des mois, disait-on. Plus tard encore, on découvrit les restes carbonisés d'une voiture dans le lac-réservoir de Krasnoïarsk, avec les corps de deux anciens Spetznatz à l'intérieur, deux frangins dont on disait qu'ils étaient en cheville avec la mafia sibérienne, et qui avaient sans doute trempé dans l'assassinat d'Anton Gorsky.

Le temps passe très vite, de nos jours.

Quelque part, dans les monts Tchinguiz, au nord-est du Kazakhstan, de vieilles bâtisses désolées se laissent lentement ensabler, quelques pasteurs nomades s'y aventurent parfois, quoique à bonne distance, de nombreuses rumeurs courent à leur sujet, on dit que des expériences biologiques militaires secrètes s'y sont déroulées, d'autres affirment que les Russes voulaient y percer les secrets de la vie, et que c'est ici que fut conçu le mystérieux neurovirus qui contamine lentement l'humanité, d'autres encore évoquent la mafia sibérienne et d'obscures histoires de prions extra-terrestres, du X-Files à la sauce kazakh. Personne ne sait vraiment.

Et en fait, tout le monde s'en fout.

La mouette était venue de nulle part, elle avait accompli une large rotation au-dessus d'eux puis une plus serrée, et voyant que rien d'intéressant ne se trouvait à sa portée, elle était repartie vers le large, où elle avait récupéré d'un bref piqué quelque chose qui flottait à la surface des eaux.

Toorop avait rempli ses poumons d'une grande rasade d'air salin.

Le soleil baissait à l'ouest, face à lui, une boule de feu orange

* j

i

aux radiations étourdissantes allait ébouillanter l'horizon d'un moment à l'autre. Les mains fermement accrochées au bastingage, il se tenait tout droit à la proue du navire, dévorant le soleil, la mer, le ciel, les nuages, les premières étoiles, l'air, le sel, les embruns, la lumière, chaque chose de l'univers, comme s'il s'agissait d'une nourriture vitale exigeant sa consommation immédiate.

À la poupe du navire le sillage créé par les puissantes turbines formait de longs remous mousseux qui se perdaient au loin, là où s'estompait la bande grise des côtes occidentales de Colombie.

Le navire était un bâtiment de recherche océanographique japonais que la compagnie de Dantzik et Darquandier avait racheté des années auparavant, sur un marché naval du Pakistan; c'était un bel engin, fait pour la haute mer. Il était venu les chercher dans le détroit d'Hudson, en pleine fonte des glaces, fin juillet. Ils avaient embarqué dans la nuit sur un Yamaha-Navy, avec Darquandier, Robicek, Dantzik et les deux bébés, emmitouflés dans des couvertures de survie.

Le hors-bord les avait conduits à dix milles au large du cap Henrietta Maria, où un hydravion avait pris le relais jusqu'à l'extrémité nord de la péninsule d'Ungava, face au cap de Nouvelle-France, hors des eaux québécoises.

Us choses s'étaient précipitées quelques semaines après la naissance des bébés, la sûreté avait commencé à opérer des rapprochements intempestifs entre le massacre du Plateau MontRoyal et le " suicide " collectif de l'Église noéliste.

Très vite ça avait tourné vinaigre. On suspectait les dénommés Alexander Lawrence Thorpe, en fuite, ainsi que James L. Osborne et Rebecca Kendall, morts, d'avoir servi d'intermédiaires entre des groupes mafieux et la secte pour l'acheminement des virus qui avaient produit le désastre du 21 avril, et peut-

être déclenché le carnage de l'été précédent. On disait que le piratage du satellite correspondait à la forme électronique de la guerre que se menait tout ce joli monde. D'autre part, la société d'aviation commerciale de Vancouver pour laquelle ces personnes soi-disant travaillaient était sous le projecteur des autorités fédérales canadiennes depuis un bon moment, on soupçonnait cette entreprise

546

de servir de couverture à une branche des services de renseignements militaires russes, une crise diplomatique couvrait. La police fit savoir que les individus en question étaient suspectés d'autres activités illégales liées à la Charte d'Osaka, comme le trafic d'animaux clandestins. Puis on parla d'un mystérieux programme d'enfants clonés. Le cas Myriam Klein avec ses deux polichinelles dans le tiroir avait attiré l'attention des flics et journalistes.

Vers la mi-juillet, un an pile après son arrivée au Québec, alors que Dantzik organisait les ultimes préparatifs de leur sortie du territoire, ça s'était n-ùs à chauffer dur. L'inculpation recouvrait les motifs de complicité de crimes contre l'humanité, pour contrebande de virus militaires, et trafic de produits transgéniques humains interdits. Entre-temps, plusieurs chefs de gangs de motards furent condamnés pour le carnage du Plateau. Les flics disaient également vouloir s'en prendre à l'Église de logologie, qui avait été selon toute vraisemblance la commanditaire de l'opération anti-Hell's

Angels de l'été 2013, par RockMachines interposés. Un certain Conrad Frick, un mercenaire germano-français impliqué dans plusieurs attentats commis par les Bandidos en Europe, était activement recherché depuis des mois. Les flics affirmaient aussi que la mafia russo-américaine de Kotcheff agissait pour le compte d'une baronnie de Novossibirsk, dirigée par un certain Anton Gorsky, assassiné tout récemment.

D'autre part, le nom d'une grande compagnie multinationale de biotechnologie revenait périodiquement dans les rapports des enquêteurs. On disait que deux des hommes tués sur Rachel et Saint-Denis apparentés aux Rock-Machines, et qui faisaient partie du service de sécurité des logologues, travaillaient aussi pour cette compagnie.

On disait également que le dénommé Kravczek, alias Charles Newton, avait été en contact répété avec le dénommé Thorpe, la Toyota rouge découverte devant son domicile en apportait la preuve, ainsi qu'avec un certain Habbas, surnommé Shadow, un trafiquant de technologies illicites qui avait disparu depuis la fin du mois de l'été précédent, lui aussi.

Toorop avait compris que Marie Zorn et ses bébés avaient intéressé bien plus de monde que lui-même et la plupart des pro-547

11 1 !

li

1

tagonistes connus de lui. Des rumeurs couraient conjointement comme quoi des agences gouvernementales américaines et russes s'attaquaient maintenant à l'affaire.

Les cadavres remontaient par paquets ficelés. Ça puait. Il était largement temps de mettre les voiles.

Les filles Zorn avaient déjà quatre mois, et elles grandissaient à toute vitesse. C'est lui qui avait choisi leurs prénoms. Le vieux Black Bear Lamontagne les avait baptisées selon un rite

huron, et pour Toorop ça valait bien l'onction d'un prêtre catholique.

Sara et leva Zorn. Sara-Ieva. Ça lui évoquait des souvenirs, et comme une signification secrète, liée à la ville bombardée de la jonction télépathique.

Le jour du départ, Vax, Dantzik et Darquandier se tenaient devant la tombe symbolique de Marie, au sommet du building, ce monolithe noir où l'unique inscription, Marie Z, et une simple date côtoyaient un double serpent horizontal d'une lueur acier, c'est de là que ses cendres avaient été dispersées. Ils avaient laissé quelques fleurs tout à fait pathétiques, en silence. Toorop avait vainement cherché un objet dans sa poche, puis s'était souvenu qu'il avait envoyé dinguer une de ses bagues dans l'incinérateur juste avant qu'on y dépose le corps de Marie. C'était une vieille bague d'argent, une bague musulmane avec le nom d'Allah gravé en son centre, et une représentation stylisée de la Kaaba sur ses flancs. La bague lui avait été offerte à Brcko, par un sous-officier des forces spéciales bosniaques. Elle avait survécu à une bonne demi-douzaine de guerres, ce serait un bon talisman pour le Grand Voyage.

Lorsqu'il avait quitté la terrasse aux paraboles, sachant qu'il ne remettrait plus jamais les pieds par ici, et qu'il ne reverrait jamais plus Marie Zorn, ni sa tombe, ni le 10 Ontario Building, il avait senti quelque chose se comprimer avec violence au creux de son estomac. C'était bizarre, il le savait, il avait à peine traversé la vie de cette fille, ils s'étaient croisés au dernier embranchement, sans avoir le temps de vivre quoi que ce soit, pas même l'amorce d'une relation normale. Les rares fois où il l'avait touchée, c'était pour la transporter inconsciente d'un lieu à un autre. Il n'en avait même pas profité.

Et pourtant, leurs cerveaux étaient entrés en communication

548

selon un mode qu'aucun humain sur cette planète ne pourrait jamais atteindre, ni même imaginer. Leurs inconscients

s'étaient ouverts l'un à l'autre, dans une copulation rituelle et hallucinatoire qui confinait au divin, tout simplement.

Ou'il le veuille ou non, maintenant il était le père de ces petites filles. Peu importait au fond de qui elles étaient, ce qu'elles étaient, d'où elles venaient, et pourquoi. Ce qui comptait c'était que Marie Zorn les avait portées, et les avait mises au monde. Et qu'elle en était morte. Ce qui comptait c'est ce qu'elles allaient devenir. Ce qui comptait c'est qu'il était là. La révélation l'avait transi de haut en bas, quelques secondes après que Darquandier eut commencé à débrancher une à une toutes les machines du corps de Marie, sans mot dire, cet après-midi-là. Être le père de deux fillettes en bas âge impliquait des décisions subséquentes en cascade. La première d'entre elles consistait à changer de carrière, il lui faudrait de toute urgence trouver un stage de formation à la paix civile. Le problème de la mère ne tarderait pas à se soulever, fallait garder les pieds sur terre, mais Dantzik lui avait raconté que dans les îles, les conceptions de la vie de famille sont bien plus larges que partout en Occident. Les fillettes seraient élevées au milieu des habitants de l'îlot expérimental, avec les Amazoniens et les indigènes.

Sur le navire, elles étaient prises en charge par une nurse professionnelle, une jeune Costaricaine amie de Dantzik qui avait embarqué au passage du canal de Panamá. La fille était sympa, elle aimait les mômes, elle avait vécu sur l'île, elle était immunisée, Toorop l'avait rapidement adoptée.

Face à lui, l'océan Pacifique ouvrait un espace bleu, immense et miroitant. Il leva la tête.

Là-haut, par-delà l'azur glacé du ciel, le satellite piraté par les jumelles Zorn continuait, disait-on, de poursuivre sa course hyperbolique en direction de la planète Mars. Les Cyborgs du 10 Ontario étaient parvenus à se connecter avec les senseurs de bord de l'engin, et vivaient ça en direct, de l'intérieur, comme une excroissance biocognitive de plus. La plupart des calculs statistiques prévoyaient que le satellite rebondirait sur l'orbite de la Planète Rouge pour foncer vers les géantes gazeuses et les limites du système.

Toorop s'était tourné un instant vers la poupe, la nuit était déjà tombée sur l'orient, où des pluies torrentielles s'abattaient depuis des heures (on disait que de grands hurricanes frapperaient l'Amérique tropicale d'ici les prochains jours), les côtes américaines disparaissaient derrière un rideau de brume bleu électrique à l'horizon, comme si une frontière invisible, mais à la densité impénétrable, le séparait à jamais de toute son existence antérieure.

Puis il avait de nouveau offert son visage aux vents d'ouest, à la lumière du crépuscule, et à l'étrange sensation d'être face à un livre neuf, qui ne demandait plus qu'à être écrit.

Épilogue-Genèse

La machine avait été Marie Zorn. Et tout ce que Marie Zorn avait été. Joe-Jane, neuroréseau-nanocircuiterie-biomachine, elle fut aussi Eagle Davis, le tueur de l'Ouest, Victorina Tedeschini, l'aristocrate vénitienne, la jeune Wong, venue de Shanghai, elle fut Marie Curie, et toutes les créatures vivantes virtuelles que Marie Zorn avait un jour portées. Qu'importe que ces créatures fussent des inventions du cerveau schizosphérique de la jeune femme, ou des fantômes errants, âmes encore en transit et pour qui des créatures comme Marie agissaient telle une fenêtre sur le monde des vivants. Qu'importaient en effet toutes ces catégorisations humaines, sensibles, et univoques. Marie était tout cela à la fois, et bien plus encore. Car Marie était tous les êtres de la terre, en elle se factorisaient toutes les créatures-probabilités de la vie, en elle/elles, désormais, prenaient forme les deux incarnations du Serpent Cosmique.

Joe-Jane les aimait. Elle était leur nouvelle maman.

Les jumelles étaient deux entités identiques et disjointes d'une même force, dont la simple coexistence embrasait la masse critique, elles étaient l'explosif divin et fatal qui raierait l'humanité de la carte, la renvoyant aux musées d'archéologie et aux films comiques de trois sous, devant lesquels, sans doute, s'esbaudi-550

rait le Successeur de l'Homme, comme celui-ci se moquait des Aborigènes survivants du néolithique ou des simples primates. Joe-Jane savait ce que signifiait un tel surgissement, une telle tectonique, une telle compression du temps dans une telle biologiecataclysme. La morale des sentiments humains y avait peu de prise. Une morale du dressage plastique y semblait plus pertinente.

Les jumelles Zorn allaient enfanter l'espèce post-humaine qui s'élancerait jusqu'aux limites du système solaire, et ensuite bien au-delà. La terre d'origine? Rien d'autre pour elles qu'une chambre à coucher. L'espace intersidéral, noir, infini, et insondable ? Leur cour de récréation. Les physiques quantique et relativiste ? Pas plus complexes et abstraites que nos opérations arithmétiques et notre géométrie euclidienne de base. Le cerveau, l'ADN, la sexualité, le clonage? Des instruments au service de leur nouvel horizon. Elles et leurs descendants seraient les petites soeurs et les petits frères des étoiles, des novas, des pulsars et des trous noirs, les cousins-cousines du quark, du gluon, du boson et du neutrino, les fiancé(e)s des acides aminés, des fractals, des neuromatrices et du big-bang. Elles étaient-seraient saturation numérique, nombre d'avogadro, constante de Planck, ensemble des points dans l'infini d'une droite, nombre de tous les nombres, de tous les ensembles de nombres. Elles étaientseraient les enfants de Tsiolkovski -

l'astronavigateur russe n'avait-il pas dit un jour : la terre est le berceau de l'humanité, mais on ne peut pas rester toute sa vie au berceau... - , mais aussi les enfants de Crick et Watson, d'Einstein, de Bohr, de Darwin, de Nietzsche et d'Héraclite, car ce n'est pas le même être qui allait sortir du berceau que celui qui y était né. Une telle évolution demandait évidemment une adaptation critique, comme l'homme lorsqu'il était apparu, d'abord dans sa petite niche africaine, avant que toutes les niches du monde lui apparaissent viables.

Lorsque les descendants de Marie Zorn naîtraient dans l'espace, d'ici quelques décennies, alors ils prendraient pleinement conscience que leur vie embrasse les parsecs

séparant le soleil des étoiles voisines, et que cette limite était-serait à leur portée.

Joe-Jane le sait, Sara et leva Zorn étaient, sont, seront cette nouvelle limite, tout autant que son franchissement, elles sont là,

551

aux portes de cet univers dont tout indique qu'il est comestible pour leur ventre-cerveau affamé, dévoreuses d'astres, suceuses de photons, baiseuses d'hydrogène en fusion thermonucléaire, pétroleuses du carré de la lumière, liquidatrices somptueuses de la faillite humaine, ravage crucial, terminal tout autant qu'originel, cardinal, et plastiquement inédit, ondes de choc en attente autour d'un point d'impact qui a déjà explosé, et qui pour le moment suspendu dans le temps gelé du caméscope historique, se délecte de l'effet à venir, lorsque toute l'énergie ainsi contenue viendra à s'actualiser brutalement, délivrant une secousse, un séisme, un cyclone, dont nul encore ne peut vraiment deviner l'amplitude ni la forme.